

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

TOME DIXIÈME.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE,

OU

ANNALES DE CET EMPIRE;

TRADUITES DU TONG-KIEN-KANG-MOU,

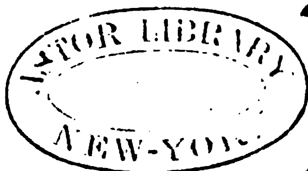
PAR le feu Père JOSEPH-ANNE-MARIE DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François, Missionnaire à Pékin:

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

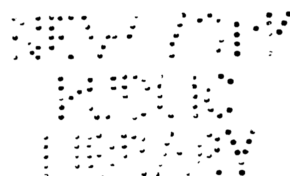
Et dirigées par M. LE ROUX DES HAUTESRAYES, *Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collége Royal de France, Interprête de Sa Majesté pour les Langues Orientales.*

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur *KANG-HI*, & gravées pour la première fois.

TOME DIXIÈME.





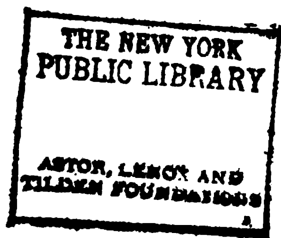


A PARIS,

Chez { PH.-D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.
CLOUSIER, Imprimeur de la Faculté de Théologie, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

VINGT-UNIÈME DYNASTIE.

LES MING.

TCHU-YUEN-TCHANG, fondateur de la dynastie des *MING* (1), étoit le second des fils d'un pauvre laboureur, qui demeuroit dans un village de la dépendance de Ssé-tchéou, du département de Fong-yang-fou de la province du Kiang-nan. Ses

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1368. *Hong-vou.*

(1) Le *Tong-kien-kang-mou*, dont on a donné jusqu'ici la traduction, & qui comprend l'histoire des vingt premières dynasties impériales, n'allant pas plus loin que celles des *YUEN* ou *MONGOUS*, le Père de Mailla s'est vu obligé, pour continuer son travail, d'avoir recours aux auteurs contemporains des deux dernières dynasties des *MING* & des *TSING*. Il s'est attaché à ceux qui lui ont paru mériter le plus de

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1368.
Hong-vou.

parens, craignant de le perdre, parce qu'il étoit d'une complexion délicate, le vouèrent au service de l'idole qu'on honoroit dans le temple *Hoang-kio-ssé*, & à l'âge de dix-sept ans il se fit bonze *Ho-chang*, la quinzième année du règne de l'empereur Chun-ti, auquel il succéda à l'empire. Ce jeune bonze, doué d'un esprit excellent & d'un sens droit, eut à peine demeuré quelque temps parmi les *Ho-chang*, qu'il en connut les désordres : il n'y fit pas un long séjour; dès qu'il vit que son tempérament se fortifioit, il quitta leur habit, & se sentant des inclinations guerrières, il alla se ranger sous les drapeaux de Ko-tsé-hing, en qualité de simple soldat. Peu de temps après, Ko-tsé-hing, charmé de son esprit & de son intelligence, lui donna le commandement de quelques troupes,

créance, soit par les places qu'ils ont occupées, soit par la réputation dont ils jouissent parmi les lettrés & dans tout l'empire. Il auroit été à désirer que le traducteur eût eu pour ces deux dynasties, le même guide que pour les précédentes; mais le gouvernement n'ayant point encore publié l'histoire authentique des *Ming*, & celle de la dynastie régnante ne devant paroître qu'après qu'une autre famille lui aura succédé, il auroit été obligé de finir où le *Tong-kien-kang-mou* s'arrête, & le public auroit été privé des événemens qui l'intéresseront toujours davantage, parce qu'ils se rapprochent plus de notre temps : ainsi le Père de Mailla a cru lui faire plaisir en poussant son histoire aussi loin qu'il lui a été possible de le faire, & il s'est appliqué à choisir parmi les écrivains, dont les mémoires sont devenus publics, ceux qui ont le plus de rapport entre eux. Les faits lui en ont paru si certains & si avérés, qu'il assure qu'à quelques petits détails près, on les trouvera les mêmes que ceux qui seront consignés dans les *Annales* de ces deux dynasties, lorsqu'elles paroîtront revêtues du même sceau d'authenticité que le *Tong-kien-kang-mou*. Les trois auteurs que le Père de Mailla a suivis sur ce qui concerne les *Ming*, sont le docteur *Kou-yng-taï*, examinateur des lettrés du Tché-kiang, dont l'ouvrage, intitulé *Ming-ssé-ki-ssé-pen-mo*, ou *Faits historiques de la dynastie des Ming*, a été publié par *Fou-y-tché*, premier ministre de Chun-chi, empereur des *Tsing* : ce ministre en faisoit tant de cas, que non-content d'en être l'éditeur, il y a ajouté une préface de sa façon. Le second auteur, d'après lequel le Père de Mailla a rédigé l'histoire des *Ming*, est *Tchu-tsing-yen*, docteur du premier ordre & gouverneur

dont il gagna si promptement l'affection, qu'en peu de mois il se vit en état de se faire chef de parti. La mauvaise conduite des officiers, sous lesquels il avoit d'abord servi, contribua beaucoup à le décider : il en étoit aussi mécontent que ses camarades, & il voulut se soustraire à leur commandement; mais la reconnoissance qu'il devoit à Ko-tsé-hing, l'engagea à ne l'abandonner qu'après lui avoir rendu quelque service considérable. Il l'accompagna jusqu'à Chou-tchéou, dont il se rendit maître; après quoi, prenant lui-même son parti, il se sépara de Ko-tsé-hing, & à la tête de ses gens, auxquels plusieurs autres se joignirent, il alla se saisir de Ho-yang (1). S'avançant ensuite du côté du grand Kiang, qu'il fit passer à ses troupes, il

---

de Nan-yang-fou du Ho-nan. Son ouvrage, fait sur le modèle du *Tong-kien-kang-mou*, a pour titre, *Tong-kien-ming-ki-tsuen-tsaï ;* c'est-à-dire, *Suite complette de la dynastie des MING. Tchang-yn*, président du tribunal des *Rits* & ministre d'état, le publia la trente-cinquième année du règne de Kang-hi. Enfin le troisième écrivain, que le Père de Mailla a consulté sur les *MING*, est le fameux lettré *Tchong-pé-king*, qui vivoit sous cette dynastie, au temps qu'elle perdit le sceptre impérial. Son ouvrage, intitulé *Ming-ki-pien-nien ;* c'est-à-dire, *Annales de la dynastie des MING*, fut rendu public la quarante-septième année de Kang-hi, plus de cinquante ans après la mort de l'auteur. Ces trois historiens des *MING* sont particulièrement distingués à la Chine, & personne n'y révoque en doute les faits qu'ils rapportent; c'est sur leur réputation de fidélité & d'exactitude que le Père de Mailla les a adoptés de préférence aux autres. Il a encore puisé dans un recueil de discours & d'instructions de HONG-VOU, fondateur des *MING*, que Chun-chi des *TSING* a fait traduire en tartare pour son usage particulier dans le gouvernement de son nouvel empire & pour l'instruction des grands de sa cour. Ce recueil est intitulé, *Ming-kouron-hong-vou-han-y-oyongo Tatsi-yen ;* c'est-à-dire, *Documens importans de l'empereur* HONG-VOU, *de la dynastie des MING.* On peut juger par là des précautions que le Père de Mailla a prises pour ne hazarder aucun fait, & que ce qu'il a extrait de ces différens auteurs particuliers, concernant cette dynastie, ne différera en rien quant à l'essentiel des *Annales* qui émaneront un jour du tribunal de l'histoire. *Éditeur.*

(1) Ho-tchéou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1368. *Hong-vou.*

s'empara de Taï-ping, où il fit de nouvelles levées : alors jugeant qu'il étoit en état de se soutenir, il dirigea sa marche vers Kin-ling (1), qu'il prit d'emblée, & poussant plus loin ses conquêtes il soumit les villes de Kouang-té-tchéou, de Yang-tchéou, de Tchin-kiang, & d'autres places de ces quartiers. A la suite de cette expédition, il s'arrêta quelque temps pour faire reprendre haleine à ses troupes & affermir son autorité commençante.

Pendant ce repos, Tchu-yuen-tchang forma le projet de soumettre la province de Tché-kiang. Comme il faisoit observer par-tout une exacte discipline à ses soldats, & qu'il ne faisoit de mal qu'à ceux qui se présentoient les armes à la main pour lui résister, les peuples s'empressoient de se ranger sous son obéissance & de rechercher sa protection. Cette réputation le rendit d'abord maître de Ou-tchéou & de ses dépendances ; Yen-tchéou, Ku-tchéou & Tchu-tchéou suivirent bientôt cet exemple : Tchu-yuen-tchang revint ensuite à Kin-ling où il établit un tribunal pour le gouvernement des états qu'il s'étoit soumis.

Tandis qu'il étoit occupé à assurer ses conquêtes, en y établissant de sages réglemens, Tchin-yeou-léang, un des chefs de parti, vint lui enlever Taï-ping & faire des courses assez près de cette capitale. Tchu-yuen-tchang parut ne pas s'inquiéter de ses progrès, persuadé qu'il lui seroit facile de reprendre ce que ce compétiteur lui enlevoit : ainsi il ne discontinua point de s'occuper à établir la forme de gouvernement qu'il vouloit donner à ses nouveaux états, & lorsqu'il y eut mis la dernière

(1) Nan-king, capitale de la province de Kiang-nan : on donnoit encore à cette ville le nom de Kien-kang.

main, il partit à la tête de ses troupes pour reprendre Taï-ping & se venger de l'insulte que lui avoit faite Tchin-yeou-léang. Il attaqua encore Ngan-king, dont il se rendit maître; & profitant du bonheur de ses armes, il soumit, avec une rapidité étonnante, Kiang-tchéou (1), Long-hing (2), Kien-tchang, Jao-tchéou, Yuen-tchéou, Ning-tchéou, Ki-ngan, & presque toute la province de Kiang-si.

Tchin-yeou-léang, surpris de la rapidité avec laquelle Tchu-yuen-tchang s'étoit emparé de tant de villes, renforça son armée par des recrues, pour être en état de les reprendre; il se prépara à cette expédition une année entière, au bout de laquelle il vint mettre le siége devant Long-hing, qu'il attaqua avec une espèce de fureur. Tchu-ouen-tching, qui en étoit gouverneur, soutint ses efforts & donna le temps à Tchu-yuen-tchang de venir à son secours avec une armée de deux cens mille hommes. L'approche de ce secours formidable fit lever le siége à Tchin-yeou-léang, qui s'en retourna à Vou-tchang (3), où il avoit fixé sa cour. A la sortie du lac Po-yang, il rencontra Tchu-yuen-tchang, & se battit trois jours durant avec beaucoup de bravoure, mais peu de succès : ce chef de parti, dans sa retraite, en vint une quatrième fois aux mains contre les troupes qui le poursuivoient, mais il fut tué dans cette dernière action, & sa mort découragea ses partisans; bientôt ils ne pensèrent plus qu'à fuir du côté de Vou-tchang. La perte de cette bataille, fut suivie de l'extinction entière du parti de Tchin-yeou-léang. Tchu-yuen-tchang soumit les provinces de Hou-kouang & de Kiang-si; il en fit prendre pos-

(1) Kieou-kiang, sur les bords du Kiang, à l'extrêmité septentrionale du Kiang-si.

(2) Nan-tchang, près du lac Po-yang dans la même province.

(3) Capitale du Hou-kouang.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1368. *Hong-vou.*

ſeſſion par ſes officiers, & lui retourna à Kin-ling, dont il avoit fait la capitale de ſa nouvelle domination.

Après que ſes officiers eurent pourvu à la ſûreté de ces deux provinces, ils rejoignirent Tchu-yuen-tchang, qui leur ordonna de ſe tenir prêts à rentrer en campagne au commencement de l'année ſuivante, pour aller s'emparer du pays de Hoaï-nan, que les *Yuen* paroiſſoient avoir abandonné. Ils ſe mirent en effet en marche pour cette expédition, & n'eurent qu'à ſe préſenter devant les villes de Kao-yeou, de Hao-tchéou (1), de Sſé-tchéou, de Siu-tchéou & de Yng-tchéou, qui leur ouvrirent leurs portes. Tchu-yuen-tchang, maître de Sſé-tchéou ſa patrie, partit de Kin-ling pour s'y rendre & viſiter les tombeaux de ſes ancêtres : s'étant tranſporté à cet endroit, qu'il trouva en aſſez mauvais état, il battit pluſieurs fois de la tête, en arroſant la terre de ſes larmes; après quoi il entra dans la maiſon de la ſépulture, où s'étant aſſis, il dit à Siu-tſun-gin & aux autres officiers qui l'accompagnoient : « Dans » les premières années de ma vie, n'étant que le fils d'un » pauvre laboureur, je n'ambitionnois pas d'autre fortune que » celle de mon père. Lorſque j'entrai au ſervice, je n'avois » d'autre deſir que d'y remplir mon devoir : aurois-je jamais » pu eſpérer de me voir un jour en état de rendre la paix à » l'empire? Après plus de dix ans d'abſence, je reviens couvert » de quelque gloire dans ma patrie, auprès des tombeaux de » mes ancêtres; j'y retrouve les vieillards que j'y avois laiſſés: » devois-je, lorſque j'en ſortis, m'attendre à tant de proſpé- » rite? Une pareille deſtinée tient du merveilleux. Lorſque » j'entrai dans les troupes en qualité de ſimple ſoldat, je vis

(1) Fong-yang.

» les plus braves & les plus estimés de nos officiers permettre » à leurs soldats d'enlever les femmes & les enfans du peuple, » & de lui ravir tout ce qu'il possédoit : indigné d'un pareil bri- » gandage, & pénétré de douleur à la vue de ses malheureuses » victimes, j'osai élever la voix & faire des reproches à ceux » qui l'autorisoient ; mais les voyant sourds à mes représen- » tations, je pris le parti de me séparer d'eux. J'assemblai les » officiers des troupes qui m'obéissoient, & après leur avoir » exposé mes justes sujets de plainte contre la licence effrénée » du soldat, je leur recommandai de ne point souffrir de » pareils désordres, d'épargner sur-tout le peuple, afin de lui » faire connoître que nous n'avions pris les armes que pour » le tirer de la misère & lui procurer une paix solide. Je ne » me suis jamais écarté de ces principes, & j'ai puni sévére- » ment ceux qui ont osé contrevenir aux défenses que j'avois » faites à cet égard. Le *Hoang-tien* a sans doute approuvé ma » conduite, puisqu'il m'a élevé de l'état abject où j'étois né, » & que je suis parvenu à être aujourd'hui votre chef ».

Ayant rendu ses devoirs à ses *ancêtres*, en leur faisant les céré-monies d'usage, Tchu-yuen-tchang retourna à Kin-ling, où il tint conseil avec ses généraux sur les moyens de continuer ses conquêtes. La province du Tché-kiang ne lui étoit pas entiére-ment soumise, il y avoit encore les deux partis de Tchang-ssé-tching & de Fang-koué-tchin en état de lui disputer le terrain. Su-ta, qu'il envoya contre le premier, se saisit de tout le pays dont il s'étoit emparé, & le fit prisonnier lui-même. Tang-ho, avec une autre division, se rendit maître des villes de Ouen-tchéou, de Taï-tchéou, de King-yuen, & de tout le pays voisin de la mer ; mais Fang-koué-tchin lui échappa, & s'enfuit par mer dans la province de Fou-kien.

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1368.
Hong-vou.

Les officiers de Tchu-yuen-tchang, le voyant maître abſolu des provinces de Kiang-nan, de Kiang-ſi, de Hou-kouang & de Tché-kiang, le preſsèrent de nouveau de prendre le titre d'empereur, qu'il avoit juſque-là refuſé; ils lui repréſentèrent que c'étoit le ſeul moyen de réunir les eſprits & d'épargner beaucoup de ſang: mais Tchu-yuen-tchang, qui n'avoit point encore attaqué à force ouverte les troupes des *Yuen*, ne ſe rendit point à leurs inſtances; il avoit horreur du nom de rebelle, & craignant de ſe le faire donner, il ſe contenta de prendre le titre de prince de *Ou*, pour ne pas mécontenter ſes officiers, leur promettant qu'auſſi-tôt qu'ils l'auroient rendu maître du Ho-nan, ils ſeroient ſatisfaits de lui: il arbora dès ce moment le cortège de prince, & ſe nomma des officiers conformément à cette dignité.

Après la deſtruction de Tchang-tſé-tching & de ſon parti, le nouveau prince de Ou ſe trouvant avec Lieou-tſi & Tao-ngan, deux principaux membres de ſon conſeil, leur dit, que n'ayant plus rien à craindre du côté du midi, s'ils tournoient leurs vues du côté du nord, il ne ſeroit peut-être pas difficile de redonner la paix à l'empire. Lieou-tſi lui répondit, que le nombre de ſes officiers augmentant chaque jour, & les provinces qui ſe ſoumettoient à lui étendant de plus en plus ſa puiſſance, il en viendroit auſſi aiſément à bout que de rouler une longue natte. « Vous vous trompez, reprit Tchu-yuen-tchang, un prince ſage ne doit pas trop s'appuyer ſur » l'étendue de ſon pays, ni ſur le grand nombre de ſes ſujets. » Vous n'avez pas oublié comment nous avons commencé; » qu'étions-nous alors? Ce n'eſt qu'en nageant dans le ſang » & en affrontant les plus grands dangers, que nous en » ſommes venus au point de puiſſance où nous nous voyons » aujourd'hui;

» aujourd'hui ; quand bien même nous ſerions maîtres » des provinces du nord, nous ne devrions pas nous croire » hors de péril. L'élévation ou la chûte dépendent ordinaire- » ment de la vigilance ou de la négligence de ceux qui ſont à » la tête du gouvernement ». — « Prince, répondit Lieou-tſi, » Tchang-ſsé-tching étoit celui de tous les chefs de parti qui » paroiſſoit avoir le plus d'habileté, & dont la chûte ait le plus » ſurpris l'empire. Si dans une circonſtance auſſi favorable, nous » tournions nos armes du côté du nord, oſeroit-t-on s'y oppo- » ſer ? Le ſeul bruit que nous prenons cette réſolution, fera » ſur les eſprits un effet ſemblable à celui du tonnerre ſur les » oreilles ». — « Quand on examine attentivement, dit le » prince, telle affaire que ce ſoit, on en voit le fort & le » foible. Mais ſans connoître les diſpoſitions où peuvent être » les provinces du nord, dois-je ſuppoſer qu'à l'approche de » nos troupes, on ſe ſoumettra ſans coup férir ? On doit » s'attendre à ſe battre; tout ce qu'on peut ſe promettre, c'eſt » de ſe comporter avec bravoure dans l'action & de profiter » de ſes avantages. Si l'empire étoit auſſi aiſé à conquérir » que vous le faites, il y a long-temps qu'il ſeroit tombé en » d'autres mains que les nôtres. Devons-nous, ſur les ſuccès » que nous avons eus juſqu'ici, nous croire invincibles ? Ce » ſeroit nous expoſer à tout perdre ».

Ce prince voyoit avec ſatisfaction l'ardeur de ſes troupes, qui ne reſpiroient qu'après la conquête des provinces du nord; & pour ne pas la laiſſer rallentir, il aſſembla un nouveau conſeil, où il admit ſes principaux officiers, auxquels il dit :

« Li-ſiang-koué, Su-ſiang-koué, Tong-ping-tchang & moi, » ſommes tous quatre du même village ; nés de pauvres » laboureurs, nous fûmes en même temps ſimples ſoldats.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1368. *Hong-vou.*

» Aujourd'hui, à la tête des braves qui nous ont ſuivis, nous » avons tiré quatre grandes provinces de l'oppreſſion ſous » laquelle elles gémiſſoient. Lorſque je conſidère combien il eſt » difficile de réduire le cœur de l'homme, j'en perds entiérement » le repos : une fois gagné, il eſt facile à conduire; mais il n'eſt » pas moins aiſé de le perdre. Etablir une forme de gouverne-» ment ſtable & ſagement combinée, n'eſt point l'affaire d'un » jour. Rien de plus difficile que d'empêcher les abus de s'y » gliſſer; mais qui ne ſait pas l'établir, eſt incapable de la ſavoir » maintenir: voilà la ſource de tous les troubles. Les provinces » du nord ne jouiſſent point encore de la paix, le peuple y eſt » dans la misère; le temps eſt venu de l'en tirer : & afin d'aſ-» ſurer le ſuccès de cette entrepriſe, il faut exercer avec ſoin » nos ſoldats, mettre à leur tête de braves officiers capables » de conduire une ſi importante expédition, & ne pas différer » de partir. Perſonne n'eſt plus attentif à ne point s'écarter de » mes ordres que Su-ta ; c'eſt à lui qu'il faut déférer le com-» mandement en chef. Tchang-yu-tchun a peu d'égaux pour » la bravoure; il ne craint point le danger, & ſait ſe tirer » d'un mauvais pas : il faut qu'il aide Su-ta. Quant aux autres » officiers & aux gouverneurs qu'il faudra laiſſer dans les places » conquiſes, le général Su-ta y pourvoira avec ſa prudence » ordinaire ».

Le prince de Ou, qui avoit conçu le deſſein de ſoumettre tout l'empire, nomma dans le même conſeil des officiers pour aller conquérir les provinces du Fou-kien, du Kouang-tong & du Kouang-ſi : il choiſit Hou-ting-choui, qu'il envoya dans le Fou-kien avec les troupes de Ngan-ki & de Ning-koué, en lui ordonnant, auſſi-tôt après la réduction de cette province, de paſſer dans celle de Kouang-tong. Il fit partir Yang-king à la

tête des troupes de King-tchéou & de Siang-tchéou, pour se rendre maître du Kouang-si. Quelques jours avant leur départ, il assembla de nouveau ses officiers, & adressant la parole à Su-ta, il dit : Le mauvais gouvernement des *Yuen* a rempli » l'empire de trouble & de désordres ; les différens partis qui » s'y sont élévés, ont réduit les peuples à la dernière misère ; » c'est dans le dessein de lui rendre la tranquillité dont il jouis- » soit, & de faire revivre la vertu, que nous avons pris les » armes. Lorsque nous passâmes le Kiang, vous me choisîtes » pour votre chef : nous sommes parvenus à éteindre les partis » de Tchin-yeou-léang, de Tchang-ssé-tching, & de nous » rendre maîtres des pays qu'ils avoient envahis. Les provinces » de Fou-kien, de Kouang-tong & de Kouang-si, dans peu » nous seront soumises. Il s'agit maintenant de diriger notre » marche du côté du nord, où les peuples ne sont pas moins » opprimés. La province de Chan-tong, dont Hoang-hiuen » & son fils se sont emparés, est en proie à leur brigandage. » Semblables à des chiens & à des rats affamés, ils en dévorent » les peuples. Ouang-pao-pao ne pense qu'à tromper l'empereur » des *Yuen*. Li-ssé-tchi & Tchang-ssé-tao, animés à se dé- » truire l'un & l'autre, n'écoutent point Ouang-pao-pao : Pou- » vons-nous désirer une conjoncture plus favorable ? Mais pour » ne pas manquer notre but, de quels moyens pensez-vous » qu'il soit à propos de se servir » ? — « Du côté du midi, répon- » dit Tchang-yu-tchun, toutes les provinces nous obéissent ; » pour obliger celles du nord à les imiter, je ne vois point de » meilleur expédient que d'aller droit à la cour des *Yuen*. Ne » s'attendant point à être attaquée, & la prenant ainsi au » dépourvu, elle ne résistera pas ; une fois maîtres de la cour, » les autres provinces viendront d'elles-mêmes se ranger sous

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1368. *Hong-vou.*

» notre obéissance : voilà la voie la plus sûre pour épargner » le sang & redonner la paix à l'empire ».

« Il y a près de cent ans, dit le prince, que les empereurs » des *Yuen* tiennent leur cour à Ta-tou-fou (1) ; ils n'auront » pas manqué de la fortifier, & de la fournir abondamment » de toutes les munitions nécessaires à une bonne défense : la » longueur d'un siége nous fera consommer nos provisions » de guerre & de bouche ; alors si les troupes des provinces, » fidelles aux *Yuên*, venoient à leur secours, ne nous expo- » serions-nous pas à ruiner entièrement nos affaires ? Mon sen- » timent est donc de commencer par soumettre la province » du Chan-tong, qui est comme le rempart de celle de la » cour, & de passer ensuite dans le Ho-nan, qui en est comme » les aîles, pour nous rendre maîtres du fort de Tong-koan, » dont la conquête nous ouvrira la porte des provinces de » l'ouest : la cour, ainsi dénuée de ses plus forts appuis, ne » peut nous échapper, & une fois soumise, les provinces subi- » ront le joug & ne nous coûteront que la peine de nous pré- » senter pour recevoir leur soumission ». Se tournant ensuite du côté du général Su-ta, il lui dit : « Quiconque veut réussir » dans une entreprise, doit auparavant en examiner les incon- » véniens ; de même il faut qu'il prévoie tous les moyens qui » peuvent concourir au succès. Observez cette maxime, & vous » verrez par votre expérience que vous réussirez presque tou- » jours ». Il congédia l'assemblée, en leur recommandant de continuer d'agir avec la même activité, mais d'épargner le peuple.

Les généraux de cette armée partirent peu de jours après,

(1) Pé-king. Tatou-fou signifie la ville de la grande cour. *Editeur.*

pour se rendre chacun à la tête de leur division : étant entrés dans la province du Chan-tong, ils s'emparèrent des villes de Y-tchéou, de Y-tou (1) & de leurs dépendances ; Laï-tchéou & la plupart des villes de cette province vinrent au-devant d'eux leur demander leur protection.

Dès le commencement de cette année, le prince de Ou avoit reçu la nouvelle de la prise du Fou-kien par Hou-ting-chouï, & qu'il avoit fait prisonnier Tchin-yeou-ting, chef de parti, qui s'en étoit emparé : à la suite de ces succès, il n'avoit pu s'aller présenter devant les principales villes ; par-tout on s'étoit soumis & on avoit reçu ses ordres. Ce général, maître du Chan-tong, laissant Tong-tchang avec un corps de troupes suffisant pour assurer sa conquête, entra avec le reste de son armée dans le Ho-nan, où il ne trouva aucune résistance : toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception de Tong-koan, que Li-ssé-tchi se mit en devoir de défendre à la tête d'une assez grosse armée, qu'il fit camper dans un lieu fort avantageux pour couvrir cette place importante. Su-ta, accoutumé à vaincre, n'hésita pas à l'attaquer ; il le battit, & lui enleva tous ses équipages : la prise de Tong-koan suivit cette victoire.

A la septième lune, le prince de Ou reçut encore la nouvelle que les provinces du Kouang-tong & du Kouang-si lui étoient soumises. Ses grands officiers étant venu l'en féliciter, il leur dit : « Avec le secours des braves & fidèles compagnons de nos » travaux, nous voilà sur le point de voir la paix se rétablir » dans l'empire ; puis-je ne pas y être sensible ? Je ne redoute » que le Tien, & ma seule inquiétude est que le peuple ne » souffre. Si je m'écarte de ce que le Tien exige de moi, je

(1) Tsing-tchéou.

» m'expoſe à perdre le cœur du peuple. Si j'entreprends au-» deſſus de ce que je dois, le Tien le déſapprouvera, les » peuples en murmureront & je tomberai. Cette idée me » tourmente & me jette dans de continuelles appréhenſions ». — « Lorſque vous prîtes les armes à Hao-léang (1), lui dit Li-» chan-tchang, vous n'aviez pas un pouce de terre; aujour-» d'hui, maître de tout l'empire, vous avez éteint tous les » partis qui s'y étoient élevés, & vos troupes ſont par-tout » victorieuſes; les peuples viennent au-devant de votre joug; » n'eſt-ce pas un ſigne évident que la volonté du Tien eſt » que vous montiez ſur le trône? Loin de vous y oppoſer, » vous devez céder au vœu de vos officiers & de vos » peuples ». — « Les ſervices que j'ai rendus à l'empire ne » m'ont point encore acquis le droit de prétendre au ſceptre, » & il y auroit de ma part trop de préſomption à croire que » le peu de vertus que je poſſéde m'ait gagné le cœur des » peuples. Il y a encore pluſieurs provinces qui ne ſont point » ſoumiſes, & trop de précipitation révolteroit les eſprits. Quoi-» que les anciens princes, qui doivent nous ſervir de modèles, » euſſent toutes les raiſons de croire que le Tien les avoit » choiſis pour gouverner, & qu'ils y fuſſent appellés par le » vœu unanime des peuples, néanmoins ils refuſoient ce haut » rang, dans la penſée qu'il ne leur étoit pas dû. Tchin-yeou-» léang, maître de la plus petite portion d'une province, a » oſé prendre l'auguſte titre d'empereur; qu'en eſt-il arrivé? » Son orgueil a été puni & il n'eſt tombé que plus honteuſé-» ment : ſon exemple eſt une leçon pour la poſtérité; vou-» driez-vous que je m'expoſaſſe à ſubir le même ſort? Si

(1) Fong-yang-fou dans la province du Kiang-nan.

» véritablement le Tien veut que je prenne cet auguste titre, » il en a déterminé le moment; pourquoi vouloir le devancer? » Il n'appartient point à l'homme de pénétrer dans ses décrets, » & encore moins de forcer sa volonté ».

Après leur avoir expliqué ses sentimens, ce prince congédia ses grands, & leur signifia qu'il vouloit incessamment aller joindre son armée du nord; il ordonna en conséquence de préparer ses équipages. Lorsqu'il en fit la revue, il fut fort surpris de voir écrit en gros caractères, sur un de ses étendards, *Le souverain empereur qui donne la paix à l'empire, qu'il vive dix mille ans.* Il manda Li-chan-tchang, qui en avoit la direction, & lui dit : « Jamais vous n'auriez dû faire mettre sur mon étendard » des caractères qui annoncent trop d'orgueil. Anciennement, » lorsqu'on peignoit sur les drapeaux le *soleil*, la *lune*, le *dra-* » *gon*, le *tigre*, les *oiseaux*, la *tortue* & le *serpent*, c'étoit pour » inspirer de la terreur aux ennemis & donner du courage aux » soldats. Les caractères *de paix & de dix mille ans*, ont je ne » sais quoi de fanfaron qui révolte : il auroit mieux valu n'y » mettre que ces mots; *l'ordre du Tien est que l'empire soit tran-* » *quille* ». Après avoir réfléchi quelque temps, il ordonna d'effacer tous ces caractères : ce prince partit ensuite pour le nord, au commencement de la septième lune intercalaire, & passa le Hoang-ho à Ping-lun : il prit en passant les villes de Oueï-hoeï-fou, de Siang-tchéou, de Tchang-té, de Kouang-ping, de Chun-té, ainsi que beaucoup d'autres; & sur la fin de cette même lune, il se présenta devant la ville de Tong-tchéou, qu'il emporta de force, après quelques jours d'attaque.

L'empereur des *YUEN*, se voyant sur le point d'être perdu, ne voulut pas se laisser prendre dans Yen-king (1); il se sauva

(1) Pé-king.

à Chang-tou hors de la grande muraille, où ne se croyant pas encore en sûreté, il s'enfuit à Yng-tchang-tou.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1368. *Hong-vou.*

Après la prise de Tong-tchéou, le prince de Ou se rendit devant Yen-king, qui, dans le trouble & la consternation où elle étoit, lui ouvrit presque aussi-tôt ses portes : ce prince y fit entrer ses troupes avec autant de tranquillité qu'elles auroient pu faire en temps de paix, & alla prendre possession du palais, où il se fit reconnoître empereur de Chine par les siens & par ceux des *Yuen* qui s'étoient soumis à lui ; il donna le nom de *Ming* à sa dynastie, & celui de *Hong-vou* aux années de son règne, voulant que cette même année fût comptée pour la première.

Quoique les provinces occidentales fussent instruites de la rapidité de ses conquêtes, elles ne parurent cependant point intimidées de la prise de Yen-king. Koukou-témour dans le Chan-si, étoit en état de faire encore bien de la peine ; Li-ssé-tchi dans le Chen-si, paroissoit vouloir s'y rendre indépendant, & les provinces éloignées étoient dans l'attente du succès qu'auroit la révolution présente.

A peine Hong-vou eut-il pris possession du trône, qu'il nomma les généraux Su-ta & Tchang-yu-tchun pour aller dans le Chan-si, leur donnant pour lieutenans Fong-tsong-y, Tang-ho & Yang-king : ces officiers partirent tous de la cour à la neuvième lune. Tchang-yu-tchun prit la route de Pao-ting, où il laissa Li-kié pour gouverneur, & employa le reste de cette lune à mettre en sûreté toutes les places de ces quartiers.

Le grand-général Su-ta ne partit de Yen-king qu'à la dixième lune, pour donner le temps à Fong-tsong-y & à Tang-ho, qui venoient des provinces du midi, de se rendre dans le Chan-si.

Ces

Ces deux derniers pafsèrent le Hoang-ho à la tête de leurs troupes, & allèrent fe préfenter devant Hoaï-king. Pé-lo-tchu, commandant de cette place pour les *YUEN*, s'enfuit à leur approche. Yu-gin, détaché pour aller du côté de Lou-tchéou (1), prit en chemin faifant Yong-tchéou, & y laiffa Tchin-fin pour la garder.

A la onzième lune, le général Su-ta fe rendit maître de Tchao-tchéou. Koukou-témour, foupçonnant que les *MING* en vouloient à Tfé-tchéou, envoya Han-tchar à la tête d'un détachement confidérable pour couvrir cette place; mais étant informé que Su-ta faifoit des préparatifs pour une grande expédition, il ne douta point qu'il n'en voulût à Taï-yuen, & il rappella Han-tchar pour l'aider à la défendre.

Su-ta partit en effet à la douzième lune, & prit les devans avec fa cavalerie, laiffant ordre à l'infanterie de faire la plus grande diligence. En approchant de Taï-yuen, Ko-yn, un de fes officiers, découvrit de deffus une hauteur l'armée de Koukou-témour, qui lui parut nombreufe, mais en mauvais ordre. En ayant donné avis à Tchang-yu-tchun, celui-ci propofa au général de l'attaquer; mais la chofe paroiffant impoffible à Su-ta, dont l'infanterie n'étoit point encore arrivée, Tchang-yu-tchun lui dit qu'il falloit feulement aller tâter l'ennemi avec peu de monde, & profiter de l'obfcurité de la nuit pour infulter leur camp; qu'on jugeroit de leur affurance par la manière dont on feroit reçu : il lui confeilla encore de faire prendre des pétards pour donner le fignal, auquel on répondroit par le canon du camp. Cette attaque ainfi concertée, Su-ta y envoya Ko-yn avec cinquante cavaliers. Ce brave offi-

(1) Lou-ngan-fou, ville du premier ordre dans le Chan-fi.

cier, laiſſant le reſte de ſon monde à quelque diſtance du camp ennemi, ne prit avec lui que dix cavaliers, & trouvant le moyen d'y entrer ſans être reconnu, il mit le feu à un monceau de paille. On répondit à ce ſignal du camp des *Ming*, comme on étoit convenu; alors les quarante cavaliers, que Ko-yn avoit laiſſés dehors, tirèrent leurs pétards, & pénétrant dans le camp de Koukou-témour, ils y ſemèrent l'épouvante : étant ſoutenus à propos par Tchang-yu-tchin, qui arriva à la tête d'un nombreux détachement de cavalerie, la déroute fut générale. Koukou-témour étoit dans ſa tente occupé à lire; il ne s'apperçut qu'on l'attaquoit, que par le tumulte de ſes gens, qui prenoient la fuite. Se croyant perdu, il ſe leve avec tant de précipitation, que ſans ſe donner le temps de prendre ſes bottes, il monte ſur le premier cheval qu'il trouve & s'enfuit à toute bride du côté de Taï-tong, ſuivi ſeulement d'une dixaine de cavaliers. Hopima, ſon lieutenant, & plus de quarante mille hommes mirent bas les armes & ſe ſoumirent à Su-ta, qui, indépendamment de tout le bagage de l'armée, prit encore plus de quarante mille chevaux : il envoya à la pourſuite de Koukou-témour une troupe de cavaliers, qui coururent après lui juſqu'à Hin-tchéou, où ils apprirent qu'il ſe ſauvoit du côté de Kan-ſou. Jugeant qu'il leur ſeroit impoſſible de l'atteindre, ils revinrent ſur leurs pas.

Après une ſi grande victoire, Taï-yuen ſe rendit aux *Ming*. Leur général tint avec ſes officiers un conſeil, dans lequel il fut réſolu, que n'ayant plus d'armée en tête, on diviſeroit les troupes pour s'aller mettre en poſſeſſion des autres villes de la province, qui n'avoient pas encore donné des marques de ſoumiſſion. Fou-yeou-té & Siué-hien furent chargés d'aller à Ché-tchéou; Taï-fou-tſou marcha à Yo-tchéou : Ting-yu-ming ſe

porta vers Hin-tchéou, & Tſiang-hing-tſong vers Ko-tchéou. Fong-tſong-y eut ordre d'avoir l'œil ſur tous ces détachemens, & de ſoutenir ceux qui auroient beſoin de ſecours. Cet officier remplit exactement ſa commiſſion : les *Ming* réuſſirent partout, & les villes ſe ſoumirent ſans beaucoup de réſiſtance.

Cependant Tien-pao & Su-pé-tchang parurent diſpoſés à ſe défendre dans Kiang-tchéou; Fong-tſong-y vint lui-même pour les mettre à la raiſon : à ſon approche, ces deux officiers en ſortirent pour aller ſe donner au général Su-ta. Ainſi toute la province du Chan-ſi étant ſoumiſe, ce général en donna avis » à l'empereur, qui lui répondit : « Nous voyons dans l'hiſ- » toire, que les anciens princes qui ſe ſont frayé un chemin » juſqu'au trône, ont toujours eu avec eux des gens d'une habi- » leté extraordinaire qui les ont aidés à faire revivre la vertu & » à rendre la paix à l'empire : c'eſt ainſi que les *Chang*, les » *Tchéou* & les *Han* ſe ſont élevés. C'eſt ainſi que les fonda- » teurs de ces grandes dynaſties ſont venus à bout de rétablir » le bon gouvernement. Depuis que j'ai le bonheur de vous » avoir, j'ai remarqué conſtamment en vous beaucoup de » droiture, un grand fond de prudence & de ſageſſe, une bra- » voure qui en impoſe aux eſprits brouillons, & une fermeté » courageuſe à détruire le vice. Quelque éclatantes que ſoient » les actions des anciens ſages & des plus grands capitaines, » elles ne l'emportent pas ſur les vôtres. L'attention que vous » avez à me propoſer toutes les opérations que vous jugez » néceſſaires avant que de les exécuter, & votre exactitude à » vous conformer à mes ordres, vous rendent un modèle, » digne d'être cité, de la fidélité d'un ſujet envers ſon prince. » Je ne puis vous refuſer le juſte tribut de louange que vous » méritez. Ainſi, à l'avenir, n'attendez plus mes ordres pour

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1368. *Hong-vou.*

» agir, & disposez de mes troupes comme vous le trou-
» verez à propos : dirigées par vous, je n'ai aucune inquié-
» tude sur ce qu'elles feront, convaincu que l'honneur &
» le zèle pour mon service conduiront toujours un général
» qui m'en a donné des preuves si fréquentes & si marquées ».

Pendant que les généraux des *Ming* travailloient à soumettre les provinces, Hong-vou ne demeuroit pas oisif à la cour. La première chose dont il s'occupa, fut d'empêcher le luxe de s'y introduire, en supprimant tout ce qui pouvoit y donner lieu, & il commença par sa famille. Les *Yuen* avoient fait construire à Yen-king un palais, au milieu duquel s'élevoit une grande tour d'une architecture très-riche & fort recherchée; on voyoit au-dessus deux statues qui sonnoient à chaque heure une cloche & battoient du tambour. Hong-vou eut la curiosité d'y monter avec une nombreuse suite de ses grands, & après avoir examiné en silence ce travail merveilleux, il dit, d'un air pénétré : « Comment peut-on négliger les affaires les plus im-
» portantes, pour ne s'occuper qu'à élever des édifices aussi
» magnifiques? N'est-ce pas donner de soi une bien mauvaise
» opinion? Si les *Yuen*, au lieu de s'amuser à ces superfluités,
» s'étoient appliqués à contenter les peuples, n'auroient-ils pas
» conservé le sceptre dans leur famille »? S'adressant ensuite à quelques-uns de ses grands : » Je vous ordonne, leur dit-il,
» de faire abattre cette tour, & qu'il n'en reste aucun vestige ».

La plupart des chars & des meubles de l'empereur avoient des ornemens en or & en argent, afin que leur magnificence répondît à la majesté impériale. Hong-vou ordonna d'y substituer le cuivre; & comme un de ses grands lui représentoit que le travail en étoit précieux, que ce seroit dommage de le détruire, & que d'ailleurs il devoit considérer la dignité de la place

qu'il occupoit : « La gloire d'un prince, lui répondit l'empe-
» reur, n'eſt pas d'avoir des meubles ſomptueux & ſuperflus,
» mais d'être le maître d'un peuple qu'il rende heureux. J'ai
» tout l'empire pour domaine, en ſerai-je plus pauvre quand
» je perdrai la façon de quelques meubles inutiles? Si je donne
» l'exemple du luxe, comment pourrai-je le condamner dans
» mes ſujets »?

Ce prince, ſortant un jour de ſon palais, trouva ſes gardes ſous les armes, les officiers à leur tête; il s'arrêta & leur dit : « Il y a ſeize ans que vous & moi, nés au ſein de la pau-
» vreté, nous nous eſtimions heureux, lorſque nous pou-
» vions avoir un habit de toile; dans les troubles qui ont agité
» l'empire, nous ſommes parvenus, moi à en être le maître,
» & vous à obtenir des emplois auxquels vous n'auriez jamais
» oſé prétendre. La rapidité de notre élévation n'eſt pas moins
» ſurprenante que la deſtruction que nous avons faite des dif-
» férens partis, devenus aſſez puiſſans pour ſe propoſer de par-
» tager l'empire. Lorſque je pris les armes, vous le ſavez, je
» fis des défenſes très-ſévères, à ceux qui ſuivoient mes dra-
» peaux, de ne point répandre le ſang du peuple & de ne lui
» cauſer aucun dommage. C'eſt pour nous en récompenſer
» que le Tien m'a élevé ſur le trône, & vous a procuré les
» places & les richeſſes que vous poſſédez.

» Autrefois, quand je voyois les officiers des *YUEN* vêtus
» ſuperbement, montés ſur des chevaux richement capara-
» çonnés, affectant beaucoup d'orgueil, je m'imaginois qu'ils
» étoient gens à ne pas ſe laiſſer inſulter impunément; mais
» leurs princes & leurs ſujets, oubliant les peines & les tra-
» vaux qu'avoient eſſuyé leurs ancêtres, ne s'occupoient plus
» que de luxe & de plaiſirs, ſans s'inquiéter s'ils méconten-

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1368. *Hong-vou.*

» toient le peuple. Livrés à l'avidité de s'enrichir, & à l'ambition de s'élever, le Tien les en a punis : ils sont tombés, » & ils ont perdu le peu de réputation que leur avoient acquis » leurs ancêtres. Leur chûte me met en garde contre moi-» même. Si c'est un plaisir pour moi de récompenser le soldat, » de donner des festins à mes officiers, je ne le fais qu'à propos. » Soyez pareillement attentifs à ne pas vous laisser aller à un » orgueil qui effaceroit de votre souvenir votre premier état. » Évitez le luxe & les superfluités, c'est le moyen de main-» tenir vos familles dans le lustre qu'elles ont reçu, & de » le transmettre avec vos dignités & vos richesses à vos » descendans ».

Un jour de grande cérémonie, HONG-VOU donnant à manger à ses officiers, leur dit, sur la fin du repas, qu'étant chargé de gouverner un peuple innombrable, il ne pouvoit y suffire qu'en prenant sur son sommeil ; Lieou-tsi répondit que dans le temps que l'empire étoit agité de troubles, il n'avoit pu se dispenser de prendre part aux affaires de la guerre ; mais que tout étant réuni comme en une seule famille, il étoit juste qu'il se tranquillisât. « Hé ! le dois-je, reprit HONG-VOU, » tandis que les sages empereurs Yao & Chun, tout éclairés » qu'ils étoient, ne prenoient point de repos ; dans les temps » où ils jouissoient de la paix la plus profonde, ils étoient » toujours en action occupés sans cesse des besoins de leurs » peuples : moi qui ne fais, pour ainsi dire, que de paroître » sur le trône, puis-je me comparer à ces grands princes, » & me flatter de remplir une tâche qui leur donnoit tant » de peine malgré toute leur habileté » ?

Peu de jours après, comme ce prince faisoit peindre toutes les actions de sa vie, il dit à cette occasion à ses officiers : « Vous

» ſavez que je ne ſuis que le fils d'un laboureur ; mon père » & mes ancêtres, gens ſimples & droits, attachés à leur » devoir, fuioient le vice & pratiquoient la vertu. Je ſuis le » premier de ma famille qui ſe ſoit élevé ; je fais peindre dans » différens tableaux la ſuite de ma vie, pour ſervir d'inſtruction » à mes deſcendans, afin qu'ils voient combien de travaux & » de peines il faut eſſuyer pour obtenir un poſte éclatant. Sou- » vent ils ne penſent qu'à jouir des biens & des honneurs que » leur ont laiſſé leurs ancêtres, s'abandonnant au luxe & à la » débauche, ſans faire attention aux peines que ces richeſſes » ont coûté à leurs pères. C'eſt pour ne pas tomber dans un » pareil oubli, que je veux qu'ils aient ſans ceſſe devant les » yeux le tableau de ma vie, & qu'ils ſe rappellent leur ori- » gine & leur devoir ».

Arrivé dans la province du Chan-ſi, Su-ta reçut, à ſon paſ- ſage par Tſi-ning, la viſite de Kong-ſi-ſiao, fils de Kong-ké- kien, un des deſcendans de Confucius, qui venoit le ſaluer de la part de ſon père ; ce général l'envoya à la cour, où il fut préſenté à l'empereur, qui lui demanda pourquoi ſon père n'avoit point encore paru. Le fils l'excuſa ſur une maladie qui l'empêchoit de marcher. « Retournez vers votre père, reprit » l'empereur, & dites-lui de ma part : Confucius, votre » ancêtre, ayant approfondi les regles du bon gouvernement, » a mérité l'eſtime de tous les princes qui ſont venus depuis » lui. Les *YUEN* ſont tombés pour ne les avoir pas ſuivies. » Dans les temps que l'empire étoit en combuſtion, je me ſuis » mis à la tête des ſages, & ſuivant l'ordre du Tien, j'ai chaſſé » ceux qui étoient la cauſe des troubles : mon deſſein eſt de » faire revivre le gouvernement des anciens. Quoique je ſois » d'une naiſſance obſcure, j'ai cependant ſuccédé aux empe-

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1368. *Hong-vou.*

» reurs que vous avez reconnus pour vos maîtres. Le fonda- » teur de la dynastie des *HAN* n'avoit pas une origine plus » illustre que la mienne ; si c'est l'ordre du Tien que je règne, » n'y a-t-il pas de la témérité à s'y opposer ? On dit que vous » êtes malade ; si vous ne l'êtes pas, il semble que vous avez » tort de n'être pas venu vous-même. Quand cet ordre vous » parviendra, faites-y une sérieuse attention ».

Aussi-tôt que Kong-ké-kien en eut pris lecture, il fut saisi de crainte, & se disposa à partir pour se rendre à la cour. Lorsqu'il parut devant l'empereur, ce prince lui demanda quel âge il avoit : cinquante-trois ans, répondit-il. « Votre mauvaise » santé, lui dit l'empereur, m'empêche de vous faire man- » darin. Votre fils paroît avoir de l'esprit, & pourra devenir » capable de remplir un emploi : ayez soin de l'instruire ; étant » un des descendans de Confucius, vous ne devez pas ignorer » ce qu'il enseigne. Mon dessein est de faire revivre les sages » documens qu'il nous a laissés ». Kong-ké-kien battit trois fois de la tête pour remercier l'empereur, qui lui donna une maison & un cheval ; il ajouta à ces présens l'ordre de lui délivrer chaque mois vingt mesures de riz du poids de cent livres.

Le lendemain l'empereur le fit encore venir en sa présence, & lui dit : « Confucius a approfondi les regles du gouverne- » ment, & a laissé à chacun les préceptes qu'il doit suivre ; » ils expliquent les devoirs du prince & du sujet, du père de » famille & de ses enfans : c'est sa réputation qui procure à ses » descendans les honneurs que vous recevez. Il n'y a personne » qui ne doive en homme sage s'instruire des devoirs de son » état, & par conséquent de la doctrine de Confucius. Vous » qui êtes de sa famille, vous ne devez rien négliger pour la » connoître à fond ». Se tournant du côté de ses grands, il

leur

leur dit qu'il ne donnoit point de mandarinat à Kong-ké-kien, mais que par estime pour Confucius, il vouloit qu'il eût des appointemens comme s'il étoit en charge.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1368. *Hong-vou.*

A la première lune de l'an 1369, le général Su-ta se disposa à aller soumettre la province du Chen-si, & sur la fin de la deuxième lune, il fit défiler ses troupes du côté du Hoang-ho : Tchang-yu-tchun & Fong-tsong le passèrent les premiers à la tête d'une partie des troupes, & le général les suivit de près avec le reste de l'armée. Cette province étoit alors gouvernée par Li-ssé-tsi, qui paroissoit vouloir s'y former une principauté & se rendre indépendant. Aidé par son frère & par Tchang-ssé-tao, deux excellens officiers, il pouvoit causer de l'embarras aux *MING*, d'autant plus que ses troupes se trouvoient renforcées de plusieurs Tartares *Mongous*, qui étoient venus du Chan-si se ranger sous ses drapeaux ; mais la réputation du général Su-ta inspira tant de terreur, qu'il n'eut qu'à se présenter devant les villes pour s'en rendre maître. 1369.

Après avoir traversé le Hoang-ho, dont Li-ssé-tsi n'osa lui disputer le passage, ce général envoya un détachement de sa cavalerie du côté de Tsin-yuen (1), & le suivit de près avec le gros de son armée. A son approche, Li-ssé-tsi en sortit & alla se jetter dans Fong-tsiang. Lorsque Tchéou-kaï, qui commandoit le détachement, approcha des murailles de Tsin-yuen, il vit mille à douze cens des habitans de cette ville qui venoient l'inviter à y entrer. Tchéou-kaï en prit possession avec autant de tranquillité que si tout avoit été en paix, & Su-ta en confia la garde à Keng-pin-ouen. Hamatou, officier des *YUEN*, voyant que le peuple de Tsin-yuen avoit pris le parti de recevoir les

(1) Si-ngan-fou, capitale de la province de Chen-si.

troupes des *Ming*, se sauva avec Ouaï-téou & quelques dixaines de soldats ; mais dès la première journée Hamatou fut tué par des paysans, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Ouaï-téou, officier Tartare, & Ouang-ou, officier Chinois, purent se tirer de leurs mains : ils jugèrent par-là que le meilleur parti étoit de se soumettre comme ils l'avoient déja fait ; mais Su-ta, pour les punir de leur défection, leur fit couper la tête.

Su-ta attaquoit alors Koan-kia-tong, place importante, que le *Mongou* Sankochéli défendoit, résolu de s'ensévelir sous ses ruines plutôt que de se rendre. Il repoussa d'abord avec beaucoup de vigueur les attaques des *Ming* ; Su-ta le pressa ensuite si vivement, que ne pouvant plus tenir, il se tua lui-même, après avoir fait mourir sa femme & ses enfans. Hoché-pouha, Tchu-chun & Ouang-ko, officiers Chinois, se donnèrent aussi la mort.

Quelques jours auparavant, Fong-tsong-y étoit parti du camp pour aller investir Fong-tsiang, où Li-ssé-tsi s'étoit enfermé : Tchang-yu-tchun, qui devoit commander à ce siége, étoit chargé d'un écrit de l'empereur, adressé à Li-ssé-tsi pour l'engager à se soumettre de bonne grace. Li-ssé-tsi, ébranlé à la lecture de cet ordre, paroissoit disposé à la soumission ; mais quelques-uns de ses officiers lui conseillèrent de prendre plutôt le parti de la fuite, qu'il préféra, en allant s'enfermer dans Lin-tao : ainsi avant que l'armée des *Ming*, destinée à faire ce siége, fût arrivée, la ville s'étoit déja soumise sans coup férir. Le général Su-ta s'y rendit aussi-tôt, & ayant tenu conseil, la plupart de ses officiers furent d'avis d'aller à King-yang, où étoit Tchang-ssé-tao, parce que cette place seroit plus aisée à prendre que Lin-tao. Su-ta leur dit au contraire qu'il valoit mieux attaquer cette derniere, parce que King-yang étoit

une place bien gardée, où les ennemis avoient l'élite de leurs troupes, & què le temps qu'on mettroit à la prendre, donneroit le loisir à Li-ssé-tsi de fortifier son parti; qu'en suivant le plan qu'il proposoit, on auroit à l'ouest les *Tou-ou* & au nord les *Ho-hoang*, qui se déclareroient facilement en faveur des *MING*, & dont on avoit à espérer des secours d'hommes & de vivres. Il leur fit voir que toute retraite se trouvant par-là fermée à Li-ssé-tsi, il ne pourroit leur échapper. Après avoir arrêté de la sorte ses opérations, il nomma King-hing-ouang Yu-ssé-ming pour la garde de Fong-tsiang, & afin de s'assurer de Long-tchéou & de Tsin-tchéou, il y envoya deux détachemens, à l'approche desquels Lu-té & Tchang-y, qui commandoient dans ces deux places pour les *YUEN*, prirent la fuite. A cette nouvelle, Su-ta donna cinq cens hommes à Ouang-hong pour aller prendre possession de Long-tchéou, & mille à Tchang-koué-lou pour conserver Tsin-tchéou; ensuite de quoi, avec le gros de l'armée, il s'approcha de Kong-tchang. Les officiers qui commandoient dans cette ville pour les *YUEN*, vinrent se donner à ce général; il y laissa une garnison, & détacha Kou-chi & Taï-té qui allèrent se saisir de Lan-tchéou.

Voyant que tout lui réussissoit, Su-ta envoya Fong-tsong-y, avec une partie de ses troupes, attaquer Lin-tao, & divisa l'autre en plusieurs détachemens pour s'assurer de Ngan-ting-tchéou, de Tsing-tchéou, de Hoeï-tchéou & de Tsing-ning-tchéou. Li-ssé-tsi, investi de tous côtés, jugea qu'il ne pourroit échapper, & qu'il alloit tomber au pouvoir des *MING*: plutôt que de s'exposer avec sa famille à une ruine entière, il aima mieux prendre le parti de la soumission & il vint se mettre entre les mains de Fong-tsong-y, qui le fit conduire au

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1369. *Hong-vou.*

général. Il fut traité avec beaucoup d'égards, & envoyé à la cour.

Su-ta, maître de Lin-tao, ayant détaché Tchu-ming avec un corps de troupes pour aller prendre Yen-ngan, dont il le nomma d'avance gouverneur, se porta du côté de Sou-koan (1) & de Ping-léang (2), dans le dessein de s'emparer de King-yang, où Tchang-sang-tchin commandoit. Cet officier, persuadé qu'il ne pourroit éviter d'être pris, envoya sa soumission; mais comme elle n'étoit que simulée, dans la suite elle lui coûta la vie.

Tchang-ssé-tao, qui se trouvoit à King-yang lorsque Lin-tao se rendit aux *Ming*, s'enfuit à Ning-hia, sur les frontières de Tartarie, afin de se ménager une retraite en cas qu'il y fût forcé : il laissa son frère Tchang-sang-tchin à King-yang pour la défendre. Su-ta, qui ne se fioit guere à la soumission de celui-ci, envoya contre lui un gros détachement sous les ordres de Tang-ho, qui trouva en effet les portes de King-yang fermées: une partie de la garnison sortit même en disposition de se battre. Tang-ho, qui se tenoit sur ses gardes, marchoit en ordre de bataille, & sans attendre que Tchang-sang-tchin le fît charger, il alla à sa rencontre & le poussa si vivement, que peu s'en fallut qu'il n'entrât pêle-mêle avec eux dans la ville. Le général Su-ta lui envoya cinq mille hommes de renfort, & lui ordonna de serrer la ville de si près, que rien n'en pût sortir: ces cinq mille hommes conduits par Tang-ho, furent suivis par plusieurs autres corps, dont l'un, commandé par Yu-tong-yuen, prit son quartier à l'ouest de la ville; un second, sous les

(1) Sou-tchéou.
(2) Lan-tchéou.

ordres de Kou-chi, alla se placer au nord ; un troisième, que conduisoit Fou-yeou-té, prit son poste à l'est, & un quatrième, à la tête duquel étoit Tchin-té, alla camper au sud.

Quoique Tchang-sang-tchin se vît resserré de toutes parts, il ne désespéra pas de se tirer d'affaire : il faisoit de fréquentes sorties, & ses soldats se battoient avec courage. Cependant, comme il perdoit beaucoup de monde, il jugea que, sans un renfort considérable, il lui seroit impossible de ne pas succomber ; & il dépêcha Tcho-ho, homme de résolution, à Ning-hia vers son frère & Ouang-pao-pao, pour leur demander un prompt secours. Ce dernier n'hésitant point à se mettre en campagne, envoya un corps de troupes se saisir de Pang-yuen ; le brave Hantchar, à qui il ordonna d'attaquer Yuen-tchéou, força cette place, dont le commandant perdit la vie en la défendant.

Su-ta ne s'attendoit pas qu'on pensât à secourir King-yang ; il détacha sur le champ mille chevaux sous les ordres de Li-meou pour couvrir Long-té, Tsin-ngan & les autres places voisines, avec ordre de l'informer exactement de la marche des ennemis. Il fit dire à Fong-tsong-y & à Fou-yeou-té de faire garder Y-ma-koan, passage important, & d'y mettre un officier sur lequel on pût compter : ils y envoyèrent Su-li, de la famille de Su-ta. Ce général, que l'entreprise des ennemis avoit mis en mouvement, fit encore plusieurs détachemens pour couvrir ses conquêtes ; il envoya Yé-ché-tchin reprendre Pang-yuen, & Oueï-tching s'assurer de Pin-tchéou ; Fou-yeou-té & Siueï-hien eurent ordre de mettre Ling-tchéou hors d'insulte. Fong-tsong-y, qui étoit allé lui-même à Y-ma-koan, apprenant à son arrivée devant cette place, que Hantchar n'étoit pas loin, alla le chercher à la tête de sa cava-

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1369.
Hong-vou.

lerie ; mais Hantchar n'osa l'attendre & s'enfuit du côté de Pin-tchéou : trouvant cette ville occupée par les *Ming*, il poussa jusqu'à Y-lo.

La mort de Tchang-yu-tchun fut une grande perte pour les *Ming* ; c'étoit sans contre-dit le plus brave & le plus intrépide de leurs officiers. L'empereur nomma Li-ouen-tchong pour le remplacer, & lui donna un corps de troupes, avec ordre de le renforcer par une partie de la garnison de Taï-yuen : ses ordres portoient encore d'aller, avec ces forces, reprendre Taï-tong, dont Toli-pié prétendoit faire une porte aux *Yuen* pour reconquérir la Chine. Li-ouen-tchong exécuta sa commission avec beaucoup de prudence ; il fit prendre différentes routes à ses soldats pour se trouver au jour marqué à cinquante *ly* de Taï-tong, d'où il envoya quelques cavaliers reconnoître la disposition de l'ennemi : ayant tenté sans succès de l'attirer hors de ses lignes, il résolut de l'attaquer dans ses retranchemens, & le lendemain il en commença l'attaque avec beaucoup de vigueur, mais il fut toujours repoussé, jusqu'à ce qu'ayant formé deux attaques en même temps, les *Yuen*, qui ne s'y attendoient pas, furent forcés & abandonnèrent leur camp aux *Ming*. Toli-pié fut fait prisonnier, & plus de dix mille soldats mirent bas les armes ; tous les équipages, ainsi qu'un grand nombre de chevaux, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Le prince des *Yuen*, en se sauvant du côté du nord, avoit recommandé à Toli-pié de lui conserver Taï-tong, comme une ressource pour rentrer dans l'héritage de ses pères. Il avoit donné les mêmes ordres à Kong-hing, officier Chinois attaché à sa fortune ; mais lorsqu'il apprit la perte de la bataille de Taï-tong, la prise de Toli-pié & la mort de Kong-hing, qui

avoit été tué par ses propres gens, il perdit toute espérance de revenir du côté du midi. Toli-pié fut conduit à la cour; l'empereur le reçut avec bonté, & lui fit présent d'un de ses habits.

Cependant le siége de King-yang duroit toujours; Tchang-sang-tchin s'y défendoit en désespéré, faisant de continuelles sorties pour tâcher de trouver quelque issue par où il pût se sauver. Voyant que toutes ses tentatives étoient inutiles, & n'espérant plus de secours, il fit sonder le général des *MING*; mais Su-ta répondit que c'étoit un rebelle qui méritoit la mort: « Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il à l'officier que Tchang-» sang-tchin lui avoit envoyé, cette fanfaronnade, qu'on ne » doit point craindre les *boucliers dorés*, & qu'il n'y a que les » *sept lances* de terribles: je veux faire voir que les *boucliers dorés* » savent exterminer ces *lances* formidables, & que la bravoure » ne consiste point dans la vaine ostentation qu'on en fait ».

Ces *sept lances*, qui s'étoient rendues si fameuses chez les *YUEN*, étoient Tchang-ssé-tao, Tchang-sang-tchin, Ouang-pao-pao, Ho-tsong-tché, Hantchar, Yao-hoeï & Kong-hing, tous officiers distingués & intrépides dans le danger. Tchang-sang-tchin, désespéré de se voir sur le point de tomber entre les mains des *boucliers dorés*, ne se détermina pas plus pour cela à se soumettre: cependant ses troupes étoient considérablement diminuées, & ses vivres presqu'entiérement consommés. Quelques-uns de ses soldats, rebutés des fatigues continuelles qu'ils essuyoient, complottèrent de livrer la ville aux *MING*, & ils engagèrent insensiblement leurs camarades à les seconder: s'étant tous réunis, ils ouvrirent une porte, par laquelle Su-ta fit entrer une partie de ses troupes. A la nouvelle que les *MING* étoient dans la ville, Tchang-sang-tchin & son père, qui ne vouloient point s'exposer à une mort honteuse, se pré-

cipitèrent dans un puits ; on les en tira pour leur trancher la tête. Su-ta fit ſubir le même ſupplice à tous ceux qui avoient favoriſé Tchang-ſang-tchin dans ſa révolte. Cependant Ho-tſong-tché lui échappa ; cet officier, profitant du trouble où l'on étoit, trouva le moyen de ſe ſauver du côté de la montagne Leou-pan. Le général Su-ta envoya dix mille chevaux pour l'y inveſtir ; & ſur ce qu'on lui dit qu'il n'avoit fait qu'y paſſer, & qu'il avoit pris la route de Lan-tchéou, il fit partir dix-ſept mille hommes ſous la conduite de Fong-tſong-y pour aller à ſa pourſuite & tâcher de le prendre. Mais comme cet officier, en arrivant à Tſing-ning, apprit que Hotſong-tché avoit paſſé le Hoang-ho, il renonça à le ſuivre & revint ſur ſes pas. Le général Su-ta, voyant toute la province du Chen-ſi ſoumiſe, remit le commandement de de l'armée à Fong-tſong-y, & ſe rendit à la cour avec Tang-ho ſur la fin de la neuvième lune.

Ouang-pao-pao informé du départ de ce général, dont il attribuoit les ſuccès à ſon habileté, plutôt qu'à la bravoure de ſes troupes, crut devoir profiter de ſon abſence pour faire quelque entrepriſe ; il prit en conſéquence par Sou-tchéou, pour aller camper auprès des murs de Lan-tchéou. Quoique Tchang-ouen, qui commandoit dans cette place, n'eût que fort peu de monde, cependant comme il jugea que les troupes de Ouang-pao-pao devoient être harraſſées de leur marche, & qu'elles ſeroient à moitié battues s'il les attaquoit, il vint tomber à l'improviſte ſur elles : ne s'attendant pas à être auſſi bruſquement attaquées, elles en furent d'abord ébranlées ; mais reprenant enſuite courage, elles pouſsèrent à leur tour les MING, & les menèrent battant juſqu'aux portes de la ville. Depuis cette action, Tchang-ouen ſe

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1369. *Hong-vou.*

ſe contint dans ſes murs, réſolu de faire une vigoureuſe défenſe. Yu-kouang, gouverneur de Kong-tchang, ſe mit à la tête de ſes troupes pour venir à ſon ſecours; mais en arrivant à Ma-lan-tan, il fut rencontré par un gros d'ennemis, qui le battit & le fit priſonnier. Ce premier ſuccès fit croire au général Tartare qu'il ſeroit bientôt maître de Lan-tchéou, & afin d'engager le gouverneur à ſe rendre, il fit conduire Yu-kouang au pied des murailles, en lui ordonnant de dire aux aſſiégés qu'ayant été battu, ils n'avoient plus de ſecours à eſpérer. Yu-kouang leur cria au contraire de ne pas ſe laiſſer intimider de ſa défaite, que le général Su-ta étoit ſur le point d'arriver à la tête d'une puiſſante armée. Les Tartares, irrités de ce qu'il trompoit leur attente, le mirent en pièces. Les aſſiégés, animés par l'eſpoir qu'il venoit de leur donner, ſe défendirent avec un courage ſurprenant.

De ſon côté le général Tartare, dans la crainte que le ſecours dont on l'avoit menacé n'arrivât, les preſſoit vivement, ſans leur donner aucun relâche : un jour qu'il faiſoit donner un aſſaut général, il auroit infailliblement forcé la place à l'endroit où commandoit Tchu-yeou, qui ſe trouva pris de vin, ſi un officier ſubalterne ne ſe fût mis à la tête des troupes qui défendoient cette attaque & n'eût repouſſé par-tout les aſſiégeans avec une perte conſidérable : Ouang-pao-pao ayant eu des avis certains que Lan-tchéou alloit être ſecourue, leva le ſiége. Après la retraite des ennemis, Tchang-ouen tint un conſeil de guerre pour juger Tchu-yeou, & il opina à le faire mourir. Tchu-yeou-ouen prit la parole & dit qu'il convenoit que, ſuivant les loix militaires, Tchu-yeou méritoit la mort; mais que la guerre devant être regardée comme finie, la grace qu'on lui feroit, en lui laiſſant la vie, ne pourroit

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1369. *Hong-vou.*

tirer à conséquence, & qu'elle l'engageroit au contraire à mieux faire son devoir une autre fois. Les autres officiers se joignant à lui, Tchang-ouen se contenta de le casser.

Le général Su-ta fut reçu à la cour avec tous les honneurs & la distinction qu'il méritoit : il fut conduit comme en triomphe, par tous les grands, à l'audience de l'empereur, qui lui dit que c'étoit à sa bravoure & à celle de ses officiers qu'il devoit la réunion de l'empire sous sa domination. Su-ta battit de la tête, & répondit qu'ils n'en seroient jamais venus à bout, s'ils n'avoient été dirigés par un prince aussi éclairé que lui : que la volonté du Tien, qui l'appelloit au trône, s'étoit manifestée en dissipant les partis qui déchiroient l'empire & tyrannisoient les peuples. Il ajouta que l'empereur avoit plus fait par sa sagesse qu'eux par leurs exploits guerriers, & que c'étoit à lui que les peuples étoient redevables de la paix & de la tranquillité dont ils jouissoient enfin.

1370. L'an 1370, Tchang-ouen, qui avoit si bien défendu Lan-tchéou, arriva à la cour, en conséquence d'un ordre de l'empereur, & fut présenté par Su-ta, auquel ce prince dit : « Grand général, si la conquête du Chan-si & du Chen-si » rendent votre nom immortel, la défense de Lan-tchéou, » contre une armée formidable de Tartares, couvre de gloire » Tchang-ouen. C'est dans de pareilles occasions qu'on peut » juger des hommes. Si ceux qui se sont signalés par quelque » action d'éclat ne s'en prévalent pas, on les en estime davan- » tage ; mais s'ils en font parade, ils en diminuent le mérite. Un » homme modeste ne vante point lui-même ses exploits, & » un sage évite tout ce qui peut donner atteinte à sa répu- » tation. Un brave qui manque de modestie & de sagesse, » ne sauroit réussir, quelque capacité qu'il ait d'ailleurs :

» l'histoire en fournit une infinité d'exemples. Mais, ajouta » ce prince, dans ces temps de fureur & de trouble, com» bien de pères & de mères ont perdu leurs fils, de femmes » leurs maris, & d'enfans leurs pères ! Je n'y saurois penser » sans avoir l'ame percée de douleur. J'ordonne qu'on fasse » une recherche exacte des familles qui sont dans ce cas, & » qu'on leur fournisse du riz, suivant leurs besoins, & même » de l'argent pour subvenir aux frais des cérémonies de ceux » qui ne sont plus. Quand les ministres d'état y auront pourvu, » alors je serai tranquille & satisfait.

» Lorsque nous commençâmes à porter les armes, officiers » & soldats, tous espéroient devenir riches & s'élever. Ceux » qui ont échappé au fer de l'ennemi, voient aujourd'hui » leurs desirs comblés; mais devons-nous oublier ceux qui ont » perdu la vie en nous aidant à couronner notre entreprise ? » S'ils ne peuvent jouir du fruit de leurs travaux, n'est-il pas » juste de verser sur leurs familles des récompenses qu'ils ont » acquises & payées de leur sang » ?

A la deuxième lune, l'empereur convoqua une assemblée générale des habitans de la province de Tché-kiang, & leur fit un discours pour les exhorter à la vertu. « Savez-vous, leur » dit-il, pourquoi vous vivez en paix & dans l'aisance ? Les » anciens nous apprennent que lorsqu'un peuple n'a point de » maître, il est dans le trouble & dans la misère; le fort op» prime le foible, la multitude le petit nombre; les riches ne » sauroient être tranquilles chez eux, ni les pauvres se mettre » à couvert des vexations. Je suis maintenant votre maître; » j'ai fait des réglemens que je veux qu'on observe, par » lesquels je prétends conserver aux riches leurs biens & pour» voir aux besoins des pauvres. C'est par sa vigilance & la

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1370.
Hong-vou.

» ſageſſe de ſes loix qu'un ſouverain eſt le père de ſon peuple, » & c'eſt par la vertu & l'exactitude à remplir ſes devoirs que » le peuple ſe rend digne de ſes ſoins paternels ». Il leur fit enſuite donner des rafraîchiſſemens, & lorſqu'ils furent ſortis, il dit à ſes grands qu'il avoit cru devoir leur donner lui-même ces inſtructions, afin qu'elles fiſſent plus d'impreſſion ſur leurs eſprits, & de les engager à vivre en gens de bien. Ouang-oueï répondit qu'il avoit anticipé ſur les droits de ſes mandarins, & qu'aucun des empereurs, depuis les trois premières dynaſties, ne s'étoit ingéré d'inſtruire lui-même le peuple; que tous en avoient laiſſé la commiſſion à ceux qui en étoient chargés par leurs emplois, mais que perſonne, même ceux qui donnoient des leçons ſur le gouvernement dans les écoles publiques, ne s'en acquittoit avec autant d'habileté que lui & qu'on devoit tout attendre d'un prince qui ſavoit auſſi-bien inſtruire que gouverner.

Ouang-kong, nommé gouverneur du Fou-kien, allant prendre les ordres de l'empereur, ce prince lui dit : « Lorſque je » choiſis quelqu'un pour un emploi, je n'ai égard qu'au mérite » & à la vertu : s'il a les qualités que je deſire en lui, je ne » conſidère point ſi l'endroit où je l'envoie eſt éloigné ou voiſin » de la cour, ni s'il eſt de ma famille pour lui confier un poſte » important. La province du Fou-kien étoit autrefois fort » riche; ſur la fin des *Yuen*, les malheurs de la guerre l'ont » ruinée : je vous envoie pour la ſoulager; tâchez de réparer » les maux qu'elle a ſoufferts, & que l'alliance que nous avons » enſemble, ne vous faſſe point oublier votre devoir. Soyez » modeſte, affable, généreux; la droiture doit être la baſe de » votre conduite. Si vous aviez le malheur de vous écarter » de votre devoir & de vexer les peuples, je ne vous en puni-

» rois que plus févérement. Un fouverain doit plus au maintien » des loix qu'aux liens qui l'attachent à fa famille ».

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1370. *Hong-vou.*

Quoique l'empire fût entiérement réuni fous la domination des *MING*, Chun-ti, dernier empereur des *YUEN*, retiré au nord de Yen-king, & Ouang-pao-pao au nord-oueft de la Chine, à la tête d'une armée, étoient en état de leur caufer encore bien de l'inquiétude. L'empereur, dans le deffein d'étouffer tout fujet de trouble & d'établir folidement fa dynaftie, nomma le général Su-ta pour marcher contre Ouang-pao-pao, & lui donna pour lieutenans Li-ouen-tchong, Fong-tching, Tong-yu & Tang-ho; ces officiers lui repréfentèrent que Ouang-pao-pao & ceux de fon parti ne reftoient attachés aux *YUEN* que parce que le dernier empereur de cette dynaftie étoit encore vivant, & qu'en attaquant ce prince le premier, fi l'on fe faififfoit de fa perfonne, les autres n'attendroient pas qu'on les contraignît à fe foumettre. HONG-VOU répondit que ce feroit négliger l'ennemi le plus à craindre, que de laiffer Ouang-pao-pao fe fortifier; que fon intention étoit d'envoyer deux corps d'armées contre eux, & en conféquence de ce plan, Su-ta fut toujours chargé de l'expédition contre Ouang-pao-pao, & Li-ouen-tchong fortit de la grande muraille par Ku-yong-koan, pour aller, comme en chaffant, dans le *Chamo*, fe faifir du prince des *YUEN* & de fa cour.

A la deuxième lune, ce général partit de la cour pour fe rendre à la tête de fon armée, dont il détacha Hoa-yun-long, qui s'empara de Yun-tchéou & y fit prifonniers Horouta & Halaï, officiers des *YUEN*, avec toute la garnifon. Kin-tchao-hing eut un pareil fuccès à Tong-ching-tchéou, & Ouang-hing-tfou, qui commandoit un troifième détachement, fe rendit maître de Ou-tchéou & de Sou-tchéou.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1370. *Hong-vou.*

A la cinquième lune, Li-ouen-tchong paſſa la montagne Yé-hou-ling avec ſon armée, & fit priſonnier Tchéou-tchin, qui gardoit ce paſſage : pouſſant plus avant, il rencontra, près de la montagne Lo-to-chan ; Mantſé-cha-pouting & Tourchipala à la tête de l'armée des *Yuen*, qui ſe mirent en devoir de l'arrêter. Le général Li-ouen-tchong les fit charger & leur enleva leur bagage avec leurs beſtiaux : allant enſuite ſe préſenter devant la ville de Chang-tou, les officiers des *Yuen* qui gardoient cette place, la lui remirent auſſi-tôt, & quittèrent même le parti de leur prince pour ſe donner aux *Ming.*

Li-ouen-tchong, informé que quelques troupes des *Yuen* s'étoient aſſemblées en corps à San-pou-tſé-tchuen, & d'autres à Lo-ma-ho, détacha contre les premiers Sun-hing-tſou, & fit attaquer les autres par Sun-hou ; mais ces deux officiers furent ſi complettement battus, que preſque tous leurs ſoldats & eux-mêmes reſtèrent ſur la place. Alors ce général s'avança du côté de Yng-tchang, où le prince des *Yuen* s'étoit retiré : ayant appris de quelques cavaliers, qu'il fit priſonniers, quece prince étoit mort à la quatrième lune, il dépêcha auſſi-tôt un courier pour en donner avis à l'empereur, & continua ſa route vers Yng-tchang. Un corps de troupes des *Yuen* ayant voulu lui diſputer le paſſage, il le mena ſi vertement, que dès qu'il ſe préſenta devant cette place, on lui en ouvrit les portes. Maïtilipala, petit fils de Chun-ti, dernier empereur des *Yuen*, les reines & les princeſſes qui ſe trouvèrent dans cette ville, pluſieurs princes de la famille royale, & les grands attachés à ſon ſervice furent tous conduits à la cour des *Ming* ; le ſeul Ngaïjeouchilipata, prince héritier des *Yuen*, trouva moyen de s'évader, ſuivi d'une dixaine de cavaliers ; & Li-ouen-tchong envoya inutilement à ſa pourſuite.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1370. *Hong-vou.*

Dès que ce général eut rejoint le corps d'armée, il le conduisit à Hing-tchéou, où trente-sept mille soldats & gens du peuple se soumirent à lui. De Hing-tchéou il alla à Hong-lo-chan, où il reçut encore la soumission de près de seize mille sujets des *YUEN* : il détruisit ainsi dans le nord tout leur parti. Cette nouvelle arriva à la Cour des *MING* les derniers jours de la cinquième lune, & les grands allèrent en corps en féliciter l'empereur, qui leur demanda s'ils savoient ce qui avoit causé la chûte des *YUEN*. Lieou-tsi répondit que, depuis l'antiquité la plus reculée, on n'avoit vu que les Tartares *Mongous* parvenir à se rendre maîtres de tout l'empire, & que sans doute leur dynastie l'avoit possédé près de cent ans contre la volonté du Tien, puisqu'elle étoit tombée.

« Le dernier prince des *YUEN*, dit l'empereur, n'étoit occupé » que de ses plaisirs. Les grands, profitant de son indolence, » ne pensoient qu'à s'enrichir ; les trésors, épuisés par leurs » malversations, plusieurs années de stérilité devoient néces» sairement réduire les peuples à la misère, & les porter à » former des partis qui ont ébranlé l'empire jusques dans ses » fondemens, par l'ambition excessive de ceux qui le gou» vernoient. Touché des malheurs dont je le voyois accablé, » je pris les armes, non contre les *YUEN*, mais contre les » rebelles qui se le disputoient ; aussi c'est sur ces derniers que » je l'ai conquis : si le prince des *YUEN* ne se fût point écarté » des règles d'un sage gouvernement, pour s'abandonner à ses » plaisirs, & que les grands de sa cour se fussent acquittés de » leur devoir, les gens vertueux auroient-ils pris les armes, » & se seroient-ils déclarés contre eux ? Leur inconduite m'a » procuré un grand nombre de partisans qui étoient con» vaincus de la droiture de mes intentions ; & c'est de leurs

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1370.
Hong-vou.

» mains, & non de celles des *Yuen*, que j'ai reçu l'empire. » Si le Tien ne m'avoit favorisé, serois-je venu à bout de » détruire, avec tant de facilité, ceux qui s'étoient retirés » dans le *Chamo*? Nous lisons dans le *Chi-king*, que lors de » la destruction de la dynastie des *Chang*, il restoit plus de » dix mille de leurs descendans, qui se soumirent aux *Tcheou* » parce que c'étoit la volonté du Tien : l'homme peut-il ne pas » respecter ses decrets » ?

Les grands ayant demandé que le prince Maïtilipala fût immolé dans la salle des *ancêtres* de la famille impériale : » Qu'on mette dans les trésors publics, répondit l'empe- » reur, les richesses venues de Tartarie pour subvenir aux » besoins de l'état ; à l'égard du prince Maïtilipala, quoique » les temps qui nous ont précédés fournissent des exemples de » pareils sacrifices, Ou-ouang, en éteignant la famille des » *Chang*, usa-t-il de cette barbare politique ? » — « J'ignore, » dit Yang-hien, comment Ou-ouang se comporta ; mais per- » sonne n'ignore ce que fit le grand Taï-tsong ». — « Je sais » que ce prince, reprit l'empereur, fit mourir Ouang-chi- » tchong dans la salle de ses *ancêtres* ; mais s'il avoit eu entre les » mains quelqu'un des descendans des *Soui*, je doute fort » qu'il l'eût fait. Les princes des *Yuen* ont été les maîtres de » l'empire pendant près de cent ans, mes ancêtres ont été » leurs sujets ; quand même ce seroit une coutume constante » de traiter de la sorte les princes d'une dynastie qu'on éteint, » je ne pourrois jamais m'y resoudre ». Hong-vou ordonna seulement qu'on lui fît quitter l'habit tartare, & qu'on le revêtit à la chinoise ; après quoi il le déclara prince du troisième ordre, dont il lui assigna le cortège & les appointemens ; & il lui fit donner un palais pour lui & les princesses.

Le

Le grand général Su-ta, qui avoit ordre d'aller contre Ouang-pao-pao, étoit aussi parti de la cour à la deuxième lune de cette année, à-peu-près dans le même temps que Li-ouen-tchong, pour se rendre sur les limites occidentales à la tête de l'armée qu'il devoit commander. A la quatrième lune il sortit par Ngan-ting, & s'avança jusqu'à Ping-si; de-là il envoya un détachement considérable, sous les ordres de Teng-yu, examiner la position des ennemis & resserrer leur camp. Quoique cet officier le trouvât défendu par un grand fossé, il l'attaqua cependant plusieurs jours de suite, mais sans succès, & il y perdit beaucoup de monde.

Tandis que Teng-yu se consumoit en attaques inutiles, Ouang-pao-pao faisoit travailler d'un autre côté mille à douze cens hommes à continuer les fossés depuis le bas de la montagne à l'est, jusqu'au sud de son camp; Teng-yu rebuté par les pertes continuelles qu'il faisoit, n'osa troubler ses travailleurs & il attendit l'arrivée de Su-ta.

Ce général ayant reconnu lui-même les ennemis, résolut de les attaquer dès le lendemain. A la pointe du jour il fit avancer un corps d'élite au sud-est du camp, & au grand jour il fit commencer l'attaque, qui fut vigoureusement repoussée: mais ce poste ayant été forcé, les soldats des *Ming*, animés par les efforts qu'ils avoient faits, entrèrent en furieux dans le camp des ennemis, qu'ils mirent dans un désordre effroyable, sans faire de quartier à personne: on compta jusqu'à quatre-vingt-quatre mille cinq cens hommes restés sur le carreau: les princes de Tan & de Ouen-tsi des *Yuen*, le prince Yen-tsé-hiao chinois, les généraux Hantchar, Houlin-tchi, Yen-fong-sien, Li-king-tchang, Tcha-han-pouha, ainsi qu'un grand nombre d'autres officiers & mille huit cens

ſoixante-cinq ſoldats furent faits priſonniers; quinze mille deux cens quatre-vingts chevaux, quantité de chameaux, de mulets & d'autres beſtiaux, & généralement tout le bagage furent la proie des vainqueurs.

Cependant Ouang-pao-pao leur échappa; dès qu'il vit ſon camp forcé, il s'enfuit avec ſa femme & une dixaine de cavaliers du côté du nord. Après avoir paſſé le Hoang-ho ſur un radeau, il ſe rendit à Ning-hia, & enſuite à Ho-lin. Ko-yn, un des lieutenans de Su-ta, le pourſuivit juſqu'à Ning-hia; mais apprenant qu'il avoit pouſſé plus loin, & jugeant qu'il auroit de la peine à l'atteindre, il revint ſur ſes pas. Ouang-pao-pao trouva à Ho-lin le prince Ngaï-jeouchili-pala, ſous les drapeaux duquel il ſe rangea, & qu'il fit reconnoître empereur des *Yuen*.

Après cette fameuſe bataille, Su-ta détacha Teng-yu avec une diviſion conſidérable pour aller faire déclarer les *Toufan* qui avoient toujours paru favoriſer davantage les *Yuen* que les *Ming*. Lorſqu'ils ſurent que cet officier s'approchoit de leurs frontières, Holananpou, leur chef, vint au-devant de lui accompagné de quelques uns des principaux de ſa nation, & ſe ſoumit. Teng-yu pouſſant plus loin, reçut auſſi la ſoumiſſion des peuples de l'oueſt du Hoang-ho; il parcourut plus de mille *ly* de pays au nord-oueſt de Kan-ſou, d'où il revint à la neuvième lune, & envoya Oueï-tching à Ho-tchéou avec le titre de gouverneur, ſuivant le pouvoir qu'il en avoit du général Su-ta

A ſon arrivée à Ho-tchéou, Oueï-tching n'y trouva que des maſures & des monceaux de corps morts, dont il ne reſtoit plus que les os; c'étoit un effet de la vengeance & de la cruauté des *Yuen* envers les malheureux habitans de cette

ville, qu'ils avoient exterminés ſur le ſoupçon qu'ils vouloient ſe donner aux *MING*. Les ſoldats de Oueï-tching, effrayés d'un ſpectacle auſſi affreux, montrèrent beaucoup de répugnance à y demeurer, & paroiſſoient même diſpoſés à ſe retirer ſur le champ. Oueï-tching leur dit : « Braves compagnons, » lorſque nous reçûmes l'ordre de venir ſur ces limites, n'étions-» nous pas déterminés à affronter les plus grands dangers pour » le ſervice de notre patrie ? Quand le péril s'offre devant nous, » aurions-nous la lâcheté de reculer ? Non, une pareille baſſeſſe » ne nous déshonorera jamais. Si nous fuſſions morts dans les » déſerts de la Tartarie ſous le fer de l'ennemi, nos corps ſe-» roient reſtés ſans ſépulture, ou bien eſclaves ſans eſpérance de » revoir nos familles, notre ſort ne ſeroit-il pas plus triſte que » la mort ? mais il eſt plus heureux, voici une occaſion de nous » rendre fameux dans les ſiècles avenir : il nous faut rétablir » cette ville, & en faire une des plus belles de ces frontières ; » l'empereur ne ſauroit manquer d'en être inſtruit, & de nous » en récompenſer ». Ces ſoldats animés par le diſcours de leur commandant, ne montrèrent plus qu'une entière ſoumiſſion à ſes ordres. Il les occupa pendant les deux derniers mois qui reſtoient de l'année, aidés des payſans du voiſinage, à nettoyer la ville, à conſtruire des maiſons pour eux : enſuite il y attira les étrangers par les prérogatives qu'il accorda à ceux qui voudroient y venir commercer ; de ſorte qu'en moins de ſix mois il rendit cette ville très-peuplée.

A la quatrième lune de cette troiſième année de ſon règne, HONG-VOU avoit déclaré prince de *Yen* Tchu-taï ſon quatrième fils. Ses belles qualités lui avoient mérité cette prédilection de la part de ſon père ; mais ſon ambition de régner cauſa dans la ſuite bien du trouble dans l'état.

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1370. Hong-you.

Lorsque le général Su-ta détacha Teng-yu pour aller faire déclarer les *Toufan*, il apprit que Hou-yeou-gin, officier chinois depuis long-temps au service des *Yuen*, rassembloit des troupes au nord, & qu'il paroissoit vouloir faire quelque entreprise. Fou-yeou-té, à la tête de trois mille chevaux, s'avança jusqu'au fleuve Hé-tong-kiang, où ayant su que Hou-yeou-gin étoit campé au-delà d'une montagne qu'il lui falloit passer, il résolut de l'attaquer. Mais Hou-yeou-gin averti de sa marche, disparut dès la même nuit, & Fou-yeou-té revint sur ses pas.

A la huitième lune, Tao-kay, président du tribunal des *Rits*, accompagné de plusieurs grands, demanda à l'empereur la permission de lui donner une fête. « Les anciens princes, répondit l'empereur, qui doivent nous servir de modèles, n'étoient point insensibles aux accords de la musique, & ils se plaisoient à l'entendre en temps de paix : mais le peuple se ressent encore des calamités de la guerre ; nos troupes sont peut-être aux mains avec l'ennemi, & tandis qu'elles exposent leur vie pour mon service, dois-je m'occuper de plaisirs » ?

Les généraux Su-ta & Li-ouen-tchong, après avoir mis le parti des *Yuen* hors d'état de nuire, revinrent à la onzième lune à Kien-kang (1), où l'empereur avoit transféré sa cour, & ce prince alla au-devant d'eux avec toute sa suite jusques sur les bords du Kiang. Peu de jours après il leur donna une audience particulière, ainsi qu'à un grand nombre d'officiers, & leur dit : « Par votre bravoure je suis venu à bout de rendre la paix à l'empire. Vos belles actions vous ont élevés à des postes honorables : vous devez chercher à maintenir vos

(1) Nan-king.

» familles dans l'éclat, & à donner une éducation à vos enfans » qui les porte à servir l'empire avec le même zèle & le même » courage que vous avez fait : votre exemple leur inspirera la » noble émulation de marcher sur vos traces, pourrai-je ne pas » les protéger, & refuserai-je de leur transmettre les dignités » que vous aurez possédées ?

» Nous lisons dans l'histoire qu'avant de monter sur le » trône, Taï-tsong se trouvant environné d'ennemis, & sur » le point d'être percé par Chan-hiong-sin, dut son salut à » l'attachement de Yu-tchi-king-té un de ses officiers, qui » poussant son cheval contre ce rebelle, le tua ; quelle » gloire ne s'est-il point acquise par une si belle action ? » Cependant Yu-tchi-king-té, disputant un jour sur la force » & la bravoure avec Li-tao-tsong, prince de Gin-tching, ils » s'échauffèrent au point de prendre querelle ensemble & de » se battre : Li-tao-tsong perdit un œil. Taï-tsong vouloit con- » damner Yu-tchi-king-té à mourir, & sans les pressantes » sollicitations des grands, il ne lui auroit point pardonné. Le » beau-frère de ce même empereur, se prévalant un jour de » l'honneur qu'il avoit d'être frère de l'impératrice, s'avisa, » contre l'usage, d'entrer au palais le sabre au côté ; l'im- » pératrice le sut, & elle vouloit absolument qu'il subît » la peine de mort portée par les loix ; mais l'empereur qui » l'aimoit, lui accorda sa grace. Si les parens des princes » sont ainsi soumis aux loix, les autres peuvent-ils espérer » de les transgresser impunément » ? Il ajouta que, n'ayant plus occasion de s'occuper des exercices militaires, ils devoient s'associer avec quelques habiles lettrés, pour examiner les actions des grands capitaines rapportées dans l'histoire, & les avantages qu'ils s'étoient procurés à eux & à leurs familles par

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1370. *Hong-vou.*

leur zèle & leurs services ; il leur recommanda encore de refléchir sur les malheurs & la chûte de ceux qui s'étoient perdus en s'abandonnant au luxe & à la débauche, afin que ces exemples leur servissent de leçon pour ne pas s'écarter de leur devoir & de la vertu.

Peu de temps après, les ministres d'état lui représentèrent que les *Mongous* du nord-ouest, amenés par le général Su-ta, se déplaisoient dans le midi, parce qu'étant d'une nation naturellement indocile & inconstante, qui ne s'étoit soumise que par la force, ils conservoient toujours le desir de retourner dans leur patrie, & qu'ils causeroient par leur retraite de grands troubles. Ces ministres conseillèrent de les placer au nord de la grande muraille. L'empereur leur répondit que dans un gouvernement sage, il falloit considérer le naturel des peuples qu'on soumettoit ; que les *Mongous* étant nés dans un pays froid, si on les transportoit dans un climat chaud, ce seroit les mécontenter, & peut-être les exciter à la révolte ; qu'il falloit au contraire les laisser vivre à leur fantaisie dans leur propre pays, en leur fournissant des bestiaux, & en les protégeant contre ceux qui voudroient les vexer.

Siueï-sien, envoyé dans les provinces les plus méridionales pour empêcher les pirates d'inquiéter les côtes, avoit été créé, avant son départ, prince du troisième ordre, & l'empereur lui avoit fait des présens considérables en argent & en soieries, afin de l'engager à remplir sa commission avec désintéressement ; cependant cet officier se comporta si mal, qu'il fut peu de temps après, accusé de fouler le peuple, & d'avoir même fait mourir des personnes innocentes. L'empereur ayant mandé à cette occasion ses officiers généraux, il leur dit : « Les fon-
» dateurs des différentes dynasties qui ont occupé ce trône,

» attentifs à récompenser les officiers qui s'étoient distingués » par leur bravoure, les ont élevés aux premiers emplois, en » ajoutant à ces distinctions des libéralités capables de les con- » tenter ; mais ces mêmes princes ont aussi puni sévérement » ceux qui se sont écartés de leur devoir, & c'est par cette con- » duite pleine de sagesse qu'ils sont parvenus à faire régner la » paix. Han-kao-tsou n'éleva personne à la qualité de prince » qu'il ne l'eût mérité par quelque action d'éclat ; mais si par » la suite on se rendoit indigne de cette faveur, il ne faisoit » aucune grace. Heou-kun-tsi signala son zèle pour la dynastie » des *TANG* ; cependant le grand Taï-tsong ne put le souf- » traire à la sévérité des loix, & les tribunaux chargés de » leur observation lui firent subir la peine de mort qu'il » méritoit.

» Lorsque Siueï-sien quitta le pays de Hiu-y sa patrie, pour » me suivre, je pris pour lui une affection que j'ai toujours » conservée. La fuite de Ouang-pao-pao, & la défaite de » Hou-tsong-tché dûes à sa bravoure, sont des services que je » ne puis oublier ; mais d'un naturel violent & emporté, il a » fait mourir sans raison beaucoup de gens de mes écuries, » de ma cuisine, de mes haras & plusieurs petits mandarins ; » Ou-fou lui-même, qui m'avoit suivi dès sa plus tendre jeu- » nesse, & qui s'étoit toujours bien comporté, a été victime » de sa brutalité, & il ne l'a fait mourir que pour lui enlever » ses richesses. Peu de temps après, la veuve de Ou-fou, » environnée de ses enfans en habits de deuil, est venue m'at- » tendre sur mon passage & m'a présenté un placet contre » ses violences. Mon premier mouvement fut de le livrer entre » les mains de la justice ; mais réfléchissant qu'il n'étoit peut- » être pas prudent de faire mourir un de mes premiers officiers

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1370. Hong-vou.

» dans un temps où les troubles étoient à peine assoupis, je » crus devoir suspendre son châtiment : ainsi je pris le parti » de le créer prince du troisième ordre pour le récompenser de » ses services, & de l'envoyer en exil sur les bords de la mer » du midi exercer ses violences contre les pirates : je partageai » ses appointemens en trois parts, destinées l'une pour la » famille de Ou-fou, la seconde pour celles des autres per- » sonnes qu'il avoit tuées, & la troisième pour l'entretien de » sa mère. Je croyois que, sensible à la grace que je lui faisois, » il se corrigeroit ; cependant voilà de nouveaux meurtres & » de nouvelles plaintes contre lui qui réveillent le cri du sang » de Ou-fou, qu'il a injustement répandu ; tant de crimes » accumulés sont-ils pardonnables » ?

L'empereur s'adressant ensuite à Su-ta & aux autres généraux revenus de la guerre de Tartarie, il leur dit que, les grandes fatigues qu'ils venoient d'essuyer exigeant du repos, il leur permettoit de ne venir que tous les trois jours au palais, ou même que tous les cinq jours, & qu'il les feroit avertir lorsqu'il surviendroit quelque affaire sur laquelle il seroit à propos de les consulter. Ce trait de bonté de la part de leur souverain, les pénétra de reconnoissance & leur inspira une nouvelle ardeur à ne point se ménager pour son service.

1371.

Comme le froid fut excessif l'hiver de l'an 1371, l'empereur ordonna à ses ministres de faire faire des habits fourrés pour les troupes de Ning-hia & les autres garnisons des frontières du nord. Il chargea le général Su-ta d'en faire la distribution, en lui recommandant de n'avoir égard qu'aux besoins présens, & il lui laissa le choix des officiers qui devoient l'accompagner.

Les *Yuen* avoient coutume de donner les emplois considérables

dérables qu'à ceux de leur nation, & les Chinois n'y avoient aucune part. Hong-vou tint une conduite toute opposée, & n'eut égard qu'au mérite & aux talens : il disoit que les censeurs de l'empire étoient comme ses yeux & ses oreilles; & que quand il avoit trouvé un homme droit, sincère, qui n'avoit en vue que le bien public, il étoit sans inquiétude, persuadé qu'il ne lui céleroit rien des besoins & de la misère du peuple. Tang-tou, censeur de l'empire, lui dit à cette occasion, que quand les princes des *Yuen* envoyoient quelqu'un pour tranquilliser les peuples, ces envoyés partoient de la cour en grand cortège, & qu'à leur retour ils n'avoient pas l'ombre de cette première magnificence : le peuple disoit d'eux, qu'en partant ils brilloient comme les éclairs, mais qu'à leur retour ils étoient comme des tambours déchirés.

A la première lune, le général Su-ta partit pour le nord conformément aux ordres qu'il avoit reçus, escorté d'une nombreuse suite. Après son départ, l'empereur manda Tao-kaï, président du tribunal des *Rits*, & lui ordonna d'examiner si anciennement on ne faisoit pas, soir & matin, les cérémonies aux *ancêtres*, afin qu'il s'acquittât de ce devoir de piété filiale envers son aïeul, son père & sa mère, qu'il avoit regret de n'avoir pu servir de leur vivant, & auxquels il vouloit du moins rendre après leur mort les devoirs d'un fils tendre & respectueux, en leur donnant tous les ans des marques de sa douleur aux jours institués pour cette cérémonie.

A la deuxième lune, Lieou-y, gouverneur du Leao-tong, se soumit aux *Ming*, & envoya à l'empereur le dénombrement des officiers, des soldats, du peuple & des villes qui composoient son département. L'empereur le continua dans son gouvernement avec les mêmes prérogatives qu'il avoit

sous les *Yuen*; mais comme il n'avoit pas eu la précaution de faire arrêter ceux qui s'étoient opposés à sa soumission, cette négligence fut cause de sa perte : Hong-pao-pao & Ma-yen-hoeï, à la tête d'une troupe de soldats, forcèrent sa maison & le tuèrent. Tchang-leang-tso & Fang-kao, deux officiers de Lieou-y, firent prendre les armes aux troupes qui étoient sous leurs ordres, & arrêtèrent Ma-yen-hoeï, qu'ils firent mourir; mais Hong-pao-pao leur échappa, & alla se donner à Naha-tchu.

Le peuple du Leao-tong, s'attroupant autour de Tchang-leang-tso & de Fang-kao, les pressa de se charger du gouvernement de la province; ces deux officiers se sentant trop foibles avec ce seul appui pour résister au parti des *Yuen*, qui étoit encore puissant, n'acceptèrent qu'en attendant les ordres de la cour; ils envoyèrent à l'empereur le sceau des *Yuen* & les complices du meurtre de Lieou-y. Les ministres d'état chargés d'examiner cette affaire, dirent que le Leao-tong étant frontière de l'empire, il devoit être de ses dépendances; que cependant Kao-kia-nou gardant avec soin les forts des montagnes du Leao-tong pour les *Yuen*, & Naha-tchu étant posté à la montagne Kin-chan avec un corps de troupes, il y avoit apparence qu'ils se soutiendroient mutuellement, & que depuis la fuite de Hong-pao-pao & sa retraite auprès de Nahatchu, ils avoient sans doute déja pris des mesures pour exciter du trouble. Ainsi les ministres furent d'avis de faire amener à la cour Patan & Tsenher, complices de Hong-pao-pao, & de donner le gouvernement du Leao-tong à Tchang-leang-tso & à Fang-kao : l'empereur approuva cette décision.

Dans le même temps, ce prince nomma Lieou-oueï-kien

président du tribunal des crimes, & lui dit : « Les vivres servent » à entretenir la santé, & les remèdes à la rétablir. Un homme » en santé qui abandonneroit sa nourriture ordinaire pour ne » prendre que des drogues, ruineroit infailliblement sa santé. » La douceur & la justice sont les vivres que vous devez » employer pour entretenir les peuples ; & les peines portées » par les loix, sont les remèdes avec lesquels vous devez les » guérir de leurs vices. Si ceux qui gouvernent renoncent à la » clémence & à la justice pour n'user que de sévérité, c'est » prétendre conserver les forces par le seul usage des remèdes. » Je ne vous élève à cette importante charge, que parce que » je suis persuadé que vous prendrez pour modèles les anciens » qui se sont le plus distingués dans le même emploi ».

A la troisième lune, Su-ta fit le dénombrement des familles soumises aux *Ming* qui habitoient les montagnes septentrionales du département de Pé-ping (1) : il s'en trouva trente-cinq mille huit cens, qu'il divisa en différentes classes ; les unes de soldats, auxquels il assigna la paie ordinaire, & les autres de laboureurs, auxquels il donna des terres à cultiver : il leur fournit tous les ustensiles, de même que les bestiaux nécessaires au labourage. Trente-quatre mille cinquante-six autres familles se soumirent encore, & le suivirent en Chine.

Comme la sépulture des anciens empereurs avoit été fort négligée sous les *Yuen*, Hong-vou envoya trente-cinq de ses grands à autant de tombeaux des empereurs qui s'étoient rendus recommandables par leur sagesse & leurs belles actions.

A la troisième lune intercalaire, ce prince dit aux grands assemblés : « Autrefois l'unique emploi des eunuques étoit

(1) Pé-king.

» de ſervir l'impératrice & les reines du palais. Ce n'a été » que ſous l'impératrice Teng-héou, de la dynaſtie des *HAN*, » que cette princeſſe croyant ne pouvoir pas avec bienſéance » admettre les grands à lui parler, ſe repoſa ſur ces mêmes » eunuques du ſoin des affaires les plus importantes. Depuis » cette époque on s'en eſt ſervi dans l'adminiſtration; mais » combien de maux n'y ont-ils pas cauſés? combien de villes » ruinées, de familles réduites par eux à la plus affreuſe » misère, & éteintes juſqu'à la dernière étincelle? On a voulu » réprimer leur audace & leur inſolence; mais, comme des » renards & des ſouris, ils ont ſu éviter adroitement le danger » & ſe maintenir dans la faveur. Pour moi, je prétends les » réduire au ſervice intérieur du palais, dans la crainte que » ſi je leur donnois la moindre autorité ils n'en abuſaſſent; s'ils » s'aviſent de vouloir ſe mêler des affaires du dehors, & de » s'écarter de leur devoir, je les ferai punir ſévérement ».

Après avoir expliqué avec cette fermeté ſes intentions au ſujet des eunuques, ce prince ajouta que ſes fils étoient en âge d'étudier, & il chargea les grands de chercher de bons précepteurs, droits, modeſtes, d'une conduite irréprochable, pour leur expliquer les *King*. Comme il vouloit que le prince héritier commençât à s'inſtruire du gouvernement, il ordonna aux tribunaux de porter devant lui les affaires ordinaires, ſe réſervant la connoiſſance des plus importantes. Dans les inſtructions qu'il donna à ſon fils à ce ſujet, il lui dit: « Jeune & élevé dans l'inté» rieur du palais, vous n'avez encore aucune expérience; vous » ignorez ce qui ſe paſſe au-dehors, & vous n'en apprenez rien » que par des rapports ſur la fidélité deſquels vous devez peu » compter: ce que vous voyez de vos yeux va juſqu'à la clef de » la porte, & ce que vous entendez de vos oreilles n'arrive qu'à

» la porte : mais avec un grand desir de s'instruire & de bien » faire, & en consultant souvent les sages & les habiles gens, » l'esprit & le cœur se forment insensiblement. Avec ces dispo- » sitions, on examine attentivement tout ce qu'on propose, » & rarement on se trompe dans le jugement que l'on porte : » trop de confiance dans ses propres lumières & une pré- » cipitation préjudiciable, font tomber dans des fautes qu'il » est souvent difficile de réparer ». Lorsqu'il eut nommé les précepteurs qu'il destinoit à ses fils, il les fit venir, & leur dit : « On prépare des médecines pour s'en servir dans les mala- » dies, on amasse des richesses pour se mettre à l'abri de la » pauvreté, & on recherche la conversation des sages & des » savans pour s'instruire : Je vous ai choisis pour former mes » fils à la vertu, & leur mettre devant les yeux les grands » exemples que nous offrent les siècles passés. Les hommes » ont naturellement horreur des grands crimes ; mais peu » s'appliquent à éviter les fautes légères : c'est cependant » cette inattention qui détourne de la pratique des vertus. » Celui qui néglige d'éviter de petits défauts, tombe infail- » liblement dans de plus graves. Quiconque veut empêcher » l'eau de couler, en doit boucher la source : coupez la racine » d'un arbre, il ne poussera plus. Si les princes que je vous » confie font des fautes, & que vous ne les corrigiez pas, vous » les verrez infailliblement en faire de plus grandes ; & si ce » malheur arrive, vous ne pourrez plus arrêter les progrès » du mal. Le bien qu'ils feront, quelque petit qu'il soit, ne » sauroit manquer de leur faire honneur ; mais le mal ne » peut que les perdre de réputation : la gloire ou le blâme » de leurs actions doivent réjaillir sur ceux qui les auront » instruits ».

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1371. *Hong-vou.*

A la septième lune, les officiers du Léao-tong qui reconnoissoient les *Ming*, envoyèrent un placet, dans lequel ils disoient que Naha-tchu, toujours campé auprès de la montagne Kin-chan, incommodoit fort le peuple de leur district; qu'ils avoient député vers lui Hoang-chéou pour l'exhorter à se soumettre, & que, contre le droit des gens, il l'avoit retenu prisonnier. L'empereur nomma Ma-yuen & Yé-ouang pour commander les troupes qu'il envoya par mer dans cette province, avec ordre de laisser une garnison à Kin-tchéou, & d'y faire venir Yé-ting-ki pour s'opposer aux entreprises que voudroit faire Kao-kia-nou. Il fit partir une seconde armée par terre sous les ordres de Hoa-yun-long. Cet officier prit la route de Yuen-tchéou, où il fut instruit que Senkia-nou étoit campé à Ya-téou avec une division. Sur cet avis, marchant toute la nuit, il arriva à la pointe du jour auprès de ses retranchemens qu'il força : il le fit prisonnier avec tout son monde. Il prit encore plus de quatre cens chameaux ou chevaux ; & poussant plus loin, il emporta d'emblée le fort Liéou-hio-ssé, où Lur, qui en étoit commandant, fut fait prisonnier : de-là, s'avançant vers Ou-ping, dont les habitans s'enfuirent du côté du nord, il détacha Sun-kong pour aller sommer les princes Pétou-pou-hoa, Péyen-pou-hoa, Manpé-tiémour de la famille royale des *Yuen*, de se soumettre. Comme ces princes n'étoient pas en état de se défendre, Sun-kong les amena à son général, qui les fit conduire à la cour, où ils arrivèrent à la douzième lune. L'empereur leur fit donner des maisons & tout ce qui leur étoit nécessaire, suivant leur condition.

Comme on s'attendoit que la province du *Ssé-tchuen* se rendroit d'elle-même, on avoit différé jusqu'alors d'y envoyer des troupes pour la réduire par la force : cependant les officiers

que les *YUEN* y avoient mis, voyoient, ſans s'en inquiéter, les *MING* devenus maîtres de l'empire : ils ſavoient les *YUEN* fugitifs dans les déſerts du nord, la mort de Chun-ti, leur dernier empereur, la diſperſion de toute ſa famille, & quoiqu'ils fuſſent Chinois de nation, ils paroiſſoient peu diſpoſés à reconnoître la domination des *MING*. Au commencement de cette cinquième année de ſon règne, HONG-VOU nomma Tchéoù-tching, Léao-yong-tchong, Yang-kiong & Yé-chin généraliſſimes des troupes navales, & Fou-yeou-té de celles de terre, qu'il deſtinoit pour l'expédition du *Sſé-tchuen*. Tchéou-tching marcha en avant pour aller s'aſſurer du paſſage important de Long-fou-tang-ho, & ſe rendit maître de Koué-tchéou, d'où il envoya pluſieurs détachemens s'emparer des gorges des montagnes & des petits forts qui les défendoient, afin de faciliter à la grande armée l'entrée dans la province. 1372.

A la troiſième lune, Yang-kiong s'avança avec ſa flotte juſqu'à Ku-tang, où il rencontra les ennemis, qui lui diſputèrent le paſſage. Mo-gin-chéou avoit fait boucher le Han avec de groſſes barres de fer à la gorge de Ku-tang, afin d'empêcher les barques ennemies de deſcendre : il avoit établi deſſus un pont-levis, arrêté avec de groſſes vis de fer, & défendu par des batteries de canons à pierres, placées ſur l'un & l'autre bord de la rivière.

Yang-kiong, arrivé à Ta-ki-téou, détacha Hoeï-kiuen pour aller par la montagne Tchi-kia inveſtir Koueï-tchéou d'un côté, tandis que Li-mou iroit, par la montagne Pé-yen, la ſerrer d'un autre côté. Ce général s'avança lui-même avec ſon armée navale vers Ku-tang pour en forcer le paſſage : il le fit attaquer vivement pendant plus de deux heures, mais

voyant qu'il perdoit beaucoup de monde, il se retira à Koueï-tchéou.

Fou-yeou-té fut plus heureux ; à la quatrième lune, il s'avança du côté de Kiaï-tchéou dans le dessein de l'assiéger. Ting-chi-tching, qui en étoit gouverneur, ayant fait une sortie à la tête de la garnison, le général des *MING*, sans lui donner le temps de reconnoître qu'il avoit commis une imprudence d'abandonner ses murs, le fit charger si brusquement, qu'il le mit en déroute & fit prisonnier son lieutenant avec un grand nombre de soldats. Ce gouverneur abandonna sa place & s'enfuit du côté de Ouen-tchéou. Fou-yeou-té le suivit à la piste ; mais trouvant le pont de Pé-lang-kiang-kiao à trente *ly* de Ouen-tchéou rompu, il fut obligé de s'arrêter pour le retablir, & ayant fait passer son armée, il s'approcha de la ville jusqu'à Ou-li-koan. Ting-chi-tching y avoit mis des troupes pour conserver ce poste important. Le commandant sommé de se rendre répondit par une grêle de pierres, dont l'officier de Fou-yeou-té fut tué. Ce général, irrité de son audace, fit sur le champ attaquer le fort par ses meilleures troupes, & l'emporta ; il fit main-basse sur tous ceux qui s'y trouvèrent : Ting-chi-tching s'enfuit avec quelques-uns de ses cavaliers, & abandonna Ouen-tchéou au général des *MING*.

L'empereur qui s'attendoit à être bientôt maître de cette province, étonné de voir qu'après trois mois ses troupes fussent si peu avancées, craignit que les forces qu'il y avoit envoyées ne fussent pas suffisantes ; il fit encore partir Tchu-léang-tsou avec un renfort considérable, pour aller joindre les généraux Tang-ho & Fou-yeou-té. Ce dernier s'étoit cependant emparé de Tsing-tchéou, & avoit remporté une victoire com-

plette

plette fur Hiang-ta-heng, gouverneur de Mien-tchéou, qu'il força dans fon camp hors des murs de la ville ; mais voulant le pourfuivre, il fut arrêté fur les bords d'une rivière, faute de barques, que ce gouverneur avoit eu foin de faire ôter. Fou-yeou-té répara ce contre-temps en faifant remonter une centaine de barques de la flotte commandée par Tang-ho, qui n'étoit pas éloignée, fur lefquelles il fit paffer fon armée, qu'il conduifit à Han-tchéou ; & pour n'être plus arrêté dans fa marche par les rivières, il fit conftruire des radeaux dont il fe fervit au befoin.

Tfaï-tchéou & Ou-yeou-gin qui défendoient le paffage du Ku-tang, inftruits de la prife de Kiaï-tchéou & de Ouen-tchéou, craignant de ne pouvoir réfifter aux *MING*, fe rendirent chacun avec une divifion à Han-tchéou, pour y être plus à portée de fecourir Tching-tou, capitale de la province. Ils n'y étoient pas encore arrivés, que Fou-yeou-té avec fa flotte, étoit déja devant la première de ces deux places, tandis que fes troupes de terre en approchoient auffi de leur côté. Hiang-ta-heng s'étoit pofté près des murailles pour en défendre l'approche aux *MING*, dans l'efpérance que Tfaï-tchéou qu'il favoit parti de Ku-tang, le joindroit inceffamment ; mais Fou-yeou-té informé de la marche de ce fecours, attaqua Hiang-ta-heng ; & malgré une grêle de flèches qu'on leur lançoit de deffus les remparts, les *MING* l'obligèrent à fuir dans le plus grand défordre.

A peine cette action étoit-elle finie, que Fou-yeou-té apprit par fes coureurs que Tfaï-tchéou étoit fur le point d'arriver, & il n'héfita pas à l'aller chercher : de fon côté, Tfaï-tchéou ne refufa point le combat, perfuadé qu'il feroit auffi heureux qu'il l'avoit été contre Yang-kiong ; mais il fut battu, & con-

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1372. *Hong-vou.*

traint de rejoindre Hiang-ta-heng avec le peu de monde qui lui restoit : ils allèrent ensemble couvrir Tching-tou, abandonnant Han-tchéou aux vainqueurs. Fou-yeou-té envoya à leur poursuite un détachement de l'élite de son armée, sous les ordres de Tchin-té, qui les atteignit dès le lendemain, leur prit ou tua trois mille hommes & leur enleva trente mille chevaux. Ou-yeou-gin alla s'enfermer dans Kou-tching, où Fou-yeou-té l'investit & lui tua plus de deux mille hommes ; il fit Hou-kong-tchang, son lieutenant, prisonnier, & lui prit plus de cinq cens chevaux. Ou-yeou-gin s'enfuit à Pao-ning.

Le général Tang-ho s'étant avancé du côté de Ku-tang, se trouva arrêté à Ta-ki-téou par les eaux qui étoient grossies prodigieusement : l'empereur lui envoya ordre de franchir ces obstacles. Leao-yong-tchong son lieutenant, se mit en devoir de l'exécuter ; mais Tang-ho différa encore quelque temps, & prit le chemin de la montagne Pé-yen-chan, pour aller attaquer Koueï-tchéou. Lorsque Leao-yong-tchong arriva près de l'ancienne Koueï-tchéou, il trouva les ennemis qui venoient à sa rencontre, & le chargèrent les premiers avec beaucoup de bravoure ; mais il les reçut de même, & le terrain fut long-temps disputé. Afin de prouver qu'ils ne l'avoient pas cédé aux *Ming*, les ennemis recommencèrent le lendemain avec autant d'ardeur ; la victoire se déclara contre eux : ils perdirent beaucoup de monde, & un grand nombre de leurs officiers furent faits prisonniers, entre autres Kong-hing qui avoit de la réputation parmi eux.

A la suite de cette action, Leao-yong-tchong s'avança vers le passage de Ku-tang. Les ennemis tendirent les chaînes & abaissèrent les ponts-levis sur la rivière ; & comme le courant étoit fort rapide, les grandes barques des *Ming* n'osèrent

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1372. *Hong-vou.*

tenter le passage, de peur d'essuyer le même échec qu'avoit eu Yang-kiong. Pour remédier à cet inconvénient, Leao-yong-tchong fit préparer, au-dessus du courant, de petites barques chargées de bois, de paille & de grains comme pour les mener au marché : il y fit cacher des armes, & il en donna la conduite à des soldats travestis en paysans, en matelots & en marchands, auxquels il recommanda d'être attentifs aux signaux qu'il leur feroit ; il convint avec eux qu'aussi-tôt qu'ils entendroient tirer le canon, ils descendroient à terre pour rompre les chaînes du pont-levis, & mettre le feu aux barques, en les attachant au pont afin de le brûler. La chose réussit comme cet officier l'avoit prévue. Aussi-tôt que ces barques se mirent en mouvement pour descendre la rivière, il fit marcher son armée du côté du fort, qu'il battit en brèche avec son canon & ses feux d'artifice, ensuite il le fit escalader. Les ennemis le défendoient avec beaucoup de valeur ; mais lorsqu'ils apprirent qu'on attaquoit leur pont, & qu'on en avoit rompu les chaînes, ils commencèrent à foiblir & le fort fut emporté. Plus de mille des leurs restèrent sur le carreau ; Tséou-hing leur commandant fut de ce nombre : Tsiang-ta, un de ses lieutenans, & plus de quatre-vingts soldats furent faits prisonniers ; les autres voulurent prendre la fuite du côté du pont, mais se voyant pressés par ceux qui l'avoient rompu, la plupart se jettèrent dans la rivière & y périrent : Feï-tien-tchang, Tié-téou-tchang & quelques autres seulement, trouvèrent moyen de se sauver.

Après cette victoire, Léao-yong-tchong entra tranquillement dans Koueï-tchéou, qui lui ouvrit ses portes. Le lendemain les troupes de Tang-ho arrivèrent à Ku-tang, & ce général vint à Koueï-tchéou, où il convint avec Léao-yong-tchong

H 2

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1372.
Hong-vou.

de prendre le chemin de terre avec l'armée, tandis que lui conduiroit la flotte pour le rejoindre devant Tchong-king. L'armée navale eut un vent favorable, & arriva en peu de jours au rendez-vous. Ming-chin, commandant de Tchong-king, instruit que les deux armées des *Ming* alloient fondre sur lui, ne savoit quel parti prendre : Lieou-gin son lieutenant, lui conseilloit d'abandonner sa place & de se retirer à Tching-tou; mais Pang-chi, sa mère, leur dit que ce refuge ne leur resteroit pas long-temps, parce que deux puissantes armées étant entrées dans la province, il seroit impossible de leur résister, d'autant plus que la terreur avoit gagné leurs soldats, & que de les mener au combat ce seroit les conduire à une mort certaine : elle ajouta qu'elle ne voyoit d'autre expédient pour éviter les malheurs dont ils étoient menacés, que celui de se soumettre aux *Ming*. Ming-chin envoya en conséquence sa soumission à Leao-yong-tchong, qui ne voulut point la recevoir jusqu'à l'arrivée du général Tang-ho; mais il promit, en attendant, de suspendre toute hostilité, pourvu que Ming-chin de son côté n'en commît aucune.

Le général Tang-ho arriva en effet peu de jours après devant Tchong-king. Comme il étoit à s'entretenir avec Leao-yong-tchong, on vint leur dire que Ming-chin, chargé de chaînes, se présentoit à la porte du camp avec sa mère, Lieou-gin & ses autres officiers portant entre ses mains l'acte de sa soumission. Ces deux généraux allèrent aussi-tôt au-devant d'eux; Tang-ho reçut la soumission du gouverneur, & Leao-yong-tchong lui ôta ses liens : ils le comblèrent, lui & sa suite, de bons traitemens, & les firent partir peu de jours après pour la cour.

A la septième lune Fou-yeou-té investit Tching-tou. Tsaï-chéou & Hiang-ta-heng qui s'y étoient refugiés, se croyant en état de risquer le sort d'une bataille, sortirent avec une nombreuse armée, à la tête de laquelle ils avoient placé un corps de cuirassiers qui en faisoit toute la force. Le général des *MING* remarquant leur disposition, se fit précéder par son artillerie, dont le feu vif & soutenu mit ces cuirassiers dans un si grand désordre, que le reste de l'armée ennemie prenant l'épouvante, ne pensa plus qu'à rentrer dans la ville. Fou-yeou-té profita de ce mouvement pour les faire charger, & leur tua beaucoup de monde: il envoya ensuite un de ses officiers annoncer à Tsaï-chéou & à Hiang-ta-heng la nouvelle de la prise de Tchong-king & leur porter des lettres de leurs parens, qui leur faisoient le détail des bons traitemens que le général Tang-ho leur avoit faits. Cette raison & l'impossibilité où la perte de cette place les mettoit de soutenir leurs affaires, les déterminèrent à se soumettre.

Tsaï-chéou fit dresser un état de toutes les munitions de guerre & de bouche ainsi que de ses troupes, & l'envoya par son propre fils au général des *MING*. Le lendemain Hiang-ta-heng & lui, à la tête de leurs principaux officiers, se rendirent au camp de Fou-yeou-té, qui vint les recevoir avec un cortège des plus brillans. Il avoit fait mettre ses troupes sous les armes, enseignes déployées, & il les fit défiler vers la porte orientale de la ville, où elles entrèrent sans causer le moindre désordre. Fou-yeou-té trouva dans la place trente mille cavaliers, qu'il incorpora dans ses troupes. Il envoya ensuite un détachement considérable sous les ordres de Tchu-léang-tsou soumettre les autres villes dépendantes de cette capitale. Le seul Y-chen-tching, gouverneur de Tsong-king, tenta de se

défendre ; mais il fut fait prisonnier, & eut le col coupé à la tête du camp.

Il ne restoit dans toute la province que la ville de Pao-ning, qui ne fût pas soumise aux *MING* : Ou-yeou-gin ne pouvoit se résoudre à subir leur joug. Le général Tang-ho envoya, sous la conduite de Tchéou-té-hing, un renfort à Fou-yeou-té, afin de réduire cette place : Ou-yeou-gin fut pris & envoyé à la cour, où il paya de sa tête son opiniâtreté à ne point se rendre.

Tout le *Ssé-tchuen* se trouvant soumis, Tang-ho & les autres généraux s'occupèrent à pourvoir à sa sûreté ; ils y établirent le gouvernement des *MING*, & mirent de bonnes garnisons dans tous les postes importans, après quoi ils reprirent le chemin de la cour, où ils arrivèrent sur la fin de la onzième lune.

L'empereur pour témoigner sa satisfaction à Fou-yeou-té & à Leao-yong-tchong, auxquels en effet il étoit redevable de la conquête de cette province, leur fit présent à chacun de deux mille cinq cens *taëls*, & de vingt pièces de soie des plus belles de ses trésors : il ordonna de consigner cette expédition dans l'histoire.

Au commencement de la cinquième année de son règne, HONG-VOU fit présent aux généraux Su-ta, Li-ouen-tchong, Fong-tching à chacun de cinquante *arcs* de *Kiao-tchi* & de cent *arcs rouges*, dont les seuls princes avoient droit de se servir : & comme le prince héritier des *YUEN* & Ouang-pao-pao l'inquiétoient toujours, parce qu'ils ne témoignoient aucune disposition à se soumettre, il résolut d'envoyer quatre cens mille hommes en Tartarie, dont il forma trois divisions aux ordres de ces trois généraux, qui partirent à la deuxième lune. Su-ta, nommé généralissime de cette armée, sortit par

Yen-men & ſe rendit à Ho-lin, à la tête de la première diviſion. Li-ouen-tchong conduiſit la ſienne par le chemin de l'eſt, & ſortit par Ku-yong-koan; Fong-tching avec la troiſième, prit le chemin de l'oueſt par Kan-ſou.

Su-ta, dont l'avant-garde étoit commandée par Lan-yu, s'avança juſqu'à la rivière Toula, où il apprit que Ouang-pao-pao étoit campé : ce général des *Yuen* voyant que les *Ming* venoient le chercher, ſe replia pour aller joindre Hotſon-tché, & par là il ſe trouva en état de leur tenir tête. Cette jonction déconcerta Su-ta; il fit cependant bonne contenance; & quoiqu'il n'eût alors qu'une partie de ſes troupes, & que l'armée des ennemis fût plus forte que la ſienne, il ne déſeſpéra pas de la battre; mais il fut trompé, & il perdit plus de dix mille hommes : ſon armée auroit été hachée en pièces, ſi en habile capitaine il ne l'avoit fait défiler derrière un retranchement, où Ouang-pao-pao n'oſa l'attaquer. Su-ta fit une grande faute; il diviſa ſes forces en ſortant des limites, & en donna une partie à Tang-ho pour ſuivre une autre route : en arrivant à Ki-téou-chan, Tang-ho trouva un corps de Tartares, qui le défit preſque entiérement.

Fong-tching, qui avoit pris le chemin de l'oueſt, fut plus heureux. Fou-yeou-té, qui le précédoit avec cinq mille chevaux, rencontra au-delà de Si-léang un corps des *Yuen* commandé par Chetſékan, qu'il battit & obligea de fuir vers Yong-tchang. Peu de jours après, il défit encore à Oulakan un autre détachement des *Mongous*, conduit par Tourtchiba, auquel il enleva beaucoup de chevaux & de bœufs. S'étant avancé juſqu'à Koué-lin-chan, il y attendit Fong-tching pour attaquer avec leurs forces réunies un autre corps des ennemis, mais les Tartares intimidés, levèrent auſſi-tôt le piquet.

De l'Ere Chrétienne. 1372. *Hong-vou.*

Pouha, qui les commandoit, se mit à l'arrière-garde, pour être à portée de faire face à Fou-yeou-té : ce général des *Ming* le voyant décamper, se mit à sa poursuite à la tête de sa cavalerie, & le tua d'un coup de flèche. Plus de quatre cens *Mongous* restèrent sur le champ de bataille ; il serra de si près les autres, que Sonarkia & Koan-tchu leurs chefs, mirent bas les armes. Chantoulou, Officier *Mongou*, qui avoit sous lui huit cens trente à quarante familles, apprenant la défaite & la mort de Pouha, vint de lui-même se soumettre à Fong-tching, qui, après avoir laissé des troupes pour les garder, prit le chemin de Yetsinaï, où Pouyen-témour & tous ses gens se donnèrent à lui.

De Yetsinaï, Fou-yeou-té s'avança vers Pié-kia-chan, où Tortchipang, prince de la famille des *Yuen*, étoit campé ; mais ce prince s'enfuit à son approche. Fou-yeou-té fit tant de diligence, qu'il fit prisonnier Tchankianou, un de ses officiers, & lui enleva plus de cent mille, tant chevaux que chameaux, boeufs & moutons. Delà il prit la route de Koua-cha-tchéou pour retourner en Chine ; & trouvant en chemin une troupe de *Mongous*, qu'il battit, plus de vingt mille chevaux & d'autre bétail restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Li-ouen-tchong, après être sorti de la grande muraille, enleva une grande quantité de bestiaux aux *Mongous* ; laissant Han-tching avec des troupes, pour s'assurer du passage de Lou-ku-ho, & prenant des vivres pour vingt jours, il poussa jusqu'à la rivière Toula. Halatchan y étoit campé avec un détachement considérable : à l'approche de Li-ouen-tchong, il fit passer la rivière à son armée pour l'aller attaquer. Le combat fut des plus vifs. Li-ouen-tchong, obligé de reculer jusqu'auprès de la rivière Lou-ouen-ho, où l'action recommença, fit tout

ce

ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine & d'un brave ſoldat : par-tout on le voyoit donner ſes ordres, & animer ſes gens par ſon exemple. Son cheval ayant été tué ſous lui, il ſe battit long-temps à pied à l'arme blanche, & voulant vaincre ou mourir, il fondit avec une eſpèce de fureur à la tête d'une troupe de braves ſur un corps d'ennemis qui le preſſoit le plus. Son exemple ranima tellement le reſte de ſes ſoldats, qu'ils firent plier à leur tour les *Mongous*, & ils les pouſsèrent ſi vivement qu'ils les mirent en fuite. Li-ouen-tchong encouragé par cet avantage, les pourſuivit juſqu'à Tching-haï; mais craignant de s'engager trop avant, il fit reprendre haleine à ſes troupes pendant trois jours, au bout deſquels il ne penſa plus qu'à retourner en Chine; mais les vents ayant entiérement effacé tous les veſtiges tracés ſur le ſable, on ne reconnoiſſoit plus les chemins, & pour comble de malheur on ne trouvoit point d'eau dans ces déſerts : il y périt une quantité conſidérable d'hommes & de chevaux; enfin en arrivant à San-korma, les chevaux enfoncèrent dans le ſable & firent jaillir une ſource qui ſauva l'armée. On jugea par là qu'il ne reſtoit pas beaucoup de chemin à faire pour ſortir du *Chamo*.

Dans l'eſpérance de trouver plus facilement du fourrage, Li-ouen-tchong diviſa ſon armée & envoya Kouchi avec une partie par une route différente. Peu de jours après leur ſéparation, cet officier rencontra une troupe de *Mongous*, qui l'embarraſſa. Ses ſoldats avoient tellement ſouffert de la faim & de la ſoif, qu'ils étoient hors d'état de ſe battre : cependant il ne perdit point la tête; il exigea ſeulement de ſes gens de ſe former en ordre de bataille, & de faire ſemblant de marcher à l'ennemi. Cette contenance en impoſa

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1372.
Hong-vou.

aux *Mongous*, qui prirent la fuite, abandonnant leurs bœufs & leurs chevaux, dont Kouchi fit sur le champ la distribution à ses soldats : cette capture les mit en état de continuer leur route plus à l'aise.

Li-oueh-tchong ne fut pas moins heureux que Kouchi. Comme la route qu'il avoit suivie étoit plus à l'est, il trouva plutôt des vivres & de l'eau ; ainsi ses soldats souffrirent moins, & furent plus en état d'attaquer les *Mongous*, dont ils rencontrèrent plusieurs partis, qu'ils battirent : ils firent prisonniers beaucoup de leurs officiers avec leurs enfans, qui furent conduits à la cour au nombre de mille huit cens quarante.

Cependant l'empereur n'étoit pas sans inquiétude sur le succès de l'expédition de Tartarie. Il craignoit sur-tout que les troupes de Fong-tching ne pussent résister au froid, qui est très-rigoureux au nord-ouest, où la neige tombe même avant le commencement de l'hiver : il ordonna à ses ministres de faire faire & de leur envoyer incessamment trente mille paires d'habits fourrés de coton, & huit mille paires de souliers.

A la neuvième lune, Kao-kia-nou & les autres officiers qui s'étoient emparés du Leao-tong, arrivèrent à la cour & offrirent à l'empereur leurs provinces & leurs personnes. Comme ils s'étoient d'abord adressés au général Ou-tchin, commandant sur les frontières, qui avoit fait difficulté de les recevoir, sous prétexte qu'il n'en avoit aucun pouvoir, ils prirent le parti de venir eux-mêmes à la cour. L'empereur reçut leur soumission & envoya ordre à Ou-tchin d'examiner avec soin l'état du Leao-tong, de mettre des garnisons dans les postes importans, & de les pourvoir abondamment de vivres & de toutes les munitions nécessaires à leur sûreté.

Vers la fin de cette année, le docteur Ouang-y proposa d'envoyer quelqu'un dans le Yun-nan, pour engager cette province à se soumettre. Une de ses principales raisons, étoit que depuis la grande dynastie des *Tchéou* elle s'étoit toujours reconnue dépendante de l'empire. Hong-vou le chargea lui-même de cette commission, qui lui coûta la vie.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1372. *Hong-vou.*

Peu après les fêtes du premier jour de l'an 1373, le président du tribunal des *Rits* présenta un placet, dans lequel il demandoit qu'on augmentât le nombre des étudians du collège impérial. L'empereur répondit qu'il falloit avant tout se pourvoir de professeurs en état d'enseigner, parce que l'expérience prouvoit que quelques dispositions qu'eussent les candidats, s'ils n'étoient instruits par des bons maîtres, rarement ils devenoient capables d'exercer aucun emploi & d'être utiles à l'état. Ainsi il ordonna à ce mandarin de chercher d'habiles maîtres avant que de songer à augmenter le nombre des disciples.

1373.

Sur la fin de la première lune, le tribunal des crimes demanda la mort d'un faux-saunier de la province du Kiang-si, qui avoit eté surpris vendant du sel contre les loix. L'empereur répondit: « Un homme stupide est semblable à un enfant » qui se jetteroit dans un puits; tout le monde seroit-il pas tou- » ché d'un pareil accident, & doit-on condamner à la mort un » homme de cette espèce »? Le tribunal insista, en disant que tout bon gouvernement avoit ses loix. « Il est vrai, répliqua » l'empereur, que ceux qui ont commis des crimes méritent » de subir la peine portée par les loix; mais parmi les cou- » pables, il y en a qu'on doit punir pour l'exemple, & d'autres » auxquels il faut pardonner. Celui que vous condamnez est » un pauvre malheureux qui ne cherchoit qu'un petit profit

De l'Ere Chrétienne. *Ming*. 1373. *Hong-vou.*

» pour s'aider à vivre, eſt-il juſte de le faire mourir ? Cependant, afin que les loix ne ſoient point violées, j'ordonne » qu'il ſoit envoyé aux corvées publiques. »

A la deuxième lune, des Mahométans étrangers préſentèrent à ce prince un remède qu'ils nommoient *alaki*, propre, diſoient-ils, à effacer les taches du viſage, & à le rajeunir. L'empereur leur rendit ce ſpécifique, en diſant qu'il le regardoit comme inutile, puiſqu'en effaçant les rides, il ne diminueroit pas le nombre des années & ne prolongeroit point la vie.

Quoique l'empire fût en paix, les *Mongous* ne laiſſoient pas d'inquiéter de temps en temps les frontières; ils vinrent preſque juſqu'aux portes de Léang-tchéou. Song-chin, commandant de cette place, les pourſuivit juſque ſur le territoire de Yetſinaï, & tua Yéſour leur chef, ainſi qu'un grand nombre de ſes gens : il contraignit Oubatou de ſe ſoumettre avec tous les ſiens.

Le général Su-ta, en faiſant la viſite des frontières du nord, enleva un parti de *Mongous*, qu'il rencontra à San-kio-tſun : Li-ouen-tchong fit priſonnier Péyen-pouha hors des murs de Sou-tchéou.

A la fin de cette année, on apprit à la cour le mauvais ſuccès que le docteur Ouang-y avoit eu dans le Yun-nan. Le prince de Léang, qui s'étoit emparé de cette province dans une révolte, afin de ſe maintenir dans ſon uſurpation, avoit reconnu pour ſouverain Chun-ti des *Yuen*, qui étoit alors ſur le trône, & cet empereur l'avoit pris ſous ſa protection; mais lorſque les *Ming* eurent chaſſé les *Yuen*, le prince de Léang ne donna plus aucune marque de ſoumiſſion. Ouang-y chargé de l'engager à ſe ſoumettre aux *Ming*, s'y prit avec

tant de ménagement, que ce prince parut y incliner; mais Todo, fils du prince des *YUEN*, arrivant ſur ces entrefaites, gâta tout, en lui faiſant entendre, que ſon père s'étoit fait reconnoître, & qu'il eſpéroit dans peu remonter ſur le trône de ſes ancêtres. Comme Todo remarqua que le prince de Léang penchoit pour les *MING*, il l'intimida ſi fort par des menaces, qu'il obtint même de faire mourir Ouang-y & toute ſa ſuite.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1373. *Hong-vou.*

Au commencement de l'année ſuivante, on apprit à la cour que Koumayti, ſimple particulier de Palimaï, dans la dépendance de Lan-tchéou, s'étant révolté, le gouverneur de ce département avoit envoyé Tchuſa & Hojitaï, frères de ce rebelle, pour l'exhorter à rentrer dans le devoir; mais qu'ayant refuſé, ils lui avoient coupé la tête & l'avoient apportée à Lan-tchéou. Le gouverneur demandoit une récompenſe pour eux. L'empereur répondit que Koumayti méritoit ſans difficulté la mort; mais que ſes frères auroient dû ſe contenter de le prendre & de l'amener à la cour; qu'il étoit contre les loix que doivent obſerver les frères, que l'un pût punir l'autre de mort: il ordonna cependant de leur laiſſer les bœufs & les chevaux qu'ils avoient enlevés aux rebelles.

1374.

Les limites de l'empire continuoient toujours d'être inſultées par les *Mongous.* L'empereur fit partir de nouveau Su-ta & Li-ouen-tchong pour arrêter leurs courſes. Celui-ci alla droit à Péteng, où il fit priſonnier Polo-témour & tous ceux de ſa ſuite: delà envoyant pluſieurs détachemens battre la plaine, ils ramenèrent à Sanpoula un grand nombre de priſonniers, entre autres les généraux Tchin-ngan-li & Moukofeï.

A la deuxième lune, Tchin-té, à la tête d'un de ces détachemens, prit Touloumiché & quatre-vingt dix-ſept de ſes

gens, qui étoient à Hoeï-ning. Ouang-tchi en fit prisonniers dans Sou-tchéou plus de cent, qui furent conduits à la cour. Après cette expédition, Li-ouen-tchong alla rejoindre le général Su-ta pour concerter avec lui les moyens de maintenir les limites en paix. Ils laissèrent Ouang-tchi & Tchao-yong sur celles du Chan-si, & Yang-king & Mey-ssé-tsou à Pé-ping avec des forces suffisantes ; après quoi les trois généraux reprirent le chemin de la cour.

Plusieurs des prisonniers que Li-ouen-tchong y avoit envoyés, trouvèrent moyen de s'évader en route par la négligence de leurs conducteurs. L'empereur ordonna de leur laisser la liberté de retourner dans leur patrie, & de fournir à ceux qui voudroient se fixer à la Chine, des terres & de l'argent selon leur qualité & leur rang, & même de les défrayer de tout s'ils avoient envie de venir à la cour.

A peine ces trois généraux y furent-ils arrivés, que l'empereur fit repartir Fong-tching pour les frontières. Ce général apprit en y arrivant, que Loupeyen-pouha & Tiémour-pouha avoient rassemblé des troupes à Hé-tching, où il les investit & les fit prisonniers : il les traita si bien, suivant l'intention de l'empereur, qu'ils parurent se soumettre de bonne foi.

Sur la fin de la quatrième lune, on apprit à la cour que les peuples des limites du sud dans la province de Koué-tchéou s'étoient révoltés, & que ces Tartares faisoient beaucoup de ravages. HONG-VOU envoya contre eux Lo-ling, en lui recommandant de les traiter avec douceur. Il ajouta que ces peuples étant peu éclairés, il falloit, après les avoir réduits, ne leur donner que des loix simples & sans ambiguité, afin de leur faire comprendre qu'on ne cherchoit que leur bien : il lui dit encore, de ne leur faire sentir le poids de l'autorité

que quand il y feroit contraint par la juftice & la raifon.

A la feptième lune, Li-ouen-tchong fit couper la tête à Todochély, prince des *YUEN*, qui fut pris les armes à la main dans le territoire de Kao-tchéou fans vouloir fe foumettre, & il fit prifonnier Pé-kianou. A la huitième lune, il prit encore, du côté de Fong-tchéou, vingt de leurs officiers avec quelques centaines de foldats, & plus de dix mille, tant chameaux que chevaux, bœufs ou moutons. Le prince de Lou des *YUEN* s'enfuit; mais il fut pourfuivi de fi près par Li-ouen-tchong que ce dernier l'atteignit, le tua, & enleva fa femme; Tatfunhaï, Patou, Outou & plufieurs autres de fes officiers furent tués à fes côtés.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1374. *Hong-vou.*

A la neuvième lune, l'empereur dans une affemblée de fes grands, leur dit: « L'herbe & le bois croiffent au printemps, » & meurent en automne; les autres productions font » fujettes aux mêmes viciffitudes, & l'homme n'en eft point » exempt. Maïtilipala, petit-fils du dernier empereur des » *YUEN*, qui eft ici depuis cinq ans, commence à n'être » plus un enfant: fon père & fa mère paroiffent l'avoir » abandonné, il faut la renvoyer auprès d'eux avec des » préfens que les eunuques Sien-ly & Pouha-témour leur » porteront de ma part». Ayant fait venir ce jeune prince, il lui fignifia qu'il falloit retourner auprès de Ngaï-yeou-chilitala fon père. Maïtilipala pria inftamment qu'on lui permît de refter à la cour, promettant de fervir avec fidélité. « Vous êtes, lui répondit HONG-VOU, l'aîné des fils du » prince héritier du dernier empereur de votre dynaftie: » lorfque vous fûtes fait prifonnier, j'eus d'abord la penfée » de vous renvoyer; mais confidérant votre jeuneffe & la » longueur du chemin, je craignis que vous n'en puffiez fou-

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1374. *Hong-vou.*

» tenir la fatigue. Depuis ce temps vous vous êtes fortifié ; je » ne dois pas vous garder ici plus long-temps : allez rendre à » vos parens les devoirs d'un fils tendre & respectueux ; il » est inutile de vous en excuser, je l'ordonne ». Il fit ensuite venir les deux eunuques qui devoient le conduire, & après leur avoir remis les présens destinés au père & à la mère du jeune prince, il leur recommanda d'en avoir un soin particulier & de veiller à ce qu'il ne lui arrivât aucun accident en route, en leur disant qu'il leur confioit celui qui devoit continuer la véritable branche des *Mongous*.

1375. Au commencement de l'an 1375, mourut Leao-yong-tchong, qui avoit servi les *Ming* avec beaucoup de bravoure & de zèle pendant tout le temps de la révolution qui les rendit maîtres de l'empire. Il avoit eu beaucoup de part à la réduction des provinces de Kouang-si, de Kouang-tong & du Ssé-tchuen.

A la deuxième lune, on apprit la mort de Ouang-pao-pao. Depuis la perte de la bataille qui l'avoit contraint de s'enfuir à Ho-lin, ce général ayant appris que le prince héritier des *Yuen* avoit succédé à son père, s'étoit retiré au nord de la montagne Kin-chan, dans le département de Holanahaï, où il termina sa carrière. Mao-chi, son épouse, ne voulut pas lui survivre & se donna elle-même la mort.

A la troisième lune, l'empereur envoya le prince héritier, accompagné de tous les princes de sa famille, aux tombeaux de ses *ancêtres*, faire, à sa place, les cérémonies instituées par les anciens, en leur recommandant de ne pas oublier & de mettre en pratique cette maxime de Confucius : *servez les morts comme s'ils étoient vivans.*

A la neuvième lune, ce prince voulant faire réparer l'intérieur de

de ſon palais, dit aux mandarins chargés des ouvrages publics : « Les empereurs Yao & Chun, logeoient dans des palais » ſimples & ſans ornemens. Dans la ſuite l'orgueil des hom-» mes inventa mille formes différentes, qui ne reſpirent que » le luxe & la magnificence, & on a entiérement oublié » la noble ſimplicité des anciens. Quant aux réparations » que je vous demande, ne cherchez que la ſolidité, afin » que les bâtimens réſiſtent au temps & ſervent de mo-» dèles à ma poſtérité. Je n'entends point que l'argent du » peuple y ſoit prodigué en ornemens inutiles ni à décorer » des jardins, qui ne ſervent qu'à entretenir la vanité & la » molleſſe ».

A la onzième lune, ceux qui avoient ſoin du tertre où l'empereur ſacrifioit au Tien, trouvèrent un matin ſur l'autel une roſée douce qu'ils regardèrent comme un pronoſtic heureux, & les grands ne manquèrent pas de l'en féliciter. Ce prince leur dit : « Il n'y a point d'homme qui n'aime les » préſages heureux & qui ne tremble à la vue de ceux qui » ſont ſiniſtres : cependant comme rien n'eſt plus caché que » les deſſeins du Tien, il eſt difficile de connoître ce que ces « ſignes ont de favorable ou de facheux. Trop de confiance » dans ces ſortes de phénomènes, porte à ſe relâcher de ſon » devoir : le ſage ne les craint pas, & en veillant ſur ſes » actions il ſait détourner ce qu'ils ont de ſiniſtre. Se corriger » de ſes défauts, voilà les véritables phénomènes ; pratiquer » la vertu, voilà les pronoſtics heureux pour le peuple & pour » le prince, qui en doit être le père ».

A la douzième lune, Nahatchu, un des généraux des *Yuen*, entra dans le Leao-tong avec une armée conſidérable. Comme il ne s'attendoit pas que les gouverneurs ſeroient ſur leurs

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1375. *Hong-vou.*

gardes, il étoit venu camper près des frontières dans l'efpérance de furprendre quelques places. Ma-yun & Yé-ouang, officiers des *Ming*, ne doutèrent point que ce général n'eût quelque deffein fur la province. L'hiver commençoit avec rigueur, & la petite rivière Tfou-ho fe trouvoit gelée; Yé-ouang alla avec un détachement à dix *ly* au fud de la ville de Kin-tchéou, & ayant paffé cette rivière, il en fit rompre la glace, avec laquelle il éleva une efpèce de muraille depuis l'île Lien-yun-tao jufqu'au fort Koto-tchaï, de la longueur de plus de dix *ly*, en forme de rempart d'une ville fortifiée: & afin de confolider ces glaçons, il y fit verfer de l'eau. Ce mur de glace fe conferva en effet pendant tout l'hiver & une grande partie du printemps, trompant l'œil, qui, de loin, le prenoit pour des fortifications en règle. Cette première opération achevée, il fit couvrir le lit de la rivière de branches d'arbres & de fafcines, qu'on mafqua avec de la terre & du fable, comme fi c'eût été un terrein uni. A peine ces travaux étoient-ils finis, que Ma-yun apprit que le général des *Yuen* étoit en marche. Comme il jugea qu'il n'oferoit attaquer Kiaï-tchéou, place forte, il y laiffa Ou-li & Tchang-léang-tfo pour la défendre avec l'ordre précis de ne point faire de fortie, & de fe contenter de fe tenir fur la défenfive. Après avoir pris cette précaution, Ma-yun fe mit à la tête d'un corps de troupes qu'il tenoit en haleine, afin d'être toujours prêt à porter du fecours par-tout où il en feroit befoin.

En entrant dans le Leao-tong, Nahatchu prit la route de Kiaï-tchéou dans le deffein de la furprendre; mais jugeant par la fécurité où il la trouva, qu'elle feroit plus de réfiftance qu'il ne s'y étoit attendu, il la laiffa en arrière & fe porta vers Kin-tchéou, dans l'efpérance prefque certaine de la prendre.

En effet, cette ville, dont les murailles n'étoient pas relevées, & la garnison foible, ne paroissoit pas être en état de tenir contre une puissante armée. Oueï-fou & Ouang-ching, qui commandoient dans cette place, mirent tous leurs soins à en garder les portes. Nahatchu détacha Naïlaou avec quelques centaines de ses plus braves cavaliers, pour provoquer les assiégés au combat; mais Oueï-fou répondit à cette bravade par une grêle de flèches, dont Naïlaou fut griévement blessé : voyant ensuite venir Nahatchu accompagné de peu de monde, il sortit dans l'espérance de l'enlever; mais il fut battu, & contraint de rentrer dans la ville. Cependant cette sortie obligea Nahatchu de se replier au gros de son armée, & sa retraite laissa la liberté à Ma-yun de se jetter dans la ville pour y exécuter le projet qu'il avoit médité.

Ce général voyant Nahatchu revenir contre Kin-tchéou, eut recours à la ruse; ne pouvant, avec le peu de monde qu'il avoit, risquer le sort d'une bataille, il envoya les plus foibles de son détachement occuper les gorges des montagnes qui étoient en vue de la place : Tchéou-ko & Ou-li, avec une partie de l'élite de ses troupes, allèrent se poster dans un lieu opposé au premier; l'autre partie, sous le commandement de Yé-ouang, eut ordre de se tenir prêt à marcher au premier signal. Il recommanda à ces deux officiers d'être attentifs aux coups de canon qu'il feroit tirer de la ville, & de se mettre aussi-tôt en mouvement, enseignes déployées, faisant un grand bruit de leurs tambours. La chose réussit encore mieux que Ma-yun ne l'avoit prévue : à peine Nahatchu eut-il pris ses logemens, que Ma-yun lui fit tirer quelques volées de canon. A ce signal, toutes les troupes des *MING* qui étoient dispersées, se mirent en mouvement avec un bruit effroyable de tam-

bours, auquel Ma-yun répondit de la ville. Nahatchu, qui entendit ces bruits venir de l'eſt, de l'oueſt & du ſud, ſe perſuada que toutes les troupes de la province s'étoient réunies pour tomber ſur lui, & décampant avec précipitation il ſe retira du côté du nord. Comme il approchoit de Lien-yun-tao, il apperçut les fauſſes murailles de glaçons que les *Ming* y avoient élevées, & qu'il prit pour les fortifications d'une ville nouvellement bâtie. Cette découverte le fit détourner au ſud de cette prétendue ville, avec ſi peu de précaution qu'il alla ſe précipiter dans le lit de la rivière Tſou-ho, trompé par les faſcines & le ſable dont il étoit couvert : le terrein manquant ſous les pieds des chevaux, un grand nombre de Tartares périt de la chûte, & le fer des *Ming* acheva d'en faire une affreuſe boucherie ; Nahatchu lui-même eut beaucoup de peine à ſe tirer de danger : il s'enfuit du côté du nord, ſuivi de très-peu de ſes gens. Cette victoire fit une grande réputation à Ma-yun & à Yé-ouang.

Après le traitement que Ouang-y, envoyé vers le prince de Léang avoit éprouvé, l'empereur ſembloit avoir renoncé à ſes vues ſur le Yun-nan. Cependant le général Su-ta ayant arrêté, dans les déſerts de Tartarie, Tié-ju-yuen, envoyé du prince de Léang vers celui des *Yuen* & ſa ſuite, la vue de ces priſonniers qu'il fit conduire à la cour, réveilla dans l'eſprit de l'empereur l'idée de mettre le Yun-nan ſous ſa domination ; il crut qu'en les renvoyant à leur ſouverain par un de ſes grands, cet acte de bonté engageroit le prince de Léang à quitter les *Yuen* pour ſe donner à lui. En conſéquence de ce plan, il jetta les yeux ſur Ou-yun, homme d'eſprit, capable de ſe tirer de cette négociation, & il le fit partir avec les priſonniers. Le long de la route, Tié-ju-yuen

faisant réflexion qu'il pourroit être puni pour s'être laissé prendre, persuada à ses gens d'engager Ou-yun à se vêtir à la tartare & à se dire l'envoyé des *Yuen* : ils avoient concerté de contrefaire des dépêches comme si elles venoient de ce prince ; mais Ou-yun ayant refusé de se prêter à la supercherie, ces prisonnniers se jettèrent sur lui & le massacrèrent.

1376.

L'an 1376, neuvième de Hong-vou, l'empire fut assez tranquille, & il n'y avoit de troubles à craindre que du côté des limites du nord, dans le département de Yen-ngan du Chen-si. Après les fêtes du commencement de l'année, l'empereur y envoya Tang-ho & Fou-yeou-té. Ces deux généraux ne partirent de la cour que vers le milieu de la deuxième lune, & arrivèrent à Yen-ngan à la troisième. Péyen-témour eut recours à la ruse, & leur fit aussi-tôt offrir de se soumettre. D'après cette démarche, l'empereur jugeant la présence de Tang-ho inutile dans cette province, le rappella & n'y laissa que peu de troupes, sous les ordres de Fou-yeou-té : alors Péyen-témour en profita pour venir ravager le pays ; mais Fou-yeou-té prit si bien ses mesures, qu'ayant coupé le chemin de la retraite aux *Mongous*, il leur tua une partie de leur monde, & fit prisonnier presque tous les autres ; il leur enleva un grand nombre de chevaux, de bœufs & d'autres bestiaux. Cet échec obligea Niénatay, lieutenant de Péyen-témour, à le presser de se soumettre, & il prit enfin ce parti.

Sur la fin de cette année, les peuples des limites de l'ouest, à l'imitation des Tartares, étant aussi entrés sur les terres de l'empire, Teng-yu & Mou-yn furent envoyés pour les châtier, avec une armée capable d'assurer le succès de cette expédition.

Ces deux généraux étant arrivés, à la quatrième lune de l'an 1377, sur les limites, tinrent un conseil où ils convinrent d'entrer dans le pays ennemi par trois endroits & d'un rendez-vous général; mais ces peuples instruits des forces qui alloient tomber sur eux, abandonnèrent pour la plupart leurs maisons & se refugièrent sur les montagnes de Koën-lun, où le Hoang-ho prend sa source. Les trois corps d'armée des *Ming* ne trouvant aucune résistance, pénétrèrent fort avant, & s'étant réunis, ils allèrent forcer l'ennemi dans son asyle, & lui tuèrent une quantité prodigieuse de monde; ils firent dix mille prisonniers, hommes ou femmes, & enlevèrent cinq mille chevaux, cent trente mille ou bœufs ou moutons.

1378. L'année suivante, Ngaïyeou-chilitala, qui avoit succédé dans le gouvernement des *Mongous* à Chun-ti, dernier empereur des *Yuen*, mourut; il eut pour successeur son fils Toukous-témour, qui fut préféré à Maïtilipala, sans que cette préférence causât aucun trouble. Toukous-témour fut reconnu sans opposition, & l'empereur lui envoya même un de ses officiers pour lui faire des complimens de condoléance sur la mort de son père, & le féliciter sur son élévation à la dignité de prince des *Mongous*.

Les peuples des limites de l'ouest qui avoient été si maltraités l'année précédente, entrèrent celle-ci à main armée dans le territoire de Tao-tcheou, où ils commirent de grands ravages, sans que les troupes qu'on y entretenoit pussent les arrêter. L'empereur y envoya Mou-yn, & lui donna Lan-yu pour lieutenant, leur recommandant d'user de douceur. Ces peuples, que les Chinois appellent *Si-fan* ou *Si-kiang*, étoient, comme les Tartares, divisés en *hordes*, qui avoient chacune leur chef, & se

réunissoient pour la cause commune, ou lorsqu'elles avoient déterminé de faire des courses sur les terres de la Chine. A l'approche de Mou-yn, elles se séparèrent & chaque horde se retira de son côté; de sorte que ce général ne trouva plus que Kitikia, dont la horde, composée de cent mille familles, se soumit. Il sut de ce chef de barbares, que dix-huit hordes réunies avoient commis les hostilités qu'il venoit réprimer, & ayant encore appris leur retraite, il en donna avis à la cour: Li-ouen-tchong, commandant des troupes de Tao-tchéou, eut ordre de marcher contre elles.

1379.

Cependant Mou-yn conduisit son détachement sur les terres que Kitikia lui avoit indiquées, & trouva en effet plusieurs de ces hordes rassemblées; il fit prisonnier Ho-tchang & Chena, deux de leurs chefs, auxquels il fit couper la tête; mais Hopouti, le principal moteur de cette excursion, lui échappa. Après avoir établi des corps-de-gardes aux gorges des montagnes par où les *Si-fan* entroient en Chine, il retourna à la cour, où il fit voir la nécessité de construire des forts pour défendre ces passages.

Sur la fin de cette année, l'empereur ayant eu des avis certains que Hototchi, prince *Mongou*, campé à Ho-lin avec Ngitsou, un de ses premiers officiers, avoit formé le projet d'entrer, au commencement de la deuxième lune de l'année suivante, sur les terres de l'empire, fit repartir Mou-yn, avec ordre d'assembler son armée dans la province du Chen-si pour prendre la route de Yetsinaï, & de là passer le Hoang-ho & traverser le *Chamo*. Mou-yn s'approcha jusqu'à cinquante *ly* des *Mongous*, sans qu'ils eussent rien appris de sa marche; alors divisant ses troupes en quatre corps, il leur assigna un jour pour attaquer en même-temps au nord, au sud, à l'est & à

1380.

l'ouest le camp des ennemis. Hototchi investi de tous côtés, ne voyant aucun moyen d'échapper ni de se défendre, fit mettre les armes bas à ses gens, & se soumit. Mou-yn reprit le chemin de la Chine avec une armée de prisonniers, qui ne lui avoit coûté que la peine de se présenter devant elle.

A la cinquième lune, le tonnerre tomba sur la salle appellée *Kin-chin-tien*, & à la sixième sur celle de *Fong-tien-tien*. A cette occasion, l'empereur accorda une amnistie générale.

A la neuvième lune, Halietchilié, envoyé de Patanapala, roi de Couaoua, arriva à la cour avec un placet de son maître, écrit sur une feuille d'or : il venoit faire hommage.

1381. Les fêtes du renouvellement de l'année suivante étant finies, l'empereur ordonna aux généraux Su-ta, Tang-ho, Fou-yeou-té, & Mou-yn de se préparer à partir pour s'opposer aux entreprises de Arpouha, qui s'étoit avancé au nord du Hoang-ho assez près de ce fleuve. Au commencement de la quatrième lune, ces généraux sortirent des limites. Fou-yeou-té, à la tête d'un détachement de cavalerie légère, alla à la quête des ennemis. Arpouha, sur les avis que l'armée chinoise venoit le chercher, avoit repris, dès la veille, la route du nord; alors le général Chinois doubla le pas, & marchant toute la nuit, il l'atteignit le lendemain auprès de la montagne Si-hoeï-chan, où il le battit, & fit prisonnier Piélipouha & Ouen-tong, deux de ses principaux officiers : il lui enleva une bonne partie de ses équipages; après quoi il vint rejoindre Su-ta & les autres généraux, pour reprendre le chemin de la cour.

A peine y furent-ils arrivés, que l'empereur s'ouvrit à Fou-yeou-té sur le dessein qu'il méditoit depuis long-temps, de réduire par la voie des armes la province de Yun-nan. Il lui dit

dit qu'il se proposoit de lui donner une armée de trois cens mille hommes, & lui en désigna même les officiers, en lui ordonnant de se trouver le lendemain avec eux au palais. Ce prince avoit préparé une grande carte du *Yun-nan*, sur laquelle il marqua la route qu'ils devoient tenir & les endroits par où ils devoient commencer leur expédition.

A la neuvième lune, ces officiers généraux partirent de la cour pour se rendre dans la province du Hou-kouang, où s'assemblèrent les trois cens mille hommes, dont cette armée fut composée. Après en avoir fait la revue, Fou-yeou-té en détacha cinquante mille sous les ordres de Ko-yn, pour aller par Yong-ning du *Ssé-tchuen* prendre la route de Ou-san, une des portes du Yun-nan; & lui, avec la grande armée, suivit celle de Tchin-yuen du Hou-kouang, pour y entrer par la province de Koueï-tchéou.

A la douzième lune, ce général envoya Lan-yu & Mou-yn se saisir de Pou-ting; ce qu'ils exécutèrent heureusement. Le chef des habitans des montagnes voisines qui n'obéissoit que foiblement au prince de Léang, vint de lui-même se soumettre. De Pou-ting, les *MING* s'étant avancés vers Pou-ngan, dont ils se rendirent maîtres, ils y laissèrent une garnison pour s'en assurer, & pénétrèrent plus avant.

Patchalaourmi, prince de Yun-nan, informé de la marche des *MING*, envoya son général Talima avec cent mille hommes garder Kio-tsing, passage important & difficile, où il pouvoit aisément arrêter l'armée impériale, quelque supérieure qu'elle fût à la sienne. Mou-yn avoit prévu que Patchalaourmi prendroit ce parti; c'est pourquoi il proposa à Fou-yeou-té de s'ouvrir un chemin d'un autre côté, & d'aller camper au-delà du fleuve Long-kiang : ce général,

fit en conséquence défiler de l'autre côté de Long-kiang ses troupes, qui parurent en bon ordre à la vue de l'armée ennemie, ayant la rivière entre deux. Cette manœuvre intimida si fort Talima, qu'on vit tout en rumeur dans son camp. Fou-yeou-té vouloit sur le champ passer la rivière pour le charger; mais par le conseil de Mo-yn, il différa jusqu'à la nuit: alors une partie de l'armée impériale ayant passé, elle se présenta devant l'ennemi, qui fit bonne contenance & se montra disposé à la bien recevoir. Talima engagea même l'action, qui fut très-vive: il fit plier le corps commandé par Mou-yn, qui recula jusques aux bords de Long-kiang. Ce général, désespéré de se voir obligé de céder à des barbares, se mit à la tête de ses plus braves cuirassiers, & donna tête baissée sur ceux des ennemis qui le poussoient le plus vivement; mais il ne put les rompre, & il fallut que l'autre partie de l'armée impériale, restée au-delà de la rivière, vint à son secours: alors Talima accablé par le nombre fut contraint à son tour de céder, & il fut fait prisonnier avec vingt mille des siens. Le gain de cette bataille fit tant d'impression sur les villes voisines, qu'elles se soumirent sans attendre qu'on les en pressât. Fou-yeou-té laissant le gros de l'armée sous la conduite de Lan-yu & de Mou-yn pour marcher droit à la capitale de la province, prit, avec vingt-cinq à trente mille hommes, la route de Ou-san, où Ko-yn, dont il n'avoit eu aucune nouvelle depuis leur séparation, devoit se rendre.

Le prince de Yun-nan, effrayé de la défaite & de la prise de son général, abandonna sa capitale pour se réfugier à la montagne Lo-tso-chan. Lour, un des officiers de Talima, échappé à cette déroute, vint l'y trouver, & lui fit une peinture si affligeante de la détresse où son armée étoit réduite,

que ce prince au désespoir se précipita avec sa femme, sa famille & son ministre Tatilou dans l'étang de Tien-chi.

Dans ces entrefaites, Lan-yu & Mou-yn conduisoient l'armée impériale à Yun-nan, capitale de la province. A leur arrivée à Pan-kiao, ils reçurent la soumission de Koan-yn-pao, officier *Mongou*. Le lendemain ils allèrent camper à Kin-ma-chan, où Yesien-témour, officier du roi de Léang, vint leur offrir le sceau d'or de ce prince. Tous les pères de famille, les vieillards allèrent au-devant d'eux en brûlant des parfums. Ces généraux firent des défenses très-sévères de causer le moindre désordre: ils entrèrent ensuite dans la ville avec autant de tranquillité qu'ils auroient pu faire dans le centre de l'empire. Un détachement de vingt mille hommes fut chargé d'aller soumettre les villes & les forts de la dépendance de cette capitale.

Mou-yn, inquiet de ne recevoir aucune nouvelle du général Fou-yeou-té, laissa le commandement de l'armée à Lan-yu, & partit pour Ou-san. Ko-yn avoit éprouvé plus de difficultés qu'il ne l'avoit prévu pour entrer dans le Yun-nan. Chépou, officier des *YUEN*, qui se trouvoit par hasard sur les limites de Ou-san, en excita les peuples & leurs voisins à prendre les armes. En arrivant auprès de la rivière Tchi-choui, Ko-yn fut surpris de voir sur le bord opposé une armée trois fois plus nombreuse que la sienne, en disposition de lui disputer le passage. Cependant comme la contenance de ces troupes annonçoit qu'elles étoient peu aguerries, les impériaux les méprisèrent, & demandèrent à leur général de les mener au combat, mais il crut devoir différer: ayant fait préparer des radeaux, il profita d'une crue d'eau & d'une nuit fort obscure pour faire passer son armée. Les ennemis, qui s'attendoient que le débordement de la rivière obligeroit les impériaux à se retirer,

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1381. *Hong-vou.*

étoient dans une parfaite sécurité. Les *Ming* commencèrent l'attaque avec le jour : la surprise où elle jetta l'ennemi, le mit dans le plus grand désordre, & la terre fut bientôt couverte de leurs morts : Hakitchiman, qui les commandoit, fut fait prisonnier. Sa défaite répandit parmi les peuples voisins, une consternation qui augmenta encore par l'arrivée de Fou-yeou-té. Cependant Chépou ayant rallié les fuyards, se trouvoit encore supérieur à l'armée victorieuse ; mais le renfort amené par Fou-yeou-té l'intimida si fort, qu'il se retira. Le général des *Ming* vint camper auprès des murs de Ou-san.

Chépou, instruit que ce général n'avoit avec lui qu'environ vingt mille hommes, ne perdit pas toute espérance ; ayant fait soulever les peuples de Ou-san, commandés par Ou-mong & Tong-tchuen, il se trouva à la tête de plus de cent mille hommes, & se présenta devant les impériaux pour leur offrir la bataille. Quoiqu'il fit dans cette action tout ce qu'on pouvoit attendre d'un capitaine expérimenté, comme ses troupes étoient des nouvelles-levées & qu'elles n'avoient jamais combattu, elles furent aisément mises en déroute : trois mille hommes restèrent sur le carreau ; les autres prirent la fuite, sans vouloir écouter Chépou ni obéir à aucun commandement. Les chefs des *Ou-san*, Ou-mong, Tong-tchuen & Man-pou vinrent trouver Fou-yeou-té & se soumettre. L'armée impériale entra alors sans difficulté dans le Yun-nan.

1382. La campagne suivante, elle fut occupée à réduire toutes les places de la province, & à mettre les montagnards du voisinage hors d'état de nuire.

A la quatrième lune, les peuples de *Ou-san*, de *Tong-tchuen* & de *Man-pou* secouèrent le joug des Chinois & se révoltèrent. Fou-yeou-té se mit en marche avec Mou-yn pour les châtier.

& les faire rentrer sous l'obéissance. Les impériaux ne les épargnèrent pas ; ils en tuèrent plus de trente mille, & leur enlevèrent plus de dix mille chevaux, bœufs ou moutons : peu de temps après le reste de ces rebelles demanda quartier ; Fou-yeou-té les reçut avec bonté, & leur pardonna. Comme les peuples des limites du Ssé-tchuen étoient plus aisés à gouverner que ceux du Yun-nan (1), Fou-yeou-té demanda qu'on les réunît aux premiers ; l'empereur agréa cet arrangement. Les généraux firent ensuite conduire à la cour leurs prisonniers, au nombre desquels étoient Pépé, fils du prince Chun-ouang des *YUEN*, Koan-yn-pao, Tchélipouha, trois cens dix-huit de la famille du prince de Léang, & cent soixante autres. L'empereur leur donna des maisons & tout ce qui leur étoit nécessaire pour vivre commodément.

A la huitième lune mourut l'impératrice Ma-chi, princesse digne du rang où la fortune l'avoit élevée : l'empereur n'entreprenoit presque jamais rien sans la consulter, & il déclara plusieurs fois qu'il devoit ses succès à la sagesse de ses conseils.

1383.

Après la conquête du Yun-nan, l'empereur pensoit à faire revenir ses généraux à la cour pour les récompenser ; mais ces officiers jugèrent qu'il étoit à propos, pour la conservation de cette province, de passer le Kin-cha-kiang, & ils allèrent attaquer Pé-ching-fou, où ils firent prisonnier un officier des *Mongous*. Delà ils se portèrent vers Lu-kiang-fou, & parcoururent successivement les pays voisins, s'emparant de tous les forts qui défendoient les passages. Ils tuèrent dans cette expédition plus de treize mille hommes qui vou-

(1) Le Yun-nan étoit alors divisé en cinquante-deux *fou* ou grands départemens ; cinquante-trois *tchéou*, ou départemens du second ordre ; & cinquante-deux *Hien*, ou départemens du troisième ordre.

lurent résister, & soumirent jusqu'à quatre cens mille familles.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1383. *Hong-vou.*

Sur la fin de cette année, le roi de Kao-li envoya Tchang-pé à la cour impériale rendre hommage & payer tribut. Le Royaume de Kao-li ou la Corée est encore nommée *Tchao-sien.* Sous les *Tchéou* & les *Han* ce pays faisoit partie de la principauté de Yen, & Han-ou-ti en avoit fait un lieu d'exil pour les criminels. Sur la fin des *Han* la famille de Kong-sun s'en empara; mais sous les *Tçin*, qui succédèrent aux *Han*, les *Kao-li* qui habitoient à l'est du fleuve Ya-lou-kiang, s'en rendirent maîtres; & depuis ce temps, la Corée porte indifféremment les noms de *Kao-li* & de *Tchao-sien.* Ce royaume, borné à l'est à l'ouest, & au sud par la mer, s'étend au nord jusqu'au pays de *Niutché*, & au nord-ouest jusqu'au fleuve Ya-lou-kiang; il a environ deux mille *ly* d'étendue est-ouest, & quatre mille nord & sud; il est divisé en huit grands départemens ou provinces. Ses habitans naturellement doux & réfléchis, se servent des caractères chinois, & se plaisent à la lecture. Dans leurs mariages, ils exigent le consentement libre de l'époux & de l'épouse, la seule volonté du père & de la mère ne suffit pas. Le deuil d'un père & d'une mère dure trois ans. Leur nourriture est fort frugale; les herbes & les légumes que la terre fournit sont leurs mets les plus ordinaires. Communément ils ne s'habillent que de simple toile. Leur commerce consiste en mines d'or, d'argent & de fer, en cristaux de roche, en sel, toiles fines, papier fait de coton, en queues de loups & de chevaux à longs crins, & en peaux de léopards marins & d'autres poissons; il se trouve aussi du *Gin-seng* dans le nord de leur pays.

1384. Au commencement de l'année suivante, l'empereur créa Kong-no, descendant de Confucius, comte, sous le titre de *Hien-ching-kong*, qui est devenu héréditaire dans cette famille,

A la deuxième lune mourut le général Li-ouen-tchong, un des meilleurs officiers de l'empire, & cousin-germain de HONG-VOU du côté de sa mère, sœur aînée de ce prince. HONG-VOU, en récompense de ce qu'il s'étoit joint à lui un des premiers, le fit comte, sous le titre de *Tsao-koué-kong;* & à sa mort, arrivée à la quarante-sixième année de son âge, il le créa prince du premier ordre, sous le titre de *Tchi-yang* ou *Tsing-ouang :* il composa lui-même son éloge, qui fut gravé sur son tombeau, & il fit mettre son portrait dans une salle construite auprès de celle des *ancêtres* de la famille impériale, destinée à placer les tableaux des officiers qui l'avoient le plus aidé à faire la conquête de l'empire.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1384. *Hong-vou.*

A la quatrième lune, le général Fou-yeou-té & les autres officiers revinrent du Yun-nan, & arrivèrent à la cour, où l'empereur les récompensa libéralement de leurs services; Fou-yeou-té fut fait comte sous le titre de *Hing-koué-kong*, & il éleva les autres chacun suivant son mérite, sa capacité & ses services.

A la deuxième lune de l'an 1385, les cinq planètes entrèrent en conjonction. A cette même lune mourut le grand général Su-ta, âgé de cinquante-quatre ans. L'empereur, pour marquer sa douleur, fit suspendre toutes les affaires. Ce prince disoit que ce général étoit pour lui ce que les pieds, les mains & le cœur sont au corps: & pour honorer sa mémoire, il fit lui-même son épitaphe, contenant le détail & & l'éloge de ses exploits: son portrait ocupa la première place dans la salle des grands hommes. L'empereur le créa prince du premier ordre, sous le titre de *Tchon-chang* ou *Tsing-ouang*, qu'il rendit héréditaire à ses descendans. 1385.

L'an 1386, une paix profonde, jointe à une abondante 1386.

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1386. Hong-vou.

récolte, rendirent les peuples d'autant plus heureux, que les *Mongous* ne vinrent point insulter les frontières : cependant il s'éleva quelque trouble dans les montagnes du Yun-nan; mais Mahayanmong, chef de ces montagnards, y rétablit la paix.

Nahatchu, général des *Yuen*, & capitaine expérimenté, avoit sous ses ordres plusieurs centaines de mille hommes, & paroissoit décidé à venger l'honneur de sa nation. Hong-vou, que ces forces redoutables inquiétoient, se détermina enfin à envoyer contre lui une armée de trois cens mille hommes, dont il nomma Fong-tching généralissime, & Fou-yeou-té & Lan-yu lieutenans généraux.

1387.

A la deuxième lune, Fong-tching ayant joint l'armée à Tong-tchéou, envoya quelques cavaliers à la découverte. Ces gens, sans prendre des informations plus exactes, apprenant qu'il y avoit un corps de *Mongous* campé à King-tchéou, revinrent en donner avis à leur général, qui fit partir Lan-yu avec un détachement considérable pour aller insulter ce camp. Lan-yu battit les ennemis, tua Kolaï, leur commandant, & fit prisonnier Poulan, son fils, avec un grand nombre de soldats.

Quoique Fong-tching n'eût aucun indice certain de Nahatchu, il partit cependant de Tong-tchéou avec son armée, & s'empara, en chemin faisant, des villes de Ta-ning, de Koan-ho, de Hoeï-tchéou & de Fou-kou. Après avoir laissé cinquante mille hommes à Ta-ning, il prit la route de la montagne Kin-chan, où il reçut des dépêches de l'empereur, qui l'instruisoit de l'endroit où Nahatchu étoit campé : ces dépêches contenoient l'ordre de le serrer de près; & en conséquence ce général vint camper à l'ouest de la montagne, d'où il envoya Naïlaou vers Nahatchu, qui parut étonné de l'arrivée de cet officier; mais comme il savoit dissimuler il lui fit beau-

coup

coup d'accueil. Lorſque cet envoyé lui eut dit que l'armée impériale étoit ſi près de lui, il fit ſur le champ conduire au camp de Fong-tching des chevaux dont il lui fit préſent, & que le général des *Ming* accepta.

Naïlaou vantoit beaucoup aux *Mongous* les avantages que l'empereur faiſoit à ceux qui ſe donnoient à lui & le ſoin qu'il prenoit de leur avancement : il leur faiſoit entendre que les plus pauvres de ceux qui vivoient ſous ſes loix, paſſeroient pour riches parmi eux. Ces promeſſes ſéduiſantes ébranlèrent ſi fort ces Tartares, que la plupart penſoient déja à abandonner les *Yuen* pour ſe donner aux *Ming* ; mais Naïlaou ayant été tué d'un coup de flèche, la négociation qu'il avoit ſi heureuſement entamée faillit reſter ſans effet.

Cependant Fong-tching s'approcha davantage de la montagne & poſa ſon camp à Niu-tché-jo, où Koan-tong vint ſe donner à lui. Nahatchu, afin de trouver plus facilement des pâturages pour ſes troupeaux, avoit diviſé ſes gens en trois corps, dont l'un étoit campé à Yu-lin-chin, le ſecond à Yon-ngo-tchuang, & le troiſième à Long-ngan-y-tou-ho. Koan-tong conduiſoit une de ces diviſions ; & comme il avoit refuſé de venir rejoindre Nahatchu, malgré ſes ordres réitérés, ce général des *Yuen* voyant à deux pas de ſon camp une armée formidable de Chinois, contre laquelle il ne pouvoit tenir, chercha à entrer en pourparler : dans l'eſpérance de trouver quelque expédient pour ſe tirer d'embarras, il envoya un de ſes officiers demander à Fong-tching quelqu'un avec qui il pût traiter, plutôt que d'en venir aux mains. Fong-tching perſuadé qu'il vouloit ſe ſoumettre, chargea Lan-yu de cette négociation. L'officier de Nahatchu prit auſſi-tôt les devants & en avertit ſon maître, qui apprenant le nom de celui avec

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1387. *Hong-you.*

lequel il alloit avoir affaire, désespéra de lui en imposer; alors levant les yeux au ciel, & jettant un grand soupir, il s'écria : « Le Tien n'approuve pas que je sois à la tête de ces *Mongous* ». Cependant ne pouvant reculer, après avoir fait les premières propositions, il alla au-devant de Lan-yu escorté de quelques centaines de cavaliers, & dès le premier abord il lui annonça qu'il venoit se soumettre. Le général chinois, transporté de joie, demanda du vin, & Nahatchu en ayant rempli une coupe, il la lui présenta. Pour répondre à cette politesse, Lan-yu se dépouilla de son habit & l'offrit au général *Mongou* en signe d'une sincère amitié, & le pria de s'en vêtir. Nahatchu refusa de le faire, avant que Lan-yu eût bu. Ce combat d'honnêtetés dura quelque temps; mais Nahatchu voyant que Lan-yu ne vouloit point céder, mâchonna quelques paroles dures entre ses dents, & jetta à terre la coupe qu'il tenoit; il recula même deux pas, comme s'il avoit dessein de s'en retourner. Tchang-méou, un des premiers officiers de l'armée chinoise venu avec Lan-yu, interprétant en mauvaise part ce que Nahatchu avoit dit entre ses dents, s'avança pour l'arrêter : celui-ci voulut monter à cheval dans le dessein de s'enfuir, mais Tchang-méou lui déchargea un coup de sabre qui le blessa à l'épaule. Cette nouvelle s'étant répandue dans son camp, la plupart de son monde prit la fuite. Fong-tching envoya après eux pour les faire revenir & les engager à se soumettre. De plus de cent mille hommes dont l'armée des *Mongous* étoit composée, quarante mille se mirent à la discrétion des Chinois. Leurs troupeaux étoient si nombreux, qu'ils occupoient plus de cent *ly* de pays; les Chinois s'en emparèrent. Cependant deux neveux de Nahatchu tâchèrent de retenir sous leurs drapeaux le plus de monde qu'ils purent.

Fong-tching les fit inviter à suivre l'exemple de ceux qui s'étoient soumis. Comme la crainte d'être maltraités les arrêtoit, l'officier envoyé auprès d'eux, afin de les rassurer, rompit son arc en leur présence & le jetta par terre. Après cette promesse inviolable, ils n'hésitèrent plus à venir joindre Fong-tching. Leur soumission fit beaucoup d'effet sur les autres Tartares que la peur avoit dispersés : presque tous prirent la route du sud & vinrent se ranger sous l'obéissance des *Ming*, malgré les mouvemens que se donna Pou-yn, un des premiers officiers de Nahatchu, pour les en empêcher. Pou-yn, au désespoir de ne se voir plus que trois mille hommes, ne voulut plus manger ; & comme la mort tardoit trop à son gré, il se la procura d'une manière tragique, en s'ouvrant lui-même le ventre avec un couteau.

A la septième lune, la horde de Nahatchu, appellée *Ynouan-chélapatou*, se soumit entièrement. Comme Fong-tching dans la relation qu'il envoya à la cour avoit déguisé ses fautes & omis plusieurs articles essentiels, l'empereur lui fit expédier l'ordre d'envoyer quelqu'un pour rendre compte de sa conduite ; ce général choisit Tchang-méou, son gendre, dans la persuasion qu'il ménageroit mieux ses intérêts qu'un autre. Tchang-méou promit d'employer toute son adresse pour le justifier sur certains points qui n'étoient pas vulgaires, mais il l'avertit qu'il ne dissimuleroit rien de ce qui étoit connu de tout le monde. Quand il parut devant l'empereur, ce prince le laissa dire tout ce qu'il voulut sans l'interrompre ; mais après qu'il eut fini, il lui fit remarquer qu'il avoit mis beaucoup d'art à justifier son beau-père, & il lui fit connoître qu'il étoit mieux instruit qu'il ne le croyoit : comme il étoit convaincu de ses torts, il lui ôta la charge de grand général,

M 2

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1387. *Hong-vou.*

& lui ordonna d'en remettre le sceau à Lan-yu, qui commanderoit en chef en sa place.

A la neuvième lune, Nahatchu arriva à la cour, où il fut reçu avec distinction, & créé *héou*, avec un appanage & les appointemens de cette dignité. A cette occasion, l'empereur envoya ordre à Fou-yeou-té de quitter l'armée pour prendre soin de la horde de Nahatchu, qui s'étoit soumise, & de la conduire dans le district de Ta-ning. Quelques jours après il nomma Lan-yu grand général de l'armée du nord, & sous lui, Tang-ching & Ko-yn, avec ordre de nettoyer tout le pays de *Chamo*.

A la onzième lune, Lan-yu dépêcha un courier à la cour, pour donner avis que Halatchang & Nayr-pouha, deux ministres du prince des *YUEN*, s'étoient sauvés du côté de Holin; il proposoit d'aller les enlever avec leur maître, & de détruire les restes de leur parti.

1388.

L'empereur ayant approuvé cette expédition, Lan-yu s'avança jusqu'à Ho-lin; quoiqu'il n'y trouvât point ceux qu'il cherchoit, il ne se rebuta point, dans l'espérance de découvrir les traces du prince Tokous-témour: cependant après avoir poussé inutilement jusqu'à Péyen-tsin, à quarante *ly* de Pouyurhaï, il étoit sur le point de reprendre le chemin de la Chine, lorsque Ouang-pié, un de ses premiers officiers, lui fit changer de résolution. Il lui représenta la honte d'être venu si loin avec une armée de plus de cent mille hommes sans avoir rien fait. Ce général continuant sa route, n'avoit pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il apperçut de la fumée, qu'il jugea devoir sortir du camp des *YUEN*. Le lendemain, l'armée chinoise arriva au sud de Pouyurhaï, où elle apprit que le prince des *YUEN* étoit campé au nord à quatre-vingt *ly* de cette ville. Lan-yu, à la tête d'un détachement de ses plus braves cava-

liers, & accompagné de Ouang-pié, prit les devants, laissant ordre au reste de l'armée de suivre. Ils choisirent un chemin qu'ils crurent le plus court; mais ils n'y trouvèrent ni fourrage ni eau, & pour surcroît d'inconvénient, des tourbillons de poussière enlevée par un vent furieux, leur déroboient leur route & les empêchoient de diriger sûrement leur marche.

Le prince des *Yuen*, sans savoir qu'on venoit le chercher, décampa pour aller plus au nord. A peine avoit-il levé le piquet, qu'on vint lui dire que l'armée chinoise paroissoit: il ordonna à Man-tsé, son général, de lui faire tête pour couvrir sa retraite. Les Chinois ayant atteint l'arrière-garde ennemie, la chargèrent brusquement: Man-tsé fut battu & resta sur la place: ses soldats découragés par sa mort, mirent bas les armes & se soumirent. Tokous-témour s'enfuit à toute-bride avec Tien-pao-nou, son fils & son héritier, accompagné seulement de Honkilaï & de Chéliémen, deux de ses premiers officiers. Lan-yu fit courir après eux. Tipaonou, second fils de Tokous-témour & soixante-quatre personnes de sa suite, Pilito, l'épouse du prince héritier, plusieurs princesses, & cinquante-neuf autres personnes qui les accompagnoient furent faits prisonniers. Toyn-témour, un de leurs premiers officiers, crut se sauver en se cachant dans une caverne, mais il fut découvert & arrêté.

Le prince des *Yuen* perdit encore Tortchi, prince de Ou; Talima, prince de Tay; Palan, un de ses meilleurs généraux; deux mille neuf cens quatre-vingt-quatorze officiers & soixante-dix-sept mille trente-sept soldats, qui furent faits prisonniers: le sceau de ce prince, ainsi que ceux de ses officiers, un nombre infini de chevaux, de chameaux, de bœufs, de moutons & de chariots tombèrent entre les mains des vainqueurs. Lan-yu

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1389. Hong-vou.

fit conduire à la cour Tipaonou & les princesses prisonnières. Ce général fit violence à l'épouse du prince héritier des *Yuen* : cette princesse en conçut tant de chagrin, qu'elle se pendit.

L'empereur envoya le prince Tipaonou aux îles de *Lieou-kiéou* ; & afin de gagner le cœur des *Mongous*, après avoir divisé leur pays en plusieurs départemens, il leur donna pour gouverneurs des officiers de leur nation, leur laissant la liberté de vivre à leur manière : il leur fournit encore des bestiaux de toute espèce.

Après le terrible échec qu'il venoit d'essuyer, le prince Tokous-témour s'enfuit chez Yessoutier, de sa propre famille : cet asyle, qui paroissoit le plus sûr pour lui dans le triste état où ses affaires étoient réduites, lui devint cependant funeste ; il y trouva sa perte & celle de la tige impériale des *Mongous*. L'ambitieux Yessoutier le voyant sans défense & avec une suite peu nombreuse, conçut le dessein de s'en défaire, & de se faire reconnoître prince des *Yuen* ; l'exécution lui en parut d'autant plus facile, que sa horde étoit composée de beaucoup de braves, sur lesquels il pouvoit compter ; il se flattoit d'ailleurs de soutenir ce titre mieux que Tokous-témour. Ainsi il n'hésita plus, & fit massacrer ce prince infortuné : cependant il ne prit que le titre de petit prince des *Yuen*.

1390.

La révolte de Yessoutier inquiéta l'empereur : il avoit espéré que la prise de Tokous-témour auroit décidé les *Mongous* à se ranger sous son obéissance, & la démarche de Yessoutier paroissoit devoir les en éloigner plus que jamais. Ainsi dans la résolution de les y contraindre par la force, au commencement de l'an 1390, il nomma Fou-yeou-té généralissime de ses troupes en Tartarie, & sous lui les princes de Tçin & de Yen, ses deux fils ; mais afin de leur ôter tout sujet de jalousie, il

les sépara, en formant deux divisions, dans chacune desquelles il mit un de ces princes : la première, où étoit le prince de Yen, commandée par Fou-yeou-té, sortit par Kou-pé-kéou, pour se rendre à Todou, où étoit Nayr-pouha, un des généraux des *Yuen*. A peine cette division eut-elle marché quelques jours, qu'il tomba une si grande quantité de neige, qu'elle ne pouvoit avancer qu'avec une peine extrême ; les officiers craignant d'en trouver encore plus en allant au nord, proposèrent au prince de retourner, & de remettre cette expédition à la fin du printemps. Le prince leur répondit que le mauvais temps ne devoit point arrêter des gens de cœur : ainsi malgré tout ce qu'elle eut à souffrir dans sa marche, l'armée impériale arriva quelques jours après à Todou, sans que Nayr-pouha en eut le moindre soupçon & elle vint camper à quelques *ly* du camp des *Mongous*.

Koan-tong, ancien ami de ce général, fut chargé de lui en porter la nouvelle & de l'inviter à se soumettre. Aussi-tôt que Nayr-pouha l'apperçut, il courut l'embrasser ; mais lorsqu'il eut apprit le sujet de sa mission, ce général & ses soldats vouloient sur le champ monter à cheval & s'enfuir. Koan-tong chercha à le rassurer, en lui certifiant que le prince de Yen n'apportoit que des propositions de paix : Nayr-pouha ne vit point d'autre parti que celui de se soumettre de bonne grace, & il suivit son ami au camp des impériaux. Le prince & Fou-yeou-té le reçurent d'une manière à lui faire oublier ce que sa démarche avoit d'humiliant ; ils firent des défenses très-sévères d'insulter le camp des *Mongous*, & laissèrent à ce général la même autorité qu'il avoit auparavant : il en fut si pénétré qu'il protesta que l'empereur n'auroit pas de sujet plus fidèle ni de serviteur plus zélé que lui. Le prince de Yen fit passer cette

nouvelle à la cour, où elle causa une joie universelle, & particuliérement à l'empereur, qui attendoit avec impatience le succès de cette expédition.

Le prince de Tçin & Ouang-pié, qui étoient partis du Chan-si à la tête de la seconde division, allèrent jusqu'au nord du *Chamo*, & revinrent sans amener un seul *Mongou*, & sans avoir rien fait.

Quelques précautions que prit l'empereur pour empêcher les *Mongous* de remuer, il n'en put jamais venir à bout. Au commencement de l'an 1391, Hotachachéli, de la famille des YUEN, entra en campagne pour inquiéter les *Mongous* qui s'étoient soumis aux MING. L'empereur envoya Fou-yeou-té & Ko-yn à leur secours. Ces deux généraux se mirent en marche à la troisième lune, & arrivèrent à la cinquième avec leur armée à Hatchéchéliouang, d'où ils envoyèrent à la découverte. Après avoir séjourné deux jours, ils continuèrent leur route, & parvinrent, à la sixième lune, sur les bords de la rivière de Tor, près de la montagne Hélinya, où ils firent beaucoup de prisonniers, mais de peu de considération.

1391.

Fou-yeou-té cherchant d'autres ennemis plus redoutables, entra dans le pays de Hessonglin, habité par des Barbares, & poussant jusqu'aux montagnes Hiong-pi-chan, il y rencontra Niélahan roi des *Tatars*, qu'il poursuivit chaudement & auquel il fit un grand nombre de prisonniers. Satisfait de cette expédition, il reprit le chemin de la Chine, emmenant ses prisonniers pour servir de témoins, que s'il ne s'étoit pas distingué davantage on ne pouvoit lui en faire un crime, puisqu'il avoit été si loin en chercher l'occasion.

A la huitième lune, l'empereur se vit obligé d'envoyer encore une armée du côté de l'ouest contre les *Mongous* qui s'étoient

emparés

emparés de *Hami*. Song-tching & Liéou-tching, qui la commandoient, arrivèrent à la neuvième lune, & firent aussi-tôt escalader cette place, qu'ils emportèrent d'emblée : ils firent main-basse sur tous ceux qui voulurent résister & emmenèrent prisonniers Piéliéki, qui prenoit le titre de roi, & Sanlicheko, tous deux de la famille des *YUEN*, avec Yo-chan, ministre d'état, & treize cens soldats.

1392.

L'an 1392, à la quatrième lune, mourut l'héritier de l'empire, prince d'une grande espérance & doué d'excellentes qualités ; il aimoit le peuple & secouroit les malheureux : l'empereur témoigna les plus vifs regrets de sa perte.

Cette même année, à la sixième lune, mourut le général Mou-yn, âgé de quarante-huit ans. Peu d'officiers pouvoient lui être comparé pour l'activité & la bravoure. Il étoit né à Ting-yuen, de la dépendance de Fong-yang : son père & sa mère le laissèrent orphelin en bas âge, & l'empereur, à qui la vivacité de son esprit plut beaucoup, le prit en amitié & l'adopta pour son fils. Ce prince composa lui-même son éloge, qu'il fit graver sur son tombeau, & il envoya un des officiers de sa présence faire en son nom, devant son cercueil, les cérémonies accoutumées. Pour récompense de ses services il le créa prince, sous le titre de *Kien-ming-ouang*, qu'il rendit héréditaire à ses descendans en ligne directe, & il fit placer son portrait dans la salle des grands hommes.

A la septième lune, le roi de *Lieou-kiéou* envoya ses fils & ses frères cadets étudier au collége impérial : le tribunal des cérémonies eut ordre de leur fournir tout ce qu'il leur seroit nécessaire suivant leur condition.

A la huitième lune, HONG-VOU déclara prince héritier l'aîné des enfans de celui de ses fils qu'il avoit désigné son suc-

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1392.
Hong-vou.

ceſſeur avant ſa mort. Cette diſpoſition déplut à quelques-uns de ſes autres fils, qui aſpiroient à ce rang, & fut la cauſe de grands troubles.

Les *Mongous* ſe voyant ſurveillés de près du côté du nord, portèrent leurs vues ſur les provinces occidentales de l'empire. Yuélou-témour, prince de la famille des *Yuen*, excita ſes voiſins à prendre les armes. Lan-yu fut envoyé contre eux, avec ordre d'aller droit au pays de Han-tong. Ce général y arriva à la cinquième lune; mais les rebelles s'étoient repliés pour s'emparer de pluſieurs paſſages importans, où ils conſtruiſirent des forts. A ſon approche de Kien-tchang, Yuélou-témour en ſortit pour aller garder ces paſſages; il y diſputa le terrein pied à pied; mais Kio-neng, commandé pour attaquer celui de Tchuang-lang-tchai, le força & y fit priſonnier Toan-taï-ping, lieutenant de Yuélou-témour, qui prit lui-même la fuite avec les troupes qui le défendoient. Kio-neng le pourſuivit de paſſage en paſſage, & de forteresse en forteresse, & lui tua dans ces différentes attaques plus de dix huit cens hommes; enfin, pour dernière reſſource, Yuélou-témour ſe jetta dans Pé-hing-tchéou, que Lan-yu fit auſſi-tôt inveſtir. Ce général s'avançant avec toute l'armée, le ſerra de ſi près, qu'il l'obligea à capituler: il vint avec ſon fils & tout ſon monde ſans armes ſe mettre à la diſcrétion de Lan-yu, qui rendit la liberté à ſes ſoldats; mais quant à ce prince & ſon fils, il les fit conduire ſous une eſcorte ſûre à la cour, où ils eurent la tête tranchée comme coupables de rebellion, après s'être ſoumis une première fois.

Lan-yu ne croyant pas ſes ſervices aſſez récompenſés par le titre de comte, oſa s'en plaindre ouvertement. Hong-vou, pour le ſatisfaire, le nomma *Tai-ſſé* ou grand maître de l'em-

pire. Le général Su-ta s'étoit cru honoré d'une pareille dignité; cependant Lan-yu la regarda comme fort au-dessous de son mérite, & répondit avec beaucoup d'arrogance & de présomption à celui qui lui en porta la nouvelle. Quelques jours après, l'empereur ayant rejetté un projet qu'il avoit proposé, il en fut offensé, & dit avec humeur, qu'on se défioit sans doute de son zèle & de sa fidélité: il ajouta qu'on pensoit peut-être plus juste à son égard qu'on ne le croyoit. Ces paroles indiscrettes éclairèrent Tsiang-hien, gouverneur de Mien-y-oueï, sur les soupçons qu'il avoit conçus contre lui, mais sur lesquels il n'avoit osé jusqu'alors s'expliquer. Il dressa un placet, où il mettoit en évidence les desseins de révolte de ce général, sur-tout depuis la violence qu'il avoit faite à l'épouse du prince héritier des *YUEN*. Sur cette accusation, Lan-yu fut arrêté & remis entre les mains de la justice. Il avoua d'abord à ses juges l'intention où il étoit de se révolter; mais furieux de ne pouvoir échapper au châtiment, il enveloppa dans sa disgrace un grand nombre des plus braves officiers de guerre & de lettres, auxquels il soutint, d'une manière si circonstanciée, leur complicité avec lui, que ces accusés ne pouvant se défendre ni se justifier, furent tous condamnés à mourir comme rebelles. L'empereur leur accorda par grace de ne point subir l'infamie du supplice, mais de se faire mourir eux-mêmes; il en excepta Lan-yu, qui fut exécuté suivant la rigueur des loix. Ainsi toute sa famille fut éteinte; & à cette occasion, plus de vingt mille personnes perdirent la vie.

L'année suivante, un mandarin de Tsing-tchéou du Chan-tong, demanda à l'empereur ses ordres sur un cas extraordinaire arrivé dans un *hien* de sa jurisdiction. Un certain Kiang-pé-eul, dans la plus grande indigence, voyant sa mère ma- 1394.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1394. *Hong-vou.*

lade, & ne sachant comment la soulager, se coupa plusieurs lambeaux de chair, qu'il lui donna à manger. Comme elle ne guérissoit pas, il fit vœu à l'idole du temple *Taï-yo*, de lui sacrifier un de ses enfans, si sa mère échappoit à la mort. Quelque temps après cette femme recouvra la santé : son fils, pour accomplir son vœu, sacrifia à l'idole un garçon de trois ans qu'il avoit. L'empereur révolté de cette action barbare, répondit au mandarin : « Les liens qui attachent le père au fils » sont sacrés & forment un des premiers devoirs de la nature. » Un père doit porter trois ans le deuil de son fils aîné, & » Kiang-pé-eul, en père dénaturé, immole le sien sans écouter » le cri du sang & sans donner aucune marque de deuil ; » n'est-ce pas étouffer tout sentiment, & violer à la fois la » nature & les loix, en se rendant coupable d'un crime inoui, » même chez les Barbares ? Il mériteroit qu'on le punît du » dernier supplice. Je lui fais grace de la vie, en considération » de ce qu'il a cru, par son abominable sacrifice, sauver sa » mère ; mais qu'on lui donne cent coups de *pan-tsé*, & qu'il » soit envoyé en exil à la mer du midi. L'empereur ordonna au tribunal des *rits* de déterminer la peine que mériteroit à l'avenir un pareil crime, afin que cette loi contînt ceux qu'une fausse piété filiale pourroit porter à commettre de semblables horreurs, auxquelles on n'avoit point pourvu, parce qu'on n'avoit pu les supposer.

1395. L'an 1395, mourut le général Fong-ching, avec la dignité de comte, que l'empereur transmit à ses héritiers ; mais il borna à cette seule faveur la récompense de ses services. La dernière campagne de ce général en Tartarie lui avoit fait beaucoup de tort. Quelque temps après mourut aussi le général Tang-ho. L'empereur envoya un grand de sa présence faire

en son nom devant son cercueil les cérémonies des funérailles; il le déclara prince, sous le nom de *Tong-nghéou-ouang*, & fit mettre son portrait au second rang dans la salle des grands hommes. Ce général avoit suivi la fortune de HONG-VOU depuis sa première campagne, & s'étoit distingué à la prise de Ho-tchéou.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1395. *Hong-vou.*

A la septième lune, un *Tao-ssé* offrit à l'empereur, comme une rareté, un livre de sa secte que ce prince refusa. Les grands l'assuroient que tous ceux qui avoient lu cet ouvrage en disoient beaucoup de bien; mais HONG-VOU leur fit voir que la doctrine qu'il renfermoit sur le prétendu secret de l'immortalité, n'étoit qu'un pur charlatanisme qui avoit été funeste à beaucoup de princes & à d'autres personnes, ainsi que l'histoire l'attestoit. Il ajouta qu'en recevant cet ouvrage, il induiroit en erreur ses sujets, qui croiroient que leur souverain adoptoit un pareil systême; que son dessein étoit de s'en tenir aux maximes des anciens, avec lesquelles il étoit sûr de rendre le peuple heureux, au lieu qu'en favorisant les superstitions des *Tao-ssé*, ce seroit l'exciter à s'abandonner à des pratiques d'autant plus vaines, qu'il y auroit de la folie à se persuader qu'on pût vivre toujours : ainsi il défendit de lui en parler davantage.

Le premier jour de l'an 1396, l'empereur admit quelques-uns des grands en sa présence, & s'informa de l'état des peuples dans les provinces. Min-ké-gin, président du tribunal des *rits*, répondit que par ses bienfaits chacun vivoit content, & que la paix régnoit dans toutes les parties de l'empire. L'empereur regardant cette réponse comme une adulation, dit que les empereurs Yao & Chun, quoique soigneux & attentifs à pourvoir aux besoins du peuple, n'avoient pu empêcher qu'il n'y eût

1396.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1396. *Hong-vou.*

des pauvres dans leurs états, qu'ainsi il ne devoit pas se flatter à cet égard, d'être plus heureux que ces sages princes.

A la troisième lune, HONG-VOU envoya le prince de Yen avec un corps de troupes visiter les frontières de la Tartarie. Ce prince sortit des limites & poussa jusqu'à la montagne Tché-tcher, où il y eut un combat des plus vifs entre lui & les *YUEN*. Il fit prisonnier Solin-témour, leur général. Après cette victoire, dirigeant sa marche du côté de Niélanhatou, il y rencontra un autre parti de *Mongous*, commandé par Niéla & Nichaï, qu'il battit également; ensuite de quoi il reprit le chemin de la Chine.

1397.

La trentième année de son règne, HONG-VOU appercevant de grandes qualités dans le prince de Yen, se repentit de ne l'avoir pas nommé son successeur & de lui avoir préféré son petit-fils, auquel le droit de la naissance donnoit l'empire, comme l'aîné des enfans du prince héritier mort depuis quelques années. La foiblesse & le peu de capacité de ce jeune prince, le firent penser à lui substituer son oncle, & il s'en ouvrit à Lieou-san-ou, docteur du premier ordre, un de ses ministres. Ce mandarin effrayé des conséquences d'un pareil changement, se jetta à ses pieds, & le conjura de n'en rien faire. L'empereur reçut mal cette marque de zèle; & quelque-temps après, sous un autre prétexte, il lui ôta sa place, & le fit descendre à un degré de mandarinat inférieur: cependant, soit qu'il jugeât, par la chaleur avec laquelle Lieou-san-ou lui avoit parlé, que ce changement pourroit causer du trouble, soit qu'il voulût prendre du temps pour y disposer les esprits, ce prince parut n'y plus penser; mais il n'oublia pas le déplaisir que le ministre lui avoit causé en s'opposant à son dessein, & en cela il parut moins généreux & moins grand qu'il ne l'avoit été

jusqu'alors. Cependant il lui pardonna dans une occasion où il pouvoit le perdre. Le temps de l'examen du doctorat étant arrivé, il le nomma avec Pé-sin-tao pour y présider : cet examen fit beaucoup de mécontens. Tchin-ngan, qui fut mis à la tête des nouveaux docteurs, ne devoit pas même, disoit-on, en recevoir le grade. Ces plaintes parvinrent à l'empereur, qui voulut voir la composition de Tchin-ngan, & la jugea absolument mauvaise. Il fit mettre les examinateurs entre les mains du tribunal des crimes, qui les condamna à mort : Pé-sin-tao fut exécuté, mais l'empereur accorda la vie à Lieou-san-ou.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1397. *Hong-vou.*

Cette dernière année de son règne, HONG-VOU ayant ordonné au prince de Yen d'assembler une armée pour aller avec ses frères visiter les frontières, il lui dit qu'étant devenu, par la mort des princes de Tsin & de Tçin, l'aîné de sa famille, il le nommoit chef de tous les princes, voulant qu'ils lui obéissent en ce qui ne seroit pas contraire au service & aux intérêts de son successeur. Lorsqu'il fit cette disposition, l'empereur se sentoit déja attaqué de la maladie dont il mourut : elle ne l'empêcha cependant pas d'aller au conseil & d'y terminer les affaires avec autant d'activité que lorsqu'il étoit en pleine santé. Sur la fin de la quatrième lune, il nomma Tsi-taï président du tribunal de la guerre, & eut avec lui une longue conférence sur l'état présent de la cour. Comme ce mandarin étoit fort dans les intérêts du prince héritier, l'empereur lui donna plusieurs instructions sur la conduite qu'il devoit tenir à son égard & sur les moyens dont il devoit se servir lorsqu'il seroit sur le trône.

1398.

Au commencement de la cinquième lune, la maladie de l'empereur devint si considérable, qu'il ne put plus sortir de son appartement ni même se lever; sentant sa fin approcher, il chargea Tsi-taï & Hoang-tsé-heng, sur le zèle & la fidélité

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1398. *Hong-vou.*

desquels il pouvoit compter, du soin des affaires pendant les premières années du règne de son successeur; après quoi il dicta à son secrétaire ses denières volontés en ces termes : « Il y a long-temps que j'ai reçu l'ordre du Hoang-tien de » gouverner l'empire ; je l'ai possédé trente-un ans, non sans » de grands travaux, ni sans des difficultés qu'on auroit cru » insurmontables. Aujourd'hui, âgé de soixante-onze ans » commencés, je sens mes forces s'affoiblir, & je vois qu'il » faut subir le sort commun à tous les hommes. Ce qui me » console en quittant la vie, c'est de laisser l'empire entre les » mains de Tchu-ouen, mon petit-fils. Quoique jeune, il est » éclairé, doux & rempli des sentimens que la vertu inspire ; » je ne doute point qu'il ne fasse le bonheur de ses peuples, » & que l'empire ne jouisse de la paix. Vous, mandarins de » la cour & des provinces, d'armes & de lettres, réunissez-» vous pour le servir avec zèle & fidélité, & l'aider à soutenir » avec éclat le poids de la dignité dont il va être revêtu. » Quant à ce qui concerne mes funérailles, j'ordonne qu'on » se conforme exactement à ce qui a été pratiqué pour celles » de l'empereur Ouen-ti, de la dynastie des *HAN*. Que ce der-» nier ordre soit publié dans tout l'empire ».

Quelques jours auparavant l'empereur avoit envoyé tous les princes ses fils, chacun dans leur principauté, en leur ordonnant d'y demeurer jusqu'à ce qu'il les rappellât. Il crut devoir user de cette politique, afin que son successeur pût prendre paisiblement possession du trône. Quoique sa maladie empirât, cependant, par les soins des médecins, il vécut encore jusqu'au dixième jour de la cinquième lune intercalaire. Ce prince avoit des grandes qualités, & peu de défauts essentiels. Ennemi du faste, ses habits & son train étoient des plus modestes ; doué

doué d'un ſens droit & de beaucoup de pénétration, il connoiſſoit bientôt le génie & les talens de ceux qui l'approchoient: ce diſcernement faiſoit qu'il employoit chacun ſuivant ſa capacité & qu'il étoit toujours bien ſervi. Il ſaiſiſſoit avec une juſteſſe admirable les avantages & les inconvéniens d'une entrepriſe, & rarement il ſe trompoit. Perſuadé que l'intérêt perſonnel conduit toujours le peuple, il veilloit à ce qu'on ne lui causât aucun dommage, & il donnoit tous ſes ſoins à lui procurer le néceſſaire pour vivre en paix: cette conduite pleine de bonté engagea les peuples à ſe ſoumettre facilement à ſa domination, & le fit réuſſir dans preſque tout ce qu'il entreprit.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1398. *Hong-vou.*

KIEN-OUEN-TI.

Le prince héritier, petit-fils de Hong-vou, âgé ſeulement de ſeize ans, prit poſſeſſion du trône ſans aucune oppoſition de la part des grands. Comme le feu empereur avoit eu la politique d'éloigner de la cour ſes fils, dans la vue d'éviter le trouble, KIEN-OUEN-TI ne put ſe diſpenſer de leur faire part de la mort de ſon grand-père & de les appeller à ſes funérailles; mais il ne le fit que ſept jours après qu'elles furent terminées. Les princes de Tchéou, de Tſi, de Siang, de Taï & de Min reçurent cette nouvelle avec beaucoup d'humeur; ils ſe laiſsèrent même aller à des paroles offenſantes, qu'ils étoient bien aiſe qu'on rapportât au nouvel empereur. Le prince de Yen, l'aîné de tous, ſe mit en chemin pour ſe rendre à la cour; Tſi-taï, que le feu empereur avoit donné pour conſeil à ſon petit-fils, ne s'attendoit pas à trouver tant d'obéiſſance de la part du prince de Yen; lorſqu'il fut

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1398.
Kien-ouen-ti.

qu'il étoit arrivé à Hoaï-ngan, il lui fit donner ordre par le nouvel empereur, de retourner dans sa principauté. Ce prince regarda cet ordre comme un affront; cependant il en fut bien aise, parce qu'il lui fournissoit un prétexte pour exécuter le dessein qu'il méditoit d'enlever l'empire à son neveu. Les princes avoient si peu dissimulé leur mécontentement, que l'empereur ne put l'ignorer: il sut que leur plan étoit de commencer par faire mourir Tsi-taï & Hoang-tsé-teng, les deux ministres régens, & de faire valoir leurs prétentions à la couronne. Kien-ouen-ti ayant consulté ces deux ministres sur les moyens de prévenir les troubles dont il étoit menacé, Tsi-taï fut d'avis d'attaquer d'abord le prince de Yen, comme étant le plus à craindre; mais Hoang-tsé-teng représenta que ce prince ayant pris ses précautions, si l'on venoit à échouer contre lui, on risqueroit de tout perdre, au lieu qu'en commençant par le prince de Tchéou, avec lequel il avoit de grandes liaisons, & en lui ôtant cet appui, il feroit facile après de le réduire. L'empereur adopta ce dernier sentiment, & en conséquence il ordonna à Li-king-long d'aller avec un corps de troupes dans le Ho-nan se saisir du prince de Tchéou & de sa famille: ce coup de main réussit, le prince & sa famille furent amenés à la cour; l'empereur le réduisit au rang du peuple, & l'exila dans la province de Yun-nan.

1399.

A la dixième lune, Tchin-tsi, mandarin de lettres dans la province du Ssé-tchuen, fit courir le bruit qu'on levoit des troupes du côté du nord, & que l'année suivante elles devoient se mettre en campagne: comme il le publioit par-tout, la chose vint jusqu'à l'empereur, qui, le regardant comme un séditieux, ordonna de l'arrêter & de le faire mourir. Tchin-tsi ne parut point troublé lorsqu'on lui signifia cet ordre, &

répondit avec tranquillité, que si l'événement prouvoit le contraire, on auroit raison de le faire mourir; mais que s'il disoit la vérité, c'étoit une injustice de le faire périr avant que d'être sûr s'il en imposoit: qu'on pouvoit le tenir prisonnier jusqu'à l'année suivante, qu'alors on verroit ce qui en arriveroit: cette réponse parut raisonnable, & l'empereur donna des ordres de surseoir à l'exécution de ce mandarin.

Cependant cet avis ne servit qu'à redoubler ses inquiétudes sur la conduite de ses oncles: il n'étoit rassuré que sur le compte du prince de Chou, que sa grande réputation d'homme sage distinguoit des autres; c'est ce qui l'engagea à envoyer demeurer auprès de lui le prince de Taï, dont il n'avoit pas la même opinion, dans l'espérance que l'exemple & les paroles du prince de Chou le rameneroient à des sentimens de paix & de soumission.

A la douzième lune, Kao-oueï, mandarin d'armes, proposa de faire changer de principauté aux princes, comme étant un moyen de diminuer leur puissance & de rompre les mesures qu'ils pouvoient avoir prises pour se révolter. Quoique l'empereur sentît que c'étoit là le meilleur parti, il préféra cependant celui d'envoyer auprès du prince de Yen deux mandarins pour le surveiller; mais ce prince, convaincu qu'ils venoient l'espionner, les fit mourir. L'empereur ne douta plus alors de ses intentions: comme il avoit déja abaissé le prince de Tchéou au rang du peuple, il résolut d'user de la même punition envers les princes de Min, de Pé, de Tsi & de Taï, mais sans toucher au prince de Yen, persuadé qu'en lui ôtant le secours de ses frères, il n'oseroit rien entreprendre.

Les oncles de l'empereur ne lui donnèrent d'ailleurs que trop lieu de les punir dans la suite: Tchu-keng, prince de Min, sans

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1400. *Kien-ouen-ti.*

respect pour les loix de l'empire, fit mourir un de ses officiers qui lui avoit fait des remontrances dictées par le zèle & par la droiture. KIEN-OUEN-TI saisit cette occasion pour le faire accuser, & sur les preuves, il le dégrada de sa dignité & le mit au rang du peuple. Tchu-pé, prince de Siang, accusé d'avoir fait mourir injustement un de ses sujets, fut condamné à la même peine; ne pouvant digérer cet affront, ce prince fut mettre le feu à son hôtel & se précipita au milieu des flammes, où il fut bientôt étouffé. Tchu-po, prince de Tsi, s'étant rendu à la cour où il avoit été mandé pour se justifier d'une accusation qui n'éclata point au-dehors, n'y fut pas plutôt arrivé qu'on l'arrêta; il fut condamné, comme les autres, à perdre son rang de prince. Le même arrêt fut prononcé contre Tchu-koué, prince de Taï, & lui fut intimé à Taï-tong, où il faisoit sa résidence.

Le prince de Yen, persuadé qu'on n'avoit commencé par eux que pour le priver des secours qu'il en pouvoit espérer, crut ne devoir plus différer l'exécution de son projet, sur-tout après avoir fait mourir trois grands mandarins envoyés par l'empereur dans sa principauté : ainsi il commença par placer ses créatures dans les villes importantes & répandit de tous côtés le manifeste suivant :

« Je suis fils de l'empereur Kao-hoang-ti, & celui auquel il » a fait le plus de part de ses intentions. Parmi les instructions » qu'il nous a laissées, il dit : Si le gouvernement se trouve » entre les mains de perfides ministres, il faut recourir aux » armes pour les exterminer & délivrer le prince qui est sur le » trône d'une peste aussi pernicieuse. C'est ce motif qui me » met les armes à la main : le ministère est occupé par deux » traîtres qui cherchent à détruire l'édifice que mon auguste » père a élevé avec des peines infinies, & en s'exposant aux

» plus grands dangers. Si on ne réprime leur audace, ils feront » tomber le prince qu'il a établi son successeur; je veux, à » l'exemple de Tchéou-kong, lui servir d'appui, & faire pour » notre dynastie, ce que ce sage ministre fit pour l'empereur » Tching-ouang son neveu. O vous les fidèles sujets & servi- » teurs du grand Hong-vou, unissez-vous à moi pour punir » les perfides Tsi-taï & Hoang-tsé-teng! Déja cinq de mes » frères ont été victimes de leur scélératesse; ils les ont traités » si ignominieusement, que le prince de Siang ne pouvant » survivre à sa honte, s'est précipité dans les flammes : s'ils » m'ont épargné, ce n'est que pour me porter plus sûrement » le coup qu'ils me destinent. Déja même ils avoient envoyé » des gens aussi méchans qu'eux m'espionner, afin de don- » ner de l'ombrage à l'empereur & de faire naître l'occasion » de me perdre; je m'en suis fait justice, & j'ai cru servir » l'état en le purgeant de gens de cette trempe. L'empereur » n'a aucune part à ces manœuvres odieuses; son caractère » doux & bienfaisant l'éloigne d'injustices & de cruautés » dignes de deux ambitieux, qui ne voient qu'avec jalousie » l'autorité que notre père nous avoit confiée pour réprimer » les entreprises contraires aux intérêts de sa famille. C'est » dans cette vue qu'il nous a donné des principautés; mes » frères les ont perdues; moi-même, quoiqu'il y ait près de » vingt ans que je gouverne celle-ci selon les loix de l'empire, » quoique j'aie donné en toute occasion des preuves de mon » zèle & de ma fidélité à servir l'empereur mon maître, ils » ont résolu ma perte, & je ne puis l'éviter qu'en les préve- » nant. Ce n'est donc aucun motif d'ambition ni de révolte » qui me fait lever l'étendard; je cherche à empêcher la ruine » de ma famille qu'on opprime, & à soutenir l'empereur sur

» un trône que deux traîtres minent ſourdement. Ma cauſe » doit être celle de tous ceux qui conſervent de l'affection » pour le ſang du grand Hong-vou, injuſtement avili ».

Ce manifeſte ne tarda point à parvenir juſqu'à l'empereur, qui donna des ordres pour s'oppoſer aux entrepriſes de ſon oncle. De ſon côté le prince de Yen chercha à s'aſſurer des principales villes de ſa principauté. Fang-ching, gouverneur de Tong-tchéou, ne fit aucune difficulté de lui remettre cette place & même de ſe ranger ſous ſes drapeaux; mais il ne trouva pas la même facilité dans Ma-ſiuen, gouverneur de Ki-tchéou. Tchang-yu, général du prince, inveſtit cette place, & envoya un de ſes officiers au commandant le ſolliciter de ſe déclarer pour le prince. Ce fidèle gouverneur reçut mal l'envoyé, & lui reprocha ſon ingratitude & ſon infidélité, ainſi qu'à tous ceux qui ſuivoient le parti du prince dans ſa révolte. Auſſi-tôt qu'il l'eut congédié, il fit une ſortie à la tête d'une grande partie de la garniſon, & ſe battit avec une eſpèce de fureur; mais enveloppé de toutes parts, & accablé par le nombre, il fut fait priſonnier, avec preſque tout ce qui lui reſtoit de monde. Tchang-yu, charmé de ſa bravoure & de ſon intrépidité, fit tout ce qu'il put pour le gagner; mais il ne put en obtenir que les reproches les plus ſanglans, dont il fut ſi outré qu'il le fit mourir. Mao-ſouï, que Ma-ſiuen avoit laiſſé dans la ville, en ouvrit auſſi-tôt les portes, & prit parti dans l'armée des aſſiégeans.

Après la priſe de Ki-tchéou, le prince s'avança du côté de Tſun-hoa. Au ſeul bruit des tambours, Tſiang-yu, qui en étoit gouverneur, ſe rendit. Tching-hiang, gouverneur de Mi-yun, imita ſon exemple. Yu-tching, commandant du fort Ku-yong-koan, poſte important, l'abandonna. Le prince diſoit que ce

poste étoit, par rapport à Pé-ping, ce que le gosier est au corps: cependant il n'étoit défendu que par une foible garnison, avec laquelle il étoit impossible au commandant de tenir, s'il n'étoit secouru. Les troupes du prince s'en emparèrent.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1400. *Kien-ouen-ti.*

Sur la nouvelle que le prince rebelle avoit pris les armes contre l'empereur, Song-tchong avoit rassemblé à la hâte sept à huit mille hommes dans Hoaï-laï pour défendre cette place. Il fit même répandre le bruit parmi les soldats de la garnison, que par son ordre on avoit massacré à Pé-ping leurs parens, & quon avoit jetté leurs corps à la voirie : il cherchoit à les animer par-là à se venger de cette barbarie. Le prince, qui en fut instruit, fit mettre aux premiers rangs la plupart de ceux qu'on l'accusoit d'avoir fait égorger ; de sorte qu'à la première rencontre, les soldats de Hoaï-laï reconnoissant leurs pères, leurs frères, coururent les embrasser & furent convaincus que leur général les avoit trompés. N'ayant plus de confiance en lui, ils le quittèrent pour se ranger du côté du prince. Song-tchong, sans paroître intimidé de leur désertion, soutint en brave homme les efforts de l'ennemi. Sun-taï, qui commandoit son avant-garde, fit des prodiges de valeur. Le prince le remarquant pénétra jusqu'à lui & lui décocha une flèche, qui lui fit une blessure mortelle. Ce brave homme, sans laisser paroître aucune altération sur son visage, arracha la flèche ; & quoique couvert de sang, il continua de tenir ferme, jusqu'à ce que épuisé par la perte de son sang il tomba mort. Ce fut le signal de la victoire pour le prince. Les troupes de Song-tchong se débandèrent, & cherchèrent à se mettre à couvert dans les murs de Hoaï-laï ; les vainqueurs les poursuivirent, & entrèrent pêle-mêle avec eux. Song-tchong, Yu-tching & Pong-tsu se défendirent

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1400. *Kien-ouen-ti.*

encore de rue en rue : le prince ne devint maître de la place que par la mort de ces trois officiers. La défaite de Song-tchong & la prise de Hoaï-laï, firent une si grande impression sur les esprits, que rien ne paroissoit devoir résister à ses armes. Les gouverneurs de Kaï-ping, de Long-men, de Chang-kou & de Yun-tchang se soumirent, ainsi que ceux des villes du département de Yong-ping. Ces nouvelles consternèrent la cour : elle nomma King-ping-ouen grand général des troupes, qu'elle envoya contre le prince, & sous lui Li-kien & Ning-tchong, avec d'autres officiers, sur la fidélité & la bravoure desquels elle crut pouvoir compter. L'empereur dit à ses ministres qu'il falloit recommander à ces officiers de se comporter de maniere qu'on ne pût pas le taxer d'avoir tué son oncle ; il donna des ordres de l'épargner, quelque chose qu'il en pût arriver.

A la huitième lune, King-ping-ouen & les autres généraux se rendirent, avec une armée de trois cens mille hommes, du côté de Tching-ting. Su-kaï, avec une division de cent mille hommes, alla se poster à Ho-kien, d'où il en détacha neuf mille sous les ordres de Yang-song, qui s'empara de Hiong-hien. Le prince jugeant qu'il lui seroit facile de la reprendre, s'approcha de cette place ; & profitant d'un jour consacré aux réjouissances, qui étoit le 15 de la huitième lune, il fit avancer sans bruit ses troupes à la nuit fermante, persuadé que Yang-song & la garnison ne seroient occupés que de divertissemens. Vers minuit il fit escalader les murs, où il ne trouva aucune résistance. Dès qu'on s'apperçut qu'il étoit entré dans la ville, les soldats de Yang-song, à demi-ivres, coururent aux armes, & se battirent le reste de la nuit avec un si grand acharnement, que de neuf mille qu'ils étoient il n'en échappa pas un seul,

ſeul. Mais cette victoire coûta cher au prince, dont la perte fut encore plus conſidérable : cependant il fut en quelque ſorte dédommagé par la priſe de plus de huit mille chevaux, qui lui ſervirent à remonter ſa cavalerie. Jugeant que Fan-tchong qui étoit à Tſing-tchéou, ne manqueroit pas de venir au ſecours de Yang-ſong, il réſolut de le prévenir, & mit Tan-hien en embuſcade de l'autre côté du pont Yué-yang-kiao, avec mille hommes d'élite, en lui recommandant de charger l'ennemi auſſi-tôt qu'il entendroit tirer le canon. Le prince ſortit de la ville avec le reſte de ſon armée, qu'il diviſa en pluſieurs corps afin d'envelopper l'ennemi de tous côtés. Ses coureurs lui ayant rapporté que Fan-tchong paroiſſoit, il détacha quelques troupes légères pour eſcarmoucher avec lui & l'attirer dans l'embuſcade. Ce général, aſſailli de toutes parts, voulut gagner le pont; mais les mille hommes de Tan-hien lui barrèrent le chemin : cependant il fit ferme par-tout & ſe défendit en héros, juſqu'à ce que accablé par le nombre, il fut enfin obligé de céder ; la plupart de ſon monde fut tué ou noyé, & lui-même fait priſonnier. Après cette victoire le prince fit prendre à ſes troupes la route de Tching-ting, dans le deſſein d'attaquer Keng-ping-ouen. Comme il étoit ſur le point de ſe mettre en marche, il apprit de Tchang-pao, transfuge du camp des impériaux, que leur armée, au lieu d'être de trois cens mille hommes, n'étoit que de cent trente mille, dont une partie étoit campée au nord, & l'autre au ſud de la rivière To-ho : le prince répandit auſſi-tôt cette nouvelle dans ſon camp, afin de raſſurer ſes ſoldats, que la ſupériorité des ennemis avoit pu intimider, & il fit repartir Tchang-pao pour Tching-ting, avec ordre d'y publier la défaite de Fan-tchong & la priſe de Hiong-hien & de Tching-tchéou.

De l'Ère Chrétienne. *Ming.* 1400. *Kien-ouen-ti.*

Peu de temps après, le prince, à la tête de son armée victorieuse, prit la route de cette ville. Keng-ping-ouen, instruit de sa marche, sortit à sa rencontre, non dans le dessein de le combattre, mais seulement pour reconnoître la disposition de son armée, persuadé qu'ayant la ville à dos il n'auroit rien à craindre; mais le prince qui s'étoit douté qu'il prendroit ce parti, lui coupa le chemin de la retraite. Ce général se voyant tourné, voulut regagner les murs de Tching-ting; il fut arrêté par Tchu-neng, qui lui tua une trentaine de cavaliers, & le contraignit de se réfugier du côté de l'est du To-ho, où s'étant mis à la tête de quelques dix mille hommes, il vint à son tour chercher Tchu-neng. Celui-ci l'attendit de pied-ferme, & lorsqu'il le vit à portée, il le fit charger vigoureusement. Les impériaux perdirent beaucoup de monde dans cette action; trois mille prisonniers, entre autres les lieutenans généraux, Ning-tchong, Kou-tching, Lieou-souï & Li-kien prirent parti dans les troupes du prince. Li-kien avoit épousé la princesse Taï-min, septième fille de Hong-vou. Sa bravoure & ses autres qualités, jointes aux avantages de sa figure, lui méritèrent l'honneur de devenir le gendre de l'empereur. Kou-tching avoit servi long-temps dans le palais, & avoit été dans l'intimité & la confiance du prince, qui les fit conduire tous deux à Pé-ping.

Keng-ping-ouen, voyant qu'il avoit du dessous, voulut se jetter dans Tching-ting & conserver du moins cette place à l'empereur; mais il trouva sur son chemin un corps de troupes du prince, contre lequel il lui fallut disputer le passage; il n'en seroit jamais venu à bout, sans le secours que lui amena le général Ou-kié, avec lequel il repoussa si vivement les ennemis, qu'ils lui laissèrent la liberté d'entrer dans la ville. Le prince l'y fit aussi-tôt investir, & tenta de l'emporter par escalade; mais

ses gens ayant été repoussés avec une perte considérable, il ne voulut pas risquer un second assaut & reprit le chemin de Pé-ping. L'empereur irrité de ce que Keng-ping-ouen s'étoit laissé battre, le rappella & le fit remplacer par Li-king-long, créature du ministre Houang-tsé-teng.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1400. *Kien-ouen-ti.*

A la neuvième lune, le général Ou-kao, Keng-yen & Yang-ouen assemblèrent, dans le Leao-tong, un corps d'armée assez considérable, à la tête duquel ils entrèrent dans la province de Pé-ping, & allerent mettre le siége devant Yong-ping.

Li-king-long étant arrivé à Té-tchéou, expédia des ordres aux troupes des provinces de se trouver au rendez-vous qu'il leur assigna près de Ho-kien : cette armée devoit être de cinq cens mille hommes. Le prince de Yen, qui connoissoit le peu d'habileté & la présomption de ce général, ne douta point qu'il n'entreprît le siége de Pé-ping : cependant sans craindre pour la capitale de ses états, dont il confia la garde à son fils, en lui recommandant de ne faire aucune sortie & de se tenir sur la défensive, il se disposa à aller au secours de Yong-ping. Ou-kao, qui l'assiégeoit n'osa l'attendre. L'empereur, mécontent de la conduite de ce général, le cassa de tous ses emplois, qu'il donna à Yang-ouen.

Le prince de Yen voyant que Li-king-long n'avoit pas profité de son absence pour attaquer Pé-ping, saisit cette occasion de s'emparer de Ta-ning & des trois départemens qui en dépendoient ; le prince de Ta-ning, avec lequel il avoit toujours eu des liaisons, se déclara en sa faveur. Cependant il ne réussit dans cette expédition qu'après la prise de Song-ting-koan, où il perdit beaucoup de monde par la bravoure de Lieou-tchin, qui la défendit avec tant de courage & d'habileté, qu'il auroit probablement échoué, si les soldats de la garnison

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1400.
Kien-ouen-ti.

n'eussent abandonné ce commandant pour se ranger sous ses drapeaux : par cette défection, Lieou-tchin se vit contraint de s'embarquer pour se mettre en sûreté.

Cependant Li-king-long sachant le prince occupé du côté de Ta-ning, & persuadé qu'il ne pourroit pas revenir de si-tôt, fit défiler ses troupes vers Pé-ping. En arrivant au pont de Lou-keou, qui n'étoit point gardé, il dit, avec un ton d'ironie, que cette négligence prouvoit que le prince n'étoit pas aussi habile qu'on le faisoit. Il envoya un détachement se saisir de Tong-tchéou, & divisant une partie de son armée en neuf piquets, il les fit camper près des villages voisins, pour être à portée d'arrêter le prince, en cas qu'il vînt au secours de Pé-ping ; avec l'autre partie il alla investir cette capitale, & attaqua la porte appellée *Chun-tching-men*, que Li-yang & Léang-ming défendoient ; le jeune prince qui commandoit dans la ville, fit sortir la nuit l'élite de la garnison, & tomba brusquement sur un des quartiers des assiégeans, qu'il obligea de reculer plus de dix *ly*. Ku-neng accouru à leur secours à la tête de mille à douze cens cavaliers, repoussa les assiégés jusqu'à la porte *Tchang-yé-men*, & il seroit entré avec eux dans la place, si Li-king-long craignant quelque surprise ne lui avoit envoyé ordre de se retirer.

Le prince de Yen, instruit que Li-king-long étoit devant Pé-ping, fit tant de diligence qu'en très-peu de jours il arriva à Hoeï-tchéou ; il composa son avant-garde de ses meilleures troupes, & la suivit de près avec le reste, résolu de donner bataille en arrivant, persuadé qu'il la gagneroit infailliblement, s'il ne laissoit pas à Li-king-long le temps de pourvoir à la sûreté de ses piquets : ils furent en effet attaqués & battus les premiers, malgré les renforts que ce général leur amena

lui-même : il les trouva si en désordre, qu'il ne put faire autre chose que de rallier les fuyards & de reprendre avec eux le chemin de Té-tchéou.

Le bruit de cette défaite se répandit bientôt de tous côtés, & parvint jusqu'à la cour. Hoang-tsé-teng, à qui l'empereur demanda s'il étoit vrai que ses troupes eussent été battues, lui répondit qu'effectivement elles en étoient venues plusieurs fois aux mains avec les rebelles; mais que ne pouvant résister au grand froid qui se faisoit sentir dans ces contrées, leur général avoit été obligé de les reconduire à Té-tchéou où il attendoit le retour du printemps. Ce ministre dépêcha un courier à Li-king-long pour le prévenir de ne point parler de sa déroute: en conséquence de cet avis, le général rendit à l'empereur un compte tel qu'il lui plut, & termina ses dépêches par la promesse, à l'ouverture de la campagne, d'agir avec la plus grande vigueur.

De son côté, le prince supposant qu'on savoit à la cour les avantages qu'il avoit remportés, écrivit à l'empereur pour le prier de redonner la paix à ses fidèles sujets, en faisant mourir Tsi-taï & Hoang-tsé-teng, auteurs de tous les troubles. Ces deux ministres, persuadés qu'ils n'étoient l'un & l'autre qu'un prétexte dont le prince couvroit son ambition, demandèrent eux-mêmes à l'empereur d'être renvoyés du ministère & éloignés de la cour, afin de mettre le prince dans son tort. Ces deux mandarins disgraciés, en apparence, ne cessèrent cependant point de tenir le timon du gouvernement : tout continua de se faire par leur ordre & par leur conseil.

Le prince, informé que Li-king-long avoit promis à l'empereur de rentrer le printemps prochain sur les terres de Péping, & persuadé qu'il n'oseroit le faire tandis qu'il le verroit à

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1401.
Kien-ouen-ti.

portée de s'y oppoſer, s'éloigna afin de l'attirer dans le piège; il partit au commencement de l'an 1401 à la tête de ſon armée, & prit la route de Taï-tong dans le deſſein d'en faire le ſiége, qu'il entreprit en effet après qu'on lui eut remis, en paſſant, la ville de Oueï-tchéou.

Li-king-long ne voulant pas avoir la honte de laiſſer prendre une place de cette conſéquence, ſans avoir fait quelque démarche pour la ſecourir, ſortit par Tſé-king-koan. Le prince abandonna le ſiége pour retourner par Ku-yong-koan, dans le Pé-ping, afin d'y attirer ce général; mais celui-ci, qui n'avoit mené qu'une partie de ſon monde, retourna à Té-tchéou, & diſtribua ſi mal ſon armée dans différens quartiers, qu'il donna par-là occaſion aux *Yen* de venir l'attaquer: à l'approche du prince il rappella tous ſes détachemens, dont il compoſa une armée de ſix cens mille hommes, qu'il publioit être d'un million. Son avant-garde étoit commandée par Ting-ngan, brave officier & capitaine expérimenté; le prince, qui le connoiſſoit, douta cette fois-ci de la victoire. Ting-ngan, ſecondé par Ku-neng & ſon fils, pouſſa en effet ſi vivement les troupes qu'il avoit en tête, que le prince fut obligé de faire avancer ſon corps de réſerve. Ce renfort arrêta Ting-ngan, mais ne put le faire reculer: le prince voyant que rien n'étoit capable de rompre l'ennemi, ſe mit lui-même à la tête de ſes gens; & alors l'action devint plus chaude & plus meurtrière. Ting-ngan ſoutint ſes efforts avec une égale bravoure, & l'on peut dire que l'honneur de la journée lui reſta, puiſque le prince fut contraint de ſe retirer dans ſon camp. Peu accoutumé à trouver tant de réſiſtance, il réſolut de recommencer le lendemain, & s'y diſpoſa le reſte de la nuit: il donna le corps de bataille à commander à Tchang-yu, l'aîle gauche à Tchu-neng, la droite à Tching-hiang, &

l'avant-garde à Kieou-fou, se réservant de secourir ceux qui en auroient besoin : il avoit cent & quelques dixaines de mille hommes, tous gens aguerris.

Le lendemain à la pointe du jour, après avoir rangé son armée en bataille, il la fit marcher à l'ennemi : elle rencontra d'abord Ku-neng & son fils, qui, soutenus par Ting-ngan, rompirent Fang-koan, & lui tuèrent ou prirent un grand nombre de ses gens. Ce premier échec fit tant d'impression sur Tchang-yu, qui commandoit le corps de bataille, qu'il en changea de couleur, & augura mal de cette journée. Le prince, sans en être intimidé, ordonna à Kao-hiu & à Tchang-yu d'attaquer l'aîle gauche des ennemis, & lui, à la tête de ses plus intrépides cavaliers, il les harceloit à la manière tartare ; il revint plus de cent fois à la charge, & eut jusqu'à trois chevaux tués sous lui. L'action devint alors générale ; Ku-neng fit face au prince, tandis que Ting-ngan d'un autre côté menoit fort mal Tching-hiang & Su-tchong à l'aîle droite ; le premier fut tué, & l'autre si maltraité que tout plia devant les impériaux.

Kao-hiu voyant les choses tourner si mal, vint se joindre au prince pour tâcher de rétablir les affaires : mais Ku-neng, qui avoit vu faire au prince un mouvement pour aller contre Ting-ngan, étoit aussi-tôt accouru, & ayant réuni leurs forces, ils l'obligèrent de reculer. Ku-neng qui vit les *Yen* plier, s'écria : Ils sont à nous, il faut aujourd'hui éteindre entiérement cette révolte. Ayant fait avancer Yu-tong-hien & Teng-tsu avec leurs brigades, ils poussèrent si vertement le prince, qu'il auroit infailliblement été perdu sans ressource, s'ils n'eussent pas quitté leurs rangs. Kao-hiu profitant du peu d'ordre que les impériaux gardoient, fondit sur eux avec un corps qui n'avoit point encore donné & tua Ku-neng & son fils. La mort de ces deux

braves officiers redonna du courage aux soldats du prince ; ils passèrent sur le ventre aux troupes de Ku-neng, dont le désordre se communiquant à celles de Ting-ngan, elles se mirent à fuir, sans que leur général pût les rassurer. Le prince saisissant ce moment favorable, attaqua le centre de l'armée impériale, qui découragé par la déroute de ses deux aîles, ne fit aucune résistance. Ko-yn s'enfuit du côté de l'ouest, & Li-king-long vers le sud avec le peu de monde qu'ils purent recueillir, abandonnant aux vainqueurs presque tous leurs équipages. On fait monter la perte de cette journée à plus de cent mille hommes tués ou noyés.

Le prince instruit que Li-king-long étoit à Té-tchéou avec les débris de son armée, fit prendre cette route à ses troupes. A son approche, ce général des impériaux s'enfuit à Tsi-nan, où il trouva Tié-hiuen & Kao-oueï, qui avoient fait serment de ne rendre leur place qu'avec la vie. Ces deux officiers se donnèrent tant de mouvemens pour rassembler les fuyards, qu'avant l'arrivée des *Yen*, ils amenèrent à Li-king-long plus de cent mille hommes en état de tenir tête au prince, s'ils avoient eu un chef capable de les commander. Le prince, quoiqu'inférieur en forces, n'hésita point à les attaquer ; il battit une seconde fois Li-king-long, & ce général fut obligé de se sauver, suivi d'un petit nombre de cavaliers qui ne le quittoient jamais.

La cour impériale, consternée de ces nouvelles fâcheuses, rappella Li-king-long & mit à sa place Tching-yong, auquel on donna Tchin-oueï pour lieutenant. Le ministre Hoang-tsé-teng & la plupart des censeurs de l'empire, vouloient qu'on punît de mort Li-king-long pour s'être laissé battre ; mais l'empereur lui fit grace en considération des services de son père.

Après

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1401. *Kien-ouen-ti.*

Après la déroute de Tsi-nan, le prince investit cette place & la fit sommer de se rendre; Tsié-hiuen, chargé de sa défense, ne répondit que par une grêle de flèches qu'il fit pleuvoir sur ceux qui s'approchoient trop près des murs. Le prince resta plus de trois mois devant cette place sans être plus avancé que le premier jour : comme il s'obstinoit à la prendre, Tsié-hiuen chercha à terminer cette guerre par la mort du prince, en employant une ruse qu'il crut permise en guerre. Il fit mettre au-dessus de chaque porte de la ville des herses de fer, pour les faire tomber sur la tête du prince lorsqu'il y entreroit ; & il lui écrivit qu'ayant fait réflexion qu'il étoit fils de l'empereur Kao-hoang-ti, & l'aîné de ceux qui restoient, il avoit eu tort de penser qu'en se soumettant à lui, il manqueroit de fidélité à la famille impériale : mais que comme les habitans de Tsi-nan étoient effrayés de voir tant de troupes autour de leur ville, il lui demandoit par grace de les faire retirer & de venir paisiblement prendre possession de la place, accompagné seulement des officiers de sa maison. Le prince donna dans le piège, & envoya son armée camper à dix *ly* plus loin ; ensuite montant à cheval, suivi de peu de monde, il vint se présenter à la porte du nord, qui lui fut ouverte sur le champ ; au moment qu'il la passoit, on abattit la herse de fer, qui ne tua que son cheval. Le prince tomba du coup ; mais s'étant relevé, il s'enfuit à toute bride sur le cheval d'un de ses gens & regagna son camp, plein de colère & de honte de s'être ainsi laissé tromper. Résolu d'en tirer vengeance, il fit revenir ses troupes & recommença le siége ; Tsié-hiuen, qui s'y attendoit, avoit employé tous les peintres de la ville à faire des portraits de l'empereur Hong-vou, dont il borda ses remparts, afin d'empêcher les assiégeans de les battre en brèche : il ne doutoit pas

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1401. Kien-ouen-ti.

que si le prince faisoit tirer, il s'exposeroit à révolter ses gens, qui l'accuseroient de manquer de respect à l'égard de son père. Ce stratagême eut tout le succès que Tsié-hiuen en espéroit; les soldats du prince voyant le portrait du feu empereur, n'osoient tirer: le prince, qui n'étoit plus si irrité, trouva le stratagême assez plaisant, & fut le premier à en rire. Persuadé, par la conduite de Tsié-hiuen, qu'il étoit dans la résolution de ne rendre sa place qu'à la dernière extrêmité, considérant d'ailleurs qu'elle lui coûteroit beaucoup de monde & de temps, il prit le parti de lever le siége.

Une autre raison l'y engagea encore; Tching-yong, qui avoit remplacé Li-king-long, étoit sur le point d'arriver, comme il arriva en effet peu de temps après aux environs de Té-tchéou, où il campa. Ce général rétablit l'ordre & la discipline dans son armée: le prince jugea de-là qu'il ne lui seroit pas aussi facile d'en venir à bout que des autres généraux qu'on avoit envoyés contre lui. Comme il vit que ses officiers pensoient de même, il leur proposa d'aller dans le Léao-tong, & d'abandonner Pé-ping aux impériaux, jusqu'à ce que l'occasion fût plus favorable. Les officiers s'opposèrent à cette résolution, en disant qu'elle les couvriroit de honte, & que les ennemis en deviendroient plus entreprenans: ils lui représentèrent encore que le pays où il vouloit aller étoit froid & stérile, & que les troupes auroient peine à y subsister. Malgré ces raisons, le prince leur fit prendre la route du Léao-tong, où il n'avoit aucune envie d'aller: son véritable dessein étoit de surprendre Tsiang-tchéou, où commandoit Su-kaï, & son voyage du Léao-tong n'étoit qu'une feinte. Cependant il s'avança jusqu'à Tien-tsin; mais rebroussant tout-à-coup chemin & marchant jour & nuit, il

vint fondre à l'improviste sur Tsiang-tchéou : Su-kaï, qui le croyoit en route pour le Léao-tong, étoit dans la plus grande sécurité, & quoiqu'on le prît au dépourvu, il ne laissa pas de se défendre en brave homme. Les ennemis étoient déja dans la ville, qu'il ignoroit encore leur arrivée : il fit tant de diligence qu'il mit en un instant toute la garnison sous les armes, & disputa long-temps le terrein aux *Yen* & leur tua beaucoup de monde; mais accablé par le nombre, il fut fait prisonnier avec ce qui restoit de la garnison : plus de dix mille hommes périrent dans cette action; Su-kaï & ses officiers furent envoyés sous une escorte à Pé-ping.

Après cette expédition, le prince conduisit son armée du côté de Ling-tsing, pour se pourvoir de quelques vivres qu'il attendoit de Taï-min, &, à la douzième lune, il s'approcha de Ouen-chang, afin d'être à portée de Tsi-ning, d'où il devoit lui venir du secours. Tching-yong étoit alors campé à Tong-tchang; le prince, avec sa diligence ordinaire, se rendit à Hoa-kéou, & surprit son avant-garde : Tang-li, qui la commandoit, fut fait prisonnier; Tching-yong, qui avoit eu le temps de se mettre en défense, laissa passer les fuyards derrière lui, où ils se rallièrent & il fit tête aux *Yen*, qui les poursuivoient. Le combat devint alors général; le prince s'y comporta en grand capitaine & en brave soldat, & déja il commençoit à faire plier les impériaux, lorsque Ting-ngan accourant à leur secours, repoussa les *Yen*. Le prince, au désespoir de se voir arracher la victoire, se mit à la tête d'un corps de ses plus braves cavaliers, & donnant tête baissée sur les troupes de Ting-ngan, il les enfonça d'abord; mais il fut presque aussi-tôt enveloppé, & pendant plus d'une heure il fit des actions de valeur extraordinaires. Tchang-yu, un de ses généraux, ne le

voyant point paroître & se doutant que tous les efforts se portoient contre lui, fit avancer une partie des troupes qu'il commandoit du côté où le combat étoit le plus acharné : cet officier, secondé par Tchu-neng, dégagea le prince & le tira de danger. Tching-yong fit soutenir Ting-ngan par des troupes fraîches, & vint lui-même à son secours : les *Yen* furent si mal menés, que plus de trente mille hommes & un grand nombre d'officiers, parmi lesquels se trouva Tchang-yu, restèrent sur le champ de bataille : ceux qui échappèrent au carnage, se sauvèrent pour la plupart du côté du nord. Le prince pleura Tchang-yu pendant plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture ni de repos; & comme s'il eût été déja sur le trône de l'empire, il l'éleva à la qualité de prince du premier ordre, sous le titre de prince de *Ho-kien.*

A la nouvelle de cette victoire, qui remplit la cour de joie, l'empereur donna aussi-tôt ordre de faire revenir Tsi-taï &
1402. Hoang-tsé-teng, qu'il rétablit dans leurs emplois; il les chargea principalement du soin de cette guerre. Leur rappel décida, plus que jamais, le prince à suivre le parti qu'il avoit pris. Affoibli par les pertes qu'il avoit faites, il fut obligé de recruter son armée; & à la deuxième lune, il alla camper dans le territoire de Pao-ting, entre les deux divisions de l'armée impériale, dont l'une commandée par Tching-yong, avoit son camp à Té-tchéou; l'autre à Tching-ting, sous les ordres de Ou-kié, étoit à deux cens *ly* de la première.

Le prince sut profiter de cette faute : au commencement de la troisième lune, il s'approcha de la rivière Hiu-to-ho, & tournant tout à coup du côté du camp de Tching-yong, il l'attaqua & le battit; mais il lui en coûta cher par la bravoure de Tchuang-té, qui soutint ses premiers efforts avec les

ſeules troupes qu'il commandoit. Tan-hiuen & Tong-tchong-fong, deux bons officiers du prince, furent tués à cette attaque; il y perdit encore Tchou-tchi & Tchang-tſao-ki, qu'il eſtimoit beaucoup, & fut contraint de ſe retirer.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les deux armées parurent en préſence l'une de l'autre. L'avantage que Tching-yong avoit eu la veille, lui faiſoit eſpérer que ſon armée, quoique de beaucoup inférieure à celle du prince, ſeroit encore victorieuſe; elle l'auroit été, en effet, ſi dans la plus grande chaleur du combat il ne s'étoit élevé un vent du nord-eſt, qui ſoufflant la pouſſière & le ſable dans les yeux des impériaux, les empêcha de combattre. Ce contre-temps donna l'avantage au prince, qui ſe retira dans ſon camp, tandis que Tching-yong ſe replioit du côté de Té-tchéou : la perte fut ſi conſidérable de part & d'autre, que le prince ne ſongea point à pourſuivre l'ennemi.

Le général Ou-kié, inquiet d'être ſi éloigné de Tching-yong, s'étoit mis en chemin l'avant-veille de cette bataille, & il n'avoit appris qu'à moitié chemin la défaite de ſon général; cette nouvelle l'obligea à reprendre la route de Tching-ting. Le prince, que ſa retraite laiſſoit reſpirer, fit de nouvelles levées & incorpora dans ſes troupes les ſoldats de l'armée impériale qu'il avoit fait priſonniers & qui s'étoient donnés à lui. Ou-kié, inſtruit enſuite par les fuyards de l'acharnement avec lequel on s'étoit battu, jugea que le prince devoit être conſidérablement affoibli; il ſe repentit d'être revenu ſur ſes pas, & voulant réparer en quelque ſorte cette faute, il ſe mit en marche dans le deſſein de l'aller chercher & de le combattre avant qu'il eût le temps de ſe remettre de ſes pertes; cependant il n'eut pas plutôt paſſé la ville de Kao-tching, qu'il apprit que l'armée du

prince étoit presque le double de la sienne. Reconnoissant alors qu'il avoit fait une seconde faute, d'autant plus grande, qu'il se voyoit comme en présence de l'ennemi, & qu'il ne pouvoit plus reculer sans jetter l'épouvante parmi ses troupes, il prit le parti de faire bonne contenance, & de se ranger en ordre sur le bord de la rivière Hiu-to-ho. Le prince avoit étendu les siennes sur une ligne fort longue en forme de croissant, afin de l'envelopper. Le général des impériaux, qui ne vouloit pas s'y exposer, décampa ; aussi-tôt que le prince s'en apperçut, il le fit charger. Ou-kié se défendit d'abord assez bien ; mais accablé par le nombre, ce ne fut plus qu'une déroute générale dans son armée. Les impériaux furent si maltraités dans cette action, qu'ils y périrent presque tous : leur général se sauva à Tching-ting. La perte de cette bataille entraîna celle de la plupart des villes du Ho-pé, qui se déclarèrent pour le prince. Ces tristes nouvelles remplirent la cour de consternation : l'empereur, afin de donner satisfaction au prince & l'engager à cesser ses hostilités, exila Tsitaï & Hoang-tsé-teng & confisqua tous leurs biens.

Le prince, informé par l'empereur même de la disgrace des deux ministres, prit de là occasion de lui adresser le placet suivant : » Moi Tchu-taï, prince de Yen votre sujet, j'offre, avec » respect, à votre Majesté ce placet, afin de terminer toute » guerre & rendre la paix à l'empire. J'ai appris le juste châ- » timent dont elle a usé envers les traîtres Tsi-taï & Hoang- » tsé-teng : moi, & toute notre famille, en avons tressailli de » joie ; mais les officiers qui sont à mon service doutent que » ce ne soit encore une feinte ; ils disent que votre Majesté » auroit dû retirer ses troupes & rappeller ses généraux ; que » quoiqu'elle ait éloigné ces deux perturbateurs du repos

» public, ils influent encore sur le gouvernement. Cette crainte » m'engage à prendre mes précautions & à différer de licencier » mes troupes. J'espère que votre Majesté voudra bien détruire » entiérement ces soupçons, & se mettre en garde contre les » pernicieux conseils des esprits brouillons ». L'empereur consulta sur ce placet Fang-hiao-ju & Hoang-koan, qu'il avoit mis à la place des deux ministres exilés. Fang-hiao-ju lui conseilla de répondre au prince, afin de le tranquiliser & de l'empêcher de lever des troupes. Il lui dit que les grandes chaleurs & les pluies ne permettant pas de faire la guerre, il falloit profiter de ce temps pour engager secrétement les gouverneurs du Léao-tong à entrer dans la province de Pé-ping & à s'emparer de Yong-ping, de Tching-ting & d'autres villes, tandis que les troupes impériales qui étoient dans cette province attaqueroient Pé-ping, au secours de laquelle le prince ne manqueroit pas d'aller. Il fut encore d'avis d'envoyer une troisième armée, pour prendre le prince par derrière & l'envelopper.

Ce plan ainsi arrêté, l'empereur chargea Siué-yen de porter au prince sa réponse, par laquelle il accordoit une amnistie à tous ceux qui avoient suivi ses drapeaux; il le rétablissoit dans son rang de premier prince, avec les mêmes prérogatives qu'il avoit auparavant, & il finissoit par lui ordonner de renvoyer ses troupes & de venir au tombeau de Hong-vou désavouer ce qu'il avoit fait depuis sa mort. Quoique le prince fût choqué de cet ordre, il ne le témoigna cependant que foiblement au-dehors. Ses officiers vouloient qu'il fît mourir Siué-yen; mais il leur imposa silence, & dit que Siué-yen n'étoit point du nombre des perfides auteurs des troubles, & que d'ailleurs il ne faisoit que son devoir en s'acquittant fidèlement de la commission dont il étoit chargé. Il le fit recon-

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1402.
Kien-ouen-ti.

duire par un de ses gens jusques hors des limites de sa principauté, de peur qu'il ne fût insulté ; en le congédiant, il lui recommanda de dire de sa part à l'empereur qu'il ne désiroit rien tant que de rentrer dans ses bonnes graces, & que s'il ne licencioit pas ses troupes, ce n'étoit point par méfiance en sa parole ; mais parce que les auteurs des troubles, quoiqu'éloignés de la cour, continuoient de se mêler du gouvernement, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne fissent perdre l'empire à leur dynastie. Il le chargea encore de dire à l'empereur qu'aussi-tôt qu'il auroit fait justice de ces perfides sujets, & qu'il auroit retiré ses troupes, on le verroit à ses pieds lui donner des marques de la plus grande soumission.

Arrivé à la cour, Siué-yen rendit d'abord compte de sa commission à Fong-hiao-ju, & lui dit qu'il croyoit les intentions du prince droites & sincères. Le ministre, après avoir demeuré quelque temps pensif, le conduisit chez l'empereur, en lui ordonnant de répéter la même chose devant lui. KIEN-OUEN-TI après l'avoir entendu, dit au ministre que, suivant le rapport de Siué-yen, toute la droiture se trouvoit du côté du prince, & aucune du sien. Il ajouta que Tsi-taï & Hoang-tsé-teng l'avoient trompé. Fang-hiao-ju répondit que le prince le pensoit de même.

Tandis que le prince attendoit vainement la résolution de la cour sur la réponse qu'il avoit faite par Siué-yen, il apprit que Ou-kié & Ting-ngan s'étoient mis en campagne pour aller attaquer Pé-ping. Cette démarche le surprit d'autant plus, qu'on étoit en termes de pacification ; mais afin de mettre l'empereur dans son tort, il lui dépêcha un de ses officiers, chargé de se plaindre de l'invasion faite par l'armée impériale dans sa principauté. L'empereur parut déterminé à rappeller ses troupes, & il le

signifia

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1402. *Kien-ouen-ti.*

ſignifia même à Fang-kiao-ju. Le miniſtre lui repréſenta qu'il ne falloit rien précipiter à cet égard, parce que s'il arrivoit quelqu'événement imprévu, il ſeroit difficile de raſſembler les troupes qu'on auroit diſperſées : il lui fit même craindre que le prince ne profitât de la circonſtance pour fortifier ſon parti, & il lui conſeilla d'attendre le ſuccès de l'expédition ſur Péping avant que de licencier ſon armée. Ces raiſons firent changer de ſentiment à l'empereur, qui donna des ordres d'arrêter l'envoyé du prince & de le garder à vue.

Le prince, ſenſible à cet affront, & voyant qu'on paroiſſoit décidé à ne le point ménager, chercha à uſer de repréſailles, en envoyant un détachement de ſix mille chevaux du côté de Pé-ſu-tchéou & de Pé-y-tchéou brûler les barques qui tranſportoient à la cour les tributs en grains. Li-yuen, Kiéou-fou & Siué-lo, à la tête de ce détachement, s'emparèrent d'abord de Tſi-tchéou & de Hou-tchéou ; & après avoir ſurpris dans Pé-y-hien les troupes impériales qui gardoient cette place, ils brûlèrent ſur la rivière Cha-ho pluſieurs mille barques chargées de grains, d'armes & d'autres munitions. Cette perte conſterna d'autant plus la cour, que c'étoit diminuer ſes reſſources pour ſoutenir la guerre.

A la ſeptième lune, le prince fit prendre à ſon armée la route de Tchang-té du Ho-nan, & envoya en avant quelques cavaliers juſques ſous les murailles de cette ville reconnoître le terrein ; mais Tchao-tching, gouverneur de la place, les obligea de ſe retirer avec précipitation. Le prince jugeant par-là qu'il étoit dans la réſolution de ſe défendre, & que s'il entreprenoit de faire un ſiége dans les formes il y perdroit beaucoup de temps & de monde, eut recours à la ruſe ; il mit la plus grande partie de ſes troupes en embuſcade derrière

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1402. *Kien-ouen-ti.*

une montagne voisine, & détacha plusieurs mille hommes afin d'attirer Tchao-tching hors de ses murs. Cet officier, qui étoit sur ses gardes, fit cependant une sortie lorsqu'il apperçut les *Yen*, mais sans s'engager trop avant, & il les attaqua avec tant d'ordre, tenant toujours ses rangs serrés, qu'après avoir tué au prince ou fait prisonniers plus de mille de ses gens, il rentra triomphant sans avoir perdu que très-peu des siens.

Le prince voyant que son stratagême n'avoit pas réussi, lui envoya un de ses officiers pour l'engager à se soumettre. Tchao-tching reçut avec des égards cet envoyé & le traita magnifiquement : il le chargea de dire au prince, que dès l'instant qu'il seroit maître de la cour, il voleroit à ses ordres ; mais qu'il ne pouvoit, quant à présent, lui obéir. Le prince se fit répéter plusieurs fois cette réponse, & la loua en présence de ses officiers.

Dans ces entrefaites, Ting-ngan s'étant approché de Pé-ping, dont il prétendoit se rendre maître, avoit établi son quartier au village de Ping-tçun, à cinquante *ly* de cette capitale. L'aîné des fils du prince qui commandoit dans la place, résolut de se tenir sur la défensive, suivant les ordres qu'il en avoit reçus : cependant quand il fut assuré que les impériaux vouloient sérieusement tenter de lui enlever cette ville, il demanda du secours à son père. Le prince n'hésita point à le donner ; il le fit conduire par Lieou-kiang, qui l'introduisit heureusement dans la place, dont on lui ouvrit les portes au signal dont il étoit convenu. Ce renfort & l'arrivée du prince avec le reste de l'armée, obligèrent Ting-ngan à décamper & à se retirer à Tching-ting, d'où il étoit parti pour cette expédition.

Le général Tching-yong étoit alors dans le département de Taï-tong : Fang-tchao, qui en étoit gouverneur, sortit par Tſé-king-koan, & alla ſe poſter avec un corps conſidérable de troupes, au fort Si-chouï-tchaï, de la dépendance de Y-tchéou ; afin de couvrir les villes de ſon gouvernement. Le prince, ne voulant pas laiſſer au pouvoir des impériaux un poſte de cette importance, qui leur ouvroit la route de Pao-ting & de Péping, fit paſſer la rivière Hiu-to-ho à ſon armée, & ſe rendit à Hoan-hien, où les peuples des montagnes vinrent en foule ſe donner à lui. Mong-chen, qu'il détacha pour aller protéger Pao-ting contre les entrepriſes de Ou-kié, chaſſa Fong-tchao de Si-chouï-tchaï.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1402. *Kien-ouen-ti.*

Après cette expédition, le prince ne voyant pas la cour diſpoſée à pacifier les choſes, s'approcha, à la onzième lune, des provinces du midi, à deſſein de tenter s'il ne pourroit point engager la ville de Hoaï-ngan à ſe déclarer en ſa faveur. Meï-yn, gendre de l'empereur Hong-vou, en étoit gouverneur : le prince, qui le conſidéroit, lui écrivit pour lui propoſer d'aller enſemble battre de la tête au tombeau de leurs *ancêtres.* Meï-yn lui répondit que la piété filiale étoit pour lui le premier & le plus reſpectable des devoirs ; mais qu'il mépriſoit ceux qui en manquoient, quand ils en devroient donner l'exemple. Le prince fut vivement piqué de cette réponſe.

Au commencement de l'an 1403, la cour voyant tous ſes projets, pour détruire le parti du prince, échoués, & que les troupes qu'elle avoit dans les provinces du nord ne l'empechoient pas de s'avancer vers le midi, elle envoya Su-oueï-tſou avec une troiſième armée dans le Chan-tong, afin de retenir cette province ſous l'obéiſſance ; mais ces préparatifs furent inutiles. Le prince prit la route de Hou-tching ; & reçut la 1403.

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1403.
Kien-ouen-ti.

soumission de toutes les places par où il passa : la seule ville de Pé-su-tchéou ne voulut pas reconnoître ses loix. Le gouverneur étoit bien sûr qu'en se tenant sur la défensive le prince ne le forceroit pas. Il tenta inutilement de l'attirer en plaine : voyant qu'il y perdroit son temps, il passa outre & alla camper à San-tchéou, en s'étendant le long de la rivière Uo-ho.

Le général Ting-ngan s'étant approché de lui, le prince chercha à l'engager à une action ; & afin de l'empêcher de reculer, il rangea son armée dans une grande plaine voisine, où il n'y avoit ni bois ni broussailles. Ouang-tchin, détaché en avant, avec quelques centaines de cavaliers pour reconnoître l'ennemi, fit semblant d'aller au fourrage. Dès que les impériaux l'apperçurent, ils envoyèrent à sa poursuite. Ouang-tchin les reçut en brave homme, & les mena assez vertement. Ting-ngan fit soutenir ses gens : le prince envoya du renfort aux siens ; alors le corps d'armée des impériaux commença à s'ébranler. Le prince fit aussi avancer la sienne, & l'action devint insensiblement générale. Ting-ngan ne démentit point la réputation qu'il s'étoit acquise, d'un des meilleurs capitaines de son temps : cependant ayant fait donner Orouetché, officier tartare, avec sa brigade, Tong-sin, officier du prince, le fit prisonnier, après qu'il lui eut tué son cheval d'un coup de flèche : les troupes qu'il commandoit prirent l'épouvante, & la communiquant à ceux qui étoient derrière elles, Ting-ngan & Hasan-témour, autre officier tartare, ne purent les empêcher de se débander ; Hasan-témour fut même fait prisonnier. Ting-ngan, obligé de céder, fit sa retraite en bon ordre du côté de Sou-tchéou.

Après cette victoire, le prince, sans se mettre en peine de Ting-ngan, s'avança du côté du midi & s'empara de Siao-

hien, dont le gouverneur aima mieux ſe donner la mort que ſe déclarer contre l'empereur. Le prince voulant faire encore une tentative ſur Pé-ſu-tchéou, envoya Tan-tſing avec ordre de lui intercepter tous les vivres. Cet officier ne ſe contenta pas de brûler les barques de tranſport qui étoient près de la ville ; il n'épargna pas non plus celles qui étoient ſur le Hoaï-ho. Comme il revenoit triomphant, il rencontra Tſié-hiuen aſſez proche du camp des *Yen*, & il fallut en venir aux mains : le prince étant accouru pour le ſecourir, fut lui-même battu, & il auroit été tué ou pris ſans Orouetché, ſon priſonnier, qui le tira de ce mauvais pas.

A la quatrième lune, Ting-ngan alla camper au ſud de la rivière Siao-ho, & le prince au nord. Ce dernier ayant voulu emporter un pont dont Ting-ngan s'étoit emparé, il fut contraint d'y renoncer, ſans cependant ſe retirer. Les deux armées reſtèrent en préſence pluſieurs jours ſans ſe rien faire, juſqu'à ce que le prince informé que Ting-ngan n'avoit plus de vivres que pour deux jours, ne laiſſa auprès du pont que mille à douze cens hommes, & deſcendit à Yo-li, plus bas, pour faire paſſer, ſans bruit, ſon armée. Le lendemain il parut rangé en ordre au ſud de la rivière à la vue des ennemis, que cette manœuvre intimida ; mais ils furent raſſurés par l'arrivée d'un renfort que leur amenoit Su-oueï-tſou : alors on réſolut de livrer bataille ſans différer. Elle ſe donna près de la montagne Tſi-meï-chan, & dura depuis midi juſqu'à ſix heures. Le prince s'y comporta en grand capitaine ; Ting-ngan & Su-oueï-tſou ne montrèrent pas moins d'habileté & de bravoure. Comme le prince y perdit beaucoup de bons officiers, entre autres Ouang-tchin, Tchin-ouen, Li-pin, & d'autres du même mérite, les impériaux s'attribuèrent l'honneur de la

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1403.
Kien-ouen-ti.

journée, d'autant plus que le prince se retira, mais en bon ordre. Ses officiers, effrayés de la perte qu'ils venoient d'essuyer, lui proposèrent de retourner du côté du nord. « Je sais avancer, leur répondit-il, & non pas reculer. Que ceux de vous » qui sont du sentiment de prendre la route du nord passent à » ma gauche, & les autres à ma droite. ». A peine eut-il proféré ces paroles, que la plus grande partie des officiers & des soldats passèrent à la gauche. Furieux de voir le plus grand nombre contraire à ses vues, & suffoqué par la colère, il ne put leur dire que ces mots : « Ce sont donc là vos sentimens » ! Tchu-neng prit la parole pour tâcher de ramener les esprits. « La perte » d'une bataille, dit-il, ne doit pas nous faire perdre courage; » de dix batailles, le fondateur de la dynastie des *HAN*, en » perdit neuf, & cependant il se rendit maître de l'empire ». Cet exemple ne parut faire aucune impression; on ne repassa point la rivière, & le prince, pendant plusieurs jours, ne quitta point sa cuirasse, afin de leur faire connoître qu'il ne changeoit pas de résolution.

La cour ayant rappellé Su-oueï-tsou & ses troupes, sous prétexte qu'elle en avoit besoin, affoiblit tellement cette armée, que les généraux ne virent d'autre parti que de la mettre à couvert dans un camp bien fortifié. Le prince, que ses pertes & la disposition peu favorable de ses troupes mettoient aussi dans la nécessité de se retrancher, chercha un poste avantageux pour y asseoir son camp. Les deux armées restèrent dans l'inaction pendant un temps assez considérable: cependant le prince savoit que l'armée impériale ne recevoit point de vivres, mais il ignoroit de quel endroit elle en devoit recevoir. Informé que Ting-ngan étoit sorti de son camp avec un détachement, il jugea qu'il alloit au-devant de quelque convoi; en conséquence

il envoya Tchu-jong & Lieou-kiang à la découverte, & mit Kao-hiu en embuſcade dans un bois auprès duquel Ting-ngan devoit paſſer à ſon retour. Tchu-jong & Lieou-kiang, joignirent ce général & l'attaquèrent aſſez vivement pour pénétrer juſqu'au convoi & y mettre le feu; mais ils furent ſi vigoureuſement repouſſés, qu'après avoir perdu pluſieurs mille des leurs, ils ſe virent contraints de faire retraite. Kao-hiu, à l'approche du convoi, tomba ſur l'eſcorte, qu'il mit d'abord en déſordre; mais Ting-ngan l'ayant ralliée, il menoit mal Kao-hiu, lorſque le prince accourut à ſon ſecours. L'action devint alors plus vive & plus générale: il y eut beaucoup de monde de tué de part & d'autre; une partie du convoi reſta au pouvoir du prince, & Ting-ngan fit entrer l'autre dans ſon camp.

Le même ſoir, le général Ho-fou fit publier qu'on ſe tînt prêt le lendemain quand on entendroit trois coups de canon, pour aller chercher des grains ſur les bords de la rivière Hoaï-ho. Le prince, qui vouloit transférer ſon camp à Ling-ki, étoit convenu du même ſignal; & ayant fait tirer le premier, les impériaux prirent ce ſignal pour eux, & ſortirent auſſi-tôt de leur camp avec une confuſion extrême: le prince, averti de leur déſordre, n'héſita pas à tomber ſur eux. Comme ils étoient la plupart ſans armes, pluſieurs furent tués, & un plus grand nombre ſe ſoumit. Les officiers accourus pour rétablir l'ordre, ne ſervirent qu'à rendre la victoire du prince plus complette. Tchu-hoan, du côté des impériaux, ſe battit en héros, & fut tué; le général Ho-fou, voyant tout perdu, échappa par la fuite. Les généraux Ting-ngan, Tchin-hoeï, Ma-po, Su-tchin, Sun-chin & Ouang-koué furent faits priſonniers; Tchin-ſing-chen, Pong-yu-ming & pluſieurs autres reſtèrent ſur la place. Cette victoire aſſura dès ce moment

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1403. *Kien-ouen-ti.*

l'empire au prince. Ayant fait venir Ting-ngan en sa présence, il lui dit que si son cheval n'eût pas fait un faux pas, il n'auroit pas l'avantage de le voir aujourd'hui. « Je ne suis ici, » répondit fiérement Ting-ngan, que comme un vieil arc » pourri qui vous est inutile ». — L'empereur mon père, reprit » le prince, honoroit la bravoure, je veux l'imiter ». Après ce peu de paroles, il le fit conduire avec honneur à Pé-ping.

Depuis cette déroute les affaires de l'empereur ne firent que décliner. Le ministre Hoang-tsé-teng, effrayé de cette nouvelle défaite, s'écrioit : « Tout est ruiné ! dix mille morts menacent » ma tête ; c'est moi qui ai perdu l'empire, puis-je espérer une » fin heureuse » ? Cependant l'empereur le rappella à la cour avec Tsi-taï pour les consulter sur les moyens d'empêcher le prince d'approcher de la capitale. Ils lui conseillèrent de faire venir aux environs de Tsi-nan cent mille hommes du Léao-tong, qui se joindroient à Tsié-hiuen, & attaqueroient le prince par derrière. Ces troupes se mirent en effet en marche, sous la conduite de Yang-ouen ; mais en entrant dans le *Pé-ping* elles rencontrèrent Song-koueï, un des généraux du prince, qui les battit, & les dissipa tellement, que de toute cette grande armée, pas un seul ne se rendit à Tsi-nan : Yang-ouen fut fait prisonnier.

Le prince continuant sa route, arriva, à la cinquième lune, à Ssé-tchéou, que Tchéou-kien-tsou lui remit : ce gouverneur entra même à son service. Le prince alla aux tombeaux de ses *ancêtres*, où il fit les cérémonies accoutumées. Tching-yong, à la tête de quelques dixaines de mille hommes, s'étant présenté pour lui disputer le passage du Hoaï-ho, le prince laissa seulement quelques mille hommes à sa vue au nord de la rivière pour l'amuser, & alla passer à une vingtaine de *ly* plus haut,

haut, ſans que les impériaux s'en apperçuſſent; de ſorte que lorſqu'ils virent ſon armée de l'autre côté, ils en furent ſi épouvantés, qu'ils ſe diſſipèrent tous. Le prince s'empara de Hiu-y; de là il envoya deux détachemens ſe rendre maîtres, l'un de Tchu-tchéou & de Ho-tchéou, & l'autre de Chéou-tchéou, de Lu-tchéou & de Ngan-king; pour lui, il marcha droit à Yang-tchéou, perſuadé qu'après avoir ſoumis Tong-tchéou & Taï-tchéou, les places qu'il laiſſoit derrière lui ſe rendroient d'elles-mêmes, comme elles le firent en effet. Yang-tchéou lui fut livrée par trahiſon. Deux autres détachemens de ſon armée allèrent prendre poſſeſſion de Kao-yeou, que le gouverneur remit auſſi-tôt, de Tong-tchéou, de Taï-tchéou & de pluſieurs autres villes de leur dépendance, pendant qu'il s'emparoit lui-même de Y-tchin, qui ne ſe fit pas preſſer; enſuite il alla camper à Kao-tſé-kiang.

Le prince ſe voyant maître de Y-tchin & de tout le nord du Kiang, depuis ſon embouchure juſqu'à Ngan-king, ſituée à cinq journées de Nan-king, la capitale, fit arborer par-tout ſes étendards & faire un grand bruit de tambours, afin de répandre la terreur au midi de ce fleuve. La conſternation y fut ſi grande, que le conſeil & les grands ne ſavoient quel parti prendre. On fit d'abord partir Hiu-koan & Ouang-chou-yn pour aller chercher les troupes de Kouang-té, de Kiuen-tſé-neng & celles de Hang-tchéou. Les uns vouloient faire ſortir toute la garniſon & la poſter au ſud du Kiang, afin d'empêcher le prince d'y aborder; mais c'étoit dégarnir la capitale, & laiſſer l'empereur ſans défenſe. D'autres, ſuppoſant que les provinces ne manqueroient pas de venir à ſon ſecours avec toutes leurs forces, vouloient qu'on ſe tînt ſur la défenſive: aucun ne penſa au ſeul parti peut-être à prendre, qui étoit de faire au prince

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1403. *Kien-ouen-ti.*

des propositions de paix ; le seul Fang-hiao-ju en toucha quelques mots. Il dit que pour se tirer d'embarras il falloit l'amuser par des pourparlers & faire traîner la négociation en longueur, afin de donner le temps aux troupes du sud-est d'arriver, & aux villes voisines qui étoient demeurées fidelles de préparer des barques; parce qu'alors on décideroit la querelle par une bataille générale. L'empereur, suivant ce conseil, envoya l'intendante de la maison de l'impératrice mère proposer au prince de partager l'empire avec lui : l'intendante avoit cependant ordre de ne rien conclure sans avoir rendu réponse de sa commission. Comme elle étoit sœur aînée du prince, il ne put s'empêcher de verser des larmes en la voyant : cette princesse en répandit aussi, & après que l'émotion de leur premier abord fut passée, il lui demanda ce qu'étoient devenus ses frères. La princesse répondit que le prince de Tchéou étoit rétabli dans toutes ses dignités; mais que celui de Tsi, toujours étroitement resserré, continuoit d'être gardé à vue. Il se répandit en plaintes amères, que l'intendante interrompit pour lui proposer le partage de l'empire. « Les démarches que j'ai faites, » reprit-il, n'ont d'autre but que de punir les traîtres qui ont » causé les troubles. L'empereur notre père nous avoit donné » à chacun des principautés, & on ne nous les laisse pas gou» verner en paix; comment voudrois-je me charger du soin de » la moitié de l'empire? Dès que j'aurai obtenu le châtiment que » méritent les brouillons de la cour, j'irai rendre mes devoirs » au tombeau de mon père & prêter hommage à l'empereur, » en le priant de rétablir mes frères dans le rang dont on les » a dépouillés, ensuite je retournerai dans ma principauté de » Pé-ping ».

L'empereur, à qui la princesse rapporta cette réponse, manda

auſſi-tôt Fang-hiao-ju pour la lui communiquer, en lui diſant qu'il n'y avoit plus à reculer, & qu'il falloit donner ſatisfaction au prince. Le miniſtre ne fut point de cet avis ; il conſeilla d'envoyer brûler les barques qui étoient ſur le Kiang, afin d'empêcher le prince de paſſer ce fleuve : il ajouta qu'ils ſeroient bientôt ſecourus par Ouang-tſin, gouverneur de Ning-po, qui leur amenoit des troupes. A la ſixième lune, le prince, ne recevant aucune réponſe de la cour, chargea Ou-yong de conduire à Koua-tchéou les barques ſur leſquelles il ſe propoſoit de paſſer le Kiang. Hoa-tſu, avec une partie de ces barques & un détachement conſidérable, eut ordre d'attaquer Pou-kéou, que Tching-yong ſe mit en devoir de conſerver à l'empereur. Mais il défendit ſi foiblement cette place, que Hoa-tſu s'en rendit maître ſans beaucoup de peine. Le prince, afin de mettre la cour encore plus dans ſon tort, lui propoſa un accommodement, en apparence, ſincère ; il fit même reprendre le chemin du nord à Kao-hiu avec une partie de ſes troupes, comme s'il ſe retiroit ; mais le véritable motif de cette retraite, étoit la crainte qu'on ne profitât de la maladie de ſon fils pour faire quelque entrepriſe ſur Pé-ping.

Le prince n'ayant pas plus de ſatisfaction de cette ſeconde démarche que de la première, profita d'un temps calme pour paſſer le Kiang. Le général Tching-yong étoit au ſud de ce fleuve pour lui diſputer la deſcente ; mais auſſi-tôt que les *Yen* parurent, les impériaux prirent l'épouvante : leur général ſe vit obligé de reculer de dix *ly* avec une partie de ſes troupes ; l'autre mit bas les armes & ſe donna au prince.

Après avoir traverſé le fleuve ſans oppoſition, ſes officiers lui propoſèrent d'aller droit à la cour & de profiter de la conſternation où leur approche devoit néceſſairement la

mettre : mais il ne fut pas de cet avis, & il leur fit voir qu'il ne falloit pas laisser en arrière la ville de Tchinkiang, qui pourroit les incommoder beaucoup ; ainsi on préféra de commencer par cette place avant que de rien tenter sur la capitale.

Tandis que le prince étoit au nord du Kiang, la cour faisoit venir une flotte pour l'empêcher de passer ce fleuve ; mais elle arriva trop tard, & elle le trouva passé : les chefs de cette escadre jugeant l'empereur perdu sans ressource, se donnèrent au prince ; la ville de Tchin-kiang, dénuée du secours qu'elle en attendoit, imita leur exemple, & Tong-sun, son gouverneur, à la tête de la garnison, vint se soumettre aux *Yen*.

La nouvelle de cette défection consterna la cour ; on y tint un conseil extraordinaire. Fang-hiao-ju s'avança jusqu'au milieu de la salle, & montrant Li-king-long, qu'il conduisoit, il l'accusa d'avoir ruiné les affaires de l'empereur, & demanda qu'il fût puni de la mort la plus ignominieuse. Dix-huit autres grands se joignirent au ministre ; mais l'empereur ne voulut pas les écouter.

Cependant on se disposa dans la capitale à faire une vigoureuse défense, & tous les habitans, jusqu'aux princes, eurent ordre de prendre les armes. Tchu-oueï, prince de Ko, & Tchu-yng, prince de Ngan, furent chargés de se relever à la porte *Kin-tchuen-men*. Les grands eurent chacun leur poste ; & aucun de ceux qui étoient en état de porter les armes ne fut exempt de servir : mais toutes ces dispositions mal combinées & encore plus mal exécutées, ne servirent qu'à accélerer l'entrée des ennemis dans la ville. Lorsqu'on les vit aussi près, on voulut tenter d'obtenir quelques conditions : Li-king-long, Ju-tchang & Ouang-

tſo furent choiſis pour cette négociation. En abordant le prince, ils ſe proſternèrent à terre, & ſans oſer proférer une ſeule parole, ils ne faiſoient que battre de la tête. Le prince leur dit en riant : « Je ſuis cauſe que vous prenez beaucoup de » peine ; avez-vous quelque affaire à me communiquer » ? Ces envoyés ne répondirent que par un battement de tête encore plus fréquent, & en balbutiant quelques mots ſur le partage de l'empire. Le prince, qui comprit ce qu'ils venoient lui propoſer, chercha à les raſſurer, en leur diſant de parler ſans crainte, & qu'il reſpectoit leur caractère ; mais il leur ſignifia que le partage de l'empire n'étoit point ce qu'il demandoit : il ajouta qu'il ne s'étoit expoſé à tant de dangers, que pour obtenir la punition de ceux qui avoient humilié & avili ſa famille. Il les chargea de porter cette réponſe à l'empereur, & de lui dire qu'auſſi-tôt qu'on lui auroit livré les ennemis de ſa maiſon, il rentreroit dans le devoir, & qu'il reprendroit, avec ſes troupes, le chemin de Pé-ping. Comme il n'avoit pas déſigné ceux qu'il vouloit qu'on punît, l'empereur lui envoya tous ceux de ſes frères qui étoient à la cour, dans l'eſpérance qu'ils gagneroient plus ſon eſprit que ceux qu'il avoit d'abord chargés de cette négociation. Le prince reçut ſes frères avec tendreſſe ; mais quand ils voulurent toucher le ſujet de leur miſſion, il leur dit que l'empereur connoiſſoit mieux que lui les perfides ennemis de leur famille, & il les congédia ſans vouloir s'expliquer davantage.

Sur une réponſe auſſi ambiguë que la première, l'empereur aſſembla les grands, & ſe plaignit, en verſant des larmes, du triſte état où il ſe voyoit réduit. Quelques-uns lui conſeillèrent de ſe ſauver dans le Tché-kiang & le Fou-kien ; d'autres dirent qu'il valoit mieux choiſir pour retraite le Hou-kouang & le

Kouang-si. Fang-hiao-ju soutint que le plus sûr parti étoit de se défendre dans la capitale, & d'y attendre le secours qu'il supposoit ne devoir pas tarder. Tsi-taï s'enfuit du côté de Kouang-té-tchéou, sous prétexte de presser la marche des troupes qu'on en attendoit. Hoang-tsé-teng se sauva vers Sou-tchéou, comme s'il alloit faire équiper des barques pour les amener au secours de l'empereur; mais ils cherchoient l'un & l'autre à se mettre à couvert du ressentiment du prince.

Cependant le prince fit avancer ses troupes vers la porte *Tchao-yang-men*, qui lui fut livrée par la trahison de Su-tseng-cheou. On en avertit l'empereur, qui n'en voulut d'abord rien croire; mais quand il vit les *Yen*, maîtres de cette porte, s'approcher de celle de *Kin-tchuen-men*, il envoya de ses gardes mettre à mort Su-tseng-cheou. Le prince se saisit, avec la même facilité, de cette seconde porte, gardée par Tchu-oueï, prince de Ko, & par Li-king long, qui n'étoient pas plus fidèles que Su-tseng-cheou, & qui se déclarèrent pour lui aussi-tôt qu'ils crurent pouvoir le faire impunément; alors ils lui ouvrirent la porte & se donnèrent à lui. Su-oueï-tsou, indigné de leur trahison, les fit charger; mais il fut battu par le prince, qui vint à leur secours.

Maître de cette seconde porte, le prince détacha mille à douze cens cavaliers pour aller inviter les princes de Tchéou & de Tsi, ses frères, à le venir joindre. Celui de Tchéou effrayé à la vue de cette troupe, crut qu'elle venoit le faire mourir; mais rassuré quand il sut qu'elle avoit ordre de l'escorter, il la suivit avec joie. Le prince de Yen montant à cheval se rendit à la porte de *Kin-tchuen-men*, où il trouva tous les mandarins d'armes & de lettres qui venoient au-devant de lui. Le malheureux KIEN-OUEN-TI abandonné, voyant son

oncle maître de la capitale, vouloit se donner la mort ; Tchin-tsi, du tribunal des *Han-lin*, l'en empêcha, en lui conseillant de prendre l'habit de bonze *Ho-chang*, & en lui faisant entrevoir que les choses pourroient un jour changer de face. Ce docteur ne lui donnoit ce conseil que parce que Ouang-yueï & lui, également affectionnés à leur souverain, avoient imaginé un moyen de lui sauver au moins la vie, en supposant un écrit de l'empereur Hong-vou, qu'ils avoient mis, ainsi qu'un habit de bonze dans un coffre bien scellé ; dessus étoit une inscription qui défendoit d'ouvrir cette cassette que quand un grand malheur arriveroit.

Après que Tchin-tsi eut proposé à Kien-ouen-ti de se faire bonze plutôt que de mourir, Ouang-oueï se mit à genoux, & lui dit que son aïeul étant sur le point de mourir, avoit laissé cette cassette avec ordre de ne l'ouvrir que dans un grand désastre, & qu'il ne pouvoit y en avoir de plus fâcheux que celui où l'on se trouvoit. L'empereur se fit sur le champ apporter cette cassette, faite de cuivre rouge & garnie de fer, fermée a double cadenats : sa vue fit une si grande impression sur lui, qu'il ordonna aussi-tôt de mettre le feu à l'appartement le plus reculé de son palais. L'impératrice Ma-chi, persuadée que tout étoit perdu pour son époux, se précipita dans les flammes. Tchin-tsi, ayant ouvert la cassette, on y trouva d'abord trois sortes de patentes de *Ho-chang*, appellées l'une *Yng-ouen*, l'autre *Yng-neng*, & la troisième *Yng-hien*, que ces religieux donnent suivant le grade qu'on reçoit dans leur ordre. Dessous étoient l'habit, le bonnet, les souliers & la ceinture de *Ho-chang*, avec dix pains d'argent, & jusqu'aux ciseaux mêmes pour se couper les cheveux. On trouva dans le fond une patente *Yng-ouen*, écrite en caractères rouges, conçue en ces termes : « Yng-ouen, sortez

» par la porte *Koué-men*, ſuivez l'eau qui coule par un aqueduc; & à la nuit fermante, trouvez-vous à la porte occidentale du temple *Chin-lo-koan* ». L'empereur, transporté de joie, s'écria : « C'eſt l'unique parti qui me reſte »! Tchin-tſi, ſans lui donner le temps de réfléchir à la démarche dans laquelle il l'engageoit, prit auſſi-tôt les ciſeaux qu'on avoit trouvés dans la caſſette & lui coupa les cheveux à la manière des *Ho-chang*. Yung-yng-neng, qui accompagnoit ce prince, dit que la ſeconde patente portant ſon nom, il renonçoit volontiers à ſon emploi pour le ſuivre dans ſa retraite, & demanda qu'on lui coupât auſſi les cheveux. Yé-hi-hien, trouvant ſon nom dans la troiſième, ſe fit faire la même opération, & quitta ſa charge de cenſeur de l'empire pour ſe faire *Ho-chang*. Cinquante à ſoixante perſonnes témoins de ce ſpectacle, conjurèrent à genoux de les recevoir au nombre des *Ho-chang*. L'empereur leur dit qu'une ſi grande foule nuiroit à ſes deſſeins; que ceux qui avoient des emplois ne devoient pas les quitter, ni abandonner leur famille. Tſeng-fong-tchao proteſta qu'il ſuivroit par-tout ſon ſouverain : pluſieurs autres lui donnèrent les mêmes marques de fidélité & d'attachement. L'empereur vivement touché ſe dépouilla alors de ſes habits ordinaires, &revêtit ceux de *Ho-chang*. Neuf de ceux qui s'étoient fait raſer l'accompagnèrent juſqu'à la porte *Koué-men*, où ils trouvèrent au bord de la rivière une petite barque, dans laquelle étoit Ouang-chin, bonze *Tao-ſſé*, du temple *Chin-lo-koan*. Dès que ce bonze apperçut l'empereur, il ſe mit à genoux, & battant de la tête, il s'écria : « *Ouan-ſouï !* dix » mille ans ! moi, votre ſujet, ſuis venu exprès ici attendre » votre Majeſté par ordre du feu empereur votre auguſte aïeul, » qui m'a averti en ſonge de la recevoir dans ma barque, & de

» de la conduire, à la nuit close, dans une des chambres de » l'ouest du temple de *Chin-lo-koan* ». A peine ce bonze eut-il fini de parler, que Yang-yng-long & Yé-hi-hien, qui avoient quitté l'empereur pour aller prendre des habits de bonze, revinrent accompagnés de onze autres, qui joints aux neuf qui avoient suivi ce prince, faisoient le nombre de vingt-deux, tous mandarins du premier ordre. L'empereur les salua, & leur dit: « Il ne faut plus à mon égard vous servir des termes » de roi, de prince, & bien moins encore de celui d'empe- » reur; renoncez aussi à l'étiquette due à ce rang. Dans l'état » que nous embrassons, vous savez que les noms de *maître* & » de *frère*, sont les seuls consacrés; voilà ceux que nous devons » employer entre nous ». Ces paroles les attendrirent jusqu'aux larmes. Leao-ping fit observer qu'une suite aussi nombreuse pourroit donner des soupçons, & que la prudence exigeoit non-seulement de se diviser en quatre ou cinq bandes, mais encore de changer de nom; qu'il falloit que chacun en prît un relatif à son emploi, & qui, n'étant connu que d'eux seuls, leur serviroit comme de mot du guet. Il ajouta qu'une partie d'entre eux seroit chargée de s'informer de ce qui se passeroit, afin de profiter des circonstances, tandis que les autres travailleroient à leur procurer de l'argent & le nécessaire pour la vie & le logement. KIEN-OUEN-TI leur laissa la liberté de faire les arrangemens & de prendre là-dessus les mesures qu'ils jugeroient les plus convenables à leur situation: il leur recommanda de ne point perdre de temps, de peur que quelqu'événement contraire ne vînt à détruire leur projet & à le ruiner sans ressource.

Tandis que l'empereur, avec le petit nombre de sujets qui lui étoient restés fidèles, s'occupoit des moyens de mettre sa vie

en sûrete, le prince de Yen recevoit les hommages des grands, des mandarins d'armes & de lettres, qui aussi-tôt qu'ils l'avoient su dans la ville, avoient abandonné leur prince légitime. Il remarqua dans la foule près de trente du nombre des traîtres qu'il venoit châtier, & il fit publier que quiconque lui ameneroit le chef de ces traîtres, il lui donneroit un mandarinat du sixième ordre, s'il étoit de condition populaire, & qu'il augmenteroit de trois degrés le mandarinat de celui qui seroit déja en charge : que ceux qui livreroient les plus coupables après le chef, auroient, s'ils étoient des hommes du peuple, des mandarinats du septième ordre, & qu'il les éleveroit de deux degrés, s'ils étoient déja mandarins. Cet ordre, affiché dans les carrefours de la ville, fut cause qu'on arrêta une infinité de gens de toutes les conditions. Ceux qui en vouloient à quelqu'un abusoient de ce prétexte pour le perdre, & les indigens pour enlever l'argent des riches. Plusieurs mandarins, quoiqu'innocens, aimèrent mieux s'accuser eux-mêmes que d'être exposés à cette persécution. Le prince voulut en vain empêcher un désordre qui mettoit les familles dans la plus grande désolation ; rien ne fut capable de le réprimer, & il dura plusieurs jours de suite.

Parmi les mandarins qui s'accusèrent eux-mêmes, on vit Tching-sé, Ouang-tun, Hoang-fou & Tchang-long. Ils avoient été attachés au service de l'empereur Kien-ouen-ti, & c'étoit là tout leur crime ; mais parce qu'ils l'abandonnèrent des premiers pour se donner au prince, il leur pardonna. Il ne fit pas la même grace à plus de cinquante qui se dénoncèrent eux-mêmes ; & par la recherche qu'il en fit faire, il s'en trouva jusqu'à huit cens soixante-treize, qui subirent divers supplices. Non-content de faire mourir les

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1403.
Kien-ouen-ti.

ministres Hoang-tsé-teng & Tsi-taï, il éteignit encore leurs familles.

Tao-hien, bonze *ho-chang*, très-considéré du prince, connoissant son caractère vindicatif & emporté, lui fit tenir une lettre au moment qu'il alloit entrer dans Nan-king, par laquelle il le conjuroit d'épargner Fang-hiao-ju, docteur d'une grande réputation, s'il ne vouloit pas révolter tous les lettrés contre lui & augmenter les troubles. Le prince fit attention à cette lettre, & après l'incendie du palais, où il croyoit que l'empereur Kien-ouen-ti avoit péri, il fit venir Fang-hiao-ju, & lui dit qu'il vouloit l'employer dans son conseil. Sur son refus, il le fit solliciter par ses amis; mais n'en pouvant rien obtenir il l'envoya en prison. Leao-yong & Leao-min tâchèrent de lui inspirer plus de docilité; leurs prières furent encore inutiles. Le prince l'ayant fait venir une seconde fois en sa présence, lui dit qu'en cherchant à soutenir sa famille, que de perfides sujets vouloient faire tomber, il n'avoit fait que suivre l'exemple de Tchéou-kong, qui avoit servi d'appui à l'empereur Tching-ouang son neveu. « Prince, lui répondit Fang-hiao-ju, Tching-» ouang n'est plus, & notre souverain existe encore: c'est à » lui que nous devons notre zèle & notre fidélité ». Le prince l'assurant qu'il avoit péri dans l'incendie du palais: « Eh bien, » répliqua Fang-hiao-ju, s'il n'est plus, il a un fils, pour-» quoi ne pas lui donner l'héritage de son père? — « Dans la » combustion où est l'empire, interrompit le prince, on ne » doit point mettre sur le trône un enfant; ce seroit vouloir » perpétuer les troubles: on ne peut confier les rênes du gou-» vernement qu'à un prince en état d'agir ». — « A la bonne » heure, reprit Fang-hiao-ju; mais il a des frères, & au défaut » des fils les frères doivent hériter ». Le prince, embarrassé

De l'Ère Chrétienne. *Ming.* 1403. *Kien-ouen-ti.*

de l'objection, lui dit, d'un ton fâché, que c'étoit une affaire de famille, dont il ne devoit pas se mêler. Fang-hiao-ju, frappant du pied contre terre, s'écria : « Je vois bien que ce » n'est plus la raison qui règne aujourd'hui ; il ne me reste » qu'à mourir pour la justice ; je suis entre vos mains, & je » vous demande par grace de ne pas différer l'instant qui me » délivrera d'une vie odieuse ». Le prince élevant la voix, lui demanda s'il oublioit qu'il pouvoit éteindre sa famille jusqu'à la neuvième génération ? « Quand vous porteriez l'injus» tice encore plus loin, repliqua d'un ton ferme Fang-hiao-ju, » croyez-vous imprimer la moindre tache à ma réputation ? » sachez qu'elle n'en sera que plus éclatante ». Le prince hors de lui-même, ordonna de lui fendre la bouche jusqu'aux oreilles & de le reconduire en prison. Une foule de lettrés de ses amis & de ses disciples, allèrent le voir ; le prince en fut si irrité, qu'il envoya des gens le faire mourir, & il fit jetter son corps à la voirie ; mais il ne put empêcher les lettrés de l'enterrer avec de grands honneurs : il dissimula cependant le déplaisir qu'il en ressentit, de peur d'exciter des troubles qu'il ne seroit peut-être pas le maître d'appaiser. Les amis & les disciples de Fang-hiao-ju murmurèrent hautement, & le silence du prince ne servit qu'à les animer davantage : leurs plaintes étant parvenues jusqu'à lui, elles l'aigrirent au point que, n'étant plus le maître de sa colère, il fit mourir tous les parens de Fang-hiao-ju, & enveloppa dans cette proscription sa mère, sa femme & les familles de Leao-yong & de Lin-kia-yéou, deux de ses disciples : il périt à cette occasion près de mille personnes.

Tsié-hiuen ne lui donna pas moins de chagrin par sa fermeté & sa constance à refuser d'entrer à son service. La barbarie du

prince à ſon égard eſt inouie : voyant qu'il n'en recevoit que des reproches ſanglans, il lui fit couper le nez & les oreilles; enſuite on lui enleva des lambeaux de chair, qu'on lui mettoit par force dans la bouche, en lui demandant, avec ironie, s'il trouvoit cette chair délicate. « La chair d'un ſujet fidèle à » ſon prince & d'un fils reſpectueux, répondit d'un ton ferme » cet infortuné, peut-elle être d'un goût déſagréable » ? Si » vous aviez connu ces deux vertus, vous ne m'euſſiez » pas fait une pareille queſtion ». Le prince, tranſporté de rage, lui fit verſer de l'huile bouillante ſur le corps; & cette malheureuſe victime de ſa fidélité envers ſon ſouverain, expira au milieu de ces tourmens affreux à l'âge de trente-ſept ans. Comme il tournoit le dos au prince en rendant les derniers ſoupirs, il ordonna de lui remettre la face de ſon côté; mais à peine l'eut-on fait, que le cadavre reprit ſa première poſture : le prince en fut ſi effrayé, qu'il commanda de lui donner la ſépulture. Cependant cette aventure ne ſauva pas ſa famille; ſon père, âgé de quatre-vingt trois ans, ſa mère, ſon épouſe & ſes enfans, tous furent mis à mort. Soixante-cinq mandarins des tribunaux eurent le même ſort, & ſoutinrent avec la même fermeté les ſupplices cruels dont on uſa envers eux : leurs familles ne furent pas plus épargnées que celle de Tſié-hiuen.

Vers le milieu de la ſixième lune, les princes & les grands qui s'étoient donnés au prince de Yen, allèrent en corps le prier de ne pas laiſſer plus long-temps le trône vacant, en lui diſant que perſonne n'avoit plus de droit que lui d'y monter : mais il ſe fit preſſer pendant trois jours, paroiſſant refuſer ſincérement la couronne qu'on lui offroit. Le quatrième jour enfin, il leur dit qu'avant de prendre ſa dernière réſolution, il falloit

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1403.
Kien-ouen-ti.

qu'il entrât dans la ville. Yang-jong, ministre d'état, vint le chercher avec un char & un cortège semblables à ceux de l'empereur : le prince n'en parut pas mécontent. Yang-jong, agissant comme s'il eût déja été en possession du trône, lui demanda, en le traitant de majesté, si avant que d'entrer dans la ville il ne vouloit pas aller au tombeau de son père. Il répondit que c'étoit son intention ; & s'adressant ensuite aux princes & aux grands, il leur dit que son respect pour ses ancêtres, dont ils étoient témoins, les avoient sans doute engagés à penser à lui ; & que s'il refusoit l'offre du trône, c'étoit dans la crainte de ne pouvoir répondre à leur attente ; mais que s'ils le vouloient absolument pour leur maître, il falloit qu'ils lui promissent solemnellement de l'aider à porter le fardeau qu'ils vouloient lui imposer. Après cette acceptation formelle, les grands observèrent à son égard la même étiquette que celle usitée pour l'empereur ; cependant il ne prit possession du trône que plusieurs jours après : mais lorsqu'il fut entré dans la ville, il fit mourir les femmes, les filles & les eunuques du palais qu'on lui dit avoir été attachés à l'empereur KIEN-OUEN-TI, & ne fit grace de la vie qu'à ceux qui étoient connus pour n'avoir eu aucun attachement pour lui. Après cette horrible & sanglante exécution, il ordonna de recueillir les os qu'on lui montra pour être ceux de KIEN-OUENTI, mais qui étoient en effet les restes de l'impératrice Ma-chi, consumée par les flammes. Il les fit mettre dans un cercueil devant lequel il pleura comme s'il eût été sincérement touché de sa perte. Cette cérémonie achevée, il demanda à Ouang-king, du tribunal des docteurs du premier ordre, quel *rit* on observeroit à ces funérailles. « Le *rit* impérial, répondit le mandarin ». Le prince ordonna de s'y conformer exactement.

Au commencement de la feptième lune, il prit enfin poffeffion du trône, & accorda une amniftie qui fut publiée dans tout l'empire: mais pour abolir la mémoire de Kien-ouen-ti, dont il venoit de prendre la place, il ordonna que les années de *Hong-vou* continueroient jufqu'à la trente-cinquième, qui étoit celle où l'on étoit, & que la fuivante, première de fon règne, s'appelleroit *yong-lo*. Un grand nombre de mandarins des provinces refusèrent de recevoir cet ordre, & plufieurs aimèrent mieux fe faire mourir eux-mêmes que de s'y foumettre, ou d'aller fubir à la cour une mort cruelle. Ces fcènes tragiques remplirent l'empire de deuil & de trifteffe. Le nouvel empereur, fenfible à une oppofition qui caufoit tant de cataftrophes, fit publier par-tout qu'il n'avoit jamais eu d'autres vues que celles de punir les traîtres qui avoient caufé la chûte de Kien-ouen-ti, leur maître & le fien. Il difoit que les mandarins des provinces n'ayant eu aucune part à leur crime, ils auroient dû ne rien redouter de fa part; & afin de convaincre leurs familles de la droiture de fes intentions, il fit favoir qu'il laiffoit à leur difpofition les emplois de ceux qui s'étoient donnés la mort, & qu'on eût à lui propofer des fujets capables de les remplir. Cette efpèce de juftification ne produifit aucun effet: il eut même le chagrin de voir que prefque perfonne ne fe préfenta pour obtenir les places vacantes. Ce mépris de fes faveurs, joint au bruit qui fe répandoit que Kien-ouen-ti étoit encore vivant, lui caufoit les plus vives inquiétudes.

Le malheureux Kien-ouen-ti, après avoir affigné à chacun des fidèles ferviteurs qui le fuivoient, l'emploi qu'il exerceroit dans l'état de *Ho-chang*, réfolut de s'éloigner de la cour & d'aller fe cacher dans le *Yun-nan*, chez

le gouverneur de cette province, qui lui étoit dévoué: mais Ssé-ping lui représenta que dans la maison des grands il y avoit trop d'yeux & trop d'oreilles, sur-tout dans la circonstance où l'on disoit déja sourdement qu'il avoit échappé à la cruauté du prince de Yen. Il lui conseilla d'errer plutôt tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, puisque dans l'état qu'ils avoient embrassé tout pays devenoit leur patrie. L'empereur trouva la précaution sage, & il fut convenu qu'ils logeroient alternativement les uns chez les autres, sans cependant y faire un long séjour, de peur de se déceler: ce prince & les nouveaux *Ho-chang* de sa suite, passèrent ainsi le reste de l'année.

TCHING-TSOU.

L'empereur TCHING-TSOU, plus connu sous le nom de *YONG-LO*, choisit la ville de Pé-ping pour y tenir sa cour du nord, & substitua au nom qu'elle portoit, celui de *Chun-tien-fou*, qu'elle porte encore. Il y transféra les tribunaux ordinaires, laissant les anciens à Nan-king, qui conserva le titre de cour impériale, & prit le nom de *Kiang-nin-fou.* Le département de Pé-ping fut nommé *Ta-ning*; il occupoit l'ancien territoire *Ouoléangha*, qui s'étendoit vers le nord jusqu'à Ou-long-kiang & Yu-yang-tchaï. Sous la grande dynastie des TCHÉOU on le nommoit *Chan-jong*; sous les *TSIN*, *Léao-si*; sous les *HAN*, *Ki-so-ku*; sous les *YUEN*, *Ta-ning-laï*; & le fondateur des *MING* l'appella *Pé-ping*.

A la deuxième lune, l'empereur YONG-LO après avoir récompensé les officiers qui l'avoient si bien servi dans la guerre contre Kien-ouen-ti, travailla à maintenir en paix les peuples du nord qui n'avoient pris aucune part aux troubles dont l'empire avoit

avoit été agité. Koulitchi, qui faisoit la loi dans ces quartiers, s'arrogea le titre de *Kohan* ou de roi des *Tatars*, n'osant prendre celui de *Kohan* des *Mongous*, de peur de soulever contre lui les princes de la famille des *Yuen*, qui en étoient depuis long-temps en possession. Peu de temps après, il reçut de l'empereur un sceau & des patentes qui lui confirmoient le titre qu'il avoit usurpé : ce prince y joignit en présent quatre pièces de brocard d'or. L'officier chargé de cette commission apportoit aussi six autres pièces destinées pour Marhapa, Yésuntaï & Haloutaï, avec lesquels il vouloit se ménager des liaisons. Cette démarche de l'empereur sema la discorde parmi les Tartares : ces trois seigneurs étant, ainsi que Mahamou, sujets de la famille des *Yuen*; ne vouloient obéir qu'à un prince de cette maison. Comme Koulitchi n'en étoit pas, ils entrèrent en fureur à la vue du sceau & des patentes; & ayant levè des troupes ils vinrent l'attaquer & le défirent entiérement : après quoi Haloutaï & Mahamou envoyèrent faire hommage à l'empereur en leur nom. Ce prince, dissimulant son ressentiment, reçut assez bien leurs envoyés.

A la onzième lune intercalaire de cette année, l'empereur créa Litsang roi de *Ngan-nan* ou du *Tonkin*. Ce royaume faisoit anciennement partie de celui de *Kiao-tchi* ou de la *Cochinchine*; sous les empereurs Yao & Chun, ce pays s'appelloit *Nan-kiao*; & sous les *Tsin*, *Siang-kun*: au commencement des *Han*, on le nommoit *Nan-yueï*; Han-ou-ti lui donna le nom de *Kiao-tchi*; & les *Song*, celui de *Ngan-nan*: alors Il n'étoit point encore regardé comme une souveraineté; ce ne fut que sous la dynastie des derniers *Song*, & après l'extinction entière des *Han* du midi, que l'empereur des *Song* érigea

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1404. *Yong-lo.*

le *Ngan-nan* en royaume, en faveur de Li-kong-ouen, qui eut pour successeur Li-gé-tsun, son petit-fils. Celui-ci ne laissa qu'une fille; elle se maria à Tchin-pé-tchao, quelle fit reconnoître roi sous le nom *Tchin-gé-hoan;* mais ce titre ne suffisant pas à son ambition, il prit celui de *Yueï-hoang-ti* ou d'empereur de *Yueï.* Lorsque l'empereur Chi-tsou de la dynastie des *YUEN* se rendit maître du *Yun-nan*, il envoya sommer Tchin-gé-hoan de lui rendre hommage. Ce prince reçut mal cette proposition, & renvoya avec mépris l'officier chargé de la lui faire. Les *YUEN* ne tardèrent pas à l'attaquer avec des troupes nombreuses; il se défendit avec courage, & ne céda qu'après dix-sept batailles: réduit à la dernière extrêmité, il fut contraint de se retirer dans une île de la mer, où il attendit que les *YUEN* eussent évacué ses états pour y rentrer. Il en jouit paisiblement jusqu'à sa mort. Son fils prit, en lui succédant, le nom de *Li-gé-tsun*, nom de son aïeul maternel, & renonça au titre d'empereur que son père s'étoit arrogé. Content de celui de roi tributaire de la Chine, il envoya faire hommage à l'empereur des *YUEN*, qui le confirma dans sa souveraineté. Li-gé-koueï son fils lui succéda.

L'empereur Hong-vou, fondateur de la dynastie des *MING*, ayant fait part de son avénement au trône aux rois tributaires de la Chine, celui de Ngan-nan s'empressa de lui prêter hommage par ses envoyés, & en obtint sans peine des lettres qui le confirmoient dans sa souveraineté. Li-gé-kien, son fils & son successeur, ne s'occupant que de ses plaisirs & se livrant à la débauche, Li-chou-ming, son frère puîné, le fit mourir & s'empara du trône. L'empereur paroissant disposé à le punir de cet attentat, & le coupable, désespérant de se soustraire au châtiment, céda la couronne à Li-gé-touan, son frère. A sa

mort elle passa à un autre de ses frères, nommé Li-gé-ouei, qui mit Li-chou-ming à la tête du gouvernement : ce dernier étant venu à mourir, il choisit Liki-mao pour son premier ministre. Cet officier se vit à peine affermi dans son poste, qu'il se défit de son maître, & mit sur le trône Li-gé-koen, fils de Li-chou-ming son beau-père. L'empereur, informé des crimes de Liki-mao, envoya des officiers dans le Ngan-nan pour en prendre connoissance; mais avant leur arrivée Liki-mao fit encore mourir Li-gé-koen, & lui donna son fils pour successeur. Peu après il le fit assassiner pour lui substituer Li-ngan son fils. Enfin, voulant régner lui-même, il se défit encore de ce dernier, & extermina tout ce qui restoit de cette famille; après quoi il se fit reconnoître roi de Ngan-nan, publiant qu'il descendoit de l'empereur Chun par Ou-Kong-moan; qu'ainsi il ne faisoit que rentrer en possession d'une partie des états de sa famille; ajoutant qu'il vouloit rétablir le nom de *Ta-yu*. Il donna à son règne celui de *Tien-ching*, & dans l'ordre qu'il fit publier, il se nomma *Ou-y-yuen*, donnant à son fils le nom de *Ou-tsang*. Il revêtit encore ce fils du titre de *Hoang-ti* ou d'empereur, & s'arrogea celui de *Taï-chang-hoang-ti*, titre supérieur à celui d'empereur : mais craignant le ressentiment de l'empereur Yong-lo, il envoya à la cour un officier affidé pour y plaider sa cause. Il le chargea de dire qu'après l'extinction entière des Tchin, on avoit mis sur le trône Ou-tsang ou Li-tsang, fils d'une princesse de cette famille. Sur cet exposé, l'empereur lui fit expédier le diplôme impérial qui le confirmoit dans cette souveraineté.

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1404. Yong-lo.

Au commencement de l'an 1405, l'empereur envoya ordre à Tchu-kao-hiu & à Tchu-kao-tchi, deux de ses fils qui étoient absens de la cour, de s'y rendre sans délai. Tchu-kao-soui, le 1405.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1405. *Yong-lo.*

plus jeune des trois, s'y trouvoit alors. YONG-LO délibéra avec son conseil lequel de ses enfans il désigneroit son successeur : ils s'accordèrent presque tous à dire que le prince Tchu-kao-hiu, l'ayant toujours accompagné durant la dernière guerre, il méritoit par ses services d'être préféré à ses frères. L'empereur ne leur répondit rien pour le moment, & ne voulut s'expliquer qu'à l'arrivée des deux princes; alors il assembla tous les grands, & après leur avoir rappellé les grandes qualités du feu empereur Hong-vou, & sur-tout la connoissance profonde qu'il avoit des caractères, il leur dit : « Vous savez tous que mon auguste père nous avoit donné, à » mes frères & à moi, des principautés héréditaires dans nos » familles, & qu'il désigna mon fils Tchu-kao-tchi pour me » succéder dans la principauté de *Yen*; je dois respecter son » choix & m'y conformer. Que penseriez-vous de moi, si, pré- » férant mes lumières aux siennes, je changeois ses disposi- » tions? Il n'est pas moins digne de me succéder à l'empire » qu'à une simple principauté; vous pouvez le regarder dès » aujourd'hui comme votre maître. Quant à ses frères, je » donne à Tchu-kao-hiu la principauté de *Han*; & à Tchu- » kao-souï, celle de *Tchao* ».

A la sixième lune, il établit Ngan-ké-témour roi de *Hami*. A la huitième, Tchin-tien-ping, qui descendoit des rois de *Ngan-nan*, arriva à la cour, où il se plaignit de la tyrannie de Likimao, & demanda justice contre cet usurpateur. Il exposa ses griefs dans un placet conçu en ces termes : « Votre Majesté voit à ses pieds Tchin-tien-ping » son sujet, & l'un des descendans de Li-gé-hoan, roi de » *Ngan-nan*, fils de Tchin-tien-ming, & frère de Li-gé-koueï, » qui se soumit le premier à votre auguste père. Ce grand

» prince récompensa son zèle en lui faisant expédier des lettres » qui le confirmoient dans la souveraineté de *Ngan-nan*. Li-» ki-mao, au mépris de la protection dont votre Majesté » honoroit notre famille, & abusant de l'autorité qu'un maître » trop crédule lui avoit confiée, l'a fait mourir & a tâché » d'éteindre entiérement notre famille ; j'ai échappé seul à sa » cruauté. Exilé de ma patrie, dépouillé de l'héritage de mes » pères, mon unique asyle est au pied du trône de votre » Majesté, qui porte également dans son cœur les peuples les » plus éloignés comme ceux qui approchent le plus de sa per-» sonne : elle ne souffrira pas qu'un traître, un parricide jouisse » impunément du fruit de ses crimes, ni qu'il ait répandu » le sang d'une famille entière pour lui ravir une couronne » qu'elle portoit à l'ombre du trône de votre Majesté ».

Vers le même-temps on vit aussi arriver à la cour Peïpéchi, que Likimao envoyoit pour demander que l'empereur confirmât à son fils la couronne de Ngan-nan. L'empereur qui n'avoit point encore fait de réponse au placet de Tchintien-ping, donna ordre aux officiers du tribunal des *rits* de le conduire devant Peïpéchi, & d'observer si ce dernier le traiteroit en prince de la famille royale de *Ngan-nan*. Dès que Peïpéchi apperçut le prince, il se jetta à ses pieds fondant en larmes. Cette action fit connoître à l'empereur que ses prétentions étoient légitimes ; il envoya vers Li-tsang, Li-ki, censeur de l'empire, avec ordre de lui demander de quel droit il s'étoit emparé de l'héritage des *Tchin*. Li-tsang reçut cet envoyé avec beaucoup d'égards ; il lui avoua tous ses torts, & le fit accompagner à son retour par Yuen-king-tchin, qu'il chargea d'un placet adressé à l'empereur, où il se reconnoissoit coupable, & le prioit de renvoyer Tchin-tien-ping, promettant de lui rendre

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1406.
Yong-lo.

ses états. Peu de jours après il fit partir Nié-tsong pour porter les tributs à l'empereur, lui faire hommage, & inviter Tchin-tien-ping à revenir. L'empereur ne fut pas la dupe de ces belles propositions : il permit à Tchin-tien-ping de partir avec Nié-tsong ; mais pour le garantir des embûches de son ennemi, il le fit escorter par cinq mille hommes, sous les ordres de Hoang-tchong. Ils n'arrivèrent à Ngan-nan qu'à la troisième lune de la quatrième année de Yong-lo.

Li-tsang en ayant eu avis à Hieou-ouen, ville frontière où il étoit alors, envoya au-devant d'eux Hoang-meï-king & plusieurs de ses principaux officiers, qui témoignèrent le plus grand respect à Tchin-tien-ping, l'appellant leur roi. Cependant ce prince, ne voyant point paroître Li-tsang, ne put s'empêcher de leur en demander la raison. Ils l'excusèrent sur une indisposition qui l'avoit contraint de s'arrêter à Kialin-kiang ; c'étoit le lieu de la résidence de Liki-mao. Hoang-tchong prit cette réponse pour une défaite, & ne se trompa point ; mais il se fia trop aux guides que Li-tsang avoit envoyés : ils avoient ordre de faire leurs efforts pour l'engager à prendre par la montagne Kin-tié-chan, où étoient en embuscade toutes les forces du royaume, qui montoient à plus de cent cinquante mille hommes, & ils parvinrent à l'attirer dans ces défilés, en lui assurant que cette route étoit la plus courte & la plus praticable : à peine y furent-ils engagés, que des pluies abondantes qui survinrent rompirent les chemins. Les Chinois harassés d'une marche si pénible, furent bientôt hors d'état de combattre ; ils ne laissèrent pas d'avancer jusqu'aux gorges des montagnes Kin-tié-chan, où elles entendirent tout-à-coup un bruit effroyable de tambours & d'instrumens militaires. Les troupes que Li-tsang avoit mises en embuscade dans ces

paſſages, vinrent fondre ſur eux en pouſſant de grands cris. Aſſaillis de tous côtés par une multitude innombrable, ils furent preſque tous tués : Tchin-tien-ping fut trouvé parmi les morts. Hoang-tchong, environné d'ennemis, alloit ſubir le même ſort, lorſque leurs officiers s'approchant de lui le ſaluèrent & voulurent pallier la noirceur de leur trahiſon, en traitant Tchin-tien-ping d'impoſteur. Hoang-tchong indigné ne leur répondit rien ; & ayant rallié le peu de troupes qui avoient échappé au carnage, il reprit le chemin de la cour, où il rendit compte de la perfidie de Li-tſang, & de l'inſulte qu'il avoit faite à l'empereur en la perſonne de ſon général: Ce prince, tranſporté de colère, jura d'en tirer vengeance. Hoang-tchong s'offrit à en être le miniſtre. L'empereur y conſentit, & lui donna ordre de ſe joindre à Mou-chin, & d'aſſembler une armée de ſoixante-quinze mille hommes, tirés des troupes cantonnées dans les provinces méridionales, pour aller à leur tête exterminer les deux perfides qui le bravoient.

A la ſeptième lune, les troupes des provinces de Hou-kouang, Fou-kien, Tché-kiang & de Kouang-ſi eurent ordre de venir joindre celle de Koué-tchéou & du Yun-nan, où ſe rendirent auſſi les officiers généraux qui devoient les commander. La veille de leur départ, l'empereur les ayant mandés, leur dit : « Likimao & Li-tſang m'ont fait un affront ſanglant, n'épargnez rien pour vous ſaiſir d'eux; mais gardez-vous de commettre les crimes que vous allez punir. Maintenez ſoigneuſement la diſcipline parmi vos ſoldats, & n'augmentez point les troubles dont cet empire eſt agité. Reſpectez les ſépultures & les maiſons du peuple, leurs biens, leurs femmes & leurs filles ; épargnez le ſang de ceux qui ſe ſoumettront. Si j'apprends que quelqu'un de vous tranſgreſſe

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1407. *Yong-lo.*

» ces ordres, ſes ſervices ſeront oubliés, & je le punirai ſévérement. Dès que vous ſerez maîtres de Likimao & de ſon fils, » informez-vous s'il n'y a point encore quelque rejetton de la » famille des *Tchin*; s'il s'en trouve un, placez-le ſur le trône » de Ngan-nan ». Les troupes deſtinées à cette expédition ſe raſſemblèrent à Long-tchéou, où, peu de jours après leur arrivée, le général Tchu-neng tomba malade, & mourut dans ſa trenteſeptième année. Malgré ſa jeuneſſe, ſon mérite & ſa valeur l'avoient déja élevé au-deſſus des autres généraux; il avoit ſur-tout le don de ſe faire aimer; les ſoldats le pleurèrent comme un père. Tchang-fou le remplaça dans le commandement de cette armée: après en avoir fait la revue il entra dans le Ngan-nan, où il ſe ſaiſit des deux forts, *Ki-koan* & *Ling-koan*, qu'il emporta d'aſſaut. Enſuite il répandit un manifeſte où il peignit avec les plus vives couleurs les crimes horribles dont Likimao & Li-tſang s'étoient rendus coupables.

Hoang-tchong & Lu-pao, qui avoient commandé les troupes impériales dans la malheureuſe expédition de Tchin-tien-ping, furent détachés avec ordre de battre l'eſtrade à droite & à gauche de Kin-tié-chan, & de pouſſer juſqu'à Tchang-kiang-chi, pour y jetter un pont de bateaux & faciliter le paſſage des troupes; un autre détachement, ſous les ordres de Fang-tching & de Ouang-ju alla s'aſſurer du pays juſqu'à Fou-léang-kiang; pour lui il s'avança avec le gros de l'armée par Kin-tié-chan juſqu'à Sin-fou-hien, ſans qu'il parût d'ennemis. Ils ne tenoient pas la plaine, parce qu'ils pensèrent qu'il ſuffiſoit de garder avec ſoin les paſſages des rivières. Suivant ce plan, après avoir garni de troupes les deux villes occidentale & orientale, où ils tenoient leur cour, ils

ils postèrent leurs plus grandes forces sur les bords des rivières Suen-kiang, Tao-kiang, To-kiang & Fou-léang-kiang défendus par des palissades & des fortins de terre élevés de distance en distance, assez près les uns des autres pour se prêter un mutuel secours. Ces redoutes occupoient une étendue de neuf cens *ly*, & ils y avoient rassemblé les peuples des villes & des campagnes d'alentour, qui montoient, suivant eux, à plus de deux millions d'hommes portant les armes : outre cela ils avoient équipé un grand nombre de barques de guerre, & leurs ports étoient défendus du côté de la terre par de fortes palissades revêtues de fossés profonds.

Le général Tchang-fou instruit de la disposition des ennemis, partit de Sin-fou-hien & vint camper à Sun-taï-tchéou, d'où il envoya ordre de construire des barques pour passer sa cavalerie ; lorsqu'il en eut un nombre suffisant, il en détacha une partie sous les ordres de Tchu-jong, à qui il ordonna de pousser jusqu'à Kia-lin-kiang, où il avoit appris qu'un corps des ennemis étoit campé. Tchu-jong les y trouva en effet, & les battit. Mou-tching passa aussi le Tao-kiang avec le détachement qu'il commandoit, & alla camper à la vue de To-pan-tching, dans des lignes fortifiées. Le général Tchang-fou le suivit de près, & établit son quartier au nord de la ville : ainsi toutes les palissades des ennemis devinrent inutiles. La ville de To-pan-tching étoit défendue par de hautes murailles ceintes d'un fossé rempli d'eau, dans lequel on avoit enfoncé des pieux de bambous, & au-delà duquel il y en avoit un autre plus profond. Les remparts étoient couverts de soldats qui se renouvelloient & sembloient se multiplier à chaque instant. Tchang-fou, après avoir reconnu la place, assembla ses officiers, & ne leur dissimula point la difficulté de la prendre,

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1407. *Yong-lo.*

Adressant ensuite la parole à Hoang-tchong, il lui dit : « Voici » une occasion favorable de vous venger du cruel affront que » ces brigands vous firent l'année dernière ; marchez à la tête de » votre troupe, & attaquez le double fossé du côté de l'ouest ». Hoang-tchong charmé de réparer sa honte, encouragea ses soldats, & sur les deux heures du matin il s'avança à petit bruit jusqu'au bord du premier fossé, qu'il franchit : montant ensuite sur une esplanade qui séparoit les deux fossés, il commanda à des soldats qu'il avoit armés de grands crocs d'arracher les pieux. Tout étoit alors tranquille dans la place, & les assiégés ne s'attendoient pas à une attaque nocturne ; le bruit de ceux qui tiroient les pieux les avertirent de la surprise : il n'étoit plus temps, les flèches qu'on leur lançoit ne firent point reculer les assaillans, ils poussèrent jusqu'au pied des murailles, & ils y furent bientôt logés. Enhardis par ce premier succès, ils plantèrent leurs échelles sans en attendre l'ordre, & montèrent à l'assaut avec une ardeur incroyable ; lançant de tous côtés leurs feux d'artifices, ils nettoyèrent en un instant les remparts, que les assiégés abandonnèrent à Tsaï-fou, qui commandoit cet assaut, & qui étoit monté le premier. Il s'y retrancha, en attendant un renfort qui ne tarda pas. Dès que Hoang-tchong sut que Tsaï-fou étoit maître des murailles, il lui envoya successivement plusieurs détachemens commandés par de braves officiers, avec lesquels il voulut pénétrer dans la ville. Ici la victoire fut disputée ; les ennemis avoient placé à l'entrée des rues un grand nombre d'éléphans, derriere lesquels ils faisoient ferme : ces animaux, hérissés de flèches que les impériaux lançoient sans interruption, ne s'effarouchoient pas ; mais Tchu-kouang ayant ordonné à ses gens de les ajuster à la tête, plusieurs se sentant blessés aux

yeux, entrèrent en furie & rebroussant en arrière ils rompirent leurs rangs : alors le désordre se mit parmi eux, & les assiégeans en firent un grand carnage. Léang-min-hien & Tsi-pé-lo, leurs commandans, furent tués ; on poursuivit les autres jusqu'à la montagne de San-yuen. Le général Tchang-fou, persuadé que la nouvelle de la prise de cette ville répandroit la terreur dans la cour occidentale, se contenta d'y envoyer un détachement, qui trouva cette capitale déserte : les habitans, après avoir enlevé toutes les richesses du palais du roi, y avoient mis le feu & s'étoient sauvés en mer. Cette fuite obligea les villes situées sur le Suen-kiang, le Tao-kiang & le Fou-léang-kiang, & toutes les places fortes de ces quartiers d'ouvrir leurs portes aux vainqueurs.

Tchang-fou, maître des deux cours de *Ngan-nan*, alla chercher l'armée ennemie, campée auprès de la rivière Ouan-tié-kiang & la força dans ses lignes ; il périt dans cette action plus de trente mille hommes du côté des ennemis. Ce général, informé qu'ils avoient encore une flotte sur la rivière de Mou-hoan, composée de plus de cinquante barques de guerre commandées par Yuen-tsé-gin & Hoang-chi-kang, alla l'attaquer avec les barques qu'il avoit fait construire, & la défit entiérement. Les deux commandans, avec cent de leurs principaux officiers & plus de quinze mille soldats, périrent dans ce combat naval. Tchang-fou ne balança plus à aller mettre le siége devant Men-hai-kéou, où étoient Liki-mao & Li-tsang avec le reste de leurs forces. Il y eut plusieurs combats entre les armées de terre & les troupes navales : le carnage fut si grand, que les eaux du Fou-léang furent teintes de sang. Liki-mao & Li-tsang voyant leurs affaires désespérées, se jettèrent à la hâte dans une petite barque, & se sauvèrent

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1407. *Yong-lo.*

à Y-ngan ; le miniſtre Fan-kien-lang & un grand nombre d'officiers ſe ſoumirent.

Après cette victoire, Tchang-fou s'avança ſans perdre de temps du côté de Tchu-long avec les troupes de terre, tandis que Lieou-chin côtoyoit avec les barques de guerre : ils livrèrent encore bataille en cet endroit, & prirent aux ennemis plus de trois cens barques, le reſte fut mis en fuite. Lieou-chin, détaché pour leur donner la chaſſe, les atteignit à Kito, dont il s'empara, après les avoir battus une ſeconde fois ; Liki-mao & Li-tching, un de ſes fils, furent faits priſonniers. Le lendemain on lui amena le roi Li-tſang & Li-ſouï, ſon fils & ſon héritier, Ki-ki-la, ſon miniſtre, & pluſieurs autres perſonnages de marque, qu'il fit conduire au camp de Tchang-fou. Dès ce moment tout le royaume ſe ſoumit aux impériaux. Tchang-fou s'informa, ſuivant ſes inſtructions, s'il y avoit encore quelque prince de la famille des *Tchin*, afin de le mettre ſur le trône ; mais n'en ayant point trouvé, il écrivit à l'empereur que le *Ngan-nan* avoit été autrefois une province de l'empire, & que les peuples de ce royaume voyant la race de leurs princes entiérement éteinte, deſiroient de rentrer ſous ſa domination : il ajoutoit dans ſes dépêches qu'en attendant ſes ordres, il alloit par proviſion diviſer ce royaume, ſous le nom de province de *Kiao-tchi*, en dix-ſept *Fou* ou départemens du premier ordre ; ſavoir, Kiao-tchéou, Pé-kiang, Léang-kiang, San-kiang, Kien-ping, Sin-ngan, Kien-tchang, Fong-hoa, Tſing-hoa, Suen-hoa, Taï-yuen, Tchin-man, Léang-chan, Sin-ping, Y-ngan, Chun-hoa & & Chin-hoa ; en cinquante-ſept *Tchéou* ou départemens du ſecond ordre ; en cent cinquante-ſept *Hien* ou villes du troiſième ordre, indépendamment d'un grand nombre de bourgs,

de villages & de forts. Les généraux chinois comptèrent trente-deux millions cent mille ames, & deux millions quatre-vingt-ſept mille cinq cens montagnards à demi ſauvages; le produit des grains montoit à cent trente-ſix millions de meſures de cent livres peſant; le nombre d'éléphans, de chevaux & de bœufs alloit à cent trente-cinq mille neuf cens; celui des barques à huit mille ſept cens; enfin celui des armes, grandes ou petites, à deux cens millions cinq cens trente-neuf mille, dont Tchang-fou envoya l'état détaillé.

Lorſque Liki-mao, Li-tſang & leur ſuite arrivèrent à la cour, l'empereur les reçut aſſis ſur ſon trône, ayant tous les grands à ſes côtés. Le préſident du tribunal de la guerre lut à haute voix la liſte des crimes dont on les accuſoit : le plus grave étoit d'avoir fait aſſaſſiner les *TCHIN*, leurs ſouverains, afin de s'emparer de leurs états. L'empereur leur demanda s'ils avoient quelque choſe à répondre à cette accuſation, & comme ils gardoient le ſilence, il envoya Liki-mao en priſon avec Li-tſang; il fit grace à Li-ki-tching & à Li-fouï. Il relégua Liki-mao dans la province du Kouang-ſi, pour y ſervir en qualité de ſimple ſoldat : & comme Li-tſang & Li-ki-tching avoient quelque expérience dans les armes, il leur laiſſa pleine liberté, promettant de les employer dans la ſuite, s'ils ſe comportoient bien.

La même année, le tribunal des *rits* repréſenta à l'empereur qu'un grand nombre de jeunes gens embraſſoient la profeſſion de *Ho-chang*, malgré les défenſes faites à cet égard. L'empereur répondit qu'il étoit ſurpris qu'on obſervât ſi peu les ordonnances de ſon père, qui défendoient expreſſément à tout homme de quelque condition qu'il fût, de ſe faire bonze avant l'âge de quarante ans, & il enjoignit à ce tribunal de veiller à l'exé-

cution de cet édit. A la onzième lune on offrit à ce prince le code de la dynastie des *Ming*, commencé sous l'empereur Hong-vou. Cet ouvrage, intitulé *Yong-lo-ta-tien*, comprenoit onze mille cent volumes ou cahiers, contenant vingt-deux mille neuf cens chapitres. L'empereur mit en tête de cette collection une préface de sa façon.

1409. Vers la troisième lune de l'an 1409, Tchang-fou envoya à l'empereur une carte géographique du royaume de *Ngan-nan*, qui donnoit cent soixante-seize *ly* est-ouest à ce royaume, & deux mille huit cens nord & sud. En le réduisant en province de l'empire, il y avoit établi quatre cens soixante-douze tribunaux chargés de l'administration.

A la huitième lune, un certain *Kien-ting* des montagnes de *Ngan-nan*, persuadé que les changemens arrivés dans ce royaume devoient avoir suscité beaucoup de mécontens, se fit un parti assez considérable pour donner de l'inquiétude aux officiers chinois. Dès qu'il eut levé le masque en se saisissant de quelques villes, Mou-chin se hâta de tirer des troupes de Yun-nan, de Koueï-tchéou & du Ssé-tchuen, dont il forma une armée de plusieurs centaines de mille hommes, à la tête de laquelle il marcha contre ce rebelle, qu'il rencontra à Leng-kiueï-kiang; mais il en fut reçu vertement & entiérement défait. L'empereur fit partir Tchang-fou & Ouang-yeou avec deux cens mille hommes des meilleures troupes pour réparer cet échec & éteindre cette révolte.

A la même lune arriva à la cour un envoyé du royaume de *Malakia*, qui n'avoit encore eu aucune relation avec la Chine; il venoit prêter hommage, & offrir de payer tribut. L'empereur le renvoya avec des patentes honorables pour Siliparsoula son maître, qui le confirmoient dans la possession de ce royaume.

La ſeptième année de ſon règne & au commencement de la deuxième lune, YONG-LO partit pour Pé-king, où il arriva vers le milieu de la troiſième. L'année précédente, il avoit envoyé Lieou-témour-pourha en Tartarie avec des dépêches adreſſées aux *YUEN*, auxquelles il avoit joint des ſceaux & des patentes qui les avançoient en grade. Son but étoit de les attacher plus fortement à ſon ſervice & de ſonder les diſpoſitions de quelques-uns d'entre eux dont il avoit ſujet de ſe défier, principalement de Penïacheli, qu'on lui avoit dit vouloir remuer : en effet, cet officier refuſa les faveurs qu'on lui accordoit, & trouva moyen d'attirer dans ſon parti Patou-témour & ſon fils Talan, Luntourhoeï & ſon fils Piéliko, qui s'étoient ſoumis à la Chine depuis pluſieurs années.

A la quatrième lune, l'empereur renvoya Kintapoutaï & Ko-ki pour l'exhorter à vivre en paix : ils étoient chargés de préſens pour Haloutaï, Marhapa, Tohotchi, Haché-tiémour & pluſieurs autres, qui, loin de les accepter, firent mourir Ko-ki, comme chinois, & renvoyèrent Kintapoutaï avec mépris ; après cette démarche ils allèrent ſe joindre à Penïachéli. L'empereur irrité de leur audace, donna à Mahamou la principauté de *Chun-ning*. A la ſeptième lune, ayant réſolu de porter la guerre en Tartarie, il nomma Kiéou-fou général de l'armée, qu'il fit partir de Pé-king vers la huitième. Dès qu'elle eut paſſé la grande muraille, Kiéou-fou détacha en avant mille à douze cens chevaux : ce corps rencontra au ſud de la rivière Lo-ku-ho un parti de Tartares, qu'il battit & dont il fit le commandant priſonnier. Kiéou-fou ne lui fit que de bons traitemens, & l'ayant fait boire largement, il ſut de ce priſonnier que Penïachéli étoit décampé dès la veille, & qu'il avoit pris la route du nord : jugeant, par ce rapport,

que l'ennemi ne pouvoit être à plus de trente à quarante *ly*, le général chinois résolut de le poursuivre & de le combattre : cependant comme toutes ses troupes n'étoient pas encore arrivées, ses officiers lui en représentèrent les risques & lui conseillèrent de différer quelques jours, jusqu'à ce que le reste des troupes, qui n'étoient pas loin, se fût rendu auprès de lui ; mais Kiéou-fou, sourd à leurs remontrances, persista dans sa résolution, il marcha à l'ennemi avec environ dix mille hommes. Les Tartares avertis que les impériaux étoient en si petit nombre, rebroussèrent chemin & se mirent en embuscade. Les Chinois enveloppés de toutes parts, perdirent les deux lieutenans généraux Li-yuen & Ouang-tsong, qui furent tués des premiers, après avoir fait des prodiges de valeur. Leur mort fit perdre courage à leurs soldats ; Kiéou-fou périt avec la plus grande partie de ses officiers. A la nouvelle de cette défaite, l'empereur s'emporta & blâma beaucoup Kiéou-fou de n'avoir voulu écouter aucun conseil : il déplora le sort des braves officiers qui avoient été la victime de son obstination, & craignant de n'être pas mieux servi par ceux qui lui succéderoient, il résolut d'aller commander en personne cette armée.

A la dixième lune, il ordonna au tribunal des tributs de faire de grandes provisions ; & à celui des ouvrages publics, de construire des chariots de guerre pour les transporter. Il fut arrêté qu'on en feroit trente mille capables de contenir deux cens mille mesures de grains de cent livres chacune, qui devoient voiturer de dix en dix jours des vivres à l'armée. Pendant qu'on travailloit à ces préparatifs, les troupes impériales s'efforçoient de pacifier la province de *Ngan-nan* ; Kienting, auteur des troubles, prit, à la cinquième lune de cette

cette année, le titre de *Chang-hoang-ti*, & donna à Tchin-ki-ko celui d'empereur du *grand Yueï*, ancien nom du *Ngan-nan*.

A la huitième lune, Teng-king-y, officier des rebelles, vint mettre le siége devant Pan-tan; Su-tching, commandant de cette place, se défendit courageusement, mais ayant été tué, la ville se rendit. Peu de temps après Tchang-fou arriva dans la province, & changea la face des affaires; il battit les rebelles en plusieurs rencontres, & fit prisonnier plus de deux cens de leurs officiers; il leur enleva plus de quatre cens barques de guerre, & contraignit Yuen-chi-meï & Teng-king-y de se réfugier auprès de Tchin-ki-ko. Celui-ci, effrayé au récit qu'on lui fit du nombre & du courage des troupes impériales, envoya un de ses officiers à Tchang-fou pour lui représenter qu'il étoit d'une famille royale, que l'empereur avoit honoré de sa protection (il se disoit de la famille des TCHIN); & il finissoit par demander qu'on le fît roi de *Ngan-nan*. Tchang-fou, indigné de la proposition, s'avança jusqu'à Tsing-hoa. Tching-ki-ko, n'osant l'attendre, alla joindre Kien-ting, qui étoit à Kouang-tchéou. Le général des impériaux, afin de terminer plus promptement cette guerre, divisa son armée en trois corps, dont une partie conduite par Mou-chin eut ordre de côtoyer le sud de la rivière Lui-kiang, & commanda à Tchu-jong de s'approcher, avec les barques de guerre, de la forteresse de Niéou-pi-koan; pour lui, il se mit à la tête de la cavalerie & marcha vers Meï-léang. Ces mouvemens épouvantèrent Kien-ting à tel point, qu'il se retira précipitamment dans la montagne Ki-li-chin, où il fut fait prisonnier avec la plupart de ses officiers: on les amena à la cour, & Kien-ting fut exécuté comme rebelle. Ainsi de ceux qui avoient fomenté cette révolte, il ne restoit plus que Tchin-ki-ko, Teng-jong &

De l'Ere Chrétienne, *Ming.* 1411. *Yong-lo.*

Teng-kieng-y, qui s'enfuirent à Y-ngan, où ils firent de grands efforts pour rétablir leurs affaires; ces nouvelles tentatives ne leur réussirent pas mieux.

A la première lune de l'an 1411, huitième de YONG-LO, Tchang-fou ayant appris que Yuen-ssé-hoeï se tenoit avec un corps de troupes à Tong-tchao-tchéou, alla le chercher, lui tua cinq mille hommes & fit deux mille prisonniers, du nombre desquels étoient Fan-yeou & Tchin-yuen-kin, deux généraux des rebelles. A la cinquième lune, ce général marcha contre Tchin-ki-ko, & l'ayant rencontré à Ling-tchang, port de mer, il le défit: mais Kiang-hao, qu'il avoit envoyé du côté de Lou-kiang, fut battu par un corps des rebelles, & eut beaucoup de peine à se dégager. Cependant cette victoire ne put dissiper la terreur qui s'étoit emparée de Tching-ki-ko depuis la bataille de Ling-tchang: il s'attendoit à tous momens d'être pris & conduit à la cour, où il savoit qu'il n'avoit aucune grace à espérer. Ces craintes le déterminèrent à envoyer sa soumission à Tchang-fou, qui la fit passer à la cour: ce général suspendit les hostilités en attendant la réponse de l'empereur, qui fut que tous les chefs des rebelles auroient les premiers emplois dans cette province. Cette clémence, loin de les gagner, ne fit qu'accroître leur audace; & s'imaginant qu'on les craignoit, ils persistèrent dans leur révolte, & refusèrent les emplois qu'on leur offroit.

L'empereur étoit alors en Tartarie occupé à faire la guerre à Peniachéli: il étoit parti de Pé-king sur la fin de la première lune, & au commencement de la troisième il sortit des frontières de la Chine. Il parcourut au nord plus de dix mille *ly* de pays sans trouver les ennemis, & poussa jusqu'à la mer *Ko-loan-haï*, qui a plus de dix mille *ly* de tour, & dans laquelle

les rivières Han-nan, Lou-ku & cinq autres se déchargent. A la cinquième lune il passa celle de Lou-ku, au-delà de laquelle ses coureurs firent quelques prisonniers qui lui apprirent que Peniachéli étoit campé auprès de la rivière Niécourtcha. Sur cet avis, l'empereur prit avec lui des vivres pour vingt jours, & marchant en avant à la tête d'un corps de cavalerie légère, il ordonna à Fang-ping & à Ou-kouang de le suivre avec une partie de l'armée, laissant l'autre dans son camp sous les ordres de Kin-jeou-tsé. En quatre jours il arriva auprès de la rivière Han-nan, où Tchinkis-han, fondateur des *YUEN*, avoit pris le titre d'*empereur*. Il joignit en cet endroit Peniachéli, qui avoit quitté les bords de la Niécourtcha sur la nouvelle que les Chinois venoient le chercher. L'extrême diligence de l'empereur jetta l'épouvante parmi les Tartares : à peine eurent-ils entendu le son des tambours & vu l'armée ennemie s'avancer en bon ordre, qu'ils ne pensèrent plus qu'à fuir. Peniachéli voyant ses soldats se débander, l'épouvante le saisit lui-même ; & oubliant le péril où il laissoit sa femme, il s'enfuit suivi de sept cavaliers seulement.

A la sixième lune, l'empereur marcha vers Feï-yun-ho, où Haloutaï qui avoit rallié les débris de l'armée de Peniachéli, & les avoit incorporés dans la sienne, eut la hardiesse de venir à sa rencontre ; mais il en fut si mal reçu, que voyant près de deux cens de ses meilleurs officiers & des princes même tués à ses côtés, il s'enfuit à toute bride, & pénétra si avant qu'il fut impossible de l'atteindre ni d'en avoir aucune nouvelle ; ce qui engagea l'empereur à retourner à Pé-king, où il arriva sur la fin de la septième lune, & à la douzième il reprit le chemin de Nan-king.

1412.

Tchang-fou, persuadé de la sincérité de la soumission de

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1412. Yong-lo.

Tchin-ki-ko & des autres rebelles du *Ngan-nan*, étoit revenu à la cour, où l'empereur l'avoit rappellé. A peine y fut-il de retour, qu'on vit arriver des couriers dépêchés par Mou-chin, pour instruire l'empereur du mépris que les rebelles avoient fait de ses faveurs, & qu'ils avoient repris les armes. Ce prince renvoya Tchang-fou dans le *Ngan-nan*, & fit expédier des ordres dans le Ssé-tchuen, le Kouang-si, le Kiang-si, le Hou-kouang, le Yun-nan & Koueï-tchéou d'en faire partir les troupes destinées à renforcer l'armée de *Ngan-nan*. Tchan-gfou en arrivant dans cette province, à la huitième lune, trouva les rebelles à Yueï-tchang-kiang de Kiéou-tchin-tchéou qui l'attendoient pour le combattre avant qu'il eût le temps de faire reposer ses troupes fatiguées d'une longue marche; mais ils furent batus à plattes coutures. Cette première victoire rendit la paix à tout le pays de *Fou-ngan*. Tchang-fou défit une seconde fois les rebelles à Chin-téou, port de mer, & fit prisonniers Teng-yu-hoeï & Fan-ki-yéou, leurs commandans: le reste fut poursuivi jusqu'à la montagne Ko-leï, où la plupart mirent bas les armes; ce général les renvoya chez eux.

A la douzième lune, un envoyé de Haloutaï arriva à la cour: il venoit demander que ses hordes fussent sur le pied de celles de *Nutché* & de *Turfan*. L'affaire ayant été agitée dans le conseil, tous les membres, à l'exception de Hoang-hoaï, furent d'avis qu'on lui accordât cette grace; Hoang-hoaï pour appuyer son sentiment, dit qu'on pouvoit se flatter d'être maître de Haloutaï tant qu'il seroit seul de son parti; mais qu'uni aux autres, il feroit la loi à son tour. L'empereur suivit cet avis & refusa la demande de Haloutaï.

1413. A la neuvième lune de l'an 1413, un courier envoyé du pays de *Ouala* par Mahamou, prince de *Chun-ning*, apporta la

nouvelle qu'il avoit enfin atteint Peniachéli & entiérement ruiné son parti. Mahamou mandoit encore qu'il avoit mis à sa place Talipa, issu de la même famille que lui. L'empereur témoigna publiquement sa satisfaction du zèle avec lequel il l'avoit servi dans cette expédition.

Le premier jour de la premièrę lune de l'an 1414, il y eut une éclipse de soleil. L'empereur dispensa les mandarins des cérémonies usitées à pareil jour. 1414.

A la septième lune Haloutaï adressa un placet à l'empereur, dans lequel il se traitoit de sujet : il envoyoit en tribut des chameaux & des chevaux. La cause de cette démarche étoit une bataille qu'il venoit de perdre dans le pays de *Ouala*, où Mahamou l'avoit tellement maltraité, qu'il s'étoit vu contraint d'évacuer les provinces du nord, & de se retirer avec sa famille & les débris de sa horde vers le sud. Il espéroit, par cette soumission, engager l'empereur à le protéger contre Mahamou; mais ce prince informé du dernier échec qu'il avoit reçu, devina aisément le motif de son ambassade, & répondit que la force le contraignoit à une soumission à laquelle le cœur n'avoit aucune part, que cependant il vouloit bien oublier le passé; & que pour preuve de la sincérité avec laquelle il lui pardonnoit il acceptoit ses présens. Il le nomma prince de *Ho-ning*, & lui en fit expédier les provisions, en lui assignant sa résidence au nord du *Cha-mo*, & celle de Mahamou au pays de *Ouala*.

Celui-ci, jaloux du nouveau titre dont l'empereur avoit revêtu Haloutaï, parce qu'il prétendoit régner seul dans ces vastes contrées, ne pouvant dissimuler son mécontentement, n'envoya point les tributs ordinaires. L'empereur le soupçonna d'avoir des desseins contraires à la paix, & afin d'éclaircir ces soupçons, il résolut d'aller lui-même en Tartarie, en apparence, 1415.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1415. *Yong-lo.*

pour porter du foulagement aux peuples; mais en effet pour voir comment les Tartares fe conduiroient à fon égard. Il fe fit accompagner par une nombreufe armée compofée de fes meilleures troupes & par le prince fon petit-fils, qu'il avoit défigné fon héritier: il vouloit l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la guerre, & le rendre témoin des travaux & des dangers auxquels elle expofe l'officier & le foldat. Il chargea Ou-kouang & Yang-jong, auxquels il avoit confié l'éducation de ce jeune prince, de lui faire tout voir & de l'inftruire de ce qui concerne l'art militaire.

A la fixième lune, l'armée impériale arriva à Salihor. Après deux jours de marche, l'empereur apprit par les gens du pays que Mahamou n'étoit éloigné de lui que de cent *ly*. Comme il ne voyoit paroître ni ce prince ni aucun officier de fa part, il jugea que fes foupçons étoient fondés, & que Mahamou n'avoit plus le même attachement pour fa perfonne. En effet, Talipa, Mahamou, Taï-ping & Polo, à la tête de trente mille hommes, s'avancèrent à fa rencontre & lui offrirent la bataille. L'empereur ne fut point fâché de leur témérité, perfuadé qu'il les contraindroit par un coup décifif à rentrer dans la foumiffion. Il lui en coûta plus qu'il n'imaginoit: ces Tartares, principalement ceux que Mahamou commandoit, fe défendirent courageufement, & le combat dura tout le jour. Le nombre des morts fut à peu près égal de part & d'autre; & quoique les Tartares fuffent inférieurs en forces, ils ne cédèrent le champ de bataille qu'à la nuit, à la faveur de laquelle Mahamou paffa la rivière Toula, & fe retira vers le nord. L'empereur s'attribua la victoire; Haloutaï lui dépêcha fur le champ un de fes principaux officiers pour s'excufer de ce qu'il n'alloit pas en perfonne l'affurer de fa foumiffion, & prétexta une

maladie. YONG-LO feignit de le croire, & lui envoya cent mesures de riz, cent mulets & cent moutons : il joignit à ces présens mille mesures de grains pour être distribuées à ses gens ; ensuite il reprit le chemin de la Chine, où il arriva à la huitième lune.

Cette année vit finir la révolte de la province de *Ngan-nan* par la prise de Tchin ki-ko, de Teng-king-y & de Yuen-ssé-hoeï. Tchang-fou informé que les deux derniers devoient aller joindre Tchin-ki-ko à Nan-ling-tchéou, se mit en marche, & fit tant de diligence qu'il les surprit : il fit prisonnier Teng-king-y, qui fut blessé dans l'action, & Yuen-ssé-hoeï ; après quoi il donna la chasse à Tchin-ki-ko, & l'ayant atteint il le fit mourir. La mort de ce rebelle rendit la paix à la province.

A la onzième lune arrivèrent à la cour les envoyés du royaume de *Pang-kia-la* (Bengale). Ils offrirent pour tribut un animal extraordinaire, auquel les Chinois donnèrent, par flatterie, le nom de *Ki-lin* (2).

A la douzième lune, l'empereur choisit plusieurs habiles docteurs qu'il chargea de travailler à un commentaire sur les *king* ou livres classiques, & de corriger celui de la dynastie des SONG, de même que leur *somme* philosophique, intitulée *Sing-li-ta-tsuen.* Il leur assigna dans le palais un lieu commode pour ce travail, & se proposa d'y mettre une préface de sa façon.

L'année suivante le tartare Mahamou envoya des chevaux en tribut, & fit dire, pour se disculper d'avoir résisté, que la crainte où il étoit que l'empereur, à l'instigation de Haloutaï son ennemi, ne fût venu en Tartarie pour l'exterminer, l'avoit

(1) L'apparition de cet animal fabuleux est le pronostic d'un règne heureux ; voyez le tom. II, pag. 221, où il en est parlé.

obligé à prendre les armes; Yong-lo, qui désiroit la paix, se contenta de ces raisons.

A la onzième lune, le royaume de *Malin* envoya en tribut un *Ki-lin* semblable à celui que le *Bengale* avoit offert l'année précédente.

1417. L'an 1417 Haloutaï dépêcha un de ses officiers pour annoncer à la cour la nouvelle de la victoire qu'il venoit de remporter sur les *Ouala*, sujets de Mahamou, & présenter les prisonniers & les chevaux qu'il leur avoit enlevés. Peu de jours après, Koaninnou-pouha, envoyé de Mahamou & de Taï-ping, y arriva aussi pour prêter hommage en leur nom.

1418. Au commencement de l'an 1418, quinzième du règne de Yong-lo, l'empereur essuya un cruel chagrin de la part de son fils Tchu-kao-hiu, prince de Han, d'un naturel inquiet & ambitieux. Il ne doutoit pas que les services qu'il avoit rendus à son père dans la guerre contre Kien-ouen-ti ne lui valussent la préférence sur ses frères pour être nommé prince héritier; mais, trompé dans son attente, il ne vit pas sans dépit le choix tomber sur un autre. A ce premier sujet de mécontentement, qui étoit le principal, il s'en joignit un second lors de la distribution des principautés. Chagrin de se voir confiné dans celle de Yun-nan, il ne put retenir ses plaintes, & fit entendre qu'on le forceroit d'imiter son père, qui de prince de Pé-ping étoit devenu empereur. On eut la discrétion de ne pas rapporter ces dernières paroles à Yong-lo; on lui fit seulement sentir que son fils étoit affligé de se voir si éloigné de la cour. L'empereur qui l'aimoit, lui donna la principauté de Han, pour le rapprocher de lui. Cette faveur ne put le satisfaire: cependant on resta quelques années sans examiner de trop près sa conduite, & il profita de cette sécurité pour travailler sous main

main à l'exécution de ses mauvais desseins. L'année précédente, l'empereur de retour à Nan-king, avoit fait part à ses grands de la résolution qu'il avoit prise de transférer sa cour à Pé-king. Le prince sollicita alors une principauté moins éloignée de la cour que celle de Han. L'empereur le nomma prince de Tsing-tchéou ; mais ce n'étoit pas ce qu'il demandoit, & il recommença à se plaindre d'un ton si haut & si menaçant, qu'on crut nécessaire d'en avertir l'empereur, qui convoqua l'assemblée des grands, auxquels il demanda ce qui pouvoit déplaire au prince de Han dans ce nouvel arrangement, vu que la principauté de Tsing-tchéou étoit beaucoup plus voisine de Pé-king & de Nan-king, que celle dont il jouissoit. Les uns, quoiqu'instruits de ses prétentions, répondirent qu'ils les ignoroient ; d'autres gardèrent un profond silence : le seul Yang-ssé-ki osa parler sans déguisement, & dit à l'empereur qu'il présumoit des refus du prince de Han, qu'ayant appris la résolution où l'on étoit de transférer la cour à Pé-king, il désiroit sans doute d'avoir Nan-king en partage, & qu'il n'osoit en soupçonner davantage. L'empereur rêva un moment, & dit à Yang-ssé-ki que ses conjectures lui paroissoient fondées. Il congédia l'assemblée & envoya aussi-tôt des gens affidés chez le prince de Han sous divers prétextes ; mais au fond, pour épier ses démarches. Ces espions rapportèrent que le prince avoit dans son hôtel des amas de toutes sortes d'armes, & qu'il ne permettoit qu'à très-peu de personnes d'y entrer ; que la nuit il avoit de fréquentes conférences avec des *Tao-ssé* qui lui enseignoient toutes sortes de pratiques mystérieuses & magiques, en lui faisant entendre qu'elles ne tarderoient pas à l'élever sur le trône. L'empereur, transporté de colère, envoya sur le champ arrêter son fils ; &

le rapport de ses émissaires s'étant trouvé vrai, il vouloit le faire mettre à mort en présence des princes & des grands dans l'intérieur de la grande porte du palais appellée *Si-hoa-men* : il alloit en donner l'ordre, lorsque le prince héritier &, à son exemple, tous les princes & les grands le conjurèrent, à genoux & les larmes aux yeux, de lui faire grace. L'empereur résista long-temps : enfin il céda à leurs instances & lui accorda la vie ; mais il l'envoya à Lo-ngan-tchéou, & lui dit à son départ, que la ville qu'il lui assignoit pour sa résidence, étant proche de la cour, s'il apprenoit qu'il s'écartât de son devoir, il n'y avoit plus de pardon pour lui.

A la huitième lune mourut Mahamou, prince de Chunning ; son fils Tohoan lui succéda, en vertu du diplôme impérial qui lui fut envoyé.

1419. L'an 1419 on apprit à la cour que Poussé avoit tué Nahichétchi, roi de *Tchilipali*, & s'étoit emparé de ses états. L'empereur reçut assez froidement la nouvelle de cet attentat.

1420. La dix-septième année de YONG-LO, des montagnards du *Léao-tong* s'attroupèrent & commirent quelques désordres. Lieou-kiang, gouverneur de la province, accourut avec ses troupes, & les poussa vivement jusqu'au bord de la mer.

1421. Lieoukiang ne jouit pas long-temps de sa victoire, il mourut à la deuxième lune de l'année suivante universellement regretté.

1422. L'an 1422, dix-neuvième de YONG-LO, à la première lune ce prince donna de grandes fêtes à l'occasion de la prise de possession d'un nouveau palais qu'il avoit fait élever à Pé-king, & choisi pour le lieu de sa résidence ; il fit publier une amnistie générale & traita magnifiquement les grands de sa cour : les réjouissances durèrent plusieurs jours.

Le tartare Haloutaï, ennuyé de la sujettion où le tenoit

l'empereur, & se voyant délivré d'un concurrent redoutable par la mort de Mahamou, conçut le projet de se rendre indépendant; & pour ne pas révolter d'abord les esprits, il rétablit Peniachéli & le fit reconnoître *Kohan*. Il s'apperçut bientôt que cette démarche déplaisoit à l'empereur; mais il s'en mit peu en peine, & levant le masque, il commença à faire des courses sur les terres des sujets ou tributaires de l'empire; il eut même l'audace de porter le ravage jusqu'aux portes de Ning-hia. L'empereur poussé à bout, se détermina à aller une seconde fois en Tartarie pour l'exterminer, & partit de Pé-king après les fêtes du nouvel an. Ayant pénétré fort avant en Tartarie, il divisa son armée en plusieurs corps qui embrassoient une grande étendue de pays, disposés toutefois assez près les uns des autres pour se soutenir en cas de besoin. Cette manœuvre embarrassa fort Haloutaï: une partie des siens, effrayés du péril, l'abandonnèrent; sa mère & son épouse se plaignirent d'une manière touchante des extrêmités où son imprudence les avoit réduites: mais sans écouter leurs plaintes, il fit marcher devant lui ses troupeaux & son bagage du côté de Koloan-haï, où il étoit à portée de s'enfoncer plus avant dans le nord au cas qu'on le poursuivît. L'empereur eut des avis certains de la route qu'il avoit prise, & il envoya un détachement de cavalerie à la poursuite de ses bestiaux; mais il ne put les atteindre. L'armée impériale, dirigeant sa marche vers Niéleang-ha, enleva tous les haras & les troupeaux que Haloutaï y faisoit nourrir, ainsi que les hommes qu'il y employoit. Après cette expédition il revint à Pé-king, où il arriva sur la fin de la neuvième lune.

Haloutaï jugeant qu'il n'avoit plus rien à ménager, & voyant que Tohoan, fils de Mahamou commençoit à acquérir de l'autorité parmi les *Mongous*, résolut de se faire reconnoître

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1424. *Yong-lo.*

Kohan. Peniachéli, à qui il avoit rendu ce titre, étoit un prince foible & indolent : il ne lui fut pas difficile de détruire son propre ouvrage ; & non-content de l'avoir dépouillé de sa dignité, il le fit mourir peu de temps après, & se fit déclarer *Kohan.* Il se fit reconnoître par son armée, & la conduisit vers le sud ; & il vint insulter les frontières de la Chine jusqu'à Suen-fou. L'empereur indigné de sa témérité, voulut encore marcher en personne contre lui, & après avoir nommé les officiers qui devoient le suivre, il partit de Pé-king à la huitième lune, laissant Yang-jóng dans cette ville pour veiller sur l'administration pendant son absence, & ayant pris sa route par la montagne Cha-ling, il se rendit à Ouang-tsuen, & arriva au commencement de la neuvième lune à Cha-tching, où Hoché-tiémour, Kou-nataï, de la famille des *Yuen*, & plusieurs autres, vinrent se soumettre avec leurs femmes & leurs enfans : il sut par eux que Haloutaï avoit été entiérement défait par Tohoan, fils de Mahamou, & que plusieurs de ses gens l'avoient abandonné pour se donner à son rival.

A la dixième lune l'armée impériale arriva à Tchuang-pao. Tching-méou, qui la devançoit avec un corps de cavalerie légère, apprenant que Haloutaï, après l'échec qu'il avoit reçu au nord de la rivière Yn-ma-ho, s'étoit retiré vers Oueï chan-kéou, poussa jusqu'à cet endroit, où il ne le trouva pas ; mais il y rencontra Yésien-toukan, prince des *Tatares*, qui venoit à la tête de ses gens, suivi de sa femme & ses enfans, faire hommage à l'empereur : Tching-méou lui donna quelques-uns de ses officiers pour le conduire. L'empereur charmé de voir des princes venir de si loin pour se soumettre à lui, créa Yésien-toukan prince de Tchong-yong, en changeant son nom en celui de Kin-tchong, & donna à Pokantaï, son gendre,

un des premiers emplois de la guerre, ainsi qu'à Tchapou & à six autres des principaux de sa horde. YONG-LO, satisfait de sa campagne, reprit avec son armée la route de Pé-king, où il arriva à la onzième lune.

Au commencement de l'année suivante, l'empereur s'entretenant avec ses grands sur la révolte de Haloutaï, le prince *Tatar* représenta que pour arrêter ses brigandages il ne restoit d'autre parti que de lui faire la guerre sans relâche, & il s'offrit de l'aller chercher à la tête d'un camp volant dans les déserts où il s'étoit retiré, se faisant fort de l'amener pieds & mains liés à l'empereur. Ce prince mit l'affaire en délibération; mais tandis qu'il en conféroit avec son conseil, il eut avis par un courier du gouverneur de Taï-tong, que Haloutaï étoit venu fondre sur son département & ne s'étoit retiré qu'avec un riche butin. Cette nouvelle fixa l'irrésolution de l'empereur, qui se détermina à faire encore un voyage en Tartarie : il nomma les officiers qui devoient le suivre à cette expédition, & mit à la tête de la cavalerie légère Tching-méou & Kin-tchong, prince *Tatar*, laissant à Pé-king le prince héritier pour vaquer au courant des affaires. Il partit à la quatrième lune, résolu d'exterminer Haloutaï. La première journée, Palitou, un des officiers de Kin-tchong, lui envoya dire à Sié-ning, où il étoit, que Haloutaï, au bruit de sa marche, avoit fui vers le nord; qu'un grand nombre de ses gens & de ses bestiaux avoient péri dans les neiges qui n'avoient pas moins de dix pieds de hauteur, & qu'il avoit gagné avec peine la rivière de Talan-namour, où il espéroit se refaire.

A la cinquième lune, l'empereur arriva à Kaï-ping, d'où il envoya Pélico au camp de Haloutaï, & lui donna ordre de se ménager des intelligences avec les soldats de ce rebelle, & de

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1425. *Yong-lo.*

leur insinuer qu'il les trompoit, & que l'empereur n'en vouloit qu'à leur chef, dont les crimes étoient connus.

A la sixième lune, l'armée s'avança jusqu'à Yu-cha-siuen, & l'empereur s'approcha de la rivière Talan-namour, d'où il envoya plusieurs détachemens pour découvrir la retraite de Haloutaï, leur recommandant de le lui amener vif & d'épargner les peuples. Tching-méou, qui avoit pris les devans, le fit avertir qu'on voyoit des traces de chars, de chevaux & d'autres animaux sur le sable & sur l'herbe, mais qu'elles paroissoient être de plusieurs jours. Sur ce rapport on envoya Tchang-fou & Ouang-tong avec des troupes pour entourer une montagne voisine sur laquelle on s'imaginoit que Haloutaï s'étoit réfugié : ils formèrent une chaîne qui embrassoit plus de trois cens *ly*, & ne trouvèrent aucun vestige d'hommes ni d'animaux. Tching-méou & Kin-tchong dirent à leur retour qu'ils avoient poussé jusqu'à la montagne Pé-mang-chan sans rien trouver & que la disette des vivres les avoit obligés de retourner sur leur pas. Tchang-fou demanda des vivres pour un mois, & promit à l'empereur d'user de telle diligence, qu'il lui ameneroit enfin Haloutaï ; l'empereur y consentit, mais il ne fut pas plus heureux.

A la septième lune, l'empereur craignant d'être surpris par les grands froids se disposa à retourner ; avant que de partir il ordonna à Yang-jong, ministre d'état, de faire élever une pyramide avec une inscription qui apprît à la postérité jusqu'où il avoit pénétré. Cet ouvrage achevé il reprit le chemin de la Chine, & arriva à Tsoui-oueï-kang, le quatorze de la même lune. Ce prince se trouvant incommodé demanda à un de ses officiers quand on pourroit arriver à Pé-king : & comme il répondit que ce ne seroit qu'au milieu de la huitième lune,

YONG-LO fit venir Yang-jong ſon premier miniſtre, & lui dit que ſes courſes l'ayant beaucoup fatigué, il vouloit à ſon retour remettre au prince héritier le timon du gouvernement, afin de jouir d'un peu de repos le reſte de ſes jours; en conſéquence il lui ordonna de tout diſpoſer pour cet arrangement.

Le quinze de cette ſeptième lune, l'empereur arriva avec ſon armée à Chuang-liéou-po, & le ſeize à Tſang-yaï, où il ſe trouva fort mal; cependant il continua ſa route. Le lendemain il ſe ſentit ſi mal, qu'il commença lui-même à déſeſpérer; ayant mandé Tchang-fou, il lui ordonna d'avoir ſoin, après ſa mort, de faire reconnoître le prince héritier pour ſon ſucceſſeur. Le dix-ſept il ſéjourna à Mou-tchuen; & le lendemain dix-huit il mourut, âgé de ſoixante-cinq ans, la vingt-deuxième année de ſon règne. Auſſi-tôt qu'il eut les yeux fermés, Yang-jong dépêcha un courier à la cour pour en donner avis au prince héritier, qui fit partir ſur le champ de Pé-king celui de ſes enfans qui étoit déſigné empereur après lui. Le jeune prince ſortit par Ku-yong-koan, & alla juſqu'à Kaï-ping au-devant du corps de ſon aïeul.

Le dernier jour de la ſeptième lune, le convoi étant arrivé ſur les frontières, le prince héritier & tous les mandarins d'armes & de lettres allèrent l'y recevoir, & le conduiſirent au palais dans la ſalle préparée pour les cérémonies funèbres.

Le quinze de la huitième lune, le prince héritier prit poſſeſſion du trône, & accorda une amniſtie générale. Il ordonna que l'année ſuivante ſeroit la première de *Hong-hi.*

L'empereur Kien-ouenti content de la liberté que lui procuroit l'état de *Ho-chang*, rejetta conſtamment les vues qu'on lui propoſoit pour remonter ſur le trône. Sur la fin de la première année de YONG-LO, il avoit été dans le Yun-nan au

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1425. Yong-lo.

service d'une pagode, où il vivoit à la manière des bonzes. Mais au bout de quelques mois son inconstance lui fit quitter ce temple ; & avec les fidèles compagnons qui avoient embrassé le même état que lui, il retourna dans les provinces intérieures de l'empire, qu'il parcourut plusieurs fois. A la mort de Yong-lo il se trouvoit à Tien-taï dans le Tché-kiang. Yong-lo, sur les bruits qui s'étoient répandus, que Kien-ouenti vivoit, avoit fait faire d'exactes perquisitions pour s'en assurer, & il n'étoit parvenu, qu'avec beaucoup de peine, à découvrir ses traces. Persuadé qu'il ne pensoit rien moins qu'à rétablir ses affaires, il ne voulut pas le faire arrêter, de peur de réveiller son parti, néanmoins il le fit surveiller de près pendant deux ans ; après quoi il parut l'avoir absolument oublié.

GIN-TSONG.

Gin-tsong, prince digne du trône & versé dans les affaires, qu'il avoit administrées pendant plusieurs années avant que de porter la couronne, jugeoit sainement & étoit expéditif dans ses décisions. Son premier soin fut de se donner un successeur, comme étant un des points les plus importans du bon gouvernement pour maintenir la paix dans un état : il nomma celui de ses fils que Tching-tsou son père avoit désigné. Après cette première démarche, il pensa à se concilier le cœur des peuples par des libéralités, avançant les mandarins auxquels il connoissoit des talens & qui s'étoient distingués par leurs services : ceux même qui s'étoient acquittés avec moins d'exactitude de leurs emplois, eurent aussi part à ses bienfaits ; & comme il avoit le discernement juste, ses récompenses tournèrent toujours

au

au bien général. Il exempta de tout tribut, pour cette année, les provinces dont la récolte n'avoit pas été favorable, & fit transporter des grains dans celles qui en manquoient.

A la quatrième lune, il envoya le prince héritier résider à Nan-king pour gouverner les peuples du sud, se réservant ceux du nord ; il lui donna ordre cependant de ne rien déterminer dans les affaires importantes qu'après qu'il les lui auroit communiquées ; & avant son départ il lui enjoignit de passer à la sépulture de leurs *ancêtres*. Convaincu de l'innocence de ceux que son père avoit proscrits comme perturbateurs du repos public à cause de leur attachement à l'empereur Kien-ouen-ti, il donna un édit qui réhabilitoit leur mémoire : cette démarche lui fit un honneur infini.

Kong-yen-tsin, descendant de Confucius & comte héréditaire de cette famille, étant venu à Pé-king logea, suivant l'usage de ses prédécesseurs, dans une maison empruntée ; l'empereur, par considération pour la mémoire de cet ancien sage, ordonna au président du tribunal des ouvrages publics de lui en faire bâtir une qui appartiendroit à ses héritiers.

A la cinquième lune, GIN-TSONG se trouva mal ; & quoiqu'il ne parût point en danger, lui seul en craignit les suites : il fit partir Haï-cheou pour Nan-king, avec un ordre adressé au prince héritier de se rendre incessamment à Pé-king, & de faire la plus grande diligence. Le douze de cette lune, son mal ayant augmenté, il manda ses ministres, & leur signifia que le prince héritier seroit à l'avenir leur maître. Après ce peu de paroles il expira, âgé de quarante-huit ans, le dixième mois de son règne.

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
MING.
1426.
Suen-tsong.

SUEN-TSONG.

Le douze de la sixième lune, le prince héritier arriva à Pé-king & prit possession du trône : il fit ensuite les cérémonies des obsèques de son père, & ordonna qu'il seroit placé dans la salle de ses *ancêtres*, sous le titre de *Gin-tsong*, qui exprime la *charité*, parce qu'il avoit pratiqué la vertu, respecté ses parens, estimé les lettrés & aimé les gens de guerre & les peuples, principaux devoirs d'un souverain qu'il avoit remplis dignement.

Il régnoit alors de grandes disputes parmi les lettrés : ceux des provinces septentrionales les avoient commencées sous le règne précédent. Ils se plaignoient de ce que dans les examens pour le doctorat, les lettrés des provinces méridionales leur enlevoient presque tous les suffrages. Ces plaintes allèrent si loin, que Gin-tsong avoit assemblé son conseil pour chercher quelque moyen de les faire cesser ; on n'en trouva point de meilleur que de statuer, qu'à l'avenir, un tiers de ceux qui seroient élevés au doctorat, seroient choisis parmi les lettrés du nord, & les deux autres tiers, dans ceux du sud. Mais comme Gin-tsong vint à mourir, ce plan ne fût exécuté que sous son successeur : ainsi on divisa les lettrés en trois classes ; savoir, ceux du nord, répandus dans le Tché-li, le Chan-tong, le Ho-nan, le Chan-si & le Chen-si ; ceux du milieu étoient les lettrés du Ssé-tchuen, du Kouang-si, du Yun-nan, du Koué-tchéou & des départemens de Fong-yang, de Lu-tchéou, de Pé-su-tchéou, de Tchou-tchéou & de Ho-tchéou : enfin ceux du sud établis dans le reste de l'empire formoient la troisième classe.

A la douzième lune, on apprit à la cour que le *To-hoan* des *Ouala* avoit élevé Toto-tiémour à la dignité de *Kohan*, & on ne parut faire aucune attention à cet événement.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming*. 1427. *Suen-tsong*.

A la première lune de l'an 1427, l'empereur fit expédier des provisions à deux princes *Mongous* en Tartarie ; l'une pour le fils du prince de Hien-y, *mongou* ; & l'autre adressée à Mien-li-tiémour, prince de Tchong-chun, & maître de *Hami* pour Chétachéli son neveu, qui devoit lui succéder.

Tchu-kao-hiu, oncle de l'empereur, exilé à Lo-ngan, esprit inquiet & remuant, nourrissoit toujours dans le fond de son cœur des sentimens de révolte. Sous l'empereur Tching-tsou son père, il n'osa rien entreprendre ; mais dès qu'il apprit sa mort, il se fit sous-main un parti assez considérable : cependant il n'eut pas le temps de lever l'étendart sous Gin-tsong son frère, dont le règne fut trop court, & il n'éclata que la première année de SUEN-TSONG son neveu. Une fausse démarche décela ses pernicieux desseins : il vouloit avoir à la cour quelqu'un de poids qui prît avec chaleur ses intérêts, & il jetta les yeux sur Tchang-fou, général d'une grande réputation, que l'empereur Tching-tsou, par l'estime qu'il en faisoit, employoit presque toujours dans les affaires les plus difficiles, & auquel il avoit recommandé en mourant d'avoir soin de son fils, & de le faire monter sur le trône ; mais les grands n'avoient eu aucun égard à cet ordre.

Tchu-kao-hiu, persuadé qu'il en conservoit du ressentiment, le fit solliciter par Yao-tsing de prendre son parti ; Tchang-fou, en habile politique, feignit d'entrer dans ses vues, & ne fit d'autre objection que de lui demander si le prince étoit en état de soutenir sa démarche sans se perdre, & sans les exposer eux-mêmes avec lui. Yao-tsing lui fit le détail des officiers & des troupes sur lesquelles le prince pouvoit compter, jusqu'à lui marquer le rang que chacun devoit tenir dans l'armée : il lui fit encore confidence du dessein que le prince avoit conçu

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1427. *Suen-tsong.*

de faire déclarer Nan-king en sa faveur. Tchang-fou n'ayant pas besoin d'autres éclaircissemens, fit arrêter Yao-tsing, qu'il conduisit enchaîné au palais, & avertit l'empereur de ce qui se tramoit. SUEN-TSONG tint un conseil extraordinaire, & proposa d'aller en personne éteindre cette révolte dans sa naissance. Plusieurs furent d'un avis opposé, & dirent qu'il suffiroit d'y envoyer des généraux; mais l'empereur faisant réflexion que son oncle ne voudroit pas se soumettre à de simples officiers, résolut d'aller lui-même à la tête de son armée pour lui épargner cette humiliation. En partant de Pé-king, il lui écrivit dans des termes qui auroient dû le ramener à l'obéissance, s'il n'eût pas été décidé. Heou-taï, chargé de lui remettre cette lettre, le trouva exerçant ses troupes. Le prince le reçut assez froidement, assis sur un espèce de trône, & prit la lettre de l'empereur comme celle d'un simple particulier. Après l'avoir lue, il dit à Heou-taï que s'il se disposoit à la guerre, c'étoit pour se défendre contre ceux qui vouloient attenter à sa vie; que la principauté de Yen lui procureroit peut-être les mêmes ressources qu'elle avoit autrefois procurées à son père: il ajouta que Gin-tsong étoit la cause de son exil; & que si on lui objectoit l'exemple de ses ancêtres, ils n'avoient pas en main autant de pouvoir que lui. « Vous » voyez, continua-t-il, mes troupes & mes chevaux; ne puis-je » pas me rendre maître de l'empire si je le veux? Allez, re- » tournez vers l'empereur; dites-lui ce que vous avez vu, & » qu'il se prépare à m'accorder ce que je demande ».

Héou-taï, étonné du ton de maître que le prince avoit pris, n'étoit point encore revenu de sa surprise lorsqu'il parut devant l'empereur pour lui rendre compte de sa commission. SUEN-TSONG le questionnant sur l'effet qu'avoit produit la lecture

de sa lettre, il dit que le prince avoit gardé le silence. L'empereur le soupçonnant de manquer de fidélité dans ce rapport, ordonna de le surveiller, & la précaution n'étoit pas inutile; car au sortir du palais, cet officier alla raconter à un de ses amis tout ce qu'il avoit vu de Tchu-kao-hiu. Comme l'empereur savoit que son oncle en vouloit à Nan-king, où il avoit des partisans, il pressa la marche de son armée, composée de l'élite des troupes de l'empire, afin de le prévenir & de l'enfermer dans Lo-ngan avant qu'il pût se mettre en campagne; ainsi le prince se trouva investi par un gros de cavalerie au moment qu'il s'y attendoit le moins. Ce coup de main répandit une si grande confusion dans la ville, que ses partisans couroient aux aux armes pour se défendre, tandis que les habitans attroupés cherchoient à se saisir de sa personne & à le livrer à l'empereur SUEN-TSONG qui lui écrivit encore :

« J'étois averti de plusieurs endroits que vous pensiez à vous » révolter. Dans les commencemens je n'en voulus rien croire; » mais l'ayant appris de vous-même je n'en saurois douter. » Pouvez-vous vous jetter de gaieté de cœur dans un abîme » de malheurs ? ne voyez-vous pas que la plaie que vous faites » à notre famille retombera sur vous ? Si je viens à main-armée » punir des rebelles, ce n'est que malgré moi. Souvenez-vous » que vous êtes fils de l'empereur Tching-tsou, & frère de » Gin-tsong. Depuis que je leur ai succédé, ne vous ai-je pas » considéré comme mon oncle, & ai-je manqué aux égards » que je vous devois ? L'élite de mes troupes vous tient » enfermé dans Lo-ngan; si vous vous repentez, & que » vous m'envoyiez les traîtres qui vous ont poussé à une « démarche si indigne de vous, je vous promets d'oublier le » passé, & de répandre sur vous mes bienfaits avec autant

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1427. Suen-tsong.

» de libéralité que je le fis en montant sur le trône: mais si peu » jaloux de votre propre intérêt & de votre honneur, vous per» sistez dans le mauvais parti, considérez qu'enfermé comme » vous l'êtes, vous ne sauriez m'échapper, non plus que ceux » qui ont part à votre révolte: ils se repentiront sans doute » de vous avoir suivi, & seront charmés de trouver l'occasion » de rentrer dans le devoir; alors quel appui vous restera-t-il? »

Le prince fut plusieurs jours à délibérer sur le parti qu'il prendroit. La plupart de ses officiers, persuadés que la colère de l'empereur retomberoit sur eux, lui conseillèrent de préférer la gloire de mourir les armes à la main, à l'humiliation de fléchir devant son neveu. Mais ce prince n'avoit plus la même fermeté qu'il avoit montrée d'abord, & il craignoit d'autant plus qu'il voyoit la plus grande partie de ses gens consternée & disposée à l'abandonner à la première occasion; ainsi il prit la résolution d'aller se mettre entre les mains de l'empereur. Dès le lendemain, il sortit de la ville en habits de deuil & alla se prosterner aux pieds de son neveu, qui le reçut en maître, mais avec bonté. Il fut conduit à Pé-king, où on lui bâtit une maison commode, dans laquelle il fut enfermé avec sa femme & ses enfans, & on eut soin qu'il ne manquât de rien. Cette révolte étouffée dès sa naissance, ne laissa pas de coûter beaucoup de sang: les officiers que le prince avoit mis à la tête de ses troupes, & ceux qui composoient son conseil, furent punis comme rebelles; l'empereur exila les autres officiers, & renvoya les soldats chez eux; il pardonna aux habitans de Lo-ngan, dont il changea le nom en celui de Ou-ting.

1428. Au commencement de l'an 1428, une autre guerre suscitée dans le *Ngan-nan*, coûta encore plus de sang à l'empire. Quoi-

qu'il parût que Tchang-fou eût assuré la paix dans cette province par la destruction des chefs des rebelles, cependant comme les familles de ces chefs étoient fort nombreuses, & que ces étrangers n'obéissoient que par force aux Chinois, il y avoit toujours eu des étincelles de guerre, qui insensiblement allumèrent un grand incendie. Les mandarins de cette province dépêchoient continuellement des couriers à la cour, pour y donner avis, & des combats qu'ils soutenoient, & des nouveaux partis qui s'élevoient chaque jour. Le conseil décida qu'il falloit y envoyer une puissante armée, commandée par Lieou-chin, avec ordre de faire une exacte recherche des mutins & de les faire mourir. Tandis que ce général y conduisoit plus de quatre-vingt mille hommes, Li-li, chef des rebelles, se présenta en forces pour assiéger la capitale: Ouang-tong, commandant de la place, qui avoit des troupes toujours prêtes, n'attendit pas que les rebelles l'eussent investie; il alla au-devant d'eux, leur livra bataille, & leur tua plus de dix mille hommes, du nombre desquels furent Teng-li & Li-tchaï, deux de leurs meilleurs généraux. Cet échec ne fit pas perdre courage à Li-li; il resta cependant deux mois sans rentrer en campagne, uniquement occupé à se pourvoir de bonnes armes & à exercer ses troupes.

A la quatrième lune, se croyant en état de former quelque entreprise, il porta ses vues sur Tchang-kiang: il falloit, avant d'y arriver, forcer Tong-koan, où les Chinois avoient neuf mille hommes de garnison, sous les ordres de Tsaï-fou. Li-li n'hésita point à attaquer ce fort, qu'il emporta, & dont la garnison fut passée au fil de l'épée. Fier de ce premier succès, il crut se rendre maître avec autant de facilité de Tchang-kiang, & aussi-tôt son arrivée devant cette place il la fit

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1428. *Suen-tsong.*

insulter ; mais il fut vigoureusement repoussé ; n'ayant pas mieux réussi dans un second assaut, il en fit donner un troisième, où les assiégés furent forcés : il en coûta la vie à toute la garnison & aux habitans.

Ce chef des rebelles, instruit de l'arrivée de Liéou-chin dans le *Ngan-nan*, assembla tous les autres chefs ; ils écrivirent en commun à ce général, & lui demandèrent, au nom des peuples, de leur donner pour souverain un prince de la famille des *TCHIN*, comme étant le seul moyen de rendre la paix à la province. Liéou-chin fit passer cette lettre à la cour.

Cependant les rebelles entrèrent en campagne, & vinrent camper assez près des Chinois. Liéou-chin, qui les méprisoit, voulant aller lui-même les reconnoître, ne prit avec lui qu'une escorte composée de quelques centaines de cavaliers & de plusieurs de ses officiers généraux. Il falloit passer un pont que les rebelles n'avoient pas gardé, afin de tenter les Chinois & de les attirer dans une embuscade qu'ils leur avoient dressée. Le général des impériaux & sa troupe, furent à peine de l'autre côté du pont, qu'ils se virent enveloppés ; ils périrent tous. Tsouï-tsié, qui commandoit en l'absence de Liéou-chin, voyant la consternation régner dans l'armée depuis la perte de son général, ne vit point de meilleur parti que de la conduire à Tchang-kiang, qui n'étoit pas au pouvoir des ennemis. Les rebelles, témoins de sa retraite, allèrent l'attendre près d'une montagne, où ils le surprirent, & lui tuèrent presque tout son monde : les Chinois préférèrent une mort glorieuse à une soumission humiliante.

Ouang-tong, commandant de la province, glacé d'effroi à cette nouvelle, & hors d'état de tenir tête aux rebelles, qui devenoient de jour en jour plus puissans, chercha à sauver l'honneur

l'honneur de l'empire ; il tenta de renouer avec Li-li un accommodement qu'il lui avoit lui-même d'abord refusé. Comme le but de Li-li étoit de rétablir le *Ngan-nan* en royaume, il y donna aisément les mains.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1428. *Suen-tsong.*

A la dixième lune, Ouang-tong & Li-li s'abouchèrent & convinrent d'une suspension d'armes jusqu'à ce qu'on eût reçu la réponse de la cour.

Tchin-kao, prince de la famille des *TCHIN*, pour se soustraire à la cruauté de Liki-mao, qui avoit usurpé la couronne de *Ngan-nan*, s'étoit sauvé dans les montagnes les plus eloignées, où il s'étoit tenu caché pendant près de vingt ans. Après la mort de l'usurpateur, ce prince avoit reparu, & les peuples l'avoient sollicité de monter sur un trône que Yong-lo n'avoit détruit qu'après avoir fait chercher inutilement s'il restoit quelqu'un du sang des *TCHIN*. Tchin-kao adressa à l'empereur un placet, dont Ouang-tong garda une copie. Ce placet étoit conçu en ces termes : « Moi Tchin-kao votre » sujet, plein de crainte & de frayeur, la tête baissée, ose » porter mes paroles jusqu'au trône de votre Majesté. Lorsque » le traître Liki-mao se rendit coupable de tant de crimes » pour enlever à ma famille le trône de *Ngan-nan*, la crainte » de tomber entre ses mains, m'obligea de me cacher dans » les antres les plus profonds des montagnes. Les peuples de » *Ngan-nan* apprenant dans la suite que je vivois me pressèrent » de me faire connoître ; ils me dirent que les troupes de » votre Majesté tiroient vengeance des meurtriers de notre » famille, & que par ses ordres on cherchoit s'il restoit encore » quelque rejetton des *TCHIN* à qui on pût rendre cette » couronne usurpée ; aujourd'hui que ma voix peut parvenir » jusqu'à elle, c'est de sa munificence que j'attends un trône,

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. MING. 1428. *Suen-tsong.*

» où le voeu des peuples m'appelle, & auquel la naissance me » donne quelque droit : cependant quels que soient les ordres » de votre Majesté, je les recevrai prosterné à terre, & avec le » même respect que je lui offre ce placet ».

Tchang-fou, consulté par l'empereur, dit qu'après tous les combats que le *Ngan-nan* avoit coûté, il ne falloit pas accorder à Tchin-kao sa demande; que cette démarche n'étoit qu'une feinte de la part de Li-li, & que Ouang-tong ne s'étoit chargé du placet que pour temporiser & donner au renfort dont il avoit besoin le temps d'arriver. L'empereur s'adressant à Yang-tsé-ki & à Yang-jong, ces deux mandarins dirent que depuis qu'on faisoit la guerre dans le *Yun-nan*, on ne voyoit pas quel bien l'empire en avoit retiré; qu'indépendamment des dépenses énormes, le nombre des bons officiers sacrifiés dans cette conquête, & le sang des Chinois qu'on y avoit fait couler, étoient des objets qui faisoient frémir : ainsi ils furent d'avis de ne point rallumer la guerre, mais plutôt d'établir roi de cette contrée un descendant de la famille des TCHIN, puisque ç'avoit été l'intention de l'empereur Yong-lo. SUEN-TSONG, se décidant pour ce dernier parti, leur ordonna de préparer le diplôme impérial, qui rétablissoit cette province en royaume en faveur de Tchin-kao sur le pied qu'il étoit sous le fondateur de leur dynastie, & il l'envoya porter par quatre mandarins de différens tribunaux; ils avoient ordre d'assembler les chefs & les anciens de la nation, & de leur faire reconnoître Tchin-kao pour leur souverain. Ces mandarins étoient encore chargés de faire revenir Ouang-tong avec toutes les troupes Chinoises.

1429. L'empereur n'avoit point d'enfans de l'impératrice Ou-chi; Sun-chi, une des reines, lui donna cette année un fils, &

il songea dès ce moment à la faire déclarer impératrice. Comme il n'ignoroit pas qu'un pareil changement étoit sujet à de grands inconvéniens & à des contradictions, il pressentit là-dessus ses ministres, dont les réponses le satisfirent peu, quoiqu'il leur alléguât divers exemples des dynasties précédentes : ils lui dirent que l'impératrice étoit la maîtresse souveraine de toutes les femmes du palais, & qu'une sujette ne devoit pas prendre sa place : qu'au surplus il pouvoit voir quel étoit là-dessus le sentiment de l'impératrice mère. Cette princesse, qu'il avoit déja consultée, pensoit de même que les ministres ; cependant comme il paroissoit décidé à élever Sun-chi à ce rang, Yang-tsé-ki lui suggéra l'expédient d'y faire consentir l'impératrice elle-même. Cette princesse, d'une santé délicate, aimoit beaucoup Sun-chi, qui lui rendoit toutes sortes de soins, & ne la quittoit presque jamais. Aussi-tôt que l'empereur lui en eut fait la proposition, elle y donna les mains : elle voulut même qu'on sut au-dehors, qu'étant toujours malade, & hors d'état de gouverner l'intérieur du palais, elle avoit prié l'empereur d'élever la princesse Sun-chi, la première des reines, au rang d'impératrice, d'autant plus qu'elle avoit donné un prince, bonheur qu'elle ne pouvoit espérer. Ainsi Sun-chi fut déclarée impératrice, & elle en occupa le palais ; mais elle eut toujours pour Ou-chi, qui conserva son rang & son cortège, les mêmes égards & les mêmes déférences qu'elle avoit auparavant.

L'an 1430, quatrième de SUEN-TSONG, l'empire jouit d'une paix qui ne fut troublée par aucun événement ; mais sur la fin de l'année suivante, on apprit que Li-li avoit fait mourir le roi Tchin-kao, & usurpé sa couronne. Cet usurpateur envoya quelques-uns de ses grands à la cour annoncer la 1430. 1431.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1431. Suen-tsong.

mort de Tchin-kao & prêter hommage, comme ayant été élu en sa place par le suffrage unanime des grands & du peuple. L'empereur surpris de sa hardiesse, vouloit d'abord en tirer une vengeance éclatante; mais faisant réflexion aux difficultés qu'on avoit essuyées dans cette expédition & aux dépenses énormes qu'elle avoit coûtée, il prit le parti de dissimuler : ainsi feignant d'ajouter foi à ce que Li-li lui faisoit
1432. dire par ses envoyés, il ordonna de lui expédier des lettres qui confirmoient son élection.

Le premier jour de la septième année de SUEN-TSONG, il y
1433. eut une éclipse de soleil : on ne fit point les cérémonies usitées en pareille occasion. A la dixième lune, plusieurs envoyés de royaumes étrangers, vinrent payer tribut. L'année suivante,
1434. il en vint encore des autres pays.

A la première lune de l'an 1435, on apprit à la cour que
1435. Tohoan, fils de Mahamou, avoit tué Haloutaï, & qu'il avoit fait reconnoître prince des *Mongous* Totopouha, descendant des *YUEN* : on sut encore que les *Halatchan* & les autres hordes Tartares s'étoient soumises à ce prince. Tohoan fit partir Amké, un de ses officiers, pour la cour impériale ; mais comme il vouloit que les chevaux & autres choses qu'il devoit en tribut arrivassent en même-temps que son envoyé, cette caravanne ne fut rendue à Pé-king qu'à la douzième lune. L'empereur reçut Amké avec des distinctions extraordinaires, & il fit assurer Tohoan de sa protection.

A la troisième lune, on reçut la nouvelle de la mort de Li-li, roi de *Ngan-nan*, & que Li-ling, son fils, avoit pris soin des affaires du gouvernement, en attendant l'agrément de l'empereur pour prendre possession du trône : SUEN-TSONG envoya un mandarin l'y établir & lui en porter les lettres.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1436. *Yng-tsong.*

YNG-TSONG.

Le premier jour de l'an 1436, l'empereur se trouva mal & mourut le lendemain. Dix jours, après YNG-TSONG son fils, âgé de huit ans, fut placé sur le trône. Le jour de son installation, l'impératrice Tchang-chi, mère de Suen-tsong, se fit reconnoître régente: elle s'assit sur le trône, ayant le jeune empereur debout à sa droite, & à sa gauche Tchang-fou, Yang-tsé-ki, Yang-jong, Yang-toan & Ou-jong; adressant la parole à son petit-fils, elle lui dit : « Vous voyez ces » cinq grands; tous ont rendu des services signalés à l'em» pire, & en suivant leurs conseils, vous ne sauriez manquer » de réussir ». Elle déclara ensuite que l'année suivante, comptée pour la première du règne du nouvel empereur, s'appelleroit *Tchin-tsong*.

YNG-TSONG avoit auprès de lui un eunuque appellé Ouang-tchin, originaire de Taï-tong dans la province de Chan-si. Cet eunuque adroit, mais fourbe, avoit tellement captivé les bonnes graces du jeune prince, qu'il ne l'appelloit jamais que son maître, & ne savoit lui rien refuser. L'impératrice régente, qui connoissoit mieux ce favori, fit rechercher sérieusement sa conduite; & comme on le trouva coupable de plusieurs fourberies, elle résolut de le faire mourir. 1437.

La deuxiéme année de YNG-TSONG, les cérémonies du nouvel an finies, cette princesse, assise sur le trône, retint les ministres d'état pour conférer avec eux sur les affaires de l'état; & comme ils étoient à parler, l'eunuque Ouang-tchin entra. A sa vue, l'impératrice changea de couleur, & l'apostrophant avec colère, elle lui dit: «Tu ne mérites plus de vivre! jusqu'ici 1438.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1438. *Yng-tsong.*

» tu n'as cherché qu'à tromper tes maîtres ; je veux délivrer » l'empire d'un scélérat ». Le jeune empereur se jetta tout tremblant à ses pieds, & demanda grace pour son favori ; les ministres qui ne connoissoient pas sa méchanceté, voulant faire leur cour à leur jeune souverain, joignirent leurs prières aux siennes. L'impératrice leur dit : « Vous ignorez toute la scélé- » ratesse de cet eunuque ; l'empereur est trop jeune pour le » connoître comme moi. Puisque vous me demandez sa grace, » je vous l'accorde ; mais si dans la suite il cause du trouble, » ne vous en prenez point à moi.

A la dixième lune, on reçut la nouvelle que Ssé-gin s'étoit révolté à Lu-tchuen, sur les frontières du *Yun-nan*, au sud de la rivière Kin-cha. Mou-tching envoya un de ses officiers vers ce rebelle pour l'exhorter à vivre en paix ; mais il ne put rien obtenir. Ssé-gin se mit en campagne, & entra sur les terres de *Mon-yang* ; il obligea Tiao-ping-yu, qui en étoit le maître, de rentrer à Yong-tchang, où il mourut peu de temps après sans postérité. Ssé-gin, fier de ce premier succès, prit le nom de *Fo-fa*, que portoient les rois de *Yun-nan*.

1439. Quoique cette révolte fût en elle-même peu de chose, la cour ne laissa pas d'en craindre les suites, sur-tout dans un temps de minorité, où les eunuques commençoient à prendre de l'ascendant : ainsi on se détermina à envoyer une armée sur les frontières de cette province, dont Mou-tching fut nommé général, & les eunuques Ou-tching & Tsao-ki-tsiang inspecteurs. Mou-tching, ayant conduit son armée du côté de Kin-chin, trouva Mien-kien, que Ssé-gin avoit détaché pour lui disputer le passage de la rivière, dont les bords garnis de palissades, rendoient la descente difficile & dangereuse. Mou-tching n'osant le tenter, fit proposer à Ssé-gin d'entrer en

pourparler. Ce chef des rebelles feignit d'y donner les mains; mais dans le fond, il ne cherchoit qu'à tromper le général chinois, lequel croyant qu'il ne s'agissoit que de lui accorder certains privilèges, étoit résolu de ne pas faire de difficulté. Yang-ming, mandarin de la cour, qui avoit déja inutilement tâché de ramener Ssé-gin à l'obéissance & qui le connoissoit mieux que Mou-tching, dit qu'il ne falloit pas compter sur la parole de ce rebelle, & que l'unique moyen de le mettre à la raison, étoit de brusquer le passage de la rivière; mais le général s'obstina à ne point suivre ce conseil. Yang-tsong, affligé de son opiniâtreté, s'étant avancé suivi de quelques soldats de Kin-chi, Mien-kien fit faire plusieurs décharges sur lui, & l'obligea de se retirer.

Fang-tching, lieutenant-général de cette armée, voulant faire préparer une soixantaine de barques pour aller aux ennemis, Mou-tching l'arrêta: cet officier obéit pour le moment; mais il résolut d'exécuter de nuit ce qu'on lui empêchoit de faire le jour. De retour à son quartier, il fit publier qu'on eût à se tenir prêt à marcher au premier ordre, & au milieu de la nuit faisant passer la rivière à sa division, il fondit à l'improviste sur le camp de Mien-kien, qu'il força & contraignit de fuir avec précipitation du côté du fort King-kan-tchaï; Fang-tching, animé par ce succès, poursuivit les rebelles & leur tua plus de trois mille hommes: il les poussa jusqu'au pays de Tchang-kiang, où étoit campé Ssé-gin; mais ne pouvant avec ses seules forces achever de les réduire, il envoya demander du renfort à Mou-tching: ce général, piqué de ce qu'il avoit passé la rivière contre ses ordres, lui refusa du secours. Ssé-gin, revenu de la frayeur où l'avoit jetté la déroute de Mien-kien, & voyant qu'il n'avoit affaire, pour ainsi dire, qu'à une poignée de monde, enveloppa

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1439. *Yng-tsong.*

Fang-tching & ſes Chinois, qui ſe défendirent pendant plus de deux heures; mais accablés par le nombre, ils périrent presque tous: quelques ſoldats échappés au carnage, allèrent porter cette triſte nouvelle à Mou-tching. Ce général dans ſes dépêches à la cour, accuſa Fang-tching de déſobéiſſance & de témérité; cependant comme on ſavoit qu'il avoit abandonné cet officier au lieu de le ſecourir, il fut vivement tancé dans la réponſe qu'on lui fit. On lui envoya néanmoins un renfort de quarante-cinq mille hommes: effrayé des reproches ſanglans qu'on lui faiſoit, il ſe crut perdu; & de peur de ſubir une mort infame, il prit du poiſon. Mou-ngang le remplaça dans le commandement de cette armée.

1440. A la deuxième lune de l'an 1440, ce nouveau général s'avança juſqu'à Long-pa, aſſez près des rebelles. Tchang-jong, arrivé le premier avec une partie de l'armée, fit un détachement ſous les ordres de Lou-yueï pour aller reconnoître les ennemis. Cet officier, ne ſe croyant pas ſi près d'eux, fut ſurpris & entiérement défait, ſans que ni Tchang-jong ni Mou-ngang puſſent lui donner du ſecours: cet accident fit retourner l'armée ſur ſes pas.

A la ſeptième lune, Ssé-gin alla camper à Mong-lo pour conſerver Tchang-yng-tchaï. Le général Mou-ngang détacha Fang-yn & Leou-yn, qui obligèrent l'ennemi à ſe retirer.

Dans le même-temps, Tiao-kaï-han leur enleva Oueï-kiang. Ssé-gin, conſterné de cette perte, envoya Tao-mong-man-pa porter ſes tributs à la cour.

L'impératrice, qui en vouloit d'abord à l'eunuque Ouang-tchin au point qu'elle avoit réſolu de le faire mourir, en vint par la ſuite à ne rien faire que par ſes conſeils. Ce courtiſan adroit, eut le talent de ſe contrefaire ſi bien, qu'il vint à bout

de

de captiver les bonnes graces de ſa plus grande ennemie. Les miniſtres indignés firent des repréſentations qui n'aboutirent qu'à leur faire perdre leurs places.

A la deuxième lune, dans un conſeil auquel aſſiſtoient les trois miniſtres Yang-tſé-ki, Yang-jong & Yang-toan, l'eunuque leur adreſſant la parole, dit qu'ils étoient à la vérité les trois colonnes de l'empire; mais qu'attendu leur grand âge, on ne pouvoit long-temps ſe promettre leurs ſervices. Yang-tſé-ki répondit qu'ils devoient ſe ſacrifier juſqu'à la fin de leurs jours pour reconnoître les bienfaits qu'ils avoient reçus: Yang-jong voyant le but de l'eunuque, lui dit que ſans doute il ne les jugeoit plus capables de ſoutenir le poids des affaires, & qu'il ne leur reſtoit plus d'autre parti que de donner leur démiſſion. L'eunuque les prit au mot, & fit entendre à l'impératrice que la grande vieilleſſe des miniſtres exigeoit du repos: il propoſa de leur donner pour adjoints Tſao-ting, Miao-li, Tchin-ſun & Kao-kou. Yang-tſé-ki, fâché de ce qui étoit échappé à ſon collègue, lui en fit des reproches. Ce dernier lui répondit qu'il devoit ſentir qu'ils ne plaiſoient plus au favori; mais qu'ils n'avoient rien à craindre des changemens qu'on faiſoit, puiſqu'on leur conſervoit leurs poſtes.

L'empereur Kien-ouen-ti détrôné, termina cette année ſes courſes & ſa vie de *Ho-chang*. Se trouvant à Ssé-nghen-tchéou de la province du Kouang-ſi, après différens voyages qu'il avoit faits dans les provinces de *Yun-nan*, de *Koué-tchéou* & de *Kouang-tong*, il voulut aller voir la ſœur d'un de ſes compagnons d'infortune dangéreuſement malade dans les provinces orientales; Tchin-tſi eſſaya de l'en détourner. Kien-ouen-ti, que cette oppoſition chagrinoit, fit, pour ſe diſſiper, des vers dans leſquels il déploroit ſes malheurs: il ſe

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* *Yng-tſong.* 1441.

peignoit ſans aſyle & ſans biens, tandis que ſes ennemis jouiſſoient dans ſes palais d'un héritage qui lui appartenoit; il diſoit encore que depuis quarante ans il erroit de province en province pour ſe conſerver la vie. Comme le bruit s'étoit répandu qu'il n'étoit pas mort, quelqu'un ayant par hazard vu ces vers, alla trouver Tien-yng, gouverneur de Ssé-ngen-tchéou, & lui dit qu'il les ſoupçonnoit de cet empereur. Tien-yng en écrivit au tréſorier général de cette province, qui lui fit expédier l'ordre d'arrêter le *Ho-chang* avec ſa ſuite & de les envoyer à la cour. Tien-yng exécuta ponctuellement cet ordre; mais lorſqu'il demanda à ce *Ho-chang* s'il n'étoit pas l'empereur Kien-ouen-ti, un autre prit auſſi-tôt la parole, & dit qu'il étoit l'auteur des vers, & l'empereur qu'on cherchoit. Le gouverneur les fit arrêter tous deux, & ils furent conduits ſous une eſcorte sûre à Pé-king, où ils arrivèrent à la neuvième lune. Le tribunal des cenſeurs de l'empire chargé de les interroger, demanda au vieillard qui s'étoit donné pour Kien-ouen-ti quel âge il avoit; & ſur ſa réponſe, qu'il avoit quatre-vingt-dix ans, & que devant bientôt mourir, il deſiroit être enterré à la ſépulture de ſes *ancêtres* à côté de ſon père, un des juges fit faire attention que s'il avoit quatre-vingt-dix ans, il ne pouvoit être l'empereur Kien-ouen-ti, parce que ce prince étant né la dixième année de Hong-vou, il ne pouvoit avoir que ſoixante-quatre ans: enfin, après l'avoir fait tomber dans beaucoup de contradictions, on découvrit que ce vieillard étoit Yang-yng-tſiang, & qu'il n'avoit pris le nom de *Kien-ouen-ti* que pour le ſauver, & que ſon compagnon étoit le véritable Kien-ouen-ti. Les juges ayant fait leur rapport au conſeil de la régence, on décida que Yang-yng-tſiang méritoit la mort: il fut arrêté,

avec douze de ses compagnons, & on ordonna à un vieil eunuque nommé Ou-léang, qui avoit eu soin de Kien-ouen-ti dans sa jeunesse, & qui ne l'avoit jamais quitté jusqu'au renversement de sa fortune, de l'examiner avec soin. Ce prince le reconnut dès le premier abord, & lui demanda s'il n'étoit pas Ou-léang. L'eunuque répondit hardiment, non. « Eh quoi, » reprit Kien-ouen-ti, avez-vous donc oublié les cuisses d'oie » que je vous jettois à terre, & que vous ramassiez comme un » chien? » A ce trait il en ajoûta plusieurs autres si marqués, que Ou-léang le regardant fixement, se sentit ému, & reconnut son ancien maître. Reprenant ses esprits, il dit assez haut pour être entendu de tout le monde, qu'il savoit un moyen de s'assurer de la vérité ; que Kien-ouen-ti avoit une marque noire sur le pied gauche : l'ayant fait déchausser, on lui trouva effectivement la marque noire telle que l'eunuque l'avoit dépeinte. Ou-léang convaincu que le *Ho-chang* étoit Kien-ouen-ti, se jetta à ses pieds & les baigna de ses larmes. Après avoir fait son rapport au conseil de la régence, il se donna la mort; mais sur sa déposition on enferma Kien-ouen-ti dans un appartement du palais, où il passa le reste de ses jours. Il fut enterré, sans aucune cérémonie, à une montagne à l'ouest de Pé-king. Ses compagnons furent renvoyés sans bruit chez eux.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING. Yng-tsong.* 1441.

L'an 1442, à la première lune, le conseil de la régence, à la tête duquel étoit l'eunuque Ouang-tchin, nomma Tsiang-koué général de l'armée contre Ssé-gin, composée de cent cinquante mille hommes. Lieou-kiéou désapprouvoit cette guerre: il fit même passer à la régente un mémoire, dans lequel il disoit que l'état avoit des ennemis bien plus redoutables que Ssé-gin dans la personne du tartare Tohoan & de

1442.

Yésien son fils : il conseilloit d'employer plutôt contre eux les forces destinées contre Ssé-gin, qui n'occupoit qu'un petit canton de terrein sur les frontières les plus reculées de la Chine. L'impératrice étoit assez de cet avis ; mais Ouang-tchin s'y opposa. L'autorité de cet eunuque étoit si grande, que devenu le maître de tous les emplois, il les donnoit à qui bon lui sembloit : un extérieur agréable étoit auprès de lui la première recommandation & tenoit lieu de mérite ; par ce moyen, les emplois étoient mal distribués & encore plus mal remplis.

A la quatrième lune, étant au tribunal des ouvrages publics, il trouva un petit mandarin appellé Ouang-yéou, jeune homme d'une physionomie heureuse & d'une taille bien prise & avantageuse ; il lui plut si fort, qu'il le fit peu de temps après assesseur du même tribunal. Comme ce protégé alla le remercier, l'eunuque lui demanda malicieusement pourquoi il n'avoit point encore de barbe ; le nouvel assesseur, pour lui faire sa cour, répondit que, lui-même n'en ayant pas, il n'oseroit jamais en porter.

A la onzième lune, le général Tsiang-koué entra dans le pays de *Li-tchuen* à la tête de ses cent cinquante mille hommes, & poussa jusqu'à Kin-tchi, où Tao-mong & Tiao-men-fong, deux chefs de ces peuples, se soumirent à lui. Le général chinois leur donna cinq mille hommes de son armée, sous les ordres de Tsaï-pao pour les soutenir si Ssé-gin les attaquoit. Delà il se rendit à Tchang-kiang, une des principales places des rebelles, où ils l'arrêtèrent pendant deux jours. Ouang-ki, officier des impériaux, profitant d'un grand vent qui s'éleva le troisième jour, fit mettre le feu aux palissades des ennemis, qu'il força dans leurs retranchemens : ils perdirent à cette attaque Tiao-tang-kié & son fils ; Tiao-tchao-han & toute sa

famille furent brûlés ; Tiao-men-hiang fut pris, & plus de cinquante mille hommes de troupes ou du peuple restèrent sur le carreau. Cette victoire rendit la paix au pays de *Chang-kiang*.

Les généraux chinois prenant ensuite la route du sud, allèrent jusqu'à Ma-ngan-chan, où l'armée ennemie étoit campée : ils la battirent & en tuèrent plus de la moitié ; la résistance opiniâtre des rebelles coûta la vie à plus de cent mille des leurs, & dans la consternation où l'on étoit, tout plia & se soumit aux Chinois dans le *Li-tchuen*. Ssé-gin avec sa femme & ce qui lui restoit de serviteurs fidèles, passa le Kiang & se sauva du côté de Mien-tien ; la précipitation avec laquelle il fut obligé de fuir, causa la perte de dix mille de ses gens, qui se noyèrent en traversant la rivière.

L'an 1443, les deux généraux Tsiang-koué & Ouang-ki, en conséquence des ordres de la cour, allèrent chercher Ssé-gin dans le pays de *Mien-tien*, mais Ssé-gin s'étoit enfui dans celui de *Mien* : désespérant de l'atteindre, ces généraux reconduisirent leur armée en Chine. 1443.

A la dixième lune, l'impératrice régente mourut ; l'empereur prit en main les rènes du gouvernement, & donna à l'eunuque Ouang-tchin la plus grande autorité. On lui représenta envain que le fondateur de leur dynastie avoit fait graver en gros caractères sur une plaque de fer, élevée de trois pieds, des défenses d'employer les eunuques dans l'administration. Lieou-kiéou, témoin des concussions de ce favori pour enrichir sa famille, osa porter des plaintes ; l'eunuque le fit mourir d'une manière cruelle, ainsi que plusieurs honnêtes gens qu'il soupçonna d'être de ses amis.

Sur la fin de 1444, on apprit que Tohoan, prince de *Chun-* 1444.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. *Yng-tsong.* 1445.

ning étoit mort, & que son fils Yésien lui avoit succédé.

L'an 1445, neuvième de YNG-TSONG, mourut Yang-tsé-ki. Il étoit le seul que l'empereur daignât écouter, & pour qui son favori avoit quelque déférence. Ce ministre mourut âgé de quatre-vingt ans, regretté de tous les gens de bien; Yang-jong, son collègue, étoit mort l'année précédente.

Yésien, plus entreprenant que son père, se faisoit bien plus craindre que lui dans le nord de la Chine. Enhardi par ses succès, il s'approcha des départemens de *Ouoléangha*, & s'en rendit presque aussi-tôt le maître. La cour, étonnée de son audace, envoya contre lui Tchu-yong avec une armée de deux cens mille hommes, divisée en plusieurs corps, qui sortirent de la Chine par Hifong-kéou, Lieou-kia-kéou, Kiaï-lin-kéou & par Kou-pé-kéou. Ces divisions se donnèrent beaucoup de mouvement pour battre quelques partis Tartares; & n'osant pénétrer fort avant, de peur de rencontrer Yésien, elles revinrent à la cour. Ouang-tchin les fit récompenser aussi libéralement que si elles eussent détruit ou amené Yésien prisonnier.

1446.

Le commencement de l'an 1446 ayant été d'une sécheresse extrême dans le Tché-kiang, l'empereur envoya Ouang-yn du tribunal des ministres y faire des sacrifices pour demander de la pluie. A l'arrivée de ce mandarin à Chao-yng, il plut si fort, qu'il y avoit deux pieds d'eau dans les rues de cette ville: cette inondation l'empêcha de faire son sacrifice. Quelques jours après, la pluie ayant cessé, il voulut exécuter ses ordres; mais le jour arrêté pour le sacrifice, il survint une si grosse pluie, qu'on le pria de n'y plus penser, & depuis ce temps le peuple l'appella *le mandarin de la pluie.*

1447.

L'an 1447 mourut Yang-toan, le troisième ministre, dont l'empire ait eu à se louer sous le règne de YNG-TSONG.

A la première lune de l'an 1448, Lo-yang-ſin, gouverneur de Taï-tong, donna avis à la cour que Yéſien faiſoit faire des recherches concernant les limites de la Chine, & qu'il exerçoit continuellement ſes troupes: il mandoit encore qu'il faiſoit de grands magaſins, & paroiſſoit ſe préparer à quelque entrepriſe importante: il avertiſſoit de ſe précautionner à tout événement contre lui, d'autant plus qu'il mettoit tout en uſage pour gagner les Tartares voiſins de la Chine. L'empereur fut frappé de cet avis; on n'y eut cependant aucun égard, par les intrigues de Ouang-tchin. Cet eunuque ne vouloit point avoir le démenti dans la guerre contre Ssé-gin, qu'il dirigeoit, & il étoit butté à exterminer entiérement ce rebelle. Il envoya une ſeconde armée ſous les mêmes généraux pour obliger le roi de *Mien* à le livrer. Poulalanmahaſſeng, roi de *Mien* voulant ſe mettre à l'abri de la tempête dont il étoit menacé, fit arrêter Ssé-gin avec ſa famille, & les envoya chargés de chaînes aux Chinois. Ssé-gin, perſuadé qu'on ne lui feroit aucune grace, ſe tua au moment qu'on alloit le livrer à Ouang-tching. Cet officier, chargé des ordres de la cour pour le roi de *Mien*, lui fit couper la tête & l'envoya à l'eunuque, qui rappella auſſi-tôt les troupes de ces quartiers pour les employer contre les Tartares.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING. Yng-tſong.* 1448.

Yéſien, à l'exemple de Tohoan ſon père, avoit envoyé un de ſes officiers à la cour impériale, demander une princeſſe en mariage. Comme l'empereur n'agiſſoit que par les conſeils de ſon favori, celui-ci, ſans le conſulter, fit entendre à l'envoyé qu'on lui accordoit ſa demande. Peu de jours après, Yéſien fit partir pour les préſens de noces un grand nombre de chevaux & deux mille hommes, que ceux qui les conduiſoient diſoient monter à trois mille, afin de ſe faire plus

1450.

d'honneur. L'eunuque Ouang-tchin reçut ces préſens comme un tribut ; & ſuppoſant que les officiers qui les conduiſoient avoient détourné à leur profit une partie des hommes & des chevaux, il ſe mit en colère contre eux : mais lorſqu'ils dirent que c'étoit un préſent pour le mariage de la princeſſe promiſe à leur maître, l'empereur, qui ignoroit cette promeſſe, en témoigna ſa ſurpriſe : l'eunuque la déſavoua hardiment, & renvoya ces Tartares avec mépris. Yéſien piqué de l'affront, réſolut de s'en venger.

A la ſixième lune, le tonnerre gronda avec une violence extraordinaire & tomba ſur le palais, dont il réduiſit en cendres une grande partie. A Chao-hing du Tché-kiang, une montagne s'affaiſſa entiérement ; des tremblemens de terre ſe firent ſentir dans le Pé-tché-li ; deux montagnes du Chen-ſi s'écroulèrent & enſevelirent ſous leurs ruines pluſieurs villages. On entendit des bruits ſouterreins pendant trois jours conſécutifs, & le feu prit au palais de Nan-king, qu'il réduiſit preſque entiérement en cendres.

A la ſeptième lune, Yéſien à la tête d'une nombreuſe armée, vint faire des courſes ſur les frontières de la Chine. Huit jours après, on apprit que s'étant approché de Taï-tong, il avoit défait un détachement qu'on lui avoit oppoſé, & qu'il paroiſſoit vouloir prendre la route de Pé-king. Cette nouvelle conſterna la cour. Ouang-tchin fit partir en avant dix mille hommes ſous la conduite de Tſin-yuen, & engagea l'empereur à marcher en perſonne contre les Tartares. Cet eunuque nomma Tchang-fou & Tchu-yong, les deux meilleurs généraux de l'empire, & la plupart des premiers officiers des tribunaux, ainſi que les grands ſeigneurs de la cour pour cette expédition, dont il voulut ſe charger ſeul : ayant fait aſſembler

jusqu'à

jusqu'à cinq cens mille hommes, il les envoya camper à Long-hou-taï, où il en fit la revue avec une confusion sans exemple. Le lendemain il fit prendre à cette armée le chemin de Juen-hoa-fou par Hoaï-laï-hien.

Cet eunuque, incapable de commander le moindre corps de troupes, & encore moins une armée de cinq cens mille hommes, avoit si mal pourvu à ses besoins, qu'elle manqua bientôt de vivres. Les officiers en portèrent leurs plaintes aux grands qui composoient le cortège de l'empereur, & ceux-ci ne purent se dispenser d'en avertir ce prince. Ouang-tchin leur en témoigna son ressentiment, mais sans oser parler trop haut à cause de la circonstance : cependant il ne fit que peu de diligence pour pourvoir aux besoins de l'armée; de sorte que le défaut de provisions, joint aux fatigues de la route & aux pluies continuelles, causa une maladie épidémique qui enleva en peu de jours beaucoup de monde.

Au commencement de la huitième lune, l'armée impériale étant arrivée près de Taï-tong, Ouang-tchin vouloit lui faire prendre la route du nord; mais comme elle n'avoit presque point de vivres, Hoang-yé représenta qu'il falloit plutôt retourner à Loan & s'y pourvoir du nécessaire: l'eunuque ne voulut pas même l'écouter. Ouang-tso, auquel il ordonnoit de faire défiler les troupes, lui en démontra encore plus vivement les inconvéniens; Pong-té-tsing, président du tribunal des mathématiques, se joignit à lui, & chercha à intimider l'eunuque par des pronostics fâcheux : tout fut inutile. Tsao-naï, ministre d'état, le voyant inflexible, lui dit d'un ton d'impatience, qu'un sujet & un fils qui n'avoient pas un cœur sensible exposoient à de grands dangers leur souverain, l'état & leur famille. L'eunuque ne répondit à ces raisons que par

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1450. Yng-tsong.

des injures, & finit par dire que si cela arrivoit, c'est que le Tien l'auroit voulu ainsi. Cependant les grands réunis, lui ayant fait les plus vives instances de ne pas pousser plus loin, il parut ébranlé, & ordonna que l'armée se tînt prête pour le lendemain.

Ko-teng, général des troupes de Taï-tong, dit au ministre Tsao-naï, que pour garantir l'empereur de tout danger, il falloit le faire retourner par Tsé-king-koan; mais l'eunuque s'y opposa, parce qu'il vouloit le faire passer par Oueï-tchéou sa patrie, & procurer à son frère l'honneur de recevoir son souverain chez lui; ainsi l'armée prit la route de Tou-mou, & elle y fit quelque séjour.

Le douze de la huitième lune, les Chinois traversèrent la montagne Ki-min-chan, & le treize les coureurs avertirent que Yésien paroissoit à la tête de ses troupes. Un détachement de cinquante mille hommes, sous les ordres du général Tchu-yong, marcha à sa rencontre & fut complettement battu. Le ministre d'état Hoang-yé, pressant l'empereur de se retirer dans le fort Tsé-king-koan, l'eunuque Ouang-tchin s'emporta, & lui demanda brusquement si c'étoit à des gens de lettres comme lui à entendre la guerre.

Le quatorze de la lune l'armée arriva de bonne heure à Tou-mou, à vingt *ly* de Hoaï-laï, où l'on auroit été en sûreté si les équipages eussent suivi: Ouang-tchin les avoit fait retarder, afin d'engager l'empereur à séjourner à Tou-mou, contre le sentiment de tous les grands. Les impériaux s'y virent bientôt investis sans oser faire aucun mouvement: l'eunuque avoit si mal choisi son camp, qu'il manquoit d'eau, quoiqu'on creusât à une grande profondeur pour trouver des sources. Yésien ne savoit que penser en voyant l'armée Chinoise campée, tandis qu'elle pouvoit aisément aller à Hoaï-laï. Cette incertitude

l'empêcha d'avancer de peur de quelque surprise ; cependant afin de ne pas perdre son avantage il eut recours à la ruse, & envoya vers l'empereur un de ses officiers sous prétexte de parler de paix ; mais dans le fait pour espionner l'ennemi & connoître sa situation. Après avoir pris toutes les informations qu'il desiroit, cet émissaire profitant d'un mouvement que firent les Chinois pour prendre la route du sud, retourna avec précipitation rendre compte à Yésien, & le pressa de ne pas manquer l'occasion de ruiner entiérement l'armée impériale. Le prince tartare, qui tenoit continuellement ses troupes en haleine, ne laissa faire à l'armée ennemie que quatre à cinq *ly*, & la fit charger de tous côtés. Les Chinois déconcertés de l'attaque, & découragés par le peu de soin qu'on avoit de leur procurer le nécessaire, ne pensèrent qu'à fuir. Yésien fit publier dans tous les rangs des défenses de tuer ceux qui se rendroient : aussi-tôt on vit la terre couverte des armes des Chinois ; cependant les Tartares animés ne leur firent aucun quartier. On compta qu'il périt dans cette déroute plus de cent mille Chinois, du nombre desquels furent les généraux Tchang-fou, Ouang-tcho, les ministres d'état Hoang-yé, Tsao-naï, Tchang-y & un grand nombre d'autres officiers ; plus de deux cens mille chevaux ou mulets furent pris ; l'empereur tomba lui-même entre les mains des Tartares. Ce prince environné d'ennemis, voyant qu'il lui étoit impossible d'échapper, descendit de cheval & se mit à genoux, la face tournée vers le midi ; il s'assit ensuite sur son coussin, sans laisser paroître la moindre altération sur son visage. Les Tartares qui le pressoient, admirant sa tranquillité, s'arrêtèrent saisis de respect & d'étonnement. Le prince Saï-kan, qui les commandoit, témoin de cette scène, alla sur le champ en rendre compte à

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
MING.
1450.
Yng-tsong.

Yésien, qui envoya deux chinois reconnoître son prisonnier : ces deux hommes revinrent tout consternés lui dire que c'étoit effectivement l'empereur. Yésien s'adressant à une foule de seigneurs tartares qui l'environnoient, leur demanda ce qu'il devoit faire. Un des premiers de sa cour élevant la voix, s'écria qu'il n'y avoit point à balancer ; que la famille des *MING* ayant détruit celle des *YUEN*, il falloit le faire mourir. Péyen-tiémour révolté de la proposition, dit avec chaleur, en adressant la parole à Yésien, qu'il traita de *nayen*, c'est-à-dire *grand homme*, que la tranquillité de l'empereur méritoit plutôt leur admiration, puisqu'au milieu des flèches, des armes & des horreurs du carnage, il avoit conservé autant de sérénité que s'il eût été dans son palais : il ajouta qu'il rendroit son nom immortel en le renvoyant généreusement dans sa capitale. Tous les autres seigneurs applaudirent à ce conseil, & dirent que ce seroit le comble de l'héroïsme : cependant Yésien fit conduire l'empereur au quartier de Péyen-tiémour, en recommandant de le traiter avec honneur & de le garder avec soin. Le prince tartare sentoit toute la gloire qu'il acquerreroit en renvoyant son prisonnier, mais il vouloit en tirer avantage : ainsi il ordonna au général chinois Yuen-ping, aussi son prisonnier, d'avertir la cour de Pé-king de la perte de la bataille & de la captivité de l'empereur. Léang-koué, chargé de cette commission, arriva le seize de la lune à minuit à Pé-king ; & ayant assemblé au palais tous les mandarins, il leur annonça ces tristes nouvelles, qui les consternèrent. L'impératrice mère donna pour la rançon de son fils tout ce qu'elle avoit de plus précieux en or & en pierreries, dont on chargea huit mulets : l'épouse de YNG-TSONG se dépouilla aussi de ses bijoux ; mais Yésien ne voulut point encore relâcher à ce prix son prisonnier.

Le dix-huit de la même lune, l'impératrice mère signifia aux mandarins que le prince Tching-ouang, frère puîné de YNG-TSONG, auroit soin du gouvernement jusqu'à son retour.

Le vingt elle fit reconnoître Tchu-kien-tchin, fils de l'empereur, âgé de deux ans, prince héritier.

Le vingt-deux, le prince régent tint un conseil où assistèrent tous les mandarins des six tribunaux & les censeurs de l'empire. On y agita d'abord de punir l'eunuque Ouang-tchin d'avoir engagé l'empereur à aller en personne à cette guerre. On ignoroit à Pé-king qu'il eût été tué dans cette fatale journée. Fan-tchong, commandant des gardes du corps, voyant tout perdu & son maître dans l'impossibilité d'échapper, avoit été chercher Ouang-tchin au milieu des ennemis : l'ayant joint il lui avoit déchargé plusieurs coups de sabre, afin de le faire souffrir davantage : les gardes qui l'accompagnoient avoient fait main-basse sur les gens de sa suite.

Le prince régent, qui n'ignoroit pas le foible de l'empereur pour son favori, n'osoit répondre à la juste demande que lui faisoient en corps les tribunanx de l'empire, de lui faire subir le dernier supplice. Ces mandarins revinrent à la charge avec plus d'instance : le régent qui venoit d'apprendre qu'il avoit péri à Tou-mou, sortit du conseil, & rentrant dans le palais, il donna ordre à Ma-chun de confisquer tous ses biens. Les mandarins s'ecrièrent tumultuairement que Ma-chun étoit sa créature, & qu'il en falloit donner la commission au censeur Tchin-yé. Dans ce moment l'eunuque Kin-yng étant venu leur dire de la part du prince de se retirer, un grand nombre d'entre eux voulut se jetter sur lui pour le mettre en pièces, parce qu'il étoit ami de Ouang-tchin ; mais l'eunuque qui s'en méfioit, rentra précipitemment dans le palais. Ma-chun voulut

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1450. *Yng-tsong.*

se mocquer de ce qu'ils avoient manqué leur coup : Ouang-jong, un des censeurs, le saisit au collet, en criant que Ma-chun étoit un des principaux complices de Ouang-tchin, & qu'il avoit le front de se mêler parmi eux. Bientôt d'autres mandarins se jettèrent sur lui, & se disputèrent à qui le feroit le plus souffrir. Ils épuisèrent sur lui tous les mauvais traitemens jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait expirer sous les coups : deux autres créatures de Ouang-tchin eurent le même sort. Ils firent transporter hors du palais ces trois cadavres, sur lesquels la populace se jetta & elle les mit en pièces. Ces mandarins animés par cette première vengeance, arrêtèrent Ouang-chan, frère de Ouang-tchin; mais ils le réservèrent pour en faire un exemple.

Le prince régent voyant qu'ils ne se retiroient pas, se présenta devant eux ; aussi-tôt ils se mirent à genoux, & Yu-kien, assesseur du tribunal de la guerre, prenant la parole, lui dit que leur zèle pour son auguste famille les avoit portés à punir eux-mêmes les traîtres qui avoient causé ses malheurs : il accompagna ces paroles de larmes, qui en firent verser aux autres mandarins & au prince lui-même. Après s'être remis de son attendrissement, il leur dit que Ma-chun & les autres méritoient sans doute la mort, mais qu'on auroit du s'y prendre autrement ; & qu'à l'égard de l'eunuque Ouang-tchin & de ses partisans, il falloit leur faire leur procès suivant la rigueur des loix. Les mandarins satisfaits de cet ordre, battirent de la tête & se retirèrent.

Le vingt-trois, les mandarins s'étant rendus à l'audience du prince, Tchin-yé, chargé de confisquer les biens de Ouang-tchin & de ses créatures, en présenta un état détaillé. Cet eunuque possédoit plusieurs maisons aussi magnifiques que les palais de l'empereur ; il avoit pour son service de table

dix plats d'or d'un pied de diamètre, enrichis de pierres précieuses, des arbres de corail de sept à huit pieds de haut, dix trésors remplis d'or & d'argent, plus de dix mille chevaux, sans compter ceux qu'il avoit emmenés avec lui à la malheureuse expédition contre Yésien, & une infinité d'autres richesses. Sur la fin de cette audience, l'impératrice mère nomma Yu-kien président du tribunal de la guerre.

Yésien dans l'espérance de se rendre maître de Taï-tong, fit conduire l'empereur au bas des murailles de cette ville; mais Ko-teng, commandant de la place, qui n'ignoroit pas la captivité de son souverain, n'en fut que plus sur ses gardes. L'empereur convaincu du dessein de Yésien, fit crier au gouverneur, qui se trouvoit alors sur les remparts, ces paroles ambiguës: « Ko-teng, vous m'êtes allié; & comment suis-je ici dehors? » Ko-teng lui répondit: « C'est par ordre de votre Majesté que » je suis chargé de lui conserver cette place ». Au même instant trois mandarins sortirent par une fausse porte, & vinrent offrir à Yng-tsong plusieurs paires d'habits. Ce prince en fit présent à Yésien, à Péyen-tiémour & à Ta-tong ses frères. Les mêmes mandarins apportoient encore dix mille *taëls* d'or & autant en argent pour la rançon de l'empereur; mais Yésien fâché d'avoir si mal réussi, refusa leurs offres & ne voulut point relâcher son prisonnier.

Le prince tartare fit sur Suen-hoa-fou la même tentative qu'il avoit faite sur Taï-tong; mais trouvant un gouverneur aussi fidèle à son maître que Ko-teng, il reprit la route de Tartarie, emmenant avec lui son prisonnier: il sortit des frontières de la Chine par Miao-eul-tchuang, & en vingt-huit jours il arriva à Hé-song-lin, où il campoit ordinairement. L'empereur fut d'abord conduit au quartier de Yésien, qui

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. MING. 1450. Yng-tsong.

le reçut avec respect & lui donna la première place : il le régala d'une musique & de danses tartares, exécutées par la princesse son épouse & plusieurs de ses concubines ; delà on mena l'empereur au quartier de Péyen-tiémour, où ce prince fut reçu avec les mêmes cérémonies.

Yésien excité par des mauvais conseils, conçut alors le dessein de faire mourir son prisonnier ; mais le jour qu'il avoit choisi pour l'exécuter, il fit un orage affreux : son cheval ayant été tué par la foudre, il en fut si intimidé, qu'il renonça à ce dessein funeste & redoubla d'attention pour son captif.

Le vingt-neuf de cette même lune, l'impératrice mère fit publier un ordre adressé aux grands, qui portoit que le prince héritier n'étant encore qu'un enfant & hors d'état de gouverner de long-temps, il falloit que le prince Tching-ouang montât sur le trône. Les grands allèrent en corps le presser de prendre les rènes du gouvernement : ce prince fit d'abord beaucoup de difficultés ; mais les grands lui ayant représenté qu'il devoit l'exemple de l'obéissance à l'impératrice sa mère, il céda à leurs instances.

Le premier jour de la neuvième lune, l'empereur captif arriva à Ypé en Tartarie. Yésien fit dire à la cour de Pé-king, qu'il renverroit son prisonnier moyennant cent *taëls* d'or, deux cens d'argent & deux cens pièces des plus belles soies.

KING-TI.

Le six du même mois, le prince Tching-ouang fut salué empereur par tous les mandarins d'armes & de lettres avec les cérémonies accoutumées : il donna le titre de *Taï-chang-hoang* à Yng-tsong, & fit publier une amnistie générale : il voulut que

que les années de ſon règne fuſſent appellées *King-taï*, & détermina que la ſuivante en ſeroit la première.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1450. *King-tai.*

Dans le même-temps on reçut à la cour une lettre par laquelle Yéſien ſe plaignoit de ce qu'on étoit ſi long-temps à répondre aux conditions qu'il avoit miſes à la liberté de Yng-tſong ; il menaçoit même d'en faire repentir, en déclarant qu'il retiroit abſolument ſa parole. Le nouvel empereur ordonna à Yu-kien de mettre la cour en état de défenſe, en cas que les Tartares vouluſſent faire quelque entrepriſe contre la Chine. En conſéquence de ces ordres les troupes furent augmentées, les armuriers travaillèrent jour & nuit, les magaſins furent approviſionnés, & on fit garder les chemins pour garantir d'inſultes les convois qui amenoient des provinces du ſud, les tributs en argent ou en grains.

Au commencement de la dixième lune, Yéſien s'approcha des limites à la tête d'une puiſſante armée, & fit courir le bruit qu'il venoit reconduire à Pé-king l'empereur Yng-tſong ; il répandit encore que, pour lui faire plus d'honneur, le *Kohan* Toto-pouha l'accompagnoit. L'eunuque Hi-ning, *Tatar* d'origine, & qui étoit paſſé à ſon ſervice lors de la déroute de Toumou, lui avoit donné ce conſeil.

Le ſeptième jour de cette même lune Yéſien arriva devant Tai-tong, & fit ſommer Ko-teng de ſe rendre. Ce fidèle gouverneur répondit que par la protection du maître du ciel, de la terre & de ſes ancêtres, l'empire avoit un ſouverain qui le gouvernoit. Yéſien jugeant de là qu'il ne ſe rendroit pas ſans coup férir paſſa outre, & il arriva le neuf à Kouang-tchang, d'où il alla attaquer Tſé-king-koan, où commandoit Han-tſing : cet officier ne pouvant réſiſter à la multitude, périt avec toute la garniſon en défendant ſon poſte.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1450. King-ti.

Après cette conquête, les Tartares se répandirent comme un torrent dans le Pé-tché-li, & remplirent de consternation la cour de Pé-king; le seul Yu-kien ne perdant point la tête, fit mettre le feu aux pailles qui se trouvoient aux environs de la ville, afin d'ôter les fourages à l'armée Tartare, toute composée de cavalerie, & de l'obliger à se retirer. Indépendamment de cette précaution, on envoya ordre à Yang-tsong, gouverneur du Léao-tong, de venir au secours de la capitale avec les troupes de la province.

Le 10 Yésien parut aux environs de Pé-king & campa au nord-ouest de cette ville: il fit donner plusieurs assauts, dans lesquels il fut vigoureusement repoussé par la sage conduite de Yu-kien.

Le Tartare jugeant par cette résistance, qui lui avoit coûté beaucoup de monde, qu'on étoit disposé à se défendre, & manquant d'ailleurs de pailles qu'il étoit obligé d'aller chercher bien loin, proposa la paix. Quoiqu'on fût persuadé du peu de sincérité de ses propositions, cependant pour n'avoir rien à se reprocher, il fut résolu d'envoyer deux grands auprès de lui; mais aucun n'osa s'offrir pour cette commission: ainsi on fut obligé de prendre deux mandarins inférieurs qu'on éleva à la dignité de grands de l'empire. Ces deux mandarins nommés *Ouang-fou* & *Tchao-jong*, étant arrivés au camp de Yésien, furent conduits à un temple d'idole, où l'on gardoit Yng-tsong, & où ils le trouvèrent ayant Yésien & Péyen-tiémour armés de toutes pièces à ses côtés. Ouang-fou & Tchao-jong, le genou en terre, offrirent leurs lettres de créance, écrites en chinois pour l'empereur, & en tartare pour Yésien. Celui-ci après les avoir lues, dit aux deux envoyés qu'ils n'etoient l'un & l'autre que deux petits mandarins, & qu'il falloit que Ouang-tché, Ou-jong, Yu-kien & Ché-heng vinssent eux-mêmes:

l'empereur ajouta qu'il voyoit bien que les grands n'avoient aucune bonne volonté pour lui, & congédia ces deux mandarins.

Le général Ché-heng, furieux en apprenant cette réponse, dit que les troupes qu'on faisoit venir du Léao-tong ne devant pas être éloignées, il ne falloit plus traiter avec ces Barbares que le sabre à la main : le même jour on sut en effet que le secours attendu paroissoit, & que le lendemain ces troupes devoient venir camper assez près de la capitale au nombre de deux cens vingt mille hommes. Les Tartares commencèrent à avoir peur. Le brave Yu-kien remarquant le trouble qui régnoit dans leur camp, fit sortir dix mille hommes, commandés par le général Ché-heng & son fils. Ché-heng les fit plier par-tout ; mais Ché-pien son fils, qui n'avoit que mille hommes, ne fut pas si heureux : le père poursuivant les ennemis qu'il avoit en tête, fit reculer ceux qui battoient son fils. Fan-kouang les attaquant d'un autre côté avec les lances volantes & les flèches de feu, dont ses troupes étoient armées, les mit dans le plus grand désordre & leur tua beaucoup de monde. Sun-tang qui sortit par la porte *Si-chi-men*, les avoit d'abord assez mal menés ; mais les Tartares s'appercevant qu'il n'avoit qu'une poignée de monde, reprirent courage & le repoussèrent jusqu'aux portes de la ville, où ayant trouvé du renfort il regagna sur eux le terrein qu'ils lui avoient fait perdre. Le brave Ché-heng arrivant sur ces entrefaites, acheva de les mettre en fuite.

Yésien qui se vit battu de tous côtés, craignit qu'on ne lui enlevât son prisonnier, & il le fit éloigner du camp ; précaution inutile, si les troupes du Léao-tong, qui arrivèrent alors, en avoient été averties. Le prince tartare n'osant les attendre,

reprit le chemin du nord ; mais les Chinois animés par leurs succès, & renforcés par le secours que Yang-hong avoit amené, les attaquèrent de tous côtés, & les menèrent si mal qu'ils les dispersèrent en plusieurs bandes. Totopouha leur *Kohan*, effrayé de cette déroute, protestoit de ne jamais rentrer en Chine. Yésien s'enfuit par Ku-yong-koan, & Péyen-tiémour par Tsé-king-koan. Ché-heng & son fils les poursuivirent jusqu'à Tsing-fong-tien ; & Sun-tang, Yang-hong & Fan-kouang jusqu'à Kou-ngan, où ils en firent encore un grand carnage.

Après avoir ramassé les débris de son armée, Yésien alla trouver le monarque prisonnier dans sa tente, & le régala d'un cheval gras qu'il avoit fait tuer ; il lui déclara qu'il avoit enfin résolu de le renvoyer : Toto-pouha lui fit faire aussi des propositions de paix ; mais Yng-tsong compta peu sur leur parole. Comme il avoit plus de confiance dans Péyen-tiémour, qui paroissoit mieux disposé en sa faveur, il envoya vers l'épouse de ce prince pour l'engager à lui procurer la liberté. Cette femme répondit qu'elle n'avoit aucun pouvoir, & promit cependant d'en parler à son mari. Péyen-tiémour arrivant de la chasse, comme elle achevoit ces paroles, fit porter le gibier qu'il venoit de tuer à l'empereur avec quelques bouteilles de vin, & chargea le même chinois de dire à son maître de ne pas désespérer.

Yésien répandit par-tout le bruit, & jusques dans Pé-king, qu'il étoit enfin résolu de renvoyer Yng-tsong. Les grands de cette ville s'assemblèrent ; Yu-kien dit qu'après tout ce qui s'étoit passé, on ne devoit plus se laisser amuser par les Tartares ; que la conservation de l'état étoit préférable à celle de la personne de l'empereur, & que si Yésien vouloit en effet le renvoyer,

il seroit alors temps de s'en occuper : ainsi il donna des ordres de garnir les places frontières, afin de n'être plus surpris comme on l'avoit été.

A la première lune de l'an 1451, l'armée Tartare s'étant avancée jusqu'à Choui-téou, Yu-kien marcha du côté de Sou-tchéou, où elle occupoit douze postes différens : quoique inférieur en forces, il la battit & la poursuivit plus de quarante *ly* : il revint avec un grand nombre de prisonniers, de chevaux, de bœufs & d'armes qu'il avoit enlevés.

L'eunuque Hi-ning, qui avoit su captiver les bonnes graces de Yésien, étoit un fourbe qui, paroissant entrer dans les intérêts de l'empereur Yng-tsong, ne cherchoit au fond que les moyens de le perdre : il avoit même tenté plusieurs fois d'engager Yésien à le faire mourir, & de lui débaucher les fidèles sujets qui restoient attachés à sa mauvaise fortune. Yng-tsong n'ignoroit pas sa perfidie ; mais il n'osoit en témoigner du ressentiment, de peur de rendre son sort plus malheureux. Cet eunuque croyoit l'empereur dupe à son égard ; & comme il avoit une envie extrême d'aller à Pé-king, il s'offrit d'y porter une lettre que ce monarque se proposoit d'envoyer. Yng-tsong charmé d'avoir en main l'occasion de punir ce traître, accepta son offre, & adressa un ordre secret au gouverneur de Suen-hoa-fou, de l'envoyer chargé de chaînes à Pé-king. Hi-ning partit avec Kao-pan, simple cavalier, qui étoit porteur de l'ordre secret contre lui : arrivé à Suen-hoa-fou, le gouverneur à la tête d'une partie de la garnison alla le recevoir, & le conduisit sous une tente dressée près des murailles, où il lui avoit fait préparer une collation. Kao-pan ayant remis à Yang-fou l'ordre dont il étoit chargé, ce gouverneur arrêta l'eunuque & le fit conduire à Pé-king, où il fut exécuté au

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1451. *King-ti.*

milieu des rues. Yéfien pour venger fa mort voulut entrer en Chine avec deux divifions, dont l'une étoit commandée par Saï-kan, & l'autre par lui-même; mais Yu-kien avoit garni les frontières de fi bonnes troupes, qu'ils furent l'un & l'autre repouffés & battus.

A la feptième lune, Hala, prince des *Tatars*, envoya à la cour impériale fon tribut en chevaux, fuivant la coutume.

Yéfien qui fe voyoit mal mené de tous côtés, auroit voulu entrer en pourparler & s'accommoder avec la Chine, mais le paffé lui faifoit craindre qu'on ne voulût plus l'écouter; ainfi il s'adreffa à Hala, qui accepta volontiers la médiation, & fit faire par fon ambaffadeur à la cour impériale, des propofitions de paix, fur lefquelles les grands délibérèrent d'envoyer auprès de Yéfien une perfonne éclairée, afin de s'affurer de fes fentimens. Hiu-pin fut choifi pour cette commiffion, & on lui donna pour fecond Ma-tchin, autre mandarin, d'un égal mérite. Lorfque ces envoyés furent arrivés au camp des Tartares, Yuen-pin, toujours fidèle à l'empereur captif, les affura que Yéfien defiroit fincérement la paix; ainfi ils retournèrent à Pé-king rendre compte de fes difpofitions. Cependant KING-TI ordonna à Tchin-fun, fon premier miniftre, de traiter avec plus d'honneurs qu'à l'ordinaire l'envoyé de Hala, afin d'empêcher fon maître de fe joindre à Yéfien, fi ce dernier venoit encore à rompre la négociation, & il lui recommanda de fe tenir prêt à tout événement.

A la fixième lune Ouang-tché, préfident du tribunal des mandarins, donna avis à la cour que Yéfien avoit fait inviter l'empereur Yng-tfong à retourner à Pé-king, & qu'il falloit envoyer au-devant de lui & fe préparer à le recevoir avec magnificence.

A la feptième lune, Yuentché-tohan, un des officiers géné-

raux de Yésien, arriva à la cour pour demander la paix. L'empereur KING-TI convoqua le lendemain une assemblée générale des grands, & leur dit que jusque là l'état s'étoit ruiné pour acheter sa tranquillité; que son premier sentiment avoit été de rompre tout-à-fait avec les Tartares, mais que son conseil l'en avoit toujours empêché. Ils répondirent que la captivité de Yng-tsong en étoit la seule cause. KING-TI, peu satisfait, leur demanda avec chagrin si après l'avoir obligé à monter sur le trône, il falloit qu'il en descendît pour le rendre à son frère. Les grands embarrassés de l'objection, gardoient le silence; Yu-kien le rompit, pour dire que les dispositions qu'on avoit faites étoient irrévocables : alors KING-TI prenant un air plus serein, dit qu'effectivement il n'y falloit rien changer & il congédia l'assemblée.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1451. *King-ti.*

Quelques jours après il se détermina à envoyer en Tartarie, & nomma chef de cette ambassade Li-ché, qu'il fit assesseur du tribunal des *rits :* il choisit encore Lo-ki, Ma-hien & un interprète pour l'accompagner & il leur recommanda sur-tout, lorsqu'ils paroîtroient devant Toto-pouha & Yésien, de ne pas oublier de dire que c'étoit lui nommément qui les envoyoit. Il leur remit la lettre qu'il écrivoit à Toto-pouha, conçue en ces termes : « Mes ancêtres & les vôtres ont toujours » vécu en paix; un perfide qui a reçu la juste punition de ses » crimes, a osé troubler cette tranquillité & livrer l'empe- » reur mon frère aîné entre vos mains. On m'écrit de nos » frontières, que vos troupes ne cessent d'y faire des courses & » qu'elles ont tué un grand nombre de mes sujets; j'aurois » pu envoyer une armée pour repousser la force par la force, » mais l'amour de la paix m'a retenu jusqu'ici. Vous & moi, » fils du Chang-Tien, & ses lieutenans pour le gouver-

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1451. *King-ti.*

» nement des peuples, ſi nous détruiſons reſpectivement » ceux qui nous ſont ſoumis, c'eſt aller contre ſa volonté » & ruiner notre puiſſance. Je n'ai garde de me prévaloir » de la grandeur & de l'étendue de mes états, ni du grand » nombre & de la bravoure de mes ſujets. J'ai à ma cour » l'envoyé de Hala, qui m'aſſure que vous avez retire vos » troupes des limites de mon empire; c'eſt une preuve que » vous craignez le Tien, & dans la ſatisfaction que j'en » ai, je vous envoie cette ambaſſade pour vous faire con- » noître mes ſentimens, & le deſir que j'ai de voir les vôtres » conformes aux miens. J'envoie en même-temps deux ſceaux » de *Kohan*, l'un pour le prince Yéſien, & l'autre pour le » prince de Hala; j'y ai joint des pièces de ſoie pour être » diſtribuées à vos officiers ſuivant vos ordres.

Ces trois ambaſſadeurs partirent de Pé-king avec Yuentché-tohan, officier de Yéſien, & en dix-ſept jours ils arrivèrent à un endroit appellé *Chepator*, où ce prince étoit campé. Après lui avoir remis le ſceau & les lettres-patentes qui étoient pour lui, ils ſe rendirent au quartier de Péyen-tiémour, où ils trouvèrent l'empereur ſous une tente de feutre, à côté de laquelle étoit une charette attelée de bœufs, deſtinée à tranſporter ſon bagage lorſqu'on changeoit de camp. Li-ché voyant l'état où ſon maître étoit réduit, ne put retenir ſes larmes: ce prince en verſa auſſi, diſant que ce n'étoit point la crainte de ne pas ſortir de ſa captivité qui l'affligeoit, mais l'idée que l'eunuque Ouang-tchin étoit l'auteur de ſon infortune: il ajouta que ſi on lui rendoit la liberté, il étoit réſolu d'aller finir ſes jours près des tombeaux de ſes *ancêtres*. En achevant ces mots, ſes larmes coulèrent avec plus d'abondance. Li-ché & les autres retournèrent auprès de Yéſien, qui leur dit:

« Votre

» Votre royaume du midi a été de tout temps l'ennemi du » nôtre ; maintenant que votre maître eſt retenu dans nos états » par la permiſſion du Tien, il ne peut ſe plaindre que je l'aie » maltraité. Si j'avois été perſuadé que votre royaume eût » voulu bien vivre avec nous, il y a long-temps que j'aurois » briſé les fers de ce monarque ; mais votre cour témoigne » aſſez le mal qu'elle nous veut, puiſqu'elle n'a encore envoyé » aucun de ſes grands pour le reconduire à Pé-king ; vous » n'êtes ici que pour examiner ce qui s'y paſſe. Retournez, & » dites à votre nouveau maître qu'il envoie des grands & tout » le cortège néceſſaire pour remener avec honneur ſon frère » dans ſa capitale ».

Péyen-tiémour, perſuadé que la paix alloit ſe conclure, dit à Li-ché, qui venoit prendre congé de lui, en lui montrant le fils de Yéſien, qu'une princeſſe chinoiſe donnée en mariage à ce jeune prince cimenteroit la paix entre les deux nations. L'ambaſſadeur chinois ne répondit que par un compliment vague, & ſans témoigner que cette condition plaîroit à ſa cour.

De retour à Pé-king, Li-ché perſuada difficilement à KING-TI que Yéſien eût ſincérement l'intention de renvoyer ſon priſonnier : cependant le nouvel empereur ſe détermina à envoyer en Tartarie Yang-chen, cenſeur de l'empire, homme habile & éloquent, avec un magnifique cortège, & plein pouvoir d'agir ſuivant les circonſtances.

Le vingt-neuf de la ſeptième lune, Yang-chen arriva au camp de Yéſien. Ce prince lui fit différentes queſtions ſur la manière dont il reconduiroit l'empereur, ſur le monde qu'il avoit avec lui pour lui ſervir d'eſcorte, & ſur ce qui ſe paſſoit ſur les frontières. Yang-chen répondit que l'empereur ſeroit reconduit dans ſes états, non par vingt ou trente perſonnes,

DE L'ERE CHRÉTIENNE, *Ming.* 1451. *King ti,*

cortège ordinaire des envoyés qui l'avoient précédé, mais avec plus de trois mille braves, prêts à verser jusqu'à la dernière goûte de leur sang pour son service; que si les frontières n'étoient pas tranquilles, on devoit accuser les Tartares, d'oublier les bienfaits qu'ils avoient reçus de la Chine : il ajouta que le Tien haissoit ceux qui, sans aucun motif, se plaisoient à verser le sang & à faire périr des innocens. Il lui parla encore d'autres objets, avec une si grande facilité, que Yésien l'écoutoit avec admiration sans l'interrompre : à la fin il lui demanda si on remettroit Yng-tsong sur le trône. Yang-chen répondit qu'il étoit rempli, & qu'on ne pouvoit faire aucun changement à cet égard. « Les empe» reurs Yao & Chun, continua Yésien, auroient-ils tenu cette » conduite? » — « Yao, répondit l'ambassadeur, céda le trône » à Chun, qui n'étoit point de sa famille; mais aujourd'hui » c'est le frère aîné qui le cède à son cadet ». Amké, officier de Yésien, dit qu'on venoit bien chercher Yng-tsong, mais qu'on ne parloit d'aucun présent pour sa rançon. « Si votre maître, répondit Yang-chen, renvoie notre sou» verain, c'est une justice; voudriez-vous faire dire à la pos» térité qu'il aima mieux l'or & l'argent que la réputa» tion? » Yésien flatté de cette réponse, se détermina enfin à renvoyer Yng-tsong : le lendemain il le régala dans sa tente, & joua lui-même d'une espèce de guittare à la tartare; il fit ensuite venir ses femmes pour présenter à boire à l'empereur. Pendant le repas il dit à Yang-chen de s'asseoir; l'empereur fit la même faveur à Amké. Yang-chen s'en excusa, en disant que quoiqu'il se trouvât au milieu des déserts, un sujet ne devoit jamais manquer de respect à son prince. Yésien repartit qu'il voyoit bien qu'à la Chine

on étoit ſtrict ſur l'étiquette, que pour eux ils n'y regardoient pas de ſi près.

Péyen-tiémour donna auſſi à l'empereur un repas de cérémonie & le traita avec autant de magnificence que Yéſien, mais avec plus d'ouverture de cœur. Le quatrième jour qui ſuivit ces fêtes Tartares, Yng-tſong partit enfin pour retourner en Chine. Yéſien l'accompagna une demi-journée, & lui fit préſent en le quittant de ſa cotte d'armes, de ſon arc & de ſon carquois garni de flèches. Péyen-tiémour alla juſqu'à la montagne Yé-hou-ling, où il traita encore une fois l'empereur. Le lendemain il fit ranger en haie ſes Tartares, armés de toutes pièces, ayant leurs troupeaux derrière eux : ils offrirent à Yng-tſong un grand nombre de bœufs & de moutons. Péyen-tiémour aimoit véritablement ce prince, & voulut le ſuivre juſqu'au delà des montagnes de Yé-hou-ling, à la ſortie deſquelles ces deux princes ſe ſéparèrent : ils versèrent l'un & l'autre des larmes, & l'empereur lui dit qu'il n'oublieroit jamais les ſervices qu'il lui avoit rendus durant ſa captivité. Le prince tartare lui donna cinq cens de ſes meilleurs cavaliers pour l'eſcorter juſqu'à Pé-king : à peine eut-il fait quelques *ly* qu'il vit venir à lui un gros de cavalerie ; à cette vue il changea de couleur, mais il ſe raſſura bientôt ; c'étoit Amké, que Yéſien avoit envoyé à la chaſſe, avec ordre de lui porter le gibier qu'il auroit tué.

Le douze de la huitième lune, Yng-tſong arriva ſur le territoire de Suen-hoa-fou, & envoya Hiu-ping avertir les mandarins de ce diſtrict. Ces officiers répondirent qu'ils étoient fort embarraſſés, parce que le tribunal des *rits* n'avoit encore rien déterminé ſur la réception qu'on lui feroit. Pendant qu'ils étoient à délibérer, l'empereur continua ſa route & arriva le

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1451. *King ti.*

dix-sept à Suen-hoa-fou ; le dix-huit, Kong-soui-jong apporta l'ordre du tribunal des *rits* pour le recevoir, mais il arriva trop tard, Yng-tsong étoit deja passé.

La nouvelle du retour de ce prince causa une joie universelle à Pé-king : le peuple s'écrioit qu'on ne pouvoit trop lui marquer d'allégresse ni faire d'assez grandes réjouissances à cette occasion. Le tribunal des *rits* régla les cérémonies qui seroient observées ; KING-TI se plaignit de ce qu'on en avoit publié l'ordre sans sa participation : comme on lui conseilloit de faire arrêter quelques-uns des membres de ce tribunal, il refusa, de peur de donner matière de parler sur l'embarras où le mettoit le retour de son aîné.

Le quatorze de la lune, Yng-tsong arriva à Hoaï-hien. KING-TI donna ordre au tribunal des *rits* & aux grands de délibérer sur les cérémonies qu'on observeroit en allant au-devant de lui ; leur arrêté étoit conçu en ces termes : « Durant » les troubles de la dynastie des *TANG*, l'empereur Hiuen-» tsong fut contraint de confier les rènes du gouvernement » à Sou-tsong son fils, que les grands obligèrent de monter » sur le trône & de prendre le titre d'empereur ; ce prince » donna à son père le titre de *Taï-chang-hoang-ti*, & prit celui » de *Hoang-ti*. Hiuen-tsong de retour à Kien-yang, fut conduit » au palais du midi ; étant monté au premier étage, il s'assit » sur un fauteuil. Sou-tsong, qui étoit au bas, sétant tourné » vers l'endroit où son père étoit, se mit à genoux & le » salua comme son maître : Hiuen-tsong descendit, releva » son fils, lui donna un habit jaune & voulut qu'il con-» tinuât de gouverner. Sou-tsong se prosternant aux pieds de » son père, le conjura de remonter sur le trône : — Vous » avez le cœur de tout l'empire, lui dit Hiuen-tsong, je

» vous ai moi-même ordonné de monter sur le trône ; si » vous êtes un fils respectueux, vous devez m'obéir. Cet » exemple, qui a tant de rapport aux conjonctures présentes, » dicte ce qu'il faut faire à l'égard de Yng-tsong : il entrera par » la porte *Ngan-ting-men*, & on préparera au-dehors un endroit » où l'on puisse pratiquer à son égard les même cérémonies » que Sou-tsong observa au retour de son père ».

Le quinze de la lune, Yng-tsong étant arrivé à Tang-kia-ling, ce prince fut étonné de se voir presque aux portes de Pé-king, sans qu'aucun mandarin de la cour ni personne de la part de KING-TI vînt au-devant de lui : pour effacer toute idée qu'il eût intention de remonter sur le trône, il envoya un de ses officiers à Pé-king, dire à son frère & aux grands qu'il renonçoit à couronne, & qu'il étoit inutile de faire aucun préparatif pour le recevoir.

Le seize tous les mandarins sortirent de la ville par la porte *Ngan-ting-men* ; mais Yng-tsong entra par celle de *Tòng-ngan-men*. KING-TI courut à sa rencontre & le salua profondement ; Yng-tsong lui rendit le salut : & comme KING-TI paroissoit lui proposer avec sincérité de remonter sur le trône, il déclara formellement qu'il y renonçoit : on lui assigna le palais du sud, où il fut conduit. Les grands lui ayant témoigné le desir de lui rendre leurs devoirs, il leur fit dire qu'après le déshonneur qu'il avoit fait à l'empire & à ses *ancêtres*, il ne pouvoit recevoir avec bienséance leurs hommages. Son frère accorda un pardon général plus étendu que de coutume, afin que tous les peuples prissent part à son retour.

A la onzième lune, le jour de l'anniversaire de la naissance de Yng-tsong, tous les mandarins se rendirent à son palais en habits de cérémonie pour lui battre de la tête ; mais il refusa

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1451. King-ti.

encore de les admettre en sa présence, & il tint la même conduite à l'égard des princes.

A la douzième lune, le tribunal des *rits* lui ayant présenté un placet pour lui demander qu'il fût permis aux princes & aux mandarins d'aller en habits de cérémonie, suivant la coutume, le féliciter sur la nouvelle année, il les refusa également, & il prouva par-là qu'il ne vouloit en aucune manière se mêler du gouvernement.

1452. L'an 1452, deuxième du règne de KING-TI, la famine, accompagnée d'une espèce de peste, fit mourir & expatrier une bonne partie des habitans du Chan-tong & du Ho-nan; l'empereur leur fit distribuer un million six cens mille mesures de grains.

1453. La troisième année de ce prince, Yésien envoya un de ses officiers à la cour pour conclure une paix solide, sans parler de dépendance ni de tribut. KING-TI défendit tout commerce avec les Tartares, & établit un conseil afin de pourvoir à la sûreté des frontières. Li-king, assesseur du tribunal de la guerre, proposa de remettre en usage les chars de guerre appellés *ou-kang*, c'est-à-dire, la *force des armes*. Ces chars, longs de quinze pieds chinois, hauts de six pieds cinq pouces, & entourés de bons ais, mettoient les soldats à couvert. On avoit pratiqué sous les pieds des cavités pour les provisions; le tour étoit bordé de lances, & le devant garni de canons. Mille de ces chariots, à cinq pas de distance l'un de l'autre, placés quarrément, occupoient une face de quatre *ly* d'étendue; l'empereur les approuva, mais on ne s'en servit pas.

A la cinquième lune, ce prince pensant à continuer l'empire dans sa branche, témoigna assez ouvertement que son intention étoit de nommer Tchu-kien-tsi son fils, prince héri-

tier à la place de Tchu-kien-chin, l'aîné des enfans de Yng-tsong, qu'il se proposoit de declarer prince de *Y*: cependant avant que de se déterminer, il voulut pressentir ce qu'on en pensoit. Un jour qu'il étoit au milieu de ses eunuques, il dit que le second jour de la septième lune étoit le jour de la naissance du prince héritier; l'eunuque King-yng répondit sans hésiter, que ce jour étoit plutôt l'anniversaire du prince Tchu-kien-tsi, & que celui du prince héritier ne tomboit que le second de la onzième lune. L'empereur jugea par cette réponse, que le changement qu'il vouloit faire éprouveroit beaucoup de contradictions, & que si un eunuque lui avoit parlé si hardiment, les grands lui seroient encore moins favorables: ainsi désespérant d'avoir leurs suffrages il chercha à les gagner par des présens, & il fit donner aux deux ministres d'état Tchin-sun & Ouang-ouen, à chacun cinquante *taëls* d'or, & le double d'argent. A la suite de ces présens, il leur demanda s'il ne convenoit pas, lui étant en possession du trône, de changer le prince héritier & de nommer son fils à sa place. Ces deux mandarins voulant lui faire leur cour, répondirent que ce changement étoit, non-seulement convenable, mais encore indispensable & nécessaire.

Dans ces entrefaites, un mandarin du Yun-nan ayant fait un double meurtre, & ne sachant comment se mettre a l'abri de l'accusation de ses supérieurs, imagina d'adresser à l'empereur un placet par lequel il l'exhortoit à nommer son fils aîné prince héritier. L'empereur après avoir lu ce placet, écrit avec beaucoup d'esprit & d'artifice, s'écria: « Est-il possible » qu'un sujet si attaché à son prince & si zélé pour le bien de » l'état soit si éloigné de la cour ». Il y fit une réponse telle que ce mandarin pouvoit la desirer; de sorte que quand l'accusation parvînt à la cour, après avoir passé par divers

tribunaux, KING-TI la remit entre les mains de gens dont il étot sûr, qui déclarèrent innocent ce mandarin, & le laissèrent dans son emploi.

L'année suivante Yésien tua Toto-pouha son *Kohan*, & envoya conjointement, avec toutes les hordes qui lui étoient soumises, un officier à la cour impériale prêter hommage & payer tribut.

La même année mourut le prince Tchu-kien-tsi, fils de KING-TI, qu'il avoit résolu de déclarer prince héritier: ainsi le prince Tchu-kien-chin, qui étoit en possession de cette dignité, ne fut plus si en danger de la perdre.

1455. L'an 1455, cinquième de KING-TI, plusieurs mandarins lui présentèrent des placets sur sa conduite à l'égard de Yng-tsong son frère aîné, de l'impératrice son épouse & des princes ses fils, & en particulier concernant le prince héritier Tchu-kien-chin; KING-TI en fut si choqué, qu'il les fit périr pour la plupart. Les grands qui aimoient Yng-tsong commencèrent dès-lors à prendre des mesures pour le faire remonter sur le trône. KING-TI s'apperçut bien qu'il y avoit des mécontens parmi eux, mais il ne savoit sur qui faire tomber ses soupcons; & comme la plupart étoient lettrés, il crut qu'en honorant Tchun-hi d'un mandarinat héréditaire dans sa famille, il les gagneroit; mais cet expédient ne lui réussit pas. Tchu-yen fut le premier de la famille de ce philosophe qui fut honoré de ce mandarinat.

1456. L'année suivante Yu-kien étant tombé malade, demanda la permission de quitter ses emplois. L'empereur envoya les eunuques Hing-ngan & Hiu-léang pour savoir l'état de sa maladie: ils le trouvèrent plongé dans une mélancolie qui le consumoit. Ce ministre, qui avoit alors cinquante ans, ne s'étoit jamais

jamais marié pour avoir plus de liberté de donner tous ses soins au service de l'empire ; mais voyant les choses au point de se brouiller, il en tomba malade de chagrin. Hing-ngan connut d'abord la cause de son mal, & ne lui cacha point ce qu'il en pensoit ; il le loua de son zèle & de sa fidélité en l'assurant de l'estime de l'empereur. Le plus grand chagrin de Yu-kien étoit de voir qu'on ne parloit point de confirmer au prince héritier son titre : l'irrésolution de KING-TI à cet égard lui faisoit craindre quelque guerre civile.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1456. *King-ti*

Ouang-ouen, du tribunal des ministres d'état, travailloit avec l'eunuque Ouang-tching à faire nommer le prince Siang-ouang, fils de KING-TI. L'eunuque Hing-ngan & la plupart des grands vouloient qu'on s'en tînt au choix qu'avoit fait l'impératrice mère de l'aîné des fils de Yng-tsong. KING-TI tomba malade dans ces entrefaites, & fut en peu de temps sans espérance ; Ouang-ouen & Ouang-tching le pressèrent alors de se donner un successeur. Ce prince consulta les grands sur ce point important. Le général Ché-heng conçut alors le dessein de remettre Yng-tsong sur le trône, & il s'en ouvrit à Tchang-yué & à l'eunuque Tsao-ki-tsiang, qui entrèrent dans ses vues & en firent part à Yuen-pin, fidèle compagnon de ce monarque pendant sa captivité. Ce vieillard, hors d'état d'agir, leur conseilla de s'adresser à Tchu-yéou-tching à qui l'on pouvoit se confier ; & ce fut dans la maison de ce dernier qu'on combina les moyens d'engager l'impératrice mère à donner l'ordre pour le rétablissement de Yng-tsong. Ce prince averti de ce qui se tramoit en sa faveur, reçut avec respect l'ordre de l'impératrice mère, & attendit qu'on vînt le prendre pour le reconduire sur le trône.

1457.

Le dix-sept de la première lune, Ché-heng, Tchu-yéou-tching,

1458.

Tchang-yué, Tſao-ki-tſiang & ceux qui étoient du ſecret, après s'être aſſurés de la garde, allèrent ſur le minuit, accompagnés de mille hommes, au palais du midi, dont ils ſe firent ouvrir les portes : laiſſant la plus grande partie de leurs ſoldats dehors, ils pénétrèrent juſqu'à l'appartement de Yng-tſong, dans laquelle Ché-heng & Tchang-yué entrèrent ſeuls : ils lui annoncèrent qu'ils venoient au nom de tout l'empire le prier de reprendre le gouvernement & de remonter ſur le trône. Yng-tſong ne balança pas à les ſuivre.

Lorſqu'ils arrivèrent au palais de KING-TI, les gardes au nom reſpectable de *Taï-chang-hoang-ti* ouvrirent la porte & laiſsèrent entrer Yng-tſong avec toute ſa ſuite : il fut conduit à la ſalle du trône, ſur lequel il s'aſſit. Les mandarins d'armes & de lettres qui devoient ce jour-là s'aſſembler au palais arrivèrent preſque auſſi-tôt que lui. Tchu-yéou-tching fit battre du tambour & publier au ſon des trompettes que Yng-tſong avoit repris les rênes du gouvernement, & que tous les mandarins euſſent à ſe rendre dans la cour de la ſalle du trône & à le reconnoître pour leur ſouverain. Ces mandarins ſe regardant avec étonnement, ſans proférer une ſeule parole, ſe rendirent à la cour du trône, & ſaluèrent Yng-tſong, qu'ils félicitèrent ſur ſon rétabliſſement : on donna aux années de ſon nouveau règne le nom de *Tien-chun*.

Cette cérémonie achevée, Ché-heng & Tchu-yéou-tching, par ordre de l'empereur qu'on venoit de reconnoître, firent charger de chaînes Yu-kien, Ouang-ouen, Tchin-ſun & cinq autres grands du premier ordre ; quatre des principaux eunuques du palais qui s'étoient déclarés pour la nomination d'un nouveau prince héritier furent traités de même & conduits dans les priſons comme criminels de lèze-majeſté au

premier chef. Le même jour YNG-TSONG récompensa libéralement Ché-heng & tous ceux qui avoient coopéré à le remettre sur le trône. Ché-heng fut fait comte, sous le titre de *Tchong-koué-kong*, & Tchang-yué d'un degré plus bas, sous celui de *Taï-ping-héou*; il nomma Tchu-yéou-tching, ministre d'état, & tous les autres eurent des grades à proportion.

Peu de jours après il fit exécuter au milieu des rues Yu-kien, à qui la famille impériale & l'état avoient de véritables obligations; mais ce ministre déplaisoit à Ché-heng : c'étoit tout son crime. Lorsque les Tartares vinrent jusqu'à Pé-king, ce général, jaloux de ce qu'on attribuoit à Yu-kien toute la gloire de les avoir chassés, avoit depuis ce moment cherché l'occasion de le perdre, & il saisit avidemment celle-ci, en faisant entendre à YNG-TSONG que c'étoit un homme dangereux dont il falloit se défaire. Tchu-yéou-tching ne le haïssoit pas moins que Ché-heng, sur-tout depuis que Yu-kien lui avoit refusé un emploi dont il ne le jugeoit pas capable. Ces deux grands profitant du crédit que leur donnoit le rétablissement de YNG-TSONG, auquel ils avoient le plus de part, accusèrent le ministre d'être du nombre de ceux qui vouloient qu'on changeât le prince héritier, quoiqu'il s'y fût plus fortement opposé qu'eux-mêmes : ils le taxèrent encore d'avoir des desseins de révolte, & sans approfondir l'accusation on le condamna. Ouang-ouen, Fan-kouang, les eunuques Yu-léang, Ouang-tching, Tchang-yong & Ouang-kin subirent le même sort. Le ministre d'état Tchin-sun, les présidens des tribunaux Yu-ssé-yué & Kiang-yuen eurent la vie sauve; mais ils furent relégués en Tartarie pour y servir en qualité d'esclaves. Plusieurs autres, dont on confisqua les biens, furent déclarés incapables de posséder aucun emploi, & mis au rang du peuple.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1459. Yng-tsong.

A la deuxième lune l'impératrice mère déclara King-ti déchu du trône, & remis à son rang de prince de Tching : comme il étoit malade, il fut arrêté que dès qu'il pourroit se lever, il sortiroit du palais & rentreroit dans son ancien hôtel. L'imperatrice Ouang-chi fut également dégradée.

Dans le même-temps, le tribunal des mathématiques demanda la suppression des caractères *King-taï*, dont on se servoit pour marquer les années de règne de King-ti : YNG-TSONG n'y voulut point consentir. Cette révolution fit une si grande impression sur King-ti, qu'elle lui donna le coup de la mort. Ce prince mourut le dix-neuf de cette deuxième lune. YNG-TSONG ordonna d'observer à ses funérailles les cérémonies usitées pour les princes du premier ordre.

A la quatrième lune l'empereur déclara de nouveau Tchu-kien-chin son fils aîné, prince héritier : le peuple en témoigna une joie extraordinaire.

A la sixième lune il parut une comète. Deux censeurs de l'empire saisirent cette occasion pour accuser Ché-heng ; ils mirent ses crimes dans une si grande évidence, que l'empereur en frémit. Au moment qu'il lisoit ces placets, il demanda à Tsao-ki-tsiang, qu'il apperçut à ses côtés, s'il avoit quelque connoissance de ces crimes. L'eunuque répondit hardiment qu'il ne les ignoroit pas ; mais qu'il s'étoit bien gardé de l'en avertir pour ne pas s'accuser lui-même, ainsi que le ministre Tchu-yéou-tching ; l'empereur plus irrité, donna ordre de l'arrêter & de le conduire en prison avec ce ministre & Ché-heng. Quoique le temps eût été férein tout le jour, le tonnerre gronda sur le soir d'une manière effrayante, & tomba sur la porte *Tsao-ki-tsiang* qu'il brisa en mille pièces : une pluie abondante, dont il fut accompagné, inonda la

ville de plus de deux pieds d'eau. YNG-TSONG épouvanté de cet événement, accorda un pardon général, à la faveur duquel Ché-heng & les autres sortirent de prison ; ils obtinrent même des emplois supérieurs à ceux qu'ils possédoient auparavant.

Peu de temps après, sur la dénonciation des censeurs de l'empire, Tchin-yu-yen, qu'ils avoient fait nommer président du tribunal de la guerre à la place de Yu-kien, fut mis en prison, où il se donna la mort. A la lecture de l'état de ses biens, qui furent confisqués, l'empereur frappé de la comparaison qu'il en fit avec ceux de Yu-kien, changea de couleur, & après quelques momens de silence, il dit aux grands que Yu-kien étoit mort pauvre, quoiqu'il eût pu s'enrichir sans injustice ; que cette seule circonstance le justifioit, & qu'on l'avoit sans doute trompé, en lui faisant signer sa condamnation : il ajouta que Tchin-yu-yen, né d'une famille pauvre, n'avoit pu en si peu de temps amasser légitimement tant de richesses. Ché-heng & Tchu-yéou-tching, qui étoient présens, baissèrent la tête, en gardant un silence qui le confirma dans ses soupçons de l'injustice qu'ils lui avoient fait commettre à l'égard de de ce grand homme.

Jusques-là on avoit caché à l'impératrice mère la mort de Yu-kien ; le bruit de toutes ces confiscations l'en instruisit : elle en porta des plaintes amères à son fils, en lui détaillant les services qu'il lui avoit rendus. YNG-TSONG ignoroit les obligations qu'il avoit à ce serviteur éclairé & fidèle : les reproches de sa mère le touchèrent vivement, & il témoigna son mécontentement à Ché-heng, qui en rejetta la faute sur Tchu-yéou-tching ; justification qui indigna encore plus l'empereur.

A la première lune de l'an 1459, les mandarins de Fong-

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1459. Yng-tsong.

yang donnèrent avis que dans leur district ils avoient découvert le second des enfans de Kien-ouen-ti, qu'on avoit caché à l'âge de deux ans, lorsque Yong-lo s'empara de Nan-king : il avoit été confié à un homme du peuple, chez lequel il avoit demeuré jusqu'alors. L'empereur touché du sort de ce prince, ordonna au ministre Li-hien de le faire venir à la cour, afin de lui rendre son rang & les honneurs qui y étoient attachés ; mais ce prince ne jouit point de cette faveur, il mourut à cinquante-six ans avant que l'ordre de la cour fût arrivé.

1460.

Cette troisième année du rétablissement de YNG-TSONG, Ché-heng se perdit lui-même avec sa famille. Ché-pien son fils, avoit obtenu, par son canal & lorsqu'il étoit en faveur, le gouvernement de Taï-tong, un des plus importans de l'empire. Ché-heng voyant qu'il avoit perdu les bonnes graces de son souverain, se fit tirer son horoscope. Le magicien l'assura que la fortune devoit élever au trône un prince de la famille *Ché*, & que la prédiction le regardoit : il l'avertit cependant de prendre garde à lui. Ché-heng, bon officier, mais ambitieux & plein de lui-même, se persuadant que l'empire lui étoit destiné, agit pour se faire des créatures. Comme il étoit de la prudence d'avoir quelques places-frontières pour refuge en cas d'échec, il n'en vit point de plus sûre que Taï-tong; il fit part à son fils des pronostics dont on l'avoit flatté & des mesures qu'il avoit déja prises. Ché-pien, aveuglé par l'ambition, entra, sans hésiter, dans les vues de son père, mais il garda si peu de ménagement, que les officiers qu'il avoit sous lui comprirent le dessein où il étoit de se révolter, & ils en avertirent la cour. Il fut arrêté, & on mit à sa place un autre gouverneur, qui fit les perquisitions les plus strictes sur ce complot. Quelques officiers de sa confidence furent

envoyés à Pé-king chargés de chaînes & étroitement resserrés. Ché-pien, pour éviter une mort infâme, prit du poison. Les interrogatoires qu'on fit subir aux accusés, donnèrent bientôt le fil de cette conspiration. Ché-heng fut d'abord dépouillé de toute autorité sur les troupes ; plusieurs mandarins du dehors & un grand nombre d'eunuques du palais furent arrêtés, ainsi que Ché-heng lui-même, qui s'empoisonna comme son fils. Ses complices furent traités en rebelles & exécutés au milieu des rues.

L'an 1461, le tartare Polaï vint à la tête d'une troupe de ses gens jusqu'à Yen-men-koan. Plusieurs crurent qu'il avoit été attiré par Ché-heng. Ces brigands pillèrent quelques villages dont ils enlevèrent les bestiaux, mais ayant appris qu'on envoyoit contre eux des troupes réglées, ils retournèrent sur leurs pas. 1461.

La cinquième année dite *Tien-chun* de YNG-TSONG, le livre intitulé *Taï-ming-y-tong-tchi* (1), ou Géographie ancienne & moderne de la Chine jusqu'à la dynastie des *Ming*, fut achevé. 1462.

La détention de Ché-heng fit craindre à l'eunuque Tsao-ki-tsiang de subir la même peine : comme il avoit de l'esprit & des talens, il avoit eu l'adresse de procurer à ses frères & à ses fils adoptifs des postes considérables dans les troupes, afin de trouver un appui au besoin. Cet eunuque étoit si fort lié d'amitié avec un certain Fong-y, tireur d'horoscope, qui avoit la réputation d'exceller dans son art, qu'il le logeoit chez lui & le consultoit souvent. Un jour Tsao-kin, fils adoptif de l'eunuque, demanda à Fong-y s'il n'y avoit point d'exemple

(1) Cet ouvrage, en quatre-vingt-dix chapitres, contient encore une notice succinte des grands hommes & des femmes illustres sous les différentes dynasties depuis *Fou-hi* jusqu'aux *Ming*. Il se trouve dans la Bibliothèque du Roi. *Editeur.*

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1462. *Yng-tsong.*

dans l'histoire, de frères ou de fils adoptifs d'eunuque parvenus à l'empire. Le nécromancien l'ayant assuré que l'empereur Ou-ti de la dynastie des *Ouei*, descendoit de la famille de l'eunuque Tsié, Tsao-kin transporté de joie, appella sa femme pour présenter du vin à Fong-y, & il s'écria : « C'est une » affaire arrêtée ; mais elle n'a point encore éclaté ». Après ce premier transport, il envoya la femme de Tsao-fou-laï de la famille de l'eunuque, porter cette nouvelle à son mari, qui étoit malade, & qui mourut le même jour de la joie ou de la crainte qu'elle lui inspira.

Le plan de l'eunuque étoit de faire descendre YNG-TSONG du trône, & de le réleguer une seconde fois dans le palais du midi : il projettoit encore de mettre à sa place le prince héritier jusqu'à ce qu'il pût y élever sans risque quelqu'un de sa famille. Le jour arrêté pour l'exécution du complot, le général Ou-kin en eut quelques indices, cependant d'une manière peu certaine. Il avertit au palais de se tenir sur ses gardes, & se rendit lui-même sur les dix heures du soir à la porte *Tchang-ngan-men.* Sur l'avis de Ou-kin on arrêta Tsao-ki-tsiang ; ce qui empêcha les autres eunuques d'agir. Tsao-kin, ignorant ce qui se passoit au-dedans, vint sur les une heure après minuit à la tête de cinquante cavaliers se présenter à la porte de *Tchang-ngan-men :* comme il frappa avec violence sans qu'on lui ouvrît, il jugea qu'on étoit sur ses gardes ; & il mit le feu à cette porte & à celle de *Hoang-tching.* Au tumulte qu'il excita les troupes s'assemblèrent : Sun-ki-tsong, Sun-tang & Ou-kin les ayant divisées, prirent différentes routes pour aller attaquer les rebelles, qui s'étoient aussi séparés pour chercher une porte par où ils pussent entrer. Les rebelles trouvant par-tout une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas, se réunirent devant

devant la porte *Tong-hoa-men* pour faire un dernier effort : ce fut là que les troupes fidèles à l'empereur les joignirent. Le combat fut rude & opiniâtre ; les rebelles se défendirent en braves depuis sept heures du matin jusqu'à midi. L'empereur y perdit beaucoup de monde, entr'autres le général Ou-kin ; mais les rebelles furent tous tués ou faits prisonniers. Sur le soir l'empereur étant descendu à la salle d'audience, où tous les mandarins étoient assemblés, on fit comparoître Tsao-ki-tsiang. Son procès fut bientôt terminé ; on le condamna à être mis en pièces au milieu des rues, & le lendemain il fut exécuté avec Tsao-kin, Tsao-to, Tsao-siuen, Tsao-hiuen, tous de sa famille. Péyen-yésien, tartare, séduit par les promesses de cet eunuque, Fong-y, le tireur d'horoscope, & Tang-su, mandarin d'armes, qui lui devoit son élévation, subirent la même peine ; les autres furent exilés dans les provinces méridionales.

L'année suivante, le quatrième jour de la neuvième lune, l'impératrice Sun-chi, mère de l'empereur, mourut, & quelque temps après, le ministre d'état Ouang-tché, âge de quatre-ving-quatre ans. 1463.

L'an 1464, septième de *Tien-chun*, un habitant de Pé-king nommé *Ju-ouen-tchong*, mourut âgé de cent dix ans. Il étoit originaire de Vou-si, de la province de Nan-king, & avoit suivi son père dans les troupes lorsque l'empereur Yong-lo vint à Pé-king. Quoiqu'il eût déja cent quatre ans lorsque YNG-TSONG fut rétabli, il étoit encore robuste & marchoit d'un pas assuré. L'empereur curieux de le voir, lui fit différentes questions sur ses occupations. Il répondit que content de son sort, il n'avoit jamais ambitionné de s'élever au-dessus de son état ; que tout son plaisir & son occupation avoient 1464.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1464. *Yng-tsong.*

été la lecture de l'histoire, où il avoit puisé des leçons de vertu qui lui avoient procuré une tranquillité d'ame qu'il auroit sans doute perdue dans les emplois. L'empereur se fit apporter une coupe remplie de vin, qu'il présenta lui-même à ce vieillard, & il ordonna au tribunal des mandarins de lui donner un mandarinat honoraire.

1465. Au commencement de l'an 1465, huitième de son rétablissement, YNG-TSONG tomba malade : son mal fut d'abord si violent, qu'il jugea lui-même qu'il le conduiroit au tombeau; s'étant fait apporter des pinçeaux, il écrivit ses dernières volontés, comprises sous ces quatre articles : Il déclara de nouveau le prince héritier son successeur, & ordonna que cent jours après sa mort il accomplît son mariage; il détermina le rang & les titres de l'impératrice & des reines; il défendit qu'aucun de ses sujets se donnât la mort à l'occasion de la sienne; enfin il voulut qu'à l'égard des habits & des meubles qui avoient été à son usage, on observât ce qui étoit écrit dans les anciens livres. Ce prince mourut le dix-sept de la première lune, âgé de trente-huit ans.

HIEN-TSONG.

Tchu-kien-chin, déclaré depuis long-temps prince héritier, & qui avoit vu cette dignité prête à lui échapper, succéda à Yng-tsong, & prit, peu de temps après sa mort, possession du trône. Il ordonna que cette année seroit du règne de son père, & que le sien commenceroit à la suivante sous le nom de *Tching-hoa.* Les cent jours depuis la mort de Yng-tsong expirés, le nouvel empereur se maria à la septième lune avec la princesse Ou-chi, qu'il déclara impératrice. Les grands lui

représentèrent que son père ayant arrêté qu'il épouseroit la princesse Ouang-chi, il ne lui étoit pas permis d'en prendre une autre. Ce prince respectant les dernières volontés de son père, fit publier un ordre dans lequel il déclaroit Ouang-chi son épouse légitime, & qu'il n'avoit épousé la princesse Ou-chi que sur ce que Nieou-yu l'avoit assuré, qu'il pouvoit le faire sans manquer à l'obéissance filiale. Il exila cet eunuque pour lui avoir fait faire cette fausse démarche, & le relégua dans le palais de Nan-king.

HIEN-TSONG commença son règne par réhabiliter la mémoire de Yu-kien en lui rendant tous les titres qu'il avoit de son vivant & en y en ajoutant de nouveaux; il envoya plusieurs grands de sa présence faire à son tombeau les cérémonies des funérailles. Ses biens, qu'on avoit confisqués, furent rendus à sa famille, qu'il exempta à perpétuité de tribut & de corvées publiques. 1466.

A la huitième lune, les pluies furent si abondantes, qu'elles inondèrent cent quarante départemens du Ho-nan, du Chan-si, du Hou-kouang, du Kiang-si & du Tché-kiang; elles ruinèrent absolument les récoltes d'automne. 1467.

La deuxième année de son règne, le jeune empereur adonné au culte des idoles, en fit réparer les temples aux frais de l'état. A la douzième lune de cette même année, Hoché-tié-mour, premier ministre de Topo, prince de *Ouala*, vint à la cour apporter les tributs de son maître. La troisième année n'eut de remarquable que la mort de Ouang-ngao, président du tribunal des mandarins, âgé de quatre-vingt-quatre ans. 1468. 1469.

A l'ouest de la Chine, est une contrée dont les peuples se soumirent lorsque Hong-vou fit la conquête du Chen-si. Patan leur chef, avoit jusques-là reconnu les *YUEN* pour maîtres; mais les voyant chassés de Chine il se soumit aux *MING*. Sui-

De l'Ère Chrétienne. *Ming.* 1469. *Hien-tsong.*

vant la carte que Hong-vou fit lever de leur pays, il s'étendoit jusqu'aux montagnes Siué-chan, où le Hoang-ho prend sa source. Ces peuples, partagés en différentes hordes, obéissoient tous à Patan. Leur unique occupation étoit la nourriture des bestiaux, & la chasse, qui leur procuroient la subsistance. Hong-vou y fit bâtir des villes, qu'il divisa en *Hien*, sous le nom de *Tou-ta*. Patan & son fils restèrent fidèles aux Chinois; mais Mansfé conçut le projet de se rendre indépendant. La facilité de se fortifier dans son pays, sur-tout dans la ville de Ché-tching, sa capitale, qui, par sa situation sur un rocher escarpé, lui parut imprénable, l'enhardit à lever l'étendart & il vint à la manière des Tartares faire des courses sur les frontières de la Chine. Les mandarins du Chen-si coururent aux armes pour le repousser. Mansfé feignit de fuir, afin d'attirer les Chinois dans une embuscade où ils perdirent cinq à six mille hommes. Tchin-kiaï, vice-roi du Chen-si, marcha lui-même à la tête d'une armée de plus de trente mille hommes, dans le dessein d'exterminer ces rebelles; mais ils abandonnèrent les passages des montagnes, aisés à défendre pour se retirer auprès de leur ville de Ché-tching, qu'ils regardoient comme une place de sûreté. Tchin-kiaï y trouva Mansfé à la tête de ses gens prêt à le bien recevoir. Le Vice-roi les fit charger brusquement; mais il éprouva qu'ils savoient se défendre; bien-tôt ils mirent les Chinois en désordre & leur tuèrent plus de dix mille hommes. Tchin-kiaï échappa avec peine à cette déroute: désespéré de s'être laissé battre par des rebelles qu'il traitoit de barbares, il auroit attenté sur lui-même sans quelques-uns de ses officiers qui l'en empêchèrent. La perte de cette bataille, fit que la cour regarda cette révolte d'un autre œil qu'elle ne l'avoit considérée jusqu'alors. Elle

envoya quarante mille hommes de ses meilleures troupes, auxquelles se joignirent quelques dixaines de mille hommes de la province de Chen-si ; ils avoient ordre de se réunir par divers chemins près de la ville de Ché-tching.

La plupart des rebelles effrayés, se donnèrent aux Chinois, qui les traitèrent bien, afin d'exciter les autres à imiter leur exemple. Ces fréquentes désertions obligèrent Manssé à se retirer dans sa capitale, que les Chinois investirent aussi-tôt. Comme les approches de cette place étoient presque impraticables, les généraux Chinois tentèrent de l'emporter d'insulte ; mais tous leurs efforts furent inutiles : ils perdirent tant de monde dans les assauts fréquens qu'ils donnèrent, & sur-tout beaucoup de bons officiers, qu'ils désespérèrent de la réduire autrement que par la famine, projet qui auroit échoué, si Manssé n'eût été trahi. Ce chef des rebelles avoit approvisionné cette capitale de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche pour plusieurs années ; mais ses gens peu accoutumés à la contrainte, & ennuyés de se voir enfermés si long-temps, désertèrent par troupes & se donnèrent aux Chinois. Par le conseil de ces déserteurs les assiégeans firent tenir des billets dans la place, promettant de grandes récompenses à ceux qui leur livreroient Manssé. Ces billets rendirent les désertions encore plus fréquentes : plusieurs officiers, entr'autres Yang-hou-li, passèrent du côté de l'ennemi. Ce dernier conseilla aux généraux Chinois de faire avancer des troupes vers la gorge des montagnes de l'est, comme s'ils vouloient y donner assaut. Manssé les voyant défiler de ce côté-là, sortit pour les repousser : alors un autre détachement Chinois posté pour lui couper le chemin de la retraite, fit un mouvement. Manssé s'en apperçut ; abandonnant les premières troupes qu'il vouloit attaquer, il fondit

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1469. *Hien-tsong.*

ſur celles qui cherchoient à s'oppoſer à ſon retour. L'action fut vive & meurtrière ; Manſſé ſe battit en déſeſpéré : ſept mille de ſes gens reſtèrent ſur le carreau & deux mille furent faits priſonniers. Il prit la fuite avec ſon fils, ſuivi de peu de monde, & alla ſe cacher dans une caverne, à l'entrée de laquelle les Chinois ayant allumé un grand feu, ils le contraignirent d'en ſortir : de huit cens qui s'y étoient refugiés avec lui, aucun n'échappa. Le général chinois l'envoya à la cour avec ſon fils, & Ho-king ſon général, où ils furent punis comme chefs de rebelles ; il fit paſſer par les armes tous les autres à la tête de ſon camp. Ché-tching ne fit plus difficulté d'ouvrir ſes portes : les Chinois y entrèrent en conquérans, ſans cependant verſer de ſang ; mais après en avoir enlevé toutes les richeſſes, que les généraux firent diſtribuer à leurs ſoldats, ils la détruiſirent de fond en comble.

La même année, à la ſixième lune, l'impératrice Tſien-chi mourut. Comme elle n'avoit pas eu d'enfans & que l'empereur n'étoit point ſon fils, il y eut quelques difficultés pour ſes funérailles : HIEN-TSONG, qui l'avoit toujours honorée comme ſa mère, voulut qu'on obſervât pour elle les cérémonies des obsèques uſitées pour une impératrice mère.

1470. A la ſeptième lune de l'an 1470, la princeſſe Ki-chi, une des reines, accoucha d'un fils, qui ſuccéda à ſon père & fut connu ſous le titre de *Hiao-tſong.*

1471. A la dixième lune de l'an 1471, l'empereur nomma prince héritier Tchu-yéou-ki, fils de Ouang-chi, la première de ſes reines ; cependant il ne fut pas ſon ſucceſſeur.

1472. La huitième année de HIEN-TSONG il y eut quelques troubles dans le Chen-ſi, qui furent étouffés dès leur naiſſance, par la prudence & l'activité de Ma-ouen-chin, vice-roi de cette province.

A la neuvième lune de l'an 1473, Hali, *Soudan* de *Turfan*, fit une irruption sur les terres de *Hami*, dans le dessein de s'en emparer. Polotiémour, qui en étoit souverain sous Yng-tsong, étant mort sans laisser de postérité, Nouen-tachéli sa mère, avoit pris en main les rènes du gouvernement. Cette princesse envoya demander du secours à la Chine contre le *Soudan*.

Sur la fin de la dynastie des *YUEN*, Ou-na-chéli de la famille impériale des *LÉAO*, étoit en possession du pays de *Hami*, sous le titre de prince de *Oueï-ou*. Au commencement des *MING* & la deuxième année de Yong-lo, Ngan-ké-tiémour lui envoya en tribut des chevaux. Yong-lo le créa prince de *Tchong-chun*, & il étendit sa domination sur les villes de Hami, de Ngan-ting, de Na-chouï, de Tchi-king, de Mongou, de Kusien & de Han-tong.

A quelque centaine de *ly* au nord, le pays de *Ouala* confine aux états de *Hami*, dont il est séparé par la montagne Tien-chan. Mahamou & Houhimou s'étoient partagé le pays de *Ouala* : le premier, plus entreprenant que l'autre, l'avoit envoyé demeurer à la ville de Kou-yu-tching, sur les frontières de *Hami*, & lui avoit fait donner par l'empereur un sceau d'or pour marque de son autorité.

La quatrième année de Yng-tsong, les *Ouala* devenus puissans sous le gouvernement de Tohoan, fils de Mahamou, avoient fait trembler leurs voisins & s'étoient emparé de *Hami*; mais par la médiation de la cour impériale, ce pays fut rendu à Polo-tiémour avec le titre de prince de *Tchong-chun*, sur le même pied que Ngan-ké-tiémour l'avoit possédé auparavant. A la mort de Polo-tiémour, sa mère s'étant mise à la tête du gouvernement, Tchakastan, dont elle se servit, l'obligea d'aller se cacher à Tchi-kia jusqu'à ce que la cour impériale prît ses inté-



DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1473. *Hien-tsong.*

rêts. La deuxième année de HIEN-TSONG, cette princesse fut rétablie à *Hami* : on lui donna Patamour pour veiller à la conservation du pays. Patamour étoit de la race d'*Oumie*, & descendoit des princes de *Tchong-y* par les femmes. A sa mort, son fils Hantchin lui succéda au gouvernement de *Hami*. Les *Turfan* sous le *Soudan* Hali, vinrent au nombre de plus de cinquante mille surprendre la ville de Tchi-kin. La princesse Nouen-tachéli, ne se croyant point en sûreté dans sa capitale, s'enfuit; Hantchin se sauva aussi dans la ville de Kou-yu-tching ; une partie du peuple se refugia à Sou-tchéou du Chen-si, & l'autre se donna aux ennemis. La cour impériale envoya un corps de troupes sous le commandement du général Li-ouen au secours de *Hami* ; mais à son arrivée les *Turfan* s'étoient déja retirés. Quoiqu'il eût des ordres de pousser plus avant, il n'osa s'y exposer, & il se contenta d'assembler plusieurs mille hommes de Han-tong, de Tchi-kin & d'autres lieux de la dépendance de *Hami*, à la tête desquels il marcha vers Kou-yu-tching, sous prétexte que Hali s'empareroit de tout le pays si on ne prenoit soin de le garder. Hali informé de ce qu'avoit fait ce général, revint sur ses pas & s'approcha de la Chine.

1474. La dixième année de son règne, HIEN-TSONG se rappellant que l'impératrice, mère de Yng-tsong, avoit ôté du rang des empereurs le prince Tching-ouang son oncle, ordonna qu'il y fût rétabli sous le nom de *King-hoang-ti*. Sur la fin de cette

1475. année mourut Sun-yuen-tching, ancien président du tribunal de la guerre, âgé de quatre-vingt sept ans.

1476. A la troisième lune de l'an 1476 mourut Pong-ché, ministre d'état, & à la sixième la princesse Ki-chi. Peu de temps après, Tchu-yéou-tang son fils, fut déclaré prince heritier à la place du petit-fils de la princesse Ouang-chi, mort depuis quelque temps.

A

A la septième lune, on détermina de donner l'habit & le bonnet d'empereur à Confucius, honoré jusques-là sous le titre de *Ouen-siuen-ouang*, ou de *prince de l'éloquence*, puisque dans les cérémonies qu'on lui faisoit, on suivoit le *rit* impérial. DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1476. *Hien-tsong.*

A la huitième lune le *Sultan* Hali envoya Tchirmilang, un de ses officiers, à la cour impériale, porter son tribut, qu'il accompagna d'une lettre, pour s'excuser de ce qui s'étoit passé à *Hami*; il donnoit en même-temps avis de la mort de la princesse Nouentachéli, & demandoit qu'on envoyât reprendre le sceau d'or qu'elle laissoit. Cette lettre n'étant pas écrite dans des termes de soumission, on ne daigna pas y répondre. La cour fit graver un autre sceau pour le pays de *Hami*, qu'elle envoya à Han-tchin; elle lui fournit des troupeaux & les grains nécessaires pour ensemencer ses terres.

L'an 1477, les envoyés du royaume de *Sien-lo*, apportèrent leur tribut & vinrent faire hommage. 1477.

L'année suivante, le *Sultan* Hali, prince de *Turfan*, mourut, & son fils Hahéma lui succéda. 1478.

La quinzième année de son règne, l'empereur établit dans son palais un tribunal composé d'eunuques, à l'exemple de celui que Yong-lo avoit érigé sous le nom de *Tong-tchang*, pour la recherche de ceux qu'il croyoit attachés à Kien-ouen-ti, qu'il avoit fait descendre du trône. HIEN-TSONG appella celui-ci *Si-tchang*, pour le distinguer du premier, & lui donna le droit absolu de vie & de mort sur tous ceux qu'on soupçonneroit de révolte. Une partie des gardes du corps fut attachée à ce tribunal pour exécuter ses ordres : il avoit encore le pouvoir de mettre en mouvement les troupes des provinces s'il le jugeoit nécessaire. L'eunuque Ouang-tché, qui en fut nommé président, courtisan délié, mais fourbe, avoit une étroite 1479.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1479. *Hien-tsong.*

liaison avec le *Taossé* Li-tsé-song, qui passoit pour habile magicien ; il le choisit pour son disciple avec Pao-tché & Tching-tchong, aussi méchans que lui. Ce tribunal dangereux devint la terreur de tout le monde : il est inoui le mal que firent ces juges cruels, & combien d'innocens périrent par leurs mains ; personne n'étoit à l'abri de leur haine, de leur vengeance ou de leur jalousie.

1480. Dès la première & la seconde année, les membres de ce tribunal firent tant de changemens dans les charges, & commirent de si grandes cruautés, que les plaintes se renouvelloient sans cesse contre eux ; mais elles ne servirent qu'à les irriter : censeurs de l'empire, vice-rois de provinces, officiers généraux, jusqu'aux ministres d'état même éprouvèrent les effets de leur vengeance.

1481. A la deuxième lune l'empereur ordonna que tous les cavaliers descendroient de cheval en passant devant la salle de Confucius, comme ils étoient obligés de le faire devant son palais & celui du prince héritier.

A l'autorité qu'il avoit de faire arrêter & de punir de mort, le tribunal *Si-tchang* joignit celle de faire la visite des provinces & d'y publier les ordres qu'il jugeoit à propos. L'eunuque Ouang-tché, chef de ce tribunal, voulant le premier faire cette visite, se rendit dans le Leao-tong, dont Ma-ouen-chin étoit vice-roi. Comme les officiers de ce département avoient la réputation d'être riches, Ouang-tché espéroit que ce voyage lui vaudroit beaucoup ; mais il fut trompé : Ma-ouen-chin, homme droit, & exact à son devoir, borna toutes ses attentions à le recevoir avec le respect dû à un envoyé de la cour. L'eunuque lui donna à entendre qu'il espéroit de lui quelque chose de plus ; mais le vice-roi fit semblant de ne pas le com-

prendre, malgré l'étalage de son autorité, ses offres de services & les menaces contre ceux qui n'étoient pas reconnoissans à son égard. Piqué de voir qu'il ne répondoit point à ses avances, il envoya à la cour un mémoire fulminant contre lui, & en sortant de la province il le cassa de son emploi, pour mettre à sa place un officier subalterne qui avoit acheté sa protection. DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1481. *Hien-tsong.*

L'an 1482, dix-huitième de HIEN-TSONG, la plupart des grands & le premier ministre sollicitèrent vivement contre le tribunal *Si-tchang*; l'empereur se contenta de le suspendre pour un temps. 1482.

La dix-neuvième année, Su-yong, censeur de l'empire, osa lui porter des coups plus sûrs, par l'énumération des crimes de Ouang-tché & de ses collègues. Il les accusa d'avoir mis dans les provinces du nord des troupes qui ne reconnoissoient, de même que celles du sud, d'autre autorité que celle du tribunal *Si-tchang*. Les horreurs qu'il mit au jour frappèrent l'empereur à tel point, qu'après des informations exactes qui donnèrent la preuve convaincante de leurs crimes, il fit charger de chaînes Ouang-tché & les autres membres de ce tribunal; il les condamna au dernier supplice, & rétablit les mandarins qu'ils avoient injustement destitués, du nombre desquels furent Hiang-tchong & Ma-ouen-chin : le premier rentra dans le ministère, & on rendit au second la vice-royauté du Leao-tong. 1483.

Au commencement de l'an 1484, vingtième de HIEN-TSONG, on essuya des tremblemens de terre à Pé-king & à Nan-king. La récolte fut si mauvaise dans le Chen-si, le Chan-si & le Ho-nan, qu'il périt beaucoup de monde de faim & de misère. Lin-sun, mandarin du tribunal des crimes, se servit de ces circonstances fâcheuses pour faire revivre la saine doctrine 1484.

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
MING.
1485.
Hien-tsong.

qui paroissoit oubliée, principalement à la cour, infectée de celle des *Taossé* & des *Ho-chang*. Il présenta à cette occasion un placet, dans lequel après avoir rappellé les prodiges qui venoient d'arriver, il faisoit un tableau touchant de la situation déplorable où se trouvoient réduites les provinces du Chen-si, du Chan-si & du Ho-nan, & il se servoit des propres paroles de l'empereur qui s'étoit plaint lui-même que les maux dont l'empire étoit affligé venoient de ce qu'on employoit dans l'administration des gens plus occupés de leur fortune qu'à servir l'état. Il accusoit les chefs des *Taossé* & des *Ho-chang* de l'avoir trompé sous le voile de la piété, en tirant de lui, pour la construction des temples de leurs idoles, des sommes immenses, qui auroient été mieux employées au soulagement des peuples dans les provinces désolées par la disette. Lin-sun terminoit son placet en demandant qu'on remît entre les mains de la justice le *Ho-chang* Ki-hiao & tous les autres pour instruire leur procès & leur faire subir la peine dûe à leurs crimes. L'empereur irrité de sa hardiesse, le fit arrêter & conduire en prison. Comme ses juges ne trouvèrent dans son placet aucun motif de le condamner, l'empereur voulut en donner la commission à l'eunuque Hoaï-nghen; celui-ci eut le courage de refuser, & se jettant à ses pieds il lui dit qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit puni de mort ceux qui avoient représenté les désordres du gouvernement. L'empereur transporté de colère, lui dit qu'il étoit sans doute capable de se joindre à Lin-sun, puisqu'il refusoit d'exécuter ses ordres. Hoaï-nghen, ôtant son bonnet, s'écria les larmes aux yeux, qu'il ne pouvoit obéir à un ordre qui déshonoroit son maître. HIEN-TSONG le fit mettre dehors; on le conduisit à la porte *Tong-hoa-men*, d'où cet eunuque envoya dire aux

mandarins des prisons de prendre garde à ce que deviendroit Lin-sun ; que si par hazard il venoit à mourir, il y alloit de leur vie. L'empereur frappé de sa fermeté, le rappella, & fit sortir de prison Lin-sun, auquel il rendit son mandarinat.

A la troisième lune, l'an 1486, HIEN-TSONG ôta à Ouang-yu sa charge de président du tribunal de la guerre : ce ministre étoit regardé comme le seul habile homme employé dans l'administration. 1486.

L'an 1487, dernière de HIEN-TSONG, Ouang-chi, la première des reines, mourut. Le chagrin que lui causa la perte de cette princesse, le fit tomber malade, & après avoir langui jusqu'à la huitième lune, il mourut dans la vingt-troisième année de son règne & la quarantième de son âge. Tchu-yéou-tang, fils de la princesse Ki-chi, lui succéda, & ne prit possession de l'empire que le six de la neuvième lune. 1487.

HIAO-TSONG.

HIAO-TSONG annonça son avénement au trône par un pardon général : il donna à l'impératrice Tchéou-chi, son ayeule, le titre de *Taï-hoang-taï héou*, & celui de *Hoang-taï-héou* à la princesse Ki-chi sa mère, morte peu de temps avant qu'il fût reconnu prince héritier ; Tchang-chi son épouse, eut celui de *Hoang-héou.* Il déclara que l'année suivante, comptée pour la première de son règne, seroit appellée *Hong-tchi.*

Le nouvel empereur, ayant lu le placet de Lin-sun contre Li-tsé-song & les autres *Ho-chang*, il les fit interroger, & les ayant trouvé encore plus coupables que Lin-sun ne les avoit faits, il condamna à la mort Li-tsé-song ; il se contenta d'abord de mettre Ki-hiao & les autres au rang du peuple ;

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1487. Hiao-tsong.

mais peu de mois après, voyant qu'ils persévéroient dans leurs désordres, il les fit tous mourir.

A la dixième lune, la nuit du dix-huit au dix-neuf, de nouvelles étoiles d'une grandeur extraordinaire parurent & tombèrent avec un bruit qui effraya tout le monde. L'empereur ordonna aux grands de lui représenter ce qu'ils trouvoient à réformer dans sa personne ou dans le gouvernement. Téou-chi lui adressa le placet suivant : « Le phénomène qui » vient de paroître regarde la conduite que Votre Majesté » doit tenir. Le tribunal des ministres d'état est le premier » mobile du gouvernement ; si ce tribunal est composé de » gens éclairés, droits & fidèles, l'ordre & la paix régneront » dans l'empire ; mais s'il s'y trouve des gens fourbes, inté- » ressés & sans talens, il est presque impossible qu'ils ne » causent du trouble. Le premier ministre, Ouan-ngan, » homme sans mérite, doit son élévation à la seule faveur de » la princesse Ouang-chi sa sœur ; tout le monde, excepté » ses créatures, en parle mal & le méprise. Lieou-ki sait flatter » ceux dont il a besoin ; mais il se rend odieux à ses inférieurs : » il est peu de caractère aussi brusque & aussi emporté que » le sien. Y-tchi, sans foi & sans droiture, a un front d'airain » que le crime ne fait point rougir ; des gens de cette trempe » méritent-ils d'occuper les premiers emplois ? Ne devroit-on » pas leur préférer Ouang-ju, ancien président du tribunal de » la guerre de Nan-king, homme sage, prudent, zélé pour » le bien de l'état, d'un génie vaste & profond, capable de » remplir avec honneur le ministère ? Ouang-hong, ancien » président d'un tribunal, connu par sa fermeté & ses lumières ; » Pong-tchao, censeur de l'empire, distingué par son savoir, » son activité & la sagesse de ses conseils, devroient-ils être

» oubliés ? Voilà de vrais sages dont la place est usurpée, & » que les phénomènes semblent venger de l'oubli où on les » laisse ». L'empereur n'eut pas alors beaucoup d'égard à ces représentations : cependant l'eunuque Hoaï-nghen, qu'il estimoit depuis qu'il avoit eu la générosité de défendre Lin-sun, lui ayant dit beaucoup de bien de Ouang-ju, & l'ayant éclairé sur les fautes grossières & de conséquence de Ouan-ngan, il le nomma dès ce moment président du tribunal des mandarins, & peu de temps après ministre d'état, à la place de Ouan-ngan.

1488.

L'année suivante, première de *Hong-tchi*, on reçut à la cour la nouvelle de la mort de Patou, *Kohan* des *Mongous*, & que Péyen avoit été élu à sa place. On apprit presque en même-temps que Hahéma, prince de *Turfan*, avoit tué Han-tchin par trahison, & s'étoit emparé du pays de *Hami*. Un Mahométan lui avoit fait entendre que Han-tchin n'étant pas de la famille de *Toto*, il avoit autant de droit que lui aux états de *Hami*. L'ambitieux Hahéma se laissant aisément persuader par ces foibles raisons, s'avança jusqu'auprès des murailles de *Hami*, & fit inviter Han-tchin à le venir trouver pour conclure une paix solide. Han-tchin, prince pacifique, craignant que Hahéma ne prît prétexte de son refus pour rompre avec lui & lui enlever son pays, eut la foiblesse de se rendre à son camp : Hahéma le fit mourir & s'empara de ses états. Cet usurpateur envoya ensuite un de ses officiers à la cour impériale prêter hommage & assurer qu'il traiteroit bien les envoyés des royaumes du *Si-yu* lorsqu'ils iroient porter leurs tributs. Ma-ouen-chin, président du tribunal de la guerre, conseilla de dissimuler : on se contenta de lui redemander les sceaux de la princesse régente, ceux de Han-tchin, & de

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1488. Hiao-tsong.

remettre *Hami* entre les mains des Chinois. Hahéma révolté de ces demandes, vouloit s'approcher des frontières de Chine pour faire connoître qu'il étoit en état de défendre sa conquête; mais Yalan, chef de son conseil, lui représenta que *Hami* étant éloigné de *Turfan* de près de mille *ly*, il seroit

1489. difficile de le conserver sans abandonner son propre pays à la merci des royaumes voisins, qui pourroient profiter de son absence pour le lui enlever. Il lui dit encore que la Chine

1490. ne manqueroit pas de venger la mort du prince de *Hami* son vassal, & qu'il valoit mieux céder à la nécessité & plier pour un temps, que de s'exposer à tout perdre. Hahéma se rendit à ces raisons, & consentit à donner à la cour impériale la satisfaction qu'elle exigeoit.

La quatrième année de *Hong-tchi*, l'empereur envoya Sié-

1491. hou-sien, un des chefs du peuple de *Hami*, porter ses ordres à Hahéma, qui remit les sceaux qu'on redemandoit. Sié-hou-sien eut pour récompense le gouvernement de *Hami* jusqu'à

1492. ce qu'on eût trouvé un des descendans des princes de *Tchong-chun*. Ma-ouen-chin, qui avoit été long-temps vice-roi du Léao-tong, & en grande relation avec les Tartares, dit qu'on trouveroit sûrement un prince de cette famille dans les hordes de *Hoeï-mir*, de *Hala-hoaï* ou de *Toumi-kéli*, qui habitoient au nord des montagnes : cependant on fit d'inutiles perquisitions; & comme cette branche se trouva entiérement éteinte, on donna la principauté de *Hami* à Hiapa, neveu du prince de *Ngan-ting*. La cour impériale lui en fit donner l'investiture par un de ses officiers chargé d'y conduire la horde *Hotsié-hoeï*, & d'engager le nouveau prince de *Hami* à se servir dans son conseil de Anképola, ou de Hachoulan: ce dernier, un des principaux de la horde *Hotsié-hoeï*, la conduisit

duisit au pays de *Hami* ; mais comme en chemin ils enlevèrent des bœufs & des chevaux aux *Turfan*, Hahéma en prit prétexte pour renouveller la guerre.

A la deuxième lune de l'an 1492, l'empereur nomma prince héritier Tchu-héou-tchao son fils, né le vingt-quatrième jour de la neuvième lune de l'année précédente.

L'an 1493 Hahéma étant entré à main armée dans le pays de *Hami*, se saisit de la personne du prince Hiapa & de ses états. Hachoulan arriva trop tard à son secours ; cependant il eut le temps d'enlever le sceau d'or & de se mettre à couvert. La cour impériale informée de cette nouvelle incursion, balança si elle n'abandonneroit pas les intérêts du prince de *Hami*, plutôt que de recommencer une guerre onéreuse. Ma-ouen-chin, qui s'étoit fait un point d'honneur de maintenir un prince de la famille des *Yuen* sur le trône de *Hami*, appuya sur l'avantage d'avoir ce chemin libre pour les envoyés des royaumes du *Si-yu* chargés d'apporter les tributs. Cette raison frappa la plupart des membres du conseil ; cependant on se contenta d'envoyer deux mandarins négocier avec Hahéma. Tchang-haï, assesseur du tribunal de la guerre, & Héou-kien, officier général dans les troupes, furent choisis pour cette ambassade. Avant leur départ, Siémansour, un des chefs de *Hami*, arriva à la cour, accompagné de quarante personnes : il venoit apporter le tribut. Ouang-yn, leur interprête, dit dans le conseil que les hordes de *Han-tong*, de *Yémi-kéli*, & les autres qui servoient dans l'armée des *Turfan*, haïssoient Hahéma, parce qu'il les avoit trompées : il ajouta que les royaumes du *Si-yu*, attirés à la Chine par un commerce qui leur procuroit de grands avantages, étant instruits par eux de sa perfidie, ne manqueroient pas de se déclarer en faveur de *Hami*. Le conseil

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MINO. 1493. Hiao-tsong.

impérial donna en conséquence ordre à Tchang-haï de signifier aux *Turfan* de renvoyer Hiapa & de lui rendre ses états ; que s'ils refusoient de le faire, on interromproit tout commerce avec eux & avec les royaumes de *Si-yu*. Tchang-haï arrivé à Kan-tchéou, envoya un de ses officiers redemander à Hahéma le sceau de *Hami*, qu'on croyoit qu'il avoit enlevé, & lui ordonna de rétablir Hiapa : cet envoyé n'obtint aucune réponse & reprit le chemin de la cour.

1494. HIAO-TSONG surpris de son retour sans ordre, le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'on eût examiné sa conduite & il défendit l'entrée de ses états aux étrangers soit par terre soit par mer. Les envoyés de *Si-yu* représentèrent que jadis aussi-tôt leur arrivée sur les frontières, un mandarin considérable venoit les recevoir pour les conduire à Pé-king & les défrayer le long de la route ; ceux qui abordoient dans les ports de mer se plaignirent aussi de ce qu'on ne vouloit plus les recevoir, eux qui avoient fait plus de dix mille *ly*, en s'exposant à une infinité de dangers & à de continuels naufrages, pour offrir des lions en tribut.

Dans le même-temps le bruit se répandit à Pé-king que Hahéma vouloit faire sa principale résidence à *Hami* ; qu'il avoit pris le titre de *Kohan*, & s'étoit mis en possession des villes de ce territoire : on publioit encore que son dessein étoit de conquérir Sou-tchéou, Kan-tchéou & Lan-tchéou la campagne prochaine. Cependant on apprit dès la première lune de l'an 1495, qu'il avoit pris la route de l'ouest pour

1495. retourner à *Turfan*, laissant à *Hami* Yalan & Satar avec deux cens cuirassiers.

Sur la nouvelle de la retraite de Hahéma, Ma-ouen-chin fit venir à la cour Yang-tchu, commandant des troupes de

Sou-tchéou, pour concerter avec lui les moyens de surprendre Yalan & de l'enlever. Ils convinrent de faire marcher en avant trois mille hommes de Han-tong, qui seroient soutenus par trois mille autres des troupes de la cour. Pong-tching, lieutenant-général de Han-tong, reçut ordre de conduire par les montagnes sa cavalerie, & d'y joindre toutes les garnisons de ces quartiers, tandis que le vice-roi de Sou-tchéou s'avanceroit à la tête des troupes qu'il avoit sous ses ordres; mais ces mouvemens se firent avec si peu de secret, que Yalan en fut instruit, & eut le temps de se pourvoir de chevaux pour se retirer, suivi de huit cens cavaliers: il emmena avec lui les femmes & les filles du prince Hiapa, trois mille bœufs ou moutons, & reprit la route de *Turfan*. Ainsi tous les préparatifs de la Chine se terminèrent à reprendre *Hami*; mais Hiapa & sa famille restèrent au pouvoir de Hahéma.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1495. *Hiao-tsong.*

HIAO-TSONG adonné dès sa jeunesse au culte des idoles, étoit grand partisan de la doctrine des *Taossé*, qui lui promettoient l'immortalité & le secret de faire de l'or & de l'argent. Les quatre ministres d'état Su-po, Lieou-kien, Li-tong-yang & Sieï-siuen, le voyoient avec chagrin donner dans ces erreurs; ils lui présentèrent un placet dans lequel ils s'exprimoient ainsi: « Depuis le fondateur de votre auguste dynastie jusque vers la » fin du règne de Yng-tsong, vos prédécesseurs se sont appliqués à n'admettre auprès de leurs personnes que des sages » imbus de la saine doctrine; aujourd'hui on ne respecte plus » le Tien, l'erreur triomphe & l'audace se joint à la superstition. Si le prince aulieu de s'occuper du gouvernement se » laisse entraîner à d'autres objets; s'il s'écarte de la véritable » doctrine, l'erreur le séduit & il donne un exemple dangereux,

1496.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING*. 1496. *Hiao-tsong*.

» ainsi que l'expérience & l'histoire l'attestent. Rechercher le » secret de faire de l'or & de l'argent, de composer un breu» vage qui procure à l'homme l'immortalité, c'est une erreur » condamnée par nos sages, & une science défendue sous de » grièves peines par tous nos anciens princes les plus éclairés. » L'empereur Hoeï-tsong des *SONG*, faillit à perdre sa dynastie » par un attachement opiniâtre à la secte des *Taossé*; & la » fin malheureuse de Hien-tsong des *TANG*, doit être attri» buée au breuvage qu'il prit pour se rendre immortel. Tout » récemment le feu vient de réduire en cendres le temple des » idoles que Votre Majesté honore; si ces esprits avoient le » pouvoir qu'on leur attribue, pourquoi n'ont ils pu sauver » leur temple? s'ils sont dans l'impuissance de se garantir eux» mêmes, comment pourront-ils nous protéger? Les phéno» mènes qui nous frappent sont des avertissemens de chan» ger de conduite. La lumière du soleil qui paroît diminuer, » les bruits qu'on entend dans les airs, les tremblemens de » terre ne sont pas des vains pronostics. Notre zèle pour la » gloire & les interêts de Votre Majesté, ne nous permet pas » de garder le silence à la vue de tant de prodiges, capables » de le réveiller s'il étoit assoupi ». L'empereur loua le zèle de ses ministres, mais il ne renonça point à ses opinions.

Hahéma mécontent de la sévérité avec laquelle Yalan avoit traité les peuples de *Hami*, & principalement ceux de *Tchi-kin* & de *Mongou*, y renvoya Satar en qualité de gouverneur. Cet officier n'osant rien entreprendre, se tint campé hors des murs. Anképola se ligua avec la horde *Siaoliéto* de *Ouala* pour le chasser. Le jour auquel les *Siaoliéto* devoient venir, Anképola fit allumer de grands feux dans la ville au moment que les *Turfan* investissoient cette place. Les assiégeans, qui com-

prirent ce que ces signaux signifioient, n'attendirent pas d'être attaqués par les *Siaoliéto ;* ils reprirent avec précipitation la route de *Turfan.*

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1497. *Hiao-tsong.*

L'an 1497, dixième de son règne, HIAO-TSONG ordonna de mettre en état le *Taï-Ming-hoeï-tien*, ou *Recueil des Loix & Coutumes de la grande dynastie des* MING.

Après que les hordes *Siaoliéto* & *Mikéli* eurent chassé les *Turfan* de devant *Hami*, Hahéma fit écrire à la cour impériale par Mahé son frère, qu'il étoit disposé à renvoyer Hiapa & le sceau d'or de *Hami* & de payer tribut sur le pied que le *Turfan* le payoit autrefois. Ma-ouen-chin chargé de faire réponse, lui manda que pour convaincre de la sincérité de ses sentimens, il devoit commencer par renvoyer le sceau d'or & faire reconduire Hiapa avec honneur à Kan-tchéou ; qu'à cette condition la cour impériale lui accorderoit sa protection. Ce ministre craignant encore quelque piège, expédia à Ouang-yueï, commandant de Kan-tchéou & de Lan-tchéou, l'ordre de s'approcher du pays de *Hami.*

A la sixième lune de l'an 1498, un ours sauvage entra par la porte *Si-chi-men* dans la ville de Pé-king sans que la garde s'en apperçût : Ma-ouen-chin cassa les officiers & soldats pour les punir de leur négligence. 1498.

Hahéma tint parole, il fit reconduire Hiapa à Kan-tchéou avec une escorte, commandée par ses principaux officiers, qui le remirent entre les mains du général Ouang-yueï. L'empereur le déclara de nouveau prince de *Hami.* Les hordes de *Siéhou-sien*, de *Anképola* & de *Païtiélimiché* qui étoient venues se refugier sur les limites de Kan-tchéou, où elles étoient gouvernées par des officiers Chinois, eurent ordre d'aller demeurer dans les états de ce prince : alors les *Turfan* furent admis à prêter

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1499. Hiao-tsong.

hommage ; ceux qui apportèrent leur tribut reçurent plus d'honneurs qu'on n'en avoit faits aux envoyés des autres peuples, & on les combla de présens.

L'an 1499, Hiong-tchong, vice-roi du Chen-si, trouva un sceau de pierre précieuse, dont les caractères étoient anciens ; il l'envoya à l'empereur, qui le remit, pour l'examiner, à Fou-han, président du tribunal des *rits*. Ce mandarin dit que ce sceau étoit à la vérité ancien ; mais que la sagesse des princes dans les ordres qu'ils donnent & l'exactitude des sujets à les exécuter, étoient préférables à la richesse & à la valeur du sceau qui servoit à les sceller.

1501. A la première lune de la quatorzième année de *Hong-tchi*, il y eut dans les départemens de Sin-gan, de King-yang & de Tong-koan, des tremblemens de terre presque continuels depuis le premier jusqu'au quinze de la lune ; on entendoit des bruits souterrains semblables au tonnerre.

1502. Suivant le dénombrement présenté à HIAO-TSONG la quinzième année de son règne, les terres en culture montoient à quatorze millions deux cens vingt-huit mille *king* (1) ; la population étoit de cinquante-trois millions deux cens quatre-vingt mille, & les tributs alloient à deux cens soixante-six millions quatre-vingt-dix mille mesures de cent livres pesant.

1503. La seizième année de *Hong-tchi*, les sectateurs de *Foé* engagèrent l'empereur à faire élever devant la porte *Tchao-yang-men* une tour en forme de pyramide, sous le nom de *Yen-chéou-ta*, *tour qui prolonge la vie*, au bas de la quelle on devoit placer une idole. Les ministres d'état lui présentèrent à ce sujet le placet suivant : « De tous les princes qui ont occupé ce trône, aucun

(1) Le *king* est de cent *méou*, & le *meou* est de six mille pieds quarrés.

» n'a été plus attaché aux sectes de *Foé* & de *Lao* que l'em- 1503.
» pereur Ou-ti de la dynastie des *Léang*, & Hoeï-tsong de *Hiao-tsong.*
» celle des *Song*; l'un & l'autre ont fini leurs jours d'une
» manière déplorable qui déshonore leur mémoire. Les princes
» de votre auguste dynastie, jaloux de conserver la doctrine
» de Yao, de Chun, de Tchéou-kong & de Confucius, ont
» constamment rejetté les superstitions de *Foé*: quoiqu'il se
» trouve par-tout des temples de cette secte, les *Ho-chang* &
» les *Taossé* cherchent encore à en faire élever un nouveau,
» en promettant à Votre Majesté de prolonger ses jours. Yao
» & Chun ont vécu plus de cent ans, sans avoir érigé de
» pareils monumens. Le plus sûr moyen de vous procurer
» une longue vie, c'est de perpétuer votre nom dans vos
» descendans & de donner tous vos soins au bonheur & à la
» tranquillité de vos peuples: les tours consacrées à *Foé* n'y
» contribueront jamais. Si elles avoient la vertu de rendre im-
» mortel, qui de nous ne sacrifieroit pas toutes ses richesses
» pour obtenir un pareil privilége en faisant construire de ces
» sortes d'édifices? Mais à ne considérer que la dépense de
» cette tour, plusieurs dixaines de mille *taëls* qu'elle coûtera,
» employés au soulagement du peuple, sauveroient la vie à
» une infinité de malheureux: ce monument, qui ne pro-
» longera point la vie de Votre Majesté, abrégera celle d'un
» grand nombre de ses sujets, en absorbant des secours salu-
» taires qui peuvent être mieux employés ».

L'an 1504, les affaires de *Hami* se brouillèrent de nouveau. 1504.
Hapola, qui avoit épousé une fille de *Han-tchin*, prétendoit
que sa femme étant plus proche parente que Hiapa, ses états
devoient passer à son fils: & comme la cour impériale ne le
favorisoit pas dans ses prétentions, il s'adressa à Hahéma, qui

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1504. Hiao-tsong.

entra dans son projet, de mettre Tching-tiémour, le second de ses fils, âgé de treize ans, en possession du pays de *Hami*. A la nouvelle des préparatifs qu'on faisoit à *Turfan*, Hiapa abandonna sa capitale pour se retirer à Cha-tchéou; il en instruisit Tong-kié, commandant sur les limites de Chen-si, qui manda à Anképola de le venir joindre. Ces deux généraux reconduisirent Hiapa à *Hami* : cependant Hapola s'opposa à son retour; mais il fut battu & fait prisonnier. On le fit mourir avec six autres de sa faction, & Hiapa fut rétabli dans ses états.

1505.

A la cinquième lune de l'an 1505, HIAO-TSONG tomba malade. Ce prince jugeant son état sans espérance, manda ses ministres pour leur déclarer ses dernières volontés, & leur dit : « Voici la dix-huitième année que j'occupe le » trône & que je porte un fardeau que j'ai reçu de mes » ancêtres. Je n'ai cependant encore que trente-six ans; mais » je me sens attaqué d'une maladie sans remède ; j'ai desiré » vous voir encore une fois avant de mourir. Le Tien veut » que je finisse ma carrière : votre habileté & votre zèle m'ont » fait régner en paix. Mon auguste père m'avoit choisi la prin» cesse Tchang-chi pour épouse; elle méritoit ce rang, & j'ai » toujours regardé ce choix comme une faveur signalée. Le » prince héritier a déja atteint sa quinzième année, & n'est » point encore marié; il est dans un âge où le plaisir séduit & » entraîne, il faut que vous l'aidiez à ne point s'écarter de la » vraie doctrine; alors ses ordres seront conformes à la justice » & à la sagesse. Souvenez-vous que votre souverain, qui vous » parle pour la dernière fois, attend de vous cette preuve de » votre attachement & de votre fidélité envers sa famille ». Ce prince mourut peu de jours après : Tchu-héou-tchao, son fils,

fils, qui lui succéda sous le nom de *Ou-tchong*, détermina que les années de son règne s'appelleroient *Tching-té*, & que la suivante se compteroit pour la première.

OU-TSONG.

Le commencement du règne de Ou-tsong fut marqué par des phénomènes & des tremblemens de terre qui firent craindre qu'il ne fût pas heureux; une comète qui parut à la septième lune en automne couvrit une partie du ciel, & effraya si fort les peuples, qu'on ne douta plus qu'il ne dût arriver quelque grand malheur. Huit eunuques du palais, liés d'une étroite amitié, avoient formé le complot de corrompre l'empereur & de le plonger dans la plus grande débauche, afin qu'oubliant les soins du gouvernement ils se rendissent maîtres de l'autorité. Ces huit eunuques étoient Lieou-kin leur chef, Mo-yong-tching, Kao-fong, Lo-tsiang, Oueï-ping, Kieou-tsu, Kouta-yong & Tchang-yong. Lieou-kin, originaire de Hing-ping-hien du Chen-si, avoit été reçu au palais sous l'empereur King-ti: il s'étoit fait aimer par son esprit & son enjouement, & Hiao-tsong, à qui il plut, le mit auprès du prince héritier, dont il eut bientôt captivé les bonnes graces. Le voyant parvenu au trône, cet eunuque conçut le projet de s'emparer du timon des affaires; & pour y réussir, il mit dans ses intérêts les sept autres eunuques qu'il avoit jugé propres à le seconder.

A la sixième lune le tonnerre tomba sur le palais & fit beaucoup de ravage, sur-tout à la salle intérieure destinée aux cérémonies des *ancêtres* de la famille impériale. Les ministres d'état représentèrent à cette occasion à leur jeune souverain de s'appliquer au gouvernement, & de ne pas se laisser séduire par des

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1506. Ou-tsong.

gens qui ne cherchoient qu'à le tromper. L'empereur ne fit aucune attention à leur placet.

A la neuvième lune le prince Hiapa mourut; Payalan, l'aîné de ses fils, lui succéda. Ce prince, tout entier à ses plaisirs, négligeoit le soin de ses peuples.

A la dixième lune, Han-ouen, président du tribunal des tributs, appuyé des ministres d'état & des grands, osa élever la voix contre les eunuques qui abusoient de la jeunesse de l'empereur pour le pervertir. Il présenta un placet dans lequel il les accusoit de lui procurer des plaisirs qui altéroient, non-seulement sa santé, mais encore qui l'empêchoient de s'instruire dans la science du gouvernement. Suivant le tableau des amusemens que ces lâches courtisans lui procuroient, on voyoit qu'ils introduisoient auprès de lui des jeunes gens corrompus, qui ne rougissoient point de se livrer à la débauche la plus infâme. Ce mandarin cherchoit à ramener son souverain à la vertu, en lui rappellant les travaux du fondateur de la dynastie pour élever & maintenir sa famille sur le trône : il lui rappelloit encore les dernières instructions de son père, & retraçoit les maux que les eunuques avoient causés en sortant de leur état, par l'abus de l'autorité qu'on leur avoit laissé usurper ; & il terminoit ses représentations par demander qu'on remît l'eunuque Lieou-kin & ses adhérans entre les mains de la justice, afin de leur faire subir la peine dûe à leurs crimes. OU-TSONG frémit à la lecture de ce placet ; le jour qu'il lui fut présenté, il resta sans prendre de nourriture : les eunuques allarmés, se donnoient beaucoup de mouvemens pour tâcher de dissiper les impressions défavorables des grands, à qui l'empereur envoya des ordres réitérés de délibérer sur cette affaire. Leur résultat fut de lui présenter jusqu'à trois

fois le même placet. Le lendemain OU-TSONG les manda tous au palais ; & lorsqu'ils furent près de la porte de la salle d'audience, l'eunuque Li-jong en sortit & les fit mettre à genoux, en leur disant qu'il avoit un ordre à leur intimer conçu en ces termes : « Vous, grands de ma cour, vous aimez sans doute » votre prince, vous aimez l'empire ; mes esclaves, que vous » accusez, sont à mon service depuis long-temps ; je ne sau- » rois me résoudre à les mettre entre les mains de la justice ; » il faut user de quelque indulgence à leur égard, je me charge » de les punir ». Les grands surpris, restèrent quelque-temps sans répondre ; Han-ouen rompit le silence, & dit : « La misère » où les peuples sont réduits, remplit l'empire de voleurs. » Nous voyons dans le ciel des changemens qui devroient » nous faire rentrer en nous-mêmes ; nous connoissons la » cause du mal, comment pourrions-nous demeurer dans le » silence ? » — Vous ne dites rien, reprit l'eunuque, que l'em- » pereur ne sache très-bien, mais il se charge de punir les » coupables ». — On voit bien, repliqua Ouang-méou, que » l'empereur ne veut point les punir ; mais s'il en arrive des » troubles, c'est à Li-jong qu'il faudra s'en prendre.

Les eunuques voyant les grands si fermes, les prièrent de demander seulement qu'on éloignât les coupables de la cour, en les reléguant à Nan-king, & de se contenter de cette punition ; mais les grands insistèrent à ce qu'ils fussent punis plus sévérement. L'eunuque Ouang-yo, chef du tribunal *Tong-tchang*, présenta en secret un placet à l'empereur, qui fit mettre en prison les huit eunuques accusés. Quelques précautions que prît Ouang-yo pour que son placet ne fût point connu, Lieou-kin & ses complices en furent instruits, & la même nuit ils allèrent se jetter aux pieds de l'empereur les larmes aux yeux ;

ils furent le fléchir & le firent changer de résolution ; ils accusèrent même Ouang-yo d'être l'auteur de toutes les actions dont on faisoit retomber l'odieux sur eux : l'empereur trop crédule le cassa, & donna sa place à Lieou-kin même ; il mit les sept autres dans le tribunal de *Tong-tchang* & dans celui de *Si-tchang :* par cette disposition ils se virent en état de se venger de leurs accusateurs ; aussi dès cet instant Lieou-kin fit charger de chaînes Ouang-yo & ses collègues Fan-hiang & Sun-tchi, & les fit partir pour Nan-king, sans que les mandarins de dehors en eussent aucune connoissance.

Dès que les grands apprirent un changement si surprenant, une foule de placets furent présentés ; ministres d'état, censeurs de l'empire, mandarins des tribunaux, de la cour & des provinces, présidens des tribunaux, Han-ouen lui-même, quoique allié à la maison impériale, perdirent tous leurs emplois & furent remplacés par des gens entiérement dévoués aux eunuques.

1507. Jamais le gouvernement ne fût aussi agité que cette année & les suivantes. Lieou-kin & ses complices, que les grands avoient accusés, se trouvoient à la tête des tribunaux *Tong-tchang* & *Si-tchang*, dont l'autorité étoit absolue. Comme ils avoient l'oreille de leur maître, ils firent beaucoup de changemens parmi les officiers, & poussèrent la vengeance contre ceux qui leur déplaisoient, jusqu'à les faire périr misérablement. Acharnés à découvrir ceux qui, de concert avec les grands, avoient eu part à l'accusation intentée contre eux, ils eurent l'audace de faire publier un ordre supposé de l'empereur, dans lequel ils inculpoient de soupçons de révolte soixante des premiers & des plus considérables de l'empire, du nombre desquels étoient deux ministres d'état, trois présidens

de tribunaux, douze censeurs, & ils les déclaroient incapables de posséder aucune charge.

L'année suivante fut encore plus triste & plus affligeante que la précédente. Lieou-kin, instruit par ses espions que Li-mong-yang étoit le premier moteur de l'accusation des grands contre lui & ses complices, le fit charger de chaînes & traîner dans les prisons de son tribunal, résolu de le faire mourir. Kang-haï, du tribunal des *Han-lin*, son ami, entreprit de le sauver. Li-mong-yang étoit un des premiers écrivains & des meilleurs poëtes de son siècle; Kang-haï alla le visiter dans sa prison, où il le trouva aussi gai & aussi tranquille qu'il l'auroit pu être dans sa maison. Comme il connoissoit la passion de l'eunuque pour les vers, il engagea son ami à en faire sur leur entrevue: Li-mong-yang en composa, & Lieou-kin en fut si charmé qu'il les lut jusqu'à trois fois, & parut desirer de se lier d'amitié avec l'auteur, dont il demanda le nom à Kang-haï. Cependant quand il le sut, il hésita quelque temps; mais l'éloge qu'en fit Kang-haï le détermina à le faire sortir de prison: il voulut le voir, & le traita gracieusement, en lui disant qu'il vouloit être de ses amis. Cet eunuque ne fut pas si indulgent à l'égard des autres qu'il soupçonnoit lui être défavorables; il veilloit avec inquiétude sur les mandarins, dont il craignoit la multitude, & dans un seul jour il en fit mettre en prison plus de trois cens, sous prétexte de révolte. Ce grand nombre, dont une partie avoit été placée par Lieou-kin même, & l'autre étoit composée de gens d'une conduite irréprochable, allarma ceux qui restoient en place; craignant d'éprouver un sort semblable, ils portèrent des plaintes à l'empereur, qui promit de leur rendre justice. Lieou-kin furieux sortit de l'intérieur du palais, & leur ordonna, de la part de l'empereur,

de se mettre à genoux devant la porte *Fong-tien-men* : il leur parla d'un ton si insolent, que l'eunuque Hoang-oueï ne pût s'empêcher de dire hautement que ces braves gens ne méritoient pas d'être traités avec cette indignité. L'eunuque Li-jong ayant fait rentrer Lieou-kin, un autre voulut fermer la porte & l'empêcher de resortir ; mais il revint, plus furieux, les faire tous enfermer : il les retint plusieurs jours, sans permettre qu'on leur donnât d'autre nourriture qu'un peu de ris clair ; cependant il leur rendit la liberté, mais il les priva tous de leurs emplois.

1509. Cet eunuque conçut l'année suivante de plus vastes projets : son ambition lui montra la possibilité de mettre le sceptre impérial dans sa famille. Comme il étoit maître de l'autorité & des charges, il y plaça ses créatures, sans égard aux talens & à la capacité ; il se fit, en outre, donner un état des tributs de l'empire, qu'il augmenta dans chaque province de plus de dix mille *taëls*, qu'il se réservoit afin de s'en servir, disoit-il, pour certains besoins de l'état, sans être obligé de toucher au trésor public : mais de peur qu'on ne l'accusât d'introduire quelque nouveauté dans le gouvernement de Hong-vou, fondateur de la dynastie régnante, il obtint qu'on anéantît les planches du code *Taï-Ming-hoeï-tien*, comme contraire à l'administration même de Hong-vou.

De tous les tribunaux de l'empire, celui des *Hanlin*, composé d'habiles gens, faisoit le plus d'ombrage à Lieou-kin. Comme docteurs du premier ordre, ils ont le privilége de ne fléchir le genou que devant l'empereur ou les princes. L'eunuque, qui voyoit tous les autres mandarins à ses pieds, souffroit impatiemment que les *Han-lin* le traitassent d'égal à égal : il les avoit fait souvent pressentir de se relâcher de ce droit à son

égard seulement, sans tirer à conséquence ; mais les *Han-lin* refusèrent hautement. L'eunuque irrité, se servant de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de l'empereur, en fit nommer dix des plus habiles à des mandarinats dont le grade n'exemptoit pas de fléchir le genou devant lui.

A la neuvième lune, il fit publier dans les provinces que s'il y avoit quelques bons astrologues, on les envoyât à Pé-king. Il en vint un très-grand nombre, la plupart tireurs d'horoscopes : c'étoit ce que Lieou-kin desiroit. Il en choisit trois qui passoient pour les plus habiles, Yu-ming, Yu-lun & Yu-tsé-gin, qu'il fit mandarins du tribunal des mathématiques ; & les ayant fait venir chez lui, il leur ordonna d'examiner quelle seroit la destinée de ses neveux. Ces trois astrologues, après avoir observé exactement les règles de leur art, répondirent qu'il devoit prendre un soin particulier de son neveu Lieou-eul-han ; que suivant son horoscope il seroit respecté de tout l'empire, & qu'ils lui promettoient un poste auquel il n'étoit permis d'aspirer que par une protection spéciale du Tien. Ce pronostic flatta agréablement les desseins ambitieux de l'eunuque.

Un gouvernement qui mécontentoit tout le monde, devoit nécessairement porter les esprits à se tirer de l'esclavage où l'eunuque les tenoit. Les peuples du Ssé-tchuen s'attroupèrent dans les montagnes, sous les drapeaux de Lan-ting-choui, de Yen-ping-ju & de Leao-hoeï., qui, se voyant à la tête de plus de cent mille hommes, ne pensèrent pas moins qu'à se rendre maîtres de l'empire ; ils prirent tous trois la qualité de prince, & des titres magnifiques, qui faisoient allusion au mauvais gouvernement des eunuques, qu'ils vouloient, disoient-ils, exterminer par ordre du ciel.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.
MING.
1509.
Ou-tſong.

Du côté de Ning-hia du Chen-ſi, Tchu-chi-fan, de la famille impériale & prince de Ngan-hoa, attentif à ce qui ſe paſſoit à la cour, eut des avis certains que Lieou-kin penſoit à mettre le comble à ſes crimes, en voulant placer ſa famille ſur le trône. Ce prince d'ailleurs ne manquoit pas d'ambition, & il n'étoit pas fâché de ſaiſir l'occaſion de tenter ſi la fortune ne l'éléveroit point au-deſſus du rang qu'il poſſédoit. Il avoit dans ſon voiſinage deux bacheliers nommés Sun-king-ouen & Mong-pin, dont l'extérieur n'intéreſſoit guere, mais avec leſquels il avoit des relations intimes. Flattés d'une liaiſon auſſi honorable, ces lettrés s'étudioient à chercher tout ce qui pouvoit faire plaiſir au prince, & ils l'appelloient ordinairement *Lao-tien-tſé*, ou *vénérable fils du ciel*, nom qui ne ſe donne qu'au ſeul empereur de la Chine.

Dans un de leurs entretiens ſur ce qui ſe paſſoit à la cour impériale, Sun-king-ouen dit au prince que le temps étoit favorable pour venir à bout de la plus importante affaire : le prince feignit de ne pas l'écouter ; mais quelques jours après il le fit appeller, & en buvant avec lui ils concertèrent les moyens de réuſſir.

Tchu-chin-hao, prince de Ning, auſſi ambitieux que celui de Ngan-hoa, & auſſi mécontent que lui du gouvernement des eunuques, chercha à ſe faire un parti en déclarant qu'il ne prenoit les armes que pour la défenſe de la famille impériale, que Lieou-kin & les autres eunuques vouloient opprimer.

La province de la cour, quoique ſurveillée par les eunuques, ne fut point exempte de troubles ; des bandes de voleurs à cheval, nommés *Hiang-ma*, armés d'arcs & de flèches & le ſabre au côté, couroient ſur les paſſans pour les dépouiller : ils ſe multiplièrent au point qu'on les vit s'aſſembler en corps d'armée,

d'armée pour assiéger les plus grandes villes & les forcer. Tant de révoltes auroient mis l'empire dans la dernière confusion, si Lieou-kin avoit continué plus long-temps à être maître du gouvernement; mais s'étant brouillé avec l'eunuque Tchang-yong, un des huit accusés, qu'il voulut éloigner de la cour, il se perdit lui-même.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1509. *Ou-tsong.*

Lieou-kin avoit déja tenté de faire reléguer Tchang-yong à Nan-king, sous prétexte d'y avoir un homme de confiance pour veiller sur les mandarins de cette ville; mais cet eunuque avoit paré le coup, & obtenu de rester à Pé-king. Lieou-kin ne voulut pas en avoir le démenti : à la première lune de la cinquième année de *Tching-té*, il insinua adroitement à l'empereur qu'il seroit à propos de placer Tchang-yong dans cette cour; OU-TSONG lui témoigna assez, en changeant de discours, que la proposition lui déplaisoit. Cependant, au sortir de cette audience, Lieou-kin publia que l'empereur envoyoit Tchang-yong à Nan-king, & alla lui annoncer lui-même cette commission : il le fit à l'instant sortir du palais, avec défenses aux gardes des portes de le laisser rentrer. Tchang-yong se plaignit de ce traitement à quelques eunuques, & dit que la justice exigeoit qu'on lui expliquât au moins les raisons pour lesquelles on l'éloignoit de la cour. Les eunuques, voyant leur dispute s'échauffer, s'entremirent pour les réconcilier; ils allèrent chercher Lieou-kin : mais les propos s'étant aigris, Tchang-yong tomba sur Lieou-kin à grands coups de poings, & l'auroit peut-être tué, si les autres ne les avoient séparés. L'empereur, informé de cette querelle, ordonna de les inviter tous deux à manger ensemble & à faire la paix; elle fut mise par écrit & signée de part & d'autre.

1510.

Les troubles des provinces, & principalement la révolte du

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1510. Ou-tsong.

prince de Ngan-hoa, commençoient à faire de la peine à la cour : Yang-y-ting, un des miniſtres d'état, imagina de ſe ſervir de Tchang-yong même pour perdre Lieou-kin, qui en étoit l'auteur. Cependant après la réconciliation qui venoit de ſe faire entre eux, il jugea la choſe difficile. Dans une conférence qu'il eut avec Tchang-yong, il lui préſenta l'occaſion favorable de ſe venger de ſon ennemi & de mériter de l'état, en le purgeant d'un ſcélérat qui le vexoit & le perdoit. Le miniſtre parvint à le déterminer à faire ouvrir les yeux à ſon maître ſur la conduite de ſon favori, & à chercher à le ſupplanter. Comme la révolte du prince de Ngan-hoa continuoit de faire ſenſation à la cour, l'empereur réſolut d'envoyer ſur les lieux un homme de confiance. Le miniſtre fit donner cette commiſſion à Tchang-yong, qui partit pour Ning-hia, d'où il revint le quinzième de la huitième lune. Ou-tsong lui fit l'honneur de l'aller recevoir à la porte de *Tong-hoa-men*, & lui permit de s'aſſeoir à terre en ſa préſence. Comme il étoit nuit, Lieou-kin étoit déja retiré ; ainſi Tchang-yong reſta ſeul avec l'empereur juſqu'à près de minuit, & eut toute liberté de lui parler de la conduite de Lieou-kin. Il commença par lui rendre compte de ſa commiſſion de Ning-hia, en lui peignant cette révolte comme capable d'ébranler l'empire ; enſuite il lui remit un manifeſte répandu par le prince de Ngan-hoa, qui contenoit dix-ſept chefs d'accuſation contre l'eunuque. L'empereur ne l'entendit pas avec plaiſir parler contre ſon favori : lui ayant fait donner une coupe de vin, il vouloit le congédier. Tchang-yong lui dit, avec attendriſſement : « Je n'aurai donc plus le bonheur de voir » Votre Majeſté ? » — « Eh que peut Lieou-kin, interrompit » l'empereur avec émotion ? » — « Se rendre maître de l'em- » pire, répartit Tchang-yong ». Ou-tsong demeura quelque

De l'Ère Chrétienne. *Ming.* 1510. *Ou-tsong.*

temps pensif; ensuite il fit appeller un officier de ses gardes, & lui ordonna d'aller sur le champ arrêter Lieou-kin. Cet eunuque voulut parler en secret à ses gens, mais l'officier l'en empêcha & le conduisit dans les prisons du palais. Le lendemain l'empereur donna ordre aux officiers de sa présence de l'interroger, principalement sur certains articles, tels que l'horoscope qu'il s'étoit fait tirer; les ordres supposés, qu'il avoit fait publier sans sa participation; les amas d'armes & de cuirasses; & afin de s'assurer de la vérité, il envoya faire des perquisitions chez lui: on y trouva deux cens quarante mille pains d'or, pesant dix *taëls* chacun; cinquante-sept mille huit cens *taëls* en monnoie, en tout vingt-quatre millions cinquante-sept mille huit cens *taëls* en or. Cinq millions de pains d'argent de cinquante *taëls* chacun, & quinze millions quatre-vingt-trois mille six cens *taëls* en monnoie, dont la somme totale en argent montoit à deux cens cinquante-un millions cinq cens quatre-vingt-trois mille six cens *taëls* ou onces chinoises (qui sont aux onces communes d'Europe comme seize à dix-huit). On y trouva encore deux mesures ou *téou* de pierres précieuses, deux cuirasses d'or, trois mille anneaux & crochets de même métal; quatre mille cent soixante-deux ceintures ornées de pierres précieuses; cinq cens grands plats ou bassins d'or; quatre mille cuirasses ordinaires; cinq cens grands arcs, plusieurs milliers de moindre grandeur, ainsi que des flèches, des habits sans nombre, & des meubles dont la beauté & la magnificence égaloient ceux des palais de l'empereur.

A la vue de tant de richesses & d'armes offensives & défensives, l'empereur ne douta plus qu'il n'eût dessein de se révolter; il le fit conduire dans les prisons du tribunal des crimes, & ordonna qu'on lui fît son procès suivant la rigueur des loix.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1510. *Ou-tsong.*

Le jour qu'il fut interrogé, il parut au milieu des grands & des censeurs de l'empire avec une impudence sans égale. Li-hien, président des censeurs, lui ayant demandé pourquoi il cherchoit à porter le peuple à la révolte, cet eunuque fit un grand éclat de rire, & répondit, d'un ton ironique, qu'ils avoient bonne grace de ne lui parler que du peuple, tandis qu'eux-mêmes lui devoient les places qu'ils occupoient & que la cour & les provinces étoient remplies de ses créatures. Tsaï-tchin, un des gouverneurs de l'empereur, indigné de son insolence, lui dit que ce n'étoit point par son canal qu'il avoit obtenu son emploi, mais qu'il le devoit à l'honneur d'être allié à la famille impériale; ensuite il lui demanda pourquoi il avoit été si attentif à ne placer que de ses créatures dans les premières charges de l'état, & pourquoi il avoit fait un si grand amas d'armes & de cuirasses? Le perfide eunuque répondit effrontément que c'étoit pour le service de l'empereur. « S'il étoit vrai, reprit Tsaï-tchin, d'où vient preniez-vous tant » de soin de cacher ces armes dans votre maison? deviez-vous » craindre qu'on sût à quel usage vous les destiniez »? A cette question Lieou-kin baissa la tête & rabattit beaucoup de sa fierté; mais lorsque Tsaï-tchin lui fit lecture de trente chefs d'accusation, dont il ne pouvoit disconvenir, il se mit à pleurer & implora la clémence de ses juges. Ses crimes étoient trop évidens pour mériter aucun pardon. On le fit mourir dans la prison même, parce qu'on craignit que ses partisans n'entreprissent de le sauver. Sa tête fut exposée sur un poteau & son corps jetté au milieu des rues: la populace le mit en pièces. Ses complices, dont on fit une recherche, ses frères & ses fils adoptifs furent punis comme rebelles & leurs familles éteintes. L'empereur fit grace à ceux que l'ambition de s'élever avoit

attachés à son parti ; cependant ils perdirent leurs charges : les plus coupables furent exilés, & les autres réduits au rang du peuple ; de ce nombre étoient trois ministres d'état, trois présidens de tribunaux, plusieurs assesseurs & censeurs de l'empire, & un grand nombre de mandarins des provinces. La clémence de l'empereur ne fit point rentrer dans le devoir ceux qui avoient pris les armes contre le gouvernement.

De tous les partis qui s'élevèrent, celui du prince de Ngan-hoa, quoique le plus redoutable à la cour, fut néanmoins le plutôt détruit par la sage conduite de Kieou-yueï, officier subalterne. Cette révolte avoit pris naissance à Ning-hia, & avoit été concertée entre le prince & deux lettrés. Sun-king-ouen, l'un de ces deux lettrés, fut celui qui travailla avec plus d'ardeur & d'efficacité à la fomenter : il eut l'adresse d'y faire entrer Ho-kin & Tchéou-ngan, officiers généraux, à l'aide desquels il se saisit de Ngan-hoa-fou, dont ils tuèrent le vice-roi. Le général Kiang-han & plusieurs autres officiers de marque levèrent aussi, en faveur du prince de Ngan-hoa, l'étendard de la révolte, & répandirent un manifeste, contenant dix-sept chefs d'accusation contre Lieou-kin. S'étant mis en campagne, ils s'emparèrent du pays de Yng-tchéou & semèrent tellement l'épouvante dans le Chen-si, qu'au seul nom du prince de Ngan-hoa tout se soumettoit sans résistance. Cette rapidité de succès persuada au prince qu'il pourroit facilement se rendre maître de Ning-hia ; mais Kieou-yueï, qui commandoit dans la place en l'absence du gouverneur, avoit pris des mesures pour éteindre cette révolte. Le prince, dans l'idée que cet officier n'hésiteroit point à se ranger sous ses drapeaux, le fit inviter à le venir joindre à la tête de sa garnison. Kieou-yueï se mit en effet en marche avec une armée, & vint camper assez près

De l'Ère Chrétienne, Ming. 1510. Ou-tsong.

du prince. Celui-ci ne doutant plus qu'il ne vînt se donner à lui, alla, suivi de quelques-uns de ses principaux officiers & d'une foible escorte, le trouver dans son camp. Ce fidèle serviteur les fit envelopper de toutes parts, & leur ordonna de mettre bas les armes. Quoique pris au dépourvu & en si petit nombre, ils voulurent cependant se défendre & chercher à se faire jour les armes à la main ; mais après avoir perdu Sun-king-ouen & dix autres de ses gens, le prince & toute sa suite furent faits prisonniers. Kieou-yueï les fit conduire à la cour, où ils subirent le supplice dû aux rebelles. La prise du prince jetta l'épouvante dans son camp, & ses troupes se dissipèrent d'elles-mêmes.

Les rebelles du *Ssé-tchuen* donnèrent plus de peine que le prince de Ngan-hoa. Ils n'avoient à leur tête que des gens du peuple, & on en faisoit peu de cas ; cependant on vit dans la suite qu'ils savoient se défendre & forcer des villes avec autant de bravoure & de conduite que de bons généraux. Du *Ssé-tchuen* ils passèrent dans le Chen-si, où ils mirent à feu & à sang les villes, les bourgs & les villages de la dépendance de Han-tchong-fou. Lin-tsun, vice-roi de la province, marcha contre eux, & les joignit devant Tong-kiang-hien, qu'ils assiégeoient ; il leur tua six mille hommes, & fit prisonnier Leao-hoeï, un de leurs chefs, Lang-ting-chouï s'enfuit avec les débris de son armée du côté de Hong-keou, où s'étant réunis aux rebelles que commandoit Yen-pen-ju, ils reprirent ensemble la route du *Ssé-tchuen*.

La bataille de Tong-kiang fit juger à Lin-tsun qu'il ne lui seroit pas facile d'éteindre cette révolte avec ses seules forces. De concert avec Hong-tchong, président du tribunal des crimes, envoyé par la cour avec un plein pouvoir, il manda

les troupes des provinces voisines : cependant, sans attendre qu'elles fussent toutes arrivées, ils allèrent ensemble chercher les rebelles. Hong-tchong les fit sommer de rentrer dans le devoir, en les menaçant de toute la sévérité des châtimens, s'ils persistoient dans leur désobéissance. Lang-ting-chouï & Yen-pen-ju, leurs chefs, répondirent qu'ils étoient prêts à mettre bas les armes, pourvu qu'on leur donnât des mandarinats de *Tchi-hien* ou gouvernemens de villes du troisième ordre ; mais qu'ils se croyoient en état de ne pas craindre les menaces qu'on leur faisoit. Hong-tchong n'hésita point à leur promettre tout ce qu'ils voulurent ; cependant comme il jugea par leur réponse qu'ils n'avoient aucune intention de rentrer dans la soumission, il eut recours à la ruse : il leur tendit un piége, & les prit l'un & l'autre ; alors il fit attaquer leur camp, qui, dépourvu de ses chefs, se dissipa. Les vieillards & les infirmes tombèrent seuls entre les mains des impériaux.

Les fuyards se voyant hors de danger se rallièrent peu à peu, & élurent pour chef Leao-ma-tsé, qui les conduisit dans la province de Koué-tchéou. Là ils se joignirent à un autre rebelle nommé Fang-ssé, qui, avec Gin-hou-tsé & Ma-leou-eulh, avoient rassemblé un grand nombre de vagabonds, à la tête desquels ils causoient des ravages affreux. Fang-ssé, fier de voir son armée grossie par un renfort aussi considérable, ne crut plus le Koué-tchéou digne de ses exploits : il passa dans le Ssé-tchuen, & publia de tous côtés qu'après qu'il se seroit rendu maître de Kiang tsin, de Tchong-king, de Lu-tchéou & de Su-tchéou, il iroit à Tching-tou, dont il vouloit faire la capitale du royaume qu'il se proposoit de fonder.

Lin-tsun étoit alors à Kiang-tsin, le général Kao-tsong-hi à Lu-kiang, l'eunuque Hoeï-hing à Tching-tou, & le censeur

De l'Ere Chrétienne.
Ming.
1511.
Ou-tsong.

Ouang-lun à Tchong-king ; ils ne s'attendoient pas que Fang-ſſé osât entrer dans le Sſé-tchuen, ni entreprendre d'en faire la conquête ; cependant ce chef des rebelles trouvant les paſſages preſque dégarnis, les força aiſément, & pouſſa juſqu'à Kiang-tſin, qu'il ſe mit en devoir d'attaquer ; mais Lin-tſun le reçut ſi vertement, que dès le ſecond jour il fut contraint de ſe retirer. Pour ſe venger de cet affront il tomba ſur quatre piquets des troupes impériales, qu'il battit & diſperſa.

Animé par ce petit ſuccès, Fang-ſſé retourna à Kiang-tſin, réſolu de s'en rendre maître à quelque prix que ce fût. Lin-tſun avoit prévu qu'il prendroit ce parti, & avoit preſſé les autres généraux de le venir joindre ; de ſorte que les rebelles ſe virent preſque dans un même jour environnés d'ennemis. Ils furent obligés de lever le ſiége & de ſe réunir en corps d'armée, afin d'être plus en état de ſe battre ſi on les attaquoit. Lin-tſun, dégagé du ſiége, ſortit avec une partie de la garniſon ; & après ſa jonction avec les troupes auxiliaires, il attaqua les rebelles. Ceux-ci ſoutinrent en braves les efforts des impériaux, juſqu'à ce que Gin-hou-tſé, un de leurs commandans, ayant été tué, ils commencèrent à plier : deux mille hommes des leurs reſtèrent ſur la place, & près de quatre mille furent faits priſonniers. La femme de Fang-ſſé fut de ce nombre ; ce général déſeſpéré de ſa perte, revint à la charge & battit à ſon tour les impériaux : il tua trois de leurs officiers généraux, reprit ſa femme, & ſans ſe mettre en peine de l'honneur de la victoire, il conduiſit ſon armée dans le pays de Sſé-nan, ſans que les impériaux oſaſſent le pourſuivre.

1512.

L'année ſuivante il alla ravager le département de Nan-tchuen. Kao-tſong-hi, vice-roi du *Sſé-tchuen*, le battit ſi complettement, que toute ſon armée fut diſperſée, & que lui-même

ſur

ſur le point d'être pris, n'échappa qu'en ſe déguiſant & en changeant de nom.

De tous ces rebelles, ceux qui cauſoient le plus d'inquiétude à la cour étoient les voleurs à cheval, appellés *Hiang-ma*, qui s'étoient réunis en corps, & avoient mis à leur tête Lieou-léou & Lieou-tſi, deux officiers déterminés. Bien-tôt ils virent leur troupe groſſie par Tſi-yuen-min, Li-long, Yang-hou & Tchu-tſien-ou, tous chefs de *Hiang-ma*, qui leur amenèrent beaucoup de monde : ces brigands allèrent enſemble inſulter Ouen-ngan. Un bachelier de cette ville nommé Tchao-ſoui, d'une force extraordinaire, & plus propre à manier le ſabre que le pinceau, ſe défendit très-bien; cependant il ne put les empêcher de lui enlever ſa femme. Pénétré de douleur, il alla ſeul les armes à la main pour la délivrer; mais accablé par le nombre, il fut pris & conduit à Lieou-léou & à Lieou-tſi. Ces deux rebelles charmés de ſa bravoure, lui proposèrent de prendre parti avec eux. Le bachelier fit d'abord quelque difficulté, retenu par la crainte de ſe déshonorer; mais enfin il ſe laiſſa gagner, à condition qu'on lui permettroit de retourner à ſa maiſon, pour engager ſes deux frères Tchao-fan & Tchao-hao à le ſuivre : il tint parole, & leur amena en effet ſes deux frères avec un renfort de cinq cens hommes. Ces rebelles diviſés en pluſieurs corps, parcoururent & déſolèrent le Pé-tchéli, le Chan-tong, le Ho-nan & le Kiang-nan : ils ſe rendirent en peu de temps ſi formidables, que les villes ouvroient leurs portes pour ne pas éprouver leur cruauté, qui alloit à l'excès dès qu'on faiſoit réſiſtance. En entrant dans une ville ils ſe ſaiſiſſoient d'abord des mandarins, à qui ils ne faiſoient aucun mal s'ils conſentoient ſe joindre à eux; s'ils réfuſoient ils étoient ſûrs de perdre la vie : un grand nombre périrent

victimes de leur fidélité. Les chevaux dévinrent si rares dans ces provinces par la grande quantité de ceux qu'ils enlevèrent, que la cavalerie de l'empereur ne pouvoit s'en procurer : on envoya contre eux plusieurs armées, qui, le plus souvent, eurent du dessous.

La cour instruite que les rebelles du Pé-tchéli n'avoient pas au-delà de quarante à cinquante mille hommes, en fit marcher contre eux quatre-vingt mille, sous le commandement de Mao-kin, ancien officier, avec ordre de ne faire quartier qu'au seul Lieou-tsi & de l'amener à Pé-king. Mao-kin avoit beaucoup d'expérience, mais trop prévenu en sa faveur, il méprisa son ennemi. Après une marche forcée, sachant les rebelles près de Tching-ting, il les fit attaquer tout en arrivant, sans donner le temps à ses troupes de se reposer. Lieou-tsi le reçut avec beaucoup de bravoure & le fit reculer. Les impériaux, excédés de fatigues, se laissèrent égorger : plus de dix mille des leurs restèrent sur le champ de bataille, & un égal nombre passa du côté des rebelles.

Après avoir rassemblé les débris de son armée, Mao-kin retourna à la cour : il ne fut point puni comme il le méritoit, parce que l'eunuque Kou-la-yong, le principal auteur de cette expédition, le protégeoit.

Lieou-tsi enflé de sa victoire s'approcha de la cour, & força les villes de Si-tching, de Hiong-hien, de Ting-hing, de Ngan-sou, de Y-tchéou, de Laï-choui & de Lan-hiang ; il ravagea les environs de Pé-king, & eut l'audace de piller les faux-bourgs de cette capitale de l'empire. La cour déja consternée de la perte de la bataille de Tching-ting, le fut encore plus à l'approche des rebelles ; l'empereur même pensoit à quitter Pé-king pour se mettre en sûreté : cependant par le conseil de gens

sages, il resta & envoya ordre aux généraux du Léao-tong de venir promptement à son secours.

Lieou-tsi informé que plus de cent mille hommes étoient en marche pour s'opposer à ses progrès, prit la route du midi & entra dans le Chan-tong, portant le ravage dans tous les endroits par où il passoit; il alloit joindre Tchao-foui, qui étoit dans le Ho-nan occupé au siége de Tang-hien. Tchao-foui resta vingt-huit jours devant cette place sans pouvoir la réduire. Contraint de se retirer, il laissa pendant quelque-temps reprendre haleine à son armée, composée, à ce qu'il publioit, de plus de cent trente mille hommes, & il se porta successivement devant Siang-yang, Li-yang, Soui-tchéou, Sin-yé, où il fut très-mal reçu : la seule ville de Pi-yang ne put résister à ses attaques, & il se vengea sur elle de l'affront qu'il avoit essuyé devant les autres places.

Les différens échecs que reçut Tchao-foui dans le Ho-nan, furent comme le prélude de la ruine des *Hiang-ma*. Le général Pong-tçé, vice-roi du Léao-tong, envoyé contre lui avec Kieou-yueï & une partie des troupes du Léao-tong, l'ayant rencontré à Si-ho-hien, lui livra bataille & lui tua plus de deux mille hommes; il lui prit un très-grand nombre de chevaux & de mulets. Pong-tçé le poursuivit l'épée dans les reins, & & le contraignit de passer du Ho-nan dans le Hou-kouang, où il ne fut pas plus heureux que dans l'autre province; les mandarins & les soldats encouragés par le succès qu'avoient eu les troupes impériales dans le Ho-nan, allèrent au-devant des rebelles avec beaucoup d'ardeur, & les battirent par-tout : ils les pressèrent si fort, que Tchao-foui ne sachant comment se tirer d'affaire, se travestit en bonze & se fit couper la barbe & les cheveux pour n'être pas connu. Comme il prit la route du Kiang-si, deux

soldats de Vou-tchang nommés Tching & Tchao-tchong, le voyant passer crurent remarquer en lui quelque chose qui n'annonçoit pas un bonze *Ho-chang* : ils le suivirent jusqu'à l'hôtellerie où il descendit, & leurs soupçons s'étant confirmés, ils ne doutèrent point qu'il ne fût un des chefs des rebelles. Ils se saisirent de lui & le menèrent aux mandarins, qui l'envoyèrent à Pé-king, où il fut exécuté.

Lieou-léou & Lieou-tsi n'eurent pas un succès plus heureux. En sortant de Pé-tchéli ils entrèrent dans le Chan-tong, & marchèrent vers Teng-tchéou & Laï-tchéou, où ils trouvèrent plus de résistance qu'ils ne croyoient. Les troupes du Léao-tong étant arrivées à Pé-king, on les divisa en deux corps, dont l'un, sous les ordres de Pong-tçé, fut envoyé dans le Ho-nan, & l'autre dans le Chan-tong. Ce dernier, commandé par Lou-hoan, brave officier estimé du soldat, joignit les rebelles près de Tcheng-tchéou, leur tua deux mille trois cens hommes, & fit un grand nombre de prisonniers. Lieou-léou, Lieou-tsi & Tsi-yen-min leurs chefs, s'enfuirent avec trois cens hommes seulement, & n'eurent d'autre ressource que d'aller joindre ceux qu'ils croyoient encore dans le Ho-nan & en état de les soutenir ; mais apprenant leur déroute, ils se retirèrent dans le Hou-kouang, où ayant ramassé leurs soldats fugitifs, ils furent quelque-temps à courir çà & là comme des bandits. Poursuivis sans relâche par les troupes impériales, ils se sauvèrent sur les bords du Kiang ; s'étant emparés d'un grand nombre de barques, ils pillèrent depuis Vou-tchang, capitale du Hou-kouang, jusqu'à l'endroit où ce fleuve se jette dans la mer. Le Kiang, qu'on voyoit auparavant couvert d'une infinité de barques pour le commerce, ne fut plus qu'infesté de leurs pirateries.

Après qu'ils eurent rodé dessus pendant plus de deux mois, un jour qu'ils étoient tous rassemblés près de Tong-tchéou du Kiang-nan, un grand vent les obligea de descendre à terre : quelques soldats des troupes impériales les ayant apperçus en donnèrent avis. On les laissa débarquer tranquillement, après quoi on les fit charger avec tant d'action, que Lieou-tsi se précipita dans l'eau & se noya ; Tsi-yen-min fut tué d'un coup de sabre ; les autres qui étoient à terre périrent par le fer ou dans le fleuve ; ceux qui étoient restés sur les barques, après avoir essuyé une violente tempête, allèrent échouer contre les rochers de Tong-tchéou : telle fut la fin de la révolte des *Hiang-ma*, qui coûta beaucoup de sang & de dépenses à l'empire.

1513.

L'année suivante l'empereur envoya Pong-tçé dans le Ssé-tchuen éteindre les restes de la révolte. Ce général termina cette expédition en moins d'un mois ; Leao-ma-tsé, alors chef de ces rebelles, fut fait prisonnier & puni du dernier supplice. Pong-tçé eut pour récompense le gouvernement de cette province.

Les disputes entre les Tartares sur la possession de *Hami* recommencèrent : Mansour, qui se qualifioit de *Sultan*, envoya un de ses officiers à la cour impériale prêter hommage & demander qu'on mît Tchin-tiémour, son frère, en possession du pays de *Hami*. Le tribunal de la guerre, à qui cette affaire fut renvoyée, décida que Tchin-tiémour abandonneroit *Hami* & retourneroit à *Turfan*. Yenképoula, qui n'étoit point d'avis qu'on s'en tînt à cette décision, non plus que Siéhousien & Manlahassan, opinèrent à ce que Tchin-tiémour ne renonçât point à ses prétentions sur *Hami* : ils conseillèrent encore d'engager Mansour à inviter Païalan à se déclarer contre l'em-

pire. Païalan, qui ne s'occupoit que de ses plaisirs, se laissa aisément gagner : cependant Yenképoula, qu'il chargea de la conduite de cette affaire, se sauva à Sou-tchéou, pour ne pas être forcé de s'en mêler.

A la huitième lune, Païalan quitta la ville & les états de *Hami*, en déclarant qu'il ne reconnoissoit plus la dépendance de la Chine, & se retira à *Turfan*. Mansour envoya Hotché-tatchiting, Siéhousien & Manlahassan se saisir du sceau d'or, & prendre possession de la capitale & de son territoire, tandis que d'un autre côté il chargea Hotchémahémou d'aller à Kan-tchéou recevoir les présens que la Chine avoit coutume de faire tous les ans au prince de *Hami* & à ses sujets.

Les différentes hordes de *Hami* donnèrent avis aux mandarins des frontières de la défection de leur prince, & demandèrent qu'on leur envoyât des troupes.

Tchao-kien, vice-roi du Chen-si, trompé par Mansour, lui remit les présens ordinaires, auxquels il joignit plusieurs pièces de brocard. L'officier chargé de les porter, trouva Mansour occupé à garnir de troupes les villes de la dépendance de *Hami* ; & Tchin-tiémour faisoit courir le bruit que la famine avoit fait périr une infinité de monde dans le Chen-si : il apprit encore que Mansour, Hotchétatchiting & Yamoulan levoient des troupes dans le dessein d'aller à Kan-tchéou. Ces nouvelles

1514. firent retourner l'envoyé sur ses pas. Le vice-roi du Chen-si, instruit par son officier des préparatifs des Tartares, en donna avis à la cour, & se disposa à les recevoir s'ils venoient l'attaquer. Ses préparatifs furent inutiles, & les Tartares, soit qu'ils sussent que leur dessein étoit éventé, ou qu'ils craignissent de ne pas réussir, restèrent tranquilles.

1515. La cour mécontente de Tchao-kien, donna ordre à Pong-

tçé, gouverneur du Ssé-tchuen & du Chen-si, de se rendre à Kan-tchéou & de travailler à redonner la paix au pays de *Hami*. Pong-tçé instruit des forces de Mansour, jugea qu'il valoit mieux tenter la voie de négociation que de recourir aux armes. Il lui fit porter deux mille pièces de soie & de toile, & chargea Sié-housien de faire entendre aux *Turfan* qu'on ne prenoit cette voie qu'afin de prévenir les maux dont ils étoient menacés. Mansour voyant ce qu'on lui offroit osa demander davantage, & dit qu'à ces conditions il renverroit le sceau d'or de *Hami*. Cependant Pong-tçé faisoit des préparatifs pour le mettre à la raison : Mansour qui en fut averti, rendit le sceau & évacua le pays de *Hami*. Pong-tçé retourna à la cour, où il étoit mandé.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1515. *Ou-tsong.*

Après son départ, Tchao-kien jugeant qu'il n'avoit plus rien à craindre du côté de *Hami*, remit le soin du gouvernement de Kan-tchéou & de Sou-tchéou entre les mains de Li-koen, trésorier général de ce département, & retourna dans le Chen-si. Mansour qui cherchoit l'occasion de renouveller la querelle, fit demander à Li-koen de déterminer les limites de *Hami* & de *Turfan*. Comme ce vice-gouverneur étoit peu au fait de cette affaire, & qu'il n'avoit d'ailleurs aucun pouvoir, il se contenta de lui faire porter deux cens pièces de soie mêlée, en lui faisant dire de renvoyer Païalan à *Hami* & de lui rendre ses états; mais il retint Houtoulou & Satchor, envoyés de Mansour. 1516.

Le prince de *Turfan* irrité de la détention de ses officiers, envoya Hotchétatchiting & Yamoulan se saisir de nouveau de *Hami*, tandis qu'à la tête de dix mille chevaux il s'approcha des frontières de la Chine, & vint camper près des murs de Sou-tchéou. Mansour comptoit sur les Mahométans de *Hami*, avec lesquels il avoit des intelligences; mais la trahison ayant

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1516. *Ou-tsong.*

été découverte, Tchin-kiéou-tchéou fit arrêter ces Mahométans avec Chépayenta leur chef, & les fit mourir; il parvint à engager les Tartares *Ouala* à entrer ſur les terres de Manſour, à qui ils enlevèrent en effet trois villes; invaſion qui obligea Manſour à décamper pour aller défendre ſes propres états. Tchin-kiéou-tchéou le fit pourſuivre juſqu'à Koua-tchéou; un autre détachement commandé par Sié-houſien, alla dans le pays de *Hami* pour en chaſſer les *Turfan*, mais il revint ſans avoir rien pu faire. Manſour chercha encore à amuſer les Chinois par des propoſitions de paix, & ne renvoya point Païalan à *Hami*; alors la cour ſe détermina à rompre toute communication avec les Tartares de l'oueſt.

1517. L'an 1517 (1), douzième de *Tching-té*, Kiang-ping de Suen-hoa-fou, qui de petit mandarin d'armes étoit parvenu à être le favori de l'empereur, l'engagea à faire un voyage ſur les frontières du nord, uniquement pour procurer à ſa patrie l'honneur de recevoir ſon maître, & afin de montrer à ſes compatriotes la faveur où il étoit monté. Les grands lui repréſentèrent inutilement les dangers de ce voyage relativement à ſa ſanté, qui étoit foible, & au voiſinage des Tartares, naturellement inquiets & entreprenans. Il ſortit par Ku-yong & ſe rendit à Suen-hoa-fou; de-là il prit, en chaſſant, la route de Taï-tong. Pendant cette chaſſe, qui dura vingt-ſept jours, il eſſuya des grêles ſi fortes, que pluſieurs des gens de ſa ſuite en furent tués. Ce prince étant averti que les Tartares aſſemblés au nombre de quarante à cinquante mille avoient deſſein de venir l'attaquer, laiſſa les troupes qu'il avoit menées avec lui

(1) Cette même année, Fernand Pérez d'Andrade, Portugais, arriva à Canton; il eſt le premier des Européens, depuis le rétabliſſement du commerce avec les Occidentaux, qui ait abordé en Chine.

pour

pour leur faire tête, & reprit la route de Pé-king. A son retour il reçut une foule de placets de la part des mandarins des deux cours, par lesquels ils demandoient la tête de Kiang-ping, pour l'avoir exposé à une infinité de dangers & aux insultes des Tartares; mais loin de punir son favori, il le récompensa libéralement de l'attention qu'il avoit eue à lui procurer dans ce voyage tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Aussi-tôt que les cérémonies & les réjouissances de la nouvelle année furent finies, il retourna vers le nord faire une partie de chasse semblable à celle de l'année précédente; la mort de l'impératrice Ouang-chi son ayeule, arrivée à la deuxième lune, l'obligea de revenir à la cour. Deux mois après on porta le corps de cette princesse à la sépulture, & l'empereur saisit cette occasion pour faire une nouvelle partie de chasse; il prit la route de Hoang-hoa-tchin, de Mi-yun-hien & du pays au nord de Pé-king, qu'il parcourut en chassant.

A la sixième lune, on apprit de Ning-hia que les Tartares paroissoient avoir dessein de faire quelque course de ce côté-là. L'empereur signifia qu'il marcheroit en personne contre eux, & qu'il ne vouloit point d'autre titre que celui de grand général: il nomma Kiang-ping son lieutenant. Les ministres d'état étonnés d'une résolution aussi bizarre, eurent le courage de lui représenter que les mauvais conseils l'exposeroient à déshonorer sa famille, & même à perdre sa couronne. Ce prince sourd à leurs remontrances, ordonna quelques jours après à Léang-tchu de faire les provisions de fourage nécessaires à son armée. Le ministre répondit que la chose étoit facile; mais qu'il doutoit fort que cette expédition valût le fourage qu'on y consommeroit. Voyant que cette réponse avoit choqué son souverain, le ministre mit son bonnet à terre, & les larmes aux yeux

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. MING. 1518. Ou-tsong.

il dit qu'il ne pouvoit, aux dépens de son honneur, approuver une expédition dangereuse, & que quand il devroit lui en coûter la tête il la blâmeroit toujours.

Malgré la fermeté & la sagesse de ces représentations, l'empereur partit de la cour à la septième lune avec une nombreuse armée, & sortit par Ku-yong-koan : il employa presque tout le temps de la campagne à chasser dans le pays de Suen-hoa-fou & de Taï-tong, au nord de la grande muraille, jusqu'à la dixième lune, qu'il se mit en marche par Pien-téou-koan pour passer le Hoang-ho; de là il se rendit à Yu-lin, d'où il ne revint à Pé-king qu'à la deuxième lune de l'année suivante.

Pendant que ce prince s'occupoit à chasser à la tête de son armée, les Tartares entrèrent dans le Chen-si sur la fin de la septième lune & ravagèrent les départemens de Kou-yuen, de Lin-tao, de Kong-tchang, où ils mirent tout à feu & à sang : ils se retirèrent chargés de butin, emmenant avec eux un grand nombre de femmes & de jeunes gens.

1519.

A peine l'empereur étoit-il arrivé à Pé-king, que Kiang-ping lui proposa d'aller à Nan-king, à Sou-tchéou & à Hang-tchéou, pour jouir à son retour de la promenade sur le Kiang & sur le Han. OU-TSONG accepta avidemment cette partie de plaisir; mais les mandarins des tribunaux témoins du mécontentement du peuple, & instruits que Tchu-chin-hao, prince de Ning, de la famille impériale, ne cherchoit qu'une occasion de se révolter, lui firent les représentations les plus vives. S'étant assemblés à ce sujet au palais, Lou-hoan, président du tribunal des mandarins, qui étoit dans les intérêts du prince de Ning, essaya de les en empêcher. Malgré ce qu'il pût leur dire, ils adresserent en corps le placet suivant : « On publie que Votre Majesté entreprend les voyages qu'elle fait pour tenir

» en respect les gouverneurs des provinces ; ce soin est digne » d'elle, mais il ne devroit pas lui faire quitter l'auguste titre » d'empereur, pour ne prendre que celui de sujet sous le nom » de *grand général d'armée.* Si dans ces voyages elle vient à rencontrer quelque prince du premier ordre, ira-t-elle lui faire » la cour comme tout général d'armée y est obligé suivant » l'étiquette dûe à ce rang ? Depuis quinze ans que Votre Majesté habite avec l'impératrice son épouse, elle n'en a point de » fils ; & ce défaut de postérité mâle a été, dans tous les temps, » d'une conséquence extrême pour l'empire : les grands n'osent » en parler, les petits ne l'ignorent pas, mais leur zèle ne sauroit pénétrer jusqu'à Votre Majesté. Un prince de votre sang » travaille sourdement à se faire un parti dans le Kiang-si pour » vous enlever la couronne, & ceux qui approchent de votre » auguste personne, n'ont pas le courage de l'en avertir. Ces » lâches courtisans s'étudient à lui cacher ce qui pourroit lui » faire de la peine, tandis que le salut de l'état & la fidélité » qu'ils doivent à leur souverain, devroient leur faire sacrifier » généreusement toute considération de leur fortune. Au lieu » d'exciter Votre Majesté à faire des voyages si contraires à » sa santé & à sa gloire, ne devroient-ils pas l'aider à pacifier » les esprits & à pourvoir de bonne heure à assurer le trône » dans son auguste famille ? La vérité & le zèle nous dictent » ces remontrances ; nous mériterions d'être punis si nous » n'élevions pas la voix, en voyant notre maître en danger de se » perdre par le silence criminel de ceux que le devoir de leurs » charges oblige de l'avertir ». A la lecture de ce placet, l'empereur ne fut plus maître de sa colère ; il ordonna à Kiang-ning de faire conduire six des principaux de ces mandarins dans les prisons des tribunaux, *Tong-tchang* & *Si-tchang* comme

soupçonnés de révolte ; il en condamna cent sept à rester à genoux pendant cinq jours de suite devant la première porte du palais. Trente autres furent arrêtés & mis dans les prisons publiques.

Le lendemain ce prince se repentit de sa précipitation : il fit élargir les six mandarins prisonniers, & commua leur peine en celle d'être à genoux devant la porte du palais avec les autres. Frappé de ce qu'ils disoient dans leur placet contre le prince de Ning, il consulta ses ministres, & principalement Yang-ting-ho, qui fut d'avis que, sous prétexte de féliciter ce prince sur l'anniversaire de sa naissance, on envoyât un des grands avec le vice-roi, le trésorier général & le juge criminel de la province pour l'arrêter & le faire conduire, sous une escorte sûre, à Péking. Lin-hoa, chargé de la commission, publia à son arrivée à Nan-tchang qu'il venoit célébrer l'anniversaire du prince. Celui-ci, qui se sentoit coupable, soupçonna qu'on avoit des desseins contraires à sa liberté, & Lieou-yang-tching & Lieou-ki, deux licentiés qu'il avoit engagés dans ses intérêts, l'ayant confirmé dans ses soupçons, ils concertèrent de prévenir la cour & de faire arrêter ses envoyés.

Le lendemain, jour de l'anniversaire de sa naissance, le prince fit mettre plusieurs centaines de soldats sous les armes. Lorsqu'il fut placé sur l'estrade qu'il avoit fait élever pour recevoir l'hommage des mandarins, le vice-roi Sun-soui, qui étoit à leur tête, le salua suivant le cérémonial observé pour les princes du premier ordre. Le prince cherchant à le sonder, lui dit qu'il avoit un ordre secret de l'impératrice mère de lever des troupes pour protéger l'empire. Comme le vice-roi demandoit qu'on lui montrât cet ordre, le prince lui répondit qu'il devoit l'en croire sur sa parole ; il ajouta que son dessein

étoit d'aller à Nan-king, & qu'il comptoit qu'il ne refuseroit pas de le suivre. Sun-soui le regardant avec des yeux pleins de feu, répliqua qu'il n'y avoit pas deux soleils au ciel, & qu'un sujet ne pouvoit servir deux maîtres à la fois : le prince piqué de ce refus, ordonna à ses gens de le charger de chaînes. Cette violence effraya les autres mandarins ; le seul Hiu-koué, juge criminel, osa élever la voix, & lui demanda avec fermeté, si après s'être déclaré rebelle, il auroit la hardiesse de faire mourir Sun-soui, qui étoit un des grands de l'empire. S'adressant ensuite à ce vice-roi, il dit qu'il étoit inutile de faire aucune représentation au prince, dont le parti étoit pris depuis long-temps. Le prince le fit aussi arrêter, & ordonna de les mettre à mort l'un & l'autre hors de la porte *Hoeï-min-men.* Hiu-koué marcha au supplice avec intrépidité, ne cessant d'exhorter les soldats & le peuple à délivrer l'empire d'un rebelle indigne d'un rang qu'il déshonoroit par un crime qui le conduiroit à perdre honteusement la vie. Le peuple témoigna de l'indignation en voyant périr ces deux mandarins, victimes de leur fidélité. Le prince après avoir inutilement tenté de gagner les autres, les fit conduire dans les prisons au nombre de douze : deux d'entre eux se laissèrent mourir de faim.

Après cet éclat, le prince n'ayant plus rien à menager, prit le titre d'empereur de la Chine, & voulut que les années de son règne fussent appellées *Tching-té*, comme celles de l'empereur régnant, mais avec des caractères différens, quoiqu'ayant le même son. Il fit Li-ssé-ché & Lieou-yang-tching ses ministres, & nomma Ouang-lun président du tribunal de la guerre. Il envoya Lou-pé & Ouang-tchun rassembler des troupes, & donna ordre à Min-eul-ché-ssé & à Ou-ché-san,

chefs de bandits, de s'emparer de Nan-kang & de Kiéou-kiang, deux postes qui lui étoient nécessaires pour avoir le chemin de Nan-king libre.

Ouang-cheou-gin, commandant général des troupes du Kiang-si, étoit absent lorsque le prince leva le masque. Ce général étoit allé dans le Fou-kien éteindre un commencement de révolte; mais étant revenu dans son département au bruit de celle du prince, il se mit en devoir de rétablir la tranquillité dans ces quartiers, comme il avoit fait dans le Fou-kien: cependant il y trouva plus de difficulté qu'il ne pensoit. Tandis qu'il rassembloit à Ki-ngan les troupes de la province, le prince descendit sur des barques & entra avec soixante mille hommes, qu'il annonçoit monter à cent mille, dans le lac Po-yang: côtoyant le Kiang, il prit terre près Ngan-king, dont il entreprit de se rendre maître. Tchang-ouen-kin, qui en étoit gouverneur, secondé par Yang-tsoui & Tsiao-ouen, fit serment de ne rendre la place qu'avec la vie, & lui opposa une vigoureuse résistance. S'étant voulu servir d'un certain Pan-pong, dont la famille tenoit un rang distingué dans cette ville, pour engager les habitans à se donner à lui, il lui fit écrire une lettre à ses parens. Tsiao-ouen, entre les mains de qui elle tomba, la mit en pièces & en jetta les morceaux au pied des murailles, où Pan-pong s'étoit avancé dans le dessein d'exhorter ses compatriotes à se soumettre au prince. Le gouverneur fit faire sur lui une décharge de flèches qui l'obligea de s'éloigner, & fit arrêter sa famille, qui fut punie suivant la rigueur des loix contre les rebelles.

En même-temps que l'empereur eut des nouvelles certaines de la révolte du prince de Ning, il découvrit que les eunuques Siao-king, Tsing-yong & Lu-min, ainsi que les lieutenans-

généraux Tſien-ning, Tſang-hien, & le préſident Lou-hoan étoient ſes émiſſaires à la cour. Ils furent tous arrêtés & leurs biens confiſqués ; Siao-king ſe rédima, moyennant vingt mille *taëls* qu'il donna à l'empereur ; Tſing-yong & Lou-hoan furent exilés ſur les frontières : les autres moururent dans les priſons.

Les troupes du Kiang-ſi étant en état d'entrer en campagne, quelques officiers furent d'avis d'aller en droiture faire lever le ſiége de Ngan-king & de livrer bataille au prince ; mais le général Ouang-cheou-gin dit qu'il valoit mieux le laiſſer morfondre devant cette place & s'attacher à reprendre Nan-tchang, afin de lui ôter toute retraite. En conſéquence de ce plan, Ouang-cheou-gin fit défiler vers cette dernière ville ſes troupes, qu'il diviſa en treize brigades, ayant chacune leur poſte marqué autour de la ville ; il leur diſtribua des échelles, & quatre jours après il fit eſcalader la place. Comme les aſſiégés ne s'attendoient point à un aſſaut général, les fortifications étoient mal gardées ; les aſſiégeans entrèrent ſans beaucoup de réſiſtance, & ſe ſaiſirent des portes de la ville, qu'ils ouvrirent à leurs troupes. Les habitans, qui ne favoriſoient point cette révolte, ſe joignirent aux impériaux & tombèrent ſur les rebelles, dont ils firent un grand carnage. Kong-tiao & Ouan-tſoui, avec plus de mille des leurs, furent faits priſonniers ; le palais du prince fut réduit en cendres, & ſon tréſor pillé. Cette expédition ſe paſſa ſans cauſer aucun dommage aux habitans.

A la nouvelle du ſiége de Nan-tchang, le prince, malgré les repréſentations de Li-ſſé-ché & de pluſieurs autres de ſes officiers qui inſiſtoient à ce qu'il continuât celui de Ngan-king, avoit fait rembarquer ſes troupes pour aller à ſon ſecours.

Tchéou-gin informé de sa retraite & qu'il faisoit marcher en avant vingt mille hommes, envoya Ou-ouen-ting, bon officier, avec une partie de ses troupes à leur rencontre Les ennemis, qui avoient le vent en poupe, s'avancèrent tambour battant, & firent paroître une joie extrême lorsqu'ils apperçurent la flotte impériale, persuadés qu'ils marchoient à la victoire; mais ils ne prirent pas assez de précautions. Ou-ouen-ting les mit entre deux feux, en faisant cacher dans une anse une partie de ses barques, sous les ordres de Yu-nghen. Les rebelles croyant n'avoir affaire qu'à ceux qui leur présentoient le front, allèrent à toutes voiles sur eux; mais se voyant pris en queue par Yu-nghen, & en flanc par Su-lien & Taï-té-yu, ils ne songèrent qu'à fuir. De vingt mille hommes dont leur avant-garde étoit composée, deux mille périrent dans l'action, plus de dix mille se noyèrent en voulant se sauver, & un petit nombre échappa.

Le lendemain Ouang-cheou-gin qui joignit ses troupes victorieuses, apprenant que le prince étoit arrivé à Hoang-ché-ki, profita de la consternation où la déroute de son avant-garde l'avoit mis pour l'aller attaquer. Ou-ouen-ting ayant rencontré les ennemis à Tsiao-ché, les chargea sans attendre son général, & leur tua plus de deux mille hommes : le combat n'etoit pas fini lorsque Ouang-cheou-gin arriva fort à propos pour terminer cette guerre. Et tandis que le brave Ou-ouen-ting continuoit de pousser les rebelles l'épée dans les reins, Ouang-cheou-gin, qui avoit divisé sa flotte en plusieurs escadres, fit envelopper le prince de tous côtés; ses gens, que la peur saisit, se défendirent cependant, mais sans ordre. Les femmes du prince, dont les barques furent séparées du reste de la flotte, se précipitèrent dans le fleuve, plutôt que de tomber entre les mains des impériaux. Le prince n'eut pas le même courage, il fut pris

avec

avec son fils & presque tous ses officiers : plus de trente mille soldats se noyèrent ; trois mille furent faits prisonniers, & toutes les barques restèrent au pouvoir des vainqueurs. Jamais victoire ne fut plus complette ni plus décisive. Ouang-cheou-gin écrivit à l'empereur de dessus le champ de bataille ; ensuite il fit conduire le prince & les autres prisonniers à Nan-tchang. Les habitans de cette ville firent éclater leur joie de voir finir une guerre dont ils redoutoient les suites. Arrivé à Nan-tchang, le prince demanda à Ouang-cheou-gin s'il n'y auroit pas moyen de lui sauver la vie, en se contentant de le priver de toutes ses prérogatives & dignités, & de le réduire au rang du peuple. Ce général fut indigné de la bassesse de ses sentimens.

Au commencement de la huitième lune, l'empereur n'ayant point encore appris la victoire remportée à Tsiao-ché, avoit résolu d'aller à Nan-king pour veiller de plus près sur les opérations de cette guerre ; mais peu de jours après, le courier étant arrivé, il différa ce voyage jusqu'à la neuvième lune, qu'il se rendit à cette cour, où il donna ordre d'amener le prince de Ning & les autres prisonniers. Des partisans secrets du prince rebelle tâchèrent d'affoiblir le mérite des belles actions du général Ouang-chéou-gin ; mais les ministres d'état & la plupart des grands, instruits de la vérité, sollicitèrent pour lui la vice-royauté du Kiang-si, qu'il obtint. Ou-ouen-ting fut nommé juge-criminel de la même province ; Hing-sun, trésorier-général, & ceux qui s'étoient distingués dans cette guerre furent récompensés à proportion de leurs services.

L'empereur passa à Nan-king les fêtes du commencement de la quinzième année de son règne, & resta jusqu'à la dixième lune dans le Kiang-nan, sans s'embarrasser, plus que par le

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1520. Ou-tsong.

passé, des soins du gouvernement. Il partit à la même lune, pour retourner à Pé-king, emmenant avec lui le prince & les autres prisonniers, dont il n'avoit point encore déterminé le sort, par son indolence naturelle & son éloignement pour les affaires; mais à la douzième lune, les ministres d'état le pressèrent de les juger : comme ils avoient tous été pris les armes à la main, ils furent condamnés à mort & exécutés au milieu des rues; leurs corps furent jettés à la voierie; cependant l'empereur permit qu'on leur donnât la sépulture.

1521.

L'année suivante, à la première lune, Ou-tsong tomba malade, & mourut le quatorze de la troisième lune, sans laisser de postérité & sans s'être choisi un successeur. L'impératrice Tchang-chi, dans la crainte que Kiang-ping, qui étoit absent, ne s'opposât au choix qu'elle vouloit faire, de concert avec les ministres d'état, appella au trône Tchu-yuen-tsong, l'aîné des fils du prince de Hien, le second des enfans de l'empereur Hien-tsong : quoiqu'il ne fût point à la cour, elle le fit proclamer sous le nom de Chi-tsong, & on publia que l'empereur défunt l'avoit désigné son héritier.

CHI-TSONG.

Chi-tsong, né la huitième lune de l'an 1507 étoit alors à Ngan-lo-tchéou dans la principauté de son père; l'impératrice lui dépêcha Oueï-pin, son premier eunuque, Tchang-holing, prince du troisième ordre, Tsiao-yuen, grand maître de la maison de l'empereur, Léang-tchu, ministre d'état, & Mao-teng, président du tribunal des *rits*, pour l'inviter à venir prendre possession du trône. Quelque agréable que dût lui être cette nouvelle, il ne put quitter la princesse Tsiang-feï,

sa mère, sans verser des larmes. Au moment de leur séparation, elle lui dit : « Mon fils, vous allez vous charger d'un » pesant fardeau ; n'oubliez jamais ce peu de paroles que vous » dit votre mère, & respectez-les ». Le jeune prince lui témoigna par son attendrissement combien il en étoit pénétré.

Après vingt-un jours de marche depuis son départ de Ngan-lo-tchéou, le nouvel empereur arriva à Lang-hiang-hien, à soixante-dix *ly* de Pé-king, & se rendit de bonne heure le lendemain, vingt-deux de la quatrième lune, accompagné des princes & des grands, à la porte de *Ta-ming-men*, par où il fit son entrée dans cette capitale. Le même jour il prit possession du trône, & accorda un pardon général : il déclara que les années de son règne s'appelleroient *Kia-tsing*, & que l'année suivante seroit la première. Deux jours après il fit partir quelques grands pour Ngan-lo-tchéou, chargés d'inviter la princesse sa mère à venir à Pé-king.

En même-temps que l'impératrice envoyoit chercher le jeune prince de Hien pour le mettre sur le trône, elle donna des ordres d'arrêter Kiang-ping, & de l'amener à Pé-king dans les prisons des criminels qui avoient mérité la mort. On lui trouva, suivant l'état de ses biens qui furent confisqués, soixante-dix caissons en or, deux mille deux cens caissons en argent, cinq cens dix coffres remplis d'or & d'argent mêlé, quatre cens grands plats d'or & d'argent, quantité de pièces de soie de la première qualité ; des perles, des pierres précieuses de toutes sortes, & une infinité de bijoux de grand prix. Comme ses concussions & ses injustices étoient connues de tout le monde, son procès fut bientôt terminé : il fut condamné à perdre la vie au milieu des rues, & avec lui, plusieurs dixaines de personnes qui avoient eu part à ses déprédations.

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1521. Chi-tsong.

A la sixième lune, tous les mandarins que Ou-tsong avoit fait mettre en prison, ou destitués de leurs emplois, furent rétablis, excepté ceux qui avoient été exilés ou cassés pour crimes par eux commis.

1522. L'année 1522, première de *Kia-tsing*, le tartare Mansour s'avança, à la tête de deux mille chevaux, vers Kan-tchéou, qu'il investit. Tchin-kieou-tchéou, gouverneur de la province, ayant rassemblé ses troupes pour lui donner la chasse, le tartare leva le siége & alla attaquer Sou-tchéou. Les Chinois le joignirent devant cette dernière place, & il y eut entre eux une action, dans laquelle il perdit Hotché-tatchiting son général: sa déroute fut si complette, qu'il fit courir le bruit que lui-même avoit été tué, afin qu'on ne le poursuivît pas: cette ruse lui réussit.

A la nouvelle de l'incursion de Mansour, la cour envoya Kin-hien-min, président du tribunal de la guerre, commander l'armée destinée contre lui. Ce nouveau général, de concert avec Tchin-kieou, jugea qu'il étoit nécessaire d'empêcher les étrangers d'entrer en Chine, même ceux qui seroient chargés d'apporter les tributs de leurs provinces, parce qu'ils avoient appris que Mansour, qu'on avoit dit mort, n'avoit pas même été blessé. Peu de jours après, ces deux généraux eurent des avis certains qu'il avoit repris le chemin de la Tartarie avec Yépoula, qui lui amenoit du renfort.

A la deuxième lune, vingt mille Tartares *Ortous* entrèrent sur les terres de Kou-yuen, de Léang-tchéou & de King-tchéou, d'où après avoir tué plus de dix mille hommes, ils se retirèrent paisiblement chargés de butin, sans qu'on osât les poursuivre. Les Tartares s'étoient rendus formidables à la Chine, sur-tout depuis que Mao-lihaï, la sixième année de Yng-tsong,

avoit pénétré dans le même territoire : ce chef de horde, excité par Holotchu & Monko, ennemis de Po-haï qui en étoit en possession, avoit passé le Hoang-ho & étoit allé attaquer Po-haï, qu'il tua. Il fit reconnoître *Kohan*, Touï, frère de Siao-ouang-tsé. Ces trois confédérés trouvant le pays abondant en pâturages & fertilisé par les eaux, s'en emparèrent à la tête de leur horde, dans le dessein de s'y fixer, & ils envoyèrent prêter hommage à la cour impériale. Cette contrée a plus de mille *ly* est-ouest, depuis Pien-teou-koan du Chen-si jusqu'à Ning-hia : au sud elle touche à la grande muraille, & au nord le Hoang-ho l'arrose l'espace de plus de huit cent *ly*. Sous la dynastie des *TCHÉOU*, elle s'appelloit *Sou-fang*; sous les *TCIN*, *Ho-nan*, à cause de sa position au midi de ce fleuve; enfin sous les *HAN*, *Ting-chun*. Hélien-popo & Tchao-yuen-hao l'érigèrent en royaume.

La quatrième année de Hien-tsong (l'an 1469), Kiao-koulan ayant oui parler de la fertilité de ce pays & de la bonté de ses eaux, fut tenté de s'y aller établir. Réveillant une ancienne querelle qu'il avoit eue avec Holo-tchu, il commença par gagner sa horde; passant ensuite le Hoang-ho, il tua Holo-tchu & s'empara de ses états : & afin de s'affermir dans sa nouvelle conquête, il fit alliance avec Manlou-tou, & fixa sa résidence dans ce pays, qu'on appelloit alors *Ho-tao*.

Siao-ouang-tsé avoit eu trois fils, Horlun, Hotchu & Mankoantchin : Yé-poula, leur gouverneur, que Mansour rencontra à son retour en Tartarie, mécontent de servir ces princes, tua Horlun; & ayant passé le Hoang-ho, il alla camper auprès du *Si-haï*, où il commença à s'élever.

Horlun laissa deux fils au berceau, Poutchi & Tsiming.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1522. *Chi-tsong.*

Hotchu prit le titre de *Siao-ooang-tsé*, mais la mort l'enleva peu de temps après. Sa horde lui donna pour successeur Poutchi, son neveu, qui prit le nom de *Yeué-han*. Ce nouveau chef divisa sa horde en cinq campemens, dont il occupoit le centre; les *Kamti*, les *Hanho* & les *Esstien* étoient postés à l'est.

La horde *Kamti* étoit encore sous-divisée en trois campemens près des eaux du Man-hoei-ouang; les *Hanho*, également en trois bandes avec les *Esstien*, occupoient les bords du Monko-poulan & du Kotouti. Tous ces campemens ne faisoient que soixante mille hommes. Poutchi avoit pour voisins à l'ouest les *Ynchaopoa*, les *Ortous* & les *Mankoantien*: la première de ces hordes avoit dix campemens, auparavant gouvernés par Yépoula; mais lorsque leur chef se retira du côté du *Si-haï*, ils se dissipèrent pour la plupart; les seuls *Halatien* se maintinrent dans leur poste. La horde *Ortous* avoit sept campemens, qui sous le gouvernement de *Kisiang* furent réduits à quatre, & ne montoient qu'à soixante-dix mille hommes; la horde *Mankoantien* avoit six campemens, commandés par Yenta. Au sud, Poutchi avoit les hordes *Halatien* & *Halien*: la première, qui comptoit trente mille hommes, étoit campée auprès des eaux du Pata-hannai; la seconde, composée de deux mille hommes, n'avoit comme l'autre qu'un seul campement. Le séjour ordinaire de Poutchi étoit hors des limites de Suen-hoa-fou & de Taï-tong; il avoit au nord la horde *Ouolanhan*, autrefois soumise au *Siao-ouang-tsé*. Les *Ouala*, à l'ouest de tous ces Tartares, étoient ennemis perpétuels des Mahométans de *Turfan*, & pouvoient mettre sur pied jusqu'à cinquante mille hommes.

Quoique ces hordes n'eussent aucune demeure fixe, & qu'elles en changeassent souvent, par rapport aux eaux & aux pâturages, elles ne s'écartoient jamais des limites qu'elles s'étoient

assignées, & ne se confondoient point les unes avec les autres. La première année du règne de CHI-TSONG, elles se réunirent pour faire des courses sur les frontières de la Chine.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1523. *Chi-tsong.*

Le jeune empereur, peu disposé à s'appliquer aux soins du gouvernement, & infatué dès son enfance des sectes des *Ho-chang* & des *Taossé*, ne s'occupoit qu'à chercher le secret de l'immortalité, dont le flattoient quelques eunuques imbus de ces superstitions; & afin de l'entretenir dans ces rêveries, ils l'engagèrent à faire apprendre à dix à douze de leurs camarades les pratiques mystérieuses de ces deux sectes, pour les répéter auprès des femmes de l'intérieur du palais. Les grands, affligés de le voir donner dans ces absurdités, lui firent présenter, par le ministre d'état Yang-ting-ho, une supplique pour obtenir la destruction des *Ho-chang* & des *Taossé*. CHI-TSONG après avoir lu leur placet & en avoir conféré avec les eunuques, le renvoya à ses auteurs sans y faire d'autre réponse.

A la première lune de l'an 1524, il y eut une conjonction des cinq planètes dans la constellation *Yng-ché*. Cette même année, le vice-roi de Taï-tong, cherchant à se précautionner contre les Tartares, voulut transporter cinq cens familles de soldats dans des postes de conséquence. Ayant fait assembler deux mille cinq cens soldats hors des murs, afin de choisir, il leur signifia ses intentions; mais ils firent connoître clairement qu'ils étoient peu disposés à obéir. Kia-kien, officier général, qui s'étoit joint au vice-roi pour faire ce choix, voulut prendre un ton & menaça de faire pendre le premier qui oseroit résister : alors ces deux mille cinq cens hommes, comme s'ils se fussent donné le mot, se jettèrent sur lui & le mirent en pièces : le vice-roi rentra prudemment dans la ville pour s'y mettre en sûreté. Les mutins campèrent le reste du jour

1524.

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1524. Chi-tsong.

auprès de la montagne Tſiao-chan, & ayant élu pour chefs Kouo-kien & Lieou-tchong, ils allèrent la même nuit mettre le feu à une des portes de la ville, où, étant entrés tumultuairement, ils brisèrent les portes des priſons & rendirent la liberté à tous les priſonniers, qui ſe joignirent à eux; delà marchant au palais du vice-roi, ils y mirent le feu. Le vice-roi, à la tête de ſes gardes, ayant voulu s'oppoſer à leur violence, fut maſſacré avec eux: peu ſatisfaits de cette vengeance, ils diſpersèrent ſes membres çà & là dans les rues.

Kiang-hoan, lieutenant-général de la province, qui avoit pris la fuite avec Ouang-meou ſon lieutenant, informa la cour de cette ſédition. On envoya contre eux Tſaï-tien-yeou, avec la qualité de vice-roi & des forces ſuffiſantes: les rebelles, inſtruits de ſa marche, pillèrent la ville & en ſortirent pour être plus en état d'obtenir des conditions, ou de prendre un parti ſuivant les circonſtances. Le nouveau vice-roi leur fit dire que s'ils vouloient rentrer dans le devoir, il promettoit d'obtenir pour eux un pardon du paſſé. Ils répondirent qu'ils quitteroient les armes auſſi-tôt qu'ils ſeroient aſſurés de leur grace: elle ne vint point; la cour ne vouloit pas l'accorder ſans punir les plus ſéditieux: ainſi, perſuadés qu'ils n'en obtiendroient aucune, ils ſe mirent à piller les bourgs & les villages voiſins, de ſorte qu'il fallut aller contre eux à force ouverte. Cette guerre dura tout le reſte de cette année & le commencement
1525. de la ſuivante; mais Kouo-kien & Lieou-tchong, leurs chefs, ayant été pris & exécutés, ils ne ſe défendirent plus que foiblement: alors Tſaï-tien-yeou fit publier leur grace, à condition qu'ils livreroient les autres chefs. Quarante furent arrêtés; le vice-roi les fit mourir, & renvoya les autres dans les poſtes qu'ils occupoient avant leur révolte.

Cette

Cette même année on apprit que Yamoulan de *Turfan* s'étoit de nouveau emparé de *Hami*, & que le peuple de cette ville s'étoit retiré partie à Cha-tchéou, partie à Sou-tchéou. La cour ſe contenta de faire faire des reproches à cet officier, & de l'engager à ne pas renouveller la guerre.

1526.

Quoique l'empereur eût atteint ſa vingtième année, il ne paroiſſoit cependant pas ſe diſpoſer à prendre les rênes du gouvernement : il montroit d'autres inclinations & d'autres goûts ; la poéſie ſur-tout le charmoit ſi fort, qu'il étoit preſque continuellement occupé à lire ou à compoſer des vers. Les grands crurent qu'il étoit de leur devoir de lui faire là-deſſus des repréſentations. Ce prince leur répondit qu'il étoit ſatisfait de leur zèle & de leur fidélité, mais que ſon goût pour la poéſie ne l'empêcheroit point de vaquer aux ſoins de l'adminiſtration, & qu'il ſe feroit toujours un plaiſir de les conſulter ſur les affaires eſſentielles & épineuſes.

1527.

L'an 1527, ſixième de ſon règne, les choſes recommencèrent à ſe brouiller dans le royaume de *Ngan-nan*. Li-li, après s'être accommodé avec la Chine, avoit régné paiſiblement & laiſſé, après ſa mort, ſes états à Li-ling, ſon fils : celui-ci eut pour ſucceſſeur Li-ſun, le ſecond de ſes fils. Li-tſong l'aîné, mécontent de ſe voir privé d'une couronne qu'il prétendoit lui appartenir, ſe fit un parti, tua ſon frère, & ſe fit reconnoître roi de *Ngan-nan*; mais Tiaopanyalantchang, gouverneur de *Lao-koua*, ayant amené huit cens hommes à Li-cheou-yu de la famille royale, ils allèrent enſemble ſurprendre Li-tſong, qu'ils tuèrent, & mirent ſur le trône Li-hao, frère puîné de Li-ſun. A la mort de Li-hao, Li-hoeï, ſon fils, lui ſuccéda, & tranſmit le ſceptre à Li-king ; celui-ci étant mort avant que d'avoir obtenu l'agrément de la cour impériale, laiſſa la cou-

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1527. Chi-tsong.

ronne à Li-y son cadet, encore jeune, lequel périt d'une chûte. Li-kouang, de la famille royale, fit monter sur le trône Li-tchéou; mais comme celui-ci étoit haï du peuple, on refusa de le reconnoître, & les opposans, excités par Mou-teng-yong, un des grands du premier ordre, le tuèrent, & élurent à sa place Li-hoé. Mou-teng-yong n'avoit soulevé le peuple contre Li-tchéou, que pour se frayer le chemin du trône. Dans les troubles que cette révolution causa, il parut plus zélé que personne pour les intérêts du prince qu'il venoit d'élever; c'étoit pour mieux couvrir sa perfidie, car peu de temps après il le fit mourir, & lui substitua Li-kouang. Cette sixième année de *Kia-tsing*, il fit mourir Li-kouang, & se fit déclarer roi de *Ngan-nan*; & afin de jouir des avantages de la royauté, sans en avoir les embarras, il fit proclamer empereur Mou-fang-yng, son fils, & prit pour lui-même le titre de *Taï-chang-hoang-ti*. Ces changemens occasionnèrent dans ce royaume de grands troubles, que la cour impériale vit d'un œil indifférent: cependant, quelques années après, elle prit le parti de soutenir la famille de Li-hoeï sur le trône.

1528. L'an 1528, septième de *Kia-tsing*, il y eut une sécheresse extrême dans le Pé-tchéli, le Chan-tong, le Ho-nan, le Chan-si & le Chen-si. L'empereur ordonna aux grands de délibérer sur les moyens de secourir promptement ces provinces.

A la douzième lune, Yamoulan de *Turfan*, qui, quelques années auparavant, s'étoit emparé de *Hami*, se donna à la Chine, dont il étoit originaire: les *Turfan*, dans une de leurs courses, l'avoient enlevé fort jeune, & comme il montra beaucoup de bravoure & de capacité, Mansour lui donna du commandement; c'étoit celui de ses officiers sur lequel il comptoit le plus. Mansour, piqué de ce que le peuple de *Hami*, qui avoit aban-

donné son pays, avoit été reçu à Cha-tchéou & à Sou-tchéou, envoya Yamoulan & Tiémoukotoupa contre ces deux villes, avec menaces de les faire mourir l'un & l'autre à leur retour, s'ils ne réussissoient pas. Yamoulan, qui connoissoit l'emportement & la sévérité de Mansour, craignit qu'il n'en vînt aux effets, & crut devoir le prévenir. Prenant avec lui deux mille tentes de Samarcande, & environ dix mille hommes, il vint se donner aux officiers de Sou-tchéou, qui lui assignèrent pour demeure la montagne *Pé-tching-chan.*

A la nouvelle de sa défection, Mansour, renonçant au dessein de faire la guerre à la Chine, envoya en tribut à l'empereur un lion qu'il avoit élevé, & offrit de rendre *Hami* avec toutes ses dépendances, ainsi que les hommes & les bestiaux qu'il avoit enlevés; mais il demandoit qu'on lui livrât Yamoulan. Ouang-kiong, commandant sur les frontières du Chen-si, fit passer à la cour son placet, qu'il accompagna d'un mémoire, dans lequel il proposoit d'envoyer à *Hami* Mirmahémou, fils de Chépayenta, & de permettre à ceux qui étoient sortis de cette ville d'y retourner; il ajoutoit encore qu'il étoit à propos d'obliger la horde *Toupa-sié-mouko*, composée de cinq mille quatre cens hommes, celle de *Kiaoki-poula*, & les autres du pays de *Hami*, qui s'étoient mises sous la protection de la Chine, de retourner à leurs campemens, & qu'on ne devoit point hésiter de donner satisfaction à Mansour, en lui remettant Yamoulan. Le tribunal de la guerre, à qui la décision de cette affaire fut renvoyée, se trouva partagé d'avis. Les uns vouloient qu'on ne se mêlât point de querelles étrangères, & qu'on livrât Yamoulan : d'autres disoient qu'il étoit de la dignité de l'empire de soutenir ceux qui s'étoient mis sous sa protection, & que Yamoulan & sa horde devoient être regardés

comme sujets de la Chine, & non comme des rebelles: l'empereur décida en faveur de Yamoulan.

Les Tartares du nord de la Chine l'inquiétoient bien plus que ceux de *Turfan*. Kisiang & Yenta, fils de Hotchu, s'étoient rendus si formidables, qu'ils ne reconnoissoient presque plus l'autorité du *Siao-ouang-tsé*, quoiqu'ils le traitassent toujours comme leur maître. Kisiang avoit choisi pour sa demeure le pays de *Hotao* ou des *Ortous*, qui est entouré de trois côtés par le Hoang-ho, & il avoit établi son camp au milieu. Yenta, maître du pays de *Kaï-yuen* & de *Chang-tou*, qui avoit plus de cent mille hommes prêts à monter à cheval, se rendit si redoutable, que les huit campemens de *Man-koan-tien* se soumirent à lui.

1529. A la dixième lune de l'an 1529, Yenta, à la tête d'un corps de cavalerie, entra sur les terres du département de Taï-tong, où il fit un riche butin.

1530. A la cinquième lune de l'an 1530, il passa le Hoang-ho, & alla avec Kisiang ravager le pays de Ning-hia : ensuite, repassant ce fleuve, ils dévastèrent le territoire de Suen-hoa-fou, qu'ils parcoururent avec tant de célérité, que les troupes impériales ne purent les atteindre.

Mansour, mécontent de ce qu'on ne lui renvoyoit point Yamoulan, voulut cependant, avant que de prendre un dernier parti, tenter encore une fois la voie de négociation : il envoya à l'empereur, sous le nom de tribut, des présens de choses rares qu'il savoit lui faire plaisir, & joignit à ces présens un placet, par lequel il redemandoit, avec plus d'instances, Yamoulan. Dans ces entrefaites, les *Ouala*, ennemis des *Turfan*, lui déclarèrent la guerre, & s'emparèrent d'une partie de son pays : obligé de faire diversion pour défendre ses états, il ne

ſongea plus à inſiſter ſur ce qu'on lui livrât Yamoulan, ni à inquiéter *Hami*. La cour impériale reçut ſon tribut, & lui fit dire qu'à l'avenir il ſuffiroit de l'envoyer tous les trois ans, ou même tous les cinq ans; mais elle ne fit aucune mention de Yamoulan.

Du côté du midi, Li-ning, fils de Li-hoé, roi de *Ngan-nan*, à qui Mou-teng-yong avoit enlevé le trône, ſoutenu par les *Lao-koua*, ſe fit proclamer roi de *Ngan-nan* : il mit ſur pied des troupes, & ſe joignit aux *Lao-koua*, avec leſquels, formant une armée de près de deux cens mille hommes, il alla chercher Mou-teng-yong, qu'il défit & obligea de fuir; celui-ci s'étant réfugié auprès de Kouo-lao, ſon allié, qui réunit ſes forces aux ſiennes, revint attaquer Li-ning, qu'il battit à ſon tour. La reine Chou-pao, femme de Li-ning, tomba entre leurs mains, & ils le ſerrèrent lui-même de ſi près, qu'ils le contraignirent de ſe réfugier chez les *Lao-koua* : Mou-teng-yong ſe fit reconnoître de nouveau roi de *Ngan-nan*.

D'un autre côté les Tartares n'avoient jamais tant inquiété les frontières de la Chine que le fit Yenta : il fut toute l'année 1531 en mouvement, & à la troiſième lune il commença ſes courſes dans le territoire de Taï-tong. A la huitième & à la neuvième il déſola les limites du Chen-ſi; à la dixième & à la onzième il rentra dans le Chan-ſi, & commit par-tout les plus affreux ravages en tuant beaucoup de monde. 1531.

A la ſeptième lune de l'an 1532, il parut à la conſtellation *Tſin*, du côté de l'orient, une comète, dont la direction étoit au nord. A l'occaſion de ce phénomène, pluſieurs placets furent préſentés à l'empereur pour l'exhorter à ſe corriger ſur divers points; mais ces remontrances n'aboutirent qu'à l'indiſpoſer contre leurs auteurs & à les faire caſſer de leurs emplois. 1532.

La huitième lune de l'an 1533 fut marquée par la naissance d'un prince, qui causa une joie infinie à l'empereur & à tout l'empire. Il se fit à cette occasion des réjouissances extraordinaires. La reine Fang-chi, sa mère, qui avoit le titre de *Té-feï*, fut déclarée impératrice à la première lune de l'an 1534, treizième du règne de CHI-TSONG, qui fit descendre de ce rang l'impératrice Tchang-chi, son épouse légitime.

1534.

L'an 1535, l'impératrice douairière mourut : comme elle avoit procuré le trône à l'empereur régnant, il lui fit faire de magnifiques obséques.

1535.

A la troisième lune de l'an 1536, CHI-TSONG fit une partie de chasse du côté de la montagne Tien-cheou, lieu de la sépulture de la dynastie des *MING*, où après avoir fait à ses prédécesseurs les cérémonies d'usage, il revint à la cour à la quatrième lune. Il fit un second voyage à la neuvième lune, pour les cérémonies de l'automne, & y séjourna peu de temps.

1536.

A la dixième lune de l'an 1537, onzième de *Kia-tsing*, la nouvelle impératrice accoucha d'un second prince, & à la première lune de l'année suivante, la princesse Tou-chi en donna aussi un, qui faisoit le troisième. Ce dernier succéda à son père, & fut connu sous le nom de Mou-tsong.

1537.

1538.

A la quatrième lune de cette même année, Tching-oueï-leao, envoyé de *Ngan-nan*, vint à Pé-king demander du secours contre le rebelle Mou-teng-yong, en faveur de Li-ning, qui avoit été contraint de se réfugier dans un angle près de la mer. Cet envoyé s'étoit lui-même embarqué, avec ses dix compagnons, à *Tchin-tching*, sur des vaisseaux marchands, & avoit abordé à Canton : ce voyage avoit duré deux ans. L'empereur ordonna aux tribunaux des mandarins & des *rites* d'examiner cet envoyé & sa suite, & en même temps il fit expédier des

ordres aux vice-rois & aux inspecteurs des provinces de Yun-nan & Kouang-tong de s'informer de cette révolte, & de lui en faire leur rapport.

Mou-fang-yng, fils de Mou-teng-yong, averti des informations que l'empereur faisoit faire, chercha à prévenir, en faveur de son père, Mou-tchao-fou vice-roi du *Yun-nan* : il lui fit dire que son père, en considération de ses services, avoit été appellé au trône par le suffrage des grands & de la nation, parce qu'il ne restoit plus personne de la famille royale, & que Li-ning, en se disant fils de Li-hoé, étoit un imposteur, puisqu'il étoit notoire qu'il étoit fils de Yen-tou. Le vice-roi, instruit de la vérité, feignit d'ajouter foi à ce que Fan-tching-y, l'officier de Mou-fang-yng lui disoit : il le fit partir pour la cour impériale, afin d'y être confronté avec l'envoyé de Li-ning. On les écouta tous deux : Fan-tching-y fit assez connoître, par son embarras & ses réponses, que le parti de Mou-teng-yong étoit insoutenable ; ainsi l'empereur résolut de lui faire la guerre, & envoya en conséquence des ordres aux vice-rois de Yun-nan & de Kouang-tong d'assembler deux cens mille hommes. Mou-teng-yong, effrayé de ces préparatifs, offrit de se soumettre. Hoang-koan, président du tribunal des *rites*, & Tchang-tchi du tribunal des *Han-lin*, eurent ordre de se rendre dans le *Ngan-nan*, pour obliger Mou-teng-yong à restituer à Li-ning, fils du roi Li-hoé, un trône qu'il avoit usurpé. A peine furent-ils partis, qu'on apprit que Mou-teng-yong n'avoit fait cette démarche que pour gagner du temps, & se mettre en état de résister aux impériaux. L'empereur rappella ses deux envoyés, & donna ordre de continuer à mettre les troupes sur pied. 1539.

Chi-tsong, adonné à la secte des *Ho-chang* & sur-tout à celle des *Tao-ssé*, qui lui promettoient l'immortalité, voulut,

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1539. Chi-tsong.

afin d'avoir plus le temps de se livrer à leurs pratiques superstitieuses, remettre les rênes du gouvernement, pendant un an ou deux, entre les mains de son second fils, encore enfant, qu'il avoit nommé prince héritier à la première lune de cette année. Ayant annoncé aux grands ses intentions, en leur promettant de reprendre le gouvernail, ils lui présentèrent en corps un placet, dans lequel ils lui citoient l'exemple de Yao, de Chun, de Tching-tang & de Ou-ouang, qui ne s'étoient jamais occupés de cette recherche chimérique : ils lui disoient encore que Confucius donnoit à Lao-tsé, chef des *Tao-ssé*, le surnom de *dragon*, dans la supposition que cet animal ne meurt point ; mais que ce sage auroit lui-même cherché le secret de se rendre immortel, s'il l'avoit regardé comme possible, & que ne l'ayant pas fait, c'étoit une folie de prétendre surpasser en connoissances & en habileté cet ancien philosophe. L'empereur, choqué de la hardiesse des remontrances, donna ordre de conduire, dans les prisons des criminels qui avoient mérité la mort, Yang-tsu, pour avoir porté la parole : cependant il n'abandonna pas le soin des affaires comme il y paroissoit décidé.

1540. Mao-pé-ouen, qui commandoit les troupes destinées contre les rebelles du *Ngan-nan*, les ayant assemblées dans le *Yun-nan* au nombre de cent cinquante mille, en forma plusieurs divisions de quatorze mille hommes chacune, s'en réservant trente mille pour soutenir celles qui en auroient besoin ; mais avant que de se mettre en campagne, il fit publier que ceux qui ameneroient Mou-teng-yong & Mou-fang-yng, son fils, prisonniers, auroient pour récompense vingt mille *taëls* d'or & une des premières charges de l'état ; que si ces deux rebelles se repentoient & venoient d'eux-mêmes se soumettre, il leur

promettoit

promettoit de ne pas les faire mourir. Mou-teng-yong, saisi de crainte, confia à Mou-fou-haï, son petit-fils, le gouvernement de *Ngan-nan*, & partit le trois de la onzième lune avec son fils, Mou-ouen-ming son neveu, Yuen-ju-koué un des grands de ce royaume, & plus de quarante personnes, pour venir trouver le général Chinois : étant arrivés à la porte du camp des impériaux, ils se mirent dans une posture suppliante, tenant entre leurs mains l'acte de leur soumission. Mao-pé-ouen, après avoir éclairci les motifs de leur révolte & constaté les droits de Li-ning au trône de *Ngan-nan*, leur pardonna suivant le pouvoir qu'il en avoit de la cour, & les renvoya dans leur pays attendre les derniers ordres de l'empereur ; il retint seulement Mou-ouen-ming, qu'il envoya à la cour plaider la cause de son oncle. Elle décida que Mou-teng-yong n'avoit aucun droit à la couronne de *Ngan-nan* : cependant, sur les assurances qu'il donna de rester dans la soumission, on lui accorda, & à son fils, la place de grand-général du royaume, laquelle seroit héréditaire dans sa famille à titre de mandarinat du second ordre, à condition que tous les trois ans le titulaire viendroit à la cour rendre hommage. Elle détermina encore que Li-ning, étant de la famille royale, seroit reconnu roi de *Ngan-nan*, & qu'il maintiendroit Mou-teng-yong & ses descendans dans la possession de sa charge.

1541.

Durant ces troubles les Tartares ne cessoient d'inquiéter les frontiéres. Dès l'année précédente, Yenta, Kilo, Ki-siang & d'autres chefs avoient formé une ligue pour pénétrer en Chine à la tête de douze hordes : ils y vinrent en effet, & tuèrent beaucoup de monde avant qu'on pût les repousser. Pé-tsio les battit à Chouï-eul-ting ; le lieutenant-général Yun-tchang, après les avoir aussi battus à Lien-yun-pao, les chassa hors des limites.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1541. *Chi-tsong.*

A la huitième lune, un *Ho-chang* Chinois, pour se venger des mandarins des frontières qui l'avoient humilié, offrit à Yenta & à Kisiang de les introduire en Chine. Il les conduisit d'abord dans le territoire de Taï-tong, d'où prenant le chemin de Taï-yuen, ils allèrent par Yen-men, forcer le passage de Ling-ou-koan, & parcourant ensuite le pays de Fen-tchéou, de Ouen-choui, de Tsing-yuen & d'autres places du Chan-si, ils y mirent tout à feu & à sang; mais sur les avis que le viceroi de la province assembloit des troupes pour marcher contre eux, ils se retirèrent chargés de butin. Le succès de cette course les fit revenir peu de temps après dans la même province; ils allèrent jusqu'aux portes de Taï-yuen, & emportèrent autant de richesses que la première fois.

1542.

L'an 1542, vingt-unième de *Kia-tsing*, Yenta rentra en Chine, tandis que Kisiang y pénétroit d'un autre côté. Ce dernier s'abandonna si fort à la débauche qu'il ruina sa santé, & mourut, laissant plusieurs enfans qui se partagèrent les biens qu'il possédoit dans le pays de *Ho-tao*. Sa mort rendit Yenta un des plus puissans d'entre les Tartares. Hoangtaïki, un des fils de Kisiang, aimé des troupes, se chargea de faire transporter le corps de son père dans sa patrie. Après ses obsèques, Yenta, Tsingtaïki, Tchéoula & Hahalahan, chacun à la tête de vingt à trente mille hommes, entrèrent sur le territoire de Taï-tong; ils forcèrent le passage de Yen-men, & pillèrent de nouveau le département de Taï-yuen. Ces fréquentes incursions désoloient le Chan-si. Les mandarins, animés contre Yenta, promirent à celui qui apporteroit sa tête jusqu'à mille *taëls* & un mandarinat du troisième ordre : personne n'osa tenter l'aventure.

Yenta, sans être épouvanté de cette menace, rentra avec une

nombreuse armée dans le département de Taï-yuen, & vint camper sur les bords du Fen-choui, d'où il faisoit des courses sur les terres de Lou-ngan, de Ping-yang & des autres villes de cette province. La cour envoya ordre au général Tsiao-pong de marcher contre lui avec les garnisons du Chan-tong & du Ho-nan; mais les troupes de ces deux provinces ayant chacune leur camp séparé & sans subordination, n'avoient pris aucune précaution pour se secourir mutuellement: Yenta, en habile capitaine, profita de cette faute, & gagnant la route des montagnes, qu'on avoit cru jusque-là impraticable, il fondit à l'improviste sur ces deux camps, qu'il força l'un après l'autre. Tchang-chi-tchong, environné d'ennemis & ayant son cheval tué, soutint presque seul les efforts des Tartares: quoique couvert de blessures, il animoit encore les siens; mais affoibli par la perte de son sang, il tomba mort, & dès-lors tout plia devant les Tartares. Leur victoire fut complette.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1542. *Chi-tsong.*

Yenta, maître de la campagne, parcourut la plus grande partie de la province, où il commit des désordres affreux. On comptoit trente-huit *Tchéou* ou *Hien* d'où il avoit enlevé plus de deux cens mille hommes ou femmes: indépendamment de l'or qu'il emporta, deux millions de bœufs, de chevaux, de moutons & d'autres bestiaux furent la proie de son brigandage. Content de ce riche butin, il retourna dans son pays, où il se tint tranquille l'année suivante.

A la neuvième lune de l'an 1544, vingt-troisième de *Kia-tsing*, ce tartare s'approcha de Taï-tong, la porte la plus ordinaire par où il entroit en Chine. Ayant trouvé Tsiao-pong en disposition de le bien recevoir, il rebroussa chemin; mais à la dixième lune il rentra par Suen-hoa-fou, dont il força le passage: ensuite ayant passé le fort de Tsé-king-koan, il se

1544.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1541. *Chi-tsong.*

A la huitième lune, un *Ho-chang* Chinois, pour se venger des mandarins des frontières qui l'avoient humilié, offrit à Yenta & à Kisiang de les introduire en Chine. Il les conduisit d'abord dans le territoire de Taï-tong, d'où prenant le chemin de Taï-yuen, ils allèrent par Yen-men, forcer le passage de Ling-ou-koan, & parcourant ensuite le pays de Fen-tchéou, de Ouen-choui, de Tsing-yuen & d'autres places du Chan-si, ils y mirent tout à feu & à sang; mais sur les avis que le viceroi de la province assembloit des troupes pour marcher contre eux, ils se retirèrent chargés de butin. Le succès de cette course les fit revenir peu de temps après dans la même province; ils allèrent jusqu'aux portes de Taï-yuen, & emportèrent autant de richesses que la première fois.

1542.

L'an 1542, vingt-unième de *Kia-tsing*, Yenta rentra en Chine, tandis que Kisiang y pénétroit d'un autre côté. Ce dernier s'abandonna si fort à la débauche qu'il ruina sa santé, & mourut, laissant plusieurs enfans qui se partagèrent les biens qu'il possédoit dans le pays de *Ho-tao*. Sa mort rendit Yenta un des plus puissans d'entre les Tartares. Hoangtaïki, un des fils de Kisiang, aimé des troupes, se chargea de faire transporter le corps de son père dans sa patrie. Après ses obsèques, Yenta, Tsingtaïki, Tchéoula & Hahalahan, chacun à la tête de vingt à trente mille hommes, entrèrent sur le territoire de Taï-tong; ils forcèrent le passage de Yen-men, & pillèrent de nouveau le département de Taï-yuen. Ces fréquentes incursions désoloient le Chan-si. Les mandarins, animés contre Yenta, promirent à celui qui apporteroit sa tête jusqu'à mille *taëls* & un mandarinat du troisième ordre : personne n'osa tenter l'aventure.

Yenta, sans être épouvanté de cette menace, rentra avec une

nombreuſe armée dans le département de Taï-yuen, & vint camper ſur les bords du Fen-choui, d'où il faiſoit des courſes ſur les terres de Lou-ngan, de Ping-yang & des autres villes de cette province. La cour envoya ordre au général Tſiao-pong de marcher contre lui avec les garniſons du Chan-tong & du Ho-nan; mais les troupes de ces deux provinces ayant chacune leur camp ſéparé & ſans ſubordination, n'avoient pris aucune précaution pour ſe ſecourir mutuellement: Yenta, en habile capitaine, profita de cette faute, & gagnant la route des montagnes, qu'on avoit cru juſque-là impraticable, il fondit à l'improviſte ſur ces deux camps, qu'il força l'un après l'autre. Tchang-chi-tchong, environné d'ennemis & ayant ſon cheval tué, ſoutint preſque ſeul les efforts des Tartares: quoique couvert de bleſſures, il animoit encore les ſiens; mais affoibli par la perte de ſon ſang, il tomba mort, & dès-lors tout plia devant les Tartares. Leur victoire fut complette.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1542. *Chi-tſong.*

Yenta, maître de la campagne, parcourut la plus grande partie de la province, où il commit des déſordres affreux. On comptoit trente-huit *Tchéou* ou *Hien* d'où il avoit enlevé plus de deux cens mille hommes ou femmes: indépendamment de l'or qu'il emporta, deux millions de bœufs, de chevaux, de moutons & d'autres beſtiaux furent la proie de ſon brigandage. Content de ce riche butin, il retourna dans ſon pays, où il ſe tint tranquille l'année ſuivante.

A la neuvième lune de l'an 1544, vingt-troiſième de *Kia-tſing*, ce tartare s'approcha de Taï-tong, la porte la plus ordinaire par où il entroit en Chine. Ayant trouvé Tſiao-pong en diſpoſition de le bien recevoir, il rebrouſſa chemin; mais à la dixième lune il rentra par Suen-hoa-fou, dont il força le paſſage: enſuite ayant paſſé le fort de Tſé-king-koan, il ſe

1544.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. MING. 1541. *Chi-tsong.*

A la huitième lune, un *Ho-chang* Chinois, pour se venger des mandarins des frontières qui l'avoient humilié, offrit à Yenta & à Kisiang de les introduire en Chine. Il les conduisit d'abord dans le territoire de Taï-tong, d'où prenant le chemin de Taï-yuen, ils allèrent par Yen-men, forcer le passage de Ling-ou-koan, & parcourant ensuite le pays de Fen-tchéou, de Ouen-choui, de Tsing-yuen & d'autres places du Chan-si, ils y mirent tout à feu & à sang; mais sur les avis que le viceroi de la province assembloit des troupes pour marcher contre eux, ils se retirèrent chargés de butin. Le succès de cette course les fit revenir peu de temps après dans la même province; ils allèrent jusqu'aux portes de Taï-yuen, & emportèrent autant de richesses que la première fois.

1542. L'an 1542, vingt-unième de *Kia-tsing*, Yenta rentra en Chine, tandis que Kisiang y pénétroit d'un autre côté. Ce dernier s'abandonna si fort à la débauche qu'il ruina sa santé, & mourut, laissant plusieurs enfans qui se partagèrent les biens qu'il possédoit dans le pays de *Ho-tao*. Sa mort rendit Yenta un des plus puissans d'entre les Tartares. Hoangtaïki, un des fils de Kisiang, aimé des troupes, se chargea de faire transporter le corps de son père dans sa patrie. Après ses obsèques, Yenta, Tsingtaïki, Tchéoula & Hahalahan, chacun à la tête de vingt à trente mille hommes, entrèrent sur le territoire de Taï-tong; ils forcèrent le passage de Yen-men, & pillèrent de nouveau le département de Taï-yuen. Ces fréquentes incursions désoloient le Chan-si. Les mandarins, animés contre Yenta, promirent à celui qui apporteroit sa tête jusqu'à mille *taëls* & un mandarinat du troisième ordre : personne n'osa tenter l'aventure.

Yenta, sans être épouvanté de cette menace, rentra avec une

nombreuse armée dans le département de Taï-yuen, & vint camper sur les bords du Fen-choui, d'où il faisoit des courses sur les terres de Lou-ngan, de Ping-yang & des autres villes de cette province. La cour envoya ordre au général Tsiao-pong de marcher contre lui avec les garnisons du Chan-tong & du Ho-nan; mais les troupes de ces deux provinces ayant chacune leur camp séparé & sans subordination, n'avoient pris aucune précaution pour se secourir mutuellement: Yenta, en habile capitaine, profita de cette faute, & gagnant la route des montagnes, qu'on avoit cru jusque-là impraticable, il fondit à l'improviste sur ces deux camps, qu'il força l'un après l'autre. Tchang-chi-tchong, environné d'ennemis & ayant son cheval tué, soutint presque seul les efforts des Tartares: quoique couvert de blessures, il animoit encore les siens; mais affoibli par la perte de son sang, il tomba mort, & dès-lors tout plia devant les Tartares. Leur victoire fut complette.

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
Ming.
1542.
Chi-tsong.

Yenta, maître de la campagne, parcourut la plus grande partie de la province, où il commit des désordres affreux. On comptoit trente-huit *Tchéou* ou *Hien* d'où il avoit enlevé plus de deux cens mille hommes ou femmes: indépendamment de l'or qu'il emporta, deux millions de bœufs, de chevaux, de moutons & d'autres bestiaux furent la proie de son brigandage. Content de ce riche butin, il retourna dans son pays, où il se tint tranquille l'année suivante.

A la neuvième lune de l'an 1544, vingt-troisième de *Kia-tsing*, ce tartare s'approcha de Taï-tong, la porte la plus ordinaire par où il entroit en Chine. Ayant trouvé Tsiao-pong en disposition de le bien recevoir, il rebroussa chemin; mais à la dixième lune il rentra par Suen-hoa-fou, dont il força le passage: ensuite ayant passé le fort de Tsé-king-koan, il se

1544.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1541. *Chi-tsong.*

A la huitième lune, un *Ho-chang* Chinois, pour se venger des mandarins des frontières qui l'avoient humilié, offrit à Yenta & à Kisiang de les introduire en Chine. Il les conduisit d'abord dans le territoire de Taï-tong, d'où prenant le chemin de Taï-yuen, ils allèrent par Yen-men, forcer le passage de Ling-ou-koan, & parcourant ensuite le pays de Fen-tchéou, de Ouen-choui, de Tsing-yuen & d'autres places du Chan-si, ils y mirent tout à feu & à sang; mais sur les avis que le viceroi de la province assembloit des troupes pour marcher contre eux, ils se retirèrent chargés de butin. Le succès de cette course les fit revenir peu de temps après dans la même province; ils allèrent jusqu'aux portes de Taï-yuen, & emportèrent autant de richesses que la première fois.

1542.

L'an 1542, vingt-unième de *Kia-tsing*, Yenta rentra en Chine, tandis que Kisiang y pénétroit d'un autre côté. Ce dernier s'abandonna si fort à la débauche qu'il ruina sa santé, & mourut, laissant plusieurs enfans qui se partagèrent les biens qu'il possédoit dans le pays de *Ho-tao*. Sa mort rendit Yenta un des plus puissans d'entre les Tartares. Hoangtaïki, un des fils de Kisiang, aimé des troupes, se chargea de faire transporter le corps de son père dans sa patrie. Après ses obsèques, Yenta, Tsingtaïki, Tchéoula & Hahalahan, chacun à la tête de vingt à trente mille hommes, entrèrent sur le territoire de Taï-tong; ils forcèrent le passage de Yen-men, & pillèrent de nouveau le département de Taï-yuen. Ces fréquentes incursions désoloient le Chan-si. Les mandarins, animés contre Yenta, promirent à celui qui apporteroit sa tête jusqu'à mille *taëls* & un mandarinat du troisième ordre : personne n'osa tenter l'aventure.

Yenta, sans être épouvanté de cette menace, rentra avec une

nombreuse armée dans le département de Taï-yuen, & vint camper sur les bords du Fen-choui, d'où il faisoit des courses sur les terres de Lou-ngan, de Ping-yang & des autres villes de cette province. La cour envoya ordre au général Tsiao-pong de marcher contre lui avec les garnisons du Chan-tong & du Ho-nan; mais les troupes de ces deux provinces ayant chacune leur camp séparé & sans subordination, n'avoient pris aucune précaution pour se secourir mutuellement: Yenta, en habile capitaine, profita de cette faute, & gagnant la route des montagnes, qu'on avoit cru jusque-là impraticable, il fondit à l'improviste sur ces deux camps, qu'il força l'un après l'autre. Tchang-chi-tchong, environné d'ennemis & ayant son cheval tué, soutint presque seul les efforts des Tartares: quoique couvert de blessures, il animoit encore les siens; mais affoibli par la perte de son sang, il tomba mort, & dès-lors tout plia devant les Tartares. Leur victoire fut complette.

Yenta, maître de la campagne, parcourut la plus grande partie de la province, où il commit des désordres affreux. On comptoit trente-huit *Tchéou* ou *Hien* d'où il avoit enlevé plus de deux cens mille hommes ou femmes: indépendamment de l'or qu'il emporta, deux millions de bœufs, de chevaux, de moutons & d'autres bestiaux furent la proie de son brigandage. Content de ce riche butin, il retourna dans son pays, où il se tint tranquille l'année suivante.

A la neuvième lune de l'an 1544, vingt-troisième de *Kia-tsing*, ce tartare s'approcha de Taï-tong, la porte la plus ordinaire par où il entroit en Chine. Ayant trouvé Tsiao-pong en disposition de le bien recevoir, il rebroussa chemin; mais à la dixième lune il rentra par Suen-hoa-fou, dont il força le passage: ensuite ayant passé le fort de Tsé-king-koan, il se 1544.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. MING. 1544. Chi-tsong.

répandit dans le Pé-tché-li, portant par-tout & jusques dans Pé-king même, la terreur & l'allarme. Après avoir pillé & ravagé, à son ordinaire, tout ce qui se trouva sur son passage, il reprit le chemin de la Tartarie. Le général Tsiao-pong & le vice-roi Tchu-fang furent mis en prison & leurs biens confisqués, pour ne s'être pas opposés à ses hostilités.

1545. L'an 1545, à la cinquième lune, Tchu-yn-yao, dont la débauche & les vices étoient à leur comble, ne pouvant souffrir les réprimandes du prince de Tchou son père, fut assez dénaturé pour l'assassiner lui-même. L'empereur le punit de ce parricide affreux, en le faisant exécuter au milieu des rues.

1546. L'année suivante, CHI-TSONG, plus enthousiaste que jamais de la doctrine des *Taossé*, éleva en dignité Tao-tchong-ouen de cette secte dans l'espérance d'obtenir de lui le secret de l'immortalité : il lui assigna des appointemens égaux à ceux des ministres d'état.

1547. L'an 1547, Hong-ouan-ta, assesseur des tribunaux de l'empire, écrivit de Suen-hoa-fou, où il résidoit, que Yenta demandoit à être reçu à faire hommage & à payer tribut. Hoang-yu-koueï, inspecteur de ce district, écrivit de son côté pour dissuader d'écouter ses propositions, parce que ce Tartare, qui depuis quarante ans n'avoit cessé d'inquiéter les frontières de l'empire & de dévaster le Chan-si, ne seroit point retenu par cet acte de soumission lorsqu'il voudroit recommencer son brigandage. Pendant que le conseil délibéroit à Pé-king, Yenta passa le Hoang-ho & entra dans le pays de *Ho-tao*.

1548. A la première lune & à la troisième, il fit encore proposer par Hong-ouan-ta de se reconnoître tributaire de la Chine; mais on le refusa. Piqué de ce refus, dès la cinquième lune il força le passage de Pien-téou-koan; & à la septième, conti-

nuant ſes courſes ſur le territoire de Taï-tong, il paſſa à la neuvième dans celui de Suen-hoa-fou, répendant la terreur dans toutes ces contrées. Il retourna en Tartarie chargé de butin, pour ſe préparer à faire de nouvelles courſes.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1548. *Chi-tſong.*

L'année ſuivante, dès la deuxième lune, il revint paſſer devant Taï-tong, & ſe porta vers Hoaï-laï-hien, où il défit les troupes commandées par Kiang-han & Tong-yang, qui furent tués dans cette action. Enſuite ayant rencontré près du village de Tſao-kia-tchung, le lieutenant-général Tchéou-chang-ouen à la tête de dix mille hommes, il le fit charger & le pouſſa vivement; mais Hong-ouan-ta étant accouru à propos pour le ſoutenir, Yenta fut obligé de plier avec perte de quelques-uns des ſiens & d'un grand nombre de bleſſés : on lui enleva tout le butin qu'il avoit fait & ſes équipages. La Chine depuis long-temps n'avoit remporté un ſi grand avantage ſur les Tartares. 1549.

A la troiſième lune de l'an 1550, le prince héritier mourut.

A la ſixième lune, Yenta, réſolu de forcer la cour impériale à faire la paix avec lui, mit ſur pied l'armée la plus nombreuſe qu'il eût encore eue, & s'approcha de Taï-tong. Une partie de cette armée, après avoir défait Tchang-tu, qui fut tué dans l'action, vint le joindre à la huitième lune, & il alla aſſiéger Chun-y-hien, qu'il prit & livra au pillage. Mi-yun-hien, San-ho-hien, Tchang-ping-tchéou éprouvèrent le même ſort. Delà il ſe porta vers Tong-tchéou, faiſant mine de vouloir aſſiéger Pé-king. La cour en fut d'autant plus intimidée, qu'elle n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour lui faire tête; d'ailleurs ſes troupes avoient été battues dans différentes rencontres, & paroiſſoient découragées : elle fit expédier des ordres dans les provinces circonvoiſines & dans le Leao-tong, d'envoyer ſans délai tout ce 1550.

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1550. Chi-tsong.

qu'il y avoit de meilleures troupes au ſecours de l'empereur.

Cependant Yenta s'approcha de Pé-king, & vint camper près de la porte de *Tong-tchin-men*, où ſes ſoldats arrêtèrent huit Chinois qu'ils lui amenèrent. Ces priſonniers trouvèrent ce tartare aſſis ſur un feutre ; il leur fit ôter leurs liens, & les renvoya avec une lettre, qu'il leur recommanda de rendre en mains propres à l'empereur. Il demandoit qu'on le regardât comme tributaire de l'empire, & que toutes les fois qu'il enverroit payer tribut, ſon eſcorte fût composée de trois mille hommes ; à ces conditions, il promettoit de ſe retirer : & ſur le refus, il menaçoit de bloquer Pé-king. L'empereur donna cette lettre à lire à ſes grands ; leur ſilence & leur conſternation annoncèrent l'embarras où ils étoient de prendre un parti. Tandis qu'ils étoient à délibérer ſans rien conclure, on vit tout à coup un grand feu vers le nord, qui éclairoit le ciel du côté des portes de *Té-ching-men* & *Ngan-ting-men* ; l'empereur pâlit à cette vue, perſuadé que les Tartares avoient mis le feu aux portes de ſa capitale : il ſut le lendemain que Yenta s'étoit replié vers les montagnes de l'oueſt & du côté de Loang-hiang-hien, où il avoit fait des ravages inexprimables. Le département de Pao-ting-fou, qu'il dévaſta, devint preſque entiérement déſert.

Dès que ce tartare apprit que les troupes des provinces voiſines étoient en mouvement & s'approchoient de Pé-king, il n'oſa les attendre : il fit partir devant les priſonniers, les beſtiaux, & les richeſſes les plus précieuſes qu'il avoit pillées ; mais, afin de couvrir ſa retraite, il laiſſa près des murs de Pé-king le gros de ſon armée, avec ordre de le venir rejoindre, dès qu'on le jugeroit ſur le point de ſortir des limites de la Chine. Il exécuta ſi habilement cette retraite, qu'il conduiſit

en Tartarie tout le butin qu'il avoit fait. Cependant il revint à Kou-pé-keou, qu'il fit occuper par un détachement, pour conserver ce passage libre aux troupes qui étoient encore devant Pé-king. Les Tartares décampèrent avant l'arrivée des secours qu'on attendoit des provinces.

De l'Ère Chrétienne. *Ming.* 1550. *Chi-tsong.*

Yenta ne sollicitoit la Chine de recevoir son hommage, que pour lui vendre des chevaux, commerce unique de sa nation dont elle étoit privée depuis long-temps. Le général Kieou-loan, démêlant son but & cherchant à mettre fin à des courses qui désoloient les provinces limitrophes de la Tartarie, imagina d'établir des foires de chevaux sur les frontières; mais avant que de le proposer à la cour, il voulut sonder Yenta, & savoir s'il seroit disposé à se soumettre, à condition d'envoyer de temps en temps prêter hommage & payer tribut. Le Tartare accepta une proposition qui procureroit des avantages réels à sa nation, & l'empereur, encore frappé de l'avoir vu aux portes de Pé-king, adopta ce projet; mais Yang-ki-ching, du tribunal de la guerre, donna pour le rejetter de fortes raisons, qui mirent l'empereur dans la perplexité.

1551.

Les tribunaux des ministres d'état, des rites & de la guerre consultés, furent embarassés de donner une solution; on fit un crime à Yang-ki-ching de son opposition, qu'on traitoit de dessein de causer du trouble: l'empereur le fit mettre en prison, & ordonna d'établir sans différer ces foires, dont il donna la direction & la police à Ssé-tao, qui taxa les chevaux ordinaires à un prix dont les Tartares ne pouvoient se plaindre. Yenta vint à ces marchés offrir lui-même en tribut deux chevaux rares, tels que devoient être ceux destinés pour l'empereur. Depuis ces établissemens, il ne discontinuoit point de roder autour de Taï-tong, ne menant avec lui que des trou-

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1551. Chi-tsong.

peaux de bœufs & de moutons, & fort peu de chevaux. Sſé-tao ſoupçonna qu'il avoit d'autres deſſeins que celui de vendre des chevaux, d'autant plus qu'il demandoit encore qu'on établît de ſemblables marchés dans le Leao-tong. Hiu-tſong-lou, qui en étoit vice-roi, s'y oppoſa, les jugeant contraires aux intérêts de l'empire. Sſé-tao communiqua ſes ſoupçons à la cour, mais on n'y fit aucune attention. Yenta avoit réellement demandé ces établiſſemens, dans l'eſpérance que ſes Tartares y vendroient leurs chevaux; mais la crainte qu'ils avoient inſpirée aux Chinois, empêchoit ces derniers de fréquenter les marchés.

1552.

L'an 1552 (1), Yenta voyant ſon but ſi mal rempli, recommença ſes courſes ſur les terres de Taï-tong. Le vice-roi Li-fong-ché, informa la cour de ces nouvelles hoſtilités, & demanda la ſuppreſſion des foires, qui donnoient entrée à ce Tartare pour piller plus ſûrement les frontières. Ses repréſentations ne furent pas alors écoutées: cependant lorſqu'on apprit à la cour qu'il ravageoit de nouveau les terres de l'empire, à la tête de vingt-cinq à trente mille hommes, on les abolit. Les officiers prépoſés à leur direction furent rappellés, & on fit défenſe aux Chinois d'y aller.

1553.

Les inconvéniens qui étoient réſultés de ces foires, ayant fait reſſouvenir du mémoire de Yang-ki-ching, on examina de nouveau ce mandarin, & Chi-tsong lui rendit la liberté, avec la place qu'il avoit dans le tribunal de la guerre. Yang-ki-ching ne fut pas plutôt rétabli, qu'il adreſſa un placet foudroyant contre Yen-ſong, favori de l'empereur, qu'il accuſoit d'être d'intelligence avec Yenta, & de lui donner les moyens de faire

(1) Cette même année *S. François Xavier*, qui avoit entrepris de porter l'évangile dans la Chine, meurt dans l'île de *Sancian* ou *Chang-tchuen*, près de *Macao*, ſans y pénétrer. Le P. *Ricci* & d'autres miſſionnaires entrèrent enſuite dans cet empire.

ſes

ses courses avec sûreté. Ce placet contenoit quinze chefs d'accusation plus graves les uns que les autres : comme les preuves qu'il donnoit étoient convaincantes, l'empereur, par foiblesse pour son favori, supprima le placet.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1553. *Chi-tsong.*

A la dixième lune de cette année, Yenta à la tête d'une armée de deux cens mille hommes, s'approcha de Kou-pé-kéou. Yang-loan, lieutenant-général du Léao-tong, défendit ce passage & l'obligea de se retirer.

L'année suivante ce tartare revint à Taï-tong, & battit d'abord quelques troupes qu'on lui opposa ; mais les mandarins de ces quartiers ayant rassemblé les garnisons en corps d'armée, ils l'obligèrent encore à faire retraite. 1554.

L'an 1555, trente-quatrième de *Kia-tsing*, Yang-ki-ching fut arrêté, & sur d'anciennes fautes qu'on réveilla, le tribunal des crimes le condamna à mort & le fit exécuter. 1555.

A la deuxième lune il y eut un tremblement de terre, qui se fit sentir à la même heure d'une manière terrible dans le Chen-si, le Chan-si & le Ho-nan ; plus de quatre-vingt mille personnes furent ensevelies sous les ruines des maisons.

L'an 1556, à la septième lune, l'empereur éleva Kong-chang-hien, soixante-cinquième des descendans de Confucius, à la dignité de comte sous le titre de *Hien-ching-kong*, héréditaire dans cette famille. 1556.

A la huitième lune de l'an 1557, Yenta, qui avoit été deux ans sans rien entreprendre contre la Chine, revint, dans la persuasion qu'on ne seroit pas sur ses gardes, à la tête de deux cens mille chevaux, & entra par *Yen-men-tchaï* ; il emporta de force Yng-tchéou, ainsi que plus de quarante petites places, où il commit les plus grandes hostilités. Yang-chun, commandant dans ces quartiers, lui fit reprendre le chemin de la 1557.

Tartarie. Tao-song-tchaï, une de ses femmes, & Singaï son fils, l'abandonnèrent pour se donner au général chinois.

L'année suivante, ce Tartare revint encore dans le dessein de s'assurer une porte pour entrer en Chine, & il alla assiéger Taï-tong. La cour envoya Yang-koan, président du tribunal de la guerre, au secours de cette place. Comme il mit beaucoup de temps à assembler les troupes qui devoient composer son armée, on murmura contre lui ; mais assuré que Chang-piao, gouverneur de Taï-tong, ne se rendroit pas facilement, il vouloit agir à coup sûr ; aussi dès que Yenta apprit qu'il venoit à lui, il leva le siége.

1559.

Outre cette guerre contre les Tartares, la Chine en soutenoit une autre sur terre & sur mer contre les pirates du *Japon*, qui ne lui causoit pas moins d'embarras. Leurs hostilités avoient commencé dès la deuxième année de Hong-vou : quelques *Japonois* croyant les troubles dont la Chine étoit alors agitée, favorables pour s'enrichir, armèrent quelques barques & descendirent dans l'île de *Tsong-ming*, vers l'embouchure du Kiang, qu'ils pillèrent, & où ils tuèrent un grand nombre de Chinois. La même tentative ne leur réussit pas sur l'île de *Tsaï-tsang* ; Hong-té, commandant sur les côtes, les battit & leur reprit tout le butin qu'ils avoient fait : il s'empara encore de plusieurs de leurs barques, sur lesquelles étoient la plupart de leurs armes, ainsi que leurs équipages. L'an 1370, Hong-vou en porta des plaintes à Lanhoaï leur roi, en lui faisant entendre qu'il seroit avantageux pour lui de faire hommage à la Chine. Ce monarque fit partir le bonze Tsou-tchao avec des présens en forme de tribut : neuf autres bonzes accompagnèrent cet ambassadeur, qui reconduisit encore soixante dix jeunes chinois que les pirates avoient enlevés dans le Tché-kiang. Malgré

la démarche de leur souverain, ils recommencèrent deux ans après à infester les côtes de la Chine, & continuèrent d'exercer leurs pirateries tout le reste du règne de Hong-vou.

La première année de Yong-lo (1403), Yuentaoy, successeur de Lanhoaï, envoya payer tribut à l'empereur, qui lui fit expédier le diplôme impérial, par lequel il l'établissoit roi du *Japon*, & il joignit à ces lettres un sceau d'or. Les *Japonois* se continrent jusqu'à la neuvième année de Yong-lo, qu'ils mirent tout à feu & à sang sur les côtes de la *Corée*.

Comme ils avoient discontinué de payer tribut, Yong-lo, la quinzième année de son règne, leur fit porter un ordre, commun à tous les royaumes étrangers, de ne venir que tous les dix ans rendre hommage à l'empire, & il fit en même temps demander à leur souverain d'envoyer en ôtage à la cour impériale quelques dixaines de ses soldats. A la lecture de cet ordre, les grands du *Japon* vouloient faire mourir l'officier chinois qui en étoit porteur. Cependant leurs pirates firent peu de ravages sur les côtes de la Chine jusqu'au règne de CHI-TSONG.

La deuxième année de *Kia-tsing* (1523), Song-sou-king de Ning-po, qui étoit allé commercer au *Japon*, étoit parvenu à engager le *Japonois* Yuen-yong-cheou, son ami, à venir en Chine. A son retour, le *Japonois*, qui avoit rapporté des marchandises de prix, vanta si fort les avantages que sa nation retireroit du commerce avec la Chine en lui payant tribut, que les grands, sous l'espoir de s'enrichir, se disputèrent à qui porteroit ce tribut. Deux grands de la première classe, Naï-hing & Kaokong, obtinrent la préférence, & ils chargèrent de cette commission les bonzes Tsong-ché & Choui-tso. Ces deux bonzes transportèrent en Chine des marchandises du *Japon*, & vinrent aborder à Ning-po, où ils eurent des contestations avec les

De l'Ère Chrétienne.
Ming.
1559.
Chi-tsong.

mandarins pour le pas & pour les droits de la douane. Ces envoyés piqués de voir l'eunuque qui en étoit le directeur, entrer où ils étoient & s'asseoir au-dessus d'eux sans leur faire la moindre civilité, & choqués du mépris que ce douanier paroissoit faire de leurs marchandises, se retirèrent brusquement. Ayant fait descendre à terre une partie de leurs équipages, ils tombèrent sur les Chinois, qu'ils poursuivirent bien avant dans la province de Tché-kiang. Tous les mandarins d'armes se mirent à la tête de leurs troupes & les forcèrent de remonter sur leurs vaisseaux. Tchong-ché eut le temps de se sauver; Song-sou-king & Choui-tso furent pris & conduits en prison : on renvoya le dernier comme étranger; mais le chinois Sou-sou-king fut exécuté à mort. Cet événement fit fermer les portes de la Chine aux étrangers, avec des défenses très-sévères d'y commercer avec d'autres qu'avec les régnicoles.

La dix-huitième année de *Kia-tsing* (1539), Yuen-y-tché, roi du *Japon*, fit demander à la cour impériale de recevoir son tribut. Le conseil décida qu'on l'accepteroit tous les dix ans, à condition qu'il l'enverroit sur trois vaisseaux seulement, & que les matelots & les soldats de l'équipage n'excéderoient pas le nombre de cent.

Malgré les défenses de commercer avec les autres nations, les Chinois ne laissoient pas de trafiquer sous main. Les vaisseaux étrangers se rendoient aux îles voisines, où les Chinois leur portoient leurs marchandises : ce commerce interlope procuroit de grands avantages à l'empire. Chacun de ces vaisseaux apportoit ordinairement la valeur de dix mille *taëls* d'or, & la moindre cargaison n'alloit pas au-dessous de mille *taëls* : cependant quelque considérable que fût le bénéfice des marchands Chinois, l'envie de gagner, & leur mauvaise foi à

l'égard des étrangers, causèrent la guerre que les *Japonois* firent depuis sur les côtes de l'empire.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1559. *Chi-tsong.*

Cette guerre commença la vingt-cinquième année de *Kia-tsing* (1546), à l'occasion d'un marchand *Japonois*, qui, après avoir livré son argent, ne put obtenir les marchandises de retour; il eut beau représenter que ce capital appartenoit à son souverain, & qu'il seroit puni de mort s'il n'en rapportoit pas la valeur; on n'eut aucun égard à la justice de sa demande : furieux de se voir trompé, il alla faire une descente sur les côtes du Tché-kiang, d'où il emporta un riche butin.

Les *Japonois*, intrépides, durs à la fatigue, méprisent la vie & savent affrontet la mort; quoiqu'inférieurs en nombre, cent d'entre eux rougiroient d'avoir fui devant mille étrangers, & ils n'oseroient reparoître dans leur patrie : ces sentimens, qu'on leur inspire dès leur plus tendre jeunesse, les rend terribles dans les combats.

La trente-unième année de *Kia-tsing* (1552), une troupe de *Japonois* fit une descente sur les côtes maritimes de Taï-tchéou dans le Tché-kiang. Quoïqu'ils fussent en petit nombre, ils forcèrent Hoang-hien, pillèrent Siang-chan-hien, Ting-haï-hien & tout le pays d'alentour sans qu'on pût les arrêter; enfin ils s'établirent à Ting-haï-hien, d'où les Chinois ne purent les chasser que l'année suivante, & après divers combats, dans lesquels ils perdirent cent cinquante hommes, & cent quarante-trois qui furent faits prisonniers : les autres aimèrent mieux se précipiter dans la mer que de se rendre. Pour se venger de cet échec, ils revinrent à la quatrième lune de la même année descendre à Tsa-pou du Tché-kiang, & s'emparèrent de Haï-hien, de Ping-hou, de Hiu-yao, de Haï-ning, de Chan-haï, de Taï-

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1559. *Chi-tsong.*

ting & de Kia-ting. Il fallut employer de fortes armées pour les chasser, & on n'en vint à bout qu'après avoir répandu bien du sang.

Les *Japonois* qui étoient descendus à terre, quoique diminués des deux tiers, ayant rejoint ceux qu'ils avoient laissés pour la garde de leurs vaisseaux, se crurent encore en état d'entreprendre quelque nouvelle expédition avant de retourner dans leur patrie : ils allèrent faire une descente vers Tong-tchéou du Kiang-nan, & parcoururent les départemens de Yu-kao & de Haï-men, dont ils pillèrent & brûlèrent les salines. Remontant ensuite à bord, ils allèrent semer l'épouvante dans le Chan-tong ; de là retournant sur les côtes du Tché-kiang, ils prirent terre & battirent les impériaux, dont quatre cens restèrent sur le champ de bataille. Fiers de cet avantage, ils se divisèrent en quatre bandes, dont une seule osa attaquer Kia-hing-fou ; & après y avoir commis les plus grandes hostilités, ils se rembarquèrent chargés d'un riche butin.

La trente-quatrième année de *Kia-tsing* (1555), ces étrangers revinrent en plus grand nombre sur les côtes du Tché-kiang & du Kiang-nan : ils pénétrèrent jusqu'aux portes de Sou-tchéou & de Nan-king, mais ils trouvèrent qu'on y étoit plus sur ses gardes que les années précédentes.

A la quatrième lune, Oua-chi, princesse de Tien-tchéou, contrée enclavée dans le Kouang-si, & en quelque manière indépendante de la Chine, informée de cette dernière irruption des *Japonois*, se mit elle-même à la tête de ses troupes, parce que son fils étoit trop jeune pour les commander : elle leur donna le nom de *Lang-ping* ou *Loups soldats*, & vint offrir ses services aux Chinois. Tout en arrivant à Sou-tchéou, elle fut

envoyée contre un parti de quelques centaines de *Japonois* qui s'étoit avancé près de Song-kiang ; mais soit qu'elle méprisât le petit nombre de ses ennemis, ou qu'elle ne les crût pas si intrépides, elle fut battue : Tong-fou & Hoang-oueï, deux de ses meilleurs officiers, & quatorze de leurs soldats restèrent sur le carreau ; un plus grand nombre fut blessé. Malgré cet échec, la terreur qu'inspira cette héroïne aux *Japonois* leur fit abandonner le siége de Nan-king, lorsqu'ils apprirent que les *Lang-ping* venoient à son secours.

Les années suivantes, jusqu'à la trente-neuvième de *Kia-tsing*, ces insulaires ne cessèrent de tenter de nouvelles descentes, sur les côtes du Tché-kiang, du Kiang-nan & du Chan-tong ; mais ils furent par-tout si bien battus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. Ayant cinglé vers les côtes du Fou-kien, où ils n'avoient point encore fait de tentative, à la deuxième lune, ils descendirent au nombre de six mille auprès de Tchao-tchéou ; de là se portant à Kouang-tong, sur les frontières du Fou-kien, ils pillèrent tout ce qui se rencontra, & remirent à la voile avec un butin considérable.

L'empereur, alors occupé du prétendu secret de l'immortalité, paroissoit insensible aux maux que les *Japonois* causoient à ses peuples. Les recherches qu'il faisoit depuis tant d'années & la mort de plusieurs de ceux qu'il avoit regardés comme ses maîtres dans cette science, n'avoient fait aucune impression sur lui. Persuadé de la réalité de ce secret, il envoya plusieurs mandarins dans les provinces chercher de plus habiles gens que ceux que la mort avoit enlevés ; il ordonna de lui apporter tous les livres qu'on trouveroit sur cette matière, & on lui en procura jusqu'à sept cens soixante-neuf volumes.

1560.

1561.

La quarante-unième année de son règne, les *Japonois* se 1562.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1562. *Chi-tsong.*

montrèrent de nouveau sur les côtes du Fou-kien; ils y firent une descente avec des forces nombreuses, & allèrent attaquer la ville de Yong-ming-hien, qui éprouva toute leur fureur, & dont ils passèrent au fil de l'épée la garnison & les habitans sans distinction d'âge ni de sexe. Après l'avoir pillée ils y mirent le feu, & ne se retirèrent avec leur butin que lorsque cette ville fut réduite en cendres.

1563. L'an 1563, comme le mauvais gouvernement avoit fait un grand nombre de mécontens, les côtes se trouvèrent infestées de pirates qui ne se faisoient pas moins redouter que les *Japonois:* ces derniers cherchant à s'établir dans un coin de la Chine, ne voulurent pas avoir ces pirates pour ennemis; ils firent une espèce de confédération avec eux, & s'étant réunis, il s'en fallut peu qu'ils ne se rendissent maîtres de la province de Fou-kien. Après cette ligue, ils divisèrent leur flotte en deux escadres, dont l'une alla faire une descente dans le département de Ouen-tchéou ville maritime du Tché-kiang; delà pénétrant dans le Fou-kien, les soldats de cette escadre se joignirent aux rebelles de Lien-kiang, & allèrent ensemble ravager les contrées de Cheou-ning, de Tching-ho & de Ning-té. L'autre escadre alla insulter l'île de *Nan-ngao*, & s'étant jointe aux rebelles de Fou-tsing & de Tchang-lo, elle pilla Hiuen-tchong-so & Man-yen, ainsi que les environs de Long-yen, de Song-ki, de Ta-tien & de Kou-tien: Chao-ou ne fut point à l'abri de son brigandage; Tsi-tien-tsiang, qui en étoit gouverneur, périt dans cette attaque. Après cette expédition, les deux escadres se joignirent & emportèrent d'emblée les villes de Lo-yuen & de Lien-kiang, dont le commandant fut tué. Hing-hoa se vit bientôt investie par ces forbans.

Les mandarins d'armes de cette province, peu en état de leur

leur résister avec leurs forces seules, pressèrent la cour d'expédier des ordres aux troupes du Tché-kiang de venir à leur secours. Ces troupes ne se firent point attendre ; comme elles étoient toujours prêtes à marcher, elles ne tardèrent point à joindre Tsi-ki-kouang, lieutenant-général du Fou-kien : ainsi du même pas elles s'approchèrent avec lui de Hing-hoa dans la résolution de livrer bataille aux ennemis. Les *Japonois* comptant peu sur la bravoure des rebelles, levèrent le siége à l'approche de l'armée Chinoise, & tournèrent vers la mer pour se rembarquer ; mais comme ils ne firent pas assez de diligence, Tsi-ki-kouang les atteignit auprès de Ping-haï-oueï, & leur tua dans cette rencontre deux mille deux cens hommes. Un grand nombre se précipitèrent dans la mer pour éviter de tomber entre les mains des Chinois.

Ce mauvais succès ne les empêcha pas de revenir à la deuxième lune de l'an 1564, avec près de vingt mille hommes, mettre le siége devant Sien-yeou : Tsi-ki-kouang les attaqua dans leur camp, & leur tua beaucoup de monde ; ce général les poursuivit jusqu'à Tong-ngan, où il les battit une seconde fois : peu échappèrent à ces deux défaites, & ils n'osèrent plus inquiéter les côtes. 1564.

L'année suivante, l'empereur donna au prince héritier pour précepteur Tchang-ku-tching, docteur d'une grande réputation, que ses commentaires sur les *King* ont rendu immortel. 1565.

Au commencement de l'an 1566, quarante-cinquième de son règne, CHI-TSONG tomba malade ; cependant il continua de vaquer aux affaires du gouvernement, & de s'appliquer encore davantage à la recherche du secret de l'immortalité. Haï-choui, mandarin du tribunal des tributs, lui présenta à cette occasion le placet suivant : 1566.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1565. *Chi-tsong.*

« Lorsque Votre Majesté prit possession du trône, il n'y » avoit personne qui ne conçût l'espérance d'un régne heureux. » Elle défendit d'élever des statues à Confucius, de peur qu'on » ne le confondît avec les idoles des sectes qui ont infecté » l'empire, & elle voulut qu'il fût honoré comme les disciples » honorent leur maître après sa mort. Les loix qui furent alors » portées, remplissoient de joie le cœur des peuples, parce » qu'ils voyoient Votre Majesté s'appliquer à suivre la raison & » la justice. Aujourd'hui tout est changé : depuis plus de vingt » ans on ne respecte plus les loix, & chacun se gouverne suivant » son caprice. L'état & votre auguste famille sont dans le » danger prochain de se perdre. Votre Majesté & le prince » héritier n'ont aucune communication ensemble ; tout l'em- » pire murmure de voir les premiers devoirs du père & du » fils, du prince & du sujet essentiellement négligés. Elle ne » se plaît que dans ses jardins de l'ouest, au milieu d'une foule » de concubines, oubliant l'impératrice, son épouse légitime, » qu'elle a reléguée dans un appartement écarté de son palais. » Des généraux sans capacité & sans bravoure sont à la tête des » troupes ; la brigue & la faveur obtiennent seules les emplois ; » les habiles gens cherchent la retraite & craignent de se pré- » senter pour servir l'état ; doit-on s'étonner si nos ennemis » méprisent nos troupes, & causent autant de maux qu'en ont » souffert les peuples du nord & du sud. Votre Majesté, occu- » pée d'un secret chimérique, donne un dangereux exemple ; » plusieurs des premiers mandarins se laissent entraîner à cette » erreur. Les empereurs Yao, Chun, Yu, Tching-tang, Ouen- » ouang & Ou-ouang, princes sages, éclairés, & leurs suc- » cesseurs, ont tous subi le sort commun aux hommes. Tao- » tchong-ouen lui-même, ce fameux maître en cet art, qui

» avoit solemnellement promis à Votre Majesté de lui donner » ce secret, n'a pu se garantir de la mort : ce seul événement » ne démontre-t-il pas l'inutilité des recherches qu'on fait pour » parvenir à cette découverte ? Le charlatanisme de ceux qui » ont le front d'en assurer la réalité, loin d'être autorisé, » ne devroit-il pas être puni avec la dernière sévérité ? Tout » homme est mortel & ne peut prolonger ses jours au-delà du » terme que le Tien lui a prescrit ».

L'empereur, transporté de colère à la lecture de ce placet, fit conduire en prison l'auteur, chargé de chaînes : cependant, quelque temps après, l'ayant relu avec plus de sang froid, il se repentit de sa précipitation, & lui rendit la liberté, en le rétablissant dans le même poste qu'il avoit auparavant.

A la dixième lune, CHI-TSONG tomba plus sérieusement malade, & comme il connut lui-même qu'il touchoit à sa fin, il dicta ses dernières volontés, en ordonnant de ne les publier qu'après sa mort. Cet ordre étoit conçu en ces termes : « Il » y a quarante-cinq ans que je suis sur le trône, & on voit peu » de règnes aussi longs. Mon devoir étoit d'honorer le Tien » & d'avoir soin de mes peuples ; cependant, animé du desir » de chercher du soulagement aux maux dont j'ai presque tou- » jours été affligé, je me suis laissé séduire par des imposteurs, » qui me promettoient le secret de me rendre immortel. Ce » délire m'a fait donner un mauvais exemple à mes grands & » à mes peuples ; je prétends le réparer par cet écrit, que je » veux qu'on publie dans tout l'empire après ma mort ». Il vécut encore quelques jours, & mourut la soixantième année de son âge. Son fils Tchu-taï-heou lui succéda.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1567. *Mou-tsong.*

MOU-TSONG.

MOU-TSONG, le troisième des fils de Chi-tsong, avoit trente ans lorsqu'il monta sur le trône. Il commença par changer le nom de *Kia-tsing*, que portoient les années de règne de son père, en celui de *Long-king*, pour désigner le sien : Tchin-chi, son épouse légitime, fut déclarée impératrice. Il fit élargir plusieurs mandarins, qui avoient perdu leur liberté pour avoir fait à son père des remontrances dictées par un zèle patriotique: ceux au contraire qui avoient contribué à entretenir ce prince dans la chimère du secret de l'immortalité, furent mis, par son ordre, dans les prisons.

A la deuxième lune, MOU-TSONG fit passer Tchang-ku-tching, son précepteur, du tribunal des rites dans celui des mandarins : au commencement de la troisième lune, il le plaça dans le tribunal des ministres d'état; & à la quatrième, il le nomma ministre, avec le titre de président du tribunal des rites.

Yenta, qui avoit été assez tranquille, & paroissoit ne plus songer à inquiéter les frontières, apprenant la mort de Chi-tsong, se persuada que dans un commencement de règne on seroit moins surveillant, & il vint à la cinquième lune vers Taï-tong; mais il y trouva Lieou-koué, qui le contraignit de s'en retourner sans oser rien entreprendre.

A la neuvième lune, il revint avec son fils Hoang taï-ki, à la tête d'un détachement considérable, jusqu'à Ché-tchéou, qu'il força. Ouang-léang, qui en étoit gouverneur, fut tué: les Tartares pillèrent cette ville, & restèrent plus de vingt jours à battre la campagne; mais sur la nouvelle que Lieou-tao marchoit à eux avec des forces nombreuses, ils se retirèrent.

A la troisième lune de l'an 1568, l'empereur déclara son fils prince héritier. DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1568. *Mou-tsong.*

A la cinquième lune, dans la crainte que Yenta ne revînt encore insulter les frontières, la cour ordonna d'augmenter les garnisons, & de fortifier les endroits les plus exposés à ses courses.

MOU-TSONG, frappé du placet que Haï-choui avoit présenté à Chi-tsong, son père, avoit conçu une estime particulière pour ce mandarin, qu'il éleva, en montant sur le trône, à un emploi beaucoup plus considérable que celui qu'il avoit. Cette année il le fit vice-roi du Pé-tché-li, & inspecteur-général des tributs de l'empire. 1569.

A la dixième lune de l'an 1570, quatrième de *Long-king*, Pahannaki, petit-fils de Yenta, Haliko, & plusieurs autres, au nombre de dix, vinrent se donner à la Chine : l'empereur donna un titre de mandarinat assez considérable à Pahannaki, & mit Haliko au nombre de ses officiers ; il leur fit encore présent de pièces de soie de la première qualité. 1570.

La femme de Yenta, allarmée de l'évasion de son petit-fils, & craignant qu'on n'en agît mal en Chine à son égard, sollicitoit continuellement Yenta, son mari, de le redemander. Yenta s'approcha des frontières de la Chine à la tête de cent mille chevaux, & demanda qu'on lui renvoyât Pahannaki. Ouang-tsong-ki, commandant-général de ces quartiers, lui fit dire qu'il avoit reçu à son service des rebelles qui n'avoient quitté la Chine que pour éviter la juste punition due à leur révolte, & qu'il devoit commencer par renvoyer ces transfuges, s'il vouloit obtenir sa demande. Yenta hésita quelque temps, mais le desir de ravoir son petit-fils le détermina, malgré la peine qu'il avoit de renvoyer ces déserteurs, à les livrer à

Ouang-tsong-ki, qui les fit exécuter. L'empereur, de son côté, renvoya Pahannaki avec honneur ; Yenta l'en remercia par une ambassade, & demanda en même temps des lettres-patentes avec le titre de prince tributaire de l'empire : les envoyés de dix-sept hordes se joignirent à cette ambassade, pour obtenir d'être reçues à payer tribut, & demander la permission de vendre leurs chevaux dans les endroits que la cour impériale détermineroit. Les grands s'étant assemblés pour balancer les avantages & les inconvéniens, vingt-deux voix furent pour qu'on acquiesçât à leur demande, & dix-sept opinèrent à un refus : cinq étoient d'avis de les recevoir à payer tribut, mais de ne point établir de marchés aux chevaux. L'empereur, après avoir pesé leurs raisons, se décida en faveur de Yenta : il le créa prince du titre de *Chun-y* (qui se conforme à la justice), & détermina qu'il enverroit ses tributs à la troisième ou à la quatrième lune, & qu'alors on établiroit des foires de chevaux, dont le nombre seroit fixé ; mais il voulut que ceux qui seroient chargés d'apporter ces tributs, ne vinssent pas jusqu'à la cour.

1572. L'année suivante, MOU-TSONG tomba malade, & jugeant que sa maladie le conduiroit au tombeau, il manda, le ving-cinq de la cinquième lune, les ministres d'état, pour leur déclarer ses dernières volontés, qu'il avoit fait mettre par écrit, parce qu'il avoit de la peine à parler. Ils trouvèrent ce prince assis dans un fauteuil, ayant auprès de lui l'impératrice & la première des reines, ainsi que le prince héritier, qui étoit debout à sa gauche. L'eunuque Fong-pao leur fit lecture de ses ordres, conçus en ces termes : « J'ai possédé » le trône pendant six ans ; ma fin approche : le prince héritier » n'est encore qu'un enfant, il faut que vous lui serviez de

» pères, & que vous l'aidiez à se rendre digne du trône; l'état » attend de vous ce service important ». Les ministres se prosternèrent en signe d'obéissance, & se retirèrent le cœur serré de douleur. Le lendemain, vingt-six, ce prince mourut à trente-six ans, après en avoir régné six. Le prince héritier, âgé de dix ans, prit possession du trône le dix de la sixième lune, sous le nom de Chin-tsong.

CHIN-TSONG.

A la neuvième lune, Yenta qui ignoroit la mort de Mou-tsong, lui envoya deux cens cinquante chevaux choisis dans ses haras: ceux qui étoient chargés de les conduire furent bien traités, & à leur retour on leur rendit deux de leurs officiers faits prisonniers de guerre vingt ans auparavant.

La régence passa entre les mains de l'impératrice, mère de CHIN-TSONG, & des ministres d'état, qui surent en conserver toute l'autorité contre les brigues des eunuques: elle détermina que les années du règne de jeune empereur s'appelleroient *Ouan-li.*

Des trois ministres d'état, Tchang-ku-tching eut le plus de part à la faveur. Dès que CHIN-TSONG fut monté sur le trône, il le fit venir en sa présence, & ne lui donnant point d'autre nom que celui de *maître*, il lui dit: « Mon père vous regardoit » comme le plus zélé & le plus fidèle de ses sujets; en succé- » dant à sa couronne, j'ai hérité de ses sentimens; je ne doute » point que vous ne veilliez avec zèle à m'instruire de mes obli- » gations & de la manière dont je dois me comporter ». Tchang-ku-tching, se prosternant à terre, répondit qu'il ne devoit rien innover dans le gouvernement, & qu'il falloit

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1572. Chin-tsong.

aimer le peuple, écouter les sages & les gens éclairés. L'empereur le choisit pour lui expliquer les *King* & l'histoire ; & comme le ministre lui faisoit un jour remarquer que Gin-tsong de la dynastie des *Song*, n'estimoit rien les perles & les diamans, Chin-tsong dit que les bijoux les plus précieux pour un souverain étoient les habiles gens. Le ministre ajouta, que les cinq sortes de grains, étoient préférables pour le peuple aux diamans. L'empereur repartit qu'il s'étoit bien apperçu de la peine qu'on se donnoit pour se procurer ces superfluités, & que son intention étoit de réformer ce luxe. Le ministre l'assura qu'il se couvriroit de gloire en portant une loi aussi sage.

1573. Cette année, la régence de l'empire fit graver plusieurs sceaux d'or & d'argent pour Yenta, & les chefs des hordes qui le reconnoissoient.

1574. L'empereur, qui aimoit la retraite, ne s'étoit point encore fait voir à son peuple ; mais au commencement de l'an 1574, par le conseil de Tchang-ku-tching, il donna une audience publique, & fit des présens à plusieurs mandarins.

Quelques jours après, Tchang-ku-tching lui présenta des commentaires qu'il avoit faits sur les *Sſé-chu* & sur les *Chu-king*, avec un abrégé de l'histoire intitulée *Tong-kien*. L'empereur lui demanda si ce qu'on racontoit de la vie de Kien-ouen-ti étoit véritable. Le ministre répondit que l'histoire authentique n'en faisoit point mention ; mais que la tradition constante étoit qu'il ne périt point dans l'incendie du palais de Nan-kin, & qu'il avoit erré de province en province l'espace de quarante ans. Comme il parut curieux de savoir s'il restoit quelque monument de ce prince, le ministre se chargea d'examiner les inscriptions des tombeaux de la sépulture impériale

impériale : il en tira une copie, que l'empereur relut plusieurs fois avec attendrissement. Tchang-ku-tching saisit ce moment pour lui inspirer la noble émulation de marcher sur les traces de ses ancêtres qui s'étoient distingués par leurs vertus & leur amour pour le peuple. Ce fut à cette occasion que CHIN-TSONG donna à son ministre une inscription écrite de sa main, faveur singulière que font les empereurs de la Chine à ceux qu'ils veulent honorer ; elle étoit composée de ces quatre caractères, *Yong-pao-Tien-Ming*, c'est-à-dire, il est toujours attentif à suivre les volontés du Tien.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. MING. 1574. *Chin-tsong.*

A la douzième lune de cette année, Pintou, fils de Yenta, demanda qu'on établît, à l'ouest du Hoang-ho, une foire de chevaux. Les ministres étoient d'avis de le refuser ; mais le tribunal de la guerre représenta qu'il pourroit faire entrer son père dans son ressentiment & recommencer une guerre dont on n'avoit que trop sujet de redouter les suites. Les ministres changèrent de sentiment, & envoyèrent ordre au vice-roi du Chen-si de lui accorder sa demande. Le *Tsong-tou* du Chen-si, ou gouverneur général de cette province, adressa à ce sujet à l'empereur un mémoire, dans lequel il représentoit que c'étoit ouvrir aux Tartares une porte pour entrer dans la Chine quand ils le voudroient, & que le passé instruisoit assez du peu de fond qu'on devoit faire sur leur parole ; qu'étant une fois maîtres de Kan-tchéou, il seroit difficile de conserver Sou-tchéou. Les ministres d'état, qui n'étoient pas portés pour ces établissemens, revinrent à leur premier sentiment, & on révoqua les ordres donnés. Pintou, choqué de ce refus, conduisit ses gens & ses troupeaux vers le lac Hou-hou-nor (ou Coconor), & commença à faire des courses sur les frontières occidentales du Chen-si. Le *Tsong-tou* en fit des plaintes à Yenta. Ce

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1575. *Chin-tsong.*

prince répondit que son fils ne se portoit à ces hostilités, que parce qu'on ne vouloit pas lui accorder l'établissement qu'il demandoit. Heou-tong-taï, vice-roi de la province, moins timide que le *Tsong-tou*, fit passer à la cour la réponse de Yenta, & insista sur l'établissement de deux foires; savoir, une grande à Kan-tchéou, & une petite à Tchuang-léang. L'empereur y consentit, & Pintou cessa ses hostilités.

1576. L'an 1576, quatrième de *Ouan-li*, Lieou-taï censeur de l'empire, accusa Tchang-ku-tching de ne travailler qu'à augmenter son crédit & ses richesses. Le ministre alla se jetter aux pieds de l'empereur, & demanda avec instance la permission de se retirer, alléguant qu'il n'étoit pas né pour occuper des places aussi distinguées, & que la plus grande faveur qu'on pouvoit lui faire, étoit de le laisser rentrer dans l'obscurité d'où il étoit sorti. L'empereur, qui l'aimoit véritablement & l'honoroit comme son maître, s'emporta contre Lieou-taï, qu'il exila & dont il confisqua les biens. Tchang-ku-tching intercéda pour qu'il ne fût point puni aussi sévérement, de peur d'empêcher les autres censeurs de s'acquiter de leur devoir; il demanda seulement de l'obliger à prouver l'accusation: l'empereur n'y consentit qu'avec peine.

A la douzième lune de cette année, Ynting-taï-ki entra sur les frontières de l'empire, où il commit quelques désordres. Yenta le condamna à donner mille moutons, deux cens chevaux & deux chameaux en dédommagement. L'empereur ordonna de les recevoir; mais il défendit à l'avenir tout tribut de cette espèce.

1577. L'an 1577, cinquième de *Ouan-li*, Yenta revint à la charge pour obtenir sur les limites un nouveau marché, où il vendroit du thé & des chevaux: il demandoit encore un sceau d'or pour

un commandant de l'une de ses hordes. Le conseil décida que ce n'étoit point l'usage de donner un sceau d'or aux simples commandans de hordes, & qu'on ne devoit point permettre d'autres foires que celles déja établies : l'empereur fit passer cette décision à Yenta.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1577. *Chin-tsong.*

La sixième année de *Ouan-li*, CHIN-TSONG épousa Ouang-chi, qu'il déclara impératrice. Les deux cérémonies du mariage, & du couronnement de cette princesse, se firent avec beaucoup de magnificence. 1578.

A la deuxième lune de l'an 1579, une maladie contagieuse ayant enlevé beaucoup de monde, l'impératrice mère, fort adonnée à la secte de *Foé*, proposa à son fils d'ordonner aux *Ho-chang* de faire des prières publiques pour obtenir la fin de ce fléau. Le ministre, qui méprisoit ce culte, prit de-là occasion de rappeller à l'empereur les défenses que le fondateur de sa dynastie avoit faites contre ces vaines cérémonies, & CHIN-TSONG renouvella ces défenses. 1579.

A la troisième lune, à l'occasion d'une dépense qu'il jugeoit inutile, le ministre représenta à ce prince que la première année de son règne il étoit entré dans ses coffres quarante-trois millions cinquante mille *taëls*, & que la deuxième année il n'y étoit entré que trente-cinq millions cinquante mille ; que la cinquième, les trésoriers généraux avoient reçu, d'après leurs bordereaux, quarante-quatre millions quatre-vingt-dix mille *taëls*, & par conséquent un million quarante mille de plus que la première année. Le ministre fit voir que si on vouloit retrancher certaines dépenses superflues, on auroit bientôt des fonds pour subvenir aux besoins de l'état.

L'an 1580, huitième de *Ouan-li*, le *Taï-Ming-hoeï-tien* ou *Code de la dynastie des MING*, fut achevé. 1580.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1581. *Chin-tsong.*

A la première lune de 1581 (1), Ou-tso-tchéou, censeur de l'empire, présenta un mémoire sur la misère des habitans du Kiang-nan, réduits à manger l'écorce des arbres ; ce qui occasionnoit plusieurs bandes de voleurs, qui pourroient dans la suite causer beaucoup de désordre. Tchang-ku-tching conseilla de leur faire passer de prompts secours, parce que cette partie du Kiang-nan, sujette à ces calamités, avoit presque toujours donné naissance aux révoltes les plus funestes à l'empire : il conseilla de retrancher une partie des dépenses inutiles qui se faisoient au palais, & d'y joindre ce qu'on distribuoit aux *Ho-chang* & aux *Taossé*, qui seroit mieux employé au soulagement des malheureux. L'empereur donna des ordres pour exécuter tout ce que son ministre venoit de lui suggérer.

A la neuvième lune, Moumeouho, petit-fils de Moutengyong de *Ngan-nan*, apporta son tribut à la cour. Moutengyong en mourant avoit laissé sa charge de grand général à Moufouhaï, son petit-fils ; celui-ci ne s'étant point accordé avec Li-ning, se retira sur le bord de la mer, & la cour impériale ne voulut prendre aucune connoissance de leur différend. Moufouhaï eut pour successeur Mouhongyé son fils, père de Moumeouho qui venoit prêter hommage.

1582. A la troisième lune de l'an 1582, Tchang-ku-tching, précepteur & premier ministre de l'empereur, mourut. Ce prince lui rendit des honneurs extraordinaires, & lui conféra le titre de *Ouen-tchong*.

A la huitième lune, Chin-tsong accorda un pardon général à l'occasion de la naissance d'un fils qu'il eut.

(1) Michel Roger, jésuite, est le premier de son ordre qui entre en Chine. *Editeur.*

Cette même année, une maladie contagieuse emporta tant de monde dans le Chan-si, que, ne pouvant suffire à faire de bières, on creusa hors des murs de Kou-yuen de grandes fosses, auxquelles on donna le nom de *ouang-gin-keng*, ou de *fosses de dix mille hommes*.

Cette dixième année de *Ouan-li*, les Tartares *Nutché* (1), divisés alors en trois hordes, commencèrent par se faire entre eux une guerre qui pensa causer leur ruine totale. Les *Niutché* orientaux ou sauvages, habitoient à l'est des limites du Leao-tong, & à l'ouest de la mer; ils ne payoient aucun tribut à la Chine, & n'inquiètoient point les frontières, se contentant de trafiquer à une foire qui se tenoit à l'est de Kaï-yuen : les Chinois donnoient à leur pays le nom de *Kien-tchéou*. Les deux autres hordes occupoient le pays situé entre les gorges de *Pé-koan* & de *Nan-koan*, & elles étoient distinguées par ces deux

(1) Leur ancien nom étoit *Nutchin*, que les *Leao* changèrent en celui de *Nutché* ou *Niutché*, sous Gin-tsong, quatrième empereur des *Song*. Voyez tome VIII, pag. 359. Ils habitent au-delà de la grande muraille qui servoit autrefois de barrière à leurs entreprises contre la Chine, & ils occupent la partie de l'ancienne Tartarie, appellée *Orientale*. Les *Niutché* donnèrent retraite aux Tartares *Mongous*, lors de la révolution qui les chassa de la Chine. Le fondateur des *Ming* envoya ses généraux les chercher jusque dans cet asile, & détruisit entièrement leur puissance. Les *Nutché*, ne pouvant résister aux forces de leurs ennemis, furent obligés de demander la paix : l'extrême pauvreté à laquelle ils étoient réduits, leur ôtant le pouvoir de faire la guerre, ils s'attachèrent au commerce; & après la conclusion du traité, ils obtinrent la permission de venir, par le Léao-tong, apporter en Chine du *ginseng*, des peaux de castors, de renards & de martes-zibelines : ils apportoient encore du crin de cheval, dont les Chinois se servoient pour faire des filets, & pour nouer leurs cheveux. Le commerce les enrichit, & ils se multiplièrent au point qu'ils divisèrent leur pays en sept provinces, qui formoient comme autant de petits royaumes. Par la suite, & après s'être entre-déchirés par des guerres intestines, ils refondirent ces petits royaumes en un seul, sous le nom de *Nutché*; c'est cette puissance qui détruisit la dynastie des *Ming* & s'empara de la Chine, dont elle occupe aujourd'hui le trône. *Editeur.*

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1582. *Chin-tsong.*

noms. Les *Nutché* de *Pé-koan* ou du nord avoient un endroit particulier dans le pays de Tchin-pé-koan, pour commercer & payer tribut; ceux de *Nan-koan* tenoient leurs marchés près du territoire de Kouang-chun-koan.

La quatrième année de Suen-ti, les *Nutché* de *Nan-koan* se brouillèrent avec les *Nutché* sauvages, & leur enlevèrent une partie de leur pays; cette conquête enfla si fort ceux de *Nan-koan*, que sous l'empereur Ou-tsong ils refusèrent de payer tribut: ce ne fut que sous Chi-tsong que Ouang-taï leur chef, se détermina à l'envoyer. Celui qui étoit chargé de le présenter, reçut pour son maître une riche ceinture d'or & plusieurs autres choses de prix: cette distinction mit Ouangtaï en si grande considération parmi les *Nutché*, qu'ils commencèrent à le craindre.

Quelque temps après, Ouangtchong, oncle de Ouangtaï, se prévalant de la puissance de son neveu, tua, dans une dispute, Tchéoukonké, un des principaux officiers de Nangkia & de Tchinkia, chefs des *Nutché* de *Pé-koan*. Cette horde, pour venger sa mort, enleva le tribut que Ouangtaï envoyoit à la cour; elle s'empara encore de treize espèces de forts, qu'il avoit fait bâtir, & ne lui en laissa que cinq. Cette querelle dut sa naissance à l'animosité qui régnoit entre deux des fils de Ouangtaï: il en avoit quatre, savoir, Hourhan, Sanmatou, Kankoulou & Monkoupolo. Le second mourut en bas âge; Hourhan l'aîné, & Kankoulou le troisième, vivoient si mal ensemble, que ce dernier s'enfuit auprès de Tchinkia, qu'il excita à faire la guerre à son propre père. Dans le temps qu'ils en concertoient les moyens, Hourhan, d'un naturel emporté, tua Ouangsiuen de sa propre famille. Hataï, fils de Ouangsiuen, animé du desir de la vengeance, se fit un parti, & surprit

Ouangtaï & Hourlan son fils, qu'il fit prisonniers : il envoya le père aux *Nutché* de *Pé-koan*, & se sauva à la montagne Tié-ling de Kou-chan. Li-tching-léang, commandant des troupes impériales dans le Léao-tong, vint au secours de Ouangtaï, & alla attaquer les *Nutché* de *Pé-koan*, auxquels il tua mille trente hommes, & leur enleva leur sceau de cuivre. Ouangtaï étant mort du chagrin que lui causa sa captivité, l'empereur envoya des mandarins de sa cour avec ordre de lui faire d'aussi magnifiques obsèques que le local permettroit.

L'an 1583 (1), Hataï, qui ne vouloit point se soumettre aux Tartares de *Pé-koan*, & qui ne pouvoit plus, sans danger, retourner avec ceux de *Nan-koan*, chercha à se rendre indépendant. Secondé par ses amis, il se procura plusieurs mille braves gens, à la tête desquels il entreprit de se former un établissement, & il jetta ses vues sur la ville de Chin-yang-tching. Après avoir divisé son armée en deux corps, il se mit à la tête de l'un, & donna l'autre à commander à un de ses amis, homme intrépide & bon officier. 1583.

Sur les avis que reçurent les mandarins du *Léao*, qu'il étoit parti de la rivière Yun-ho, Li-tching-léang, lieutenant-général des troupes Chinoises, vint au-devant de lui à quelques centaines de *ly* des limites, & l'ayant rencontré à Kou-la-tchaï, il le battit & le tua. Ses gens allèrent rejoindre leur seconde division ; mais Tsin-té-ki, qui s'étoit aussi mis à la tête des troupes qu'il avoit sous ses ordres, la dissipa. Les Tartares perdirent dans ces deux actions trois mille deux cens vingt deux hommes.

(1) Arrivée de Mathieu Ricci, jésuite, en Chine. Il fut redevable de l'accueil qu'on lui fit, à une montre à répétition & à un horloge, que l'empereur fit placer dans une tour bâtie exprès. Ce missionnaire, après vingt-sept ans de séjour en Chine, y mourut en 1710, âgé de quatre-vingt-huit ans. *Editeur*.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1583. *Chin-tsong.*

Cette victoire ne causa pas moins de joie à la cour impériale, que la ruine presque entière des Tartares *Pé-koan :* ligués avec Pénoutchi, chef d'une horde de Ouangtaï, qui avoit quitté le service des *Nan-koan* pour se donner à eux, ils allèrent à la tête de plus de dix mille cavaliers attaquer Monkoupolo & Hourhan. Li-tchin-léang accourut à leur secours & tomba sur les *Pé-koan*, qui le reçurent avec une valeur à laquelle il ne s'attendoit pas; mais accablés par le nombre, les *Pé-koan* furent contrains de céder. Nangkia & Tchin-kia, Harhan, fils du premier, Niesunpo, fils du second, & Pénoutchi restèrent sur le champ de bataille.

La neuvième année de *Ouan-li*, le fameux Yenta mourut. La cour impériale envoya des mandarins avec les présens d'usage pour les princes du premier ordre, faire devant son cercueil les cérémonies accoutumées; mais on ne parla point de conférer le titre de prince à ses descendans par rapport à quelques discussions de famille qu'ils avoient entre eux : ce ne fut que deux ans après que Hoangtaïki, l'aîné des fils de Yenta, reçut le diplôme impérial, qui lui accordoit cette dignité pour lui & ses descendans, sous le titre de prince *Chun-y*, comme son père l'avoit eu.

1584.

Quoique descendu au tombeau, le ministre Tchang-ku-tching ne fut point à l'abri des recherches de la haine & de l'envie; il se forma une cabale pour flétrir sa mémoire, dans laquelle entrèrent un grand nombre de personnes de tous les rangs, même les princesses du palais. L'empereur prit d'abord sa défense; mais ensuite il se vit assailli de tant d'accusations contre lui, que, pour calmer les esprits, il fut forcé de le déclarer déchu de tous ses honneurs & de confisquer ses biens; il exila ses frères, ses fils & toute sa famille : son fils aîné se

ſe pendit de chagrin, de peur de finir ſes jours d'une manière ignominieuſe.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1586. *Chin-tſong.*

L'an 1586 des ſéditieux pénétrèrent dans les montagnes des *Miaotſé* du *Ssé-tchuen*, & excitèrent à la révolte ces montagnards, qui deſcendirent en grand nombre pour piller les villes. Le tribunal de la guerre envoya au vice-roi & aux commandans des troupes de la province les ordres néceſſaires pour éteindre ces commencemens de révolte; ce qu'ils firent heureuſement.

A la première lune de l'an 1587, quinzième de *Ouan-li*, l'empereur eut un troiſième fils; cet événement le conſola de la perte du ſecond, mort quelque-temps auparavant. L'aîné étoit d'une complexion ſi délicate, qu'on déſeſperoit de le conſerver : l'empereur donna le rang de première reine à Tching-chi, mère du dernier. 1587.

Cette même année, à la ſeptième lune, Hoang-taïki, prince de *Chun-y*, mourut. La cour donna à Tchiliké, ſon fils, l'inveſtiture de cette principauté.

L'an 1588 Li-tching-léang ſortit des limites du Léao-tong, & alla juſqu'aux frontières des *Pékoan* & des *Nankoan*, dont il invita les chefs à le venir trouver pour concerter les moyens de leur procurer une paix ſtable & ſolide. Ce général, après les avoir traités magnifiquement, les convainquit que leur intérêt commun étoit de ménager la Chine, qui par rapport à leurs démêlés avec elle, avoit ſupprimé les foires où ils débitoient leurs pelleteries & leur *ginſeng* : il ajouta que les guerres qu'ils ſe faiſoient entre eux ne tendoient qu'à leur propre deſtruction. Suivant ce principe, il leur conſeilla de déterminer à l'amiable les limites de leur pays, diviſé autrefois en neuf cens quatre-vingt dix-neuf quartiers, dont ſept cens, ſous Ouangtaï, étoient poſſédés par les *Nankoan*, & 1588.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1588. *Chin-tsong.*

deux cens quatre-vingt dix-neuf par les *Pékoan.* Il dit que ceux-ci, par droit de conquête, étant en possession de la plupart de ces quartiers, il ne convenoit pas de les en dépouiller totalement; mais qu'il falloit établir entre eux une espèce de balance, & rendre aux *Nankoan* cinq cens quartiers, en laissant aux *Pékoan* les quatre cens quatre-vingt dix-neuf autres. Ces Tartares, las d'une guerre qui les avoit écrasés, adoptèrent sans hésiter ce plan de démarcation, qu'ils exécutèrent réciproquement : ils remercièrent beaucoup le général chinois de leur en avoir donné l'idée, & le quittèrent avec les dispositions de vivre à l'avenir en paix.

1589. L'an 1589, dix-septième de *Ouan-li*, la sécheresse ruina les moissons dans le Kiang-nan & le Tché-kiang : on pourvut au soulagement de ces deux provinces.

Une maladie que l'empereur eut sur la fin de cette année causa les plus vives allarmes, parce-qu'il n'avoit point nommé de prince héritier; & afin de rassurer les esprits, il se fit voir au commencement de l'année suivante à ses grands. Les ministres le sollicitant de se choisir un successeur, ce prince leur répondit qu'il n'avoit point de fils légitime, & qu'à l'égard de ceux que les reines lui avoient donnés, l'aîné étoit d'une complexion trop foible; qu'à la vérité, le troisième, fils de la reine Tchin-chi, promettoit beaucoup, mais qu'il n'osoit le préférer de peur de causer du mécontentement. Ayant fait venir en sa présence ces deux jeunes princes, il dit à l'aîné de se tenir debout. Le ministre Chin-ché-hing, après l'avoir considéré attentivement: « Quel dommage, s'écria-t-il, de ne point travailler à polir cette pierre précieuse, dont on feroit un bijou des plus rares. L'empereur qui n'avoit aucun dessein de le faire son successeur, l'empêcha d'en dire davantage.

1590.

Pour cimenter la paix que les *Nankoan* & les *Pékoan* venoient de conclure ensemble, Poufé, fils de Tchin-kia, donna sa fille en mariage à Taïchang, fils de Hourhan, & Taïchang, sa sœur aînée, à Nalinpolo, fils de Niamkia. Taïchang, enclin à la débauche, d'un naturel cruel & féroce, ne put se soutenir long-temps; plusieurs de ses gens l'abandonnèrent pour se donner aux *Pékoan*. Le chef de la horde *Pasha*, qui en avoit été maltraité, le tua d'un coup de flèche. Poufé & Nalinpolo, quoiqu'ils eussent à se plaindre de lui, vengèrent sa mort, en faisant périr Pasha, dont ils envoyèrent la tête à l'officier Chinois qui commandoit sur les frontières du Léao-tong.

Taïchang laissa un fils encore enfant, nommé Saotaï, sous la tutelle de sa mère; mais comme il étoit à craindre qu'elle ne favorisât sa famille au préjudice de son fils, la cour impériale lui assigna trente quartiers, & nomma Monkoupolo pour gouverner les *Nankoan*. Celui-ci flatté de cette distinction, envoya une magnifique ambassade à la cour impériale, & offrir en tribut des productions rares du pays.

1592.

L'an 1592, vingtième de *Ouan-li*, Popaï, au nord du Chen-si, prit les armes contre le vice-roi. Ce rebelle étoit Tartare d'origine & d'une naissance commune: s'étant attiré des affaires avec le chef de sa horde, qui fit mourir son père & son frère, Popaï échappa au châtiment par la fuite & erra quelque temps. Tchin-yn, officier chinois sur les frontières, à qui il se présenta, le voyant déterminé, l'enrôla sous ses drapeaux, & dans peu il obtint, par sa bravoure, d'être fait officier; alors il se maria. A quelque temps delà, sa femme lui raconta qu'il lui avoit semblé, en dormant, entendre dans les airs un bruit terrible qui avoit fait ouvrir le ciel; qu'il en étoit sorti un globe de feu, du milieu duquel une espèce de tigre s'élan-

çant avec une rapidité étonnante, étoit venu fondre fur elle & avoit pénétré dans fes entrailles. Popaï attendit impatiemment le terme de fes couches : au bout de neuf mois elle mit au monde un fils qui avoit le corps d'un loup, la tête d'un homme & les pieds prefque femblables à des pattes d'oifeaux. Son père lui donna le nom de *Po-tching-nghen*, c'eft-à-dire, *bien-fait reçu*.

Cependant Popaï s'éleva par degrés à tous les grades militaires fous le règne de CHIN-TSONG, & fe fit une fi grande réputation, que la dix-feptième année il fut fait lieutenant-général des troupes de l'empire, & obtint la furvivance pour fon fils, qui fervoit déja avec diftinction.

La dix-neuvième année de *Ouan-li*, les Tartares ayant caufé du défordre fur les bords du Hoang-ho, l'empereur fit partir Tching-lo avec le titre d'infpecteur. Tong-hiang, vice-roi de Ning-hia, auquel l'infpecteur propofa d'envoyer contre ces coureurs, Po-tching-nghen, Tou-ouen-fieou, Po-yun, fils adoptif de Popaï, & ce dernier lui-même, quoique déja avancé en âge, dit qu'il n'étoit pas néceffaire d'employer tant de braves officiers pour une fi petite expédition, & qu'il fuffiroit d'y envoyer Tou-ouen-fieou feul avec mille cavaliers. Popaï, qui en jugeoit autrement, obtint de l'infpecteur de conduire contre ces vagabonds les trois mille hommes qu'il avoit fous fes ordres. Le vice-roi, piqué de fe voir contrarié, refufa les chevaux dont il avoit befoin pour fa cavalerie : il n'étoit pas de fes amis, & fon intention étoit de le faire échouer. Popaï monta fur le champ à cheval & fe rendit à toute-bride à Kin-tching où il eut des chevaux. Il alla enfuite s'affurer des forterefles hors de la grande muraille, afin d'avoir une retraite fi le vice-roi l'inquiettoit, comme il y paroiffoit difpofé, en refufant à fes foldats des vivres & leur folde. Ce premier, mécontentement

lui fit naître dès lors des idées de révolte ; il donna à ses soldats la liberté de prendre des vivres où ils en pourroient trouver. Le vice-roi lui en fit un crime, & vouloit l'en faire punir. Par malheur pour Popaï, Po-tching-nghen son fils, dans une de ses courses ayant enlevé la fille d'un bourgeois & plusieurs autres, le vice-roi saisit cette occasion pour lui faire sentir son autorité ; mais afin de lui ôter tout prétexte de se plaindre, il commença par délivrer des vivres & payer aux soldats la solde qui leur étoit dûe ; ensuite il manda Po-tching-nghen sous quelque prétexte dont il ne pouvoit se défier, & le fit charger de chaînes ; & pour l'humilier davantage, il lui fit donner publiquement la bastonnade en le déclarant incapable de commander.

Po-yun & Tou-ouen-sieou, indignés de cet affront, s'en plaignirent amérement à Lieou-tong-yang, qui avertit le vice-roi du danger où il étoit de voir bientôt les troupes de Ning-hia se révolter. Cet avis fut suivi de l'effet ; les rebelles dans leur premier mouvement de fureur, allèrent en foule environner son hôtel, & y mirent le feu : cependant le vice-roi trouva moyen de se sauver déguisé, sans songer à emporter son sceau d'or. Lieou-tong-yang s'en saisit & alla se joindre aux rebelles en qualité de lieutenant-général : cette révolte commença le dix-huit de la deuxième lune de l'an 1592. Après cette démarche, les rebelles se mirent à piller la ville, sans cependant faire mourir personne : ils arrêtoient tous les mandarins, qu'ils tâchoient d'engager à prendre parti avec eux, & sur leur refus, ils se contentoient de les maltraiter & d'enlever leurs sceaux. Oueï-hio-tseng, commandant-général du Chen-si, s'étant avancé jusqu'à Hou-ma-ché, essaya inutilement de les faire rentrer sous l'obéissance : ils ne pouvoient croire qu'on voulût

leur pardonner, après la conduite qu'ils avoient tenue, & ils n'espéroient aucune grace.

Po-tching-nghen, que la douleur des coups qu'il avoit reçus empêchoit d'agir, s'emporta beaucoup contre Po-yun & Tou-ouen-sieou de ce qu'ils n'avoient pas fait mourir tous les mandarins de la ville : ces deux rebelles, pour le contenter, allèrent, le vingt-trois de cette deuxième lune, à la tête de cinq cens soldats se saisir de Léang-ki & de Ma-tching-kouang, deux officiers généraux, dont le vice-roi vouloit se servir contre eux, & ils les firent mourir. Le même jour, Lieou-tong-yang fit reconnoître Popaï général, Po-tching-nghen & Hiu-tchao lieutenans-généraux, & Tou-ouen-sieou & Po-yun maréchaux de camp ; ensuite ils invitèrent les vagabonds, contre qui on avoit voulu les faire marcher, à se joindre à eux. Devenus plus forts par leur jonction, ils se rendirent maîtres de presque toutes les places d'armes du Hoang-ho : la plupart des garnisons, officiers & soldats se donnèrent à eux. Cependant la ville de Ping-lou, défendue par Yang-chi, femme du gouverneur, leur résista, & Tou-ouen-sieou ne put jamais venir à bout de la réduire. Un jour que Siao-ju-hiun, mari de cette héroïne, lui témoignoit ses craintes de ne pouvoir conserver sa place sans un prompt secours, qu'il falloit encore faire venir de fort loin, elle lui dit qu'elle se flattoit d'avoir autant de zèle que lui pour le service de leur souverain, & qu'il ne devoit point perdre de temps à aller lui-même hâter le secours tandis qu'elle défendroit la place. Aussi-tôt que Tou-ouen-sieou le sut parti, il fit sommer la garnison de se rendre, & sur son refus, il ordonna un assaut, où ses gens se portèrent avec une espèce de fureur. La courageuse Yang-chi le repoussa, & soutint ses efforts pendant près de deux mois que dura le siége. Rebuté

de la réſiſtance qu'il éprouvoit, & ſur les avis que Siao-ju-hiun revenoit avec un ſecours conſidérable, Tou-ouen-ſieou leva le ſiége, paſſa le Hoang-ho & alla joindre le gros des rebelles, qui dirigeoit ſa marche vers Ling-tchéou dans le deſſein de s'en emparer.

Pendant que Tou-ouen-ſieou étoit encore devant Ping-lou, les autres chefs des rebelles ſollicitèrent les Tartares de *Taoho* de ſe joindre à eux, & s'avancèrent du côté de Ling-tchéou. Li-pao, gouverneur de cette ville, ſe voyant inveſti, fit promettre à tous ſes officiers de la défendre juſqu'à la dernière extrêmité : leur réſiſtance donna le temps à Li-hiu d'arriver à temps avec du ſecours. Les rebelles, qui n'avoient pas encore reçu le renfort qu'ils attendoient des *Taoho*, levèrent le ſiège & allèrent fondre ſur pluſieurs forts qu'on avoit conſtruits pour la ſûreté des frontières : là ils furent joints par les *Taoho*, ſous les ordres de Tcholitou, de Tatching & de différens chefs de hordes, qui amenoient entr'autres trois mille cavaliers armés de toutes pièces.

Popaï envoya un détachement de ces Tartares & un corps de ſes troupes ſous le commandement de Tcholitou & de Po-yun, ſon lieutenant, recommencer le ſiége de Ping-lou. Siao-ju-hiun venoit d'y rentrer; & quoiqu'il eut renvoyé à Li-hiu le ſecours qu'il avoit été chercher, les rebelles ne furent pas plus heureux que la première fois : dans les premières attaques, il renverſa mort d'un coup de flèche Po-yun; alors Tcholitou déſeſpérant de forcer la place, leva le ſiége & ſe retira.

Cependant la fortune favoriſoit les rebelles par-tout ailleurs; ils battirent les impériaux, qu'ils obligèrent à diviſer leurs forces, en ſe partageant eux-mêmes en pluſieurs corps, qui ſe réuniſſoient enſuite avec promptitude & venoient fondre ſur les

Chinois. Ces succès leur valurent un renfort de près de cinquante mille hommes des *Taoho*, qui vinrent les joindre pour avoir part à leur gloire & encore plus à leur butin.

Dès cet instant, cette révolte parut d'une si grande conséquence à la cour, qu'elle mit en mouvement beaucoup de troupes. Tous les grands officiers du Chen-si, ceux de Kan-tchéou & de Sou-tchéou avec leurs garnisons, & plus de vingt mille hommes des départemens de Suen-hoa & de Taï-tong reçurent des ordres de marcher, & formèrent une armée de près de trois cens mille hommes, sans compter les garnisons qui restoient dans les places. Après la réunion de toutes ces troupes, les généraux tinrent un conseil de guerre, dans lequel il fut déterminé de les diviser en deux corps, dont l'un seroit employé à faire le siége de Ning-hia, où étoit le fort des rebelles, tandis que l'autre tiendroit la campagne pour assurer les convois & intercepter les secours aux ennemis.

Popaï, instruit de ce plan, fit entrer dans Ning-hia, dont la conservation lui étoit de la dernière importance, l'élite de ses troupes, & s'y enferma lui-même; aussi-tôt, & le cinq de la quatrième lune, les Chinois l'y investirent. Le même jour Popaï fit une sortie sur le quartier des impériaux campés devant la porte de nord-est, & les poussa l'épée dans les reins jusqu'au Hoang-ho, dans lequel un grand nombre se noya. Il continua à se défendre ainsi jusqu'au vingt-un de la même lune avec une bravoure admirée des Chinois mêmes.

Le vingt-un de la quatrième lune, les impériaux escaladèrent la place & parvinrent à se loger sur les remparts; mais quoique soutenus par des troupes fraîches qu'on faisoit continuellement relever, Po-tching-nghen accourant avec Lieou-tong-hiang, engagea un combat qui dura près de deux heures,

&

& contraignit les Chinois d'abandonner le terrein. Presque tous ceux qui montèrent à l'assaut périrent ; les assiégés perdirent aussi beaucoup de monde, & eurent un grand nombre de blessés, entr'autres Po-tching-nghen, qui le fut dangereusement.

Ché-sin, président du tribunal de la guerre, qui s'étoit rendu à ce siége, fit jetter plusieurs billets dans la ville, par lesquels il promettoit vingt mille *taëls* & un des premiers emplois dans les troupes à celui qui arrêteroit Popaï & son fils, & dix mille *taëls*, avec un emploi honorable, à celui qui lui ameneroit Lieou-tong-yang ou Tou-ouen-sieou. Cette démarche ne servit qu'à animer davantage les rebelles : dans leurs sorties, presque continuelles, ils montroient une valeur qui tenoit du désespoir. Les Chinois perdirent tant de monde, que Hiu-tsé-oueï, inspecteur de leur armée, en attribua la faute au général Oueï-hio-tseng, & écrivit en cour contre lui : on envoya Yé-mong-hiong pour le remplacer. Ce nouveau commandant étant arrivé le deux de la septième lune, proposa, dans un conseil de guerre, qu'il tint le même jour, de tirer une ligne de circonvallation, & d'élever une digue pour faire refluer les eaux du Hoang-ho dans la ville, afin d'obliger les rebelles à se rendre, ou de les noyer s'ils osoient tenir. Comme les troupes commençoient à se rebuter de la longueur du siége, les membres du conseil approuvèrent ce projet, & on mit aussi-tôt la main à son exécution. Popaï fit une sortie sur les travailleurs, dont il tua plusieurs & fit quelques prisonniers : il sut par eux qu'on alloit faire une levée pour conduire les eaux du fleuve au pied des murs. Effrayé du danger, il envoya Ké-li-kaï, son fils adoptif, déguisé en chinois, presser le secours que Tcholitou devoit lui amener. Ce chef des Tar-

tares se mit aussi-tôt en marche à la tête de trente mille hommes, & fit dire à Tatching, qui étoit à Cha-paï avec dix à douze mille cavaliers, de s'approcher des frontières de Ning-hia, où il lui donnoit rendez-vous. Tatching, ayant trop précipité sa marche, rencontra un corps de Chinois, contre lequel il fut obligé de se battre : il perdit plus de trois mille hommes dans cette action, après laquelle il retourna à Chapaï pour se refaire.

Tcholitou ne laissa pas de s'approcher de Ning-hia ; mais il étoit trop foible pour oser entreprendre de se battre contre une armée de près de cent mille hommes, qui couvroit également les travailleurs & les assiégeans. La digue fut achevée au commencement de la huitième lune ; alors les eaux du Hoang-ho allèrent battre les murs de la ville, en s'élevant à la hauteur de huit à neuf pieds. Popaï avoit fait construire beaucoup de petites barques, sur lesquelles il fit monter nombre de soldats déterminés pour aller rompre la digue, mais ils ne réussirent pas : vivement repoussés par les Chinois après un combat assez opiniâtre, ils furent contraints de leur abandonner seize de leurs barques, & un seul prisonnier. L'impétuosité des eaux fit ce qu'ils n'avoient pu exécuter ; elles rompirent leur digue, & s'ouvrant un passage de plus de vingt toises ou deux cens pieds, elles se répandirent dans le camp des Chinois & noyèrent grand nombre de soldats. Ou-chi-hien & Laï-pao, deux des premiers officiers, avoient présidé à la construction de la digue dans cet endroit ; le général fit mourir Ou-chi-hien, & accorda la vie à Laï-pao, en considération de ce qu'il avoit bien défendu Ling-tchéou, dont il étoit gouverneur : la brêche fut réparée en peu de jours.

Le vingt-un de cette huitième lune, Tcholitou roda autour

du camp Chinois, auxquels il enleva quelques redoutes. Comme il paroissoit chercher un chemin pour entrer dans la ville, le général Yé-mong-hiong détacha Li-ju-song contre lui. Li-ju-song fut d'abord battu; mais étant soutenu par Li-ju-tchang, qui vint à son secours avec un corps considérable de troupes, le combat recommença & ne finit qu'à la nuit. Tcholitou, désespérant de jetter du secours dans la place, se retira, abandonnant aux Chinois une partie de ses chevaux & de ses chameaux.

Le cinq de la neuvième lune, la porte du nord & une partie des murs furent renversées par la violence des eaux. Nieou-ping-tchong, lieutenant-général, âgé de soixante-dix ans, proposa à Ma-koué-tching de monter ensemble par cette brèche, & d'entrer dans la ville pour rassurer les peuples & empêcher le désordre, mais il ne fut pas écouté. Po-tching-nghen jugeant tout perdu, fit mourir Hiu-tchao, Lieou-tong-yang & Tou-ouen-sieou, dont il envoya les têtes au général Chinois, dans l'espérance qu'il s'en contenteroit; mais ce général fit donner un assaut, commandé par Li-ju-song, qui fut obligé de soutenir un combat vif & opiniâtre: il ne parvint à réduire la place qu'en faisant mettre le feu aux maisons; alors Popaï se voyant sans ressource, se précipita dans les flammes, où il fut bientôt étouffé. Un simple soldat retira son corps avant qu'il fût consumé, & alla porter sa tête au général, qui le récompensa. Les principaux officiers de cette révolte furent faits prisonniers, & exécutés au milieu des rues, après qu'on eut rétabli la tranquillité dans la ville. Telle fut la fin de cette révolte, qui coûta tant de sang & de bons officiers à la Chine.

La guerre qui s'alluma entre les *Coréens* & les *Japonois* fut suscitée par un homme de cette dernière nation, que la fortune

avoit tiré de l'esclavage & élevé sur le trône. Les Chinois le nomment *Ping-sieou-ki*, & les Japonois *Fachiba* (1). Esclave d'un homme d'une condition médiocre de la ville de Samo, un jour au retour de la pêche, accablé de lassitude, il s'assit au pied d'un arbre & s'y endormit. Un seigneur japonois, nommé Sin-tchang, qui chassoit dans ce canton, voyant que Ping-sieou-ki,

(1) Le Japon commença à prendre forme de gouvernement l'an 660 avant l'ère chrétienne, sous le règne de *Sin-bu* ou *Chin-vou*, connu avant son élévation au trône, sous le nom de Iwa-fikono-mikotto : il civilisa ces insulaires, & fonda la dynastie des *Dairi*, ainsi appellée du nom que ces monarques donnoient à leur cour. Le Japon portoit alors le nom de *Akitsussima*, & ces princes prenoient les titres de *Daï*, de *Mikaddo*, de *Kuoo* & d'*Oo*, c'est-à-dire, d'empereurs, de princes & de grands seigneurs. Sous le règne de Konjeï, soixante-seizième empereur de cette famille, qui monta sur le trône l'an 1142 de notre ère, le pouvoir souverain & illimité, dont les *Dairi* jouissoient, commença à déchoir. A cette époque, les princes Japonois, dominés par l'ambition, l'envie & la jalousie, cherchèrent à se soustraire à la soumission qu'ils devoient à leur souverain & à se rendre indépendans. Le fameux Joritomo, élevé à la charge de *Seo-gun* (en chinois *Tsong-kiun*) ou général de la couronne, avec un pouvoir absolu de terminer ces guerres civiles, profita de la grande autorité dont il se vit revêtu pour travailler à ses intérêts particuliers, & il épousa le parti le plus propre à les seconder : il devint par-là si puissant, qu'il se rendit absolu dans la décision des affaires séculieres de l'empire. Les empereurs ecclésiastiques héréditaires perdirent entiérement leur souveraineté, & ils furent restraints, comme les *Khalifes*, après que les *Bouides* se furent emparés de Bagdad, à de vains titres & à des prérogatives qui ne touchoient en rien l'administration temporelle. Réduits à faire leur séjour dans la ville de Miaco, dont on leur a abandonné les revenus, ils y conservent encore toutes les marques extérieures de leur grandeur ; leurs femmes, au nombre de douze, occupent des palais distincts & attenans de celui où ces empereurs postiches habitent avec leurs impératrices : elles sont vêtues de robes superbes, tissues de fleurs d'or & d'argent, & portent d'autres ajustemens particuliers qui les distinguent des femmes laïques, regardées avec mépris, comme étant d'une origine basse & profane. Un *Mikaddo*, à qui on attribue le caractère de souverain pontife, n'ose toucher la terre pour ne pas faire tort à sa dignité & à sa sainteté : des hommes le portent sur leurs épaules. Il n'ose exposer sa personne sacrée au grand air, & ne croit pas le soleil digne de luire sur sa tête ; il se fait servir en vaisselle neuve d'argile, mais propre, qu'on brise lorsqu'elle a servi une fois, pour qu'elle ne tombe pas

réveillé par le bruit de son équipage, ne se mettoit pas en devoir de lui rendre les respects dûs à son rang, vouloit l'en faire punir. Ping-sieou-ki plaida sa cause avec tant d'esprit, qu'il lui pardonna, le prit à son service, & lui donna le soin de ses haras, sous le nom de *Mou-hia-gin*, c'est-à-dire l'*homme de dessous l'arbre* : il lui assigna des terres pour son entretien. Ping-sieou-ki

entre les mains des laïques, dont la gorge & la bouche s'enflammeroient, à ce qu'ils prétendent, s'ils les profanoient en mangeant dedans. Tous les seigneurs dont sa cour est composée, se disent descendans en ligne directe de *Ten-seo-daï-sin*, un des demi-dieux japonois, qui a régné deux cens cinquante mille ans, & ils prétendent à un respect proportionné à une origine aussi éclatante : ils sont en très-grand nombre, & jouissent de riches bénéfices, sans cependant quitter la personne sacrée du *Dairi*, qui partage entre eux les dignités de sa cour. Plusieurs de ces grands s'endettent pour briller. Les bas-officiers sont obligés d'exercer les arts méchaniques pour suppléer à leurs gages : cependant outre les revenus de Miaco & des environs abandonnés aux *Dairi*, les empereurs séculiers fournissent en partie aux dépenses de ces princes, & ils les ont laissés dispensateurs des titres & des dignités purement honoraires, dont ils retirent des sommes immenses ; mais tout cela suffit à peine pour fournir à leur luxe & à leur profusion : les sciences, la poésie, l'histoire, la musique, les instrumens, les courses des chevaux, la danse, l'escrime, la paume, sont les principaux amusemens de cette cour ecclésiastique. Sous prétexte de la sûreté du *Dairi*, une nombreuse troupe de *Bugjos* & de soldats entretenus par l'empereur séculier, veille à ce que ce prince ou les personnes de sa famille n'entreprennent rien pour rentrer en possession de la couronne qu'on leur a enlevée. Voilà à peu près ce que sont les *Dairi* ou *Mikaddo* depuis plus de six cens ans ; cependant on remarque que leur entière décadence ne datte que de l'an 1585, vingt-huitième du règne du *Dairi* Ookimats. A cette époque, selon la *Chronique Japonoise*, Fide-jos, qui prit ensuite le nom de *Taï-ko* ou *Taï-kosama*, fut honoré par ce prince du titre de *Quan-buku* ou de son lieutenant-général, avec le commandement des armées & l'administration des affaires séculières de l'empire ; il est regardé comme le premier monarque séculier qui s'est rendu entièrement absolu dans le gouvernement, dont jusque-là les empereurs ecclésiastiques avoient retenu quelque part.

Je lis dans cette *Chronique Japonoise*, que l'an 1565, Josi-Tir, général de la couronne, qui avoit le commandement des armées sous le titre de *Sei-dai-Séogun*, se fendit le ventre ; que l'an 1568, son fils Josi-Tira ou Taira lui succéda ; que l'an 1582 Nobunenga ou Nobbenaga, général de la couronne & empereur séculier,

ne resta pas long-temps dans cet emploi ; son maître, charmé de son esprit & de sa conversation, le fit son homme d'affaire, avec une autorité, d'autant plus étendue, que tout passoit par ses mains. Ce nouvel intendant ne fut point ingrat : zélé pour les intérêts de son maître, & sans égard pour les loix de l'équité & de la justice, il enleva à ses voisins plus de vingt villes, dont

---

fut tué à Miaco avec son fils aîné ; que l'illustre monarque Fide-Josi, fils d'un paysan, & dans sa jeunesse sommelier d'une personne de qualité, s'étant élevé par son courage & par son mérite sur le trône du Japon, réunit sous sa domination toutes les provinces qui avoient été jusqu'alors divisées & gouvernées par des princes particuliers ; qu'après sa mort, arrivée le 16 décembre 1598, il fut mis au nombre des Dieux, suivant la coutume du pays, & le *Dairi* l'honora du titre de *Tajokuni-Dai-miosin :* son temple se voit encore à Miaco ; mais on le laisse tomber en ruine depuis que l'empire séculier est passé dans une autre famille. On ne donne que deux successeurs de la famille de Fide-Josi ; savoir, Fide-Tsugu, autrement Quabacondono, fils de Joo-in-iziro & neveu de Taïko-Sama, lequel régna pendant quelque temps sous son oncle, qui l'avoit déclaré son successeur, mais qu'il disgracia ensuite & obligea à se fendre le ventre. Ce Fide-Tsugu avoit été honoré du titre de *Quanbuku* l'an 1591. Fide-Jori, fils de Taïko-Sama étoit en bas-âge lorsque son père mourut : il confia le soin de son éducation à Jejas-Sama, un de ses favoris, & conseiller d'état, qui s'obligea, par un serment solemnel, signé de son propre sang, de quitter la régence aussi-tôt que le jeune prince seroit en âge, & de lui remettre l'empire. A cette condition, Jejas-Sama donna sa fille à ce prince héréditaire, qui jouit du titre d'empereur sous sa tutelle l'espace de quatorze ans ; mais son beau-père l'assiégea en 1614 dans le château d'*Osacca.* Fide-Jori mit le feu à son palais & périt dans les flammes, pour ne point tomber entre ses mains. Jejas se trouva par sa mort maître de l'empire : il n'en jouit pas long-temps, & mourut l'an 1616 ; mais la couronne passa à un de ses fils ; & elle devint héréditaire dans sa famille.

La *Chronique Japonoise*, rapportée par *Kempfer*, n'entre pas dans de plus grands détails ; & relativement à la guerre dont il est question ici, elle marque seulement à l'an 1592 : « Taiko déclara la guerre aux *Coréens*, & envoya contre » eux une nombreuse armée, disant que par la conquête de cette péninsule, il » vouloit s'ouvrir le chemin à la conquête de l'empire même de la Chine ». Cette guerre dura sept ans. La *Chronique* dit même, à l'an 1608 : « Il arriva à Saruga » un ambassadeur que l'empereur de la Chine avoit envoyé pour faire compliment » au monarque séculier du Japon ».

On trouve dans l'*Histoire & les révolutions de la Corée*, par le P. *Regis*, dont

il le rendit ſeigneur. Le voyant en état d'entreprendre davantage, il lui fit lever des troupes & l'engagea à attaquer Okitchi, qu'il tua, & dont il envahit l'appanage : par ce moyen, Sintchang devint ſuzérain de ſoixante-ſix villes.

D'une montagne de la *Corée*, appellée *Fou-chan*, on découvre une île du Japon, nommée *Toui-ma-tao*; c'eſt par cet endroit

---

le P. *Du Halde* a donné l'extrait, un détail ſur cette expédition de *Corée*. (Il s'y trouve des différences avec le récit du P. *De Mailla*, qui mériteroient des diſcuſſions particulières ; mais comme je n'ai point ſur cela d'originaux Chinois qui me mettent en état de juger auquel de ces deux ſavans miſſionnaires on doit plutôt s'en rapporter, j'ai cru faire plaiſir au lecteur de tranſcrire ici ce qu'en dit le P. *Regis*).

L'an 1592 les *Japonois* envahirent la *Corée* ſous la conduite de Ping-ſieou-ki. Ce conquérant avoit été dans ſon origine eſclave d'un habitant de Sa-mo : il étoit devenu enſuite marchand de poiſſon. Un *Quan-po*, c'eſt-à-dire un gouverneur japonois, nommé Sin-chang, étant un jour à la chaſſe apperçut Ki (c'eſt le nom abrégé de Ping-ſieou ki) qui dormoit ſous un arbre, & il forma le deſſein de le tuer. Ki ſe réveilla heureuſement, & parla pour ſe défendre avec tant de grace, que ſon ennemi changeant de diſpoſition le fit gouverneur de ſes haras, & le nomma en japonois, *l'homme trouvé ſous l'arbre*. Ki devint bientôt le favori de ſon maître : il obtint de lui des terres & s'attira toute ſa confiance. Sin-chang eut le malheur d'être aſſaſſiné par O-li-chi, un de ſes conſeillers. Ki ſe mit à la tête des troupes, vengea la mort de ſon maître par celle du meurtrier, & ſuccéda à la dignité de *Quan-po*. Sa puiſſance augmenta ſi rapidement, que, par la force ou l'artifice, il ſe vit bientôt maître de ſix petites provinces.

La montagne de *Kin-chan* dans la *Corée* & l'île de *Toui-ma-tao*, qui appartient au Japon, ſont à la vue l'une de l'autre, & liées ſi étroitement par le voiſinage, que les deux nations exercent le commerce & ſe marient entre elles. Ki, dont les vues s'étendoient ſur la *Corée*, fit partir Hing-chang & Tſin-ching, deux de ſes généraux, avec une flotte nombreuſe pour l'attaquer. Ils prirent terre près d'un village nommé *Fou-chan*. Ils paſſèrent par Lin-tſin ſans être apperçus, & diviſant leurs forces, ils s'emparèrent de Ton-to & de pluſieurs autres villes : les *Coréens*, amollis par une longue paix, eurent recours à la fuite. Li-ſang, leur roi, livré à ſes plaiſirs, prit le parti d'abandonner le gouvernement au ſecond de ſes fils, & s'étant retiré d'abord à Ping-yang, enſuite à Y-cheou dans le pays de Léao-tong, il ſupplia l'empereur de la Chine, non-ſeulement de le recevoir comme ſon ſujet, mais encore de réduire ſon royaume en province. Les *Japonois* avoient déja

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1592. *Chin-tsong.*

que les deux royaumes commercent ensemble. Lipan prince peu attentif au gouvernement de ses états, & fort adonné à la débauche, régnoit alors sur la *Corée*. Ping-sieou-ki, instruit de sa mauvaise conduite, entreprit de tenter fortune de ce côté-là; il fit construire des barques de guerre, & envoya Hing-tchang & Tsing-tching s'emparer de la ville & du port de Fou-

démoli les tombeaux & pillé le trésor; ils s'étoient saisis de la mère, des enfans & des officiers de la maison du roi : enfin la plus grande partie du royaume étoit déja soumise à leurs armes. Ce fut alors que le roi de *Corée*, quittant Y-cheou pour se retirer à Ngaï-cheou, pressa l'empereur, par ses couriers, de lui accorder un prompt secours. Deux détachemens Chinois, chacun d'environ trois mille hommes, s'avancèrent vers Ping-jang; mais ils furent taillés en pièces, & le commandant du premier perdit la vie dans l'action.

L'empereur envoya Song-ing-chang, avec la qualité de *King-lio* ou de surinten-dant général des forces Chinoises, qui commençoient à se rendre au quartier d'assemblée. (Le *King-lio* a pouvoir de vie & de mort, & l'inspection générale des affaires.) Les généraux Japonois, pour gagner du temps, firent déclarer aux Chinois qu'ils n'avoient jamais pensé à les attaquer; & que s'étant proposé seulement de pousser leurs conquêtes jusqu'à la rivière de Ta-tong-kiang, ils retourneroient ensuite au Japon. Cependant ils ne laissèrent pas de fortifier la capitale de la *Corée*, & de mettre des garnisons suffisantes dans toutes les places d'importance. Dans cet intervalle Ki fit la conquête du royaume de *Chao-ching*, & prit le titre de *Taï-ko*.

Dans le cours du douzième mois, Li-yu-song, général de l'armée Chinoise, traversa le Léao-tong à la tête de soixante-mille hommes. Il trouva tant de difficulté à passer la montagne de Fong-hoang, sur la frontière occidentale de la *Corée*, que si l'on s'en rapporte aux Chinois, tous ses chevaux suèrent du sang. Chin-oueï-king avoit pris les devans, pour s'aboucher à Ping-jang avec Hing-chang, général des *Japonois*; il lui persuada que Li-yu-song venoit dans l'intention de créer son maître roi, suivant le pouvoir qu'il en avoit reçu de l'empereur : cette ruse eut tout le succès qu'on s'en étoit proposé. Hing-chang envoya vingt de ses officiers au-devant du général chinois, qui donna des ordres pour les arrêter : mais ils se défendirent avec tant de courage, qu'il n'en demeura que trois prisonniers. Chin-oueï-king, soutenant l'artifice, attribua cet accident à la mésintelligence des interprêtes; & le général japonois ne fit pas de difficulté d'envoyer avec lui deux officiers de confiance pour complimenter Li-yu-song, qui les reçut & les renvoya avec beaucoup de politesse.

chan,

chan, où ils abordèrent à la cinquième lune de la ving-tième année de *Ouan-li*. Comme il n'y avoit point de guerre entre les deux royaumes, il leur fut aisé de surprendre cette place. Après cette conquête, les *Japonois* entrèrent dans les terres sans presque tirer l'épée, & se rendirent maîtres de Lin-tsin, de Fen-tao, de Fong-té, & d'autres villes, dont les *Coréens* leur ouvrirent les portes.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1592. *Chin-tsong.*

Ping-jang est défendu, au sud-est, par une rivière, & à l'ouest par une montagne; mais le poste le plus important est une éminence au nord, qui étoit gardée par les *Japonois*. Li-yu-song étant arrivé devant la ville avec son armée, le 6 du premier mois de l'an 1593 (& non l'an 1598) se mit en ordre de bataille, tandis que les *Japonois*, revêtus de leurs habits les plus riches, bordoient le chemin & que leur géneral regardoit cette procession du haut d'une tour; mais les officiers Chinois ayant pris des airs de hauteur qui répondoient mal à leurs témoignages d'amitié, les *Japonois* conçurent quelque défiance & commencèrent à se tenir sur leurs gardes. Enfin Li-yu-song leva le masque; il fit attaquer l'éminence du nord, & par une nouvelle feinte, il donna ordre à ses troupes de se retirer après la première charge, dans l'espérance de aire sortir l'ennemi d'un poste si avantageux. La nuit suivante les *Japonoi* attaquèrent le camp chinois, mais ils furent repoussés avec perte.

Le 8, à la pointe du jour, l s Chinois donnèrent un assaut général, & la principale attaque se fit au côté sud-est de la ville. Les Chinois furent d'abord repoussés; mais la fermeté avec laquelle Li-yu-song tua quelques-uns des fuyards, ramena tous les autres à la charge: il eut un cheval tué sous lui, & quoique Oueï-chong eut reçu un coup qui lui traversa la poitrine, il ne continua pas moins d'encourager ses gens. Li-yu-song monté sur un cheval frais, se précipita dans la mêlée la plus chaude; enfin les murs furent escaladés, & les Chinois entrèrent dans la ville. La forteresse servit d'azile aux *Japonois*; mais la plupart se sauvèrent pendant la nuit avec leur général, qui passa la rivière de Ta-tong. Il en périt deux cens quatre-vingt dans le combat, sans compter un grand nombre qui se noya dans la rivière en s'efforçant de la traverser; d'autres tombèrent dans une embuscade de trois mille Chinois, qui en tuèrent trois cens soixante-deux & firent quelques prisonniers. Le 19 les Chinois emportèrent d'assaut la ville de Pu-kaï, où ils tuèrent encore cent soixante *Japonois*. Tant de défaites successives firent perdre quatre provinces aux vainqueurs de la *Corée*.

Ching-king, leur second général, qui s'étoit rendu maître de Hien-king, prit le parti de se retirer dans la capitale. Les Chinois prirent cette route le 27; ils

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1592. *Chin-tsong.*

Lipan, effrayé de cette irruption inopinée, abandonna sa ville capitale, dans laquelle il laissa Lihoeï, son second fils, pour prendre soin des affaires & de la défense du royaume, & se retira à Ping-yang. Les *Japonois*, poussant toujours leur pointe, pénétrèrent jusqu'à cette capitale, dans laquelle ils détruisirent les tombeaux des rois, massacrant tout ce qui s'opposoit à leur brigandage.

---

n'en étoient plus qu'à soixante-dix *ly*, c'est-à-dire, à sept lieues, lorsqu'ils furent informés que l'ennemi l'avoit abandonnée. Leur général, trompé par cet avis, se mit à la tête de sa cavalerie légère, & s'avança jusqu'au pas de Pi-ti-koan, à trente *ly* de la ville. Comme il couroit à toute-bride vers le pont de Ta-cha-kiang, son cheval s'étant abattu, il tomba sur la tête & faillit de se tuer. Au même moment il fut environné d'une troupe d'ennemis qui lui avoient dressé une embuscade, & le combat devint furieux. Un officier japonois, qui portoit une cuirasse d'or, poussa vivement le général chinois, mais il fut enfin percé d'un coup de flèche; & Yang-yuen arrivant au secours de son collègue, l'ennemi fut mis en fuite: cependant tous les chinois qui avoient passé le pont furent taillés en pièces, & la fleur de leur armée périt dans cette action: l'engagement dura depuis dix heures jusqu'à midi. Un dégel, accompagné de grandes pluies, avoit rendu le terrein si glissant, que la cavalerie Chinoise ne put s'avancer à la charge; d'un autre côté, les *Japonois* étoient postés fort avantageusement, avec une rivière de front & une montagne par derrière: ils avoient élevé dans la ville de hautes machines remplies d'armes fort meurtrières; aussi les Chinois prirent-ils le parti de se retirer à Chaï-king (Kaï-tching).

Dans le cours du troisième mois, leurs espions les informèrent que les *Japonois* étoient au nombre de deux cens mille autour de la capitale, & qu'ils avoient des vivres en abondance. Mais Li-yu-song ayant eu la précaution de brûler une grande quantité de bled, la crainte d'en manquer fit consentir l'ennemi à la paix: ils lui cédèrent même la capitale, dans laquelle étant entré le 18 du quatrième mois, il fut surpris d'y trouver encore quatre cens mille boisseaux de riz, & du fourage à proportion. Les *Japonois* envoyèrent une ambassade à la cour impériale pour y faire leurs soumissions; ce qui ne les empêcha pas d'attaquer en même-temps Hien-ngan & Tsin-cheou, & de ravager la province de Tsuen-lo. Cependant, quelque temps après, ils rendirent la liberté aux enfans & aux principaux officiers du roi de *Corée;* & l'empereur, sollicité par ce prince, consentit, l'an 1594, à recevoir le tribut qu'ils lui offrirent & à créer Ping-sieou-ki roi du Japon, aux conditions suivantes: 1°. Que les *Japonois* abandonneroient toutes leurs conquêtes

Le roi de *Corée*, menacé de perdre ses états, envoya demander un prompt secours à la cour impériale. Sur la décision du conseil, que le royaume de *Corée* étant tributaire de la Chine, on devoit le secourir, l'empereur nomma Sſé-ju pour y conduire quelques mille hommes, qui furent suivis de près par un autre corps de troupes plus considérable : les Chinois firent courir

---

dans la *Corée*; 2°. que Ping-sieou-ki n'enverroit pas d'ambassadeur à la Chine; 3°. qu'il s'engageroit par serment à ne jamais porter ses armes dans la *Corée*.

Li-tsong-ching, marquis de *Lin-hoaï*, fut nommé par l'empereur pour aller conférer à Ki la dignité de *Taïko* (ou de roi). Ce seigneur avoit une passion désordonnée pour les femmes. J-chi, gouverneur de *Toui-ma-tao*, qui avoit épousé la fille du général japonois, lui envoya, au moment de son arrivée, trois jeunes personnes d'une grande beauté qui furent introduites l'une après l'autre dans sa tente. Une galanterie de cette nature lui plut beaucoup; mais ayant appris dans la suite que la femme du gouverneur étoit encore plus belle, il porta l'impudence jusqu'à la demander à son mari, qui n'en put dissimuler son ressentiment. Vers le même temps, un gentilhomme japonois nommé *Long* (apparemment *Y-long*), ayant pris querelle pour le pas avec le marquis, qui faillit d'abord de le tuer, fut secouru si puissamment par ses domestiques, qu'il força cet étrange ambassadeur de recourir à la fuite pour sauver sa propre vie, & d'abandonner tout derrière lui, jusqu'à ses lettres de créance. Après avoir couru toute la nuit, dans le désespoir de sa situation, il se pendit à un arbre; mais quelques personnes de sa suite qui avoient couru sur ses traces, arrivèrent assez-tôt pour lui sauver la vie. Il continua de fuir jusqu'à King-cheou, où l'empereur donna ordre qu'on lui fit son procès. Yang-fang-heng, parent de Sa Majesté impériale, fut envoyé à sa place.

Ping-sieou-ki, après avoir jeuné & s'être baigné pendant trois jours, alla au-devant du ministre de l'empereur, se prosterna quinze fois devant lui, & fut créé roi du Japon avec les formalités établies par l'usage. Le roi de *Corée* se laissant conduire par Li-chin, son favori, qui lui conseilla de marquer du mépris pour ce nouveau roi, ne le fit complimenter que par un officier subalterne d'une ville du second ordre, & ne lui envoya pour présent qu'un petit nombre de pièces de soie commune. Ping-sieou-ki vivement piqué de cette conduite, répondit à l'ambassadeur *coréen*: « Votre maître a-t-il déja oublié que j'ai conquis ses états, » & que je ne lui ai rendus que par déférence pour l'empereur de la Chine? Est-ce » moi ou l'empereur qu'il insulte? Puisqu'on me traite ainsi, mes troupes ne » quitteront pas la *Corée* que l'empereur n'ait châtié votre maître». Le jour suivant il fit partir pour la cour impériale, avec son tribut, qui étoit fort riche, deux

le bruit qu'on alloit envoyer une armée de cent mille hommes, pour maintenir Lipan sur le trône.

Cependant les *Japonois* marchoient toujours en avant, & tout plioit devant eux. A leur approche de Ping-yang, le roi se retira à Ngaï-tchéou, pour y recevoir le secours qu'il se promettoit de la Chine. En effet, Sſé-ju arriva au commen-

---

mémoires; l'un, par lequel il reconnoissoit les obligations qu'il avoit à l'empereur, l'autre pour demander justice du roi de *Corée*.

La guerre se renouvella l'an 1597. Les *Japonois*, sous la conduite de Tsing-ching & de Hang-ching (Hing-tchang), ayant attaqué la *Corée* avec une flotte de deux cens voiles, prirent Nan-yuen-fou, dont le gouverneur s'enfuit à pieds nuds à leur approche, & se rendirent bientôt maîtres de Tsuen-tchéou. Ils ne trouvèrent pas plus de résistance du côté de l'est, à Niao-ling & à Tchong-tchéou, ni vers l'ouest à Nan-yuen & Tsuen-tchéou. Toutes ces villes, commandant l'étroit passage qui conduit à la capitale, elle se trouva comme bloquée. Tsing-ching établit ses quartiers à Tun-tsing, qui en est éloignée de soixante lieues. Les Chinois, commandés par Han-kueï, formèrent le siége de cette dernière place; mais sur le bruit qu'il étoit arrivé du secours à l'ennemi, ils prirent la fuite, & dans la dispersion de leur armée ils perdirent vingt mille hommes. Han-kueï paya cette lâcheté de sa tête.

L'an 1598, le neuvième mois, Leou-ting (Lieou-yen), autre général chinois, marcha contre Hing-tchang; mais sans avoir employé les armes, il lui proposa une conférence, où l'accommodement pût être ménagé par des voies tranquilles. Le général japonois y consentit, & se trouva dès le lendemain au rendez-vous avec une escorte de cinquante chevaux. Lieou-yen, qui avoit dressé une embuscade, prit l'habit d'un simple soldat; & chargeant un de ses officiers de paroître sous son nom, il l'accompagna dans ce déguisement. Hing-tchang fut reçu avec des honneurs extraordinaires par le général supposé; mais tandis qu'on étoit à table, ayant regardé fixement Lieou-yen sous l'habit commun qu'il portoit: « Ce soldat, dit-il » aux autres, paroît avoir été malheureux ». L'étonnement fit sortir Lieou-yen de la tente, & sur le champ il fit tirer un coup de canon, qui étoit le signal de l'embuscade. Hing-tchang ne doutant plus qu'il ne fût trahi, se hâta de monter à cheval, rengea son escorte en triangle, & perçant les bataillons Chinois avec un horrible carnage, trouva le moyen de s'échapper heureusement. Le lendemain il fit remercier le général de sa réception. Celui-ci s'efforça de se justifier, en faisant passer le coup de canon pour un accident du hazard. Le *japonois* affecta de paroître satisfait de cette apologie; mais il envoya pour présent à Lieou-yen une coëffure de

cement de la septième lune, & il étoit suivi par le lieutenant-général Tsou-tching-hiun. Ces deux généraux continuèrent leur route vers Ping-yang; mais Ssé-ju s'étant trop pressé de passer le Tong-kiang, il fut battu par les *Japonois*. Tsou-tching-hiun ayant apperçu, de l'autre bord de ce fleuve l'embarras où il étoit, lui envoya trois mille hommes pour le soutenir; mais

femme. Les Chinois l'attaquèrent aussi-tôt, & furent maltraités de toutes parts. Enfin la mort du *Taï-ko*, qui arriva en 1568 (1598), fit retourner les *Japonois* dans leur patrie, & termina une guerre qui avoit duré sept ans.

François Pasi nous apprend dans une lettre datée de Nangasachi, 3 octobre 1598, qui roule sur la mort de Taïko-Sama, que ce monarque se voyant malade dangéreusement, désigna régent de l'empire Jéjas, le plus considérable des seigneurs des *Japonois*, & souverain de neuf royaumes, dont il redoutoit la puissance. Il lui fit prometre avec serment de remettre le trône à son fils, âgé de seize ans, aussi-tôt qu'il seroit en âge de gouverner. Il s'attacha ce seigneur par des liens étroits, en mariant son héritier avec sa petite-fille, qui n'avoit encore que deux ans. Il distribua des sommes immenses aux autres seigneurs japonois, ses vassaux; & afin d'éteindre entiérement les animosités qui régnoient entre eux, & pouvoient devenir du plus grand préjudice à sa nouvelle dynastie, il les engagea à s'allier réciproquement par des mariages: il fit plus, il ordonna d'ajouter de nouvelles fortifications au château d'*Osacca*, & permit aux seigneurs d'y bâtir des palais pour eux & leurs familles, afin qu'éloignés de leurs domaines, & en quelque sorte privés de leur liberté, ils fussent dans l'impossibilité d'exciter des troubles dans l'état. Il mourut le 16 septembre de l'an 1598; mais suivant les ordres exprès qu'il avoit donnés, on cela sa mort jusqu'à ce que ces fortifications fussent achevées, & que la paix fût solidement conclue avec les Chinois & les *Coréens*. On prétend qu'il n'avoit entrepris l'expédition de *Corée*, que dans l'intention d'éloigner les seigneurs *Japonois*, qui auroient pu mettre des obstacles à ses projets ambitieux; d'autres vûes politiques l'obligèrent à les rappeller & à terminer cette guerre. Après sa mort il fut apothéosé & mis au nombre des *Chamis* ou divinités japonoises, sous le nom de *Ssin-Faciman*, c'est-à-dire nouveau *Faciman*, ou dieu de la guerre. Deux ans auparavant, ce monarque avoit publié un édit contre les Chrétiens qui s'étoient multipliés en grand nombre dans ses états. On lui faisoit craindre une invasion de leur part, à ce que prétend le missionnaire *Pasi*. *Magnopereque in falsâ illa opinione, quod externi moliantur invasionem regni Japonici, confirmatus fuisset.* Si on lit avec attention ce qu'en a dit le docteur *Kempfer*, on trouvera que plusieurs causes ont concouru à cette révolution, si

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1592. *Chin-tsong.*

la bataille étoit déja perdue, & ces trois mille hommes ne servirent qu'à ramener Ssé-ju & les débris de son armée.

Tsou-tching-hiun dépêcha un courier à la cour impériale pour y donner avis de la perte de cette bataille, & demander du renfort contre les forces redoutables des *Japonois.* La cour effrayée de cet échec, se détermina à y envoyer une puissante armée. Cependant les *Japonois*, qui avoient perdu beaucoup de braves gens, n'osèrent pousser plus avant, & retournèrent dans le département de Fong-té.

Ché-sin, président du tribunal de la guerre, qui désaprouvoit cette expédition, dont l'empire ne pouvoit retirer aucun avantage, cherchoit quelque moyen de terminer la querelle sans qu'il en coûtât autant de sang & d'argent. Comme il en conféroit avec ses amis, un certain Chin-oueï-king de Kia-hing-fou du Tché-kiang, proposa de passer au service des *Japonois*, & de chercher à leur insinuer des sentimens de paix. Ché-sin ayant consenti à ce qu'il fît cette tentative, Chin-oueï-king se rendit dans la *Corée.*

Ping-sieou-ki, qui avoit pris le titre de *Taïko* ou de roi, étoit alors dans la capitale de la *Corée*, d'où il donnoit ses ordres aux généraux de l'armée *Japonoise.* Chin-oueï-king, arrivé à Ping-yang, se rendit à la tente du général *japonois* Hing-tchang, qui le fit garder par deux soldats, & le conduisit lui-même à

préjudiciable aux progrès de l'évangile ; mais sur-tout l'orgueil & l'avarice des *Portugais*, la hauteur insupportable de leurs prélats, qui prétendoient avoir le pas sur les plus grands de l'empire ; la haine des bonzes, irrités de voir renverser leurs idoles ; la nouvelle forme de gouvernement que le monarque avoit introduite, & la crainte que les étrangers n'entreprissent de favoriser les princes de l'empire, jaloux de recouvrer leur première autorité. Ces différens motifs élevèrent une persécution qui n'a rien d'égal dans l'Histoire de l'Eglise, & porta un coup irréparable au Christianisme : elle dura près de quarante ans, & finit par son extirpation totale au Japon. *Editeur.*

Ping-sieou-ki, parce qu'il lui avoit fait entendre que la cour impériale ne continueroit point la guerre si on laissoit les *Coréens* en paix. Ping-sieou-ki reçut le chinois avec assez de mépris; cependant Hing-tchang lui dit que, si la Chine vouloit une paix solide, il falloit que le fleuve Tong-kiang servît de limites aux *Japonois* & aux *Coréens*, & qu'on leur cédât le pays qui est à l'ouest de Ping-yang. Chin-oueï-king fut renvoyé avec cette réponse. De retour à la cour, il rendit exactement ces propositions; elles révoltèrent d'autant plus les esprits, qu'on regardoit les *Japonois* comme des gens à la parole desquels on ne pouvoit aucunement se fier; ainsi on se prépara à leur faire la guerre. La révolte de Ning-hia étant éteinte, la cour donna à Li-ju-song le commandement de l'armée qu'elle envoyoit dans la *Corée*; Li-ju-pa, Tchang-chi-tsio & Yang-yuen, tous officiers qui s'étoient distingués dans l'expédition de Ning-hia, en furent nommés lieutenans-généraux.

A son arrivée à Léao-yang, Li-ju-song rencontra Chin-oueï-king, qui l'instruisit de sa négociation auprès des *Japonois*. Ce général, homme pénétrant, l'examina de près dans un long entretien qu'il eut avec lui, & reconnut qu'il n'étoit qu'un fourbe, qui cherchoit à se rendre nécessaire : il l'auroit fait mourir, si Li-ing-ché ne lui avoit représenté qu'étant avoué de la cour, il ne devoit pas se porter à cette violence.

Vers la fin de la douzième lune, Li-ju-song étant parti de Ché-man à la tête de quarante mille hommes, s'avança vers le fleuve Ya-lou qu'il fit passer à son armée, & continuant sa route, il arriva le quatrième de la première lune de l'an 1593 à Siao-ning, où il fit reposer ses troupes. Le général *japonois* Hing-tchang lui envoya vingt de ses officiers subalternes, sous prétexte de lui faire honneur; mais le général chinois les regar- 1593.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1593. *Chin-tsong.*

dant comme des espions, les fit arrêter & n'en renvoya que trois. Hing-tchang étonné de leur détention, en demanda la raison à Chin-oueï-king, qui étoit retourné auprès de lui. Le chinois répondit qu'il y avoit sans doute du mal-entendu par la faute des interprêtes. Hing-tchang feignit de le croire, & l'envoya lui-même avec Siao-si-féï & Tan-tchéou-teng, deux de ses parens, vers le général chinois, qui les reçut bien, & les paya de bonnes raisons, dont, en apparence, ils furent satisfaits

A l'approche de l'armée Chinoise de Ping-yang, Hing-tchang fit préparer à Fong-yué-léou un logement pour y recevoir Li-ju-song : toutes ses troupes, habillées comme dans les plus grandes cérémonies, sortirent & se rangèrent en ordre hors des murs. Le général chinois au contraire ne fit prendre à ses soldats que leurs habits les plus simples ; mais ils se présentèrent comme des gens qui veulent entrer dans une ville conquise ; leur contenance, qui n'étoit point équivoque, fit rentrer les *Japonois*, qui fermèrent les portes & se mirent en état de défense.

Le général chinois donna le signal, & la place fut aussi-tôt attaquée. Les *Japonois* lui répondirent par une grêle de pierres, lancées avec des espèces de canon, qui l'obligea de s'éloigner. Vers le soir, Li-ju-song renforcé par les *Coréens* qui s'étoient joints à lui, après avoir reconnu les dehors de la place, l'attaqua par quatre endroits, au nord & au sud, où il fit allumer de grands feux pour attirer de ce côté-là l'attention des *Japonois*. Il fit faire à l'ouest une autre attaque, où il y avoit moins d'appareil, mais plus de troupes munies d'échelles. Ces attaques commencèrent presque à la fois au nord & au sud avec beaucoup de bruit ; à l'ouest il y eut moins de fracas, & plus d'effet. Les

Coréens

Coréens montèrent les premiers à l'assaut, & chassèrent aisément le peu de *Japonois* qui gardoient cette partie des murailles, parce qu'ils ne s'attendoient qu'à être foiblement attaqués de ce côté-là : cependant les *Japonois* accoururent en foule du nord au sud ; mais les *Coréens*, soutenus par les Chinois, les poussèrent vers la porte de l'est, par laquelle ils sortirent pour gagner le Ta-tong-kiang : ils passèrent ce fleuve avec tant de désordre & de confusion, qu'il y en eut beaucoup qui se noyèrent ; dans la ville ils n'eurent que douze cens quatre-vingt-cinq hommes de tués. Le général chinois envoya Li-ning à la poursuite des fuyards : il atteignit leur arrière-garde, qui se défendit quelque temps, & se retira fort en désordre, avec perte de trois cens soixante-deux hommes.

Après quelques jours de repos, Li-ju-song fit passer le Ta-tong-kiang à toute son armée. Li-ju-pé, avec un détachement, s'empara de Kaï-tching : les *Japonois* n'y perdirent que cent soixante-cinq hommes ; les autres prirent la fuite, & portèrent l'épouvante & la consternation dans les autres villes ; de sorte que les provinces de Hoang-haï, de Ping-ngan, de King-ki & de Kiang-yuen revinrent aussi-tôt à leur premier maître.

Les *Japonois* s'étant retirés dans la capitale, l'armée impériale dirigea sa marche vers cette ville, & le 27 de la première lune, elle n'en étoit éloignée que de trente *ly*, lorsque le général chinois, à la tête d'un gros de cavalerie, rencontra un parti *Japonois* qu'il poussa jusqu'à un endroit appellé *Ta-ché-kiao* ; mais s'étant trop hazardé & son cheval venant à s'abattre, il fut à l'instant environné d'ennemis. Quoiqu'il n'eût avec lui qu'une poignée de monde, il se défendit en héros, & Li-yéou-chin, Li-ju-pé, Li-ning & Li-jumeï, accourus à son secours, firent aussi des prodiges de valeur. De leur côté, les *Japonois*

animés par l'eſpoir de le faire priſonnier, montrèrent dans cette occaſion une bravoure ſurprenante, & ils ſeroient peut-être venus à bout de l'enlever, ſi le brave Yang-yuen, qui venoit ſimplement au-devant de ſon général, n'étoit arrivé à propos à la tête de ſon eſcadron : il chargea les *Japonois*, qui quittèrent Li-ju-ſong pour ſe défendre, & ſe battirent avec autant d'ardeur, que s'ils n'euſſent fait que commencer ; ils furent tous tués ou bleſſés. Les Chinois perdirent auſſi beaucoup de monde, mais aucun officier de marque : leur général en fut quitte pour quelques contuſions, à la vérité, peu dangereuſes. Cette action, & les pluies qui ſurvinrent, l'obligèrent de retourner à Kaï-tching, d'autant plus que la capitale de la *Corée* étant ſituée dans un plat pays, dont les terres ſont fort graſſes, il étoit impoſſible d'en entreprendre le ſiége avec ſuccès ; ainſi l'armée impériale reprit la route de Kaï-tching. Elle y apprit que la cour avoit expédié des ordres à Song-yng-tchang d'équiper une flotte, & que Lieou-yen, qui devoit la commander, favoriſeroit les opérations de Li-ju-ſong.

A cette époque, ce général informé que Ping-ſieou-ki avoit fait à Long-chan un approviſionnement de plus de cinquante mille meſures de grains, alla lui-même brûler ces magaſins. Song-yng-tchang, calculant que cette perte, jointe à celle que les ennemis avoient faite à Ping-yang, devoit les mettre dans l'embarras, préſuma qu'ils ne ſeroient peut-être pas éloignés de la paix, & qu'on pourroit les amener à ſe reconnoître tributaires de l'empire. D'après cette idée, il chargea Chin-oueï-king & Tchéou-hong-mou d'aller au camp des *Japonois*, & de ménager cette négociation ; mais le ſuccès ne répondit point à ſon attente.

Cependant l'incendie de leurs magaſins les avoit tellement conſternés, que dès le dix-huit de la quatrième lune, ils avoient

évacué la capitale de la *Corée ;* Li-ju-ſong qui en prit auſſi-tôt poſſeſſion, pourvut à ſa ſûreté, & ſe mit à la pourſuite des *Japonois*, qu'il eut bientôt atteints : ceux-ci, qui s'y attendoient, marchoient à petites journées, toujours ſerrés & en ordre : Li-ju-ſong ne jugea pas à propos de les attaquer.

Lieou-yen, que Li-ju-ſong avoit inſtruit de la retraite des ennemis & de la route qu'ils devoient tenir, débarqua avec cinq mille hommes, qu'il conduiſit du côté de Tchang-tchéou, à la montagne Niao-ling, par où les *Japonois* devoient paſſer : il fit faire de grands abattis de bois pour rendre les chemins impraticables à la cavalerie, tandis que d'un autre côté Tcha-ta-cheou & Tſon-tching-hiun, avec un détachement de cavalerie de l'armée de Li-ju-ſong venoient le joindre à Niao-ling. Les *Japonois* ſurpris de les y trouver, changèrent de route & prirent celle de Fou-chan, dont ils s'étoient rendus maîtres dès le commencement de cette guerre.

Le général chinois, qui l'avoit prévu, envoya ordre à la flotte d'approcher de Fou-chan pour en boucher le port. Les *Japonois*, qui ne pouvoient eſpérer aucun ſecours, firent propoſer, pour condition de paix, que la capitale appartiendroit au roi de *Corée*, mais qu'on leur céderoit tout ce qui étoit au ſud, & que la rivière de Han-kiang ſerviroit de limites aux deux royaumes. Li-ju-ſong ne daigna pas leur répondre.

A la ſeptième lune, il parut une comète à la conſtellation *Tſé-oueï ;* & à cette même lune, les *Japonois* renvoyèrent les grands de la *Corée*, qu'ils avoient faits priſonniers lorſqu'ils s'emparèrent de la capitale de ce royaume. Ché-ſin regarda cette démarche comme un ſigne de paix, & fit ſuſpendre les hoſtilités : il renvoya Chin-oueï-king pour s'aſſurer de leur intention, en lui recommandant de faire valoir les diſpoſitions

Aaa 4

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. MING. 1593. Chin-tsong.

favorables où l'on étoit à leur égard. Ché-sin instruisit la cour de ces commencemens de négociation.

L'empereur ayant convoqué à ce sujet une assemblée des grands & des ministres, le censeur Yang-tchao-tchin s'expliqua ouvertement : « Personne de nous, dit-il, n'ignore que » jusqu'ici l'empire n'a jamais pu engager le Japon à se rendre » tributaire de la Chine ; envain l'a t-il tenté sous le règne » de Taï-tsou, de Yong-lo & de Kia-tsing de cette dynastie ; » ce qu'on n'a pu obtenir alors, doit-on maintenant l'attendre » du rebelle & du traître Ping-sieou-ki ? Un vil esclave, qui » s'est élevé par mille crimes, en faisant mourir son roi & en » lui enlevant ses états, mérite-t-il qu'on l'écoute, & peut-on » se fier à lui ? Le grand nom de *Koan-pé* (Kamba Condono) » qu'il s'est donné, ne le mettra pas à couvert de la ven- » geance du Tien : les peuples le haïssent, & verroient avec » plaisir mettre son corps en pièces. Un empire tel que le » nôtre, qui s'est toujours fait gloire, sur-tout à l'égard des » étrangers, de ne point s'écarter de la droiture & de l'équité, » & de s'opposer à l'injustice & à la tyrannie, ce qui lui a » mérité le titre glorieux de *Tien-tchao* (règne céleste), doit-il » affermir la couronne sur la tête d'un usurpateur, en lui » accordant des lettres ? Lui vouer une haine éternelle, voilà » ce que l'honneur nous prescrit ; poursuivre en lui un parri- » cide pour lui faire subir la peine qu'il mérite, voilà ce que » la justice attend de nous ». La plupart des autres membres du conseil furent de son sentiment ; mais Ché-sin, président du tribunal de la guerre, persista à soutenir qu'il falloit reconnoître Ping-sieou-ki roi du Japon.

1594.

Cette affaire resta plusieurs mois sur le tapis, & ne fut décidée qu'à la huitième lune de l'année suivante, que Kou-

yang-kien fit enfin pencher pour le sentiment de Ché-sin : il fut donc arrêté que Ping-sieou-ki seroit reconnu roi du *Japon*, à titre de feudataire de l'empire, & seroit porter ses tributs à Ning-po : le conseil détermina encore qu'on députeroit vers le général *Japonois* deux habiles gens afin de l'engager à évacuer la *Corée*, & à repasser la mer avec eux pour les présenter à son souverain.

Pendant qu'on délibéroit encore sur le parti qu'on prendroit avec les *Japonois*, on apprit que Siao-si-feï, leur envoyé, étoit sur le point d'arriver à la cour. Ché-sin lui fit préparer un logement digne d'un prince, & il fut traité avec autant de distinction : cependant malgré les honneurs qu'on lui rendit, Siao-si-feï ne négligea point les intérêts de son maître. Il consentit sans peine à ce qu'on le reconnût roi ; mais il ne voulut jamais entendre parler de tribut, & sur le rappel des troupes *Japonoises* de la *Corée*, il promit de faire tout ce qui dépendroit de lui : ainsi la cour se réduisit à ces trois points ; savoir, l'évacuation de la *Corée*, la confirmation de l'élévation de Ping-sieou-ki sur le trône du Japon, & la conclusion de la paix entre lui & les *Coréens* : en conséquence elle nomma ambassadeur au Japon Li-tsong-tching, jeune prince du troisième ordre, & Yang-fang-heng pour l'accompagner.

A la douzième lune on leur remit le diplôme impérial avec le sceau d'or pour le roi du Japon, & ils se rendirent avec Chin-oueï-king à bord des vaisseaux que Hing-tchang avoit fait équiper. Li-hoa-long, vice-roi du Léao-tong, instruit du motif de cette ambassade, écrivit en cour qu'il avoit tout lieu de croire qu'on ne s'entendoit point de part & d'autre, & qu'il paroissoit que Ping-sieou-ki avoit des vues opposées à celles d'être dépendant de la Chine ; qu'il craignoit que dans

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1595. *Chin-tsong.*

la suite les deux puissances ne s'accusassent mutuellement d'avoir cherché à se tromper : il disoit encore qu'on ne devoit point s'en rapporter à la négociation de Chin-oueï-king, & qu'il falloit s'assurer des dispositions de la cour *Japonoise*; mais on n'eut aucun égard à ses représentations.

1596.

Les ambassadeurs chinois furent conduits à Fou-chen, où on les fit séjourner près d'un an ; ils s'en plaignirent souvent, mais inutilement. Un jour qu'ils en témoignoient leur surprise avec plus d'impatience, le fourbe Chin-oueï-king, qui s'étoit marié à Arima, ville du Japon, vint les trouver, & les engagea à lui remettre une partie des présens dont ils étoient chargés pour le roi du Japon. Li-tsong-tching & son collègue eurent la facilité de lui confier un magnifique habit de cérémonie, orné de perles & de bijoux, tel que le porte l'empereur de la Chine, avec un volume de cartes de différens pays, & trois cens des plus beaux chevaux. Ce fourbe leur dit, en les quittant, qu'il alloit avec Hing-tchang les offrir à Ping-sieou-ki & le disposer à recevoir favorablement leurs propositions. En attendant son retour, les ambassadeurs chinois passèrent à l'île *Toui-ma-tao*; c'étoit encore une adresse de Chin-oueï-king, qui les avoit engagés à faire ce voyage, afin de leur ôter tout moyen de s'en retourner sans la permission des *Japonois*, & de gagner du temps pour venir à bout de son dessein en faveur de Ping-sieou-ki. Y-tchi, gouverneur de l'île, & gendre du général Hing-tchang, leur procura toutes sortes d'amusemens. Li-tsong-tching se prit de passion pour sa femme, dont l'extrême beauté, l'esprit & la vertu l'avoient charmé. Les fréquentes visites qu'il lui rendoit donnèrent de l'ombrage au mari : furieux de ce que le chinois osoit attenter à l'honneur de sa femme, jusque sous ses yeux, il ordonna à Sié-tchéou-tsé

& à Y-long son neveu, de l'empêcher d'entrer s'il se présentoit. Li-tsong-tchin étant venu à son ordinaire, Y-long voulut l'arrêter : l'ambassadeur mit le sabre à la main ; mais des soldats *japonois* étant accourus, l'ambassadeur chinois eut peur, & abandonnant son sceau & sa commission, il se sauva sur une petite barque à King-tchéou. Son collègue écrivit en cour ce qui venoit de se passer. L'empereur priva Li-tsong-tching de toutes ses dignités, & le fit arrêter : il nomma Yang-fang-heng chef de cette ambassade, & lui donna pour second Chin-oueï-king, à la sollicitation du président Ché-sin.

Chin-oueï-king, flatté de voir que tout concouroit à ses vues, écrivit à la cour impériale que, puisqu'on avoit dispensé Ping-sieou-ki de payer tribut, il seroit aussi à propos afin de ne pas mettre d'obstacle à la conclusion de la paix, de ne point parler de le faire roi, d'autant plus qu'il prétendoit l'être par droit de conquête. Cette proposition fit ouvrir les yeux à bien des gens : on fut persuadé que Chin-oueï-king n'agissoit pas de bonne foi ; & comme il avoit été produit par Ché-sin, Yo-yuen-chin, assesseur du tribunal des ouvrages publics, accusa ce dernier d'être l'auteur de l'affront qu'on alloit faire à l'empire.

Les *Japonois*, après un long délai, firent enfin passer la mer à Yang-fang-heng, qui arriva à la neuvième lune au Japon : Chin-oueï-king lui écrivit aussi-tôt de lui remettre ses dépêches, les lettres-patentes & le sceau d'or pour le roi du Japon ; Yang-fang-heng hésita, mais faisant réflexion que l'empereur lui avoit donné Chin-oueï-king pour collègue dans cette ambassade, avec une autorité égale à la sienne, il craignit qu'on ne lui imputât d'avoir empêché la conclusion du traité : ainsi il confia à ce traître tout ce qu'il demandoit.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1596. Chin-tsong.

Ping-ſieou-ki envoya au-devant de l'ambaſſadeur chinois pluſieurs grands de ſa cour, qui le traitèrent avec beaucoup d'honneur & de magnificence. Quand Chin-oueï-king le ſut à deux journées de la cour, il lui dépêcha un courier, pour l'informer que Ping-ſieou-ki, après s'y être préparé par trois jours de jeûne & de retraite, avoit reçu à genoux le diplôme impérial en ſe proſternant à terre, & en battant trois fois de la tête devant la table ſur laquelle il l'avoit poſé. Le monarque *japonois* admit en ſa préſence l'ambaſſadeur chinois, & reçut les préſens qu'il lui offrit; il ne fit pas le même accueil à Koang-haï-kiun, ambaſſadeur du roi de *Corée* : apprenant qu'il n'étoit que le troiſième mandarin d'une ville du ſecond ordre, il parut le mépriſer, & ce qu'il lui offroit de la part de ſon maître : « Je m'attendois, dit-il, avec un ton de fierté, » que le roi de *Corée* enverroit ſon ſecond fils, accompagné » de trois de ſes grands, & de quelques-uns des mandarins » des huit provinces de ſes états; outre qu'il ne m'offre que » ce qu'il y a de plus commun dans ſon pays, il me le fait » encore préſenter par un de ſes plus petits officiers. C'eſt » un mépris pour ma perſonne, qui retombe ſur l'empereur » de la Chine ». Le fourbe Chin-oueï-king tâcha d'excuſer le *Coréen*, mais Ping-ſieou-ki lui déclara que ſa réſolution étoit priſe, & qu'il alloit envoyer ordre à Ché-man-tſé de ne point ramener ſes troupes.

Ce monarque ayant fait préparer quelques centaines de pièces, des plus rares & des plus précieuſes du Japon pour l'empereur, écrivit deux lettres, l'une en réponſe à l'ambaſſade, & l'autre où il expliquoit ſes griefs contre le roi de *Corée*. Il donna ordre à celui qu'il chargea de la commiſſion, de laiſſer en *Corée* les préſens & la lettre de réponſe à l'ambaſſade

baſſade

baſſade des Chinois, & de ne porter à la cour impériale, que celle qui contenoit ſes plaintes contre le roi de *Corée*. Le préſident Ché-ſin voyant les choſes tourner différemment de ce que Chin-oueï-king lui avoit fait eſpérer, craignit qu'elles ne finiſſent mal, & que la peine n'en retombât ſur lui : en conſéquence, il demanda la permiſſion d'aller lui-même en *Corée*, travailler à la concluſion d'une paix ſolide entre les trois puiſſances; mais l'empereur qui commençoit à ſe défier de lui, refuſa ſa médiation.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1596. *Chin-tſong.*

A la deuxième lune de l'an 1597, l'envoyé de Ping-ſieou-ki, arriva à la cour avec la ſeule lettre de plaintes. Un domeſtique de Yang-fang-heng arriva en même-tems avec deux mémoires, l'un de ſon maître, & l'autre de Chin-oueï-king : celui de ce dernier étoit mal arrangé, & n'annonçoit pas le reſpect avec lequel il auroit dû être préſenté : toute la cour en fut indignée.

1597.

Le même jour on reçut un courier de Ma-tong, lieutenant-général, qui donnoit avis que les *Japonois* avoient mis en mer une flotte de deux cens voiles, ſous la conduite de Tſing-tching. Yang-fang-heng avoit joint à ſon placet le détail de ce qui s'étoit paſſé dans cette affaire, avec les lettres de Chin-oueï-king & de Ché-ſin, qu'il avoit eu l'adreſſe de ſe procurer. L'empereur les caſſa tous deux de leurs emplois, & ordonna de les arrêter par-tout où on les trouveroit; il nomma Hing-kiaï, gouverneur général du Léao-tong, préſident du tribunal de la guerre; Ma-koué, grand général de ſes troupes contre les *Japonois* : Yang-kao, général en ſecond, lui aſſignant Tien-tſin pour ſa réſidence ordinaire, & Yang-yu-nan avec Ting-hing-taï, inſpecteurs de l'armée.

Hing-kiaï ſe rendit au commencement de la cinquième lune

dans le Léao-tong, & Ma-koué arriva ensuite auprès de la rivière Ya-lou avec dix-sept mille hommes, qu'il joignit aux *Coréens*; mais comme ces troupes ne pouvoient tenir contre les forces supérieures des *Japonois*, Hing-kiaï, suivant les pouvoirs qu'il en avoit, en fit venir de nouvelles du Chan-si, du Chen-si, du Tché-kiang & du Fou-kien; après quoi il concerta avec les autres généraux chinois & *coréens*, les moyens de faire prisonniers les deux généraux *japonois*, Hing-tchang & Tsing-tching. L'exécution leur en parut impossible : ils ne conclurent rien, & se contenterent de placer leurs troupes dans les endroits les plus importans. Yang-yuen posté assez près de la mer pour veiller sur les *Japonois* de Fou-léang-chan & de Hiong-tchuen, étant averti que Chin-oueï-king étoit descendu à terre avec deux cens hommes, se saisit de ce traître, qu'il fit conduire sous une escorte au camp du général Ma-koué.

A la septième lune, les *Japonois* sans attendre qu'on vînt les chercher, allèrent au-devant de la flotte du Tché-kiang & du Fou-kien, & donnèrent la chasse aux barques qui la composoient; ensuite ils rangèrent les côtes de la Chine & firent des descentes à Tien-sin, à Teng-tchéou & à Laï-tchéou, où ils tuèrent beaucoup de monde : ils se retirèrent chargés de butin.

A la huitième lune, le général Tsing-tching alla investir la ville de Nan-yuen; Yang-yuen, commandant de cette place, intimidé, sortit de la ville & campa hors des murs, où il ne demeura qu'autant de tems que les *Japonois* mirent à en approcher : dès qu'il vit paroître leurs étendards, il s'enfuit vers l'ouest.

Il y avoit alors un corps de troupes posté à Tsuen-tchéou & un autre à Tchong-tchéou, qui auroient pu secourir Nan-

yuen, n'en étant éloignés que de cent *ly*; le peuple de Nan-yuen donna avis à Tchin-yu-tchong commandant de la première division, de la détresse où il étoit, mais inutilement : cet officier ne fit aucun mouvement en faveur de cette ville, qui fut forcée. Sa prise épouvanta tellement les habitans de Tsuen-tchéou, qu'ils sortirent avec précipitation, abandonnant tout ce qu'ils possédoient, pour n'être pas retardés dans leur fuite.

Cependant Ma-koué avoit envoyé Niéou-pé-yn pour se joindre à Tchin-yu-tchong, & marcher au secours de Nan-yuen ; mais ils se contentèrent de se mettre en campagne, & de camper à Kong-tchéou, laissant avancer les *Japonois* jusqu'à Tsuen-tchéou & Lo-tchéou, dont ils s'emparèrent sous leurs yeux ; la perte de ces deux places jetta la consternation dans la capitale de la *Corée*. Cette ville, située au centre du royaume, a les villes de Ou-ling & de Tchong-tchéou, à l'est ; & à l'ouest, celles de Nan-yuen & de Tsuen-tchéou. Le général Ma-koué qui se trouvoit alors dans cette capitale, proposa de l'abandonner. Siao-yng-kong, un des inspecteurs de l'armée Chinoise, accourut de Ping-yang pour l'en empêcher ; mais ce général, après avoir mis une garnison dans Tsé-chan, sortit de la capitale, dont les habitans consternés ne furent rassurés que par la présence de Hing-kiaï qui venoit à leur secours. Tandis qu'on étoit à consulter sur les moyens de se défendre, un envoyé des *Japonois* vint proposer de leur part qu'ils se retireroient si on accordoit la vie à Chin-oueï-king ; menaçant en même temps de pousser plus loin leurs conquêtes, si on le faisoit mourir. Dans l'embarras où se trouvoient les Chinois & les *Coréens*, ils consentirent sans peine à ces conditions.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1597. *Chin-tsong.*

Ché-sin étoit alors dans les prisons de la cour, & Chin-oueï-king au camp des *Coréens*. Les *Japonois* ne se fiant pas à la seule parole des généraux chinois, s'avancèrent jusqu'aux bords de la rivière Han-kiang ; Hing-kiaï fit écrire deux lettres par Chin-oueï-king aux généraux *Japonois*, qui confirmoient qu'il étoit vivant. Hing-tchang s'éloigna aussi-tôt de la capitale de six cens *ly*, & alla camper à Tsin-y ; Tsing-tching se retira aussi à quatre cens *ly* de cette ville.

Le général Yang-kao, dans ses dépêches à la cour, annonça une grande victoire remportée sur les *Japonois*. Siao-yng-kong écrivit de son côté, & le démentit, en disant que les *Japonois* ne s'étoient rétirés que sur les seules lettres de Chin-oueï-king, sans qu'il fût nécessaire d'en venir aux mains ; mais Hing-kiaï & Yang-kao, interceptèrent les dépêches de cet inspecteur & le maltraitèrent même.

A la onzième lune, les généraux chinois assemblèrent un corps considérable de troupes, dont Hing-kiaï forma trois divisions ; l'une sous la conduite de Li-ju-meï, marcha du côté de l'est ; Li-fang-tchun commandoit la seconde, avec ordre d'aller à l'ouest : Kao-tsé se réserva la troisième, pour être en état de donner du secours à ceux qui en auroient besoin. Les généraux Yang-kao & Ma-koué prirent le commandement, le premier du corps de l'est, & le second de celui de l'ouest.

A la douzième lune, Ma-koué fit proposer au général Tsing-tching, campé à Oueï-chan, d'entrer en pour-parler, dans l'intention de le surprendre : cette ville est située dans une île du même nom, à l'est de la *Corée*, & ses montagnes vers le sud, quoique peu élevées, en rendent les abords difficiles. Au milieu du pays, coule une rivière vers le fort de Fou-tchaï. Il y a un chemin par Yen-yang, qui communique par terre

avec Fou-chan, où se trouvoient alors les principales forces des *Japonois.* Le général Ma-koué, dont le but étoit de les chasser de Oueï-chan & de s'en rendre maître, voulant empêcher Hing-tchang de donner du secours à ceux de Fou-chan, envoya Kao-tong & Ou-oueï-tchong, occuper le passage de la montagne Leang-chan; il fit poster Lou-ki-tchong avec deux mille hommes à Si-kiang-kieou, à l'embouchure de la rivière, pour s'opposer aux secours qui viendroient par eau.

Le vingt-trois de la douzième lune, un détachement de la cavalerie Chinoise, sous les ordres de Pa-sé, s'avança vers Oueï-chan, où il fit quatre cens prisonniers; les *Japonois* qui étoient sortis en plaine, rentrèrent dans les places. Ma-koué, sans perdre de tems, les fit attaquer par Ma-koué-ki dans trois fortins qu'ils avoient élevés, & les y força les uns après les autres; il y fit six cens soixante-un prisonniers. Après la prise de ces trois forts, le général Chinois Yang-kao, ne douta plus de celle de Oueï-chan; cependant il craignit que la flotte des ennemis, beaucoup plus forte que celle des Chinois, n'y mît un obstacle; ainsi il divisa ses troupes, & n'en occupa qu'une partie au siège de Oueï-chan, destinant l'autre à fermer le passage aux troupes qui pourroient tenter un débarquement en faveur de cette place.

A la nouvelle du siége de Oueï-chan, l'amiral *japonois* se prépara en effet à la secourir; mais comme les avenues & par eau & par terre étoient également gardées, il résolut de tenter la premiere voie: il mit dix jours à faire ses dispositions, pendant lesquels les Chinois, qui craignoient son arrivée, ne donnèrent aucun relâche au général Tsing-tching, & perdirent beaucoup de monde dans différentes attaques.

La flotte *Japonoise* ayant appareillé, Hing-tchang l'envoya

avec trois mille hommes de ses meilleures troupes du côté de l'embouchure de la rivière : dès qu'elle parut, Li-tching, officier *coréen*, en donna avis au général Yang-kao. Celui-ci se figurant le secours beaucoup plus grand qu'il n'étoit, sans songer à donner aucun ordre pour la retraite, leva précipitamment le siége & s'enfuit vers l'ouest. Le général Tsing-tching voyant les Chinois se retirer en désordre, sortit avec la garnison, & s'étant joint aux *japonois* des environs, il les poursuivit l'épée dans les reins & leur tua plus de vingt mille hommes. Jamais défaite ne fut plus constante ; à peine les Chinois avoient-ils fait mine de se défendre. On ne pouvoit ignorer la fuite honteuse des deux généraux Yang-kao & Ma-koué ; Cependant lorsqu'ils eurent joint Hing-kiaï, tous trois de concert, eurent l'impudence d'écrire en cour qu'ils venoient de remporter une victoire signalée. Ting-yng-taï, inspecteur de l'armée, en témoigna sa surprise à Yang-kao, & lui dit qu'on ne pouvoit cacher cette perte, parce que les registres feroient foi qu'il étoit resté sur le carreau plus de vingt mille hommes. Yang-kao, ne voulant pas se brouiller avec l'inspecteur, l'écouta sans se fâcher, & tenta de l'engager à n'écrire sur les registres que deux cens hommes au lieu de ving mille ; & pour lui fermer la bouche, il lui montra les lettres des deux ministres d'état, Tchang-ouei & Chin-y-koan, écrites de leur propre main, qui leur recommandoient de ne point annoncer de mauvaises nouvelles en cour, & quelques désavantages qu'eussent les Chinois, d'écrire toujours qu'ils avoient remporté la victoire. Ting-yng-taï, indigné d'une supercherie qui tendoit à ruiner les affaires de l'empire en *Corée*, refusa absolument de se prêter à cette manœuvre odieuse ; & comme zélé & fidèle sujet, il dressa une relation circonstanciée de la déroute

de Oueï-chan, à laquelle il ajouta le contenu des lettres des deux ministres d'état : mais de peur que les généraux n'interceptassent ses dépêches, il les fit porter par un de ses domestiques, sans en parler à personne. L'empereur, à qui elles furent remises en main propre, fut si irrité, qu'il vouloit sur le champ porter un arrêt de mort contre les coupables : à la prière de plusieurs grands, il se borna à ôter à Yang-kao tous ses emplois & l'abaissa au rang du peuple. Ce prince nomma Ouan-chi-té, vice-roi de Tien-tsin, pour commander à sa place.

Hing-kiaï, voyant les troupes Chinoises battues de tous côtés, en fit venir d'autres de diverses provinces, & sur-tout du Kiang-nan, qui avoient la réputation d'être les meilleures de l'empire. A la deuxième lune, il en arriva encore des provinces de Kouang-tong, de Ssé-tchuen & de Tché-kiang. Toutes ces forces auroient dû mettre le général chinois en état de terminer cette guerre, s'il avoit su les employer : il les divisa en quatre corps. Les *Japonois* ne formèrent que trois divisions des leurs ; Tsing-tching commandoit du côté de l'est, & s'appuyoit sur Oueï-chan ; Hing-tchang veilloit sur l'ouest, & gardoit Fou-chan & toute la côte occidentale, où il posta plusieurs piquets qui pouvoient se secourir mutuellement ; Ché-man-tsé, campé à Ssé-tchéou avec la troisième division *Japonoise*, occupoit le pays depuis Tsin-kiang jusqu'à la mer du sud : outre cela leur flotte croisoit sans cesse dans ces parages, pour empêcher les Chinois de tenter quelque entreprise.

1598.

A la neuvième lune le général chinois, Lieou-yen, fit proposer une entrevue à Hing-tchang pour entamer une négociation entre les deux puissances, & il l'invita à venir dans

son camp. Quoique le général *japonois* soupçonnât quelque piége, il ne voulut pas qu'on pût lui imputer d'avoir mis obstacle à la paix ; & comme il étoit intrépide dans le danger, il choisit cinquante hommes sur lesquels il pouvoit compter, & fit dire à Lieou-yen qu'il se rendroit à son invitation, en l'avertissant même du petit nombre qui l'accompagneroit. Lieou-yen se flatta alors que ce général, dont les Chinois redoutoient la bravoure & l'habileté, ne pourroit lui échapper, & il disposa ses troupes de manière qu'il paroissoit impossible qu'il pût manquer son coup ; mais afin d'être plus libre pour donner ses ordres, il fit prendre ses habits à un de ses soldats, qui lui ressembloit beaucoup, & qui devoit tenir sa place auprès de Hing-tchang : ensuite il ordonna à ses officiers de faire tirer le canon dès qu'ils le verroient sortir de sa tente, afin d'avertir leurs gens de se tenir prêts.

Hing-tchang se rendit le lendemain, comme il l'avoit promis, accompagné de ses cinquante braves ; le faux Lieou-yen le reçut à l'entrée du camp, & le conduisit à la tente du général, toujours escorté de ses cinquante cavaliers, qui ne le quittèrent qu'à la porte de la tente. A peine Hing-tchang & le faux Lieou-yen furent-ils assis, qu'on vit entrer le véritable Lieou-yen travesti en valet pour leur présenter à boire. Hing-tchang regardant fixement ce prétendu valet, soit qu'il se doutât de la fourberie, ou qu'en effet il remarquât en lui des manières qui ne se ressentoient point de son état, dit au faux Lieou-yen : « Vous avez là un domestique qui a une » physionomie heureuse ; si je ne me trompe, il changera » bientôt de condition, & dans peu il sera beaucoup au-dessus » de ce qu'il est aujourd'hui. ». Ces paroles frappèrent si fort le véritable Lieou-yen, que dans l'idée que Hing-tchang l'avoit reconnu,

reconnu, il laiſſa tomber tout ce qu'il portoit, & ſortit bruſquement de ſa tente : les officiers firent tirer le canon ſuivant la conſigne donnée. Hing-tchang ſortit auſſi avec précipitation, & montant à cheval avec ſes cinquante hommes, il fondit, le ſabre à la main, ſur les Chinois qui s'oppoſoient à ſon retour: il en coucha pluſieurs par terre ; les autres prirent la fuite.

Le lendemain Hing-tchang envoya un de ſes gens à Lieou-yen, pour le remercier de la reception qu'il lui avoit faite la veille, & l'aſſurer que le meilleur moyen d'établir entre eux une paix ſolide, étoit celui qu'il avoit choiſi : il lui promettoit de l'employer dans l'occaſion. Lieou-yen répondit qu'on le ſoupçonnoit à tort de ſupercherie, & qu'on n'avoit tiré le canon que pour lui faire honneur ; mais Hing-tchang pour faire connoître qu'il n'ignoroit pas la vérité, & ſe montrer ennemi des détours, lui envoya, dans une boîte, une coëffe de femme, telle que les veuves âgées en portent, avec un billet où il lui diſoit que cette coëffure lui convenoit mieux qu'un caſque.

Lieou-yen, piqué de l'ironie, envoya ordre à Tchin-lin de s'avancer avec ſa flotte pour attaquer Hing-tchang, tandis que lui l'attaqueroit par terre : ils le firent en effet tous deux aſſez vivement ; & comme les *Japonois* ne s'y attendoient pas, les Chinois eurent d'abord quelque ſuccès, & leur tuèrent quatre-vingt douze hommes à l'attaque d'un pont. Ils mirent hors de combat près de cent barques ; mais cet avantage ne leur reſta pas long-temps : Lieou-yen fut à ſon tour ſi mal mené, qu'après une perte conſidérable, il ſe vit contraint de prendre la fuite. Tchin-lin ne fut pas moins maltraité par une partie de la flotte *Japonoiſe*, & faillit à périr lui-même.

Le général Ma-koué apprenant que Lieou-yen attaquoit

Hing-tchang à Yé-kiao, marcha vers Oueï-chan contre Tsing-tching, & ne réussit pas mieux. Les *Japonois*, afin de l'attirer plus avant dans le pays, firent d'abord semblant de fuir, & Ma-koué les poursuivit avec ardeur; mais faisant volte-face, ils fondirent de tous côtés sur les Chinois, qui, à l'exemple de leur général, prirent la fuite & ne songèrent qu'à se tirer de danger: plus du tiers de ce corps d'armée resta sur le champ de bataille.

Le troisième corps Chinois, commandé par Li-ju-meï, se mit aussi en mouvement. Tong-y-yuen, ayant passé le premier la rivière, dans le dessein d'aller prendre Tsin-tchéou, chassa les *Japonois* des forts Yong-tchun & Koen-yang. Dans ces entrefaites, Lou-té-kong s'étoit avancé vers le fort Sin-tchaï pour s'en rendre maître. Sin-tchaï est une presqu'île, qui ne tient que d'un côté au continent, dont elle est même séparée par un fossé rempli des eaux de la mer: plus de mille barques de guerre en défendoient le port.

A la dixième lune, Tong-y-yuen, avec son infanterie & plusieurs escadrons de cavalerie, passa le fossé & força les *Japonois* qui le défendoient. Le lendemain il fit escalader le fort: cette attaque dura depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Le feu ayant pris au magasin à poudre de la place, la peur que cette terrible explosion causa aux Chinois, jointe aux avis certains qu'il venoit du secours aux assiégés, leur fit perdre courage & prendre la fuite. Les *Japonois* se mirent à leur piste & en firent un grand carnage, surtout de l'infanterie, qui, dans cette retraite, reçut un échec dont elle eut peine à se relever.

Ting-hing-taï, inspecteur de l'armée impériale, suivant le devoir de sa charge, donna avis à la cour du mauvais succès

que les impériaux avoient eus dans ces trois expéditions. Hé-ſan-ping & Ma-tchin-ouen, qui avoient fui les premiers, furent condamnés à avoir le col coupé à la tête de l'armée, On différa la punition des autres généraux, dans l'eſpérance qu'ils mériteroient leur grace par quelque action d'éclat.

Vers la fin de la dixième lune on reçut au camp des impériaux dans la *Corée*, un courier du vice-roi du Fou-kien, qui apportoit la nouvelle de la mort de Ping-ſieou-ki, arrivée le neuf de la ſeptième lune: le vice-roi mandoit encore que les affaires étoient fort brouillées à la cour du Japon, & qu'infailliblement leurs troupes abandonneroient dans peu la *Corée*. A cette nouvelle les officiers & les ſoldats firent éclater ſans ménagement leur joie.

Le dix-ſept de la onzième lune, le général Tſing-tching, après avoir fait rembarquer tout ſon monde, mit à la voile. Ma-koué alla auſſi-tôt ſe ſaiſir de Oueï-chan & des autres poſtes qu'il occupoit; Lieou-yen ſe porta à Yé-kiao, où il fit priſonniers cent ſoixante *Japonois* qui s'y trouvoient encore. Hing-tchang, privé du ſecours de la flotte de Tſing-tching, ſe trouvoit embarraſſé, & l'auroit été davantage, ſi Ché-man-tſé n'étoit venu au-devant de lui avec pluſieurs barques. Sur les avis certains de la retraite de la flotte *Japonoiſe*, Tchin-lin alla du côté de Fou-chan attaquer les barques qu'il y trouveroit; mais tous le ſuccès de ſon expédition ſe réduiſit à en enlever une ſeule, montée par deux cens vingt-huit *Japonois* qu'il fit priſonniers.

Ouan-chi-té que l'empereur avoit envoyé en *Corée* pour s'informer ſur les lieux de la conduite de ſes généraux & du réſultat de leurs opérations, écrivit à ce prince que les *Japonois* avoient évacué la *Corée*, & que les Chinois & les *Coréens* étoient rentrés

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1599. *Chin-tsong.*

dans toutes les places de ce royaume. Hing-kiaï confirma cette nouvelle intéressante, & ajouta que la retraite des *Japonois* étoit dûe à la bravoure des troupes Chinoises : on fit de grandes réjouissances à la cour.

L'an 1599, à la quatrième lune, les prisonniers *Japonois* arrivèrent à la cour : il y avoit parmi eux Ping-sieou-tching & Ping-tching-tching, tous deux de la famille de Ping-sieou-ki, autrement *Taï-kosama.* Ce monarque y étoit regardé comme traître à sa patrie & rebelle à l'empire, en qualité de tributaire ; ainsi ils eurent tous deux la tête tranchée, & elles furent exposées sur des poteaux à la vue de tout le monde : telle fut la fin de cette guerre, qui dura sept ans.

1600.

La guerre de *Corée* finie, on ne donna que peu de temps aux troupes pour se reposer. Dès le commencement de l'an 1600, on en fit partir un corps considérable pour aller dans le *Ssé-tchuen* contre Yang-yng-long, qui désoloit cette province, où il mettoit tout à feu & à sang. Ce chef des rebelles descendoit d'une famille qui, depuis plus de huit siècles, possédoit le gouvernement héréditaire de *Pou-tchéou*, dont il étoit le vingt-neuvième gouverneur de père en fils sans interruption. Le pays de Pou-tchéou est sur les limites occidentales du *Ssé-tchuen* : sous la grande dynastie des *HAN* il s'appelloit *Yé-lang* ; sous celle des *TANG* on en composa le département de *Lang-tchéou*, qui comprenoit six *Hien* ou villes du troisième ordre : dans la suite on changea son nom en celui de *Pou-tchéou.* Yang-tuan-yng en eut l'investiture pour lui & pour ses descendans en ligne directe, en récompense des services qu'il avoit rendus à l'état.

Yang-yng-long, sur un léger mécontentement qu'il eut de la cour, leva des troupes & courut la campagne. Il osa se mesurer

avec les troupes impériales, & eut du dessous : cependant il les battit à son tour. Enhardi par ce foible succès, il profita du temps où l'on étoit occupé à la guerre de *Corée*, & vint à la tête d'une armée de trente à quarante mille hommes enlever à l'empire des villes, dont il agrandit ses états.

Les généraux Lieou-yen, Ma-koué, Tchin-lin & Tong-y-yuen, avec la plus grande partie des troupes qu'ils commandoient, eurent ordre de marcher contre lui. Cette nombreuse armée ne l'effraya point : il fit prendre les armes dans son gouvernement à tous ceux qui étoient capables de les porter, & sortit de ses montagnes pour venir au-devant des impériaux ; mais quand il sut qu'ils lui étoient trois fois supérieurs en nombre, il rebroussa chemin & se borna à la défense de son pays que sa situation rendoit de difficile accès, & dont il avoit fortifié tous les passages.

Li-hoa-long, gouverneur du *Ssé-tchuen*, qui dirigeoit cette expédition, fit décider, dans un conseil de guerre tenu avec les généraux arrivés de la *Corée*, qu'on diviseroit les troupes pour attaquer en même-temps les rebelles par plusieurs endroits. Yang-yng-long avoit prévu qu'ils prendroient cette résolution ; & cette crainte l'avoit déterminé à faire principalement garder les passages : les impériaux ne purent les forcer qu'en perdant beaucoup de monde. Le général Lieou-yen se distingua le plus à ces attaques ; Yang-tchao-tong, à la tête de plusieurs dixaines de mille hommes, vint à sa rencontre, & eut la témérité de lui présenter la bataille ; mais Lieou-yen après avoir enlevé plusieurs forts, le poussa jusqu'au centre de ses montagnes, où Yang-yng-long son père, l'attendoit, agité des plus vives inquiétudes : elles augmentèrent encore lorsqu'il vit son fils battu & toute son armée détruite. Dans cette détresse, persuadés l'un

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1600. Chin-tsong.

& l'autre qu'en se soumettant ils pourroient obtenir grace, ou du moins gagner du temps & se sauver, le père & le fils envoyèrent leur soumission à Lieou-yen. Ce général répondit qu'il n'étoit pas venu chercher du papier, mais leurs personnes, & qu'il ne mettroit les armes bas que lorsqu'il les auroit entre ses mains : il jetta au feu cet écrit en présence de celui qui l'avoit apporté. Le père au désespoir, ne pouvant se résoudre à tomber au pouvoir des Chinois, se donna lui-même la mort ; mais le fils résolut de périr les armes à la main. Lieou-yen ayant recommandé de les prendre vifs l'un & l'autre, fit donner l'assaut au fort où ils étoient. Yang-tchao-tong répoussa plusieurs fois les assaillans ; mais enfin ne pouvant résister à la force, il fut pris avec sa femme & une centaine de ses gens ; les autres furent passés au fil de l'épée. Les prisonniers ayant été conduits à la cour, on les fit tous mourir comme rebelles, & on divisa le pays de *Pou-tchéou* en deux départemens, qu'on réunit à la province du *Ssé-tchuen*.

1601.

L'an 1601, à la deuxième lune, l'eunuque Ma-tang de Tien-tsin, fit conduire à la cour *Li-ma-téou* (1), Européen, qui avoit des choses rares à offrir à l'empereur. Ce prince renvoya le placet de l'eunuque au tribunal des *rites*, qui répondit : « L'Europe n'a aucune liaison avec nous, & ne reçoit point » nos loix. Les images ou tableaux du *Tien-chu* (maître du ciel), » & d'une vierge, que *Li-ma-téou* offre en tribut, ne sont » pas d'un grand prix. Il présente une bourse, dans laquelle » il dit qu'il y a des os d'immortels, comme si les immortels » en montant en haut n'emportoient pas leurs os. Dans » une occasion semblable, Han-yu dit qu'il ne falloit point

(1) C'est le nom chinois du célèbre P. Matthieu Ricci, jésuite.

» laisser introduire dans le palais de pareilles nouveautés, » de peur de s'attirer quelque malheur. Nous jugeons donc » qu'il ne faut point recevoir ces présens, ni permettre à » *Li-ma-téou* de rester à la cour ; il faut le renvoyer dans son « pays ». Malgré cette décision, l'empereur reçut les présens, & permit à ce missionnaire de demeurer à la cour.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1601. *Chin-tsong.*

Depuis plusieurs années les grands pressoient l'empereur de se nommer un successeur. Ce prince avoit toujours différé, parce que n'ayant aucun fils de l'impératrice, & la santé de l'aîné de ceux que lui avoient donné les reines, continuant d'être foible, il attendoit un événement pour nommer le second, dont il préféroit d'ailleurs la mère à celle de l'aîné. Cependant le quinze de la dixième lune de cette année, il se détermina à remplir le vœu de ses sujets, & manda tous les grands au palais. Ce prince assis sur son trône, leur déclara qu'il choisissoit pour son héritier Tchu-tchang-lo, l'aîné de ses fils, & créa Tchu-tchang-siun, le second, prince du premier ordre, sous le titre de *Fou-ouang* ; il conféra celui de *Choui-ouang* à Tchu-tchang-hao, le troisième ; Tchu-tchang-yun, le quatrième, fut fait prince de *Ouei-ouang* ; & Tchu-tchang-yng, le cinquième, prince de *Kouei-ouang* : cette promotion fut publiée dans tout l'empire.

1602.

Au commencement de l'an 1602, l'empereur nomma les officiers qui devoient composer la maison du nouveau prince héritier. Comme le prince *Fou-ouang* augmenta la garde du palais, on soupçonna que, mécontent de n'avoir point été désigné héritier du trône, il prenoit des mesures pour se faire un parti.

A la deuxième lune la princesse Ko-chi, épouse du nouveau prince héritier, en reçut le titre & les honneurs : l'empereur

nomma les seigneurs & les dames qui devoient composer sa cour, ainsi que les officiers de sa maison.

Quoique le plus grand nombre des mandarins de la cour & des provinces eût applaudi au choix de l'aîné pour succéder à la couronne, le prince *Fou-ouang* ne laissoit pas d'avoir un parti assez puissant qui n'attendoit que l'occasion d'agir en sa faveur. Dans cette vue, la trente-unième année de *Ouan-li*, ses partisans répandirent un libelle séditieux, dans lequel ils disoient que l'empereur n'avoit nommé le prince Tchu-tchang-lo son successeur, que pour céder aux importunités des grands; & ils engageoient les peuples à n'avoir aucun égard à cette nomination forcée. Les ministres d'état & les grands qui avoient approuvé le choix de l'empereur, l'ayant averti de l'impression que faisoit ce libelle, ce prince ordonna d'en rechercher les auteurs & leurs adhérans & de les punir sans égard ni à la qualité ni au rang. Un pareil ordre causa beaucoup de trouble à la cour: les grands excités par la haine ou la jalousie, s'accusèrent mutuellement sur l'indice le plus léger. Le ministre d'état Chin-y-koan, ennemi de Ko-tchin-yu, saisit cette occasion pour le perdre: quoique celui-ci fût précepteur du nouveau prince héritier, il l'accusa d'avoir fabriqué ce libelle avec Chin-li, son ancien disciple, sur ce que ce dernier avoit dit, qu'il falloit mépriser cet écrit & discontinuer des recherches qui n'aboutissoient qu'à empirer le mal.

Chin-li n'étoit pas le seul de ce sentiment; l'eunuque Kia-tchong-tching, un des plus considérables du palais, s'en expliquoit de même ouvertement; Kang-pi-yang, censeur de l'empire, ne fit aucune difficulté de le nommer dans la défense de Ko-tchin-yu; Tchin-yu-tchong, Mao-chang-ouen, Quang-tchong & plusieurs autres, prirent le parti de Ko-tching-yu;

Quang-tchong,

Ouang-tchong, dans un écrit qu'il composa en sa faveur, disoit qu'il y auroit beaucoup plus de raison de soupçonner le *Ho-chang* Ta-koan, ami du ministre Chin-y-koan, d'en être l'auteur, que d'en accuser Ko-tchin-yu & Chin-li. Le ministre les auroit infailliblement perdus, si le prince héritier, qui ne pouvoit douter du zèle de son précepteur pour ses intérêts, ne lui avoit fait dire qu'il répondoit de Ko-tchin-yu, & qu'il cessât ses poursuites. Tchin-y-koan obéit à regret.

Tsoui-té, un des grands, après avoir long-temps cherché sur qui faire tomber ses soupçons, les fixa sur Kiao-song-kouang, homme d'esprit & bon écrivain, mais remuant & toujours occupé de disputes, qui lui avoient fait perdre son degré de lettré: il le fit arrêter avec Kiao-ki-pien-sé son fils, Tchao-si sa femme, & Tchin-chi sa bru. Quoiqu'on eût pris la précaution de les séparer dans la prison, ils s'accordèrent à nier constamment dans leurs interrogatoires, & même à la question, d'avoir aucune part à ce libelle.

Kiao-song-kouang, dans les douleurs de la torture, dit à ses juges: « Je vois bien qu'on me traite comme un homme sans » conséquence, qu'on veut sacrifier pour calmer les esprits. » Quelque confiance que j'aie dans votre équité, comment » puis-je espérer que vous me sauverez la vie? » Ses juges ne doutoient point de son innocence: le président du tribunal des crimes, fit même tout ce qu'il put pour le sauver; mais il falloit appaiser les esprits par une exécution publique. Son jugement fut différé jusqu'à la quatrième lune de l'année suivante, qu'on le condamna à perdre la tête au milieu des rues. 1604.
L'empereur trouva cette sentence trop douce contre l'auteur d'un libelle qui tendoit à brouiller la famille impériale & à allumer le feu de la sédition: cependant à la prière de l'eunuque

De l'Ère Chrétienne. Ming. 1605. Chin-tsong.

Tchin-toan, il se contenta d'y ajouter que son corps seroit mis en pièces après l'exécution.

L'an 1605, le quatorze de la onzième lune, naquit le premier des fils du prince héritier; à cette occasion, l'empereur donna à Ouang-chi, mère du prince nouveau-né, le titre de *Hoang-koué-feï* ou de *souveraine, première reine de l'empire*.

1606.

L'année suivante, à la onzième lune, les mandarins de la cour de Nan-king, devant aller en corps à la sépulture impériale faire les cérémonies accoutumées, un certain Lieou-tien-siu, de Fong-yang-fou, secondé par neuf brouillons comme lui, rassembla plus de dix mille séditieux : il vouloit profiter du moment de cette cérémonie pour faire main-basse sur eux, & se rendre maître de Nan-king; mais le tribunal de la guerre instruit de leur dessein, avertit les mandarins de ne pas sortir de la ville : on ferma les portes, & la garnison prit les armes contre cette multitude, qui fut bien-tôt dissipée. On arrêta Lieou-tien-siu avec ses neuf complices, & quarante des principaux. Comme ces quarante étoient moins coupables, ils eurent la tête tranchée : Lieou-tien-siu & ses neuf camarades, furent condamnés à être exposés la *cangue* au col (1), & à mourir de faim. L'empereur confirma cette sentence, qui fut exécutée dans toute sa rigueur.

1607.

L'an 1607, les *Coréens* informèrent la cour impériale, que suivant les nouvelles qu'ils avoient reçues du Japon, Ping-sieou-ki, avant que de mourir, avoit nommé Yuen-kia-kang, gouverneur des trente-trois *Tchéou* ou départemens du nord-est de ses états; & Hoeï-yuen, des trente-trois du sud-ouest, en leur recommandant à l'un & à l'autre, Ping-sieou-laï, son fils,

(1) Espèce de carcan ou pilori; voy. tom. II, p. 171, la note sur le mot *cangue*.

alors âgé de sept ans. Les *Coréens* mandoient encore, que peu de temps après la mort de Ping-sieou-ki, un des grands du royaume nommé King-ching & Yuen-kia-kang, s'étoient fait chacun un parti; qu'ils en étoient venus aux mains, & que King-ching ayant été battu & fait prisonnier, il avoit été puni de mort comme rebelle, ainsi que plusieurs de ses partisans. On sut encore par eux, que Yuen-kia-kang avoit fait épouser sa fille au jeune Ping-sieou-laï, mais que le faisant garder à vue à Long-ma-tchéou, cette espèce de violence avoit mis la discorde entre le gendre & le beau-père: que ce dernier levant le masque, la trente-quatrième année de *Ouan-li*, s'étoit fait proclamer roi du Japon. Les *Coréens* ajoutoient que Yuen-kia-kang avoit désigné Yuen-lieou-tchong, son fils, pour son successeur, avec le titre de *Sin-koan-pé*, nouveau *Kamba*, & avoit fait resserrer plus étroitement Ping-sieou-laï dans une citadelle; que ce prince étoit mort cette même année, & avoit laissé à son fils ses états, qui s'étendoient jusqu'à Tchang-ki-tao (Nan-ga-sa-ki).

A la onzième lune, Siu-hio-tsu, vice-roi du Fou-kien, donna avis à la cour que les *Hong-mao* (1), avoient tué des marchands Chinois dont ils avoient pillé les vaisseaux, & qu'ils étoient ensuite descendus à terre, comme s'ils avoient dessein de s'établir dans le continent.

L'année suivante 1608, l'eunuque Kao-hoaï, un des favoris de l'empereur, revint du *Leao-tong*, où il avoit été envoyé en qualité de douanier; cet eunuque commit les plus grandes injustices dans cet emploi: il enlevoit aux marchands Tartares 1608.

(1) *Poils-roux;* c'est le nom que les Chinois donnent indistinctement aux *Anglois* & aux *Hollandois*.

leurs meilleurs chevaux, qu'il taxoit à son gré, de même que les autres marchandises, sans égard au tarif arrêté par le conseil. Il eut même la témérité de se croire capable de commander une armée, & ayant fait venir des troupes de divers endroits, il ordonna de fermer les maisons de commerce, & entreprit de se faire passer pour un grand guerrier. Le vice-roi, dont il méprisoit les conseils, écrivit en cour contre lui; mais la révolte qu'il excita parmi les troupes & le peuple, fut plus efficace pour le faire rentrer dans sa condition, que les placets de ce mandarin : les soldats & le peuple de Kin-tchéou, que l'eunuque fatiguoit par des courses, se mutinèrent, & tuèrent un de leurs officiers qui lui étoit entièrement dévoué ; ensuite ils l'enveloppèrent, & l'auroient mis lui-même en pièces s'il n'avoit trouvé le moyen de s'enfuir du côté de Chan-haï-koan. Cette

1609. émeute fit beaucoup de bruit à la cour : on rappella l'eunuque. Le vice-roi donna avis du soulevement des soldats & du peuple, qui, assemblés en corps d'armée, paroissoient menacer l'empire d'une invasion : ces nouvelles remplirent de consternation la ville de Pé-king. Comme la cupidité de l'eunuque avoit excité ces troubles, l'empereur crut appaiser les mécontens en leur faisant distribuer quelque argent : il ordonna de tirer du trésor quatre-vingt mille *taëls*, qu'il fit porter dans le *Léao-tong* par des gens désintéressés & zélés pour le bien de l'état.

A la onzième lune, le vice-roi demanda des secours de troupes & d'argent contre les Tartares qui commençoient à inquiéter l'est & l'ouest de cette province. Quelque temps après il fit de nouvelles instances à la cour, sur ce que Ouang-siang-kien, gouverneur général des limites, lui mandoit que dix chefs des Tartares de l'est du Leao-tong avoient rassemblé cinquante mille hommes, à la tête desquels ils paroissoient dis-

posés à attaquer Tié-ling, Nouang-ning, & les autres villes de ces quartiers. Le vice-roi ajoutoit dans ses dépêches, qu'il lui étoit impossible de défendre la province, parce que les troupes, qui n'étoient pas payées depuis long-temps, refusoient de se mettre en campagne.

1610. L'an 1610, il y eut une si grande sécheresse dans le Pé-tché-li, que toutes les moissons furent perdues; l'empereur fit distribuer dans cette province cent cinquante mille *taëls*.

1611. L'an 1611, trente-neuvième de *Ouan-li*, la ville de Pé-king fut inondée jusqu'à la hauteur de cinq à six pieds, principalement dans la rue qui aboutit à la porte de *Tchang-ngan-men*. A la neuvième lune de cette même année, mourut la princesse de Ouang-chi, mère du prince héritier. A la deuxième lune, on apprit du Léao-tong, que les troupes imperiales avoient eu plusieurs avantages sur les Tartares. L'empereur qui se défioit de la sincérité de ces relations, y envoya, au commencement de l'année suivante, Sun-pi-yang, président du tribunal des mandarins de l'empire, sous prétexte de travailler à ramener les Tartares à la paix. Mais en effet, pour s'assurer si ses officiers lui avoient dit la vérité. 1612.

1613. L'an 1613, quarante-unième année de *Ouan-li*, Li-tchi-tsao (1), président du tribunal des *rites* de la cour de Nan-king, présenta un mémoire, dans lequel il disoit que l'astronomie Chinoise avoit besoin de correction, parce que depuis quelques années les éclipses de soleil & de lune erroient : il parloit avantageusement d'étrangers arrivés d'Europe (2), d'où ils

(1) Il étoit chrétien, & se nommoit *Pierre*.

(2) Les PP. *Pantoja*, *Longobardi*, *Sebastien des Ursins*, *Dias* le jeune, Jésuites, dont les noms en Chinois sont, Pang-ti-ngo, Long-hoa-min, Hiong-san-pa & Yang-ma-no. Le P. *Ricci* étoit mort.

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
Ming.
1613.
Chin-tsong.

avoient apporté différens traités sur cette matière beaucoup plus clairs, & dont les calculs étoient plus certains que ceux des Chinois. Il conseilloit de profiter de leurs lumières sur un point que le gouvernement avoit toujours regardé comme un des plus importans, & de les charger de la réforme du calendrier, en ordonnant au tribunal des *rites* de leur donner un logement propre à ce travail.

1614.

A la deuxième lune de l'an 1614 l'impératrice mère mourut (1); & à la cinquième, Tchu-y-léao, prince de *Lon-ouang*.

(1) Les obsèques de cette princesse se firent suivant le rit impérial. Aussi-tôt qu'elle eut les yeux fermés, toute la cour prit le deuil; les grands, les ministres, & les officiers quittèrent les marques de leurs dignités & de leurs charges: au lieu de leur ceinture de pierres précieuses, ils mirent une corde de chanvre, & changèrent leur bonnet de soie en un autre de gros drap qu'ils gardèrent pendant quatre mois & jusqu'au jour des funérailles. Le peuple fut obligé, sous peine de punition, de porter le bonnet de deuil, mais pendant vingt-quatre jours seulement.

Le second jour, après qu'on eut revêtu le corps de la défunte d'habits blancs richement ornés, l'empereur, suivi de ses officiers, vint lui faire la révérence & s'acquitta des devoirs d'un fils envers ses père & mère en lui présentant des parfums. Cette cérémonie fut répétée par la famille royale, les reines, les dames du palais & quelques-uns des principaux eunuques; ensuite on brûla les robes, le lit & les meubles de la défunte, afin qu'ils ne servissent point à des personnes de moindre rang.

Le troisième jour on mit dans un cercueil fort large le corps de la princesse; l'empereur lui-même l'étendit sur un materas avec un coussin, en répandant dessus pour plus de soixante mille écus de perles & de pierres précieuses; il fit placer à côté cinquante pièces de drap d'or & d'argent; ensuite de quoi on ferma le cercueil, devant lequel l'empereur & sa suite firent les révérences ordinaires.

Le quatrième jour il prit un deuil plus sombre & plus lugubre pour faire les sacrifices. On plaça le cercueil dans une grande cour sous une espèce de trône, autour duquel on avoit dressé quinze tables; la première pour l'empereur, les autres pour les reines, la famille royale & les principaux eunuques: chacun fit devant le cercueil des révérences suivant son rang en brûlant des parfums.

Le cinquième jour les princes & les grands, dont les dignités sont héréditaires, vinrent faire les mêmes cérémonies; ils étoient suivis par les gendres & neveux de l'empereur & par les mandarins des six grands tribunaux, dont l'autorité s'étend par-tout l'empire, chacun en ce qui concerne son district: les femmes de ces grands

A la cinquième lune de l'an 1615, quarante-troisième de *Ouan-li*, un jeune homme d'une taille haute & d'une complexion robuste, tenant à la main un bâton de jujubier, pénétra dans le palais jusqu'à la porte de l'appartement, appellé *Tsé-ning-kong*; s'étant mis à jouer du bâton, il blessa grièvement les eunuques qui gardoient cette porte, & poussa jusqu'à

officiers terminoient la marche. Tous s'acquittèrent de la première partie des cérémonies qui se font au palais avant la sépulture, pour laquelle on publia diverses ordonnances, & en conséquence tous les mandarins d'armes & de lettres se rendirent le lendemain au palais pour pleurer l'impératrice. Après avoir rempli ce devoir, ils retournèrent à leurs tribunaux, où ils passèrent trois jours dans le jeûne, sans boire de vin ni manger de viande, de poisson ou d'œufs: ils revinrent encore les uns après les autres visiter le corps & lui faire quatre révérences avec des démonstrations de la plus grande tristesse.

Les femmes des mandarins des quatre premiers ordres, couvertes de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, vinrent pleurer de la même façon pendant trois jours: il leur étoit défendu de se parer ni de porter aucun bijou dans leur maison pendant vingt-sept jours.

Le tribunal des *Han-lin*, ou du collége impérial, reçut ordre de composer des vers à la louange de la défunte & de faire son oraison funèbre; celui des domaines fut chargé de fournir tout ce qui étoit nécessaire pour les sacrifices & les funérailles.

Les Bonzes & les ministres des idoles eurent pareillement ordre de sonner long-temps leurs cloches d'une manière triste & lugubre.

On fit fermer toutes les boucheries pendant dix-sept jours, afin d'obliger les sujets à jeûner à l'exemple de leur souverain, qui ne mangea qu'un peu de riz les trois premiers jours & des légumes les autres.

Le président du tribunal des *Rites* eut ordre de donner un habit de deuil à chacun des ambassadeurs des princes étrangers qui se trouvoient à la cour, & de les conduire au palais pour y rendre, une seule fois & à la manière de leur pays, les honneurs funéraires à la princesse.

Tous les mandarins qui venoient de sortir de charge & qui aspiroient à d'autres, s'acquittèrent pendant trois jours des mêmes devoirs.

On enjoignit au peuple de la capitale d'aller pendant une semaine, soir & matin, répéter devant l'hôtel du gouverneur les mêmes cérémonies.

On expédia des ordres aux gouverneurs & aux mandarins des provinces de porter le deuil pendant vingt-sept jours, ainsi que leurs familles, & il leur étoit enjoint, à la reception de la nouvelle de la mort de la princesse, de faire trois génuflexions avec les autres cérémonies. Le même ordre fut intimé à tous les lettrés.

De l'Ère Chrétienne. *Ming.* 1615. *Chin-tsong.*

la galerie de l'appartement de l'empereur : d'autres eunuques l'ayant arrêté, le lièrent, & le remirent à Li-yong, capitaine des gardes, jusqu'à ce qu'on en eût informé l'empereur. Le prince héritier, instruit de ce qui venoit d'arriver, ordonna aux mandarins de justice de l'interroger : on sut qu'il se nommoit Tchang-tchaï, & qu'il étoit fils d'un homme du peuple de Tsin-eul-kou, dépendant de Ki-tchéou.

---

sans exception : il assujettissoit encore le peuple des provinces à porter le bonnet de deuil pendant treize jours.

La musique fut défendue dans toutes les maisons des mandarins & dans les hospices où ils logent en route aux dépens de l'état quand ils sont chargés de commissions. Lorsque ceux qui portoient les ordres de la cour pour le deuil arrivèrent à Nan-king, tous les mandarins d'armes & de lettres vinrent les recevoir sur le bord de la rivière avec un poële sur la tête & les conduisirent en ordre, en traversant ainsi toute la ville jusqu'au tribunal des *Rites*, dont le président notifia les dépêches qui lui étoient adressées & fit afficher son ordonnance sur un poteau devant lequel les officiers firent la révérence.

Après ces cérémonies, qui précédèrent les funérailles, on demanda au grand mathématicien de la cour, de choisir les jours propres pour le reste des obsèques : il indiqua le neuvième de la sixième lune, quatre mois après la mort de l'impératrice, pour faire sortir le cercueil du palais, & le quinzième de la même lune pour l'enterrer. Le temps étant arrivé, on publia de nouveaux ordres.

Les mandarins de la cour & de justice reçurent un second ordre de se retirer chacun dans la chambre de leur tribunal, six jours avant les funérailles, pour y jeûner pendant trois ; les trésoriers du domaine, de préparer, pour cette cérémonie, des parfums, des flambeaux, des représentations d'hommes, de chevaux, de lions & d'éléphans, avec des parasols de soie pour être brûlés à l'endroit de la sépulture ; & les *Han-lin*, de composer de nouveaux vers à ce sujet.

Comme l'empereur devoit accompagner le corps jusqu'à la sépulture, éloignée de douze lieues, il se fit substituer par un grand de sa cour, qu'il envoya faire à sa place les cérémonies d'usage. On mit à chacune des neuf portes de la ville un corps-de-garde de mille hommes, & depuis la porte par où le convoi devoit sortir jusqu'au lieu de la sépulture, il y avoit deux rangs de soldats en haie ; trois mille se relayèrent pour porter le cercueil, & on en envoya quarante mille pour le garder tout le temps des funérailles. Les rues furent débarrassées ; on y planta des deux côtés des poteaux afin d'empêcher la foule, & de vingt pas en vingt pas il y avoit des corbeilles remplies de terre jaune pour couvrir le chemin

Le

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1615. *Chin-tsong.*

Le lendemain, dans l'interrogatoire que le tribunal des crimes lui fit subir, il dit que Li-tsé-kiang & Li-ouan-tsang, ayant brûlé des fagots qu'il avoit dessein de vendre, il en avoit eu tant de chagrin, qu'à la quatrième lune il étoit venu à la cour pour s'en plaindre; qu'étant entré au palais par la porte T*ong-hoa-men*, sans savoir où il alloit, il avoit rencon-

---

par où le corps devoit passer. On avoit dressé de distance en distance des tentes pour la commodité de ceux qui accompagnèrent le convoi, & les trésoriers eurent ordre que rien ne leur manquât.

Trois jours avant les obsèques, on renouvella les pleurs, les révérences & les sacrifices comme au commencement; les boucheries furent de nouveau fermées, & la musique défendue jusqu'au vingt de la sixième lune, cinq jours après les funérailles.

Le 7 de cette même lune, l'empereur en grand deuil & accompagné de ses officiers, se rendit au *miao* de ses *ancêtres*, où après avoir fait une profonde révérence devant l'effigie du fondateur de sa dynastie, il offrit à celle de l'impératrice des robes de soie, du vin & d'autres choses, & fit lire les vers composés à sa louange, en réitérant plusieurs fois ses salutations : ensuite il rentra dans son appartement. On brûla, par son ordre, les vers, les robes & les autres ornemens.

Pendant la huitaine qui restoit, on fit des sacrifices au ciel, à la terre, aux planètes, aux montagnes & aux rivières : on en offrit aux esprits tutélaires des neuf portes du palais, par lesquelles le convoi devoit passer. Cette cérémonie se répéta aux six ponts de la rivière qui coule à travers le palais, & on offrit en ces endroits, des animaux, du vin & des parfums.

Le cercueil de la princesse, fait du bois le plus rare & le plus cher, étoit fermé avec des clous & des fermoirs d'argent ayant la forme de dragons : après qu'on l'eut placé sur un char garni de courtines de soie recamées d'or, & couvert de plaques d'argent parsemées de lions, de dragons & de plusieurs autres figures, on mit autour un grand nombre de flambeaux, avec des gens pour brûler des parfums.

Le jour que le grand mathématicien avoit marqué pour faire sortir le corps du palais, l'empereur, ses femmes, ses enfans & les eunuques vinrent renouveller leurs pleurs & offrir des sacrifices au génie qui gardoit le char, afin que le corps arrivât heureusement à la sépulture. Ce prince & sa suite lui rendirent, pour la dernière fois, leurs devoirs en l'arrosant d'eau de senteur.

Ceux qui devoient accompagner le corps, ayant reçu ce dépôt, se mirent en marche en ordre & en silence. Ils ne firent ce jour-là que sortir hors des murs; à leur première station marquée, on avoit dressé un riche pavillon, sous

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1615. *Chin-tsong.*

tré deux hommes, qui le reconnoissant pour étranger, lui avoient demandé la marque qu'on donne à ceux qu'on laisse entrer, & que n'en ayant point, ils l'avoient obligé de se retirer. Il ajouta que depuis ce moment, le cœur accablé de tristesse, il n'avoit pu reposer ni jour ni nuit, & qu'il couroit de rue en rue : qu'enfin il avoit trouvé moyen de pénétrer

---

lequel le corbillard fût mis à couvert. Là se firent de nouveaux sacrifices & les cérémonies des parfums en versant des larmes. On recommença le lendemain la même cérémonie, ensuite le cortége se mit en marche au milieu d'un concours prodigieux de monde, que la curiosité avoit attiré. Le voyage dura trois jours à cause des cérémonies & des pauses qu'il fallut faire jusqu'à la montagne où est la sépulture impériale.

Quand le convoi y fut arrivé, on descendit le corps du char pour le mettre sur un autre aussi magnifique & aussi décoré. On sacrifia ensuite un taureau, qu'on arrosa de vin, & on brûla des robes & des parfums en l'honneur de la terre, en la priant de recevoir & de conserver le corps. En même temps neuf mandarins offrirent, au nom de l'empereur, les mêmes sacrifices à ses prédécesseurs qui avoient leurs tombeaux en cet endroit.

Le 15 de la sixième lune, jour marqué pour l'enterrement, les funérailles s'achevèrent par divers sacrifices, & on déposa le corps dans la sépulture à la garde de ceux qui y étoient préposés. On a pu voir, sous les différentes dynasties, les soins que les princes ont pris de leurs sépultures & les dépenses qu'ils ont faites pour les entretenir : quelques-unes ressemblent à des palais somptueux, pratiqués sous terre, avec des salles où il y a des niches pour mettre les cercueils. Ces endroits sacrés ont souvent été profanés par la cupidité & le brigandage pour en enlever les richesses, comme le fit l'usurpateur Ouang-mang sous les HAN, *voy. tom. III, pag.* 233. On trouve encore plusieurs traits d'une semblable profanation dans le cours de cette histoire.

L'empereur témoigna sa piété envers la mémoire de sa mère, en rendant la liberté aux prisonniers qui n'étoient point détenus pour des crimes graves; il fit de grandes aumônes aux pauvres, & soulagea les provinces surchargées d'impôts. Ce prince supprima les nouveaux droits de douane & d'entrée établis sous son règne; il distribua lui-même plusieurs milliers de petites pièces d'argent enveloppées dans du papier, suivant la coutume des Chinois, pour l'ame de la défunte. Enfin il combla de libéralités ceux qui avoient accompagné à la sépulture le corps de cette princesse, & n'épargna rien pour s'acquitter envers elle de tous les devoirs de la piété filiale, dont on peut dire que les Chinois sont des modèles. *Editeur.*

jusqu'à la galerie de l'appartement de l'empereur, où les eunuques de garde l'avoient arrêté. Comme on ne découvrit dans cette déposition aucun indice de folie, le mandarin des prisons voulut l'interroger lui-même; & pour l'engager à déclarer la vérité, il le fit jeûner assez strictement quelques jours, à la suite de quoi il lui fit apporter beaucoup à manger; mais il le menaça de faire tout emporter, sans lui permettre d'y toucher, s'il s'obstinoit à taire le véritable motif de l'action qu'il venoit de faire. Le mandarin feignit même de donner des ordres de tout ôter. Le prisonnier qui dévoroit des yeux les mets, & que la faim pressoit, baissant la tête, resta quelque temps pensif; enfin, il dit au mandarin de faire retirer sa suite. Le juge n'ayant gardé que deux de ses fidèles domestiques, Tchang-tchaï lui dit: « On me donne ordinairement le nom » de Tchang-ou-eulh; mon père qui s'appelloit Tchang-y est » mort: deux hommes de Ki-tchéou, mon pays, nommés » Ma-san-hiong & Li-ouaï-fou me dirent de me mettre au » service d'un eunuque, dont je ne sais pas le nom, en m'assurant qu'il me donneroit des terres à cultiver; cet eunuque » étoit à cheval & moi à pied; le troisième de la lune nous » passâmes la nuit à Yen-kio-pou; & le lendemain, quatre, » nous arrivâmes à la cour ». A ce peu de paroles il s'arrêta: le mandarin le voyant disposé à ne pas continuer, lui demanda chez qui ils avoient logé à Pé-king; « je ne sais, répondit-il, » ni la maison, ni la rue; ce fut un vieil eunuque qui me » donna à manger, & qui me dit, si tu vois quelqu'un qui » veuille t'arrêter, ne crains point de le frapper, & quand » tu le tuerois, ne t'en mets point en peine, nous saurons » bien te tirer d'affaire. Il me donna ensuite le bâton avec le» quel j'ai été pris, & m'introduisit lui-même dans le palais,

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.
MING.
1615.
Chin-tsong.

» jusqu'à la porte de Tsé-ning-kong ; vous savez ce qui s'est » passé depuis ».

Sur le rapport que le mandarin fit de cette dernière déposition, on ne désespéra pas de découvrir le mystère qu'elle renfermoit : ainsi le tribunal des crimes interrogea de nouveau le prisonnier, & on sut que Ma-san-hiong & Li-ouaï-fou, dont il avoit déguisé les noms, étoient Tchang-san-tao & Li-cheou-tsaï de Tsin-eul-kou ; que l'eunuque au service duquel il s'étoit mis, étoit Pong-pao, directeur des magasins de fer & de briques ; & que le vieil eunuque qui l'avoit conduit au palais, s'appelloit Lieou-tching : enfin, on apprit encore de sa bouche que les deux eunuques avoient eu de longues conférences avec Tchang-san-tao & Li-cheou-tsaï, dans le temple de *Yu-hoang*, où ils l'avoient fait venir pour lui nommer ceux sur qui il devoit frapper : ils lui avoient sur-tout recommandé de ne pas épargner le *Siao-yé*, ou prince héritier.

Quoique les juges craignissent d'en apprendre plus qu'ils n'auroient desiré, cependant ils firent expédier un ordre au gouverneur de Ki-tchéou, d'arrêter Tchang-san-tao & les autres impliqués dans la déposition, & de les envoyer à la cour pour les confronter avec les eunuques : par leurs interrogatoires, qui furent secrets, on sut que Tching-chi, première reine & mère du prince Fou-ouang, avoit formé le complot de faire périr le prince héritier, à la place duquel son dessein étoit de faire substituer son propre fils. L'empereur vouloit que sans égard au rang des coupables, on leur fît leur procès dans toute la rigueur ; mais le prince héritier, le plus intéressé dans cette affaire, le conjura de ne point éclater, par rapport au tort qu'il feroit à sa famille : il dit qu'il falloit se contenter de faire exécuter publiquement Tchang-tchaï, dont le crime

étoit connu, & de faire disparoître secretement les eunuques & leurs complices. L'empereur lui laissa la liberté de punir les coupables comme il l'entendroit; le prince décida de leur sort de la manière qu'il l'avoit proposé. DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1615. *Chin-tsong.*

L'an 1616, à la cinquième lune, il y eut dans le pays de Tsing-fong, un tremblement de terre qui se fit sentir pendant vingt-huit jours; les eaux du Hoang-ho inondèrent une partie du Kiang-nan. 1616.

L'an 1617, quarante-cinquième de *Ouan-li*, les montagnards du *Koué-tchéou*, profitant des troubles dont cette province étoit agitée, sortirent de leurs montagnes au nombre de plusieurs mille, ayant Mong-tchang pour chef, & descendirent dans la plaine, où ils firent beaucoup de ravage. Tchang-ho-min, vice-roi de la province, marcha contre eux, & leur tua cent vingt-six hommes; mais ayant voulu les poursuivre jusque dans leurs montagnes, il fut battu, & contraint de se retirer avec perte d'une partie de son monde. Quelque-temps après, avec les secours qu'il avoit fait venir des autres provinces, il retourna les chercher dans leurs montagnes, où il ne trouva pas moins de résistance que la première fois. Cependant il les serra de si près, qu'ils offrirent de se soumettre. Le vice-roi qui craignoit les suites de cette révolte, & qui venoit d'expérimenter comment ces montagnards savoient se battre, n'hésita point d'accepter leur soumission. 1617.

Les princes Tartares de la famille régnante reportent le commencement de leur dynastie, comme empereurs de la Chine, à l'an 1618, quarante-sixième de *Ouan-li* : ils donnent le nom de *Taï-tson-kao-hoang-ti* au prince qu'ils en regardent comme le fondateur, & la première année de son règne fut appellée *Tien-min*. 1618.

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1618. Chin-tsong.

Les historiens particuliers ne parlent que d'une manière fort obscure de ces Tartares *Mantchéous*; il paroît certain qu'ils sont de la race des *Nutché* de *Nankoan*, & que la famille qui occupe le trône, descend de Ouang-taï, chef de ces Tartares. Le Leao-tong, alors borné à l'est par le fleuve Yu-lou-kiang & par les frontières de la *Corée*, s'étendoit à l'ouest jusqu'à Chan-haï-koan, & jusqu'au département de Ki-tchéou; au sud, jusqu'à Liu-chun, embouchure de la mer, & jusqu'aux limites du Chan-tong; & au nord, jusqu'à Kaï-yuen, & aux limites des *Nutché* de *Pékoan*.

Sous l'empereur Chi-tsong, on construisit plusieurs forts du côté de l'est, savoir, Koan-tien, Ta-tien, Tchang-tien, Sin-tien, pour servir de barrière à l'empire contre les Tartares. La dix-neuvième année de *Ouan-li*, ces peuples toujours inquiets suivant le génie de leur nation, obtinrent de la Chine quelques dixaines de *ly* de pays, jusqu'à une montagne, au sommet de laquelle on éleva des bornes de pierre, où l'on grava la cession qu'on venoit de leur faire.

La trentième année de *Ouan-li*, il y avoit encore des Tartares à Ouang-ouo-tang, à Tchang-ki-tien, à Lin-la, à Po-pié, & à Lieï-pao, qui cultivoient les terres & vivoient en paix; ils étoient censés dépendre de l'empire : les mandarins du Leao-tong ayant voulu, pour la première fois, faire la visite de leur pays, ces républicains témoignèrent leur mécontentement de cette nouveauté; & pour les en punir, les mandarins résolurent de les transférer (1) dans l'intérieur de la province, & de les disperser en différens endroits : en consé-

(1) Le pouvoir des mandarins, quand ils sont employés pour le service de l'état, est si excessif, qu'il n'y a que les ordres du souverain ou du premier ministre qui puissent les arrêter; ils commencèrent par dépouiller les marchands Tartares

quence, ils y envoyèrent des troupes, avec ordre de brûler toutes les maisons, de briser leurs ustensiles, & de leur faire entendre qu'on leur en rendroit dans la nouvelle habitation où on alloit les conduire : on étoit alors au fort de l'hiver, & la terre étoit couverte de neige & de glace : ce fut une désolation générale parmi ces peuples; les montagnes retentissoient de leurs cris : ils aimèrent mieux mourir de faim, de froid & de misère, que de venir habiter l'intérieur de la province; ceux qui eurent assez de force pour se tirer des mains des Chinois, s'enfuirent; mais il en périt un grand nombre par la rigueur de la saison & le défaut de vivres. Les troupes Chinoises n'emmenèrent dans le Leao-tong, que les vieillards, les infirmes & les malheureux, au nombre de soixante mille, qu'on dispersa dans les trente-cinq départemens de cette province, où ils moururent presque tous peu de temps après.

La troisième année de *Ouan-li*, un envoyé de la cour impériale se rendit à la montagne sur laquelle on avoit planté les bornes de séparation : il détruisit un grand nombre d'habitations, & fit reculer ceux qui s'en étoient approchés, en les contraignant de se disperser au loin; les mauvais traitemens qu'ils reçurent en cette occasion, leur mirent les armes à la main : après s'être choisi pour chef celui que la dynastie régnante regarde comme son fondateur (1), ils allèrent attaquer

---

qui trafiquoient dans le Léao-tong : à cette injustice, ils ajoutèrent l'humiliation d'empêcher le roi des *Nuché* de marier sa fille à un autre roi Tartare; ils se saisirent en trahison de ce malheureux prince, qui ne se défioit nullement d'eux, & le firent périr par la plus noire des perfidies. *Editeur.*

(1) Ce chef étoit fils de celui que les mandarins avoient assassiné : il jura d'immoler deux cens mille Chinois aux mânes de son père. En faisant ce vœu terrible, il étoit a la fois animé du desir de la vengeance & de l'esprit de sa nation, qui, dans les funérailles des grands, observe la coutume barbare & superstitieuse de jetter dans le bûcher des esclaves, des femmes, des chevaux & des armes, dans

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1618. *Chin-tsong.*

Fou-chun, où se tenoient les foires entre les deux nations. Les Tartares escaladèrent cette place, & Ouang-min-yn qui la défendoit, ayant été tué dès la première attaque, elle se rendit : Li-oueï-han, vice-roi de la province, envoya Tchang-tching-yn contre eux ; ce général les repoussa jusque dans leurs pays ; mais soutenus par un corps de cavalerie de dix mille hommes, qui vint à leur secours, ils battirent complettement le général Chinois qui fut tué dans cette rencontre, ainsi que Leang-yu-koué, son lieutenant.

Après la perte de cette bataille, où les Chinois avoient été taillés en pièces (1), le chef des Tartares écrivit au vice-roi les

---

la persuasion qu'ils en auront besoin dans l'autre monde. Cependant depuis que les Tartares ont soumis la Chine, les peuples conquis dont les mœurs sont plus douces, leur ont fait abandonner une coutume aussi inhumaine. *Editeur.*

(1) Le Portugais *Consulve Texeira*, envoyé de Macao en ambassade à la cour de Pé-king, dans le temps que les Tartares inspiroient tant de terreur aux Chinois depuis leur défaite, offrit à ces derniers de l'artillerie & des soldats. L'empereur ayant agréé ce secours, le tribunal de la guerre renvoya à Macao pour le hâter, un Jésuite qui avoit suivi l'ambassadeur. Quatre cens hommes furent enrôlés, dont deux cens Portugais & deux cens naturels du pays, mais dressés par les Portugais, & aussi exercés qu'eux à tirer : ils furent équipés aux dépens de la Chine, & on leur donna à chacun un valet, également à la solde de l'empire.

Cette petite armée, superbement habillée & couverte d'armes brillantes, partit de Macao sous la conduite de deux capitaines, nommés *Pierre Cordier* & *Antoine Rodriguez del Capo.* Etant arrivés à Canton, ils firent l'exercice à feu avec tant de précision & de dextérité, qu'ils causèrent de l'admiration aux Chinois. On leur donna des barques, & ils parcoururent par eau toute la province : ils furent régalés par les mandarins des endroits où ils abordoient, qui leur envoyoient des rafraîchissemens & des provisions de toute espèce.

Après avoir traversé à cheval la montagne qui sépare la province de Canton de celle de Kiang-si, ils se rembarquèrent & parcoururent ainsi presque toute la Chine jusqu'à la capitale, où ils firent quelque séjour, & furent accueillis par les principaux seigneurs, qui admirèrent la beauté & la richesse de leur armure, excepté la taille & la coupe de leurs habits, ne pouvant comprendre qu'on dût ainsi morceler une pièce d'étoffe pour donner de la grace à un habillement. Ce

griefs

griefs de sa nation contre l'empire : il offroit de mettre les armes bas, si on lui faisoit raison des injustices dont il se plaignoit ; le vice-roi fit passer sa lettre à la cour impériale : piquée de ce que le Tartare prétendoit lui faire la loi, elle envoya Li-ju-pé commander les troupes du Leao-tong, & nomma Yang-kao pour remplacer le vice-roi Li-oueï-han, qui fut mis au rang du peuple, comme étant cause de cette guerre.

Les Tartares voyant qu'on ne daignoit pas leur répondre, entrèrent dans le Leao-tong par Ya-ho-koan, & allèrent assiéger Tsing-ho, où commandoit Tséou-tchu-hien, qui ne voulut point suivre le conseil que lui donnoit son lieutenant d'aller à leur rencontre, & se contenta de se tenir sur la défensive. Les ennemis arrivés devant cette place, voyant qu'on n'y fai-

secours ne fut d'autre utilité aux Chinois, que de leur donner un spectacle nouveau & de les récréer par ses évolutions militaires. On ne s'en servit point, & on les renvoya, en leur faisant cependant fournir le nécessaire pour leur retour, qui fut occasionné par la jalousie des négocians Chinois à Canton.

Ces correspondans, qui retiroient un gros bénéfice de leur commission pour les affaires qu'ils faisoient avec les Portugais, craignant que ceux ci, après s'être rendus nécessaires, n'obtinssent la permission d'entrer en Chine & d'y commercer en personne, avoient fait les plus grands efforts pour les empêcher de partir de Macao : ils avoient présenté plusieurs placets, auxquels le vice-roi ne répondit point, parce qu'il avoit déja reçu les ordres de la cour pour faire venir ces auxiliaires. Les négocians ne se rebutèrent point, & présentèrent un nouveau mémoire ; comme le vice-roi leur dit qu'il n'étoit plus temps, parce que la dépense étoit déja faite, & que même la paie étoit distribuée, ils offrirent de rembourser l'état de leurs propres deniers ; mais ne pouvant rien obtenir, ils employèrent ce même argent à gagner ceux qui avoient proposé les Portugais. Ces mandarins firent entendre à l'empereur que le secours étant peu considérable, il devenoit insuffisant contre les forces nombreuses des Tartares : ainsi ce prince consentit avec la même facilité qu'il les avoit fait venir à renvoyer ces étrangers, & il donna des ordres en conséquence. Les Chinois, à qui leur artillerie auroit pu être utile contre les Tartares, qui n'en avoient point l'usage, firent une faute de ne pas s'en servir, & furent battus. Cette petite armée, qui ne fut que de parade, gagna cependant à ce voyage la riche paie qu'on lui donna & d'avoir vu une grande partie de la Chine. *Editeur.*

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1618. Chin-tsong.

soit presque aucun mouvement, crurent qu'ils en viendroient aisément à bout, & dès le lendemain ils commencèrent à l'escalader : le combat dura depuis six heures du matin jusqu'à deux heures après midi, avec un acharnement si grand des deux côtés, que les fossés étoient comblés de corps morts. Les Tartares auroient échoué, si le traître Li-yong-fang ne leur avoit menagé des intelligences dans la place : le commandant fut tué, avec six mille quatre cens soldats de la garnison, & plus de dix mille habitans sur lesquels les ennemis firent main-basse ; après quoi ils poussèrent depuis Sun-tcha-ho jusqu'à Kou-chan, mettant tout à feu & à sang.

Le nouveau vice-roi du Léao-tong, s'étant rendu à Ngaï-yang & à Koan-tien, habitées par des Tartares qui avoient pris les armes contre la Chine, fit mourir Tchin-ta-tao & Kao-hiuen, deux officiers Chinois qui étoient passés à leur service ; il se proposoit d'en transporter ailleurs les habitans, & il étoit sur le point de l'exécuter, lorsque Kiang-hong-li, général des *Coréens*, envoyé par son souverain, vint le joindre avec un corps de dix mille hommes.

Après la prise de Tsing-ho, & leurs ravages dans le pays de Kou-chan, les Tartares étoient retournés chez eux ; mais à la septième lune ils revinrent par Fou-chun, s'assembler à Ngan-pao, dont ils s'emparèrent, & où ils firent plusieurs prisonniers. A la neuvième lune, on reçut à la cour impériale la nouvelle de la mort de Li-pan, roi de *Corée*.

1619.

Au commencement de l'an 1619, le vice-roi Yang-kao, à la tête de plus de cent mille hommes, qu'il divisa en quatre corps, attaqua les Tartares par différens endroits, résolu de les exterminer tous. Ces quatre divisions, qui se mirent en marche à la deuxième lune, devoient se réunir à Eul-tao-koan :

le général Tou-fong qui commandoit la première, voulant avoir la gloire de battre feul les Tartares, fe preffa de paffer la rivière de Yun-ho; les ennemis qui l'attendoient en embufcade, le furprirent avant que toutes fes troupes fuffent paffées: il voulut faire ferme avec le peu de monde qu'il avoit, & fe fit hacher en pièces, fans pouvoir être fecouru par l'autre partie de fes gens reftés fur l'autre bord, qui furent fpectateurs de fa défaite; lui-même périt dans cette action après avoir foutenu les efforts des Tartares, depuis midi jufqu'à quatre heures du foir.

Ma-lin, inftruit de fa mort, fe tint plus fur fes gardes; cependant les Tartares animés par leurs fuccès, fondirent fur lui avec une vîteffe qui l'étonna, & remportèrent une feconde victoire. Le feul Liéou-yen pénétra dans leur pays & enleva dix à douze forts; mais ceux-ci qui l'avoient laiffé avancer, fe préfentèrent à l'improvifte devant lui, revêtus des cuiraffes des foldats de Tou-fong, & portant fes étendarts pour le tromper: ils le chargèrent brufquement fans lui donner le temps de les reconnoître, & le battirent à plattes coutures. Li-ju-pé à qui ces nouvelles fâcheufes parvenoient de tous côtés, n'avança pas, & fauva par ce moyen la quatrième divifion qu'il commandoit. L'empire perdit dans ces différens combats plus de trois cens dix officiers généraux, quarante-cinq mille foldats, un grand nombre de chevaux, d'armes & de cuiraffes, & généralement tout le bagage de ces trois divifions; événement qui remplit la cour de confternation.

Enflés de tant de victoires, les Tartares fortirent de leurs limites par Fou-chun, & prenant la route de Tié-ling, ils poufsèrent jufqu'à Ngan-pao, où ayant rencontré un corps confidérable de troupes Chinoifes fous les ordres de Li-ju-

tching, ils ne jugèrent pas à propos de l'attaquer, & feignirent même de se retirer; mais à la huitième lune, comme les Chinois s'étoient éloignés de Nganpao, les Tartares y revinrent séjourner quelques jours : ils en repartirent au nombre de quelques dix mille chevaux, couverts des propres armes des Chinois, pour aller attaquer la ville de Kaï-yuen, qu'ils emportèrent d'assaut, pendant que du côté de l'ouest, les *Mongous*, avec une armée de trente mille chevaux, investissoient Tchin-si-pao. Les peuples de Fan-yang & de Tiéling, abandonnèrent leurs maisons pour se mettre à couvert de leur fureur.

A la septième lune, les *Mantchéous* partirent de San-tcha-pao pour se rendre maîtres de Tié-ling & de Siu-yu-tching. Tandis qu'ils forçoient ces deux places, Hiong-ting-pié, qui avoit remplacé le vice-roi Yang-kao, rappellé par rapport à la défaite des trois divisions, marcha à la tête de huit cens hommes pour conserver Kouang-ning.

Le vingt-un de la huitième lune, les Tartares, au nombre de quelques dixaines de mille, emportèrent les forts de Kintaï-ché & de Pé-yang-kou ; ils y trouvèrent Tipourhan & Téliké de *Pékoan*, prisonniers des Chinois. Le nouveau vice-roi, aussi embarrassé que son prédécesseur par le découragement des troupes, prit le parti de se tenir sur la défensive ; & quoique Fong-yang se trouvât dégarnie, il ne jugea pas à propos de s'affoiblir en y mettant une garnison : il se borna à faire respecter la capitale de la province, & se disposa à la bien défendre contre les attaques des ennemis.

A la onzième lune, les *Mantchéous* entrèrent à Long-tankéou ; & se voyant maîtres de tous les pays de Kaï-yuen, de Tié-ling, de Yun-hao, de Lié-kié, de Kié-tching, de Fou-

chun, & des frontières de la *Corée*, ils conçurent le projet de s'emparer de ce royaume. Les *Coréens* en donnèrent avis à la cour & aux *Mongous*, en leur demandant du secours.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming*, 1610. *Chin-tsong*.

L'an 1610, quarante-huitième de *Ouan-li*, à la troisième lune, le feu prit au magasin à poudre de Leao-yang ; cet accident, dont on ne put savoir la cause, coûta la vie à plusieurs personnes ; il y eut beaucoup de maisons de brûlées : le peuple le regarda comme un mauvais présage, pour la guerre qu'on avoit avec les Tartares.

A la quatrième lune, l'impératrice Ouang-chi mourut. Quoique cette princesse n'eût point donné d'enfans à l'empereur, elle n'en fut pas moins considérée par rapport à ses qualités & à la douceur de son caractère.

Le reste de cette année, les *Man-tchéous* se bornèrent à faire la visite des pays qu'ils avoient conquis, jusqu'à la montagne Hoa-ling ; là, ils se divisèrent en différens corps de dix mille chevaux chacun, dont l'un vint assez près de Leao-yang ; quoique Fan-yang fût abandonnée, les ennemis dédaignèrent de s'en emparer : après leur retraite, le lieutenant-général Ho-chi-hien y mit cependant une garnison.

Un autre corps de dix mille Tartares entra dans la province par Tong-tchéou-pao, & s'avança jusqu'à Tsé-koué-tchu ; mais sur les avis que Ho-chi-hien venoit à eux, ils se retirèrent : leurs entreprises, & la mort de l'impératrice, causèrent à l'empereur un chagrin qui augmenta sa maladie, au point de rendre son état désespéré ; il mourut le quatorze de la septième lune, la quarante-huitième année de son règne, qui fut presque continuellement agité par les guerres que lui firent les *Man-tchéous*, dont il vît les étendarts aux portes mêmes de sa capitale.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1620. *Kouang-tsong.*

KOUANG-TSONG.

TCU-TCHANG-LOU, son fils aîné, lui succéda, & fut connu depuis sous le titre de KOUANG-TSONG. Ce prince, sensible à la perte qu'il venoit de faire, différa de se faire couronner. Le triste spectacle des deux cercueils de Chin-tsong son père, & de l'impératrice sa mère, altéra sa santé, d'ailleurs peu robuste; cependant, le premier de la huitième lune, il fut inauguré avec les cérémonies accoutumées. Ce prince étoit aimé de toute la cour, à l'exception de ceux que l'intérêt avoit attachés au prince son frère qui avoit voulu lui enlever l'empire: parvenu à l'âge de trente-neuf ans, il pouvoit gouverner par lui-même, & l'expérience qu'il avoit acquise sous le règne précédent, l'avoit rendu capable de relever sa famille; mais à peine eut-il la couronne sur la tête, que voulant prendre une connoissance exacte de toutes les affaires, il s'excéda de travail, & tomba malade; Li-ko-chou, un de ses médecins, lui fit entendre que sa maladie n'étoit point dangereuse, & que quelques doses du breuvage de l'immortalité le rétabliroient bientôt: le nouvel empereur, d'un naturel facile, ne fit aucune difficulté d'en prendre: dès la première prise, il se trouva plus mal. Le médecin, au lieu de suspendre prudemment un remède qui paroissoit contraire, lui en donna une seconde prise; le lendemain, premier jour de la neuvième lune, ce prince mourut, n'ayant régné qu'un mois. Une mort aussi subite fit beaucoup de bruit; Li-ko-chou n'avoit proposé le remède qu'à la sollicitation de Fong-tsong-tché, qui étoit dans les intérêts de la reine Tsing-chi, & c'étoit cette princesse qui avoit envoyé le breuvage: on prétendit qu'il avoit

hâté la mort de l'empereur, & on fit beaucoup de recherches sans pouvoir rien découvrir. Cependant cet événement ne servit point l'ambition de ceux qu'on soupçonnoit, & le trône ne sortit point de la branche de KOUANG-TSONG : son fils aîné lui succéda. Quoiqu'il l'eût recommandé à ses ministres, cela ne suffisoit pas. Quelques eunuques, à l'instigation de la reine Tsing-chi, agirent en faveur du fils de cette princesse ; mais presque tous les grands, unis de sentiment, leur firent dire de ne point s'en mêler, & ils n'osèrent pousser plus loin leurs intrigues. Le fils de KOUANG-TSONG n'avoit que seize ans ; naturellement timide, il ne consentit qu'avec peine à recevoir les grands, qui vinrent en corps lui demander audience : prosternés en terre, ils le saluèrent comme leur souverain, & lui donnèrent unanimement le titre d'empereur. La répugnance qu'il montra pendant quelques jours à accepter la couronne, faisoit assez connoître son peu d'ambition : cependant, sur les représentations du danger auquel son refus exposoit l'empire & sa famille, il céda à leurs instances : il prit possession du trône le sixième de la seconde lune, & donna le nom de *Tien-ki* aux années de son règne.

HI-TSONG.

COMME Kouang-tsong étoit mort la quarante-huitième année de *Ouan-li*, & qu'il n'avoit été qu'un mois sur le trône, son règne se trouvoit sans nom : HI-TSONG ordonna qu'on ne compteroit que quarante-sept années pour *Ouan-li*, & que la quarante-huitième porteroit le nom de *Taï-tchang*, pour indiquer le règne de son père : il donna au sien celui de *Tien-ki*.

Quoique les *Mantchéoux* parussent assez tranquilles, néan- 1621.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1621. Hi-tsong.

moins la cour impériale se regardoit toujours en état de guerre avec eux ; elle envoya dans le Leao-tong d'autres mandarins, & rappella Hiong-ting-pié, qu'elle fit remplacer par Yuen-yng-taï. Le nouveau vice-roi, dans l'idée qu'ils ne pensoient plus à revenir, & qu'en fortifiant les endroits par où ils étoient entrés, on n'auroit plus rien à craindre, de leur part, envoya là-dessus des mémoires à la cour. Ce mandarin d'ailleurs, homme d'esprit & bon écrivain, n'avoit jamais porté les armes ; ayant passé toute sa vie dans le cabinet, il n'avoit d'autres connoissances de la guerre, que celles qu'il avoit puisées dans les livres : cependant, sans attendre la réponse de la cour, il mit la main à l'œuvre, persuadé qu'on l'approuveroit. Les *Mantchéous*, avertis des précautions qu'on vouloit prendre contre eux, montèrent aussi-tôt à cheval, & entrèrent dans le Leao-tong. Le onze de la deuxième lune de cette première année de *Tien-ki*, ils attaquèrent Fan-yang : le lieutenant-général Ho-chi-hien, qui la défendoit avec une forte garnison, voulant se signaler par une action d'éclat, fit une sortie dans laquelle il fut complettement battu : poursuivi par des Chinois mêmes qui s'étoient soumis aux Tartares, & qui entrèrent pêle-mêle avec la garnison, ces déserteurs introduisirent les ennemis dans la place : alors le combat recommença avec plus de vivacité ; Tchéou-tun-ki, Hou-ouen-kié & Chétchu-fsé, trois autres officiers généraux, soutinrent leurs efforts & périrent les armes à la main. Les Tartares n'épargnèrent que ceux qui se donnèrent à eux.

Après la prise de Fan-yang, ils allèrent mettre le siège devant Leao-yang (1), capitale de la province ; Yuen-yng-taï en avoit

(1) Les historiens Chinois, pour sauver l'honneur de l'empire, disent que Léao-

fait

fait réparer les fortifications, & l'avoit approvisionnée pour une longue & vigoureuse défense. A l'approche des *Mantchéous*, le vice-roi envoya à leur rencontre Heou-chi-lo, Li-ping-tching, Leang-tchong-chen, Kiang-pié & Tchu-ouan-leang, tous officiers généraux, qui le joignirent à cinq *ly* de la place, mais ils furent repoussés avec une perte considérable. A la suite de ce premier succès, les Tartares se mirent à saigner le fossé du côté de l'ouest, & à disposer leurs attaques par plusieurs endroits : Yuen-yng-taï & ses généraux, qui voulurent les empêcher de passer le fossé, furent par-tout battus & obligés de rentrer dans la ville.

Le vingt-trois, les Tartares attaquèrent les fortifications ; le peuple étoit dans une extrême agitation. Yuen-yng-taï & ses généraux se défendirent, & auroient pu conserver cette place si les ennemis n'y avoient été introduits par trahison. La nouvelle s'en répandit bientôt par toute la ville, & la remplit de terreur. Les uns allèrent se cacher dans des souterreins, d'au-

---

yang fut prise par trahison ; mais il paroît plus probable que les *Mantchéous* dûrent cette conquête à leur bravoure & à leur prudence. Ces Tartares, qui n'avoient pour armes que le cimeterre, l'arc & la flèche, dont ils se servoient avec une adresse incroyable, imaginèrent de se mettre à couvert de la mousquéterie des Chinois derrière des grands ais joints les uns aux autres. Cette espèce de tortue ou de muraille de bois, étoit portée par le premier rang qui marchoit à l'assaut, & garantissoit des balles qui venoient s'y amortir. A la faveur de cet abri, ils avançoient hardiment : le second rang, qui étoit à couvert, appliquoit les échelles, & le troisième montoit à l'assaut. Ils le firent avec tant de vigueur, par quatre endroits différens, qu'après avoir essuyé la première décharge, ils se rendirent maîtres des remparts, d'où ils chassèrent ceux qui les défendoient. Les Chinois, qui n'étoient point encore accoutumés à recharger avec promptitude, ni à se servir de la mousquéterie, dont ils venoient d'apprendre l'usage des Portugais de Macao, ne purent tenir contre les flèches & le cimeterre des Tartares ; ils prirent la fuite : la cavalerie Tartare, qui est excellente par la vîtesse de ses chevaux, les eut bien-tôt atteints, & elle en fit une boucherie affreuse. *Editeur.*

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1621. *Hi-tsong.*

tres se donnèrent la mort pour éviter l'esclavage. Les *Mantchéous* exercèrent toutes sortes de cruautés ; les premières victimes de leur fureur, furent ceux qu'ils trouvèrent les armes à la main. Yuen-yng-taï qui s'étoit refugié dans une tour, se tua lui-même, & presque tous ses officiers périrent par le fer des ennemis. Les Chinois les voyant maîtres de la capitale du Leao-tong, un grand nombre d'entre eux se firent couper les cheveux (1), & s'enrôlèrent sous leurs drapeaux.

(1) Les Tartares se rasent dès que leurs cheveux commencent à pousser, & s'arrachent les poils de la barbe jusqu'à la racine, ne gardant que des moustaches ; ils laissent croître derrière la tête une touffe de cheveux qui pend négligemment sur l'épaule en forme de queue, & portent un bonnet de pluche rouge, ou d'un tissu de crin, teint en noir ou en écarlate ; sa forme est ronde, avec une bordure de marte ou de castor, large d'environ trois doigts : en leur couvrant les oreilles, & en les garantissant du froid, cette fourrure de tête, que la rigueur de leur climat leur a fait imaginer, ne laisse pas de les parer, parce qu'ils savent donner à leur teinture beaucoup de lustre & d'éclat. Leurs habits, qui descendent presque jusqu'aux talons, ont des manches semblables à celles des *Hongrois* & des *Polonois*, & pas tout-à-fait si larges que celles des Chinois : elles se terminent en corne du pied d'un cheval. A leur ceinture pend de chaque côté un mouchoir pour s'essuyer les mains & le visage, de même qu'un couteau avec deux bourses, où ils mettent du tabac. Ils portent, comme nous, leur cimeterre à gauche, mais la poignée en est retournée, & ils le tirent du fourreau en passant la main droite derrière le dos. Leur chaussure est une espèce de patins, dont la semelle, unie & sans talon, est épaisse de trois doigts. Leurs bottes sont faites de cuir de cheval apprêté, ou bien d'étoffe de soie ; mais ils n'ont point l'usage des éperons. La cavalerie se sert d'étriers ; leurs selles sont moins hautes que les nôtres, mais plus larges. La bonté de leurs chevaux, infatigables à la course & accoutumés à gravir sur les montagnes les plus escarpées, donne à leur cavalerie une supériorité que les Chinois ont éprouvée dans les guerres qu'ils ont eues de tout temps avec eux. Les Tartares sont blancs, robustes & bien faits de corps ; quoiqu'ils aient, comme les Chinois, le visage un peu large, ils ont les yeux & le nez moins petits qu'eux : ils ont l'air pensif & réfléchi, sur-tout quand ils sont à cheval, & ils observent dans leur marche un si grand silence, qu'il est rare qu'ils ne surprennent pas leurs ennemis. Malgré leur humeur sérieuse, ils s'accommodent peu de la gravité Chinoise, & ils caressent volontiers les étrangers qui abordent chez eux, envers qui ils exercent

A la nouvelle de la prise de cette ville, l'empereur tint un conseil, dans lequel on agita les moyens d'empêcher les Tartares de pousser plus loin leurs conquêtes. La plupart des grands blâmèrent ceux qui avoient fait rappeller Hiong-ting-pié, pour mettre en sa place Yuen-yng-taï, qui étoit sans expérience de la guerre, sur-tout dans une circonstance où il étoit si nécessaire d'avoir un capitaine expérimenté : ainsi ils insistèrent à ce qu'on renvoyât Hiong-ting-pié dans le Leao-tong, & qu'on y fît passer des troupes des autres provinces. Les ordres furent en conséquence expédiés aux différens gouverneurs.

Ché-tsong-ming, de la race des *Kolo*, & gouverneur de *Yong-ning* du *Ssé-tchuen*, leva dans son département jusqu'à trente mille hommes, dont il confia la conduite à Fan-long & Fan-hou. Sous le règne de Hong-vou, les *Kolo* s'étoient soumis aux *Ming* : Taï-tsou avoit donné ce gouvernement aux ancêtres de Ché-tsong-ming, qu'il rendit héréditaire dans cette famille : celui-ci y succéda comme neveu de son prédécesseur, mort sans postérité mâle. Ché-tsong-ming étoit emporté, brutal & sévère, ne prenant conseil de personne, & ne suivant que ses idées ou celles de Ché-ping-yn[1], son fils, de même caractère que lui. Fan-long & Fan-hou, avec leurs trente mille

l'hospitalité. Après la prise de la capitale du Léao-tong, ils publièrent un édit, par lequel ils promettoient la vie à tous ceux qui voudroient se raser & s'habiller à leur manière; ainsi un grand nombre de Chinois, peu jaloux d'être victimes de leur fidélité, s'empressèrent de se conformer à l'édit; & pour convaincre leurs vainqueurs de la sincérité de leur soumission, ils s'habillèrent entièrement à la Tartare. Cependant, malgré la solemnité de leur promesse, les Tartares ayant permis aux marchands des autres provinces qui se trouvoient alors à Léao-yang de se retirer & d'emporter leurs effets, à peine furent-ils sortis de la ville, qu'ils tombèrent sur eux, & les pillèrent après qu'ils les eurent inhumainement massacrés. *Editeur.*

hommes, étant allé prendre les ordres de Siu-ko-kiéou, vice-roi du *Ssé-tchuen*, ce mandarin en réforma une grande partie, sans leur faire donner la paie nécessaire pour retourner dans leur pays; un traitement si dur les révolta : ils entrèrent en tumulte dans la ville, allèrent au tribunal du vice-roi, qu'ils tuèrent; ensuite ils firent main-basse sur les autres mandarins, & pillèrent les trésors & les magasins.

Au lieu de réprimer cette sédition, Ché-tsông-ming leur envoya au contraire ordre de profiter de la circonstance, & d'entrer dans autant de villes qu'ils trouveroient sans garnisons. Après avoir divisé leurs trente mille hommes en plusieurs corps, qui furent renforcés par de nouvelles troupes qu'on leur envoya, Fan-long & Fan-hou s'emparèrent de Koueï-tchéou, de Lu-tchéou, de Ho-tchéou, & de la plus grande partie de la province; la plupart des mandarins ne pouvant arrêter ce torrent, se donnèrent la mort, pour ne pas survivre à la perte des villes dont la garde leur étoit confiée.

Dans ces entrefaites, Tsin-leang, gouvernante de *Ché-tchu*, département semblable à celui de *Yong-ning*, qui avoit envoyé ses troupes au secours du Leao-tong, sous la conduite de Tsin-pang-ping & Tsin-pang-han, ses frères, apprenant qu'ils avoient été tués, conduisit elle-même dans cette province un nouveau secours de dix mille hommes, accompagné d'un autre de ses frères, nommé Tsin-min-ping, qui avoit déja fait une campagne dans le Leao-tong, où il avoit été blessé, & de Tsin-y-ming, un de ses neveux. Cette héroïne, que son mari, à sa mort, avoit établie gouvernante de son département pendant la minorité de son fils, espéroit trouver le vice-roi à son arrivée à Tchong-king-fou; mais voyant que les rébelles s'en étoient emparés, elle campa à Nan-ping-koan. Persuadée qu'elle

rendroit autant de service à l'empire en agissant contre eux, que contre les Tartares, elle descendit le Kiang jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un endroit guéable, & après avoir laissé mille hommes pour s'assurer de ce passage, elle fit arborer un grand nombre d'étendarts, & dresser beaucoup de tentes, afin d'en imposer aux ennemis par cet appareil : elle couvrit la ville de Tching-tchéou, & fit avertir celle de Koueï-tchéou qu'elle marchoit à son secours : elle s'empara ensuite de Ku-tang, afin d'avoir une communication avec le détachement qu'elle avoit laissé au passage du Kiang.

A la dixième lune, les rebelles s'approchèrent de Tching-tou; les officiers généraux de ces quartiers, allèrent au-devant d'eux pour les combattre. Tchéou-pang-taï les joignit le premier, mais il passa de leur côté sans tirer l'épée. Quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre, les autres généraux allèrent les attaquer sur une montagne où ils s'étoient retranchés. Les impériaux furent battus, & Tsaï-chi-hong, Leï-ngan-chi & Ku-yn restèrent sur le carreau, les autres prirent la fuite. Après cette victoire, les rebelles allèrent investir Tching-tou, dont la garnison peu nombreuse, mais commandée par Tchu-yé-yuen, soutint & repoussa leurs attaques. Ce commandant s'acquit beaucoup d'honneur à la défense de cette place : il s'assura des officiers, en leur faisant promettre de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de la céder aux rebelles, & ne négligea point de demander du secours, sur-tout à la courageuse Tsin-leang, gouvernante de *Ché-tchu*.

Dès le premier jour du siége, Tchu-yé-yuen fit une sortie, & fut obligé de rentrer précipitamment, parce que les rebelles, garantis par leurs boucliers, faits de *rotin*, le reçurent sans reculer, & le repoussèrent avec beaucoup de bravoure.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1621. *Hi-tſong.*

Le lendemain il en tenta une ſeconde, dans laquelle ſes gens, armés de flèches à feu, & d'autres machines, mirent le feu aux boucliers des ennemis, & leur tuèrent quelques centaines de leurs gens. Cette perte ne ſervit qu'à les animer davantage: ils préparèrent des échelles, & montèrent à l'aſſaut avant la pointe du jour. Tchu-yé-yuen qui l'avoit prévu, avoit diſpoſé diverſes machines qui les renverſoient par troupes dans les foſſés, ſans compter ceux qui y furent précipités à coups de flèches ou de ſabre. Leurs cadavres amoncelés, firent refluer les eaux juſque dans leur camp; ce qui les incommoda beaucoup.

Le lendemain, tandis que les rebelles étoient encore tout conſternés des pertes qu'ils venoient de faire, les impériaux les pouſsèrent l'épée dans les reins hors de leur camp. Revenus de leur frayeur, ils reparurent avec un nombre conſidérable de gens du peuple, enlevés de force, qu'ils employèrent à tirer des foſſés les cadavres qui les engorgeoient; enſuite ils posèrent des corps-de-gardes aux endroits par où les aſſiégés pouvoient faire rentrer les eaux dans leur camp. Tchu-yé-yuen dans une nouvelle ſortie, força, battit & diſperſa ces corps-de-garde: enſuite il fit creuſer de grands canaux, qui en peu de temps remplirent les foſſés comme ils l'étoient au commencement du ſiége. Les rebelles, ſans ſe rebuter, conſtruiſirent pluſieurs ponts, & élevèrent des tours de bois à la hauteur des murailles, dont ils approchèrent aſſez près; mais le commandant de la place détruiſit encore ces tours, en y faiſant mettre le feu.

On étoit déja au vingt-quatre de la douzième lune, ſans qu'aucun des ſecours que Tchu-yé-yuen avoit demandés parût: ce jour-là il apprit que le gouverneur de Ngan-ho-hien venoit à la tête d'un corps de troupes, & qu'il avoit défait un détachement que les rebelles avoient envoyé à ſa rencontre.

Quatre jours après, le gouverneur de Lo-chi-hien battit également un de leurs partis qui vouloit s'opposer à sa jonction avec le gouverneur de Ngan-ho-hien, campé au pont de *Yong-tsing-pou.* Trois mille hommes de l'héroïne de *Ché-tchu*, arrivèrent aussi au secours de Tching-tou. Les rebelles, sans paroître intimidés, se tinrent sur leurs gardes, & s'attachèrent sur-tout à conserver leur communication avec une forêt voisine, où ils faisoient travailler à de nouvelles machines pour la continuation du siege.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1621. *Hi-tsong.*

Au commencement de l'an 1622, deuxième de *Tien-ki*, on entendit des cris effroyables du côté de cette forêt, & peu de temps après on en vit sortir de grandes machines, ressemblantes à des barques, hautes de douze à quinze pieds, sur plus de cent de longueur ; elles avoient sur les flancs des loges à plusieurs étages, qui pouvoient contenir deux à trois cens hommes : ces machines, soutenues par de longues & fortes pièces de bois, posées sur de grandes roues de pierre, étoient traînées par plusieurs centaines de bœufs. A la vue de cet appareil formidable, les habitans se crurent perdus : cependant Tchu-yé-yuen, ni ses soldats, ne montrèrent point de frayeur : ce brave commandant n'attendit pas que ces machines fussent arrivées près de ses murailles ; une partie de la garnison sortit, & tira des pétards sur les bœufs qui traînoient ces masses pesantes : ces animaux épouvantés se cabrèrent, & renversèrent sur le côté les traîneaux, dont les essieux se rompirent : les assiègés profitèrent de ce désordre pour charger l'ennemi, dont ils firent un grand carnage, sans perdre un seul des leurs.

1622.

Tant de résistance ne parut point décourager les assiégeans. Il y avoit cependant parmi eux beaucoup de mécontens, qui

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1622. Hi-tsong.

rebutés de la longueur du siége, ne cherchoient que l'occasion d'abandonner leur parti : on le sut par Kong-chi-tan, fait prisonnier dans la dernière sortie ; Tchu-yé-yuen lui promit une récompense s'il venoit à bout de les déterminer à passer de son côté, & le renvoya à leur camp : il en revint bientôt avec Lo-kien-siang, un de leurs premiers officiers. Le commandant fit accueil à ce transfuge ; & après s'être assuré de la sincérité de son repentir & être convenu avec lui des moyens de faire lever le siége, il le fit repasser dans le camp ennemi. On vit bientôt l'effet des promesses de Lo-kien-siang : il avoit dans le parti des rebelles plusieurs officiers qui lui étoient attachés, auxquels il communiqua, sous le secret, la résolution où il étoit de rentrer dans la soumission qu'il devoit à son souverain, en leur inspirant le même desir, & dès ce moment ils concertèrent les moyens de le faire avec sûreté. Le lendemain vers le milieu de la nuit, ils mirent le feu aux quatre coins du camp : Ché-tsong-ming & son fils se croyant perdus, furent les premiers à prendre la fuite : les soldats imitèrent l'exemple de leurs chefs & abandonnèrent leurs équipages. Au point du jour, Lo-kien-siang & tous ceux dont il s'étoit servi, entrèrent dans la ville, qui se vit par ce moyen délivrée d'un siége qui avoit duré cent deux jours. Pour récompense, Tchu-yé-yuen obtint la vice-royauté de la province.

Les rebelles se refugièrent pour la plupart à Tchong-king-fou, où ils avoient laissé Fan-long qui leur conservoit cette place en cas d'événement : elle étoit entourée de bonnes murailles & d'un triple fossé, de sorte qu'on ne pouvoit y aborder que par un seul endroit, qu'il étoit facile d'inonder quand on le vouloit. Fan-long qui connoissoit Tchu-yé-yuen, ne douta point qu'il ne tentât de lui enlever cette place, & comme il

il avoit plus de troupes qu'il ne lui en falloit pour la défendre, il les divisa en dix-sept piquets, auxquels il fit occuper tout le terrein qui conduisoit à la porte *Tong-yuen-men*.

Dès que Tchu-yé-yuen se vit en liberté, il commença par joindre ses troupes à celles des deux gouverneurs & de l'héroïne de *Ché-tchu*, qui étoient venus à son secours; ensuite il marcha vers Tchong-king, dont il fit attaquer les gorges par ses braves soldats qui avoient défendu Tching-tou, & les força, malgré la résistance opiniâtre des rebelles; auxquels il tua plus de trois mille hommes. La vivacité de cette attaque épouvanta tellement les autres corps, qu'ils lâchèrent presque aussi-tôt le pied : cependant le dernier, commandé par Fan-long, qui avoit rallié ce qu'il avoit pu de fuyards, se défendit assez bien; il repoussa même jusqu'à deux fois les impériaux, qu'il auroit peut-être battus sans les troupes de l'héroïne Tsin-leang, qui prirent les rebelles en flanc, & les obligèrent de plier : ce secours ranimant le courage des impériaux, ils revinrent à la charge; & malgré les efforts de Fan-long & de ses officiers pour retenir les fuyards, il fallut céder : plus de sept mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille; les impériaux firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels Fan-long se trouva, ainsi que Tchang-tong, Ho-ju-haï, & trente autres de leurs premiers officiers. A la suite de cette victoire, la ville ouvrit ses portes aux impériaux, qui ne s'arrêtèrent que pour en prendre possession, & marchèrent aussi-tôt à Lu-tchéou. Ché-tsong-ming & son fils se retirèrent à Tsun-y-fou avec ce qu'ils purent recueillir des débris de leur armée.

Cette révolte étoit presque éteinte, lorsqu'il s'en éleva une nouvelle dans le Kouei-tchéou, excitée par Ngan-pang-yen,

d'une famille qui avoit le gouvernement d'un pays assez étendu, appellé *Choui-si*, sur les limites de cette province & de celle de Yun-nan. Quoique Ngan-pang-yen fût de cette famille, il n'étoit pas de la branche à qui ce gouvernement appartenoit. Ngan-yao, le dernier gouverneur, venoit de mourir, & n'avoit laissé qu'un enfant au berceau. Ngan-pang-yen se chargea de la tutelle de cet enfant, & excité par la mère, qui étoit de la famille de Ché-tsong-ming, il gagna les quarante-huit chefs des départemens du *Choui-si*, & les engagea à déclarer la guerre à l'empire. Ils mirent sur pied une armée qu'ils divisèrent en deux corps pour entrer en même temps dans le Koueï-tchéou & dans le Yun-nan; l'un commandé par Lo-yng-koué, & l'autre par Ngan-ping-yen lui-même.

Dès qu'on apperçut leurs coureurs sur les limites du Kouei-tchéou, Yang-ming-ting, commandant de la province, persuadé qu'avec trois mille hommes il les obligeroit à rebrousser chemin, marcha à leur rencontre; mais elle lui fut funeste. Lo-yng-koué s'empara d'abord de Pou-ngan, & de Ngan-nan; Li-tien-tchang, venu au secours de ces deux places avec quatre mille hommes, se laissa envelopper par Lo-yng-koué, qui fit semblant de vouloir se soumettre: lui & tous ses gens périrent dans cette action.

Ngan-pang-yen voyant que les troupes de l'empereur commençoient à le craindre, fit avancer les siennes vers la capitale du Koueï-tchéou, dont il entreprit le siége le neuf de la deuxième lune. Il choisit son poste sur une montagne qui domine cette ville, & d'où il pouvoit découvrir ce qui s'y passoit; il la fit entourer de pieux si serrés les uns près des autres, que rien ne pouvoit y entrer ni en sortir. Une entreprise aussi hardie, mit en mouvement tout le Koueï-tchéou; le lieutenant-

général Tchang-yen-fang, vint le premier au secours de cette capitale à la tête de vingt mille hommes; mais après avoir reconnu les précautions que les ennemis avoient prises, il jugea qu'il étoit impossible d'y jetter du secours, & n'avança pas davantage: Ko-siang-y, plus hardi, attaqua le camp des rebelles, qu'il força; il les poussa même jusqu'assez près de la porte *Kiang-men*; mais il fut tué, & presque tout son monde périt avec lui, ou fut fait prisonnier.

Après ces succès, Ngan-pang-yen à la tête d'un détachement de sa nombreuse armée, qu'il voulut commander lui-même, alla attaquer Ou-sa, qu'il lui étoit important d'avoir pour s'assurer une retraite. Le siége de Koué-yang dura près de onze mois: les ennemis firent les plus grands efforts pour la réduire; mais le vice-roi Li-tchu par sa vigilance, son activité & sa bravoure, rendit leurs attaques inutiles. Ouang-san-chen, inspecteur général de la province, voyant que la cour n'envoyoit personne au secours de la capitale, osa tenter de la délivrer. S'étant mis à la tête de trente-sept mille hommes qu'il avoit rassemblés de différens districts, il se rendit à Koué-yang la nuit du cinq au six de la douzième lune. Les rebelles ne s'attendoient point à cette surprise, parce qu'ils ne pouvoient croire que les troupes du Koueï-tchéou, qu'ils savoient très-bien ne monter qu'à trente ou quarante mille hommes, fussent assez téméraires pour se hasarder contre une armée de près de deux cens mille. Ouang-san-chen les attaqua par deux endroits, au moment où ils étoient pour la plupart endormis. Ce ne fut par-tout que désordre, & une boucherie affreuse: le seul Ngan-pang-hiun, frère de Ngan-pang-yen, alors de garde, se défendit, & fut tué, ainsi que la plupart des soldats qui étoient sous ses ordres.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1622. Hi-tsong.

Ngan-pang-yen réveillé par le bruit, s'imaginant que toutes les forces de l'empire fondoient sur lui, donna des ordres de lever précipitamment le siége : son armée décampa avec tant de tumulte, en poussant des cris effroyables, que les assiégés eux-mêmes en furent épouvantés : afin de les rassurer, les soldats de Ouang-san-chen crièrent aux sentinelles, qu'ils venoient de chasser les ennemis. Une nouvelle aussi inattendue se communiqua bientôt dans toute la place, & répandit la joie parmi des gens, qui, assiégés depuis dix mois, se voyoient sur le point de périr ou d'être faits esclaves. Le vice-roi Li-tchu, à la tête de tous ses mandarins, sortit pour inviter l'inspecteur général & toute son armée d'entrer dans la place ; mais il refusa, pour n'être pas à charge aux habitans d'une ville épuisée par la longueur d'un siège opiniâtre, & il préféra d'occuper le propre camp des ennemis, où il trouva toutes leurs provisions, dont il fit part au vice-roi. La peur avoit tellement saisi Ngan-pang-yen & son armée, que sans reconnoître les troupes qui étoient venu les attaquer, ils retournèrent dans leur pays, se jugeant heureux de n'avoir pas été poursuivis.

Cette même année, le Chan-tong fut agité par les troubles que Su-hong-ju, de la secte de *Pé-lien-kiao*, y excita. Ce rebelle s'étoit préparé à ce soulevement dès la fin du règne de *Ouan-li*, & avoit engagé dans son parti une infinité de personnes, qui n'attendoient que ses ordres pour se déclarer. Dans le conseil qu'il tint avec ceux qu'il avoit choisis pour commander ses troupes, ils fut décidé de ne lever le masque que le quinze de la huitième lune ; mais la crainte que leur dessein ne vînt à être éventé, fit devancer ce terme. Su-hong-ju, après avoir reçu le serment de fidélité de ses gens à Pien-kia-tun, se rendit à Ki-kia-kéou, de Léang-chan, d'où il envoya un détachement

s'emparer de Oueï-kia-tchuang, avec ordre de la livrer au pillage, & lui-même à la tête de deux à trois mille hommes, attaqua la forte tour de Léang-kia-léou, pour s'en faire une retraite dans la néceſſité.

Comme Su-hong-ju avoit changé le temps dont il étoit convenu pour ſe déclarer, pluſieurs officiers de ſon parti, & quelques mille de ceux qui devoient marcher ſous leurs ordres, furent ſurpris, arrêtés & punis comme rebelles; mais ce châtiment, loin d'effrayer perſonne, ne ſervit au contraire qu'à augmenter le nombre de ſes partiſans. Il entreprit de ſe rendre maître de quelques villes, pour y mettre ſes gens à couvert des pourſuites des mandarins, & il commença par Yun-tching, à vingt *ly* de la tour de Léang-kia-léou, qu'il emporta au premier aſſaut. Le gouverneur de la ville deſcendit par les murailles, & ſe ſauva. Il s'empara avec une égale facilité de Tſéou-hien où il établit de grands magaſins de grains, ainſi que dans Yun-tching.

Les mandarins de la province ayant raſſemblé leurs troupes, en formèrent différentes diviſions pour les oppoſer à celles des rebelles. Léao-tong les attaqua le premier, & leur enleva Ou-ngan-tſi, un de leurs refuges; il battit le ſecours qu'ils envoyoient, & leur tua plus de quatre mille hommes. Yang-koué-tching força un de leurs camps, où ils perdirent plus de mille des leurs: les autres prirent la fuite. Quoiqu'il n'eût que cinq mille hommes, il s'avança fièrement contre dix mille des leurs, dont il coucha trois mille ſur le carreau: le nom ſeul de cet officier les faiſoit fuir. Les rebelles, battus de tous côtés, ſe réunirent alors, & formèrent une armée de plus de cent mille hommes, qui alla aſſiéger Kio-féou; Kong-ouen-li, un des deſcendans de Confucius, la défendit avec opiniâtreté, &

donna le temps à Yang-koué-tching de venir à ſon ſecours. Quoique ce général n'eût que dix mille hommes, dès que les aſſiégeans ſurent que c'étoit lui, ils levèrent précipitamment le ſiége; mais ce brave officier mépriſant trop ſes ennemis, ſe mit à leur pourſuite, & voulut avec ſa poignée de monde attaquer leur grande armée : il fut accablé par le nombre, & reſta ſur la place avec Tchang-pang, ſon lieutenant, & quantité d'officiers.

Les rebelles, fiers de cette victoire, réſolurent de ſe rendre maîtres du Chan-tong, en commençant par Yen-tchéou, & de retomber enſuite ſur Tſinan, la capitale; mais Tchao-yen, vice-roi de la province, informé de leur deſſein, alla s'enfermer dans Yen-tchéou, ce qui leur fit changer de réſolution, & prendre la route de Pé-ſiu-tchéou, d'où ils retournèrent à Teng-hien, concerter avec Su-hong-ju les opérations de la campagne.

Le vice-roi ne voulant pas manquer une ſi belle occaſion d'éteindre cette révolte par la capture de ſes chefs, alla les inveſtir dans cette dernière ville; il gagna deux des principaux, auxquels il promit dans les troupes impériales le même poſte qu'ils avoient parmi les rebelles, & fit ſommer les autres de lui livrer Su-hong-ju, en les aſſurant qu'ils auroient la vie ſauve & la liberté, mais qu'ils n'auroient aucune grace à attendre s'ils perſiſtoient dans leur révolte. Se voyant inveſtis par une armée, & ſans eſpérance de ſecours, ils ſe déterminèrent à obéir, & livrèrent au vice-roi Su-hong-ju chargé de chaînes. Tchao-yen le fit garder à vue, & renvoya les autres ſans leur permettre de rentrer dans la ville, où il fit paſſer une partie de ſes troupes. Trois mandarins dreſsèrent, par ſes ordres, un état de ce que les rebelles y laiſſoient; ils comptèrent vingt-

ſept mille hommes de troupes, mille chevaux ou mulets, huit cens cuiraſſes, deux cens ſix canons, quatre-vingt-neuf grands coutelas, des arcs & des flèches ſans nombre. Après cette opération, le vice-roi entra lui-même dans la ville, & fit exécuter Su-hong-ju au milieu des rues; ſa révolte n'eut pas d'autres ſuites.

Dans ces entrefaites, les rebelles du *Ssé-tchuen*, de *Koueï-tchéou* & du *Yun-nan*, avoient recommencé leurs hoſtilités; étant tous de la même famille, ils s'étoient réunis pour faire la guerre à l'empire. Ngan-hiao-léang, à la tête de vingt-cinq à trente mille hommes, partit de *Choui-ſi* pour aller attaquer Lou-kouang; mais Yang-ming-kiaï, qui marcha à ſon ſecours, battit les rebelles, & les obligea d'abandonner leur entrepriſe.

A la ſuite de ces premiers ſuccès, Ouang-ſan-chen entra dans les pays de *Choui-ſi* avec une nombreuſe armée; il livra pluſieurs combats à Ngan-pan-yen, brûla cent cinquante forts ou villages, & en réduiſit encore quarante-huit autres: malgré tous ces avantages, il ne put obliger les rebelles à demander la paix; Ouang-ſan-chen, irrité & réſolu de les exterminer, s'empara de plus de deux cens de leurs bourgades, & les pouſſa juſqu'à Ta-fang, leur chef-lieu, dont il brûla tous les environs: alors la gouvernante demanda à ſe ſoumettre à l'empire, elle & ſon fils. Ouang-ſan-chen exigea pour condition qu'elle lui livreroit Ngan-pan-yen & Ché-yn, fils de Ché-tſong-ming, qui ſeroient gardés à Ta-fang juſqu'à ce que l'empereur eût décidé de leur ſort. Cette condition étoit difficile à remplir; quoique Ché-chi-oueï fût gouvernante du pays de *Choui-ſi*, Ngan-pang-yen étoit plus maître des troupes qu'elle, & ce rebelle ne lui obéiſſoit qu'autant qu'il le jugeoit à propos: tout

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1623. Hi-tsong.

ce qu'elle put faire, fut d'ouvrir à Ouang-ſan-chen les portes de Ta-fang, en lui repréſentant l'impoſſibilité de ſatisfaire à ce qu'il exigeoit. Le vice-roi parut ſe contenter de ſon excuſe.

A la quatrième lune, Ché-yn ſortit de Tſun-y-fou, du *Ssé-chuen*, à la tête de quelques dixaines de mille hommes, & ſe mit à courir la campagne. Tchu-y-yuen le pourſuivit juſque dans le pays de Ché-tu, qu'il détruiſit preſque entièrement: il força Ché-yn de ſe ſauver dans celui de *Choui-ſi*.

1624. L'an 1624, à la première lune, Ouang-ſan-chen partit de Ta-fang avec pluſieurs de ſes officiers, & retourna dans le Koueï-tchéou. Pendant ſon ſéjour à Ta-fang, un certain Tchin-taki-yu, qui avoit été le conſeil de Ngan-pang-yen, lui avoit témoigné beaucoup d'empreſſement de s'attacher à ſon ſervice. Le vice-roi qui le connoiſſoit de réputation, en fut flatté, & le reçevant avec plaiſir, il l'avoit emmené avec lui; mais pendant la route, comme ils approchoient des montagnes, Tchin-ta-ki-yu diſparut tout-à-coup, & un moment après le vice-roi ſe vit enveloppé de toutes parts: lui & ſa ſuite ſe défendirent en gens de cœur, mais ils périrent preſque tous: Tſin-tſo-ming & ſon frère échappèrent ſeuls à cette embuſcade ſi funeſte à leurs compagnons de voyage. Cependant les rebelles avoient été ſi maltraités, & leur pays étoit ſi dévaſté, qu'ils ne furent plus en état de rien entreprendre.

1625. Les Tartares *Mantchéous*, contens des conquêtes qu'ils avoient faites dans le Léao-tong, reſtèrent cette année auſſi tranquilles qu'ils l'avoient été la précédente. Le onze de la huitième lune, la mort enleva leur roi, qu'ils conſidèrent comme le fondateur de la dynaſtie des TSING (1), & depuis

(1) Le P. *Amiot* dit, dans une note, de l'*Eloge de Mougden*, par l'empereur

ils

ils lui ont donné le titre de *Taï-tsou-kao-hoang-ti* (1) : son successeur fut connu sous celui de *Taï-tsong ouen-hoang-ti.* Le vice-roi Yuen-tsong-hoan, qui ne faisoit que d'arriver dans le Léao-tong, envoya Li-lama & Fou-yéou-tsio, accompagnés de trente-quatre personnes, faire des complimens de condoléance à ce nouvel empereur sur la mort de son père, & le féliciter sur son avénement au trône. Taï-tsong répondit par la lettre suivante, qu'il fit porter par Fan-kima, Ouen-ta-ché, & sept autres de ses officiers. « L'empereur du grand royaume des » *Mantchéous* à Yuen-tsong-hoan, viceroi du grand royaume » des *MING.* Vous avez envoyé Li-lama avec d'autres, faire

---

Kien-long, pag. 61, que le nom de *Taï-tsing*, donné à la dynastie des *Mantchéous*, pourroit se rendre en François par *la grande balayeuse*, & il pense que ces Tartares ont voulu faire entendre par cette dénomination, qu'elle a balayé les deux empires, & les a délivrés de tous les brigands & malfaiteurs qui les infestoient. Mais c'est, à ce qu'il me semble, forcer l'interprétation de ce terme, qui signifie tout simplement, *dynastie de la souveraine clarté* ou de la *grande pureté. Editeur.*

(1) Les *Mantchéous* ont également décoré de titres pompeux les ancêtres de ce prince, après qu'ils se virent possesseurs paisibles de la Chine. Le chef de sa famille, appellé *Hetoungala*, eut le titre de *Tchao-tsou-yuen-hoang-ti ;* à ce chef succéda *Sing-hou-tchi-hoang-ti*, ensuite *King-tsou-y-hoang-ti*, & enfin *Sien-tsou-hiuen-hoang-ti*, prédécesseur de Taï-tsou. Ces quatre premiers princes étoient chefs d'une petite horde de Tartares, établie à Sing-king : ils ne remontent pas au-delà de ce premier chef. Dans la suite ils ont voulu se donner une origine divine, mais c'est un tissu de fables, ourdi par l'orgueil après leurs grandes conquêtes. Suivant les recherches du P. *Amiot*, Otololi, ville située dans le désert d'*Omohoï*, à l'est de la montagne Tchang-pé-chan, passe pour le berceau des *Mantchéous*, & la ville dans laquelle Taï-tsou siégea d'abord ; c'étoit un simple hameau qu'on entourra de murailles. Taï-tsou, proclamé empereur l'an 1616, partit du pays d'*Inden* pour la conquête de Yéhé, de Houifa, de Oula, de Ningouta ; il se rendit maître outre cela de Tchaïfien, de Sarhou, de Fousi, & alla bâtir près de Leao-yang une ville qu'il appella *Tong-king*, cour orientale. L'an 1625 il la quitta, & vint se fixer à *Mougden*, avant nommée *Chin-yang* qui fut rebâtie & considérablement agrandie par son successeur en 1631. *Editeur.*

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1626. *Hi-tsong.*

» les cérémonies funèbres devant le cercueil de mon père : » comme il convient de rendre civilité pour civilité, je charge » deux de mes officiers de vous en remercier, & de vous » faire connoître le desir que j'ai de voir nos deux royaumes » en bonne intelligence; cependant je ne puis me dispenser de » rappeller ici que mon père écrivit à votre maître, & que » jusqu'à présent on n'a pas daigné lui faire de réponse. Sa » lettre n'avoit pour but, que de maintenir nos deux nations » en paix. Si votre maître est dans les mêmes sentimens, j'at- » tends qu'il me le fasse savoir; mais dans sa réponse il ne » faut pas qu'il emploie certaines expressions, qui seroient » déplacées à mon égard ». Le vice-roi, afin de ne pas compromettre la dignité de l'empire, ne voulut point répondre par écrit à cette lettre; il se contenta de dire de vive voix aux envoyés Tartares, qu'il ne convenoit pas d'en donner connoissance à l'empereur, & il les congédia.

1627.

La septième année de *Tien-ki*, Fan-kima & Ouen-ta-ché, de retour de leur ambassade, rendirent compte de ce que le vice-roi leur avoit dit : Taï-tsong, choqué du peu de cas qu'il avoit fait de sa lettre, lui récrivit : « Si votre royaume & le » nôtre ont été en guerre si long-temps, l'orgueil insuppor- » table des mandarins qui gouvernoient le Léao-tong en est » cause; ils regardoient leur souverain comme un être élevé » au-dessus des cieux, & ils s'envisageoient eux-mêmes comme » des hommes fort supérieurs aux autres, méprisant les princes » étrangers à qui le Tien a confié le gouvernement des peuples, » & leur faisant les outrages les plus sanglans. Le Tien, » sans égard à la grandeur ou à la petitesse des royaumes, ne » considère que la justice d'une cause. C'est pour cela qu'il » nous a protégés, & qu'il nous a vengés de l'injustice de votre

» maître & de ses officiers : nos griefs contre eux sont connus ; » cependant si vous les ignorez, je veux bien prendre la peine » de vous en instruire.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Ming.* 1617. *Hi-tsong.*

» La dixième année de *Ouan-li*, votre royaume, sans aucun » motif, fit mourir deux de mes ancêtres. La dix-neuvième » du même règne, les Tartares Yéhé & Hataï s'unirent avec » les *Mongous* pour nous faire la guerre, & vous les soutîntes » contre nous. Six ans après, Hataï nous déclara une seconde » fois la guerre ; & malgré le besoin urgent que nous avions » de secours, vous nous abandonnâtes ; mais le Tien nous » donna la victoire. Vous prîtes le parti de Hataï contre » nous, & vous nous forçâtes de lui rendre les prisonniers » que nous avions faits : Yéhé, entre les mains de qui vous les » remîtes, les fit conduire dans vos états. Vous qui vous don- » nez le nom de *Tchong-koué* ou de *royaume du milieu*, vous de- » vriez tenir la balance égale ; cependant, loin de rendre à » Hataï, ses gens, vous les donnez à Yéhé ; n'est-ce pas vou- » loir perpétuer la guerre entre nous, en commettant une » injustice aussi manifeste ?

» Quelque pénétrés de douleur que nous fussions, de la » fin tragique & injuste de nos deux ancêtres, voulant éviter » les maux que la guerre traîne à sa suite, nous ne cher- » châmes qu'à vivre en paix avec vous ; nous consentîmes à » ce qu'on élevât des bornes pour marquer les limites de nos » deux royaumes. Vos députés & les nôtres après avoir tué un » cheval blanc & un bœuf noir, jurèrent à la face du ciel » & de la terre que les peuples des deux empires vivroient en » amis, & on voua sans rémission à la mort, ceux qui enfrein- » droient ce traité.

» Après ce serment solemnel fait la trente-sixième année

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1627. Hi-tsong.

» de *Ouan-li*, nous défendîmes à nos sujets d'entrer sur vos » terres; mais vous, loin de le respecter, la quarante-unième » de *Ouan-li*, vous vîntes à main armée nous attaquer, en pre» nant le parti de Yéhé. En conséquence de ce même traité, » nous fîmes mourir quelques-uns de vos transfuges; nous le » devions, cependant vous vous en plaignîtes, comme si c'eût » été de notre part une voie de fait & une infraction à la paix: » ces plaintes nous déterminèrent à députer vers vous Kan» kouli & Fa-kima, accompagnés de dix autres de nos gens; » mais sans vouloir écouter notre justification, vous fîtes mou» rir les dix personnes de leur suite, & renvoyâtes avec mépris » ces ambassadeurs. Vos soldats enlèvent une des filles de » Yéhé, qui étoit destinée au fils de notre souverain, pour » la donner aux *Mongous*; & après cet affront, vous envoyez » des troupes qui franchissent les bornes que nous avions éle» vées d'un commun accord, & s'avancent plus de trente *ly* » dans notre pays, pour détruire nos racines de *ginseng*, nos » terres ensemencées, & toutes nos récoltes.

» La quarante-deuxième année de *Ouan-li*, vous épousez la » jalousie de Yéhé contre nous, & vous nous prodiguez les » injures les plus humiliantes. Malgré ces justes sujets de » plainte, nous avons jusqu'ici patienté, dans l'espérance que » vous répareriez le passé; mais vous abusez de notre modé» ration, & nous ne pouvons plus supporter la honte de tant » d'outrages. Si vous voulez que nous vivions en bonne intel» ligence, nous exigeons que vous reconnoissiez le tort que » vous avez eu de nous avoir tant de fois provoqués, & que » vous commenciez par nous donner cent mille *taëls* d'or, & » un million de pièces de soie; & afin de vous prouver que » nous desirons sincèrement la paix, nous nous engageons à

» offrir tous les ans à votre empire, dix perles orientales, » mille peaux de zibelines, & mille livres de *ginseng*. De son » côté, votre royaume nous donnera tous les ans dix mille » *taëls* d'or, cent mille d'argent, cent mille pièces de soie, » & trois cens mille de toile bleue. Nous jurerons ce traité » à la face du ciel & de la terre, & nous le scellerons de nos » sceaux. A ces conditions, toutes hostilités cesseront de notre » part. Vous, Yuen-tsong-hoan, faites-le savoir à votre maître, » afin que sur sa réponse je prenne ma résolution ».

Le vice-roi fut embarrassé; l'empereur, ni ses prédécesseurs n'avoient jamais eu connoissance des plaintes des Tartares, & en gardant le silence dans cette conjoncture-ci, c'étoit se compromettre, & courir les risques d'être puni. Dans cette perplexité, il prit le parti de faire au prince Tartare la réponse suivante: « Yuen-tsong-hoan, vice-roi du Léao-tong, à l'em- » pereur des *Mantchéous*. Je vois avec satisfaction que vous » êtes disposé à vivre dans le respect, & à cesser toute hosti- » lité, pour engager vos voisins à laisser jouir vos peuples des » avantages de la paix; c'est une preuve que vous estimez la » vie des hommes, & que vous ne cherchez pas à prodiguer » leur sang. Le Tien ne peut manquer de vous en récompen- » ser, en faisant fleurir vos états. Quant à vos griefs contre » nous, permettez-moi, empereur des *Mantchéous*, de douter » qu'ils soient aussi grands que vous les faites; non-seulement je » souhaite que l'empereur mon maître les ignore, mais encore » que vous les ensevelissiez dans un éternel oubli. Vous passez » sous silence les dix années de guerre, pendant lesquelles vous » avez fait couler des ruisseaux de sang, & dévasté une grande » étendue de pays, auparavant très-peuplé: nos torts sont-ils » comparables à tant de ravages? Vos peuples du nord, du sud,

» de l'est & de l'ouest, perdent seulement dix hommes; & de » tous ceux qui habitoient les frontières du Léao-tong & » de Chin-yang, il n'est resté qu'une vieille femme que vous » avez épargnée. Si vous voulez sincérement la paix, évacuez « les villes que vous nous avez prises, renvoyez-nous les » mandarins, & tous les sujets de l'empire que vous avez en- » levés, alors vous nous convaincrez de la droiture de vos in- » tentions, & que vous respectez le Tien. A l'égard des soi- » ries & de l'argent dont vous parlez, de quel droit les exi- » gericz-vous, puisque nous ne vous demandons rien? Sachez » que les bienfaits de notre grand empereur s'étendent avec » profusion sur tous les étrangers. Vous n'ignoriez pas que » la *Corée* étoit tributaire de l'empire, & vous y avez porté » la guerre; à peine en êtes-vous sortis, que vous y rentrez » en ennemis. Ne parlons plus du passé, & venons à votre » lettre : elle ne sauroit manquer de contenir des expressions » peu convenables à l'empereur mon maître; c'est un prince » très-éclairé, dont les soins & la vigilance s'étendent à dix » mille *ly* : la bonté de son cœur lui fait embrasser tous les » royaumes étrangers. Ceux qui le servent sont frappés de » l'éclat de ses vertus, & de la manière dont il gouverne » son empire : rien ne s'y passe, dont il ne soit exactement » informé, & vous ne lui pouvez rien apprendre qu'il ne » sache déja ».

Le prince des *Mantchéous* peu satisfait de la réponse du vice-roi, lui récrivit: « Lorsque vous envoyâtes Li-lama me féliciter » sur mon avénement au trône, vous aviez sans doute inten- » tion de travailler à la paix; & persuadé que vous la desiriez, » devois-je dissimuler nos justes sujets de plaintes? Notre nation » ne vous a fait la guerre, que pour se venger des outrages

» qu'elle a reçus de vos officiers. Si le Tien a favorisé nos » armes, c'est que nous avions la justice de notre côté. Il nous » a rendus maîtres de plusieurs villes dont vous demandez la » restitution, mais une pareille restitution a tout lieu de m'é- » tonner : je veux bien vous prouver mon désintéressement » en renonçant à l'argent & aux soiries que j'exigeois : ce- » pendant, c'est une coutume ancienne entre les princes voi- » sins de se faire mutuellement des présens. Je vois bien que » vous n'êtes point au fait de notre guerre avec la *Corée*.

» La vingt-huitième année de *Ouan-li*, nous étions en guerre » du côté de l'est : les *Coréens* profitant de la circonstance, en- » levèrent sur nos frontières quelques-uns de nos soldats, que » nos troupes leur reprirent : dans la suite, Pou-tchen-taï, » *Péilé* (chef) des *Oula*, entra à main armée dans la *Corée*, » & leur enleva quelques villes : les *Coréens* apprenant qu'il » étoit notre gendre, nous en portèrent des plaintes ; nous » lui en parlâmes, & à notre considération il cessa ses hosti- » lités. Vous n'ignorez pas ce qu'ils nous firent la quarante- » septième de *Ouan-li*, & qui leur coûta si cher ; malgré cela » nous fûmes les premiers à rechercher leur amitié. Ils ne ré- » pondirent à nos démarches que par des paroles piquantes, » & retinrent prisonniers plusieurs de nos gens, auxquels » ils firent de mauvais traitemens ; cependant nous n'a- » vons point cherché à en tirer vengeance. Dans la suite, » nous nous sommes réconciliés avec les *Coréens*, & aujour- » d'hui nous vivons en paix avec eux. Si l'empereur votre » maître est un grand prince, nous, qui sommes étrangers, » nous ne pouvons en juger que par ce qui se passe sur les » limites communes entre vous & nous : cependant nous » avons été forcés d'y venir à main armée, pour empêcher vos

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
MING.
1627.
Hi-tsong.

» mandarins de nous molester. Vous prodiguez de grandes & » de magnifiques paroles, qui n'ont rien de solide; croyez-vous » qu'elles soient un moyen d'attirer la confiance de vos voi- » sins? Vous dites que vous n'exigez rien de nous, & moi je » vous répéte, que si nous faisons la paix, vous m'enverrez » cinquante mille *taëls* d'or, cinq cens mille d'argent, cinq » cens mille pièces de soie, cinq millions de toiles; & nous, » nous vous donnerons dix perles orientales, deux peaux de » zibelines noires, dix peaux de renards noirs, deux cens » peaux de zibelines ordinaires, & mille livres de *ginseng*. Dans » la suite, pour cimenter le traité que nous aurons fait en- » semble, vous nous enverrez chaque année dix mille *taëls* » d'or, cinquante mille d'argent, cent mille pièces de soie & » trois cens mille de toile, & nous répondrons à ces présens, » par dix perles orientales, mille livres de *ginseng*, & quatre » cens peaux de zibelines. Si ces conditions vous conviennent, » faites-le-moi savoir, afin que la paix se conclue. J'ai remar- » qué que dans vos lettres, vous donnez à votre empereur des » titres aussi élevés que ceux attribués au Tien, & je vois encore » que Li-lama, dans les siennes, met les grands de votre cour » de pair avec les rois étrangers; un pareil orgueil n'est pas » supportable : les rois tiennent sur terre la place du Tien, & » en cette qualité, ils doivent tous porter le glorieux titre de » *Tien-tsé*, (*fils du ciel*) Or, je prétends que vous vous cor- » rigiez sur ce point, du moins à mon égard, & qu'à l'avenir, » dans les lettres que vous m'adresserez, vous ne vous serviez » point, en parlant de votre empereur, de titres fastueux qui » ne conviennent qu'au Tien. Je consens que vous usiez à mon » égard d'expressions moins relevées que celles que vous em- » ployez pour votre empereur, mais différentes de celles dont

» vous

» vous vous servez pour ses sujets de quelque rang qu'ils soient : » si vous en agissez autrement sachez que je ne le souffrirai pas ».

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1627. *Hoaï-tsong.*

Dans ces entrefaites, l'empereur HI-TSONG, d'une santé foible, tomba malade, & mourut à la huitième lune de la septième année de son règne, âgé de vingt-trois ans. Comme il ne laissa point de fils, l'empire passa à Tchou-yeou-kien, son frère cadet.

HOAÏ-TSONG.

CE prince, qu'on appella dans la suite HOAÏ-TSONG, fut le dernier empereur de la dynastie des *MING* ; il étoit d'un naturel doux, & ami des lettres, dans lesquelles il s'étoit rendu fort habile : il vit son règne agité de troubles, excités par ses propres sujets. En montant sur le trône, il déclara que l'année suivante, première de son règne, s'appelleroit *Tsong-tching*.

1628.

Peu de temps après que Yuen-tsong-hoan eût reçu la lettre du prince des *Mantchéous*, il se rendit à la cour, où il se trouva à l'inauguration du nouvel empereur, & revint ensuite dans le Léao-tong. Taï-tsong s'attendoit qu'il rapporteroit quelque réponse favorable à la paix qu'il desiroit ; mais loin de cela, le vice-roi ne daigna pas même lui donner avis de son retour. Le prince *Mantchéou* regarda ce silence comme une preuve du mépris que les Chinois faisoient de sa nation, & qu'ils ne vouloient point de paix avec elle : ainsi il alla attaquer Kin-tchéou, Hiun-chan & Kao-kiao, trois villes qu'il détruisit de fond en comble, avec treize bourgs ou villages, & vingt-deux corps-de-gardes. Après cette expédition, ce prince suspendit quelque-temps ses hostilités, dans l'espérance que la cour impériale se détermineroit enfin à quelques propositions de paix,

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1629. Hoai-tsong.

mais voyant qu'on continuoit de dédaigner les avances qu'il avoit faites, il résolut de pousser la guerre avec toute la vigueur possible.

Le premier de la dixième lune de l'an 1629, il tint un conseil composé des princes *Mantchéous*, *Mongous*, & des autres officiers généraux de hordes, pour concerter les opérations de la campagne. Il y fut d'abord résolu qu'on diviseroit l'armée en huit bannières, qui formeroient elles-mêmes différentes brigades appellées *Tchalan*; & que chaque *Tchalan* seroit divisé en *Niron* ou compagnies. Après cette première disposition, Taï-tsong leur dit: « Nous devons regarder la démarche que nous allons faire, comme une entreprise de la dernière importance, & nous souvenir que nous exécuterons les ordres du Tien, ainsi il faut prendre garde de l'irriter: je défends de maltraiter ceux qui se soumettront, & de leur causer aucun dommage dans tout ce qui leur appartient: on aura soin de ne point séparer les enfans d'avec leurs pères, ni les maris de leurs femmes. Je veux qu'on respecte le sexe, qu'on ne dépouille point les prisonniers de leurs habits, & qu'on conserve les maisons & les autres édifices; on n'abbatra point les arbres sans une grande nécessité. Quiconque fera mourir un homme qui se soumettra à nous, sera puni du même supplice; celui qui osera insulter les femmes ou les filles pour les déshonorer, subira la mort. Les infracteurs des autres articles recevront cent coups de fouets. Au surplus, j'ordonne d'être modéré sur l'usage du vin, principalement passé Chan-haï-koan. Vous devez tous tenir la main à l'exécution de ces ordres; & celui d'entre vous, de quelque rang qu'il soit, qui ne les fera pas respecter, sera puni de la même peine qu'aura mérité le coupable ».

Après ce conseil, Taï-tsong fit la revue de ses huit bannières, qu'il divisa en deux corps, de quatre bannières chaque, auxquels il donna les noms de la *droite* & de la *gauche*; il fit prendre aux bannières de la droite, la route de Ta-ngan-kéou; & à celles de la gauche, le chemin de Long-tsin-koan.

Le vingt-cinq de la dixième lune, les quatre bannières de la gauche s'étant approchées de Han-eul-tchuang, Y-ngaï sortit pour les combattre; mais lui & tout son monde restèrent sur la place. Li-fong, qu'il avoit laissé dans la ville pour commander en son absence, après s'être fait couper les cheveux à la manière des *Mantchéous*, ouvrit les portes à ces Tartares. Kin-yeou-kouang, commandant de Chin-kia-kéou, n'attendit pas leur approche : il vint au-devant d'eux, & se rangea sous leurs drapeaux.

Le trente de cette même lune, les Tartares s'avancèrent jusqu'à cinq *ly* de Tsun-hoa, où résidoit le viceroi Ouang-yuen-ya; avant que de l'attaquer, Taï-tsong lui écrivit les raisons qui l'avoient obligé d'entrer en Chine. « Le mépris que la cour » de votre maître fait de nous, m'a mis les armes à la main » pour obtenir la justice qu'elle me refuse. J'ai pris le Tien à » témoin de la droiture de mes vues : après m'être emparé » de Kouang-ning du Léao-tong, & de tout le pays qui est » à l'est de Chan-haï-koan, content de ces conquêtes, je » voulus cesser toute hostilité, & je demandai la paix : j'ai » écrit plusieurs lettres qui sont restées sans réponse. Votre maî- » tre, & les membres de son conseil se regardent comme des » êtres supérieurs & célestes, & croyent indigne d'eux d'avoir » communication avec des princes tels que nous. Cet orgueil » m'a obligé d'entrer en ennemi dans la Chine : j'ai détruit » entièrement un corps de vos troupes près de Han-eul-

» tchuang, & je me suis emparé de plusieurs de vos places. » Vous n'ignorez pas mes succès; c'est à vous de voir le parti » qui vous reste à prendre. Si vous vous soumettez de bonne » grace, je vous donne ma parole que vous ne regretterez » ni le poste, ni les richesses que vous possédez; mais si vous » refusez l'offre que je vous fais, songez seulement ce que » vous avez à craindre d'un ennemi puissant dont vous ne » pourrez éviter la colère ». Ouang-yuen-ya qui se trouvoit sans troupes, dans une mauvaise place qu'il n'auroit jamais pu conserver, se donna la mort, plutôt que de manquer de fidélité à son souverain. Les *Mantchéous* entrèrent sans difficulté dans T-sun-hoa, dont ils traitèrent bien les habitans.

Après la prise de cette ville, l'armée Tartare marcha vers Ki-tchéou, & passa la rivière à Tong-tchéou pour aller camper au nord de cette ville. Leur monarque répandit le manifeste suivant : « L'empereur des *Mantchéous* aux mandarins, soldats » & peuples. Nous habitions autrefois sur les frontières de » votre empire, & voisins paisibles, nous ne formions avec » Yéhé qu'un seul royaume. Votre maître, dans l'intention » de nuire à ma famille, divisa notre royaume en deux, dont » il donna la meilleure partie à Yéhé; je me suis plaint de » cette injustice, & on a refusé de m'en faire raison. Après » avoir averti le Tien, nous avons commencé contre vous, » une guerre qu'il a approuvée, puisqu'il nous a rendus maî- » tres de tout le pays qui est à l'est de la rivière : Taï-tsou- » hoang-ti, mon auguste père, content de ces conquêtes, & » ne respirant que la paix, écrivit à votre cour, qui dédaigna » de lui répondre; ce nouveau grief nous remit les armes à » la main, & le Tien nous favorisa si particuliérement, qu'il » nous fit encore conquérir les pays qui sont à l'ouest de la

» rivière. Malgré ces succès, la paix fut toujours l'objet de » nos voeux ; & à mon égard, j'ai cherché à en établir une » solide avec vous : les démarches que j'ai faites le prouvent ; » mais on nous a méprisés, au point de nous traiter d'une » manière indigne. Persuadé que votre cour ne veut point » de paix avec nous, & qu'elle préfère la guerre, j'ai » encore prévenu le Tien, & les succès que j'ai eus jusqu'ici, » devroient faire juger que votre empire choisit le plus mau- » vais parti. Ceux de vous, qui ne voudront point éprouver » la force de nos armes, & qui se soumettront de bonne » grace, je leur promets plus d'honneurs & de richesses qu'ils » n'en ont sous les *MING* ; mais ceux qui refuseront de le faire, » n'échapperont point à la mort. Ne vous en prenez point » à moi, ce n'est pas moi qui les ferai mourir, mais votre » maître & son conseil : ils prétendent qu'étant souverain d'un » royaume aussi peu considérable, je ne devrois point porter » le titre de *Ti* ou d'empereur. Les *LEAO*, les *KIN* & les *YUEN*, » qui n'avoient dans les commencemens qu'un très-petit do- » maine, prirent également ce titre, & se rendirent maîtres » de la Chine. Le fondateur des *MING* étoit un bonze Ho- » chang, que le Tien a protégé & élevé jusqu'au trône ; ses » décrets sont cachés, & qui sait s'il ne m'a pas choisi pour » être votre maître & succéder aux *MING* » ?

Le dix-sept de la onzième lune, l'armée Tartare s'avança jusqu'à vingt *ly* de Pé-king, & ne poussa pas plus loin, parce qu'elle eut des avis que les troupes de Taï-tong & de Suen-hoa-fou venoient au secours de cette capitale ; mais le vingt-quatre de la lune, elle alla camper au *Haï-tsé*, maison de plaisance des empereurs des *MING*. Yuen-tsong-hoan, vice-roi de Taï-tong, étoit posté assez près de-là ; un mandarin du tribu-

» tchuang, & je me suis emparé de plusieurs de vos places. » Vous n'ignorez pas mes succès; c'est à vous de voir le parti » qui vous reste à prendre. Si vous vous soumettez de bonne » grace, je vous donne ma parole que vous ne regretterez » ni le poste, ni les richesses que vous possédez; mais si vous » refusez l'offre que je vous fais, songez seulement ce que » vous avez à craindre d'un ennemi puissant dont vous ne » pourrez éviter la colère ». Ouang-yuen-ya qui se trouvoit sans troupes, dans une mauvaise place qu'il n'auroit jamais pu conserver, se donna la mort, plutôt que de manquer de fidélité à son souverain. Les *Mantchéous* entrèrent sans difficulté dans T-sun-hoa, dont ils traitèrent bien les habitans.

Après la prise de cette ville, l'armée Tartare marcha vers Ki-tchéou, & passa la rivière à Tong-tchéou pour aller camper au nord de cette ville. Leur monarque répandit le manifeste suivant: « L'empereur des *Mantchéous* aux mandarins, soldats » & peuples. Nous habitions autrefois sur les frontières de » votre empire, & voisins paisibles, nous ne formions avec » Yéhé qu'un seul royaume. Votre maître, dans l'intention » de nuire à ma famille, divisa notre royaume en deux, dont » il donna la meilleure partie à Yéhé; je me suis plaint de » cette injustice, & on a refusé de m'en faire raison. Après » avoir averti le Tien, nous avons commencé contre vous, » une guerre qu'il a approuvée, puisqu'il nous a rendus maî- » tres de tout le pays qui est à l'est de la rivière: Taï-tsou- » hoang-ti, mon auguste père, content de ces conquêtes, & » ne respirant que la paix, écrivit à votre cour, qui dédaigna » de lui répondre; ce nouveau grief nous remit les armes à » la main, & le Tien nous favorisa si particuliérement, qu'il » nous fit encore conquérir les pays qui sont à l'ouest de la

» rivière. Malgré ces ſuccès, la paix fut toujours l'objet de » nos vœux ; & à mon égard, j'ai cherché à en établir une » ſolide avec vous : les démarches que j'ai faites le prouvent ; » mais on nous a mépriſés, au point de nous traiter d'une » manière indigne. Perſuadé que votre cour ne veut point » de paix avec nous, & qu'elle préfère la guerre, j'ai » encore prévenu le Tien, & les ſuccès que j'ai eus juſqu'ici, » devroient faire juger que votre empire choiſit le plus mau- » vais parti. Ceux de vous, qui ne voudront point éprouver » la force de nos armes, & qui ſe ſoumettront de bonne » grace, je leur promets plus d'honneurs & de richeſſes qu'ils » n'en ont ſous les *MING* ; mais ceux qui refuſeront de le faire, » n'échapperont point à la mort. Ne vous en prenez point » à moi, ce n'eſt pas moi qui les ferai mourir, mais votre » maître & ſon conſeil : ils prétendent qu'étant ſouverain d'un » royaume auſſi peu conſidérable, je ne devrois point porter » le titre de *Ti* ou d'empereur. Les *LEAO*, les *KIN* & les *YUEN*, » qui n'avoient dans les commencemens qu'un très-petit do- » maine, prirent également ce titre, & ſe rendirent maîtres » de la Chine. Le fondateur des *MING* étoit un bonze Ho- » chang, que le Tien a protégé & élevé juſqu'au trône ; ſes » décrets ſont cachés, & qui ſait s'il ne m'a pas choiſi pour » être votre maître & ſuccéder aux *MING* » ?

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING*. 1629. *Hoaï-tſong*.

Le dix-ſept de la onzième lune, l'armée Tartare s'avança juſqu'à vingt *ly* de Pé-king, & ne pouſſa pas plus loin, parce qu'elle eut des avis que les troupes de Taï-tong & de Suen-hoa-fou venoient au ſecours de cette capitale ; mais le vingt-quatre de la lune, elle alla camper au *Haï-tſé*, maiſon de plaiſance des empereurs des *MING*. Yuen-tſong-hoan, vice-roi de Taï-tong, étoit poſté aſſez près de-là ; un mandarin du tribu-

nal des ouvrages publics, son ennemi, saisit cette occasion pour le perdre, & l'accusa d'être d'intelligence avec les Tartares, qu'il avoit, disoit-il, introduits dans l'empire. L'eunuque que l'empereur envoya s'assurer de la vérité, protégeoit le délateur, & n'alla pas jusqu'au camp du vice-roi : à son retour il parut devant l'empereur tout effrayé, comme s'il eût échappé à un grand danger, & dit que le vice-roi étoit encore plus criminel qu'on ne l'avoit fait. Sur ce rapport, le premier de la douzième lune, l'empereur le manda pour le consulter sur une affaire de la dernière importance : le général se rendit aux ordres de son souverain ; mais à peine eut-il mit le pied dans le palais, qu'il fut arrêté & conduit dans les prisons des criminels d'état.

A son premier voyage à la cour, depuis qu'il avoit reçu la lettre du prince *Mantchéou*, ce vice-roi l'avoit communiquée à Tsien-long-si, ministre d'état, en lui représentant avec chaleur, qu'il étoit de l'intérêt de l'empire de faire la paix avec les Tartares ; mais le ministre lui avoit défendu d'en parler. Cependant on lui fit un crime de son silence, & on s'en servit pour prouver l'accusation intentée contre lui ; ainsi, il fut condamné comme rebelle à être exécuté au milieu des rues, & il subit son jugement à la huitième lune de l'année suivante, après neuf mois de prison.

L'armée des *Mantchéous* roda quelque temps à l'ouest de Péking, & alla ensuite fondre sur Léang-hiang, dont elle s'empara. Leur prince envoya quelques-uns de ses officiers aux tombeaux de Taï-tsou & de Chi-tsong, de la dynastie des *KIN*, faire les cérémonies des morts.

Le seize de cette douzième lune, les *Mantchéous* retournèrent à Lou-keou-kiao, d'où ils détachèrent un parti, qui s'approcha

jusqu'à deux *ly* de Pé-king : ces coureurs ayant apperçu près des murs, des retranchemens où il y avoit quarante mille hommes sous les ordres de quatre Lieutenans-généraux, ils s'attachèrent à en connoître la disposition, dont ils firent leur rapport à Taï-tsong : ce prince, dès le soir même, alla attaquer ces camps. Comme les Chinois ne s'y attendoient pas, les *Mantchéous* les forcèrent presque à la première attaque. Deux des quatre généraux restèrent sur le champ de bataille avec un grand nombre de leurs gens, le reste prit la fuite ou fut fait prisonnier, ainsi que les deux autres commandans.

Le vingt de la même lune, l'armée Tartare se porta vers le nord de la ville, & approcha fort près de la porte *Té-chin-men*. Un de leurs détachemens alla à Tong-tchéou brûler plus de mille barques, & entreprit ensuite de forcer cette ville, à l'aide du reste de l'armée qui l'alla joindre ; mais la résistance qu'ils y trouvèrent, les obligea de prendre la route de Yong-ping-fou.

Comme il y avoit eu, le premier de la cinquième lune de cette année, une éclipse de soleil, dont le calcul fait suivant la méthode de Ko-chéou-king, astronome de la dynastie des *Yuen* ou *Mongous*, ne s'accordoit point avec l'observation, Su-kouang-ki (1), assesseur du tribunal des mandarins de l'empire, proposa les deux européens Long-hoa-ming & Long-yu-han (2), pour aider à réformer l'astronomie : à la sollicitation du même mandarin, les européens Tan-jo-ouang &

(1) Ce mandarin embrassa la religion Chrétienne ; il est connu sous le nom de *Paul* dans les relations des missionnaires auxquels il rendit des grands services, sur-tout lorsqu'il fut parvenu aux premières charges de l'empire. *Editeur.*

(2) Les PP. *Longobardi* & *Térence*, jésuites.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. MING. 1630. Hoaï-tsong.

Lo-ya-ko (1), furent aussi admis dans cette académie l'année suivante, & s'y distinguèrent.

Le premier jour de la première lune de l'an 1630, troisième de *Tsong-tching*, les Tartares arrivèrent à Cha-ho, & le second à Yong-ping, où ils firent mourir Lieou-hing-tso, qui après s'être soumis, s'étoit ensuite déclaré contre eux. Le quatre, ils attaquèrent Yong-ping, qu'ils prirent : toutes les autres villes de sa dépendance eurent le même sort, excepté Tchang-lié, dont ils ne purent se rendre maîtres ; leurs tentatives sur Chan-haï-koan, n'ayant pas eu plus de succès, ils portèrent de nouveau leurs efforts contre Tchang-lié, où ils ne réussirent pas mieux que la première fois. Comme ils reprenoient la route de Yong-ping, Lieou-tchi-lun se mit en embuscade auprès des montagnes, à l'ouest de Chan-haï-koan, pour leur couper le chemin de la retraite : les Tartares voyant ces passages fermés, commencèrent par forcer le poste où Lieou-tchi-lun commandoit ; ce général ayant été tué, l'ennemi fit main-basse sur tous ses gens ; bientôt la terreur se communiqua aux autres piquets, qui abandonnèrent armes & bagages. Malgré ces succès, le prince Tartare fit encore proposer la paix. Il laissa à Yong-ping trois de ses bannières aux ordres des princes Hopataï, Tirhalan & Souhalien, deux à Tsien-ngan-hien, autant à Loan-tchéou ; & comme Tsun-hoa étoit un poste important, il en confia la garde aux *Mongous* & à leurs huit bannières.

Le premier jour de la troisième lune, Taï-tsong, à la tête de la division qu'il commandoit, arriva sur les bords de la rivière de Leao, & le lendemain à Chin-yang, d'où il envoya

(1) Les PP. *Adam Schal & Rho.*

ordre

ordre aux princes qu'il avoit laiſſés à Yong-ping, de venir le joindre. Dans ces entrefaites, beaucoup de troupes des provinces étant arrivées au ſecours de Pé-king, on s'en ſervit pour reprendre Yong-ping & Loan-tchéou. Sun-tching-tſong fut nommé général de cette expédition; à l'approche des Chinois, le commandant Tartare ſortit d'abord de Loan-tchéou avec la plus grande partie de la garniſon pour ſe porter vers Yong-ping; enſuite il ſe replia & rentra dans ſes murs, où il fut inveſti par les impériaux. Leur général, qui ſentit la difficulté de la réduire, fit ſonder les Chinois qui étoient dans cette place; mais leurs intelligences ayant été découvertes, le prince Homing fit mourir le vice-roi Pé-yang-ſouï, & un grand nombre d'officiers Chinois. Ce contre-temps fit évanouir toutes les eſpérances de Sun-tching-tſong: contraint de lever le ſiége, il conduiſit ſon armée de poſte en poſte ſans rien entreprendre.

De l'Ère Chrétienne. *Ming.* 1630. *Hoaï-tſong.*

Au commencement de l'an 1631, Taï-tſong qui avoit pris pour modele le gouvernement Chinois, établit ſix tribunaux, à l'inſtar des ſix tribunaux de Pé-king; ſavoir, le tribunal des mandarins de l'état, des tributs, des rites & cérémonies, de la guerre, des crimes, des corvées & ouvrages publics: il fit enſuite des réglemens ſur les mariages des *Mantchéous*, auxquels il défendit d'épouſer à l'avenir leur belle mère, leur belle-ſœur ou leur nièce: il ordonna que lorſqu'elles ſeroient veuves, elles choiſiroient, ſi elles vouloient ſe remarier, des maris dans d'autres familles; & que ſi elles gardoient le veuvage, l'état prendroit ſoin d'elles.

1631.

A la ſeptième lune, l'empereur Tartare conduiſit ſon armée à Ta-ling-ho-tching, dont il entreprit le ſiége; il fit creuſer autour un grand foſſé, & élever une muraille à créneaux, avec des redoutes de cinq cens pas en cinq cens pas, afin d'em-

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1631. Hoaï-tsong.

pêcher tout secours d'entrer dans la place. Ensuite il écrivit au grand général Tsou-ta-cheou. « Tandis que Li-lama, Fan-» kima, & d'autres ambassadeurs de votre royaume & du » nôtre, négocioient la paix entre les deux puissances, » j'appris que vous faisiez fortifier Kin-tchéou ; j'en portai des » plaintes à Tou-ming-tchong, votre envoyé, & je vous fis dire » que si on ne discontinuoit pas ces ouvrages, je me verrois » forcé de prendre les armes. J'envoyai à votre cour Yn-tchu, » un de mes officiers ; mais au mépris de ne me faire aucune » réponse, elle joignit l'insulte de faire arrêter mon ambassa-» deur, qui est encore prisonnier chez vous. Tant d'outrages, » malgré la répugnance que j'en avois, me forcèrent à vous » déclarer la guerre ; tout m'a succédé, & j'ai été jusqu'aux » portes de Pé-king, toujours en proposant la paix. Votre » maître & son conseil imitent la conduite des SONG envers » les KIN. Les princes des MING vos souverains, ne sont point » de la race des SONG, ni moi de celle des KIN. La prudence » veut qu'on se conforme aux circonstances, & si votre grand » royaume manque de gens prévoyans & habiles, votre maître » doit se montrer supérieur à eux. Je me suis approché de » sa capitale pour l'obliger à me rendre justice ».

A la neuvième lune, Taï-tsong écrivit encore au même grand général : « La guerre est remplie de dangers ; il n'est » personne qui ne lui préfère les douceurs de la paix. Si les » royaumes limitrophes ne vivent pas en bonne intelligence, » nécessairement ils sont en guerre. Je me suis avancé jusqu'à » Ta-ling-ho, dans la persuasion que le Tien veut que » nous nous abouchions ensemble, pour donner la paix à nos » deux empires. L'entrevue que je vous propose, doit vous » prouver l'estime que j'ai pour vous : vous aimez le peuple ;

» & moi si je viens à la tête d'une armée, c'est pour lui rendre » la tranquillité. Je sais que vous êtes dans les mêmes senti- » mens, & que vous comptez peu à cet égard sur les disposi- » tions de votre cour : ainsi je vous offre les honneurs & les » richesses dont je suis le maître. Conférez-en avec Yn-tchu : » un homme de votre mérite n'est pas fait pour servir un » souverain qui écoute si peu la raison ».

Cependant, les mandarins de Chan-haï-koan, qui avoient mis sur pied une armée de quarante mille hommes, vinrent camper à la vue du camp des assiégeans, à quinze *ly* de Ta-ling-ho : le lendemain ils approchèrent plus près de cette ville, & tirèrent plusieurs coups de canon pour avertir les assiégés qu'ils venoient à leur secours. Taï-tsong, à la tête de vingt mille hommes, fondit brusquement sur le quartier du général Tchang-tchun, qui fut forcé, de même que celui de Ou-siang : le désordre & le découragement se mirent parmi les Chinois, dont un grand nombre resta sur le carreau. Malgré l'impétuosité avec laquelle Tchang-tchun fut attaqué, il se retira en assez bon ordre, & alla camper à quarante *ly* de la ville ; ce général ne s'attendoit pas que les Tartares vinssent de si-tôt le chercher ; mais le même jour, leur prince se trouva sur ses traces : tout plia devant lui, & la plupart des Chinois périrent, ou furent faits prisonniers : il y eut parmi ces derniers, trente-trois officiers de marque, entr'autres Tchang-tchun lui-même, & Tchang-hong-mou, son lieutenant. Le Tartare les ayant fait venir en sa présence, tous fléchirent le genou devant lui, à l'exception de Tchang-tchun, qu'il ne put séduire par les promesses les plus avantageuses. Voyant qu'il ne pouvoit l'ébranler, il le remit à la garde de Tahaï, un de ses officiers, avec ordre de lui fournir tout ce qui lui

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1631. *Hoai-tsong.*

feroit néceſſaire : Tchang-tchun reſta trois jours ſans vouloir manger, cherchant à ſe faire mourir de faim ; on ne laiſſoit pas de le ſervir à l'ordinaire ; le quatrième jour il ſe raviſa, & prit quelque nourriture. Depuis ce temps il continua de manger comme à l'ordinaire.

L'acquiſition de tant d'officiers de diſtinction fit eſpérer à Taï-tſong de gagner le grand général Tſou-ta-cheou ; il lui dépêcha Kiang-koueï, un de ſes priſonniers, pour l'inſtruire de l'inutilité de ſes eſpérances, s'il s'attendoit d'être ſecouru, ainſi que de la victoire remportée par les *Mantchéous*, & du traitement qu'ils faiſoient aux vaincus. Tſou-ta-cheou après l'avoir écouté tranquillement, lui dit: « Il n'eſt pas néceſſaire » que vous reveniez ici, ma réſolution eſt priſe ; je ne puis » me déterminer à me donner aux *Mantchéous*, & je préfère » de mourir en défendant cette place ».

Sur cette réponſe, le prince Tartare fit une ſeconde tentative pour le gagner ; il lui récrivit, & aux officiers de la garniſon : « Kouang-koueï a dû vous dire les raiſons qui m'obli» gent de ſévir contre ceux qui me réſiſtent. Il paroît cepen» dant par ſon rapport, que vous ne vous fiez pas à ma parole ; » mais apprenez que les *Mantchéous* ne ſont point des tigres » altérés de ſang, & qu'ils épargnent ceux qui le méritent. » Si Ho-ming a uſé de ſévérité à Yong-ping, vous ſavez que » vous vouliez reprendre Loan-tcheou, & que les Chinois » qui s'étoient donnés à nous, avoient des intelligences avec » votre général ; leur trahiſon étoit digne de mort. Si j'avois » la réputation d'être cruel & injuſte, Tchaharhan & ſon » frère Ngachan, Oloute, de *Naïmankalka* & Tchinkishan, » des cinq départemens, tous princes dont les états ſont con» ſidérables, ſe ſeroient-ils ſoumis à moi ? Les princes *Mongous*,

» celui de *Kortchin*, Touchtouhan même, sont venus sur ma » seule parole me joindre avec leurs troupes. Vous n'ignorez » pas non plus les distinctions que j'ai accordées à Tapoulan, » & aux autres princes *Mongous*, à Ma-teng-yun & à différens » officiers Chinois qui se sont mis à mon service. J'entre dans » ce détail, parce que les plus braves gens, les plus courageux » & les plus sages du pays à l'est de Chan-haï-koan, sont ren- » fermés dans votre ville, & que le Tien qui me protège, veut » m'aider de leur secours, pour travailler de concert à la paix: » je m'y engage dès ce moment, à la face du ciel & de la » terre. Après un serment aussi solemnel, voudrois-je devenir » parjure, moi qui ne viens que pour rendre aux peuples vexés » la tranquillité qu'ils ont perdue »?

Le dix de la dixième lune, Ouang-chi-long déserta pour se donner aux *Mantchéous*. Il fit une peinture si touchante de l'état où la place étoit réduite, que Taï-tsong dépêcha Tchang-sin, un des officiers généraux qu'il avoit fait prisonniers vers Tsou-ta-cheou, pour l'exhorter à ne pas se perdre avec tant de braves gens. Cet officier parvint à l'ébranler.

Le vingt-cinq de cette lune, Tsou-ta-cheou demanda qu'on lui envoyât le lieutenant-général Ché-ting-chu, qui s'étoit donné aux *Mantchéous*. Dès le lendemain, il vint avec les Tartares Tahaïkourtchen, Lonché, Ninhoango, & se rendit sous un pavillon dressé près de la porte du midi; le gouverneur l'envoya recevoir par Tsou-ko-fa, un de ses fils, qui l'introduisit seul dans la ville: les princes Tartares restèrent hors des murs. Tsou-ta-cheou lui promit de se soumettre, & le congédia avec cette assurance; le lieutenant-général Ho-ko-kang, qu'il pressa de suivre son exemple, ayant refusé, il le fit mourir. Après cette démarche, qui le mit dans le cas de ne pouvoir

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1631. *Hoaï-tsong.*

plus reculer, il fit savoir sa résolution à Taï-tsong, & ce prince envoya Longché, de la famille des *ceintures rouges* (1), pour le conduire avec honneur à la tente impériale; quoiqu'il arrivât fort tard, il fut aussi-tôt admis en la présence du monarque, avec lequel il concerta dès ce moment les moyens de le rendre maître de Kin-tchéou : l'épouse du grand général étoit dans cette ville, & il ne vouloit pas la laisser entre les mains des Chinois. Il convint donc de faire tirer sans relâche le canon de Ta-ling-ho, comme un signal qu'il abandonnoit cette place, afin d'engager la garnison de Kin-tchéou à venir au-devant de lui; qu'alors les Tartares la tourneroient pour l'empêcher de rentrer, & que lui se refugieroit dans la ville comme quelqu'un qui se sauve. Tout réussit comme il l'avoit arrangé: s'étant mis en route à pied, avec vingt-six personnes seulement, en équipage de gens qui prennent la fuite, la garnison de Kin-tchéou sortit au bruit du canon de Ta-ling-ho : les *Mantchéous* les coupèrent, & firent main-basse sur eux, tandis que Tsou-ta-cheou & les vingt-six personnes de sa suite,

(1) Taï-tsou, son père, distingua les princes de sa famille par des *ceintures*; il en prit une de *couleur jaune* pour lui, & voulut qu'elle fût la marque distinctive de ses successeurs à l'empire qu'il se proposoit de conquérir. Les *ceintures rouges* furent affectées aux autres princes de son sang, auxquels il donna le nom de *Kioro* de celui d'un village de Tartarie, qui fut le berceau de leur famille. Elle étoit alors divisée en deux branches; la première, qui est celle de Taï-tsou, composée de six frères, s'établit en un endroit appellé en Mantchéou *Ningouta* ou *les six chefs* : la seconde resta à Kioro. Dans la suite & après les premiers succès de Taï-tsou contre les Chinois, toute sa famille joignit ses forces aux siennes, & ils vainquirent si facilement, que la conquête de l'empire leur parut dès lors assurée. Suivant la note pag. 433 de ce volume, il paroîtroit quelque différence entre le sentiment du P. *Amiot* & celui du P. *de Mailla* sur l'origine des *Mantchéous*, à moins que la ville de *Otoloti* ne soit le village de *Kioro*, qu'on entoura de murailles, & qui fut le premier siége de l'empire de Taï-tsou. *Editeur.*

entrèrent en fuyards dans Kin-tchéou. Les deux jours suivans il fit faire de continuelles décharges de canon, pour avertir les Tartares d'approcher, & il les introduisit dans la ville sans la moindre opposition.

Au commencement de la onzième lune Taï-tsong partit pour retourner à Chin-yang; lorsque ce monarque se présenta au passage de la rivière Pou-ho, tous les mandarins prisonniers parurent devant lui la tête rasée à la manière des Tartares, & le saluèrent comme ses sujets, excepté Tchang-tchun, qui ne voulut jamais fléchir le genou, ni souffrir qu'on lui coupât les cheveux. Le monarque qui l'avoit toujours bien traité, parut surpris de son obstination; cependant il ne voulut pas le faire mourir, & se contenta de le condamner à passer le reste de ses jours dans le *Miao* ou temple de *San-koan*, avec le bonze Pé.

Quoique la guerre que les *Mantchéous* faisoient à la Chine, leur frayât le chemin pour s'en rendre un jour les maîtres, l'empire avoit alors beaucoup plus à craindre de la part des Chinois mêmes. Tandis que ces Tartares faisoient le siége de Ta-ling-ho, le vice-roi Sun-yuen-hoa envoya à son secours deux divisions, l'une par terre, & l'autre par mer, sous la conduite de Kong-yeou-té & de Li-kieou-tching. En arrivant à Ou-kiao, ces troupes qui n'avoient point reçu leur solde depuis long-temps la demandèrent à leurs officiers, & vouloient retourner à Teng-tchéou. Le vice-roi en avoit remis l'argent à Li-kieou-tching, qui s'en étoit servi, & la caisse militaire se trouvoit vuide: cet officier voyant les soldats prêts à se mutiner, avoua ingénuement son déficit à Kong-yeou-té, & l'engagea à profiter de la disposition de leurs troupes pour se rendre maîtres de Teng-tchéou: il n'eut point de peine à entraîner son collègue;

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1631. *Hoai-tsong.*

ils allèrent piller Ling-hien, & marchèrent ensuite à Lin-y, à Chang-ho & à Tong-tsi, où ils firent main-basse sur tous ceux qui refusèrent de se joindre à eux : poussant plus avant dans le Chan-tong, ils saccagèrent Té-ping, Tsing-tching & Sin-tching. Yu-ta-ching, vice-roi de la province, ayant voulu s'opposer à leur brigandage, ils le battirent, & prirent ensuite la route de Teng-tchéou.

1632. Le second de la première lune de l'an 1632, cinquième de *Tsong-tching*, ils s'approchèrent de cette ville. Sun-yuen-hoa essaya par la douceur de les faire rentrer dans le devoir; mais n'ayant pu rien obtenir, il envoya contre eux Tchang-ko-ta, qui fut si complettement battu, qu'il se sauva presque seul dans la ville; la moitié de ses gens resta sur le champ de bataille, & l'autre passa du côté des rebelles. Le vice-roi consterné de cette perte, tenta encore de les ramener à l'obéissance; cette fois-ci ils parurent plus disposés à l'écouter : un grand nombre d'entre eux feignant d'abandonner leur parti, vinrent se présenter aux portes de la ville, où ils furent reçus contre l'avis de la plupart des officiers de la garnison; le peuple même en murmura, mais le vice-roi n'y eut aucun égard, & ne tarda pas à s'en repentir.

Lorsque les rebelles se virent en assez grand nombre dans la ville, Keng-tchong-ming & Tchin-kouang-fou, deux de leurs officiers qui étoient entrés avec eux, mirent le feu en plusieurs endroits; & dans le trouble que cet incendie causa, ils se saisirent de la porte orientale par où ils introduisirent ceux du dehors. Tchang-ko-ta, qui voulut s'y opposer, fut tué, ses gens battus, & la ville prise. Les rebelles y firent peu de séjour; après y avoir laissé une nombreuse garnison, ils allèrent s'emparer de Hoang-hien & de Ping-tou-tchéou, dont ils

ils firent mourir les mandarins. Maîtres de tout le département de Teng-tchéou, Kong-yeou-té les conduisit à Laï-tchéou-fou; Su-tsong-tchi, trésorier-général de la province, qui se trouvoit dans la place, résolut de la défendre si les rebelles l'attaquoient. Cependant, par la raison que les malheureux ont toujours tort, Yu-ta-ching, viceroi du Chan-tong, & Sun-yuen-hoa, vice-roi de Teng-tchéou, furent destitués & mis en prison : on leur fit leur procès, & ils furent condamnés à perdre la tête. Su-kouang-ki, ministre d'état, homme d'une grande probité, entreprit de leur rendre justice; mais la mort, qui l'enleva, ne lui en laissa pas le temps. Il en fit cependant assez pour leur sauver la vie. Le trésorier-général Su-tsong-tchi fut nommé viceroi à la place de Yu-ta-ching & Sié-lien, à celle de Sun-yuen-hoa.

Le nouveau vice-roi du Chan-tong ayant entrepris de défendre Laï-tchéou, Hiong-ming, président du tribunal de la guerre, lui fit savoir qu'il travailloit à obtenir une amnistie pour les rebelles; mais ce viceroi prétendit qu'elle ne serviroit qu'à les rendre plus audacieux.

A la deuxième lune, les rebelles investirent la ville & la battirent d'abord assez vivement avec quelques pièces de canon: Su-tsong-tchi, qui en avoit plusieurs de dix livres de balle, répondit à leur feu d'une manière qui rallentit bientôt leur ardeur; ils ne laissèrent cependant pas de continuer de faire jouer leurs batteries, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais leurs pièces étant petites & mal servies, elles ne firent pas grande brèche. Le brave Su-tsong-tchi fut tué d'un coup de canon; cette perte faillit à causer celle de la place.

Au commencement de la cinquième lune, Ku-y-yang, un des mandarins de la ville, se rendit au camp des rebelles pour

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1632. *Hoaï-tsong.*

négocier ; ils promirent de rentrer sous l'obéissance, pourvu que l'empereur leur pardonnât. Le mandarin écrivit aux ministres, & Yu-lieï, l'un deux, ayant obtenu une amnistie, fut chargé de la porter lui-même. Aussi-tôt qu'il leur eût signifié le sujet de sa mission, ils invitèrent les mandarins de la ville à venir dans leur camp, pour aller avec eux recevoir les ordres de l'empereur : la plupart de ces officiers, & sur-tout le lieutenant-général Yang-yu-fan, dirent que les rebelles leur tendoient un piège, afin de se saisir de leurs personnes. Le vice-roi, loin d'écouter un avis aussi prudent, sortit accompagné de Tchu-ouan-nien, gouverneur de Laï-tchéou & de plusieurs autres ; & comme il pressoit Yang-yu-fan de le suivre, ce lieutenant-général lui répondit que les mandarins savoient tuer des rebelles, & non pas négocier avec eux. Le vice-roi & sa suite étant entrés dans leur camp, Kong-yeou-té & les autres chefs, pénétrés en apparence d'un sincère repentir, l'assurèrent qu'ils mettroient les armes bas aussi-tôt que le lieutenant-général & ses officiers seroient arrivés ; mais quelques promesses qu'on lui fît on ne put l'y déterminer. Alors les rebelles convaincus qu'on l'en solliciteroit envain, se saisirent du vice-roi & l'envoyèrent avec Yu-lieï, à Teng-tchéou, où ils les retinrent prisonniers. Ils proposèrent à Tchu-ouan-nien de prendre parti avec eux ; & sur son refus, qu'il accompagna de paroles piquantes, ils le firent mourir : le vice-roi subit le même sort. La cour impériale outrée de l'audace des rebelles, résolut de les exterminer ; elle leva une puissante armée, composée de l'élite de ses troupes, dont le rendez-vous étoit auprès de la rivière Cha-ho. Kong-yeou-té, enflé par ses premiers succès, laissa une partie de son monde devant Laï-tchéou, & marcha à la rencontre des impériaux, qui le battirent & le pour-

ſuivirent juſqu'à ſes retranchemens : il en ſortit vers minuit pour s'enfuir à Hoang-hien. Le lendemain matin les troupes impériales ſe mirent à ſa piſte, & le forcèrent dans cette retraite : treize mille de ſes gens périrent dans cette action ; les autres cherchant à gagner avec précipitation Teng-tchéou, ſe noyèrent dans la mer au nombre de plus de vingt mille ; & ceux qui purent arriver juſqu'à Teng-tchéou, où étoit Li-kieou-tching, y portèrent la conſternation. Cependant, ce rebelle ayant pointé une batterie de canons qui portoient juſqu'à ſix & ſept *ly*, il obligea, par la vivacité de ſon feu, les impériaux à reculer de trente *ly*. Après ce petit ſuccès, il eut la témérité d'attaquer l'armée impériale ; mais il fut ſi complettement battu, que la plus grande partie de ſon monde reſta ſur le carreau, & il rentra preſque ſeul dans la ville.

Kong-yeou-té perdant alors toute eſpérance, propoſa de ſe ſoumettre aux conditions qu'on lui avoit offertes à Laï-tchéou; mais les généraux de l'empereur ne daignèrent pas même l'écouter. Le rebelle ſe voyant ſans reſſource, chercha à ſe mettre en sûreté en mer. Il ſortit le premier avec ſon avant-garde, & gagna aſſez heureuſement les barques qu'il avoit en rade. L'armée impériale tomba ſur ſon arrière-garde, qui ſe fit hacher en pièces. Mao-tching-lo, & Li-kieou-tching qui la commandoient, furent faits priſonniers & conduits à Pé-king, où, l'année ſuivante, ils ſubirent la peine que méritoit leur révolte.

L'empereur des *Mantchéous* qui étoit reſté fort tranquille à Chin-yang juſqu'à la dixième lune de cette année, recommença ſes ſollicitations pour la paix. Il écrivit à l'empereur la lettre ſuivante, qu'il lui fit porter à Ning-yuen par le bonze Sou-lama : « Lorſque notre petite nation prit les armes contre

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1632. Hoai-tsong.

» vous, elle savoit bien qu'elle n'avoit pas assez de force pour » lutter avec une puissance telle que la vôtre. Notre but n'a » jamais été de tenter de nous rendre maîtres de votre em- » pire ; mais le désespoir de nous voir opprimer, nous a mis » les armes à la main. Si la mésintelligence continue de ré- » gner entre nous, elle ne peut que nous être funeste à l'un » & à l'autre : ainsi nous devons mutuellement rechercher la » paix, qui procureroit de grands avantages à vos peuples & » aux miens.

» En allant châtier le *Mongou* Tcha-han-han, je passai à la » quatrième lune sur les terres de Suen-hoa-fou, où trouvant » quelques-uns de vos officiers, je fis tuer un cheval blanc » & un boeuf noir, & à la face du ciel & de la terre, je leur » confirmai par serment le desir sincère que j'avois d'établir » entre nous une paix durable. A la vérité, ces officiers » n'étoient pas fort distingués ; mais je ne fais nulle différence » entre un officier supérieur ou subalterne, quand il s'agit d'un » pareil serment, puisque leur autorité vient de la même source. » Toutes mes actions tendent à la paix, & je n'ai en vue que » de la voir solidement établie entre nous. J'offris alors de » livrer à vos mandarins ceux de mes gens dont vous aviez sujet » de vous plaindre, & de restituer tous les bestiaux & les » autres choses qu'on vous avoit enlevés : si je n'avois pas de- » siré sincèrement la paix, aurois-je proposé de remettre entre » vos mains mes sujets, pour que vous les fissiez mourir ? » Lorsque les inférieurs ont le cœur droit, & que cette droi- » ture se communique au supérieur, le gouvernement ne peut » manquer d'être excellent ; mais il éprouve indubitablement » du trouble, lorsque cette droiture n'est pas réciproque. Je » passe sous silence mes griefs contre votre cour, afin de vous

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1632. *Hoaï-tsong.*

» prouver combien je desire de voir cesser des hostilités qui ne » tendent qu'à notre destruction. Si vous êtes dans les mêmes » sentimens, j'attends que vous me le fassiez savoir, afin de » rendre à vos peuples & aux miens, une tranquillité que » nous leur devons puisque nous en sommes les pères, & que » nous remplissons auprès d'eux la place du Tien ».

La cour impériale n'eut pas plus d'égard à cette lettre qu'aux précédentes; ce mépris piqua Taï-tsong, mais il en fut consolé par les offres que lui fit le rebelle Kong-yeou-té, de se ranger sous ses drapeaux. Le monarque envoya Tsirhalan, Hotsiké & Toutou, trois princes *Peïlé*, ou chefs de hordes, le recevoir à la tête de deux à trois mille hommes; ce rebelle amenoit plusieurs centaines de barques qui portoient plus de cent mille hommes ou femmes, avec des armes, des meubles & des ustensiles. Les trois princes Tartares se trouvèrent à leur débarquement à Tchin-kiang; & après avoir fait décharger leur bagage, ils laissèrent tout ce qu'on ne pouvoit commodément transporter à la garde d'un détachement de *Mantchéous*, & conduisirent cette multitude à Chin-yang. Taï-tsong donna de l'emploi à Kong-yeou-té & à tous ses officiers; il leur laissa le commandement des troupes qu'ils avoient amenées, & pourvut à la subsistance du peuple qui les avoit suivis. 1633.

A la onzième lune, ce monarque fit publier l'ordre suivant, adressé à tous les généraux, officiers, & aux étrangers qui s'étoient donnés à lui : « Aucune pensée de repentir ne doit » entrer dans votre cœur; avec la protection du Tien, j'espère » venir à bout de nous procurer un grand empire; ainsi, il » n'y a point d'honneurs & de richesses que vous ne puissiez » vous promettre, si vous me servez fidélement ».

Au commencement de l'an 1634, il s'exprima ainsi dans un 1634.

de ses édits : « De toutes les familles protégées par le Tien, » aucune ne s'est tenue à la langue & aux coutumes de son » pays. Les *Mongous* ont emprunté des *Lama* les élémens de » leur écriture. Mes mandarins & moi nous nous servons » depuis long-temps des caractères des Chinois ; je veux qu'à » l'avenir on se conforme aussi à leurs usages : quoique je ne » me sois pas encore procuré un empire d'une grande étendue, » je suis indépendant, & je puis porter des loix sans que per- » sonne ait droit de m'en donner ». Il mit ensuite ses officiers sur le même pied que les mandarins d'armes de la Chine, & réduisit leurs grades à cinq, distinguées par les noms de *Amba-tchaïn*, de *Méren-tchaïn*, de *Tchalan-tchaïn*, de *Nirou-tchaïn*, & de *Fonté-poko* ; ceux des Chinois étoient, *Tsong-ping*, *Fou-tsiang*, *Yeou-ki* & *Cheou-peï* (1). Il choisit les deux villes de Chin-yang & de Ynden, pour y tenir sa cour ; la première, sous le nom de *Ching-king* ; & la seconde, sous celui de *Hing-king*.

A cette époque, Chang-ko-hi, *Fou-tsiang* de Kouang-lu-tao, isle de la mer sur les côtes du Fou-kien, se révolta, & s'empara de deux autres isles dont il fit prisonnier les deux *Fou-tsiang*, qui y commandoient pour l'empereur ; il les conduisit à Chin-yang, au prince Tartare, qui, pour l'en récompenser, le nomma *Tsong-ping*, avec le double des appointemens qu'il avoit avant que de passer à son service.

A la cinquième lune, l'empereur ouvrit des examens la manière des Chinois ; & parmi ceux qui les subirent, seize furent faits bacheliers du premier ordre ; trente-un du second,

(1) Ces noms Chinois de grades militaires, répondent aux noms *Mantchéous*, rapportés avant. Le *Tsong-ping* est le lieutenant-général ; les *Fou-tsiang* sont les majors-généraux, &c. *Editeur.*

& cent quatre-vingt-un du troisième ; il fonda des écoles pour les langues, *Mantchéou*, *Mongou* & *Chinoise*, & assigna des récompenses à ceux qui se distingueroient dans l'étude de ces trois langues.

A la même lune, ce prince, à la tête de son armée, prit la route de l'ouest ; & sortant par Yu-lin, il passa la rivière de Leao ; le premier de la sixième lune, il vint camper à Kourbang-tourha, où les princes *Mongous* le joignirent avec leurs troupes : ce fut de ce camp qu'il ordonna à Hochan, commandant de bannière, de traverser le pays de Payen-tchourghe, & d'entrer en Chine par Long-men-kéou. Le prince Hoché-tékeleï eut ordre d'y pénétrer par la gorge de Tou-ché-kéou, & de pousser jusqu'à Kiu-yong ; & le prince Taï-chen, par Téchin-pao, en passant à l'ouest de Tai-tong, pour se trouver à Sou-tchéou, du Chen-si où étoit le rendez-vous général.

A la septième lune, le monarque Tartare s'étant approché de Suen-hoa-fou, écrivit au gouverneur & aux officiers de la place, pour les engager à se soumettre ; indépendamment de cette lettre, il en adressa encore une autre aux soldats & au peuple, dans laquelle il leur disoit : » Si j'ai déclaré la guerre » à votre maître, c'est pour me tirer de l'oppression de ses » mandarins. Je l'en ai souvent averti, & il n'a jamais daigné « me répondre. Il sait que je le traite en ennemi depuis plu- « sieurs années, & il ne s'informe pas de la raison qui m'y » force : vous êtes sujets d'un grand royaume, mais plus il est » vaste, plus le gouvernement devroit s'appliquer à lui pro- » curer les douceurs de la paix. Si vous voyez aujourd'hui les » enfans séparés de leurs pères, le mari de sa femme, vos » maisons détruites, vos richesses enlevées, ce n'est point à » moi que vous devez vous en prendre, mais à l'orgueil de

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1634. *Hoaï-tsong.*

» votre souverain & de ses grands. Ce n'est point moi qui tue » vos gens ou qui les blesse; c'est votre empereur, ce sont vos » mandarins qui les sacrifient : je ne répands qu'à regret un » sang dont ils seroient moins prodigues, s'ils comptoient » pour quelque chose le peuple & le soldat ».

Le neuf de la septième lune, ce prince vint camper au sud-est de Suen-hoa-fou : il enleva les bestiaux & ravagea la campagne, dont il détruisit les habitations & les récoltes. Le onze, il s'approcha de Pao-ngan & de Sin-tching.

Du côté de l'ouest, un corps de Tartares força Té-chin-pao & fit main basse sur tout ce qu'il y trouva; il prit ensuite la route de Hoaï-gin, dans le dessein de s'en emparer. Le second de la huitième lune, tous les princes *Mantchéous* dirigèrent leur marche vers Taï-tchéou du Chan-si, & s'approchèrent de Sou-tchéou; de-là, se portant à la montagne Ou-taï, ils attaquèrent Ko-hien, Ouang-tun-pao, Pan-tchin-pao & Yuen-ping-y, qu'ils auroient traités comme Té-chin-pao, si les habitans n'avoient abandonné ces postes.

Le treize de cette même lune, les *Mantchéous* & les *Mongous* partirent de Yng-tchéou, & s'approchèrent de Taï-tchéou. Leur prince s'avança lui-même à la découverte, & appercevant une armée de Chinois campée au sud de la place, il écrivit au général pour l'engager à ne pas lui disputer le terrein ; sa lettre ne produisit aucun effet : il l'attaqua dans son camp qu'il força, & il le battit. Ensuite il se porta à Ling-kieou-hien, qui fut enlevé, & le gouverneur tué.

Le vingt-quatre de la huitième lune, les Tartares interceptèrent un ordre de l'empereur de la Chine, adressé aux peuples des frontières, & aux Chinois & *Mongous* qui avoient passé au service des *Mantchéous* ; cet ordre étoit conçu en ces termes :

mes : « Les *Mantchéous*, autrefois soumis à notre empire, main-
» tenant rebelles & traîtres à leur prince légitime, sont venus
» sur les limites de mes états, & je crains qu'ils n'y causent
» de grands ravages ; le Chang-tien sans doute ne le permettra
» pas. J'ai donné des ordres d'assembler des troupes pour les
» châtier. Je sais que plusieurs Chinois ont été contraints de
» se donner à eux : s'ils reviennent à l'obéissance qu'ils me
» doivent, je leur promets de les recevoir comme j'ai fait à
» l'égard de Hé-yun-long, & de traiter les *Mongous* de la même
» manière que j'en ai agi envers San-ké ; mais s'ils ne profitent
» pas de cette amnistie, ils doivent s'attendre à être enve-
» loppés dans le carnage que je ferai de mes ennemis, ou à
» être punis suivant la rigueur des loix s'ils sont faits pri-
sonniers ».

L'empereur des *Mantchéous* répondit à cette espèce de manifeste, en rappellant les griefs de sa nation contre la Chine, & en se plaignant sur-tout de l'orgueil & de la tyrannie des mandarins : cependant il fit encore des propositions de paix, mais il demanda qu'elle fût négociée par des gens, sur la droiture desquels on pût compter, ne se fiant pas beaucoup aux ministres, ni à la plupart des grands de la cour, qu'il traitoit de courtisans gagés pour tromper leur souverain.

Le vingt-sept de la huitième lune, il y eut une action fort vive entre les *Mantchéous* & les Chinois, commandés par Lou-teng-yun ; cet officier général écrivit au *Tsong-ping* de Yang-ho, qu'il s'étoit battu contre ces Tartares, dont il avoit fait une terrible boucherie, & que le nombre de leurs morts étoit si grand, qu'il s'étoit contenté d'un de leurs étendards pour marque de sa victoire. Taï-tsong, entre les mains de qui cette lettre tomba, outré de son impudence, lui donna un démenti

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1634. Hoaï-tsong.

formel, & écrivit de son côté au *Tsong-ping* : « Je suis encore » sur vos frontières, il ne tiendra qu'à vous d'expérimenter » la bravoure de mes troupes. Rassemblez les vôtres ; choi- » sissez dix mille des plus braves, auxquels je n'opposerai que » mille des miens ; cependant, si vous craignez de trop hazar- » der, n'en prenez que mille ; j'enverrai contre eux cent de » mes Tartares, & vous jugerez de la foi qu'on doit ajouter » prétendues victoires remportées sur nous : vos généraux » en imposent à leur souverain ; & les peuples sont victimes » de leur fourberie. Malgré mes succès, j'offre encore la paix, » & je ne rougis pas de la demander : pourquoi, vous manda- » rins, qui êtes témoins de la désolation des peuples, n'en » avertissez-vous point votre maître ? Cette tiédeur pour ses » intérêts, hâte à coup sûr la ruine de sa dynastie, & vous » le perdez lui-même, en lui cachant les maux que souffrent » ses sujets ; ils ne peuvent lui être attachés, tandis qu'ils » le voyent si peu attentif à leur rendre la tranquillité que » les horreurs de la guerre leur ôtent nécessairement. C'est » dans des circonstances aussi critiques, que vous devriez vous » montrer jaloux de votre devoir, & représenter avec fermeté » à votre souverain, le danger où il est, au lieu de garder un » silence criminel, dont vous vous repentirez quand il n'en » sera plus temps ».

Le trois de la huitième lune intercalaire, les Tartares vinrent camper à l'est de Sun-hoa-fou. Le sept, ils partirent de Chang-fang-pao, & pénétrant plus avant sur les terres de l'empire, ils attaquèrent & prirent plus de cent postes différens, tant villes du second & du troisième ordre, que bourgs, villages & forteresses : après en avoir enlevé l'or, l'argent & les bestiaux, ils mirent le feu aux habitations & détruisirent les ré-

coltes, de manière que tout ce pays ne parut plus qu'un vaste désert; à la suite de cette expédition à laquelle les Chinois n'osèrent s'opposer, les Tartares suspendirent leurs hostilités, dans l'espérance que la cour impériale témoigneroit quelque desir de la paix.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. *MING.* 1634. *Hoaï-tsong.*

Après avoir inutilement attendu jusqu'à l'an 1635, huitième de *Tsong-tching*, Taï-tsong qui n'avoit pris le titre de *Hoang-ti* que pour intimider la cour de Pé-king, vivement sollicité par les princes *Mantchéous* & *Mongous*, & par les Chinois mêmes qui avoient passé à son service, consentit à prendre le titre d'empereur de la Chine, à condition qu'ils engageroient le roi de *Corée* à le reconnoître pour son suzerain. Les Tartares écrivirent deux lettres à ce monarque. La souscription de celle des *Mantchéous* portoit: « *Les huit princes de la famille royale des Mantchéous, & les dix-sept grands des bannières au roi de Corée.* » En nous conformant aux volontés du Tien, nous avons » résolu de reconnoître empereur de la Chine, notre souve- » rain, que nous avions déjà pressé l'année dernière d'accep- » ter ce titre. Cette année, les princes *Mongous* se sont rendus » à *Ching-king* pour joindre leurs instances aux nôtres. Les » anciens disent que l'empire appartient à un seul homme, » & que le plus vertueux doit occuper le trône. Hong-vou, » fondateur des *MING*, le soumit à son obéissance; avant lui » les *KIN* étoient les maîtres d'une partie; & après eux, les » *YUEN* le possédèrent en entier. Le prince qui nous gouverne » a la sagesse en partage: brave, généreux, c'est un héros » qui surpasse les autres princes, par son attention à récom- » penser les services; ses voisins sont venus comme à l'envi, » se soumettre à ses loix; de sorte que ses états s'étendent à » l'est & au nord jusqu'à la mer; & à l'ouest, jusqu'au *Tan-*

1635.

De l'Ère Chrétienne. Ming. 1635. Hoaï-tsong.

» gou ; pouvons-nous lui refuser un titre dont il est si digne? »

La lettre des *Mongous* commençoit ainsi : « *Les quarante-neuf* » *princes Mongous au roi de Corée.* — Pendant plus de deux cens » ans nous avons joui des bienfaits des Ming, & c'est malgré » nous, que nous nous sommes vus forcés de nous déclarer » contre eux. Les vexations de leurs mandarins à notre égard, » ont été si criantes & si souvent répétées, qu'il ne nous est plus » resté d'autre parti que de recourir aux armes, & de nous » joindre aux *Mantchéous*, pour nous tirer de l'oppression. La » foiblesse des troupes Chinoises, la mauvaise foi de leurs » mandarins, tout nous prouve que le nombre d'années de » règne que le Tien a accordé à leur dynastie, est sur le point » de finir. Nous avons reconnu dans le prince des *Mantchéous*, » une sagesse, une douceur, qui ne se démentent jamais ; il » est prudent & consommé dans les affaires ; la bravoure de » ses soldats l'a toujours rendu victorieux ; tout plie devant » lui, & les peuples charmés de ses vertus, vont au-devant » de son joug ; n'est-ce pas une preuve que le Tien l'a choisi » pour être notre maître? Nous nous sommes donnés à lui, » résolus d'employer nos forces, & de verser notre sang à son » service. Il y a même deux ans que nous avions déterminé » entre nous de le presser de prendre le titre d'empereur. Le » prince Konkor, & seize autres princes de seize royaumes » différens, se rendirent à la cour de *Ching-king* pour l'en- » gager à ne plus différer, & lui offrir les carquois & les flè- » ches de quatre cens mille *Mongous* prêts à le soutenir : il ne » voulut pas alors céder à nos vœux. Son refus nous a mis » dans le cas de renouveller cette année nos instances, mais » il veut auparavant savoir votre sentiment, & nous vous en » donnons avis, afin que de votre côté vous envoyiez un

» prince de votre famille royale, à moins que vous n'aimiez » mieux venir en personne approuver notre choix ». Le roi de *Corée* sachant le sujet de ces lettres, refusa de les recevoir, & les rendit à ceux qui les avoient apportées, sans vouloir même les ouvrir.

Le cinq de la troisième lune, tous les princes & grands, *Mantchéous*, *Mongous* & *Chinois*, s'assemblèrent au palais : chaque nation avoit un placet écrit en sa langue, par lequel elle pressoit Taï-tsong de ne plus différer à se faire proclamer empereur de la Chine. Ce prince y consentit enfin, mais il voulut que cette cérémonie fût précédée par un sacrifice solemnel, dans lequel on immoleroit une grande victime. Il choisit pour le faire, le onze de cette lune. Ce jour-là, l'empereur Tartare suivi d'un nombreux cortége, sortit par la porte *Té-ching-men*, & se rendit à l'endroit préparé pour le sacrifice qu'il offrit au Tien; après quoi il prit le titre d'empereur, & donna le nom de *Ta-tsing* à sa dynastie, en changeant le nom de *Tien-tsong*, qu'il avoit donné aux années de son règne, en celui de *Tsong-té*; ce prince ordonna que l'année courante seroit comptée pour la première de *Tsong-té*. Ensuite il fit élever un *miao*, pour y faire les cérémonies à ses *ancêtres*, & leur donna à tous des titres d'honneur, en remontant au-dessus de la sixième génération. Le vingt-deux de cette même lune, il détermina le rang & les titres de quelques princes & grands, *Mantchéous*, *Mongous* & *Chinois*, qui étoient à son service; il déclara les *Mantchéous*, Taïchen, Tsirhalan, Merekentaï, Torkoen & Toto, princes du premier ordre; Hotsiké, du second; Toutou & Hapataï, du troisième; parmi les *Mongous*, il créa, Patari de *Kortchin*, Ounechen & Koulunghé, Fouketché, princes du premier ordre; Potasi, Suntouleng, Mansousili,

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1635. Hoaï-tsong.

Koentchu-Patourou, Panti & Konkor, du second : les Chinois, Kong-yeou-té, Keng-tchong-ming, & Chang-ho-hi, furent faits princes du premier ordre; tous les autres suivant leur rang, reçurent des marques de sa bienfaisance. Après ces cérémonies, les *Mantchéous*, le reste de cette année, & les suivantes, ne cessèrent de faire des courses en Chine, autour de Pé-king, dans le Chan-tong, & jusque dans le Kiang-nan, d'où ils retournèrent dans leur pays chargés de butin : mais ils ne devinrent maîtres de la Chine, que parce qu'ils y furent appellés par les Chinois mêmes, comme auxiliaires contre un puissant parti de rebelles qui s'y étoit élevé.

1636.

L'empire se trouvoit alors dans l'état le plus critique, par rapport aux troubles qui désoloient le Chen-si, le Ho-nan, le Hou-kouang, le Kiang-si & le Sfé-tchuen : les chefs de ces différentes révoltes n'avoient pas moins de trente à quarante mille hommes sur pied, & quelques-uns jusqu'à cent mille, dont la valeur & le courage ne le cédoient en rien aux troupes impériales. Tchang-hien-tchong & Li-tsé-tching, étoient les plus puissans & les plus à craindre : le premier, après avoir causé beaucoup de désordre dans le Chen-si, sa patrie, entra cette année dans le Ho-nan, d'où il passa dans le Hou-kouang. Après avoir fait d'inutiles efforts contre Hoang-tchéou & Ki-tchéou, il se fit battre à Hoang-kang par les troupes impériales, qui l'obligèrent de s'enfuir dans le Kiang-nan, où cependant il osa attaquer Y-tching-hien & même Yang-tchéou ; mais apprenant que les impériaux venoient à lui, il retourna dans le Hou-kouang. Li-tsé-tching, plus sage, & plus rusé, savoit mieux céder au temps ; comme il s'étoit vu plusieurs fois serré de près, il avoit feint de rentrer dans le devoir, & bientôt il avoit repris les armes.

Cette année il passa dans le Ssé-tchuen avec une nombreuse armée, qu'il divisa en trois corps ; après avoir saccagé plusieurs villes, il eut l'audace de se présenter devant la capitale : le vice-roi Ouang-oueï-tchang, effrayé de son approche, n'osa sortir pour le repousser. Ce mandarin fut cassé, & remplacé par Fou-tsong-long, qui poussa les rebelles l'épée dans les reins, & les contraignit l'année suivante de se refugier dans le Hou-kouang, où ils tentèrent de se joindre à Tchang-hien-tchong; mais celui-ci les refusa, dans la crainte qu'ils ne lui débauchassent ses propres gens. Li-tsé-tching se retira à Tchou-ki, & sur les avis qu'il reçut que Tchang-hien-tchong cherchoit à le faire périr, il abandonna secrétement ses gens, dont il se défioit ; & marchant jour & nuit, il gagna en diligence le Ssé-tchuen, où il passa sous les drapeaux de La-hoé-hoé, chef d'un autre parti de rebelles, qui lui donna quelques centaines de ses gens, avec lesquels il alla dans le Chen-si pour tâcher de rétablir ses affaires.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1637. *Hoaï-tsong.*

1638.

Dans ces entrefaites, Tchang-hien-tchong, après avoir battu les mandarins du Hou-kouang, devant Kou-tching-hien, proposa de mettre les armes bas, à condition qu'on lui permettroit & à ses partisans, de demeurer dans la ville de Siang-yang; le général Hiong-ouen-tsan n'ayant point voulu y consentir, ce rebelle alla se jetter sur Kou-tching, qu'il força, & dont il tua le gouverneur; il fit main basse sur tous les habitans, & renversa de fond en comble cette ville, qu'il fit rebâtir ensuite dans l'intention d'y établir sa cour.

1639.

Hiong-ouen-tsan essaya de le surprendre dans Kou-tching; mais sur les premiers avis, ce rebelle mit le feu aux quatre coins de la ville, & prit la route de l'ouest. Le lieutenant-général Tso-leang-yu le poursuivit jusqu'à Fang-hien, & le con-

traignit de s'enfoncer dans les montagnes de l'ouest, pour s'y mettre en sûreté. Cet officier emporté par son courage, & acharné à sa poursuite, s'engagea dans ces défilés; les rebelles l'y laissèrent pénétrer assez avant, ensuite ils se replièrent par des détours inconnus, & vinrent fondre sur lui : presque tout son monde resta sur le champ de bataille; lui-même n'échappa que couvert de blessures, & il eut beaucoup de peine à se tirer du mauvais pas où il s'étoit imprudemment engagé.

Cet échec le rendit plus circonspect contre Li-tsé-tching : ce dernier s'étoit refugié dans le Chen-si, sa patrie, avec quelques centaines de ses gens, pour tâcher de relever son parti; mais il y avoit été si mal reçu par les troupes impériales, qu'il s'étoit vu obligé d'en sortir & de passer dans le Hou-kouang, où il s'étoit mis à piller le département de Yuen-yang. Tso-leang-yu accouru pour arrêter son brigandage, le fit reculer jusque sur les frontières du Ho-nan : il y augmenta son armée de ceux que la misère de cette province nécessita de s'enrôler, & ce renfort empêcha Tso-leang-yu de le poursuivre plus loin. Li-tsé-tching devenu plus hardi, alla investir Yong-ning, qu'il fit escalader, & qu'il emporta d'emblée; il fit main basse sur les habitans : cette ville après avoir été livrée au pillage, devint la proie des flammes. Tchu-ho-king, prince de la famille impériale, périt par les ordres du rebelle, qui se rendit maître de quarante-huit postes importans, dont il fit passer au fil de l'épée les garnisons.

1640.

Tso-leang-yu ne se croyant pas en état de lui faire tête, laissa aux mandarins du Ho-nan le soin de s'opposer à ses entreprises, & tourna ses armes contre Tchang-hien-tchong : l'ayant rencontré à Ma-nao-chan de Taï-ping-hien, il lui tua dix à douze mille hommes; le reste fut tellement dissipé, que

l'armée

ce rebelle sortit du Hou-kouang avec environ mille hommes, & se retira dans le Ssé-tchuen ; après y avoir fait des recrues considérables, & causé beaucoup de désordre, il s'approcha des frontières du Chen-si : Tso-leang-yu reçut ordre de marcher contre lui.

Sur les premiers avis que le rebelle en eut, il prit la route de l'est, dans le dessein de rentrer dans le Hou-kouang, & de se rendre maître de Siang-yang. Il avoit envoyé dans cette ville grand nombre de ses gens travestis, qui devoient à son approche y causer du trouble, & lui en ouvrir les portes. A la deuxième lune, il fit mine d'attaquer Tang-yang, afin d'attirer l'armée impériale de ce côté-là, & il y réussit : il décampa aussi-tôt pour aller surprendre Siang-yang. Aux signaux dont il étoit convenu avec ses émissaires, ceux-ci prirent les armes ; & quand ils le virent près des murailles, ils forcèrent la garde & lui ouvrirent les portes. Les rebelles y entrèrent en foule, & s'en rendirent les maîtres. Tchang-hien-tchong fit mourir les deux princes de Siang-yang & de Koueï-yang ; celui de Fou-tsing auroit eu le même sort, s'il ne s'y étoit soustrait par la fuite. Après avoir livré au pillage cette ville, d'où il enleva cent quarante mille *taëls* & toutes les armes, il fit mettre le feu aux maisons. Plusieurs mille hommes de la garnison passèrent sous ses drapeaux.

A la suite de cette expédition il marcha à Tang-yang, dont il se rendit maître ; de-là, il se porta dans le Ho-nan, soumit Kouang-tchéou & Sin-yé-hien ; puis retournant à Siang-yang, il réduisit cette ville en cendres, & rentra de nouveau dans le Ho-nan, où il fut battu jusqu'à trois fois par Tso-leang-yu, qui le contraignit de se retirer dans les montagnes avec peu de monde.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.
MING.
1640.
Hoaï-tsong.

Li-tsé-tching recueillit une grande partie des fuyards de cette armée, qui joints à ceux que la misère avoit contraints de se donner à lui, formèrent une armée de plus de cinq cens mille hommes, tous propres à porter les armes : ce chef de rebelles se voyant si puissant, osa porter ses vues jusqu'au trône: il entreprit de subjuguer le Ho-nan, & s'empara de Honan-fou, où il fit prisonnier le prince de Fou avec Lu-oueï-ki, président du tribunal de la guerre, qu'il fit mourir. Cependant il traita le peuple avec douceur : après ce succès, il alla investir Kaï-fong-fou, capitale de la province.

1641.

Cette ville n'étoit pas aisée à prendre; Ouang-yen-leang, de la dynastie des *KIN*, y avoit ajouté une seconde enceinte de murailles d'une épaisseur & d'une hauteur extraordinaires, avec d'autres ouvrages, qui la rendoient une des plus fortes places de l'empire. Li-tsé-tching, persuadé que la terreur seule de son nom lui soumettroit cette capitale, la battit en brèche pendant sept jours, au bout desquels désespérant de la prendre, il leva le siége, & alla s'emparer de Koué-té-fou & des autres villes de sa dépendance; revenant ensuite à l'ouest, il se rendit maître de Chen-tchéou & se porta vers Nan-yang, où ayant appris que Tso-leang-yu venoit contre lui, il se retira dans les montagnes de Lou-chi-hien, & se maria à la fille d'un lettré, qui lui livra cette ville.

On étoit alors à la cinquième lune, & la cour impériale avoit sur pied quatre armées, commandées par les généraux Tso-leang-yu, Ho-gin-long, Yang-ouen-yo & Kao-min-heng. A cette époque, Fou-tsong-long, général du Chen-si, vint avec quarante mille hommes dans le Ho-nan, trouver Yang-ouen-yo, pour concerter avec lui les moyens de réduire Li-tsé-tching : ils marchèrent contre lui, & en donnèrent avis aux

généraux Ho-gin-long & Li-koué-ki, qui les joignirent avec leurs divisions. Li-tsé-tching n'attendit pas qu'ils vinssent le chercher ; il s'avança fièrement à leur rencontre & les attaqua : les troupes de Ho-gin-long refusèrent le combat ; celles de Li-koué-ki furent battues ; la division de Ho-gin-long, effrayée, prit la fuite, & entraîna celle de Yang-ouen-yo. Fou-tsong-long voyant tout perdu, ne voulut point se hasarder, il se retrancha derrière ses chariots. Li-tsé-tching redoubla d'efforts pour le forcer, mais désespérant d'en venir à bout, il le tint comme bloqué, dans l'espérance de le réduire par la famine.

Fou-tsong-long ne perdit point courage ; voyant ses vivres consommés, il fit tuer toutes les bêtes de charge ; & lorsque cette dernière ressource fut épuisée, il prit la résolution de passer sur le ventre aux rebelles, qui le serroient de plus en plus. Il donna brusquement sur un de leurs quartiers, qu'il fit plier, & déja il se faisoit jour à travers leurs bataillons, lorsque Li-tsé-tching envoya du renfort : les impériaux, accablés par la multitude, se firent hâcher pour la plupart, les autres se dissipèrent, & leur général fut fait prisonnier.

Après une si grande victoire, Li-tsé-tching conduisit son prisonnier auprès de Hang-tching, qu'il investit ; comme il le sollicitoit de se joindre à lui pour engager cette place à se rendre, ce général le regardant avec mépris, lui répondit fièrement : « N'espère jamais obtenir de moi que je trahisse mon » maître. Tu peux me faire mourir, mais tu ne peux pas m'o» bliger de te ressembler ». Le rebelle que ce reproche picqua au vif, lui fit couper le nez, les oreilles, & les autres membres. Ce grand homme souffrit un supplice aussi cruel avec une constance héroïque : il étoit originaire du *Yun-nan* ; la trente-neuvième année de *Ouan-li*, il avoit obtenu le doctorat ;

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1641. Hoai-tsong.

depuis il avoit toujours été employé, & étoit parvenu à être *Tsong-tou*, ou grand général du Chen-si, un des plus importans postes de l'empire. Après sa mort, Hang-tching se rendit aux rebelles, qui allèrent ensuite à Yé-hien, où ils firent mourir Lieou-koué-neng, commandant de la place : ils attaquèrent encore toutes les autres villes de cette province, qui se soumirent à eux sans la moindre résistance, excepté Nan-yang & Kaï-fong-fou, qui demeurèrent fidèles à leur prince.

A la deuxième lune, Li-tsé-tching recommença le siége de Kaï-fong-fou. Le vice-roi Kao-min-heng, & le lieutenant-général Tchin-yong-fou, qui étoient dans la place, se disposèrent de leur côté à une vigoureuse défense. Le prince de Tchéou qui y étoit aussi, ouvrit ses trésors, & fit publier qu'il promettoit cent *taëls* à quiconque tueroit un des chefs des rebelles ; & cinquante *taëls* à celui qui le blesseroit à mort. Cette promesse anima tellement les soldats, qu'à la première sortie ils en tuèrent un très-grand nombre. Tchin-yong-fou qui les commandoit, ayant reconnu Li-tsé-ching dans la mêlée, alla à lui l'arc bandé, & lui décocha une flèche qui le blessa dangéreusement au visage : cet accident obligea les rebelles de se retirer à Tchu-sien-tchin.

1642.

Au commencement de l'année suivante, Li-tsé-tching presque guéri de sa blessure, revint à Kaï-fong-fou, & mit tout en usage pour la réduire ; mais le vice-roi & Tchin-yong-fou, la défendirent avec tant de valeur & d'intelligence, que les rebelles ne purent gagner un pouce de terrein. L'activité des assiégeans & des assiégés ne se rallentit point pendant près de neuf mois que le siége dura. La cour n'ignoroit pas le danger où devoit être cette ville ; mais différens partis de rebelles s'étant élevés en même-tems, il ne lui étoit guère pos-

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1642. *Hoaï-tsong.*

ſible de s'occuper de l'état où elle ſe trouvoit : cependant Lieou-tçé-tſing, lieutenant-général du Chan-tong, eut ordre de marcher à ſon ſecours. Cet officier, malgré les recrues dont il augmenta les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, ſe trouva encore inférieur aux rebelles, & par conſéquent peu en état de ſe meſurer avec eux. Arrivé ſur les bords du Hoang-ho, & incertain du parti qu'il prendroit, il n'en jugea pas de meilleur que celui d'ouvrir la digue qui retient les eaux de ce fleuve, & d'inonder le camp des aſſiégeans : il ne fit point attention au danger que couroit la ville d'être ſubmergée. Kaï-fong (1) ſituée dans une plaine, au ſud du Hoang-ho, & plus bas que ce fleuve, n'en eſt éloignée que de dix *ly*. Pour la garantir des inondations, on a élevé deux grandes & fortes digues près l'une de l'autre : on n'eut pas plutôt fait brèche à ces deux levées, que les eaux, dont le cours eſt naturellement rapide, allèrent battre avec furie les murs de la ville, entrèrent par la porte du nord, & s'y élevèrent à la hauteur de vingt pieds : plus de deux cens mille perſonnes furent noyées : Kao-min-heng, Tchin-yong-fou & le prince de Tchéou, gagnèrent, ſur des radeaux, l'endroit le plus élevé des remparts ; mais le frère cadet de ce prince, périt. Les ennemis ne ſouffrirent pas autant, parce que leur camp plus exhauſſé, ſe trouva

(1) Cette ville, autrefois ſi floriſſante & la demeure des empereurs, éprouva les horreurs d'une famine plus grande que celle du ſiége de Jéruſalem : la livre de riz y valoit un marc d'argent ; celle de vieux cuirs moiſis coûtoit juſqu'à dix écus. On vendoit publiquement de la chair humaine, & on croyoit faire un acte de piété en jettant dans les rues les corps morts, pour ſervir de nourriture à ceux qu'un même ſort attendoit. L'imprudence du général Chinois qui venoit à ſon ſecours, fut encore plus funeſte à ce qu'il reſtoit d'habitans & de ſoldats dans cette malheureuſe ville, qui fut entiérement ſubmergée, & devint un grand lac, au milieu duquel ces infortunés trouvèrent leur tombeau. *Editeur.*

moins exposé à l'impétuosité des eaux : ils perdirent cependant plus de dix mille hommes, & une partie de leur bagage ; la confusion où cette inondation mit également les assiégeans & les assiégés, donna le temps au prince de Tchéou, à Kao-minheng, à Tchin-yong-fou, & à plusieurs autres, de se sauver sur des barques qu'on leur envoya du dehors. Kaï-fong abandonnée, tomba au pouvoir des rebelles, qui firent réparer les deux digues, & écouler les eaux.

A la dixième lune, il n'y avoit plus dans le Ho-nan que la seule ville de Nan-yang, qui ne leur fut pas soumise. Sun-fouting, commandant des troupes impériales, alla à son secours, & battit un parti de rebelles qui avoit prit les devans ; mais à l'arrivée du gros de leur armée, ce général n'osa paroître devant eux, & laissa prendre Nan-yang. Maître de cette place, Li-tsé-tching s'empara de Siang-yang dans le Hou-kouang, dont les habitans lui ouvrirent leurs portes : Té-ngan, Tchang-té, King-tchéou, & d'autres villes de ces quartiers, se soumirent également à ce rebelle.

1643. Au commencement de l'an 1643, il alla attaquer Tching tien, où se trouvoient un vice-roi, un lieutenant-général, & beaucoup de mandarins subalternes, avec une forte garnison : la ville se défendit, mais comme Li-tsé-tching, ne ménageoit point son monde, il livra tant d'assauts, qu'il l'emporta de force, & fit main-basse sur tous les habitans ; il n'épargna que Siao-han, gouverneur du peuple, qui étoit en si grande réputation, qu'on ne lui donnoit communément d'autre nom que celui de *Juge-gouverneur*. Li-tsé-tching en avoit conçu une si haute estime, qu'il défendit, sous peine de la vie, de le maltraiter : les *Ho-chang* s'empressèrent de lui offrir la protection de leurs idoles ; comme chacun d'eux le sollicitoit d'implorer

celle qu'il servoit, ce sage persuadé de l'absurdité de leur culte, les pria de ne point se donner tant de mouvemens pour lui, & leur témoigna qu'il n'avoit pas grande confiance en leur pouvoir.

A la première nouvelle du siége de Tching-tien, les généraux Fang-koué-ngan & Tso-leang-yu marchèrent au secours de cette ville; mais comme ils apprirent en chemin que les rebelles en étoient déja les maîtres, ils n'avancèrent pas plus loin. Fang-koué-ngan alla camper près de Han-keou, du Hou-kouang; & Tso-leang-yu, près de Vou-hou-hien, du Kiang-nan.

Tandis que Li-tsé-tching pénétroit par le nord dans la province du Hou-kouang, le rebelle Tchang-hien-tchong après avoir rempli de sang & de carnage les départemens de Po-tchéou, de Siu-tchéou & de Ngan-king du Kiang-nan, y entroit par l'est; il renversa de fond en comble Ki-tchéou, dont il fit passer les habitans au fil de l'épée; Hoang-tchéou eut presque le même sort. Ayant forcé Vou-tchang, où il trouva plus de résistance, il en fit jetter tous les habitans dans le Kiang, & il eut la barbarie de les aller voir lutter contre les flots & les horreurs de la mort: il fit massacrer impitoyablement les officiers & les soldats qui tombèrent entre ses mains.

Li-tsé-tching se mit peu en peine des progrès de Tchang-hien-tchong; il savoit qu'il en étoit craint, & qu'il le détruiroit quand il voudroit: se voyant maître du Ho-nan, d'une partie du Chen-si & du Hou-kouang, & à la tête d'une puissante armée devant laquelle les troupes de l'empereur n'osoient plus paroître, il quitta cette dernière province. Il divisa ses troupes en quatre corps, & confia le commandement du pre-

mier à Lao-hoé-hoé, pour couvrir King-tchéou & Tching-tien; Lo-yu-tſaï avec le ſecond, fut chargé de garder Siang-yang; le troiſième, ſous les ordres de Koli-yen, reſta à Hoang-tchéou; & lui, à la tête du quatrième, plus nombreux que les autres, alla prendre Kia-hien. Li-tching, gouverneur du peuple, inſpira tant de courage aux habitans, qu'ils firent une vigoureuſe réſiſtance; mais le rebelle animé par leur opiniâtreté, redoubla ſes attaques & les força : il les fit tous paſſer au fil de l'épée. Li-tching fait priſonnier, ayant été amené en ſa préſence, lui reprocha ſa cruauté à l'égard d'un peuple fidèle à ſon prince : ſon courage le fit eſtimer de Li-tſé-tching, qui tâcha de l'engager dans ſon parti. « Vous me preſſez en » vain, lui répondit ce brave officier; les traîtres à leur patrie » & à leur prince n'obtiendront jamais rien de moi : ſi je recou» vrois ma liberté, ce ſeroit pour les combattre & les pour» ſuivre par-tout où je les trouverois : je rougirois de leurs » bienfaits; je n'attends d'eux que la mort, & je ſuis impatient » d'aller les accuſer devant le trône du Chang-ti ». Li-tſé-tching piqué de ces reproches, le fit mourir.

Ce rebelle reçut alors la nouvelle de la mort de deux de ſes généraux, Koli-yen & Tſo-kin-ouang. Ils prirent querelle dans un feſtin qu'ils donnoient à leurs officiers, & s'échauffèrent au point, que Tſo-kin-ouang qui devoit être ſoumis à l'autre, mit le ſabre à la main & lui fendit la tête. Les amis de Koli-yen coururent aux armes, & tuèrent Tſo-kin-ouang; enſuite ils allèrent avec leurs troupes ſe donner à Ho-gin-long, général de l'armée impériale : celles de Tſo-kin-ouang reprirent la route du Chen-ſi, leur pays, dans la réſolution de ne plus ſervir. Ce contre-temps remplit Li-tſé-tching de ſoupçons, ſur-tout

ſur-tout contre Lo-yu-tſaï, autrefois chef de parti, qui s'étoit donné à Tchang-hien-tchong, & qui l'avoit abandonné depuis pour ſe ranger ſous ſes drapeaux.

Lo-yu-tſaï, originaire de Yen-ngan-fou, comme Li-tſé-tching, avoit l'eſprit vif & pénétrant; il étoit fertile en expédiens, & ſavoit ſe tirer d'un mauvais pas : cette habileté lui avoit fait donner le ſurnom de *Tſao-tſao* (1). Il avoit amené à Li-tſé-tching quarante mille hommes d'infanterie, & dix mille de cavalerie, tous gens de réſolution, avec leſquels il étoit reſté dans le Hou-kouang. Ces forces ſeules le mettoient en état de ſe rendre indépendant, & de nuire à l'ambition de Li-tſé-tching. Celui-ci pour le prévenir, envoya des gens l'aſſaſſiner dans ſa tente pendant la nuit : ſes ſatellites lui apportèrent ſa tête. Au bruit que cette cataſtrophe cauſa, les ſoldats de Lo-yu-tſaï coururent aux armes ſans ſavoir encore pour quel ſujet : les émiſſaires de Li-tſé-tching eurent le temps de ſe ſauver. Une partie des gens de Lo-yu-tſaï, en apprenant la mort de leur chef, alla ſe donner à Sun-fou-ting, général de l'empereur, & l'autre ſe diſperſa d'elle-même.

La joie qu'eut Li-tſé-tching de ſe voir délivré de Lo-yu-tſaï, lui rendit moins ſenſibles les pertes qu'il venoit d'eſſuyer, d'autant plus qu'il ſe voyoit encore à la tête d'une nombreuſe armée, avec laquelle il entra dans le Ho-nan. Ayant rencontré Sun-fou-ting auprès de Mong-tſin, il le maltraita ſi fort, que la perte des impériaux monta à plus de quarante mille hommes : le rebelle pourſuivit ceux qui échappèrent à cette déroute, & les atteignit à Tong-koan. Le général de l'empereur ſe jetta en déſeſpéré, le ſabre à la main, au milieu des eſca-

(1) Fameux miniſtre & général de Hien-ti, dernier empereur des *Han*.

drons ennemis, dont il fit un grand carnage; mais criblé de blessures, il tomba mort. Cette double victoire rendit Li-tsé-tching maître de Tong-koan, & lui donna entrée dans le Chen-si, qui devint le théâtre de la cruauté & de la bravoure de ses soldats. Plusieurs villes ayant osé lui résister, il les ruina de fond en comble & en massacra tous les habitans : les autres villes effrayées, lui ouvrirent leurs portes aussi-tôt qu'elles virent paroître ses étendards.

Sur la fin de la dixième lune ce rebelle s'approcha de Si-ngan qu'il somma de se rendre, & à laquelle il accorda trois jours pour délibérer. Cette ville, une des plus importantes de l'empire, avoit une forte garnison, commandée par un grand nombre d'officiers généraux. Le peuple épouvanté des horreurs qu'avoient éprouvé les autres villes, crioit qu'il falloit se soumettre; mais les officiers s'y opposèrent, & se firent forcer : il leur en coûta à tous la vie. Le peuple fut épargné; Li-tsé-ching permit le pillage pendant trois jours, avec défense sous peine de la vie de lui faire aucun mal. Il distribua à ses troupes le trésor de la province, & marcha ensuite contre les villes qui tenoient encore pour l'empereur. Elles se soumirent toutes sans résistance, à l'exception de Fong-siang, dont les habitans furent passés au fil de l'épée sans distinction; il en fit raser les murailles, & donna les maisons aux habitans de la campagne. De retour à Si-ngan, il envoya à Yu-lin quelques-uns de ses officiers, avec de l'or, pour tâcher d'en corrompre les mandarins : ces fidèles serviteurs renvoyèrent honteusement ses émissaires. Le rebelle, furieux de l'affront, s'avança avec toute son armée pour les forcer; mais ils se défendirent avec tant de bravoure & lui tuèrent tant de monde, qu'il fut obligé de se retirer, & de remettre à un autre temps de les assiéger

dans les formes. Il ne fut pas plus heureux à Ning-hia qu'à Yu-lin; il y perdit plus de dix mille hommes, & retourna à Si-ngan, d'où il envoya de nouvelles troupes avec du canon, recommencer le siége de Yu-lin.

Les mandarins qui s'y étoient défendus contre ses premiers efforts, les soutinrent encore près d'un mois avec la même valeur, & jusqu'à ce que le canon ayant fait une brèche de plus de cent pieds, les ennemis s'y portèrent avec tant d'acharnement, que la ville fut prise. Ils firent main-basse sur tout, jusqu'aux femmes & aux enfans. Yu-lin prise, Ning-hia se rendit, de même que Leang-tchéou, Kan-tchéou, Sou-tchéou, & les autres départemens de cette province.

Li-tsé-tching maître de plus du tiers de l'empire, se crut en état de succéder à la dynastie des *Ming* : il prit le titre d'empereur, & donna le nom de *Ta-chun* à sa prétendue dynastie; & celui de *Yong-tchang*, aux années de son règne.

A la douzième lune, dans un conseil de guerre, il proposa les moyens d'achever de soumettre le reste de l'empire; Lieou-kin-sing, qu'il avoit fait son premier ministre, lui présenta un état, par lequel il se trouvoit avoir quatre cens mille hommes d'infanterie, & six cens mille de cavalerie: on décida de choisir les plus braves, pour les mener par le Chan-si à la conquête de Pé-king. Ayant passé le Hoang-ho, ce rebelle marcha vers Kiang-tchéou, qu'il prit de même que Pou-tchéou. Tsaï-méou, vice-roi de la province, étoit alors campé à Ping-yang avec l'armée impériale: à la nouvelle de la prise de Kiang-tchéou, il retourna à Taï-yuen. La retraite du viceroi répandit la terreur dans cette province, & tout se soumit à l'approche des rebelles: Ping-yang même ne fit qu'une foible résistance. Le prince de Ho-si, qui fit des efforts pour garantir cette ville, tomba entre

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
MING.
1641.
Hoaï-tsong.

les mains de Li-tsé-tching, qui le fit mourir avec trois cens personnes de sa maison.

Ces tristes nouvelles remplirent la cour de consternation. Le premier ministre, Li-kien-taï, offrit d'aller défendre le Chan-si, sa patrie; on lui donna carte blanche, & il emmena avec lui tout ce qu'il y avoit d'officiers de réputation: il demanda même l'Européen Tang-ja-ouang (1), qui entendoit fort bien le service de l'artillerie (2) & la construction des ponts de bateaux. A son arrivée dans le Pé-tché-li, où s'étoient assemblées les troupes qu'il devoit commander, il apprit que les rebelles mettoient tout à feu & à sang dans le Chan-si, & que sa famille étoit entièrement ruinée. Lorsqu'il offrit ses services, il avoit compté sur les richesses immenses qu'elle possédoit; mais il ne lui restoit plus ni terres, ni maisons: tout avoit été pillé & saccagé. Ces pertes le déconcertèrent d'autant plus qu'il avoit besoin du secours de ses parens pour payer ses troupes, à qui la solde manquoit comme aux autres armées que l'empereur avoit sur pied, auxquelles on donnoit à peine le nécessaire pour vivre. Quoique ministre, Li-kien-taï n'avoit pu remédier à cet inconvénient, parce que les eunuques à qui l'empereur

(1) Le P. *Adam Schall*, Jésuite.

(2) Les Chinois faisoient déja usage de l'artillerie; dès l'an 1621, la ville de Macao avoit envoyé à l'empereur Chin-tsong trois grandes pièces avec des canoniers: elles furent conduites à Pé-king, où on les éprouva en présence des mandarins de la cour & d'un concours prodigieux de spectateurs. Un accident changea en effroi l'admiration qu'elles causèrent: un Portugais & quatre Chinois furent tués. L'effet de ces machines terribles fit juger qu'elles seroient d'une grande utilité contre les Tartares, avec qui on étoit en guerre, & on les transporta sur les frontières. Les Tartares, attirés par la curiosité, s'étant approchés pour les examiner, on leur lâcha une bordée qui en renversa plusieurs; les autres prirent la fuite, & depuis ils furent plus circonspects à éviter la portée de ces machines, dont l'effet leur avoit été si funeste la première fois. *Editeur.*

accordoit toute sa confiance, étoient les maîtres absolus du gouvernail, & possédoient les premières charges. Ils avoient le maniement des revenus de l'état, qu'ils dissipoient en les employant à enrichir leurs familles & celles des autres eunuques qui approchoient le plus près de la personne du prince : cette ressource lui manquant, il perdit toute espérance de réussir contre les rebelles ; & pour ne pas sacrifier inutilement son armée, il ne sortit point du Pé-tché-li.

Dans ces entrefaites, toute la province du Chan-si s'étoit soumise à Li-tsé-tching, excepté Taï-yuen, dont ce rebelle entreprit le siége dans les formes, & que le vice-roi Tsaï-méou défendit avec valeur. A peine les ennemis furent-ils campés, qu'il fit sortir Nieou-yong & Tchu-kong-hiun, qui leur tuèrent beaucoup de monde ; mais ces deux officiers s'étant laissé emporter à leur ardeur, Nieou-yong fut tué, & Tchu-kong-hiun blessé par un éclat de canon ; presque tous ceux qui étoient de cette sortie périrent.

Le lendemain, Li-tsé-tching commença l'attaque, & pendant huit jours, il livra des assauts sans aucune interruption ; les assiégés y répondirent avec tant de vigueur, qu'ils remplirent les fossés, presque jusqu'au niveau des murailles, des corps de ceux qui tomboient sous leurs coups. Li-tsé-tching plus animé, se servit de ces cadavres comme de fascines pour monter à l'assaut, & parvint à se loger sur le rempart : le vice-roi se défendit encore, & préféra, ainsi que la garnison, de mourir les armes à la main, plutôt que de subir le joug d'un rebelle. Du côté des impériaux, on compta quarante-sept officiers généraux de tués ; les rebelles perdirent plus de quinze mille hommes. La ville fut en un instant la proie des flammes, & remplie d'horreur & de carnage.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1644. *Hoäi-tsong.*

Li-tsé-tching, après avoir recruté son armée, s'avança vers Hin-tchéou, qui se rendit sans coup férir : de-là, il s'approcha de Taï-tchéou, que Tchéou-yu-ki, lieutenant-général, défendit vaillamment, quoique persuadé qu'il ne pourroit l'empêcher de tomber au pouvoir des rebelles ; cependant il soutint si bien leurs efforts pendant dix jours, qu'il leur tua dix à douze mille hommes ; mais les provisions de guerre & de bouche commençant à lui manquer, ce brave commandant, à la tête de toute la garnison, fit une vigoureuse sortie, & obligea les rebelles, auxquels il tua encore plus de deux mille hommes, de lui laisser le chemin libre : il se retira à Ning-ou-koan. Li-tsé-tching réunit à Kou-koan toutes ses troupes, dont il forma deux divisions : l'une prit la route de Tching-ting-fou & de Pao-ting-fou, & il conduisit l'autre en droiture à Ning-ou-koan. Tchéou-yu-ki ne fut que plus animé à défendre la place, lorsqu'il sut que Li-tsé-tching l'attaquoit en personne. Ce chef de rebelles, sans se mettre en peine du monde qu'il sacrifioit, fit donner un assaut qui dura trois jours & trois nuits sans discontinuer qui lui coûta plus de douze mille hommes : il fut reçu avec tant de bravoure, qu'il se vit obligé de suspendre ses attaques pour faire reprendre haleine à ses troupes.

Tchéou-yu-ki voyant l'ardeur de son ennemi se rallentir, fit une sortie dans laquelle il lui tua plus de trois mille hommes, & répandit une si grande terreur parmi les autres, qu'ils vouloient abandonner le siége. Li-tsé-ching ne vint à bout de les retenir, qu'à force de promesses & de menaces. Tchéou-yu-ki n'avoit tenté un coup aussi hardi, que dans l'espérance d'obliger les rebelles à se retirer ; la garnison étoit considérablement diminuée, il manquoit de poudre, & il étoit peu en état de soutenir un assaut semblable à celui de la veille. Les ennemis revinrent

en effet à la charge, & le surlendemain ils emportèrent la place. Tchéou-yu-ki fut fait prisonnier, & mis sur le champ à mort; Lï-tsé-tching témoigna du regret qu'on n'eût pas épargné un si brave homme: cependant, après la prise de Ning-ou-koan, il fit avancer ses troupes vers Taï-tong, où il fut reçu par la garnison & par le peuple. Il confia la garde de cette importante place à Tchang-tien-lin, un de ses meilleurs officiers, & conduisit son armée vers Suen-hoa-fou. Tchang-tien-lin, brutal & cruel, mécontenta si fort tout le monde, qu'avant deux mois les habitans prirent les armes, le tuèrent, & rentrèrent sous l'obéissance des *MING*.

A l'approche des rebelles, le gouverneur de Suen-hoa-fou dépêcha un courier à la cour pour demander un prompt secours. L'empereur assembla les grands afin de pourvoir à la sûreté de Pé-king, & à peine s'occupa-t-on du soin de secourir Suen-hoa-fou. Le résultat de ce conseil, fut de confier aux eunuques la garde des portes de la capitale, sous les ordres de Li-koué-tching, qui en étoit gouverneur.

Le ministre Li-kientaï qui étoit à la tête de l'armée, écrivit à l'empereur de se retirer à Nan-king, & de remettre le timon du gouvernement au prince héritier, jusqu'à ce que l'orage fût appaisé: ce prince assembla de nouveau les grands, & plusieurs pensèrent comme le ministre; mais d'autres lui représentèrent que cette démarche le couvriroit de honte aux yeux de la postérité: & comme il vit qu'on ne s'arrêtoit à aucun parti, il dit avec attendrissement: « Je vois bien que je ne suis plus qu'un » empereur d'une dynastie qui finit; ma plus grande peine est » de vous voir tant de tiédeur pour votre maître: où sont le » zèle & la fidélité que vous lui devez? » Ce malheureux prince songea alors à envoyer des ordres à plusieurs de ses géné-

raux occupés en Tartarie contre les *Mantchéous*, & dans l'intérieur de l'empire contre les rebelles : il leur mandoit de venir promptement au secours de Pé-king; mais tous étoient trop éloignés pour arriver à temps & s'opposer aux entreprises de Li-tsé-tching.

Ce rebelle ne fut pas long-temps à soumettre Suen-hoa-fou ; la garnison & le peuple signifièrent à Tchu-tchi-fong qu'ils étoient dans la résolution de lui ouvrir leurs portes. Le vice-roi, après avoir essayé de les en empêcher, monta sur les remparts pour visiter les batteries : tandis qu'il se faisoit aider par quelques officiers à pointer les canons, une troupe de ses propres soldats, suivie d'un grand nombre d'habitans, vinrent lui déclarer qu'ils ne souffriroient pas qu'on tirât contre l'ennemi, & lui demandèrent insolemment s'il vouloit les perdre & faire renverser de fond en comble leur ville. Le vice-roi, plein de rage & de désespoir, retourna à son hôtel & se coupa le col. La garnison & le peuple sortirent en foule, & vinrent se donner à Li-tsé-tching.

Après la prise de Suen-hoa-fou, ce rebelle s'approcha de Ku-yong-koan, gardé alors par un vice-roi, deux Lieutenans-généraux, un eunuque inspecteur-général, & un nombre de troupes proportionné au rang de ces officiers. A l'approche des ennemis, le vice-roi fit mine de vouloir se défendre : & étant sorti comme pour examiner si les déhors étoient en état, il s'enfuit : un des lieutenans-généraux, & l'eunuque inspecteur, avec la plus grande partie de la garnison se donnèrent aux rebelles. Ma-taï, l'autre lieutenant-général, demeura fidèle à son prince : après avoir tué sa femme, afin de l'empêcher de tomber au pouvoir des ennemis, il alla, tout malade qu'il étoit, joindre vers Chan-haï-koan Ou-san-koueï,

général

général des troupes Chinoises, envoyé contre les *Mantchéous*.

Li-tsé-tching trouvant tant de facilité, où il s'attendoit d'éprouver beaucoup de résistance, ne douta plus qu'il ne vînt à bout de prendre Pé-king & de se rendre maître de l'empire. Il envoya deux détachemens; l'un vers Tong-tchéou, & l'autre jusqu'à la porte *Ping-tsé-men* de Pé-king, dont il brûla le Faux-bourg. Ce second détachement revint le joindre à Tchang-ping-tchéou, qui se soumit sans se défendre plus que Ku-yong-koan.

Quoique les rebelles attaquassent la capitale avec des forces nombreuses, cependant ils ne l'auroient jamais prise, s'il y avoit eu un homme de tête capable de la défendre. Cent cinquante mille hommes de troupes réglées, des provisions de guerre & de bouche suffisantes pour soutenir un long siége, & la présence du souverain l'auroient mise en état d'obliger les rebelles à se désister de cette entreprise; mais l'empereur lui-même, par une aveugle confiance aux eunuques, ruina entiérement ses affaires. Il divisa les cent cinquante mille hommes de troupes effectives en deux corps, l'un pour la garde de la ville, & il envoya l'autre sous les ordres des eunuques camper hors des murs pour empêcher les ennemis d'approcher. Li-tsé-tching avoit si bien pris ses mesures, que le détachement de son armée qui étoit allé à Tching-ting-fou & à Pao-ting-fou, après avoir pris ces deux villes & toutes celles qui étoient sur sa route, arriva près de Pé-king en même temps que lui, sans que les impériaux se missent en devoir de s'opposer à leur jonction. Il avoit plus de trois cens mille hommes, dont il forma trois divisions qui marchèrent contre les troupes impériales campées hors des murs. A l'approche de l'ennemi, les impériaux, au lieu de présenter le front, ou de se mettre à couvert en rentrant dans

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
Ming.
1644.
Hoai-tsong.

la place, mirent bas les armes & passèrent du côté des rebelles. Cette défection générale remplit la ville de consternation; à peine songea-t-on à s'y défendre : le seul Li-koué-tching ne perdit point la tête; il parvint à rassurer la garnison, & seroit venu à bout de tenir assez pour donner le temps aux généraux Ou-san-koueï & Tso-léang-yu de venir au secours de la capitale, si la garde des portes n'avoit pas été confiée aux eunuques.

Le dix-huit de la troisième lune, Li-tsé-tching s'approcha des portes *Si-tchi-men*, *Ping-tsé-men*, *Té-hoa-men*, & fit tendre, auprès de celle de *Tchang-y-men*, une tente magnifique: s'étant placé sur une estrade, au pied de laquelle étoient assis les princes de Tsin & de Tçin, il ordonna à l'eunuque Tou-hiun, inspecteur-général de Ku-yong-koan, qui étoit debout devant lui, & à un autre nommé Chin-tchi-sieou, d'aller, de sa part, engager l'empereur à lui céder le trone. Cet infortuné prince ignoroit que les ennemis fussent si près de la ville, & lorsqu'on lui vint annoncer que les deux eunuques venoient de *Tchang-y-men*, où étoit Li-tsé-ching, il crut que c'étoit une ruse de ce rebelle pour l'épouvanter : cependant, quand il les eut admis en sa présence & qu'il eut entendu le sujet de leur mission, il entra dans une si grande colère, qu'il vouloit les faire mourir : il se seroit porté à cette violence contre eux, s'ils ne lui eussent représenté que c'étoit exposer au même sort les princes de Tsin & de Tçin, qui étoient au pouvoir des ennemis. La crainte qu'on n'usât de représailles envers ces princes, sauva la vie aux eunuques.

Dans ces entrefaites, l'eunuque Tsao-hoa-chun, à qui on avoit confié la garde de la porte *Tchang-y-men*, l'ouvrit aux rebelles. Quelques officiers de ce poste coururent en avertir l'empereur, qu'ils trouvèrent à la montagne *Ouan-souï*, ap-

pellée aujourd'hui *Kin-chan*, avec Ouang-tching-nghen, son premier eunuque. Ce prince revint sur le champ au palais, & jugeant tout perdu, il manda les officiers de sa maison, & se fit apporter du vin. Après en avoir bu & leur en avoir fait boire, il leur dit: « Si vous êtes encore mes fidèles sujets, » je vous ordonne, & même je vous conjure, de conduire mes » fils chez les parens de leur mère, afin qu'ils les mettent en » sûreté ». Se tournant ensuite vers l'impératrice: « Tout est » perdu pour nous! » lui dit-il les larmes aux yeux. L'abattement où il étoit l'empêcha de continuer. La princesse ne répondit que par des sanglots, qui furent répétés par tous ceux qui étoient témoins de cette scène attendrissante. Etant rentrée dans son appartement, elle fit venir les trois jeunes princes, qu'elle embrassa tendrement: lorsqu'ils furent sortis du palais, elle se retira seule dans un endroit écarté & se pendit. De son côté l'empereur ayant appellé sa fille, âgée de quinze ans: » Pourquoi, lui dit-il, êtes vous née d'un père aussi malheu- » reux que moi? » Au même instant il lui couvrit le visage de la main gauche, & lui porta de la droite un coup de sabre; mais la princesse le para avec le bras: cependant elle tomba, & son père crut l'avoir tuée. Par son ordre, toutes ses femmes, pour ne pas s'exposer à l'insolence & à la brutalité des rebelles, se donnèrent la mort. Lorsqu'il crut l'honneur de sa fille & de ses femmes hors d'atteinte, il se revêtit de ses habits impériaux, & suivi de l'eunuque Ouang-tching-nghen & de quelques dixaines de ses gardes, il alla se présenter à la porte *Tsi-hoa-men*, qu'il trouva occupée par les ennemis; de-là il courut à celle de *Ngan-ting-men*, dont ils étoient également les maîtres. Voyant l'impossibilité de se sauver, il retourna au palais, où il fit sonner la cloche pour assembler les grands; mais aucun ne

ne se rendit à l'ordre. Alors se jugeant abandonné de tout le monde, il se retira à la montagne *Ouan-souï*, & il écrivit sur ses habits : « J'ai occupé le trône dix-sept ans; des sujets rebelles » viennent m'insulter jusque dans ma capitale : ce qui m'arrive » est un châtiment du Tien. Je ne suis pas le seul coupable; » tous les grands qui ont été à mon service le sont plus que » moi : ils m'ont perdu, en me cachant ce qui se passoit. Avec » quel front paroîtrai-je après ma mort devant mes *ancêtres ?* » Vous qui me réduisez au triste état où je me trouve, prenez » mon corps & mettez-le en pièces, j'y consens ; mais épar- » gnez mon peuple, & ne lui faites aucun mal ». Après avoir achevé d'écrire, il se pendit avec sa propre ceinture, le dix-neuf de la troisième lune. L'eunuque Ouang-tching-nghen, dans la crainte que les rebelles n'insultassent son corps, le dépouilla de ses habits impériaux & lui mit les siens : s'étant revêtu de ceux de l'empereur, il se pendit au même endroit, & avec la même ceinture dont il s'étoit servi pour finir ses tristes jours.

Ho-sin, un des premiers officiers de la maison de l'empereur, étant entré au palais, trouva la jeune princesse, que son père avoit frappée, baignée dans son sang. Comme il se mit en devoir de lui porter du secours, elle le refusa, en disant que la volonté de son père étoit qu'elle mourût. Ho-sin insista, & ne parvint à la déterminer à le suivre, qu'en lui demandant si elle vouloit attendre que les rebelles vinssent la déshonorer : cette crainte la fit consentir à quitter ce lieu si funeste pour elle. Sa blessure guérit, & l'année suivante elle épousa un grand de la cour, avec lequel l'empereur avoit arrêté son mariage.

Le même jour Li-tsé-tching entra dans Pé-king, accom-

pagné de plusieurs eunuques qui avoient trahi leur prince. Deux d'entre eux nommés Tou-tchi-tchu & Tsao-hoa-chun, demandèrent, avec un ton d'insolence, qui révolta même les rebelles, où étoit l'empereur ; & comme personne ne leur répondoit, ils le cherchèrent par-tout le reste du jour : Lit-tsé-tching craignit qu'il ne lui eût échappé, & il n'apprit que le lendemain sa fin tragique.

A leur entrée dans la capitale, Li-koué-tching disputa, de rue en rue, le terrein aux rebelles ; mais accablé par le nombre il fut fait prisonnier & conduit vers Li-tsé-tching, qui loua sa bravoure & lui proposa de passer sous ses drapeaux. Li-koué-tching y consentit, à condition qu'il feroit enterrer, avec les honneurs dûs à leur rang, l'empereur & l'impératrice ; qu'il respecteroit la sépulture impériale, & qu'il épargneroit les trois jeunes princes. Li-tsé-tching, pour le convaincre qu'il agissoit de bonne foi, nomma l'aîné prince de *Song*, & donna ses ordres pour que le lendemain on fit les obsèques de l'empereur & de l'impératrice suivant le rit impérial. Li-koué-tching y assista, & arrosa leur tombeau de ses larmes ; & comme il apprit alors que le prince héritier étoit en sûreté, ne voulant pas servir un rebelle, il se donna la mort ; exemple de fidélité dont il y a une infinité de traits dans l'histoire, & que d'autres imitèrent après lui. Li-tsé-tching n'étant plus obligé de tenir la parole qu'il lui avoit donnée, renversa de fond en comble le palais des *ancêtres* des *Ming* : il fit arrêter & mourir tous ceux de cette famille qui se trouvoient à Pé-king. Maître de cette capitale, il ne mit plus de bornes à son ambition.

Ou-san-koueï, qui commandoit sur les frontières contre les *Mantchéous*, conçut le projet de venger son souverain. Ce général, se conduisant plus en sujet zélé qu'en sage politique, ne

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1644. *Hoaï-tsong.*

vit point de plus sûr moyen de détruire Li-tsé-tching que d'appeller à son secours ces mêmes Tartares qu'il étoit chargé de contenir. En conséquence de ce plan, il leur envoya de riches présens en or, en argent & en soiries, avec un nombre considérable de filles, dont il savoit qu'ils avoient besoin pour les marier avec leurs garçons. Les *Mantchéous* saisirent avidement cette occasion de rentrer dans l'empire. Comme ils ne s'y attendoient pas, ils n'avoient que sept mille hommes sur pied, auxquels ils firent prendre, sans différer, la route de la Chine; mais ils expédièrent aussi-tôt des ordres dans tous les pays de leur domination d'assembler en diligence des troupes (1) : ces nouvelles levées

(1) Les *Mantchéous* étant rangés sous huit *bannières*, toujours prêts à marcher, une demie heure suffit pour les rassembler. Un cavalier fait l'appel avec un cor, & de la manière dont il sonne, on connoît quels sont les chefs & les soldats qui doivent partir & le nombre qu'on demande : aussi-tôt ils montent à cheval & suivent le cavalier, au dos duquel est attaché le drapeau des *Tchalan* ou brigades commandées. Personne, excepté le général & le porte-étendart qui marche en tête, ne sait où l'on va : on ne dit aux soldats ce qu'il faut faire, que lorsqu'il est question de combattre. Cette coutume, que les Tartares observent de tenir secrètes leurs expéditions, a toujours étonné les Chinois & embarrassé leurs généraux, parce qu'on les voit souvent arriver à l'improviste d'un côté, tandis qu'ils ont fait mine d'aller de l'autre. Ils ont encore cela de commode; c'est qu'ils ne traînent point à leur suite tout cet attirail & ce bagage, qui ne servent qu'à retarder une marche. Peu inquiets d'établir des magasins, ils se contentent de ce qu'ils trouvent, & lorsqu'ils n'ont rien autre chose, ils mangent, à demi-cuite, la chair de leurs chevaux ou de leurs chameaux : cependant quand ils ne sont point en course, ils vont quelquefois à la chasse, & s'y prennent de cette manière. Ils forment un cordon autour d'une montagne ou dans une plaine ; puis se rapprochant insensiblement du centre, ils resserrent dans le milieu de l'enceinte le gibier qu'ils enveloppent de toutes parts, & ils n'ont plus qu'à choisir : ils nourrissent, pour cet exercice, des chiens & des oiseaux de proie qu'ils savent dresser en perfection. Endurcis à la fatigue, ils couchent sur la terre, en la couvrant seulement de la housse de leurs chevaux. Ils dressent & abattent, avec une célérité incroyable, leurs tentes : comme elles sont magnifiques, ils les préfèrent à des maisons ; & lorsqu'ils sont obligés d'habiter ces dernieres, ils en abattent les murs, ne conservant que le toît & les colonnes qui le soutiennent. *Editeur.*

furent bientôt en état de se mettre en marche & d'aller joindre les sept mille hommes, auxquels on avoit fait prendre les devans.

A la nouvelle que les Tartares venoient contre lui, Li-tsé-tching effrayé, fit venir en sa présence Ou-siang, père de Ou-san-koueï, auquel il ordonna d'employer tout ce qu'il avoit de pouvoir sur son fils pour l'engager à se soumettre; & il le menaça que sa tête répondroit du succès de la lettre qu'il lui dit d'écrire sous ses yeux. Le rebelle dépêcha en même temps Tang-tong, un de ses vieux officiers, à Ou-san-koueï, qu'il chargea de lui proposer de cesser toute hostilité, & d'unir ensemble leurs forces pour chasser les Tartares de l'empire, dont il offroit de lui céder une partie.

Ou-san-koueï frémit d'indignation, en écoutant les propositions que lui fit Tang-tong. Il n'y répondit que par l'ordre de se retirer sans délai, s'il ne vouloit pas être traité en rebelle, & mis en pièces à la tête du camp: il fit en même temps à Ou-siang, son père, la réponse suivante.

« Quoi, vous avez pu abandonner les intérêts de votre » prince, pour devenir le sujet & le complice d'un traître! » Quel exemple me donnez-vous? Trop foible contre les me-» naces, que vous manquiez de courage, & que vous ayez » été obligé de céder au temps, c'est un malheur que je dé-» plore; mais comment attendre de moi, dans la place où je » suis, une obéissance si opposée à mon devoir? Je le prévois; » je vais être séparé pour toujours de vous: j'en serai incon-» solable, mais je ne veux pas vous déshonorer par une lâ-» cheté. Quoiqu'il puisse arriver, jamais je ne quitterai les » armes que je n'aie exterminé le rebelle Li-tsé-tching, & » vengé la mort de l'empereur, votre maître & le mien ».

Après cette réponse, Ou-san-koueï marcha vers Pé-king, &

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1644. *Hoaï-tsong.*

entra dans la Chine par Chan-haï-koan. Tang-tong, ce même officier de Li-tſé-tching, dont la négociation avoit été ſans ſuccès, vint à ſa rencontre avec un corps d'armée. Le chef des rebelles avoit jugé que Ou-ſan-koueï ſoutiendroit par les armes la fierté de ſa réponſe, & qu'il ne manqueroit pas de tenter de le chaſſer de Pé-king. En effet, ce brave général ne tarda pas à ſe préſenter devant la capitale : le deſir de la vengeance dont il étoit animé, avoit paſſé de ſon cœur dans l'ame de tous ſes ſoldats. Ils chargèrent avec une ardeur & une impétuoſité, que la vue des rebelles augmenta encore : rien ne réſiſta à leur premier choc. Tout plia devant eux, & demanda quartier; mais les ſoldats n'écoutant que la voix de leur général, qui les excitoit à éteindre le feu de la révolte dans le ſang des ſéditieux, ils en firent une boucherie affreuſe, qui permit à peine à un petit nombre d'échapper.

La nouvelle de cette déroute arriva au camp de Li-tſé-tching preſqu'auſſi-tôt que la réponſe de Ou-ſan-koueï à la lettre de ſon père. Le rebelle, à la tête de ſoixante mille hommes de troupes d'élite, prit auſſi-tôt la route de l'eſt, & s'avança à grandes journées, traînant à ſa ſuite le prince héritier des *MING*, les princes de Yong & de Ting, ſes deux frères, ainſi que Ou-ſiang, père de Ou-ſan-koueï. Il arriva près de Yong-ping-fou le vingt-cinquième de la troiſième lune de cette année.

Le ſecond de la quatrième lune il joignit Ou-ſan-koueï. Celui-ci, ſans montrer aucune frayeur de ſe voir ſur les bras une armée auſſi ſupérieure en nombre, perſuade à ſes ſoldats que chacun d'eux vaut cent des rebelles, & livre bataille : Li-tſé-tching regardant comme une témérité & un déſeſpoir l'action de ce général, & ſe croyant aſſuré de la victoire, fit conduire

conduire fur une colline élevée le prince héritier des *Ming*, afin que, témoin de la défaite de celui fur qui il fondoit fes efpérances, il perdit celle de relever fa famille ; enfuite, après avoir rangé fon armée fur une ligne très-étendue, de manière que les deux aîles s'avançoient plus que le centre & formoient un croiffant, il fit fonner la charge. Les deux aîles fe repliant, tournèrent Ou-fan-koueï, qui fe vit en un inftant enveloppé de toutes parts. Ce brave général & fes foldats, quoique pris en flanc & en tête, firent face par-tout. Une efpèce de fureur fe communiquant de rang en rang, tout-à-coup ils fondirent fur l'ennemi, & en couchèrent par terre plufieurs milliers. Li-tfé-tching fit relever par des troupes fraîches, les premières lignes qui avoient le plus fouffert du choc. Ou-fan-koueï accablé par le nombre, alloit fuccomber, lorfque les fept mille Tartares qui venoient le joindre arrivèrent, & décidèrent la victoire. Les rebelles forçés de plier à leur tour, laifsèrent trente mille hommes fur le champ de bataille : à peine Li-tfé-tching put-il fe fauver avec quelques mille cavaliers qu'il recueillit à la hâte, & qu'il conduifit à Yong-ping-fou ; de-là il envoya un homme de confiance à Ou-fan-koueï, lui faire des propofitions de paix.

La réponfe du vainqueur fut, qu'il falloit commencer par mettre bas les armes, rétablir dans Pé-king les chofes fur le pied où elles étoient avant fa révolte, renoncer pour toujours au deffein de retourner dans cette capitale, & fur-tout de lui renvoyer fans délai le prince héritier des *Ming*, les deux princes, fes frères, & Ou-fiang, fon père ; que ces conditions une fois remplies, il entendroit volontiers aux propofitions qu'on voudroit lui faire, & qu'il viendroit lui-même chercher la réponfe à ces préliminaires. En effet, le quatre de la quatrième lune,

il fit défiler son armée du côté de Yong-ping-fou. Li-tsé-tching averti de sa marche, reprit la route de Pé-king, où il fit de nouvelles levées, dont il composa une grande armée, qu'il partagea en dix-huit divisions pour aller au-devant de Ou-san-koueï, avec ordre de lui donner bataille si on s'appercevoit qu'il dirigeât sa marche vers la capitale.

Ou-san-koueï ne demeura dans Yong-ping-fou que le temps nécessaire pour augmenter son armée de quelques mille hommes; il en repartit aussi-tôt pour se porter du côté de Pé-king, où il trouva près des murs les dix-huit corps de troupes de Li-tsé-tching, qui se présentèrent devant lui en ordre de bataille: l'action s'engagea, & le combat dura depuis le matin jusqu'au soir. Les rebelles perdirent la plupart de leurs meilleurs officiers, avec plus de vingt mille soldats: ceux qui purent échapper au carnage, se sauvèrent dans la ville. Li-tsé-tching se vengea de cette seconde défaite sur le père de Ou-san-koueï, en lui faisant trancher la tête, qu'il fit exposer sur les remparts, à la vue du camp des impériaux; & le même jour, qui étoit le quatre de la quatrième lune, il se fit saluer empereur par tous les mandarins qui se trouvoient à Pé-king, dans la salle appellée *Ou-yn-tien.*

A la vue de la tête de son père, Ou-san-koueï ne put retenir ses larmes; ses soldats frémirent de rage, & jurèrent d'immoler jusqu'au dernier des rebelles, pour venger leur général & son infortuné père. Les mouvemens que leur agitation produisit dans le camp, inspirèrent de la terreur à ceux qui étoient dans la ville; Li-tsé-tching lui-même pâlit, & craignant les effets de leur vengeance, il chercha à mettre à couvert les trésors dont la possession lui coûtoit tant de crimes: ainsi il profita de la même nuit pour faire défiler ses chariots & ses

chameaux, chargés des richesses immenses qu'il avoit trouvées dans les trésors des *MING* ; & lui-même sortit de la ville par la porte de *Tchang-y-men*, après avoir donné ordre à ses gens de mettre le feu aux palais & aux neuf portes de la ville, & de marcher ensuite vers l'occident, pour le venir joindre sur la route de Pao-ting-fou.

Les flammes devenues universelles en peu d'instans, s'élevèrent bientôt jusqu'aux cieux. Elles firent juger à Ou-san-koueï, que les rebelles avoient abandonné la ville ; ainsi il jugea inutile d'y entrer, & se contenta d'y envoyer un de ses officiers pour rassurer les habitans, & les engager à arrêter les progrès de l'incendie : quant à lui, il partit à la tête de son armée, pour se mettre à la poursuite de Li-tsé-tching.

Arrivé au pont de Lou-kéou, il y trouva la queue des chariots, chargés des dépouilles de Pé-king ; il fit défense, sous peine de la vie, d'y toucher, afin de n'être point retardé par le pillage, & de ne pas donner le temps aux rebelles de lui échapper. Il promit à ses soldats de leur abandonner ces richesses aussi-tôt qu'il auroit battu les ennemis. Cette défense n'excita aucun murmure : quoique le chemin fût couvert de chariots depuis Lou-kéou jusqu'à Kou-gnan-yuen, ce qui forme une espace de près de cent *ly*, ils ne s'attachèrent qu'à poursuivre l'ennemi : tout ce qui se trouva sur leur passage fut taillé en pièces, sans aucun quartier. Ils commencèrent par immoler aux manes de Ou-siang plus de dix mille hommes qui composoient l'arrière-garde, chargée d'escorter ce convoi.

Li-tsé-tching, pour se mettre en état de tenir tête à Ou-san-koueï, rassembla toutes les troupes qu'il avoit laissées dans Pao-ting-fou, & les autres villes du Pé-tché-li. Il abandonna ces places à son ennemi, & vint camper assez près de Tchin-

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MINO.* 1644. *Hoaï-tsong.*

ting-fou, résolu de se mesurer encore avec lui : il se flattoit de réparer toutes ses pertes, & il croyoit s'être assuré du trône par la vaine cérémonie qu'il avoit faite la veille de son départ de Pé-king, de se faire proclamer empereur.

L'armée de Ou-san-koueï se trouvoit alors renforcée par soixante mille Tartares, *Mantchéous* & *Mongous*, qui étoient venus joindre les sept mille hommes de leur nation qui les avoient précédés. Quoique Li-tsé-tching fût à la tête de plus de deux cens mille hommes, Ou-san-koueï n'hésita point de le provoquer à une action générale, & alla se poster près du camp ennemi. Les pertes qu'avoit essuyé Li-tsé-tching, sembloient l'animer encore davantage : il passa toute la nuit à disposer ses troupes pour le lendemain. Dès la pointe du jour, il les fit sortir de son camp ; & sans attendre même qu'elles fussent toutes sous les armes, il se mit à la tête de l'avant-garde, & hâta sa marche pour forcer les retranchemens de son ennemi, qu'il s'imaginoit surprendre ; mais Ou-san-koueï se préparoit de son côté au combat. Cependant il fut étonné de se voir prévenu, & il jugea que c'étoient les derniers efforts du désespoir qui portoit le rebelle à tout risquer pour rétablir l'honneur de ses armes, & sortir de l'embarras où il commençoit à se trouver. Le combat s'engagea avec un acharnement qui tenoit de la fureur. Li-tsé-tching fit des prodiges de valeur ; ses soldats, animés par son exemple, se surpasèrent eux-mêmes. On se battit long-temps après le soleil couché : Ou-san-koueï ne s'attendoit pas à trouver tant de résistance & d'opiniâtreté ; malgré toute sa bravoure & celle des Tartares qu'il commandoit, il ne put faire plier les ennemis. La nuit seule força les deux armées de se séparer, & de se retirer chacune dans son camp : la victoire demeura indécise. Ou-san-koueï se disposa

à recommencer le lendemain, auſſi-tôt que le jour paroîtroit. Il étoit reſté ſur le champ de bataille plus de quarante mille hommes du côté des rebelles, qui perdirent dans cette journée ce qu'ils avoient de meilleurs officiers. Li-tſé-tching qui venoit de faire une ſi funeſte expérience de la bravoure de ſes ennemis, craignit de ſuccomber : n'oſant ſe riſquer une ſeconde fois, il prit le parti de faire défiler ſes troupes par divers chemins, en leur donnant ordre de ſe raſſembler dans la province du Chan-ſi, dont il étoit maître, & où il ſe rendit lui-même.

Ou-ſan-koueï averti de ſa fuite, fut d'abord fâché qu'il lui eût échappé; mais faiſant réflexion qu'il étoit hors de la province de la cour, il conçut l'eſpérance de rétablir ſur le trône la famille impériale, ſans le ſecours des Tartares qui commençoient à lui cauſer de l'inquiétude. Ces auxiliaires ne lui paroiſſant plus néceſſaires, il invita leur commandant & les officiers de marque, à ſe rendre dans ſa tente: il débuta par les éloges que méritoient leur bravoure & l'importance du ſervice qu'ils venoient de rendre à l'empire, pour lequel il leur promit une éternelle reconnoiſſance; & afin de commencer à leur en donner des preuves, il leur propoſa d'aller avec eux à Pé-king, chercher les ſommes d'or & d'argent qu'on s'étoit engagé de leur payer, ainſi que les pièces d'étoffes de ſoie qui leur avoient été promiſes, & les filles deſtinées à former des mariages avec les jeunes gens de leur nation.

Les Tartares qui s'attendoient à cette propoſition, s'étoient préparés depuis long-temps à y répondre : « Grand général, » lui dirent-ils unanimement, vous le ſavez mieux que nous, » l'empire eſt encore infeſté de brigands, & rempli de rebelles; » notre retraite ne manqueroit pas de ranimer leur audace. » Nous mériterions peu votre eſtime, ſi nous vous abandon-

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1644. *Hoaï-tsong.*

» nions avant que la tranquillité fût solidement rétablie ; c'est » pour parvenir à ce but que vous nous avez appellés à votre » secours. Quant aux récompenses promises, nous avons votre » parole, elle nous suffit : mais la plus flatteuse pour nous, » est de procurer la paix à l'empire. Pour ce qui est de vous, » grand général, tous vos soins doivent tendre à détruire la » révolte, & à en exterminer le chef : Li-tsé-tching vous craint ; » il a éprouvé ce que peut la bravoure unie à la sagesse des con- » seils. Personne n'est plus capable que vous de prétendre à » la gloire du succès : nous allons y contribuer, autant qu'il » est en nous, en vous donnant une partie de nos troupes. » L'autre partie sera divisée en deux corps, dont nous desti- » nons l'un à pacifier la province de Chan-tong, & l'autre à » conserver la tranquillité dans Pé-king ».

Ou-san-koueï n'eut pas de peine à comprendre où tendoit ce discours : mais il étoit hors d'état de pouvoir employer la force pour obliger les Tartares de retourner dans leur pays : il auroit été à craindre, que d'auxiliaires qu'ils étoient, ils ne devinssent des ennemis dangereux, & ne bouleversassent l'empire. Il prit donc le seul parti qui convenoit ; celui de dissimuler, & de paroître approuver des desseins qu'il ne pouvoit empêcher. Les Tartares augmentés de plus de quatre-vingt mille hommes, furent divisés en trois corps : le premier, sous les ordres du général Ou-san-koueï, se joignit aux troupes Chinoises ; le second fut envoyé dans la province de Chan-tong, contre des brigands qui y causoient beaucoup de désordre, & le troisième prit la route de Pé-king.

Les Tartares ayant beaucoup contribué à la défaite de Li-tsé-tching, & à le chasser de la province de Pé-tché-li, on les regardoit comme les libérateurs de l'empire : dès qu'on fut

averti qu'ils approchoient de Pé-king, les mandarins ſortirent en habits de cérémonie pour aller les recevoir; tous les rafraîchiſſemens dont ils avoient beſoin, leur furent fournis avec abondance, & leur entrée dans la capitale reſſembla à un triomphe : mais la conſternation ſuccéda bientôt aux premiers tranſports de joie. A peine eurent-ils mis le pied dans Pé-king, qu'ils commencèrent à s'emparer des portes, dont ils firent relever les gardes par leurs propres ſoldats. Les habitans s'apperçurent bientôt de la trahiſon, mais déjà ils n'étoient plus en état de s'y oppoſer.

Ces étrangers n'étoient alors gouvernés par aucun prince qui jouît d'une autorité ſouveraine & abſolue. On n'avoit point donné de ſucceſſeur à Taï-tſong, mort depuis huit ans ſans avoir laiſſé de fils, ni d'héritier de ſon empire, & peu de temps après qu'il eut réglé les différentes dignités de ſes états. Les princes *Mantchéous*, ſes freres, n'élevèrent aucun d'entre eux ſur le trône. Ils ſe contentèrent d'établir un conſeil d'état, où ils prenoient chacun leur rang ſuivant leur âge : cependant devenus maîtres de Pé-king, ils changèrent cette forme de gouvernement; & regardant la poſſeſſion de la capitale, comme leur aſſurant celle de toute la Chine, ils pensèrent à lui donner un empereur de leur nation.

Le jeune prince ſur qui ils jettèrent les yeux, étoit neveu de Taï-tſong, & n'avoit que ſept ans. Une phiſionomie heureuſe, & un eſprit ſupérieur à un âge auſſi tendre, lui avoient gagné les cœurs des Tartares, & même des Chinois qui avoient épouſé leur parti. Tout décéloit en lui un prince né pour les plus hautes deſtinées. Il prit poſſeſſion du trône le premier de la cinquième lune, & il y monta avec un air de gravité & d'aſſurance, qui ſurprit les princes & tous les grands qui

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1644. *Hoai-tsong.*

se trouvèrent à cette cérémonie. On fut sur-tout frappé de la manière dont il reçut les hommages de la cour, & du ton avec lequel il prononça ce discours plein de sagesse & de bon sens, qui avoit été composé exprès pour son installation solemnelle.

« Princes, mes oncles, & vous illustres généraux de mes » armées, vous m'avez vu monter d'un pas tranquille & ferme » sur le trône où vous m'avez élevé : cette sécurité & cette » assurance que je fais paroître, les dois-je à ma propre vertu, » à ma capacité, à mes talens ? Je ne suis qu'un enfant, & » vos suffrages seuls m'ont établi votre maître : trop jeune » pour avoir encore pu justifier votre choix par aucun exploit » digne de vous, cependant lorsque j'apperçois tant de héros » rassemblés autour de mon trône je me sens supérieur à la » foiblesse de mon âge. Par votre bravoure & votre sagesse, » vous avez tiré de l'obscurité notre nation, pour la porter à un » degré de puissance que tous les rois nos voisins admirent, & » pour comble de gloire, vous avez placé dans ma famille l'em- » pire de la Chine : voilà d'où me vient la confiance que vous » êtes peut-être vous-mêmes étonnés de trouver dans un en- » fant. Que ne dois-je point attendre de votre valeur & de votre » expérience ? Déja je me crois maître de toutes les provinces » de ce grand empire : ne pensez pas que j'ambitionne pour » moi seul la possession de ces vastes états ; je ne la desire que » pour donner la paix à tant de peuples qui souffrent depuis » si long-temps, & que pour récompenser votre zèle & vos » services ».

Ce discours prononcé avec dignité & avec grace par un prince de cet âge, fut reçu avec des transports de joie & d'admiration. On n'entendoit de toutes parts que des cris de *mille*

ans

ans de vie, mille ans de vie. Les mandarins Chinois furent les premiers à se féliciter d'avoir pour maître un prince qui donnoit de si grandes espérances.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1644. *Hoaï-tsong.*

Le nouvel empereur commença l'exercice de sa puissance par ordonner que l'année de son installation seroit comptée pour la première de son règne, sous le nom de *Sun-chi.* Il confia l'administration à quatre des princes, ses oncles, qui devoient en être chargés jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même; & il nomma le prince Tsé-tching-ouang, chef du conseil de régence.

Le troisième de la quatrième lune, le prince Tsé-tching-ouang ordonna à Li-ming, un des présidens du tribunal des *rites*, d'imposer un titre d'honneur au dernier empereur des *MING.* On lui donna le nom de *Hoaï-tsong-touan-hoang-ti*; & en même-temps l'ordre fut publié de porter son deuil pendant trois jours.

Comme il restoit encore plusieurs princes de la famille impériale qui avoient échappé à la fureur de Li-tsé-tching, & des autres chefs de rebelles, ils ne perdirent point l'espérance de conserver le trône: à la nouvelle de la fin tragique de Hoaï-tsong, les mandarins de la cour de Nan-king s'assemblèrent le douze de la quatrième lune, pour déférer l'empire à celui des princes qui réuniroit aux droits de la naissance, les qualités nécessaires pour soutenir, dans ces temps orageux, le poids du gouvernement, & défendre sa couronne contre ceux qui entreprendroient de la lui disputer: les suffrages se réunirent en faveur de Tchu-yeou-song, prince de Fou, fils de Tchu-tang-siun, arrière-petit fils de l'empereur Chin-tsong. Quelques-uns des principaux mandarins furent députés vers lui pour l'inviter à se rendre à Nan-king; on leur avoit

expreſſément défendu de lui déclarer le véritable motif de leur commiſſion, ni qu'il fût queſtion de le placer ſur le trône.

CHI-TSOU-TCHANG-TI.

Ce prince arriva le ſecond de la cinquième lune, & ayant ſu qu'il s'agiſſoit de ſon élection, il demanda trois jours pour ſe déterminer: enfin s'étant laiſſé vaincre aux inſtances des grands, il donna ſon conſentement, & fut proclamé empereur le cinq de cette même lune. Après avoir ordonné que les années de ſon règne s'appelleroient *Hong-kouang*, & que la ſuivante ſeroit comptée pour la première, il déclara qu'il choiſiſſoit Sſé-ko-fa, Ma-ſſé-yn, Kao-hong-tou, Kiang-yé-kouang & Ouang-to pour miniſtres d'état.

La Chine, ainſi diviſée entre trois prétendans à l'empire, ne devoit être bientôt qu'un théâtre de troubles & d'horreurs. Li-tſé-tching, qui s'étoit retiré dans la province de Chan-ſi, ne négligeoit aucun des moyens capables de ſe relever de ſes pertes, & il s'étoit emparé des poſtes les plus importans, qu'il faiſoit garder par des détachemens de ſon armée; mais apprenant que le général Ou-ſan-koueï s'avançoit vers lui à grandes journées, il rappella les différentes diviſions de ſes troupes pour en compoſer un ſeul corps d'armée, à la tête duquel il ſortit en bon ordre du Chan-ſi & ſe rendit dans le Ho-nan. Il prit la route de Long-koan, & à ſon entrée dans la dernière de ces deux provinces, il envoya Ma-ko, un de ſes officiers, avec un gros détachement s'aſſurer des gorges qui conduiſoient à Pao-king-fou du Sſé-tchuen: précaution ſage qui lui ménageoit une retraite, dans le cas où il ſeroit contraint de quitter encore le Ho-nan.

Cependant quoique les Tartares, pour adoucir le chagrin

que Ou-san-koueï avoit de les voir s'emparer du sceptre impérial, lui eussent donné le titre de *Ping-si-ouang*, c'est-à-dire, de *prince pacificateur de l'occident*, ce général ne montroit plus la même ardeur à poursuivre son ennemi. La mort cruelle de son père, la trahison des Tartares, sa nouvelle dignité même qu'il devoit, en quelque sorte, au malheur de sa patrie, tout l'aigrissoit & le plongeoit dans la mélancolie la plus sombre : il parut pendant quelque temps inquiet, agité & incertain du parti qu'il prendroit. Li-tsé-tching, qui en fut averti, crut cette situation d'esprit favorable à ses projets : il rappella près de lui Ma-ko, & rentra avec son armée dans le Chan-si, s'imaginant que Ou-san-koueï, pour se venger des Tartares, viendroit se joindre à lui. Rien ne lui sembloit plus facile que de récupérer les avantages qu'il avoit perdus & de rentrer dans Pé-king, pour s'y faire proclamer de nouveau empereur de la Chine.

Ces mouvemens de Li-tsé-tching produisirent un effet tout contraire : Ou-san-koueï sentit rallumer l'ardeur de son courage à l'approche du meurtrier de son père ; il se voyoit d'ailleurs dans une impossibilité absolue d'arracher des mains des Tartares l'empire usurpé ; leur puissance étoit alors formidable, & leur armée grossissoit tous les jours par un nombre prodigieux de *Mantchéous*, qui venoient dans l'espoir de s'enrichir des fruits de leur conquête. Ou-san-koueï sortit donc tout-à-coup de l'irrésolution dans laquelle ses chagrins l'avoient plongé pendant quelque temps : il accepta des mains de l'empereur Tartare la dignité de prince qui lui avoit été conférée ; elle cessa de lui paroître moins odieuse, depuis qu'il la regardoit comme un moyen capable de faciliter ses projets de vengeance, & il partit sans différer, résolu de l'éteindre dans le sang de Li-tsé-tching.

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
MING.
1644.
Chi-tsou-tchang-ti.

Ce chef des rebelles ne fut pas long-temps sans reconnoître son erreur. Il abandonna encore une fois le Chan-si, & prit la route de Sin-gan-fou, ville capitale du Chen-si, dans laquelle il avoit résolu d'établir le siége de son nouvel empire. Ses partisans n'étoient point découragés de ses pertes : il trouva moyen de rassembler une armée qui surpassoit de beaucoup celles qu'il eût encore mises sur pied. Ou-san-kouei, qui cherchoit à le joindre, apprit avec étonnement qu'il s'avançoit vers lui à grands pas. Les deux armées furent bientôt en présence ; la fortune continua de se déclarer pour Ou-san-kouei : ce général obligea son ennemi, qui laissa sur le champ de bataille vingt-cinq à trente mille hommes, de fuir à grandes journées vers Chang-tchéou, d'où il partit le vingt-troisième jour de la sixième lune : forcé d'évacuer entièrement la province, il entra dans le Ho-nan par Tong-koan ; & de-là, ayant partagé ses troupes en huit corps, il marcha du côté de Siang-yang, par où il pénétra dans le Hou-kouang.

Les Tartares avoient assigné à Ou-san-kouei le Chen-si pour le lieu de sa demeure ordinaire. Il s'occupa uniquement, pendant le séjour qu'il y fit, du soin de soulager cette province, qui avoit été le théâtre principal de la guerre. Ayant assemblé une nombreuse armée, composée de troupes Chinoises & de Tartares, dont on lui avoit confié le commandement, il la conduisit dans le Ho-nan, d'où il passa ensuite dans le Hou-kouang. Les villes importantes de Siang-yang & de Kiang-tchéou-fou se rendirent à lui, & il prit de sages précautions pour s'assurer de leur fidélité. Ces succès obligèrent encore une fois Li-tsé-tching de fuir devant lui & de se porter vers Chin-tchéou-fou, où il espéroit trouver Tchang-yen-tchong & joindre ses forces aux siennes ; mais ce rebelle venoit de passer avec ses troupes dans le Ssé-tchuen.

Depuis ce temps-là les affaires de Li-tsé-tching allèrent toujours en empirant; contraint de se cacher dans un pays de montagnes, les vivres lui manquèrent bientôt: la désertion se mit dans son camp. Pour en prévenir les progrès, il sortit de sa retraite; mais à peine se trouva-t-il dans un pays découvert, qu'il rencontra un détachement de Ou-san-koueï, sous les ordres de Ho-teng-kiao, chargé de garder & de protéger les confins du Sé-tchuen & du Hou-kouang. Il fallut en venir aux mains, le combat fut sanglant & meurtrier, presque tous les rebelles restèrent sur le champ de bataille, à peine leur chef en pût-il rassembler une poignée, avec lesquels il alla se cacher dans la montagne de Lo-kong. La faim les força d'en sortir pour aller chercher des vivres dans un village voisin: les paysans les ayant reconnus pour rebelles, s'attroupèrent au bruit du tambour, & les ayant enveloppés de toutes parts, ils les firent prisonniers. Ils commencèrent par faire tomber la tête de celui qui leur parut le plus considérable d'entre eux, & la portèrent en diligence à Ho-teng-kiao, qui la reconnut facilement pour être celle de Li-tsé-tching.

La nouvelle de la mort de Li-tsé-tching vola bientôt de bouche en bouche; elle parvint à Li-ko son fils, lequel entrant dans une espèce de fureur, assembla les rebelles qui lui étoient restés attachés, & sortit avec eux de la montagne où ils s'étoient retirés, pour fondre sur ce village, où il fit main-basse sur tout ce qui s'offrit à sa rencontre. Li-ko changea ensuite son nom en celui de Li-tchi-sin, & essaya de se faire reconnoître chef des rebelles à la place de son père; mais les troupes qui n'étoient demeurées fidèles à Li-tsé-tching que par reconnoissance & par la réputation qui s'étoit acquise, abandonnèrent bientôt son fils, pour lequel elles n'avoient ni la même estime ni

les mêmes sentimens. Tout se dissipa, & telle fut la fin d'une révolte qui avoit fait couler des fleuves de sang, & enlevé à la dynastie des *MING* l'empire, qui passa sous le joug d'une nation étrangère.

La rebellion éteinte par la mort de Li-tsé-tching, le général Ou-san-koueï s'empressa de retourner dans la province de Chen-si. Il mit à profit le temps de paix & de tranquillité dont il commençoit à jouir, pour rétablir dans son ancien lustre la ville de Si-ngan-fou, qui lui avoit été assignée par les Tartares pour y tenir sa cour.

Cependant il restoit encore aux Tartares à soumettre un grand nombre de provinces de la Chine. Un des princes *Mantchéous* se mit à la tête d'une armée formidable, composée de Tartares & d'un grand nombre de Chinois, presque tous tirés des provinces de Pé-tché-li, de Chan-tong & de Chan-si, qui avoient été subjuguées les premières. Il ne fut pas difficile aux *Mantchéous* de faire reconnoître leur puissance par les autres provinces de l'empire, qu'ils parcoururent successivement : la conduite, pleine de sagesse, qu'ils tinrent constamment envers les régnicoles, contribua plus encore que la force de leurs armes à étendre leur domination dans tout l'empire ; & la peine de voir un prince étranger assis sur le trône de leur nation, fut bientôt adoucie par la manière dont ils en furent traités. Les Tartares se firent une loi de se conformer aux vues de leur empereur Taï-tsong. La Chine, en changeant de maîtres, ne changea ni de forme ni de gouvernement. Les tribunaux de Pé-king subsistèrent sur le pied qu'ils avoient été établis, & on se contenta de doubler les emplois, afin d'avoir des places à donner aux Tartares. On ne fit aucune difficulté de laisser aux mandarins qui les occupoient, les charges & les

différens postes dans les villes qui se soumettoient. Ceux qui se distinguoient par leur talens & leur mérite, en recevoient la récompense par leur promotion à des emplois plus considérables. Les soldats Chinois étoient incorporés dans les armées, & les officiers, élevés à des grades proportionnés à leur capacité & à leurs services. On leur confia même divers commandemens ; & cette confiance diminuoit insensiblement la peine qu'ils éprouvoient de se voir sous les drapeaux d'un prince étranger.

La cour de Nan-king alloit à grands pas vers sa ruine, par une conduite toute opposée à celle de Pé-king. Les princes & les grands de cette dernière cour, unis entre eux, ne travailloient que pour le bien général. A Nan-king, au contraire, ce n'étoit parmi les grands, que divisions, que cabales, pour se supplanter réciproquement. L'utilité publique étoit un motif trop relevé pour de vils courtisans, qui sacrifioient tout à leur intérêt particulier. Les deux empereurs offroient un contraste qui n'étoit pas moins frappant. D'un côté, l'empereur Tartare, dans un âge où la jeunesse craint & fuit le travail, ne s'occupoit que du soin de s'instruire des régles d'un bon gouvernement; faisant déjà admirer sur le trône les qualités d'un grand prince : de l'autre côté le prince de Fou, content du vain titre d'empereur, que la cour de Nan-king lui avoit donné, sembloit ne chercher dans l'exercice de la puissance souveraine, que la facilité de multiplier ses plaisirs & de satisfaire ses passions. On eût dit, à en juger par la parfaite tranquillité où il vivoit, que l'empire jouissoit d'une paix profonde. Les grands lui adressoient continuellement des plaintes les uns contre les autres. Elles ne servoient qu'à le convaincre du peu de confiance que méritoient ses courtisans, & du peu

DE L'ERE CHRÉTIENNE.
MING.
1644.
Chi-tſou-tchang-ti.

de fond qu'il devoit faire ſur eux. Au reſte, rien ne le touchoit, & n'étoit capable de lui ouvrir les yeux ſur l'abîme où il ſe précipitoit. Pour tout remède aux diſſentions & aux querelles qui s'élevoient parmi les grands, il ſe contentoit de faire de continuels changemens dans les places, ſans aucune diſtinction des bons & des méchans, des innocens & des coupables.

A ſon avénement à l'empire, croyant néceſſaire de commencer par s'attacher les généraux des troupes impériales, il leur avoit accordé des titres de princes & de comtes; il avoit même conféré de ſemblables dignités à quelques généraux Tartares, afin de les attirer dans ſon parti. Le prince Tſé-tching-ouang, principal miniſtre de Pé-king, vint à bout par la ſageſſe des précautions qu'il employa, d'empêcher que de ſemblables offres, faites aux Chinois qui ſervoient dans les troupes Tartares, n'ébranlaſſent leur fidélité. Il crut même qu'il étoit d'une bonne politique d'entamer une négociation avec la cour de Nan-king pour l'engager à reconnoître l'empereur Tartare, & d'y pratiquer des intelligences qui pourroient devenir favorables à ſes projets: en conſéquence de ce plan, dès qu'il ſe crut ſuffiſamment aſſuré de la ſoumiſſion des provinces de Pé-tché-li, de Chen-ſi, de Chan-ſi & de Chan-tong, il envoya à Nan-king le *Fou-tſiang* Tang-ki-long qu'il chargea de ſes inſtructions, & d'une lettre pour Ssé-ko-fa, l'un des principaux miniſtres de cette cour. La lettre étoit conçue dans les termes ſuivans:

« Pendant le ſéjour que je fis à Chin-yang, où nos princes » tenoient leur cour, j'ai été à portée de connoître les beautés » & les richeſſes de la province de Pé-tché-li. Comme vous y » occupiez dès-lors un des premiers poſtes de l'empire, vous » avez pu être témoin des maux que les rebelles y ont cauſés. » Appellés

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1644. *Chi-tsou-tchang-ti.*

» Appellés au secours de votre patrie, nous n'avons cessé de » lui donner des preuves de notre zèle, & si les rebelles ont été » mis en fuite & exterminés, c'est à nos armes que la Chine » en est redevable. Après la victoire décisive que nous rem- » portâmes, les habitans de Pé-king ayant sçu que nous ap- » prochions de cette capitale, sortirent en foule pour nous » recevoir, & nous introduisirent dans leurs murs, comme » leurs libérateurs. Votre frère y avoit un rang considérable; » il vous a écrit pour vous rendre compte de la conduite » douce & pacifique que nous avons tenue envers les Chinois. » J'ignore si cette lettre vous a été rendue.

» Seulement il nous a été donné avis que dans la partie » méridionale de la Chine que vous occupez, un de vos prin- » ces s'est fait proclamer solemnellement empereur, & mé- » dite des projets de guerre. Venger les injures faites à son » souverain & à son père, est un devoir légitime & sacré; » l'intérêt personnel suffiroit seul pour s'y déterminer. Celui, » dit le *Tchun-tsiou*, qui ne s'oppose pas avec vigueur aux en- » treprises des rebelles, ne peut se promettre de finir ses jours » en paix, ni de transmettre sa couronne à son légitime suc- » cesseur.

» Vous avez sçu les attentats de Li-tsé-tching, la rapidité de » ses succès, les armées nombreuses qu'il avoit rangées sous » l'étendard de sa révolte, la fin malheureuse de l'empereur » dont il a causé la mort. Ou-san-koueï, prince de *Ping-si*, » qui étoit alors sur les frontières, nous sollicita par les motifs » les plus pressans de venir à votre secours; les maux qui dé- » soloient l'empire; la douleur & la colère qui agitoient le » cœur de ce sujet vertueux, étoient vivement peintes dans » les dépêches qu'il nous adressa; notre nation admirant le

» zèle & la fidélité de Ou-ſan-koueï, s'empreſſa de faire partir » les troupes qu'elle avoit prêtes à marcher, & on expédia ſur » le champ des ordres à celles qui étoient diſperſées, d'aller » promptement joindre les premières.

» Nous entrons dans Pé-king ; le premier ſoin qui nous » occupe, eſt de faire impoſer des noms d'honneur à l'empe-» reur & à l'impératrice, victimes infortunées de la ſcélera-» teſſe de Li-tſé-tching. Leurs obsèques ſont célébrées par » nos ordres, avec toutes les cérémonies en uſage dans la » Chine, pour ſes ſouverains ; & nous leur donnons une » ſépulture qui répond à l'éminence de leur dignité.

« Les grands de la Chine, tous les officiers de la nation, » ſont traités avec honneur ; nous leur conſervons les emplois » dont ils étoient en poſſeſſion : auſſi viennent-ils ſe ranger » d'eux-mêmes ſous les loix de notre empereur.

» La province de la cour purgée de rebelles, nos armes les » ont également détruits dans les autres provinces ; & pour » rendre le ſuccès plus sûr & plus prompt, nos troupes ont » été diviſées en deux corps ; une partie a pris la route de » l'oueſt, & l'autre celle du ſud. Ce n'eſt pas en cela ſeul que » la prudence & la ſageſſe de notre empereur ont éclaté. Per-» ſonne n'ignore de combien de troubles les provinces du » midi ſont agitées. Nul repos, nulle tranquillité, même pour » les gens les plus ſages & les plus pacifiques. Si le matin on » ſe flatte de quelque lueur de tranquillité, la fin du jour » en fait perdre toute eſpérance. Dans cette confuſion, ſous » un prince qui n'a que le vain titre d'empereur, qui eſt livré » en eſclave à des gens qui ne penſent qu'à s'entre-détruire » par de continuelles accuſations ; peut-on ſe promettre une » paix ſtable & aſſurée ?

» Si nous nous sommes rendus maîtres de Pé-king, ce n'est » point à la dynastie des *MING* que nous avons enlevé cette » capitale ; c'est des mains du rebelle Li-tsé-tching que nous » l'avons arrachée ; ce scélérat, en détruisant de fond en com- » ble les salles des *ancêtres* des *MING*, a fait une insulte per- » sonnelle à tous les princes de cette famille ; nous seuls avons » tiré vengeance de ses attentats : à quelle reconnoissance n'a- » vions-nous pas droit de nous attendre ? & quels témoigna- » ges en avons-nous reçus ? Ouvrez les yeux sur votre posi- » tion ; vous aimez la gloire, mais l'envie s'attache à vos pas ; » il reste encore dans l'empire beaucoup de rebelles qui vous » tendent des pièges. Deux hommes se promenoient près d'une » rivière ; un poisson s'élance sur le rivage, ils le voyent l'un » & l'autre en même temps, & se disposent à le saisir : tandis » qu'ils perdent le temps à se le disputer, un oiseau de proie » l'enlève, & met fin à la querelle. L'application est facile : » songez à vos véritables intérêts. Votre prince se flatte de » conserver le titre auguste d'empereur. Il compte appa- » remment que le grand fleuve Kiang a posé entre nous une » barrière que nous ne saurions franchir : cette confiance » est sans doute téméraire ; nous allons rassembler toutes nos » forces, serez-vous alors en état de nous résister ? Vous » avez la réputation d'être sage ; vous sentez qu'il ne peut » y avoir au ciel deux soleils, sans que les quatre saisons » de l'année en souffrent. Le sage ne s'attache aux hommes » que pour leur vertu ; l'insensé suit des principes contraires : » soyez juste, & décidez lequel des deux princes mérite le » mieux de fixer votre attachement. Sachez estimer la sagesse » des princes qui ont gouverné cet empire avec autant de » gloire que de bonheur. Notre jeune empereur ne se pro-

» pose point d'autres modèles dans toute sa conduite. Votre » réputation est parvenue jusqu'à lui, il connoît tout votre » mérite : c'est vous dire qu'il n'est pas d'emplois & de dignités » où un sujet puisse aspirer, qui ne doive être l'objet de votre » ambition. Combien d'illustres exemples, je pourrois vous » proposer ? Il me suffira de vous mettre sous les yeux celui de » Ou-san-koueï, qu'il a créé prince du premier ordre, sous le » titre de *Ping-si-ouang*. Si vous hésitiez encore de vous mettre » en état d'être comblé de ses bienfaits, songez aux regrets » qu'un repentir trop tardif vous causeroit infailliblement. Nos » troupes n'attendent que l'ordre de se mettre en marche ; » vos provinces méridionales pourront-elles soutenir les efforts » de nos armes ? Croyez-moi, la prudence veut qu'on évite » l'orage, quand on peut s'en garantir avant qu'il éclate ».

Ssé-ko-fa, à qui Tang-ki-long remit cette lettre, y fit la réponse suivante : « La lettre de mon frère m'a été rendue » dans son temps. J'étois alors dans les provinces méridio» nales de l'empire, près du grand général Ou-san-koueï. La » prudence exigeoit que je n'en communiquasse à personne le » contenu ; & je n'avois même rien tant à craindte, que de » donner à soupçonner que mon frère m'eût écrit. Je n'ai pas » les mêmes précautions à prendre par rapport à la vôtre : » le caractère d'homme d'honneur demande que j'en fasse » estime ; & quoiqu'attaché à un parti différent, je vais vous » faire connoître mes sentimens.

» Vous me rappellez le renversement causé par le traître » Li-tsé-tching, & la vengeance que vous avez tirée de ses » crimes : nous sommes pénétrés de reconnoissance de vos » services ; je les publie par-tout, afin que personne dans l'em» pire ne les ignore.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1644. *Chi-tsou-tchang-ti.*

» Les mandarins & les peuples du Kiang-nan, sont peu » zèlés pour tout ce qui ne touche point leurs intérêts parti- » culiers. Qui croiroit que cette malheureuse catastrophe qui » a fait perdre la vie à leur souverain, & enlevé le trône à » sa famille, n'a été pour eux qu'un de ces événemens ordi- » naires ?

» Le prince infortuné, dans le sang duquel le perfide Li- » tsé-tching a trempé ses mains parricides, respectoit le Tien, » marchoit sur les traces du glorieux fondateur de sa dynastie, » honoroit ses ancêtres, aimoit ses peuples, & les portoit dans » son cœur ; comparable en cela aux sages empereurs Yao & » Chun : il n'a dû ses malheurs qu'à de mauvais ministres qui » ont tout bouleversé.

» Le treizième jour de la troisième lune a été l'époque fatale » de cette révolution. Je commandois un corps de troupes sur » les bords du Kiang. Au premier bruit qui parvint à mes » oreilles, j'en fus accablé au point de désespérer de trouver » aucun remède aux maux qui nous menaçoient de toutes » parts. Succombant à ma douleur, je ne savois que répéter » ces tristes paroles. Eh ! quel service pourrois-je rendre à l'ame » de l'empereur après qu'elle s'est retirée dans le ciel.

» Cependant les grands de l'empire, les plus anciens & les » plus distingués par leur expérience, ne consumèrent pas le » temps en vains regrets sur le malheur de leur maître. Ils » pensèrent d'abord que dans un désastre aussi affreux, le pre- » mier soin qui devoit les occuper, c'étoit de travailler de » concert à maintenir le trône dans la famille impériale. Après » avoir long-temps délibéré entre eux, ils se réunirent unani- » mement en faveur du prince notre maître, qui se rendit » sur leur invitation, dans la capitale, où il prit possession de

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1644. Chi-tsou-tchang-ti.

» l'empire avec les formalités, & toutes les cérémonies solemnelles, prescrites par nos loix & nos usages. Ce prince a sur l'empire un droit incontestable, il est petit fils de l'empereur Chin-tsong, cousin germain de l'empereur Kouang-tsong, & par conséquent proche parent du dernier empereur, lequel étoit fils du même empereur Kouang-tsong. Aussi ce choix a été également approuvé, & du Tien & des hommes. Il fut proclamé la cinquième lune, & le même jour il m'envoya commander les troupes qui étoient campées au nord du Kiang.

» Nous apprîmes en même-temps, qu'appellés au secours de l'empire par le grand général Ou-san-koueï, vous aviez battu & mis en fuite le rebelle Li-tsé-tching : qu'étant entrés dans Pé-king, vos premiers soins avoient été de faire rendre les derniers devoirs à l'empereur & à l'impératrice, avec tout l'appareil qui convenoit à leur auguste dignité : qu'enfin votre présence a calmé le peuple, fait cesser toutes les dissentions ; & rétabli dans cette capitale, l'ordre, la paix, & la tranquillité dont elle continue de jouir. Ce sont-là autant de bienfaits, qui demandent de notre part une reconnoissance éternelle, & dont nous chérissons précieusement la mémoire.

» Vous me citez dans votre lettre un passage du *Tchun-tsiou*; vous n'ignorez pas sans doute à quelle occasion Confucius prononça les paroles que vous transcrivez. Ce fut à la mort d'un souverain, arrivée dans ces temps où l'empire étoit divisé en un grand nombre de royaumes particuliers. La mort d'un souverain étoit alors comme le signal de troubles & de divisions. Les funérailles du dernier empereur, & l'installation de son successeur, ne manquoient jamais

» d'être troublées par le tumulte des guerres, que l'héritier
» du trône impérial avoit à soutenir, pour se mettre en pos-
» session de ses états.

» Nous n'avons eu que trop long-temps sous les yeux
» l'image de ces divisions funestes. Le premier devoir des
» sujets fidèles à leur prince, consiste à maintenir le trône dans
» leur maison. Ouang-mang ne se perdit que pour s'être écarté
» de ces principes; comme l'époque la plus brillante de la
» gloire de Kouang-ou-ti, des *HAN*, est d'avoir conservé l'em-
» pire dans sa famille, & de l'avoir défendu contre ceux qui
» vouloient le lui enlever.

» Les *Hoei-ho* rendirent autrefois à la dynastie des *TANG*,
» les services les plus essentiels. Combien n'ont-ils pas ajouté
» à leur gloire, par leur désintéressement. Ils n'ont jamais rien
» voulu accepter pour récompense de ce qui appartenoit à
» l'empire; & les *Khi-tan*, qui firent la guerre aux *SONG*, en
» respectant leurs domaines, se sont contentés, pour prix de
» la paix qu'ils accordèrent, de sommes d'or & d'argent, &
» d'une certaine quantité de pièces d'étoffes de soie, qu'on
» promit de leur payer annuellement.

» Les premiers services que vous avez rendus à l'empire,
» ont commencé par attirer sur vous les regards des gens
» d'honneur, & des vrais citoyens. L'amour de la justice, le
» zèle pur d'un sujet fidèle, y ont paru avec éclat. L'appas
» d'un intérêt injuste vous feroit-il renoncer à la gloire d'un
» si beau début? On dit communément que la vertu relève
» les plus petites actions, & que le crime obscurcit l'éclat des
» plus grandes vertus; voudriez-vous imprimer à votre répu-
» tation, une tache que vos autres vertus ne viendroient
» jamais à bout d'effacer? L'intérêt réciproque de nos maîtres

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1644. Chi-tsou-tchang-ti.

» & des deux empires, demande que nous fassions la paix, » & que nous prenions soin de l'asseoir sur des fondemens » durables. Je vous invite à concourir de votre côté, à une » entreprise dont l'exécution vous couvrira d'une gloire im- » mortelle ».

Tang-ki-long fut chargé de porter cette réponse à Tsé-tching-ouang, qui fut bien éloigné d'en être satisfait. Persuadé que l'empire appartenoit aux *Mantchéous*, il crut superflu d'entamer désormais aucune négociation avec la cour de Nan-king; & il ne pensa plus qu'à employer pour la réduire, la force des armes. A la onzième lune, il fit avancer ses troupes du côté de Siéou-tsien, dans le dessein de s'en rendre maître; mais y ayant trouvé Ssé-ko-fa, campé à la tête de l'armée Chinoise, il changea sa marche.

Le corps de *Mantchéous* qu'on avoit envoyé à Siéou-tsien, n'étoit qu'un détachement destiné à amuser Ssé-ko-fa, afin de gagner le temps nécessaire pour rappeller des provinces du Chan-tong & du Ho-nan, dont les Tartares s'étoient mis en possession sans coup férir, les troupes qui y étoient dispersées. Lorsqu'elles furent toutes rassemblées, on en forma trois divisions; la première se porta vers Haï-tchéou, dont elle s'empara : la seconde investit Peï-tchéou; & la troisième fut employée à empêcher Ssé-ko-fa de secourir ces places.

Les troupes Chinoises étoient commandées par Ssé-ko-fa & Kao-kié. Ces deux généraux s'apperçurent bientôt de l'impossibilité de résister aux forces réunies des Tartares. Ils dépêchèrent couriers sur couriers à Nan-king; mais on vivoit à cette cour dans une sécurité incroyable. Le prince ne pensoit qu'à ses plaisirs; les grands, qu'à leurs intérêts particuliers. Personne n'étoit touché de l'état déplorable de la famille des

MING

MING. L'amour de la patrie étoit éteint dans tous les cœurs ; les généraux eurent beau repréſenter l'état critique où ils ſe trouvoient, & la ruine prochaine des affaires, tout fut inutile : on ne leur envoya aucun renfort, & à peine prit-on la peine de répondre à leurs dépêches.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1644. *Chi-tſou-tchang-ti.*

Cependant Ssé-ko-fa inſtruit que les *Mantchéous* avoient retiré leurs troupes du Ho-nan, y envoya un détachement ſous les ordres des lieutenans généraux Liéou-hong-ki, Hiu-ting-koué & Ouang-tchi-kang. Ces trois officiers remplirent avec beaucoup d'intelligence les ordres qu'on leur avoit donnés, & firent priſonniers trente-deux mille ſoixante-ſeize ſoldats des ennemis, ainſi que pluſieurs de leurs officiers.

Le premier jour de la première lune de l'an 1645, il y eut une éclipſe de ſoleil.

1645.

A cette même lune, le lieutenant-général Hiu-ting-koué, à ſon retour de l'expédition du Ho-nan, étant venu rejoindre l'armée de Kao-kié, prit querelle avec ce général dans un feſtin auquel il l'avoit invité, & le tua : Hiu-ting-koué ſe ſauva chez les Tartares qui lui donnèrent de l'emploi, & le même grade qu'il avoit dans l'armée Chinoiſe.

A la deuxième lune, Kao-mong-ki, préſident d'un des tribunaux de la cour de Nan-king, préſenta ſecrétement un placet au prince, pour l'avertir qu'il ſe répandoit un bruit, que le prince héritier du dernier empereur vivoit, & ſe tenoit caché dans la province de Tché-kiang. Cette nouvelle le ſurprit, d'autant plus qu'il étoit perſuadé qu'il ne reſtoit plus aucun prince de ſa famille, qui pût, par le droit de ſa naiſſance, lui diſputer l'empire : il envoya deux de ſes eunuques dans le Tché-kiang, avec ordre de l'amener à Nan-king. Les eunuques s'étant acquittés adtoitement de leur commiſſion,

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1645. *Chi-tsou-tchang-ti.*

conduisirent à la cour le prétendu prince héritier : l'empereur donna ordre de l'interroger. Il dit que l'année précédente, voyant que Li-tsé-tching alloit détruire sa famille, il s'étoit retiré dans la maison de Fong-ko-tsong, président du tribunal intérieur, établi du temps de Yong-lo : que là, ayant mandé les mandarins pour le reconnoître, ils s'y rendirent en habits de cérémonie ; & que placé sur une espèce de trône, tourné vers le midi, il avoit reçu leur soumission & leurs hommages. Le ministre d'état Ouang-lo, l'interrompit, & lui montrant le docteur Fang-ki-kien, précepteur du prince héritier, connoissez-vous cet homme, lui demanda-t-il ? oui, lui répondit l'imposteur, c'est le docteur Fang-ki-kien, mon précepteur. Le docteur Liéou-tching-tsong s'avança près de lui, mais il ne le connut pas. Fang-ki-kien lui demanda quelles étoient les leçons qu'il lui avoit données, & jusqu'où il les avoit continuées ; il répondit qu'il ne s'en ressouvenoit plus. Quelle étoit, dit encore Fang-ki-kien la situation du corps de logis où vous faisiez vos études ? Il répondit de même qu'il l'avoit oublié. Taï-yu, censeur de l'empire, l'interrogeant à son tour, lui demanda dans quel endroit de la salle d'audience il étoit, lorsque l'empereur, qu'il disoit son père, examina lui-même Ou-tchang-ché ; il parut déconcerté de la question, & demanda même quel étoit cet Ou-tchang-ché dont on lui parloit : alors le censeur convaincu de sa fourberie, lui dit qu'il méritoit la mort, mais qu'il vouloit bien lui conserver la vie, à condition qu'il lui avoueroit ingénuement le motif qui l'avoit porté à s'arroger le titre de prince héritier des *Ming*. L'imposteur se jettant à ses genoux le conjura d'avoir compassion de sa simplicité ; il demanda du papier, & écrivit ce qui suit : « Je m'appelle Ouang-tchi-ming ; je suis

» originaire de Kao-yang, & petit-fils Ouang-ping, gouver-
» neur du feu empereur. Ma famille étant tombée dans la pau-
» vreté, & ne pouvant plus subsister à la cour, je suis venu
» dans ces provinces du midi, où je rencontrai Mou-hou,
» domestique de Kao-mong-ki. Il me trouva tant de ressem-
» blance avec le prince héritier, qu'il me pressa de me faire
» passer pour lui. Cette proposition me fit trembler, je refusai
» long-temps de me prêter à l'imposture; mais je n'eus pas la
» force de braver la vue d'une mort cruelle dont on me me-
» naça si je persistois dans mes premiers refus; je me laissai
» enfin gagner ». Le ministre alla porter cette déposition à son maître.

Le lendemain, Liéou-tching-tsong & Taï-yu s'étant rendus à l'audience ordinaire, dirent qu'il falloit que quelqu'un eût suggéré à Ouang-tchi-ming de se faire passer pour le prince héritier, & qu'une pareille idée ne pouvoit être entrée dans la tête d'un homme de son âge: ce prince ordonna de s'assurer de sa personne & de suspendre toute procédure contre lui; il fit en même-temps publier une invitation à tous ceux qui avoient connu le prince héritier, de venir examiner si ce n'étoit pas lui: aussi-tôt une affluence de monde se présenta à la porte du palais; on leur montra Ouang-tchi-ming, tous s'écrièrent c'est le prince héritier. La cour sentit l'imprudence de cette démarche: elle en commit une autre, en faisant conduire Ouang-tchi-ming dans les prisons du tribunal des crimes.

Peu de temps après on fut inondé de dépositions en faveur de l'imposteur; les généraux Tso-léang-yu, Hoang-té-kong, Liéou-léang-tso, vice-roi du Hou-kouang, & Yuen-ki-kien, vice-roi du Kiang-si, assuroient qu'il étoit fils de l'empereur

De l'Ère Chrétienne. *Ming.* 1645. *Chi-tsou-tchang-ti.*

Hiao-tsong : des témoignages de cette importance & en aussi grand nombre, allarmèrent le prince & les grands attachés à sa personne : l'occasion parut favorable aux mécontens & aux esprits remuans, inquiets & avides de nouveautés. Le trouble & la confusion augmentèrent au point qu'on se voyoit à la veille d'une guerre civile, dont les suites devoient être d'autant plus à craindre, que les *Mantchéous* ne manqueroient pas d'en profiter.

La nouvelle de ce qui se passoit à la cour de Nan-king, parvint bientôt à l'armée des Tartares. Ce fut pour eux un motif d'accélérer leur marche vers les provinces du midi : les troupes qui avoient soumis la province de Chan-tong, étoient alors occupées au siége de Soui-tchéou, district de Koué-te-fou du Ho-nan : les opérations se faisoient avec assez de lenteur ; mais ce qu'on apprit des troubles de Nan-king, réveilla l'activité des généraux. La place fut emportée dans un assaut général qui fut très-meurtrier, & qui leur coûta beaucoup de monde. Ils s'en vengèrent en faisant mourir Ssé-ling-kiong, inspecteur général de la province, censeur de l'empire, & en passant toute la garnison au fil de l'épée.

Le vingt-deuxième de cette même lune, les Tartares passèrent le Hoaï-ho. La cour de Nan-king en fut dans la plus grande consternation : les grands consultés sur le parti qu'il convenoit de prendre, tous furent du sentiment qu'il importoit extrêmement de conserver le pays situé au midi de ce fleuve, dont la perte entraîneroit infailliblement celle de Nan-king. Le prince dit qu'on pouvoit se reposer pour la défense de ce pays, sur le zèle de Tso-léang-yu, qui ne s'étoit point encore déclaré contre eux : Ssé-yu élevant la voix, représenta que ce général s'étant déclaré hautement pour le faux prince

héritier, on ne devoit pas beaucoup se fier à lui; & que s'il falloit périr, il valoit mieux tomber entre les mains des Tartares que dans les siennes; le prince réfléchissant quelque-temps, adopta l'avis de Ssé-yu.

Pendant qu'on consumoit à Nan-king un temps précieux en délibérations inutiles, les Tartares redoublant de célérité, s'étoient rendus maîtres du pays qui est au sud du Hoaï-ho; ayant passé le Hoang-ho, ils avoient soumis Hoaï-ngan, Kao-yéou-tchéou, avec toutes les villes de leur dépendance.

Le vingt-quatre de cette même lune, ils arrivèrent devant Yang-tchéou. Les grands de la cour de Nan-king s'assembloient continuellement, & ne s'occupoient qu'à délibérer, sans prendre aucun parti. Cependant, il restoit encore quelques sujets fidèles au milieu de cette cour corrompue. Le prince auroit pu se défendre, s'il avoit sçu les connoître & les distinguer de la foule des courtisans, ou s'il avoit eu dans l'ame assez de fermeté pour suivre leurs conseils; mais enseveli dans les plaisirs & dans la débauche, il falloit, pour le tirer de sa léthargie, quelque secousse violente, & jamais il ne pensoit à apporter du remède, que quand le mal étoit presque désespéré.

Ssé-ko-fa avoit conduit ses troupes du côté du Hoaï-ho: il ne pouvoit se dissimuler que toutes ses ressources seroient insuffisantes pour le mettre en état de faire face aux armées nombreuses qui alloient fondre sur les provinces du midi. Ses soldats découragés par l'infériorité de leur nombre, & par la terreur des Tartares presque toujours victorieux, étoient déjà à moitié vaincus. Leur général ne cessoit d'écrire à la cour, pour l'avertir de la nécessité de proportionner les secours à la grandeur du danger dont on étoit menacé: ses représentations restoient sans effet; & on n'osoit parler à l'empereur du mauvais

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1645. *Chi-tſou-tchang-ti.*

état de ſes affaires, pour ne pas troubler la vie voluptueuſe à laquelle il étoit entièrement livré. Il n'avoit près de lui que des lâches ou des traîtres, bien moins touchés des intérêts de la famille des *Ming*, qu'occupés des moyens de ſauver leur fortune de la ruine totale de l'empire.

Ssé-ko-fa abandonné de la cour, oſa reſter fidèle à ſon prince & ſe réſoudre à ſe ſacrifier pour lui : trop foible pour diſputer aux Tartares le paſſage du Hoaï-ho, mais trop ſage pour expoſer ſon armée, dans laquelle étoit renfermée la ſeule eſpérance qui reſtoit à ſon parti, il ſe replia vers le Hoang-ho : ayant paſſé ce fleuve, il vint camper près de Hoaï-ngan, dans la perſuaſion que les Tartares tenteroient eux-mêmes le paſſage en cet endroit. Cherchant à en impoſer aux ennemis, en leur montrant de loin les apparences d'une nombreuſe armée, il raſſembla tous les payſans des campagnes voiſines qu'il diſpoſa en ordre de bataille, & auxquels il fit occuper un terrein très-conſidérable : les premiers rangs étoient formés de ſes troupes, & il couvroient ainſi les bords du Hoang-ho : mais ce ſtratagême, qui fut ſans ſuccès, ne ſervit qu'à précipiter ſa perte.

Les Tartares arrivés ſur le bord du fleuve, furent d'abord étonnés de voir le rivage oppoſé couvert de troupes nombreuſes rangées dans le plus bel ordre : cependant comme l'expérience leur avoit appris depuis long-temps, qu'il leur ſuffiſoit de ſe préſenter devant les Chinois pour les mettre en fuite, ſans perdre un moment, ils font paſſer un détachement ſur des barques qu'ils avoient eu la précaution de faire deſcendre : on avoit fait choix des plus déterminés. Cette multitude, compoſée de gens accoutumés à trembler au ſeul nom des *Mantchéous*, fut d'abord épouvantée de l'air d'intrépidité & d'audace avec lequel ils traversèrent le fleuve ; la frayeur gagna bientôt

tous les rangs, & la déroute fut universelle. Officiers, soldats, tout prit la fuite, à la réserve de quelques officiers & de mille à douze cens hommes, que Ssé-ko-fa rallia autour de lui à force de prières, & avec lesquels il se retira vers Yang-tchéou, seule barrière qui pouvoit arrêter les entreprises des Tartares contre la ville de Nan-king.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1645. *Chi-tsou tchang-ti.*

Les *Mantchéous* s'appercevant que cette armée de Chinois, de loin si formidable, s'évanouissoit à l'approche d'une poignée de leurs gens, n'attendirent pas que leur armée fût entièrement passée pour se mettre à sa poursuite. Le premier corps de leurs troupes qui débarqua, eut ordre de faire diligence pour atteindre Ssé-ko-fa. Leur marche fut si précipitée, qu'ils ne manquèrent que de quelques heures cet infortuné général, qui eut à peine le temps de faire rentrer sa poignée de monde dans Yang-tchéou, & d'en fermer les portes. Le gros de l'armée suivit de si près ce premier détachement, par la célérité de sa marche, en quoi les Tartares ont toujours excellé sur les Chinois, que le lendemain dès le matin, il étoit arrivé assez de troupes pour qu'on se crût en état de livrer un assaut général à In-tching, l'une des deux villes dont Yang-tchéou est composée.

Ssé-ko-fa surpris par l'extrême diligence des Tartares, eut à peine le temps de se reconnoître; il ne laissa pas de leur opposer la défense la plus courageuse: mais avec si peu de monde contre une armée si formidable, épuisé de fatigue, couvert de sang, environné de tous côtés par les ennemis, qui avoient escaladé les murailles, prêt à tomber entre leurs mains, il se tua lui-même : exemple de désespoir, qui fut suivi par un grand nombre de mandarins qui étoient renfermés dans Yang-tchéou.

De l'Ère Chrétienne. Ming. 1645. Chi-tsou-tchang-ti.

Les Tartares, maîtres de cette ville, & de la partie méridionale du Kiang, ne laissèrent point refroidir l'ardeur de leurs troupes : ils envoyèrent des détachemens se saisir de tous les postes qui étoient le long de ce fleuve ; & le cinquième jour de la cinquième lune, ils firent monter à la nuit close, sur les remparts & sur les portes de Yang-tchéou, une grande quantité de leurs soldats avec des lanternes allumées, qu'ils tenoient fort élevées. Cette espèce d'illumination, qui formoit un coup d'œil agréable, devint un spectacle effrayant pour la cour de Nan-king : la peur fit sauver du côté du Tching-kiang ceux qui tenoient son parti.

Tching-hong-koueï, officier qui servoit avec distinction dans la marine Chinoise, se trouvoit alors fort près de Tching-kiang avec une flotte, & il étoit en état, s'il l'eût voulu, de disputer aux *Mantchéous* le passage du Kiang ; mais, soit qu'il fût mécontent de la cour de Nan-king, ou qu'il jugeât que ses efforts ne retarderoient la ruine que de quelques instans, il mit à la voile & reprit la route de la mer.

Le dix de la lune, un officier, dépêché de Tching-kiang à Nan-king, apporta la nouvelle que les Tartares étoient maîtres du port ; le prince étoit à table avec deux de ses eunuques, & quelques courtisans : l'officier trouva les convives, & sur-tout le prince, hors d'état de comprendre ce qu'il venoit lui annoncer. Il fallut jusqu'au milieu de la nuit suivante pour dissiper les fumées de l'ivresse où il étoit plongé : enfin, revenu à lui-même, l'empereur rappella l'officier, & se fit expliquer le sujet de sa mission ; il en fut si épouvanté, qu'il sortit sur le champ de la ville, & prit la fuite, n'étant accompagné que de fort peu de monde.

Le bruit de cette évasion se répandit un moment après dans toute

toute la ville. Le peuple accourut dès le point du jour au palais, & se rendit en foule aux prisons, d'où il tira Ouang-tchi-ming, qu'il conduisit en triomphe à la salle impériale : il fut placé sur le trône, & proclamé empereur de la Chine acclamations de la multitude, qui crioit de toutes parts *dix mille ans de vie* au nouvel empereur.

Le quatorze de cette cinquième lune, les *Mantchéous* arrivèrent sous les murs de Nan-king, qui n'attendit pas même qu'on la sommât de se rendre. Tchao-tchi-long, un des principaux seigneurs Chinois, sortit de la ville à la tête des grands, pour en porter les clefs aux Tartares, & se soumettre à leur domination.

Le prince Yu commandoit l'armée Tartare : il fit à tous les grands beaucoup d'accueil, & distingua sur-tout Tchao-tchi-long, qu'il éleva à la qualité de comte, sous le titre de *Ping-koué-kong*. Les places & les emplois furent conservés à ceux qui les possédoient.

Liéou-léang-tso avoit toujours été persuadé que Ouang-tchi-ming étoit véritablement le prince héritier de l'empire ; il s'étoit déclaré en sa faveur, & n'avoit point dissimulé son mécontentement, du refus que faisoit le prince de Fou de le reconnoître. Croyant l'occasion favorable de s'en venger, & de le faire punir comme usurpateur du trône, & rebelle à son légitime souverain, il proposa aux Tartares de faire courir après lui : ceux-ci le chargèrent lui-même de la commission. Ce malheureux empereur avoit pris la route de Taï-ping-fou ; les habitans auxquels il demanda un asyle, refusèrent de lui ouvrir leurs portes ; contraint de fuir plus loin pour se dérober aux poursuites de ses ennemis, & dans un abandon total, suivi seulement de Hoang-té-kong, de Hong-tchi-ki, & de

quelques-uns de ses serviteurs, il gagna Vou-hou-hien: Liéou-léang-tso l'atteignit au moment qu'il alloit s'embarquer; il lui cria de loin qu'il venoit de la part du prince Yu, inviter Hoang-té-kong à se rendre auprès de lui, & l'assurer qu'il le traiteroit avec honneur. Hoang-té-kong comprit que c'étoit moins à lui qu'au prince qu'on en vouloit; il ne répondit que par des reproches piquans: Liéou-leang-tso, furieux, lui décocha une flèche qui l'atteignit à la gorge, après quoi il courut sur le prince pour se saisir de sa personne. Hong-tchi-ki le prévint: « Prince, dit-il à l'empereur » en le prenant à brasse-corps, sauvons-nous de la honte de » mourir par les mains d'infâmes rebelles! » A l'instant il l'entraîne & se précipite avec lui dans le Kiang, où ils périrent tous deux.

Ce prince, qui occupa le trône impérial de Nan-king, sous le nom de *Hong-kouang*, laissoit encore après lui plusieurs princes de la famille des *Ming*. Quoique la puissance des Tartares semblât dès-lors montée à son plus haut degré, cependant les *Ming* auroient pu soutenir leur dynastie sur le penchant de sa ruine, & peut-être la rétablir, s'ils avoient sçu s'accorder & vivre dans une union, que l'état désespéré de leurs affaires rendoit nécessaire. Ce n'est pas qu'ils ne fussent persuadés qu'une parfaite intelligence étoit la seule ressource qui leur restât; mais l'ambition de régner qui s'empara de chacun d'eux, les perdit. Ils faisoient valoir tous également le droit de leur naissance, & chacun en particulier se croyoit supérieur en mérite à ses concurrens: trop peu généreux pour se céder le trône, il n'y en avoit aucun parmi eux qui osât entreprendre d'y monter, par la crainte de s'attirer sur les bras tous les autres.

Le premier sur qui les grands jettèrent les yeux, fut le prince

de Lou-ngan, qui, à la mort du prince de Fou, ſe trouvoit à Hang-tchéou, capitale du Tché-kiang, où il faiſoit ſa réſidence ordinaire. Le prince de Tang ſe rendit auprès de lui, pour le preſſer de monter ſur le trône. Ce zèle ſimulé n'étoit que l'effet d'une politique jalouſe, dont tout le but étoit de pénétrer les véritables diſpoſitions de la cour de Hang-tchéou.

Le vœu des grands & de la nation appelloit Lou-ngan à l'empire : il étoit de tous les princes de la famille des *Ming*, le plus propre à réparer ſes malheurs. Ses états placés près du théâtre de la guerre; maître des villes les plus riches & les plus puiſſantes de l'empire; tout ce qu'il y avoit de bons officiers & de braves ſoldats dans les armées du prince de Fou, s'étoient retirés chez lui. Ses qualités perſonnelles donnoient un nouveau motif à la politique qui devoit le faire préférer à ſes compétiteurs : capable de commander une armée, habile dans l'art plus néceſſaire encore de gouverner les peuples, il étoit chéri de ſes ſujets, qu'il traitoit en père, & il finit par ſe ſacrifier pour eux.

La ville de Nan-king une fois ſoumiſe, les Tartares pénétrèrent dans le Tché-kiang, ſans éprouver la plus légère réſiſtance. Tchang-tchéou, Sou-tchéou, Song-kiang & pluſieurs autres villes du Kiang-nan, les reçurent dans leurs murs avec la même affection qu'elles auroient fait les troupes Chinoiſes. Enſuite ils diviſèrent leur armée en deux corps; l'un deſtiné à s'emparer de Kiang-fou, & l'autre de Hou-tchéou-fou. La garniſon, le peuple & les mandarins de ces deux villes parurent déterminés à une vigoureuſe défenſe, parce qu'ils eſpéroient que le prince de Lou-ngan viendroit ſe mettre à leur tête auſſi-tôt qu'il auroit pris poſſeſſion de l'empire : mais

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1645.

dès qu'ils apprirent, que ni les prières des grands, ni les instances du prince de Tang, n'avoient pu l'engager à accepter le trône, alors tout leur courage les abandonna, & ils ne virent plus, dans l'extrémité où ils étoient, d'autre parti que de plier sous le joug des Tartares.

Après la prise de ces deux villes, les deux corps d'armée se réunirent pour aller investir Hang-tchéou dans le dessein de se saisir de la personne même du prince de Lou-ngan qui s'y étoit enfermé : la réputation de ce prince, son mérite, & l'affection des peuples, leur faisoient craindre qu'il ne se fît un parti assez puissant pour rompre leurs projets. Il auroit pu au moins se soutenir en effet pendant quelque-temps, contre leurs forces; mais persuadé que les autres princes refuseroient de venir à son secours, dans la crainte qu'il ne se servît ensuite de leurs propres troupes pour les écarter du trône, & s'en emparer à leur préjudice, il n'écouta que l'intérêt de ses peuples, & la résolution généreuse de se sacrifier pour leur salut. Dès qu'il s'apperçut que la ville étoit investie, il monta sur les remparts, & proposa aux ennemis d'ouvrir les portes, & de se remettre lui-même entre leurs mains, sous la seule condition qu'on épargneroit la garnison, les mandarins & le peuple. Aussi-tôt que le général des *Mantchéous* en eut donné sa parole, ce prince ordonna que toutes les portes leur fussent ouvertes; il sortit en même-temps de la ville, & alla se remettre à leur discrétion. Les Tartares entrèrent dans la place, & le premier acte de puissance qu'ils y exercèrent, fut de donner la mort au prince libérateur de son peuple, tout en plaignant la rigueur de sa destinée; mais la politique ne leur permettoit pas de laisser vivre un

rejetton de la famille des *MING*, à laquelle ils enlevoient l'empire. Les mandarins honteux de ſurvivre à leur maître, imitèrent ſa générosité en ſe donnant la mort eux-mêmes.

Tandis que ces ſcènes d'horreur ſe paſſoient dans le Tché-kiang occidental, le prince de Lou, & Tchu-tſin-kien, prince de Tang, tous deux de la famille des *MING*, qui occupoient la partie orientale du fleuve, travailloient chacun de leur côté à faire valoir leurs prétentions à l'empire.

Le prince de Tang n'étoit pas de la branche directe des *MING*; mais ſa poſition dans le Fou-kien, l'avoit mis en état de ſe former un parti conſidérable, à la tête duquel s'étoit rangé Tching-tchi-long, dont la famille s'étoit rendue puiſſante. Ce prince avoit été condamné ſous l'empereur Tchong-tching à une priſon perpétuelle, pour le punir d'avoir été le fauteur des troubles qui ont commencé la ruine de l'empire. Il y étoit demeuré depuis la neuvième année de *Tchong-tching*, juſqu'au temps où le prince de Fou, à ſon avénement au trône, fit publier une amniſtie générale, dont il profita comme les autres criminels d'état. Au ſortir de priſon, il choiſit la province de Fou-kien pour ſa retraite.

Lorſque les Tartares traverſèrent le Kiang, Tching-hong-kouei & Tching-tſaï, de la famille des Tching-tchi-long, auroient pu leur en diſputer le paſſage; mais trahiſſant la cauſe commune pour des intérêts particuliers, ils s'empreſsèrent de s'éloigner de la préſence des ennemis; & reprenant la route de la mer, ils conduiſirent leur flotte vers le Fou-kien; là, ils ſe joignirent à Tching-tchi-long, & à pluſieurs autres grands de la cour du prince de Tang. S'étant rendus à Fou-tchéou-fou, où ils trouvèrent le prince de retour de Tché-kiang, ils vinrent facilement à bout de le décider à ſe faire proclamer empereur

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1645.

de la Chine. Ce prince donna le nom de *Long-hou* aux années de son règne, & changea le sien en celui de *Tien-hing* : il éleva à la dignité de *Héou* (1), Tching-tchi-long & Tching-hong-koueï; Tching-tchi-pao, frère de Tching-tchi-long, fut aussi placé parmi les grands officiers de l'empire avec Tching-haï, qui obtint la dignité de *Pé*. Ils descendoient d'une même famille de Siuen-tchéou, du Fou-kien : Tching-tchi-long, qui s'éleva par son brigandage, étoit fils de Tching-tchao-tsou, l'un des gardes du trésor royal du département de Siuen-tchéou, emploi qui lui donnoit à peine le nécessaire pour vivre lui & sa famille. Tching-tchi-long jouant avec quelques enfans de son âge, derrière l'hôtel du gouverneur, lança au hazard, une pierre qui l'atteignit au front; le gouverneur l'envoya arrêter; mais se laissant facilement désarmer par les excuses de cet enfant qui n'avoit que dix ans, avec une physionomie pleine de graces, qu'il rendoit encore plus intéressante par la vivacité de ses réparties, il ne le fit punir que légèrement.

Dès que Tching-tchi-long, & son frère Tching-tchi-pao furent en état de s'embarquer, ils allèrent joindre Yen-tchin-siuen, fameux Pirate, qui s'étoit établi dans une isle, d'où il désoloit les bâtimens marchands qui fréquentoient ces parages. Ils passèrent avec lui plusieurs années, s'associant à ses aventures, & faisant le même métier. A la mort de Yen-tchin-siuen, ses gens, accoutumés à mener une vie indépendante & licentieuse, ne voulant pas y renoncer, pensèrent bientôt à se donner un nouveau chef. Plusieurs furent d'abord proposés; mais dès que les deux frères se mirent sur les rangs, on ne fut plus embarrassé que du choix; le sort en décida, & tomba jus-

(1) Voyez sur ces dignités de *Héou* & *Pé* les notes pages 79 & 111, tom. I.

qu'à deux fois ſur Tching-tchi-long. La réputation du nouveau chef groſſit bientôt la troupe, & la rendit la terreur des mers. Les bâtimens de l'empire n'étoient pas même aſſez forts pour ſe défendre contre ſes attaques : il eut l'avantage dans toutes les rencontres. Les priſes immenſes que fit Tching-tchi-long, le mirent en état d'équipper à ſes frais une flotte nombreuſe, qui le rendit tout puiſſant, non-ſeulement ſur mer, mais encore ſur les côtes & bien avant dans les provinces voiſines; ſur-tout dans celles de Kouang-tong, de Fou-kien & de Tché-kiang. Tous les efforts employés juſques-là pour arrêter leur brigandage, n'avoient ſervi qu'à rendre ces pirates plus audacieux & plus redoutables.

Hiong-ouen-tſan, vice-roi du Fou-kien, envoyé contre eux ſous l'empereur Hoaï-tſong, tint une conduite toute oppoſée à celle de ſes prédéceſſeurs. Il entreprit de gagner, par des préſens, un ennemi qu'il ne pouvoit réduire par la force. En entrant dans ſon gouvernement, il ne dédaigna pas de faire des avances auprès du chef des pirates, & de rechercher ſon amitié. Il lui fit fournir, & à tous ceux de ſa flotte qui en demandoient, les vivres dont ils avoient beſoin. Pluſieurs d'entre eux s'étant préſentés devant lui, il les reçut avec une ſorte de diſtinction. Cette politique attira avec confiance auprès de lui Tching-tchi-long, dont il eut l'art de flatter l'amour-propre ſans qu'il s'en apperçut, & de lui inſpirer de-là honte pour le métier qu'il faiſoit. En attendant qu'il pût le quitter, ce chef de brigands, pour témoigner ſa reconnoiſſance au vice-roi, commença par défendre à ſes gens d'attaquer les vaiſſeaux du Fou-kien, ni de cauſer aux habitans de la province le moindre dommage.

Lorſque Hiong-ouen-tſan crut l'avoir amené à des diſpoſi-

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1645.

tions favorables, il lui envoya une perſonne de confiance, chargée de lui remettre de ſa part des préſens, qu'il accompagna d'une lettre conçue dans les termes les plus capables de le toucher. Après s'être répandu en éloges flatteurs ſur ſon eſprit, ſa capacité, ſa bravoure & ſon expérience, il finiſſoit par lui repréſenter que tant de brillantes qualités ſembloient lui impoſer la loi d'en relever l'éclat, en les conſacrant à la gloire & au ſervice de ſa patrie; que pour lui en particulier, il faiſoit de ſon mérite un cas ſi extraordinaire, qu'il croiroit avoir rendu à l'empire le plus important de tous les ſervices, s'il pouvoit lui gagner un homme, qu'il deſiroit d'ailleurs voir dans un état où il put l'avouer hautement pour ſon ami.

Cette démarche produiſit un effet qui ſurpaſſa encore les eſpérances du vice-roi. Tching-tchi-long répondit qu'il étoit prêt à rentrer dans le devoir, ſi la cour étoit diſpoſée de ſon côté à lui aſſurer un traitement tel qu'il croyoit pouvoir l'attendre; qu'il ne pouvoit s'empêcher de demander pour lui & pour ſa troupe la libre jouiſſance des richeſſes dont ils étoient en poſſeſſion; & dans l'armée de l'empire, des emplois qui leur procuraſſent les moyens de faire preuve de leur zèle & de leur valeur.

Le vice-roi charmé de voir cette ſorte de négociation prendre une tournure ſi favorable, s'empreſſa d'en informer la cour, & de ſolliciter pour les pirates, un traitement qui les déterminât promptement à une entière ſoumiſſion. L'affaire portée au conſeil, Ou-yen-ki-tſou, cenſeur de l'empire, ayant fait valoir tous les avantages que l'état pouvoit retirer des ſervices de Tching-tchi-long, il fut décidé qu'on le feroit officier général, & qu'on donneroit aux gens de ſa troupe des emplois ſuivant la capacité qu'on leur reconnoîtroit.

Les

Les avantages que la cour leur promettoit, décidèrent ces pirates à rentrer dans le devoir : cependant Li-koueï-ki s'étant fait un parti considérable, refusa de suivre le chef & les commandans, qui descendirent à terre pour aller trouver Hiong-ouen-tsan. Ce vice-roi fit à Tching-tchi-long un accueil distingué, qui laissoit voir toute la joie qu'il ressentoit de l'avoir attaché au service de l'empire. Il lui conféra le grade d'officier-général que l'empereur lui accordoit, & lui confirma, de la part de la cour, la promesse de ne point le troubler dans la possession de ses richesses. En même-temps il distribua aux officiers de sa troupe, les divers emplois qui leur étoient assignés.

Li-koueï-ki outré contre Tching-tchi-long, rassembla ceux qui, comme lui, étoient mécontens de la démarche de leur chef : il se mit à leur tête, & continua d'exercer la piraterie. Les barques marchandes du Fou-kien furent les premières exposées à ses insultes ; il en vouloit sur-tout à celles de Siuen-tchéou, patrie de Tching-tchi-long : celui-ci demanda au vice-roi la permission de courir sur lui ; l'ayant obtenue, il se mit en mer à la seconde lune, & ayant rencontré le bâtiment que montoit Li-koueï-ki, il s'en saisit, & fit couper la tête à ce chef de brigands : par sa mort, & la dispersion du reste de ses gens, la tranquillité du commerce fut rétablie pour quelque-temps. Cependant on vit bientôt paroître un nouveau chef de corsaires, qui ne se rendit pas moins formidable ; il se nommoit Lieou-yang-leao, fameux par sa bravoure & par ses succès : il assembla une troupe nombreuse de brigands avec lesquels il se rendit maître de toute la mer, & commit les plus affreux ravages sur toutes les côtes de la Chine.

Les mandarins des provinces maritimes, assemblés pour concerter les moyens de faire cesser les maux que leur causoit

cette troupe de voleurs dont le nombre augmentoit chaque jour, n'en trouvèrent point de plus efficace que d'appeller Tching-tchi-long à leur secours. Les vice-rois écrivirent en conséquence à la cour, pour demander les ordres & les pouvoirs nécessaires.

Tching-tchi-long les ayant reçus, composa sa flotte des mêmes bâtimens dont il s'étoit servi pendant qu'il exerçoit lui-même le métier de Pirate; il ne voulut point d'autres officiers que ses anciens compagnons qui s'étoient attachés à sa fortune. On souscrivit aux conditions que lui-même imposoit; & s'étant mis en mer, il atteignit bientôt Lieou-yang-leao, qu'il trouva sur les côtes de la province du Kouang-tong.

Lieou-yang-leao, fier des avantages qu'il avoit si souvent remportés sur les vaisseaux de l'empire, se disposa à bien recevoir Tching-tchi-long, dont il reconnut le pavillon. Impatient même de voir commencer le combat, il s'avança à toutes voiles: l'action fut vive, & dura jusqu'au soleil couchant. Hong-yun-tching qui commandoit un des vaisseaux de Tching-tchi-long, remarquant le navire sur lequel étoit monté Lieou-yang-leao, alla à lui à toutes rames, résolu de s'en emparer ou de périr: si-tôt qu'il en fut assez près, il accrocha le bâtiment & le fit attacher au sien. Le corsaire voyant la mousqueterie de son adversaire supérieure à la sienne, n'imagina pas d'autre moyen de se tirer d'entre ses mains, que de mettre le feu à ses poudres. Hong-yun-tching s'apperçut à temps de son dessein, & fit couper promptement les amarres qui tenoient les deux bâtimens; à peine s'étoit-il éloigné de lui d'un jet de flèche, qu'il le vit sauter. Les pirates prenant aussi-tôt le large, ne pensèrent plus qu'à se mettre en sûreté par la fuite. Tching-tchi-long en prit plusieurs; le reste se dissipa & ne reparut plus: sa

victoire fut complette, & il en profita pour nettoyer entièrement la mer des brigands qui l'infestoient, ce qui rétablit pour plusieurs années la sûreté du commerce. La cour s'empressa de le récompenser, en le faisant Lieutenant-général des troupes de l'empire; ses officiers obtinrent des emplois considérables suivant leur rang, & le mérite de leurs services. Hong-yun-tching qui s'étoit le plus distingué dans ce combat naval, fut aussi comblé de récompenses & de graces. Cette victoire assura la paix sur la mer, mais la guerre continuoit de désoler l'intérieur des provinces de l'empire.

Tching-tchi-long parvenu au faîte des grandeurs, possédoit des richesses immenses; maître d'un grand nombre de vaisseaux, montés par des gens entièrement à sa dévotion, il étoit devenu trop puissant pour n'être point recherché de tous les partis. Le prince de Fou n'avoit rien oublié pour l'engager dans ses intérêts; son premier soin en montant sur le trône impérial de Nan-king, avoit été de l'élever à la dignité de *Pé*, & il n'avoit pas dédaigné de donner en mariage à son fils une princesse du sang : versant avec profusion ses libéralités sur toute sa famille, il avoit créé lieutenant-général des troupes de l'empire Tching-hong-kouei, son parent.

Cette profusion de bienfaits produisit un effet qui n'est que trop ordinaire ; elle alluma de plus en plus l'ambition de Tching-tchi-long, & le rendit ingrat jusqu'à devenir traître à son bienfaiteur & à sa patrie. Mais il sçut couvrir sa perfidie du voile de la dissimulation la plus profonde : il voyoit la ruine imminente de la dynastie des *Ming*, & l'antipathie naturelle des Chinois pour les étrangers ; cependant il forma dès ce moment le projet de les soumettre à ces mêmes étrangers.

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1645.

Ce fut dans cette vue & celle de s'avancer, qu'il donna ordre à Tching-hong-koueï & à Tching-tsaï de laisser passer tranquillement le Kiang aux Tartares, & qu'il se retira dans le Fou-kien, où il se mit à la tête du parti qui proclama le prince de Tang empereur de la Chine. Comme il étoit de tous les princes des *Ming*, le plus éloigné de la succession au trône, il jugea que les autres princes refuseroient de le reconnoître; & il s'attendoit qu'en voulant le punir de son usurpation, ils travailleroient à s'entre-détruire réciproquement.

Le prince de Tang commença par faire publier son avénement au trône dans la province de Fou-kien, & de-là dans toute la Chine. Le premier acte de souveraineté qu'il exerça, fut une amnistie générale qu'il accorda à tous les criminels. Le prince de Tsing-kiang dans la province de Kouang-si, & le prince de Lou dans celle du Tché-kiang, furent les premiers à s'opposer à ses prétentions, & ils prirent l'un & l'autre le titre de protecteurs de l'empire. Celui de Lou, pressé par les grands de sa cour de se faire proclamer empereur, leur répondit qu'il restoit encore plusieurs princes de la famille des *Ming*, qui possédoient diverses provinces riches & puissantes, dont l'union étoit le seul moyen de soutenir leur dynastie chancelante; qu'il falloit commencer par chasser l'étranger, & que celui qui en auroit la gloire, mériteroit seul l'empire. Ce désintéressement ferma la bouche à ses courtisans, qui n'osèrent insister: ce prince n'accepta même qu'avec répugnance le titre de protecteur de l'empire.

Tandis que les princes des *Ming* cherchoient à s'exclure réciproquement du trône, les Tartares continuoient de leur enlever les provinces qui leur étoient demeurées fidèles. Après la prise de Hang-tchéou, capitale du Tché-kiang, ils divisè-

rent leurs troupes en trois corps d'armée : on envoya l'un dans la province du Kiang-ſi ; le ſecond fut deſtiné à ſubjuguer le reſte du Kiang-nan, qui ne leur obéiſſoit pas encore ; & ils employèrent le troiſième à achever la conquête de la province de Tché-kiang.

L'armée envoyée dans le Kiang-ſi, remporta les plus grands ſuccès ſur Nan-tchang, capitale de la province ; Choui-tchéou & Lin-kiang ſe ſoumirent d'elles-mêmes. Le commandant des troupes de Ouan-ngan, n'attendit pas l'arrivée des Tartares pour ſe déclarer en leur faveur ; il fit mourir les mandarins de lettres qui refusèrent de ſuivre ſon exemple. Li-ché-hing, gouverneur du peuple de Yuen-tchéou, ſe mit d'abord en état de ſe défendre dans l'eſpérance d'un ſecours qu'il attendoit du Hou-kouang, & que lui avoit promis le général Ouang-tchao-ſiuen ; mais ce ſecours venant à manquer, il fut la victime de ſon zèle. La ville ayant été priſe d'aſſaut, il fut mis à mort, & tous les habitans paſſés au fil de l'épée : les Tartares n'eurent qu'à ſe préſenter devant les autres villes de cette province, & les habitans leur en ouvrirent les portes : quelques mandarins ſeulement qui refusèrent de reconnoître leur puiſſance, payèrent de la vie leur attachement à la famille des *Ming*.

Le prince de Tang, inſtruit que les Tartares avoient envoyé un corps d'armée dans le Kiang-ſi, province qui l'avoit reconnu comme empereur de Chine, raſſembla des troupes, dont il donna le commandement à Hoang-tao-tchéou, un de ſes miniſtres. Hoang-tao-tchéou, fameux par l'étendue de ſes connoiſſances, bon mathématicien, excellent interprète des livres claſſiques, principalement de *l'Y-king*, ſur lequel il a beaucoup ecrit, avoit été élevé au doctorat la ſeconde année

de *Tien-ki.* Ces qualités lui valurent la place de miniſtre à la cour de Fou-kien ; mais peu au fait de la guerre, il n'étoit pas en état de ſe diſtinguer comme général. Ayant pris ſa route par Oueï-tchéou du Kiang-nan, & rencontré dans le département de Vou-yuen-hien, le ſecond corps d'armée des Tartares, il fit ſes diſpoſitions pour l'attaquer ; mais il fut battu, & reſta lui-même ſur le champ de bataille.

Le troiſième corps d'armée que les Tartares avoient dans le Tché-kiang, remporta dans les commencemens des avantages auſſi conſidérables que les deux autres. Après la priſe de Hang-tchéou, il fit les plus grandes diligences pour paſſer le Tſien-tang-kiang, l'un des plus grands & des plus larges fleuves de la Chine. Les troupes Chinoiſes étoient en forces ſuffiſantes pour s'y oppoſer ; mais la terreur que leur inſpiroient les Tartares étoit ſi grande, qu'à la vue ſeule de quelques-uns de leurs détachemens, l'armée Chinoiſe prit la fuite & ſe diſſipa dans un moment. Les *Mantchéous* ſe mirent auſſi-tôt à leurs trouſſes ; les Chinois s'étoient rompus en un ſi grand nombre de pélotons, que chacun ayant pris des chemins différens, les Tartares qui ne ſavoient bientôt plus où les rencontrer, ceſſèrent de les pourſuivre. S'étant avancés vers Tchao-hing, qui ſe rendit ſans oſer faire aucune réſiſtance, ils y tinrent un conſeil, dont le réſultat fut d'obliger les Chinois à ſe couper les cheveux à la manière Tartare & de prendre l'habillement de leur nation. Ils regardoient cet expédient comme le moyen le plus sûr de diſtinguer les Chinois qui tenoient leur parti d'avec ceux qui refuſoient de ſe ſoumettre à leur domination. La peine de mort étoit expreſſe contre ceux qui ne ſe conformoient pas ſans délai à la déciſion du conſeil qu'ils firent publier par-tout.

Cet ordre révolta si fort les Chinois, qu'ils furent changés subitement en de nouveaux hommes : chacun courut aux armes & jura de venger l'outrage fait à la nation. Le prince de Lou profitant habilement de ces premiers mouvemens de désespoir, rassembla sous ses étendarts tout ce qui se présenta de mécontens, & n'oublia rien pour enflammer leur ardeur : bientôt il se vit une armée nombreuse en état de marcher contre les ennemis. Les Tartares avertis, quittèrent Chao-hing, où ils étoient campés, & s'avancèrent à leur rencontre, persuadés qu'ils alloient à une victoire facile & assurée. Ils s'en félicitoient même, comme d'un moyen infaillible d'achever en peu de temps la conquête de toute la province ; mais ils apprirent bientôt à leurs dépens qu'il est imprudent de choquer sans ménagement les préjugés & les usages des nations. Les Chinois, jusque-là, presque sans courage contre des ennemis qui venoient de se rendre maîtres de leur empire, furent transformés tout-à-coup en soldats courageux & intrépides, pour défendre l'honneur de leur chevelure.

Leur général sentant l'importance de ne pas laisser refroidir leur ardeur, les mena à l'ennemi ; le combat dura plus de trois heures : les Tartares firent des prodiges de valeur ; mais les Chinois saisis d'une espèce de fureur, fondirent sur eux avec une impétuosité que le succès augmenta encore. Le carnage fut affreux ; plus de la moitié des ennemis resta sur le champ de bataille : l'autre forcée de fuir avec précipitation, abandonna Chao-hing, ainsi que tout le pays situé au midi du Tsien-tang-kiang. Les Chinois les poussèrent l'épée dans les reins jusqu'au fleuve, dans lequel la plupart périrent encore en se pressant de le traverser. Ils les auroient entièrement chassés du Kiang-nan, s'ils avoient osé les poursuivre plus loin ; mais ils ne

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1645.

passèrent pas les limites des états du prince de Lou, & retournèrent en triomphe à Chao-hing annoncer à ce prince, qui s'y étoit rendu, leur glorieuse victoire, dans l'espérance d'en recevoir la récompense.

Pendant que le Tché-kiang secouoit le joug des Tartares, Tching-tchi-long affermissoit de plus en plus son crédit dans le Fou-kien, & avançoit sourdement l'exécution du projet qu'il avoit conçu depuis long-temps, de profiter de la secousse qu'éprouvoit l'empire pour s'élever par degrés jusqu'au trône. Persuadé que les Chinois opposeroient toujours une répugnance invincible aux prétentions de tout ce qui seroit étranger à la famille des *MING*, il résolut d'y faire entrer son fils : il se flattoit de l'espérance d'un succès d'autant plus facile, que ce jeune homme, d'une figure noble & imposante, & d'un mérite vraiment supérieur, appartenoit déja en quelque sorte à cette auguste famille, par son mariage avec la princesse que le prince de Fou lui avoit donnée pour épouse.

Le prince de Tang, qui étoit redevable à Tching-tchi-long du titre d'empereur qu'il continuoit de porter, n'avoit point de fils pour lui succéder. Tching-tchi-long abusant de la puissance que lui donnoient à cette cour ses richesses immenses, & de l'ascendant qu'il avoit pris sur le prince, commença à ne plus faire un mystère de ses prétentions : il proposa au prince d'adopter son fils, & de lui donner le nom de *Tchu-tching-kong*. Il espéroit qu'à la faveur de cette adoption, & d'un nom qui confondroit en quelque sorte son fils avec les princes de la famille des *MING*, auxquels seuls appartenoit le droit de le porter, il viendroit à bout de le faire reconnoître pour successeur du prince de Tang dans la province du Fou-kien, & ensuite de le faire monter sur le trône de l'empire. Le

prince

prince n'avoit osé répondre à cette proposition ; mais l'intérieur du palais qui en fut instruit, marqua hautement son indignation : on en donna avis aux grands de la cour, qui firent d'abord une ligue secrette pour se venger de la témérité de Tching-tchi-long. Elle étoit près d'éclater, lorsque celui-ci, qui en fut prévenu, vint à bout de détourner un orage qu'il ne se croyoit pas encore en état de braver, & il eut l'art d'appaiser les grands & de leur persuader qu'il renonçoit à ses projets ; cependant il changea le nom de son fils en celui de *Tching-tching-kong*.

Au commencement de l'année suivante (1646), le prince de Tang ayant déclaré la résolution où il étoit de mettre en campagne deux armées, l'une dans le Tché-kiang contre le prince de Lou, & l'autre dans le Kiang-si contre les Tartares, Tching-tchi-long en nomma de son autorité les généraux & les officiers ; mais le prince lui signifia qu'il vouloit commander en personne contre les Tartares, & on expédia en conséquence des ordres aux mandarins des villes par où il devoit passer, afin qu'ils se préparassent à le recevoir suivant sa dignité. Tching-tchi-long, qui avoit d'autres vues, s'opposa à son départ & fit révoquer ces ordres. 1646.

A l'abus de son autorité, Tching-tchi-long ajouta bientôt la trahison. Désespéré de n'avoir pas réussi à faire adopter son fils, il chercha l'occasion de se venger ; en conséquence il se lia d'amitié avec Tchin-kien, général du prince de Lou, & lorsqu'il crut avoir amené les choses au point où il les desiroit, il fit dire à ce général que des raisons de mécontentement l'avoient absolument détaché des intérêts du prince de Tang ; que si le prince de Lou, son maître, persistoit dans le dessein de s'élever à l'empire, il pouvoit lui offrir son crédit, ses services, &

même sa personne; que dans le cas où sa proposition seroit agréée, il l'invitoit à se rendre auprès de lui, afin de conférer sur les mesures à prendre dans les circonstances présentes: & que, pour ne point causer de soupçon sur le véritable motif de son voyage, il falloit qu'il prétextât quelqu'affaire à négocier avec sa cour, où il paroîtroit revêtu du titre d'envoyé auprès du prince de Tang. Le général comprit de quelle importance il étoit d'entreprendre une négociation de cette espèce, & il partit aussi-tôt pour se rendre à Fou-tchéou.

Comme la cour de Lou ne reconnoissoit point le prince de Tang pour empereur, l'envoyé, dans l'audience qu'il eut, ne lui donna que le titre en usage pour les princes de l'empire. Le prince de Tang, piqué, le chassa de sa présence & le fit conduire en prison chargé de chaînes. Tchin-tchi-long se rendit aussi-tôt au palais pour intercéder en sa faveur; mais le prince fut inébranlable, & même il donna l'ordre de le faire mourir en prison, parce que Mong-sin-gin, un des grands du premier ordre, lui représenta que Tchin-kien étant ami de Tching-tchi-long, il étoit dangereux de le mécontenter. Ce dernier instruit de la mort funeste de l'ambassadeur de Lou, alla arroser son corps de ses larmes & donna mille *taëls* pour le faire enterrer avec honneur. Plein de ressentiment, il cria à la barbarie, & proféra hautement ces paroles sinistres: « O mon » ami! je vous le promets solemnellement; je vengerai votre » mort sur les barbares qui vous ont assassiné. Si je diffère de » laver mes mains dans leur sang, reposez-vous sur moi, je » trouverai bientôt le moyen d'ôter, à l'auteur de votre mort, « une vie dont il mérite si peu de jouir ». Ces paroles, prononcées avec l'accent d'une douleur sombre & farouche,

firent frémir ceux qui les entendirent. Tching-tchi-long se retira à l'instant à bord de ses vaisseaux, accompagné de ses plus fidèles créatures, résolu de perdre le prince de Tang & de venger son ami.

La nouvelle de la mort de Tchin-kien, causa au prince de Lou un chagrin extrême : il envoya sur le champ un de ses officiers, demander au prince de Tang de quel crime son ambassadeur s'étoit rendu coupable, pour qu'on se fût porté à violer, à son égard, les droits les plus sacrés. Le prince de Tang fit la réception la plus distinguée à Ko-hia-king, c'est le nom de cet officier, & lui rendit des honneurs extraordinaires. Il nomma en même temps Lou-tching-yuen, un des censeurs de l'empire, son envoyé vers le prince de Lou, & le chargea d'instructions particulières, & d'une lettre dans laquelle il annonçoit au prince, que n'ayant point de fils pour lui succéder, il le choisissoit pour son héritier & son successeur au trône impérial : « Nos intérêts, ajoutoit-il, deviennent communs ; j'espère que nos cœurs resteront toujours unis. Notre intelligence mutuelle peut seule faire notre sûreté ; oublions tout le reste, & travaillons de concert à réparer les malheurs de notre famille ». Mais craignant encore que cette réponse ne parût point une satisfaction suffisante, il remit cent mille *taëls* à Lou-tching-yuen, avec ordre de les distribuer avec prudence aux officiers & aux soldats du prince, afin de les prévenir en sa faveur, si leur maître conservoit du ressentiment contre lui.

Les deux envoyés partirent ensemble pour le Tché-kiang. A peine furent-ils arrivés sur les frontières de cette province, que Fang-koué-ngan qui les attendoit à la tête d'un parti, tomba sur Lou-tching-yuen & sur les gens de sa suite : il s'em-

para de leurs dépouilles, & ne fit grace à aucun d'entre eux. « Ce ne sont encore là, disoit-il, que les prémices de la vengeance que je tirerai de l'attentat commis par le prince de Tang envers Tchin-kien, l'envoyé de mon maître ».

Les Tartares donnèrent bientôt des inquiétudes plus grandes au prince de Lou. Il devoit s'attendre à les voir revenir dans sa province avec de nouvelles troupes & des forces plus considérables : cependant il vivoit dans une sécurité & une inaction qui auroient à peine été pardonnables, s'il n'avoit eu plus rien à craindre de cette nation ennemie. En effet, les Tartares ne négligèrent rien pour se mettre en état de réparer leurs pertes ; le mépris qu'ils avoient marqué pour les Chinois, avoit été seul la cause de leur dernière déroute : au commencement de la quatrième lune de cette année, ils reparurent avec une armée nombreuse & une très-grosse artillerie, & s'avancèrent dans le meilleur ordre vers le grand fleuve.

Les Chinois dont le courage avoit été relevé par la victoire complette qu'ils avoient remportée, se montroient de l'autre côté du fleuve dans une disposition qui faisoit assez connoître la résolution où ils étoient de disputer vigoureusement le passage : leur ardeur se trouvoit encore animée par l'espérance d'être puissamment secourus. En effet Tching-tchi-long ayant appris que les Tartares se préparoient à fondre avec une armée formidable sur les états du prince de Lou, étoit entré dans le fleuve par l'embouchure du Tsien-tang-kiang, & l'avoit remonté jusqu'à Hang-tchéou. C'étoit à cet endroit que les Tartares devoient tenter le passage pour aller combattre l'armée Chinoise, campée assez près de-là du côté du midi.

Quelque nombreuse & bien armée que fût la flotte de Tching-tchi-long, elle ne parut point intimider les Tartares;

ils ne se disposèrent qu'avec plus d'ardeur à tenter le passage, & commencèrent par attaquer la flotte, persuadés que s'ils réussissoient à l'écarter, le passage leur seroit ouvert : ils s'en approchèrent jusqu'à trois fois, mais ils furent repoussés chaque fois avec une si grande perte, qu'ils abandonnèrent leur entreprise, & remontèrent le fleuve dans l'espérance de trouver quelque endroit guéable. Comme ces trois attaques leur avoient coûté beaucoup de monde, ils firent venir de nouvelles troupes avec lesquelles ils prirent la route de l'ouest du côté de Fou-yang, & remontèrent jusque dans le département de Yen-tchéou, où ils trouvèrent un gué : ayant passé le fleuve, ils allèrent avec leur vîtesse ordinaire se présenter devant Tchao-yng, où le prince de Lou tenoit sa cour. Ce prince fut averti assez à temps pour se mettre hors du danger d'être pris ; sa capitale soutint quelques jours le siège, mais les Tartares l'attaquèrent si vivement, qu'ils l'emportèrent d'assaut, & firent main-basse sur tous les habitans.

Fang-koué-ngan, général des troupes du prince de Lou, si zélé jusque-là pour les intérêts de son maître, & Massé-yu, qui avoit été successivement ministre d'état des princes de Fou & de Lou, voyant les affaires du Tché-kiang sur le point d'être entièrement ruinées, conspirèrent entr'eux d'arrêter eux-mêmes leur maître, & de le livrer aux Tartares, pour sauver à ce prix leur famille, & conserver leur fortune ; mais le prince ayant eu des avis secrets de leur perfidie, s'embarqua promptement avec un petit nombre de sujets fidéles, & se retira dans l'isle de Tchéou-chan, abandonnant aux Tartares un pays qu'il n'étoit plus en état de leur disputer.

Après la prise de Chao-hing, les *Mantchéous* divisèrent leur armée en trois corps. Le premier fut envoyé du côté de Ouen-

tchéou, ſur les côtes de la mer ; le ſecond eut ordre de ſe rendre maître de Kiu-tchéou ; & le troiſième, de faire le ſiége de Kin-hoa. Ils avoient composé cette dernière diviſion de l'élite de leurs troupes, dans la perſuaſion que Tchu-ta-ſien qui s'étoit retiré dans cette place, la défendroit juſqu'à l'extrémité ; il répondit en effet à l'opinion qu'on avoit de ſa bravoure. Ce mandarin, originaire de Kin-hoa même, avoit été fait docteur du premier ordre la quarante-quatrième année de *Ouan-li ;* il contribua beaucoup à l'extinction de la révolte de Li-kieou-tching & de Kong-yeou-té, dans la province de Chan-tong. On lui donna pour récompenſe, l'emploi d'aſſeſſeur du préſident du tribunal de la guerre. Le prince de Fou le nomma enſuite préſident de ce tribunal à Nan-king ; enfin il remplit avec une égale réputation, ſous le prince de Lou, la place de miniſtre d'état. A la nouvelle de la priſe de Chao-hing, craignant avec raiſon pour Kin-hoa ſa patrie, il s'y rendit en diligence, & la défendit durant pluſieurs mois contre les Tartares, qui l'attaquèrent avec une eſpèce de fureur. La place ſe trouvant démantelée de tous côtés par les brèches que les aſſiégeans y firent, elle fut emportée dans un aſſaut général, & les habitans & la garniſon furent victimes de leur réſiſtance. Le brave Tchu-ta-ſien voyant ſa patrie en proie à la férocité des vainqueurs, mit le feu à ſa maiſon, & s'enſevelit au milieu des flammes.

Le corps de Tartares qui étoit allé aſſiéger Kiu-tchéou, éprouva beaucoup de difficultés, ne rencontrant que des chemins eſcarpés & des précipices, où l'on ne pouvoit conduire qu'avec des peines infinies, les vivres & la groſſe artillerie. Tchang-pong-y, prince du quatrième ordre, ſous le titre de Yong-fong-pé, commandoit dans cette place, & ne man-

quoit ni de capacité, ni de courage, mais il n'avoit pas la confiance du soldat, dont il n'étoit point aimé. Dès le second jour du siége, Tçin-ting-ko, un des premiers officiers, à la tête de plusieurs autres, ouvrit les portes aux Tartares, qui se contentèrent de faire mourir ceux qu'ils trouvèrent les armes à la main, ainsi que tous les mandarins d'armes & de lettres, à l'exception des traîtres qui avoient livré leur patrie. Tchang-pong-y fut la première victime qu'ils immolèrent.

Le corps d'armée qui avoit eu ordre de marcher le long de la mer vers Ouen-tchéou, n'eut aucune occasion de se battre. Tous les Chinois de ce pays se soumirent à son approche, & se coupèrent les cheveux dans la forme ordonnée par les vainqueurs : cependant quelques mandarins aimèrent mieux perdre la vie, que de la conserver à cette condition. Yuen-ta-tching, Fan-long-nien & Fang-koué-ngan, furent les premiers à se soumettre à la puissance des Tartares; leur exemple entraîna la multitude. Ma-ssé-yu, ministre du prince de Lou, s'enfuit secrétement à une bonzerie des montagnes de Taï-tchéou. Les Tartares envoyés à sa poursuite, l'ayant atteint, se saisirent de lui, & le firent mourir suivant les ordres qu'ils en avoient reçus.

Cette partie du Tché-kiang dont les Tartares venoient de se rendre maîtres, confinoit avec la province de Fou-kien, par des montagnes qu'on ne pouvoit passer que par deux gorges remplies de précipices affreux : une poignée de monde auroit pu aisément défendre le passage contre des armées entières, quelque puissantes qu'elles eussent été. Mais le prince de Tang, pour qui le titre d'empereur n'étoit plus qu'une vaine décoration, étoit si mal servi, sur-tout depuis qu'il avoit été abandonné par Tching-tchi-long, que les Tartares, après

la conquête de Tché-kiang, ayant envoyé à la découverte pour examiner si ces gorges étoient gardées, & n'y trouvant pas un seul soldat, s'en empatèrent sans coup férir.

Lorsqu'on les sut maîtres de ces passages importans, la terreur devint universelle. Le peuple, les soldats mêmes, tout se crut perdu, & se dispersa aussi promptement qu'un troupeau timide aux approches d'un loup furieux & affamé: plusieurs mandarins passèrent au service des Tartares; d'autres donnèrent leurs soumissions par écrit. Plus de deux cens de ces soumissions ayant été interceptées, elles furent envoyées au prince de Tang.

Tant de défections laissant ce prince sans aucune ressource, il convoqua une assemblée de tous ses mandarins, pour leur déclarer qu'il se démettoit de l'empire; il se flattoit qu'en descendant de lui-même à l'état de simple particulier, il se mettroit plus facilement à l'abri de la fureur des Tartares, & qu'il sauveroit au moins sa vie. S'étant fait apporter les deux cens soumissions données par ses courtisans, dont chacune étoit cachetée du sceau du mandarin qui l'avoit souscrite, il leur dit: « Vous m'avez élevé sur le trône impérial; je n'ai rien » desiré plus vivement que de régner sur les cœurs de mes » sujets; ç'a été mon unique vœu depuis le commencement. » Je comptois sur votre zèle pour m'aider à pacifier les trou- » bles dont l'empire n'a pas cessé d'être agité; devois-je cher- » cher ailleurs que parmi vous, du secours & de la consola- » tion? Mais l'amertume & les chagrins continuels ont em- » poisonné mes jours: je n'ai goûté sur le trône, ni le bon- » heur qu'un prince a droit de se promettre en travaillant à » rendre ses peuples heureux, ni même aucun des plaisirs ré- » servés à la condition privée.

» Quand

« Quand vous avez déposé entre mes mains la puissance » suprême, quel a été votre dessein? C'étoit sans doute de me » mettre en état de rétablir la splendeur de ma famille, de » briser le joug honteux auquel les Tartares entreprenoient » d'asservir les provinces de l'empire: j'ai tout lieu de craindre » que vous ne me croyez plus capable de remplir des vues si » glorieuses. Des gens qui se disent mes sujets, qui ne sub- » sistent que par mes bienfaits, me trahissent lâchement! Plus » de deux cens engagemens à servir mes ennemis que je mets » ici sous vos yeux, en sont une preuve trop évidente: ces » soumissions sont encore toutes cachetées; j'ai refusé de les » ouvrir, & j'ordonne qu'elles soient brulées à l'instant en votre » présence. Que ferois-je d'ailleurs autre chose, que d'ajouter » à mes chagrins, en cherchant à connoître les noms des » ingrats qui m'abandonnent »?

Le prince de Tang avoit la taille haute & le port majestueux; son visage, où il ne parut jamais de barbe, étoit agréable; il joignoit à un esprit pénétrant un caractère réfléchi & des mœurs austères; sobre jusqu'à s'interdire l'usage du vin, auquel il renonça du moment qu'il fut nommé empereur; il évita encore tous les piéges qu'on lui tendit pour le séduire par les attraits des belles femmes qu'on lui présentoit, & il disoit que les devoirs du gouvernement ne lui laissoient aucun moment pour la volupté. Généreux & libéral envers ceux qui se distinguoient par leur mérite, mais trop sévère à punir les fautes, il se perdit par une ambition sans bornes & déplacée, dans les circonstances où il se trouvoit. Son orgueil lui attira le ressentiment de tous les autres princes, par le refus qu'il fit constamment de renoncer au titre d'empereur, & de travailler de concert avec eux, au rétablissement de la famille des *Ming*.

On reçut alors la nouvelle à Fou-tchéou, que les Tartares étoient entrés dans la province & prenoient la route de cette capitale. Les troupes Chinoises fuyoient devant eux, & n'osoient pas même se montrer : le seul Tching-oueï-hong, inspecteur-général, jeune homme de vingt-cinq ans, ayant voulu opposer quelque résistance, fut pris, & préféra la mort aux avantages considérables que les Tartares lui offroient pour l'engager à se soumettre à leur domination.

Depuis que Tching-tchi-long avoit abandonné les intérêts du prince de Tang, il n'étoit resté près de ce dernier personne capable de lui donner des conseils dans les circonstances critiques où il se trouvoit. Comme il apprit que Kan-tchéou tenoit tête aux forces réunies des Tartares, il craignit que ceux-ci ne se tournassent tout-à-coup contre lui; au lieu de rassembler ce qu'il avoit de sujets fidèles & de se préparer à défendre ses états, il les abandonna à leur discrétion, & partit à la hâte pour Kan-tchéou, le vingt-un de la huitième lune, n'étant accompagné que d'une suite peu nombreuse.

Lorsqu'il fut arrivé à Tchun-tchang, on lui vint annoncer que les Tartares étoient sur le point de l'atteindre : cette nouvelle effraya si fort les gens de sa suite, qu'ils l'abandonnèrent presque tous. Il monta sur le champ à cheval & s'enfuit à toute-bride vers Ting-tchéou, pour gagner de-là le Kiang-si.

Les Tartares arrivèrent en effet à Tchun-tchang peu de temps après qu'il en fut sorti : ils y arrêtèrent Yuen-ta-tching, Fang-koué-ngan, ainsi que Fan-long-nien, qui, après s'être soumis à eux, les avoient ensuite abandonnés. Yuen-ta-tching trouva moyen de se faire mourir; mais les autres eurent la tête tranchée comme rebelles.

Les ennemis ne furent qu'à Yen-ping, que le prince de Tang

avoit pris la fuite du côté de Ting-tchéou; aussi-tôt un détachement de leur cavalerie fut commandé pour courir après lui. Le prince avoit de l'avance; ils ne purent l'atteindre qu'à Ting-tchéou, & ils le surprirent au moment où il se croyoit en sûreté : se voyant dans l'impossibilité d'échapper, il se précipita dans un puits, où il périt misérablement. La princesse son épouse fut arrêtée & conduite à Fou-tchéou, où elle eut la tête tranchée.

Cependant l'armée Tartare avoit continué sa route vers la capitale de la province, qui leur ouvrit ses portes. Ils s'emparèrent du palais, où ils se contentèrent de faire mourir quelques-uns de ceux qui approchoient le plus de la personne du prince, & se saisirent du trésor.

De Fou-tchéou, les Tartares allèrent à Siuen-tchéou, observant toujours une exacte discipline; ensorte que le pillage fut défendu sous des griéves peines, & que le soldat ne commit aucune insulte. Le desir de se concilier la confiance & l'affection des peuples, les engagea à prendre une conduite différente de celle qu'ils avoient tenue jusque-là : ils ne firent mourir à Siuen-tchéou que le seul Tsiang-té-king, qui avoit été ministre d'état, & qui refusa, avec une constance opiniâtre, de plier sous le joug étranger.

A la dixième lune ils entrèrent dans Tchang-tchéou, où ils apprirent que Tching-tchi-long s'approchoit avec une flotte nombreuse. Le prince *Peïlé*, qui commandoit l'armée Tartare, n'étoit pas en état de l'attaquer, parce qu'il n'avoit point de barques de guerre, & que d'ailleurs la réputation de Tching-tchi-long lui faisoit craindre de trop risquer. Comme il se trouvoit embarrassé, il eut recours à Ko-pi-tchang, un des notables de Siuen-tchéou, ami de Tching-tchi-long, qu'il

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *MING.* 1646.

chargea de l'aller trouver & de lui promettre le sceau de grand gouverneur & de généralissime, outre le commandement de sa flotte qu'on lui laisseroit. Un refus de la part de Ko-ping-tchang eût été dangereux ; il se seroit exposé, lui & sa famille, au ressentiment des Tartares, qui étoient puissans & redoutables ; aussi s'acquitta-t-il de la commission : il fut reçu de Tching-tchi-long avec beaucoup d'amitié, & il flatta singulièrement son ambition, lorsqu'il lui annonça les propositions avantageuses & honorables que lui faisoit le prince.

Séduit par ces offres, il assembla sur son bord ses officiers & ses parens, qui furent tous d'avis qu'il ne devoit rien accepter ; ils employèrent même les prières & les larmes pour l'en détourner, en lui faisant envisager ce qu'il avoit à craindre des Tartares dès qu'il seroit en leur pouvoir, lui qui étoit en état, avec ses seules forces, de les braver impunément ; mais Tching-tchi-long, dont le courage égaloit l'ambition, ne se laissa point intimider par le tableau effrayant des dangers auxquels pouvoit l'exposer une confiance trop facile dans les promesses des Tartares. Dès ce moment même il conçut le projet de mettre l'empire dans sa famille, & il regardoit l'occasion qu'on lui présentoit comme la voie la plus certaine de l'exécuter ; aussi ne répondit-il aux représentations de ses parens & de ses amis, que par ce proverbe : « C'est dans les eaux devenues troubles » par l'orage, qu'on pêche les plus gros poissons ». S'étant fait apporter de l'encre, du papier & des pinceaux, il écrivit sa soumission, qu'il remit à Ko-ping-tchang : celui-ci de son côté lui laissa le sceau qu'il avoit ordre de lui présenter, & retourna vers le prince *Peïlé*, qui, satisfait du succès de sa négociation, reprit la route de Fou-tchéou, d'où il avoit dessein de retourner à Pé-king.

Le quatre de la dixième lune, les Tartares se rendirent enfin maîtres de la ville de Kan-tchéou de la province du Kiang-si, après un siége de près de quatre mois. Aucune ville ne leur avoit coûté autant de monde & de fatigues; aussi étoit-elle défendue par un grand nombre de braves gens déterminés à s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de la livrer à l'ennemi. Le deuxième mois du siége, les officiers Tartares désespérant du succès, assemblèrent leur conseil, & proposèrent de l'abandonner; mais plusieurs s'y opposèrent avec chaleur. « Jusqu'ici, dirent-ils, nos armées ont été par-» tout victorieuses; si nous venons à échouer devant cette » place, nous ranimons le courage des Chinois, & nous ter-» nissons la réputation que nous avons acquise par tant de » glorieuses expéditions. Prenons garde même qu'il ne trans-» pire rien au dehors de ce qui fait actuellement la matière » de nos délibérations; demandons plutôt de nouvelles troupes » pour réparer les pertes que nous avons essuyées; faisons » venir des canons plus forts que ceux que nous avons jus-» qu'ici employés à ce siége, & nous verrons bientôt le succès » couronner notre persévérance, à ne point abandonner une » entreprise qu'il est de la gloire de notre nation de soutenir, » si elle ne veut pas perdre en un instant le fruit de ses travaux » & l'honneur de ses armes ».

Les généraux *Mantchéous* se rendant à cet avis, demandèrent de nouvelles troupes & une artillerie plus considérable. Dès que ce secours fut arrivé, ils recommencèrent à battre la place avec plus d'acharnement, & bien-tôt ils firent brêche en plusieurs endroits; alors ils donnèrent plusieurs assauts très-vifs, que les assiégés soutinrent avec une bravoure surprenante; mais n'ayant plus ni poudre ni flèches, ni d'autres armes que

la pique & le sabre, pour repousser les ennemis qui se présentoient à la brèche, la ville fut emportée le quatre de la dixième lune de cette année. Les Tartares, que leurs pertes excitoient à la vengeance, passèrent tous les habitans au fil de l'épée.

A la onzième lune, Tching-tchi-long fit route du côté de Fou-tchéou-fou; informé que le prince *Peïlé* étoit dans cette ville, il descendit à terre, laissant sa flotte à l'ancre dans un port sûr & dont il étoit le maître; cette précaution lui parut suffire pour ôter, dans le cas même d'une trahison, la pensée d'entreprendre contre sa liberté : il se rendit, avec cette confiance, à Fou-tchéou. Le *Peïlé* le reçut avec des honneurs extraordinaires, & le traita pendant trois jours avec toute la magnificence Tartare; mais, sous prétexte de lui faire honneur, une garde nombreuse l'accompagnoit par-tout. Tching-tchi-long ne soupçonna qu'une partie des desseins du prince *Mantchéou ;* il crut qu'il cherchoit à s'assurer de sa fidélité, ne pouvant s'imaginer que ses officiers & toute sa flotte étant en pleine liberté, on osât attenter à sa personne; aussi ne témoigna-t-il aucune surprise de se voir observé de si près, & il traita toujours les officiers de garde qui le suivoient, comme des gens qui l'accompagnoient pour lui faire honneur.

De son côté le prince *Peïlé* continua d'avoir pour lui les mêmes attentions, & sans rien laisser transpirer du dessein qu'il avoit de se saisir de sa personne & de l'emmener à Pé-king, il fit tout préparer pour ce voyage : il ne confia son secret qu'aux officiers de la garde qu'il avoit donnée à Tching-tchi-long, & il disposa tout comme s'il devoit retourner seul à Pé-king.

Le jour de son départ tous les mandarins d'armes & de

lettres étant venus prendre congé de lui, Tching-tchi-long s'y rendit aussi. Le prince lui dit que la cour étoit si remplie d'estime pour son mérite, qu'elle l'attendoit pour le combler d'honneurs, & qu'il l'invitoit à l'accompagner. Tching-tchi-long affecta de regarder cette invitation comme un simple compliment: il répondit que ce seroit sans doute pour lui le plus grand bonheur d'accompagner un prince couvert de gloire, & de se présenter sous ses auspices à la cour, pour y offrir à leur auguste maître sa personne & ses services; mais que les circonstances s'opposoient à l'exécution d'un projet qui devoit le flatter à tant d'égards: d'ailleurs que sa flotte n'étant point prévenue de la faveur qu'il vouloit lui faire, on y seroit dans l'inquiétude de son absence, & que s'il vouloit différer de quelques jours, il se rendroit à bord pour y donner les ordres nécessaires. Le prince Tartare dit qu'il ne pouvoit différer d'un instant son départ; il lui déclara même qu'il avoit reçu des ordres précis de le conduire à la cour. Tching-tchi-long sentit alors les conséquences de l'imprudence qu'il avoit eue de se mettre à la discrétion des Tartares; il fut forcé de marcher à la suite du prince, sans avoir pu donner avis de son départ, tant il étoit observé de près. Il partit pour Pé-king, obligé de cacher son dépit & son inquiétude sur le sort qu'il y trouveroit.

Cette nouvelle répandit la consternation sur sa flotte: les chefs mirent aussi-tôt à la voile pour éviter de tomber entre les mains des Tartares; cependant ils décidèrent de ne faire aucun acte d'hostilité, & d'attendre que la cour de Pé-king permît à leur amiral de venir les rejoindre: leurs espérances furent vaines; après avoir attendu plusieurs mois, pendant lesquels ils parcoururent les côtes sans causer aucun dommage,

le fils de Tching-tchi-long fut par les émiſſaires qu'il avoit à Pé-king, que ſon père étoit ſurveillé de ſi près, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût ſe tirer de l'eſclavage où il étoit: alors Tching-Tching-kong ne gardant plus aucun ménagement & le cœur plein de vengeance, ſe déclara l'ennemi implacable des *Mantchéous*; il ravagea leurs côtes, & leur fit la guerre la plus cruelle de toutes celles qu'ils ont ſoutenues pour conquérir l'empire.

Cependant la mort du prince de Tang, & la perte du Fou-kien & du Kiang-ſi, ne reſtèrent pas long-temps ignorées: les princes de la famille des *MING*, & les grands de la cour qui ſe trouvoient dans le Kouang-tong & le Kouang-ſi, pensèrent auſſi-tôt à nommer un ſucceſſeur au prince de Tang. Mais comme chacun en particulier conſultoit plus ſes propres intérêts que ceux de leur dynaſtie, ils mirent le comble à ſes malheurs en achevant ſa ruine par leurs diviſions, au lieu de ſe réunir pour combattre l'ennemi puiſſant qui leur diſputoit, ou plutôt leur enlevoit à jamais le ſceptre impérial. Les princes de Tchéou, de Y & de Leao, partagés en différens partis, reſtèrent aſſemblés avec leurs officiers pendant pluſieurs jours, ſans pouvoir s'accorder ſur le choix d'un ſucceſſeur à l'empire: ſur ces entrefaites le prince de Tchu-yué-ngao, frère du prince de Tang, qui s'étoit ſauvé du Fou-kien par mer, & étoit venu chercher un aſile dans le Kouang-tong, arriva; ſa préſence termina les différends, & réunit tous les partis en ſa faveur. Il fut proclamé ſolemnellement empereur de la Chine, & s'empreſſa de prendre poſſeſſion du trône, en déclarant que l'année ſuivante ſeroit la première de ſon règne, ſous le nom de *Chao-ou.*

Dans le temps que les choſes ſe paſſoient ainſi à Kouang-tchéou, capitale du Kouang-tong, le vice-roi du Kouang-ſi, appellé

appellé Kiu-ché-fsé (1), & le *Tsöng-tou*, ou gouverneur général Ting-koueï-tséou, de concert avec les préfidens du tribunal de la guerre, Li-ta-ki & Li-yong-méou, formoient le projet de déférer l'empire à un autre prince de la famille des *MING*. Ces grands mandarins s'affemblèrent avec plufieurs autres chez le vice-roi Kiu-ché-fsé, qui, avant de procéder à l'élection, les harangua en peu de mots, & s'attacha à les perfuader que le prince de Yong-ming, par fa naiffance, étant petit-fils de l'empereur Chin-tfong, & par fes qualités perfonnelles, méritoit d'être préféré aux autres princes du fang des *MING* : l'unanimité des fuffrages fe réunit en fa faveur. On lui envoya fur le champ une députation folemnelle pour lui annoncer fon élection ; & les députés commencèrent par le faluer comme leur empereur & leur maître. Il prit poffeffion du trône le quatrième jour de la dixième lune, un mois avant l'inftallation du prince Tchu-yué-ngao, à Kouang-tchéou ; il nomma Ting-koueï-tféou, Li-ta-ki & Kiu-ché-fsé, fes miniftres d'état ; il déclara en même temps qu'il ne vouloit d'autre titre que celui de roi ou prince de *Koueï* ; & il ordonna que les années de fon régne feroient appellées du nom de *Yong-lié*.

Ce prince étoit venu de Ou-tchéou : il faifoit auparavant fa réfidence ordinaire à Tchao-tchéou, de la province de Kouang-tong, où il tenoit fa cour. Ce fut de cette ville qu'il dépêcha Pong-yao, cenfeur de l'empire, pour informer le prince Tchu-yué-ngao de fon élévation à l'empire. Sou-koan-feng, miniftre de ce prince, & celui qui avoit le plus contribué à fon élection, fit arrêter & mettre à mort Pong-yao : il affembla en même-

(1) Il avoit embraffé la religion Chrétienne, & il eft connu fous le nom de *Thomas*.

temps des troupes, & se prépara à déclarer la guerre au prince de Koueï, qui de son côté leva promptement une armée, dont il confia le commandement à Lin-koueï-ting. Ce général ayant trouvé à Chan-souï les troupes de Tchu-yué-ngao, leur livra bataille; elle fut sanglante, & l'armée ennemie fut presque toute taillée en pièces. Cette victoire fortifia considérablement le parti du prince de Koueï, & porta presque toute la province du Kouang-tong à se déclarer en sa faveur.

Ce prince s'appelloit de son nom de famille Tchu-yéou-tçié; il étoit le quatrième des enfans de Tchu-tchang-yng, prince de Koueï, petit-fils de l'empereur Chin-tsong. On lui donna dans ses premières années, le titre de *Yong-ming-ouang*, qu'il changea en celui de Koueï.

A la douzième lune, Li-tching-tong, officier Chinois qui étoit passé au service des Tartares, où il avoit le grade de lieutenant-général, se présenta à la tête d'un gros corps d'armée du côté de Kouang-tchéou, & inspira une si grande terreur, que personne n'osa lui disputer l'entrée de cette ville: les princes de Tchéou, de Y & de Leao étant tombés entre ses mains, il les fit mourir. Plusieurs de leurs officiers se rangèrent sous les drapeaux des Tartares; d'autres aimèrent mieux se donner la mort, que de se soumettre à leur domination. Sou-kouang-feng, ministre du prince Tchu-yué-ngao, fut un des premiers qui refusa de survivre à son prince.

Le général Li-tching-tong se voyant maître de Kouang-tchéou, divisa ses troupes en deux corps; l'un fut destiné à la conquête de Nan-tchao; l'autre beaucoup plus considérable, à la tête duquel il se mit, s'avança vers Chao-king, dans le dessein de combattre le prince de Koueï: l'eunuque Ouang-koen, en

qui le prince avoit une confiance entière, en conçut tant de frayeur, qu'il persuada à son maître de sortir de Tchao-king, & de se retirer du côté de l'ouest, pour se mettre à l'abri du danger. Les représentations & les instances de Kiu-ché-ssé, pour détourner le prince de prendre ce parti, furent absolument inutiles.

Le prince de Koueï n'écoutant que le conseil timide de l'eunuque, sortit de Chao-king sur la fin de la douzième lune, & arriva à Ou-tchéou le premier de la première lune; il n'avoit alors auprès de sa personne aucun autre de ses grands que Kiu-ché-ssé : le ministre Ting-koueï-tséou étoit à Tchin-ki; & Ouang-hou-ting, à Tsin-tchéou.

1647.

Le général des Tartares voyant que personne ne se présentoit pour lui disputer le terrein, divisa son armée en trois corps assez considérables, qu'il envoya assiéger Kaotchéou, Leï-tchéou & Lien-tchéou; & avec une quatrième division, composée de l'élite de ses troupes, il s'avança du côté de Ou-tchéou plutôt pour tenter si on feroit mine de se défendre, que dans la pensée de prendre cette ville. A son approche le prince de Koueï en sortit précipitamment & prit la fuite : cette évasion détermina Li-tching-tong à attaquer la place dans les formes, & à lui livrer un assaut. Le prince y avoit laissé Tsao-yé, vice-roi de Kouang-si; mais la peur le saisit: n'ayant plus la liberté de s'enfuir, il abandonna le parti de son souverain pour se donner aux Tartares. Li-tching-tong entra dans la ville, d'où il envoya un de ses officiers s'emparer de Yuen-tchéou.

A la seconde lune, le prince de Koueï arriva à Koueï-lin, capitale de la province du Kouang-si, & nomma Ou-ping, ministre d'état. Tchu-ché-ssé jugeant que cette capitale pouvoit résister, & qu'elle n'avoit rien à redouter du sort qu'a-

voient éprouvé les autres villes, y fit construire un palais pour le prince, & l'invita à y fixer sa cour.

Le ministre d'état Ting-koueï-tséou, étoit alors campé à Tchin-ki, à la tête de l'armée du prince de Koueï. Les officiers de l'armée Tartare ne lui ayant vu faire aucun mouvement pour secourir Chao-king & Ou-tchéou, se persuadèrent qu'il ne seroit peut-être pas impossible de le gagner, & de le déterminer à se ranger de leur côté, mais ils reconnurent bientôt leur erreur : Ting-koueï-tséou rejetta avec tant de mépris les propositions qu'on lui fit, qu'ils résolurent de l'attaquer avec toutes leurs forces Ils s'avancèrent en conséquence, par terre & par eau, & le joignirent auprès de la rivière Sié-kiang; les armées en vinrent aux mains, & l'action fut soutenue de part & d'autre avec une ardeur qui rendit long-temps la victoire indécise; mais Ting-koueï-tséou venant à être tué d'un coup de flèche, l'officier qui commandoit sous lui ne jugea pas à propos de continuer le combat, & fit une retraite aussi glorieuse que la victoire même.

Li-tching-tong, maître de la province du Kouang-tong, se disposa à aller du côté de Koueï-lin; L'eunuque Ouang-koen averti de sa marche, & craignant une surprise de la part des Tartares, pressa le prince de sortir de cette place. Le fidèle Kiu-ché-ssé ne s'y opposa pas, mais il le pria de s'arrêter en-deça du Tsuen-tchéou, & de lui laisser le soin de défendre Koueï-lin. Tsiao-lien, brave officier, qui avoit conduit le prince de Koueï à Tsuen-tchéou, eut ordre de retourner à Koueï-lin. Les soldats qu'il menoit au secours de cette place, n'avoient pour toutes armes que leurs sabres; ils rencontrèrent un corps de Tartares sur lequel ils fondirent avec une impétuosité à laquelle tout fut forcé de céder, & ils entrèrent triomphans

dans la place, d'où ſortant peu de jours après avec un renfort conſidérable que leur donna Kiu-ché-ſsé, ils chargèrent avec tant de vivacité Li-tching-tong, qu'ils le contraignirent d'aller aſſeoir ſon camp fort loin de-là.

A la quatrième lune, le prince de Koueï qui avoit continué ſa route juſqu'à Ou-kang-tchéou, en fit partir Lieou-ching-yn, avec ordre de ſe porter promptement au ſecours de Koueï-lin : mais Li-tching-tong informé que Lieou-ching-yn ne s'accordoit ni avec Kiu-ché-ſsé, ni avec Tſiao-lien, & perſuadé que cette déſunion pourroit lui faciliter la priſe de Koueï-lin, s'en rapprocha, & vint camper aſſez près des murailles. Kiu-ché-ſsé commanda une ſortie d'une partie de la garniſon, ſous les ordres de Tſiao-lien, & il fit paſſer la rivière à Ma-tchi-ki avec de l'artillerie, pour faire ſur l'ennemi un feu continu pendant que Tſiao-lien l'attaqueroit de l'autre côté. Les batteries de Ma-tchi-ki furent admirablement bien ſervies ; il entama l'armée ennemie & y cauſa un grand déſordre, dont Tſiao-lien profita pour fondre ſur eux ; il leur tua près de vingt mille hommes : la déroute fut générale & la victoire complette.

Un nouveau corps de Tartares déboucha par la montagne Li-mou-ling, tandis que les Chinois achevoient de vaincre : c'étoit un renfort envoyé à Li-tching-tong, pour le mettre en état de preſſer le ſiége de Koueï-lin : Ma-tchi-ki devant lequel il ſe préſenta, animé par la victoire qu'il venoit de remporter ſur Tſiao-lien, s'avança hardiment à ſa rencontre ; il le défit, & le pourſuivit enſuite plus de dix *ly*. Après de ſi grandes pertes, les Tartares n'osèrent plus ſe préſenter devant Koueï-lin.

Le prince de Koueï apprit à Ou-kang, où il étoit, cette grande victoire, qu'il dut à la prudence & à l'habileté de Kiu-ché-ſsé. Le rebelle Tſao-tchi-ning rentrant enfin dans le devoir,

De l'Ere Chrétienne. Ming. 1647.

vint lui offrir ses troupes pour l'aider à chasser les Tartares de la Chine : le prince lui donna une des premières places de sa cour.

Les Tartares peu accoutumés à perdre des batailles telles que celles de Koueï-lin, firent venir de nouvelles troupes de Pé-king. Elles dirigèrent leur marche par le Hou-pé, qui leur étoit entièrement soumis, & arrivèrent à Tchang-cha à la septième lune. De-là, continuant leur route par Pao-king, elles allèrent droit à Ou-kang. Le prince qui ne s'attendoit pas à une nouvelle armée prête à fondre sur lui, se sauva à Tsing-tchéou, laissant à Ou-ping, son ministre d'état, le soin d'arrêter, s'il étoit possible, les progrès des ennemis. Ou-ping se comporta en sujet fidèle, jusqu'à sacrifier sa vie pour le service de son prince. Il s'en fallut beaucoup que Lieou-ching-yn imitât un si bel exemple : il n'attendit pas même que les Tartares se présentassent devant Ou-kang, dont le prince lui avoit confié la défense; il sortit de la place pour aller se donner à eux, & les aider même à s'emparer de la ville. Cependant le prince de Koueï ne se croyant pas en sûreté à Tsing-tchéou, l'abandonna de nouveau pour se rendre à Lieou-tchéou.

La victoire signalée de Koueï-lin redonna si fort du courage au parti du prince, que plusieurs levèrent des troupes; les uns allèrent le joindre à Lieou-tchéou; les autres, sans attendre ses ordres, entreprirent de soumettre à son obéissance la ville de Kouang-tchéou. Ces derniers avoient à leur tête Tchin-tsé-choang, un des ministres d'état du prince, le censeur de l'empire, Tchin-pang-yen & Tchang-kia-yu, ancien assesseur de la guerre; mais les mesures de ces chefs furent si mal prises, qu'ils échouèrent, & périrent tous.

Le *Tsong-tou* ou gouverneur général, Ho-ting-kiao, Ho-

yong-tchong, prince ou *Heou* de Nan-ngan, & Lou-ting, *Pé* de Y-tchang, combinèrent mieux leur plan : dès qu'ils ſurent le prince de Koueï à Lieou-tchéou, & trop foible pour eſpérer de réſiſter long-temps aux Tartares, ils lui menèrent des troupes afin de l'aider à ſe défendre en cas d'attaque.

Les Tartares changèrent leur marche, lorſqu'ils apprirent qu'on avoit raſſemblé dans cette place des forces ſi conſidérables ; mais la deſtinée la plus malheureuſe ſembloit être le partage de ce prince digne d'une meilleure fortune : délivré des craintes que lui donnoit l'approche des ennemis, ſes propres ſujets lui causèrent de nouvelles allarmes par une ſédition qui faillit lui être funeſte, & l'obligea de ſortir avec précipitation de Lieou-tchéou pour ſe retirer à Siang-tchéou.

Cette émeute commença par une diſpute élevée entre Tan-min-ki, officier militaire, & Long-tchi-min, officier conſidérable de lettres : ils avoient chacun un grand nombre de partiſans. Le feu de la diviſion embrâſa bientôt toute la ville, on courut aux armes ; les deux partis en vinrent aux mains, & pluſieurs y perdirent la vie. En vain, pour appaiſer le déſordre, on interpoſa l'autorité du prince ; les plus ſéditieux crièrent, pour ſe diſpenſer d'obéir, qu'ils étoient ſujets des Tartares, & qu'ils ne reconnoiſſoient plus le prince de Koueï : ces cris redoublés étant venus aux oreilles du prince, il ſe crut trahi, & abandonna Lieou-tchéou ; mais à peine étoit-il ſorti, que la tranquillité ſe rétablit d'elle-même.

A la douzième lune, le *Tſong-tou* Yang-tong-ho, qui étoit au ſervice des Tartares, arriva du côté du nord avec un corps d'armée, & ſe ſaiſit de Tſuen-tchéou. Les officiers du prince de Koueï, dont les plus diſtingués étoient Ting-kiao, Tſiao-lien, Ho-yong-tchong & Lou-ting, ſe mirent auſſi-tôt en cam-

De l'Ere Chrétienne. *Ming.* 1647.

pagne ; ils atteignirent, & défirent entièrement Yang-tong-ho, qui eut bien de la peine à se tirer de leurs mains ; ils le poursuivirent plus de trois cens *ly*, en faisant un grand carnage de ses troupes.

A la douzième lune, le prince de Koueï voyant que ses affaires changeoient de face, & ne lui laissoient plus à craindre les mêmes dangers qu'auparavant, partit de Siang-tchéou & retourna à Koueï-lin ; Kiu-ché-ssé le reçut avec beaucoup de magnificence, afin d'inspirer plus de respect au peuple, & de ranimer leur confiance. Le prince, pour récompenser ses services & son zèle, dont il lui avoit donné des preuves si signalées, le nomma son premier ministre.

1648.

L'an 1648, à la seconde lune, lorsqu'on s'y attendoit le moins, on reçut la nouvelle que l'avant-garde de l'armée des Tartares étoit arrivée à Ling-tchuen. Le prince de Koueï en fut si effrayé, que s'imaginant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour mettre sa personne en sûreté, il étoit prêt à sortir de la ville, lorsque Kiu-ssé-ché lui représenta avec tant de force le tort qu'il se feroit par une retraite précipitée, qu'il obtint de lui la parole d'attendre au moins au lendemain, à prendre le parti qui seroit jugé le plus sage ; cependant la nuit suivante il sortit vers minuit, secrétement & à l'insçu de Kiu-ché-ssé, & prit la route de Nan-ning-fou.

L'armée Tartare commandée par Ling-tchuen, apprenant la fuite du prince, & qu'il n'avoit laissé qu'une foible garnison pour défendre Koueï-lin, vint se présenter devant la porte du nord, faisant toutes les dispositions pour l'escalader. Le brave Kiu-ché-ssé étoit en effet dans cette place avec très-peu de monde ; mais les généraux Ho-ting-kiao, Tsiao-lien & Tchéou-king-tang, avertis du dessein des ennemis, prirent si bien

bien leurs mesures, qu'ils arrivèrent à son secours presqu'en même temps que les Tartares se disposoient à l'attaquer. Kiu-ché-ssé leur fit savoir qu'il se préparoit à une sortie, & qu'ils se tinssent prêts à charger l'ennemi de leur côté. En effet, dès le lendemain à la pointe du jour, on vint leur dire que la garnison s'avançoit vers le camp des Tartares; ces trois généraux se mirent aussi-tôt à la tête de leurs troupes, & fondirent à l'improviste sur les ennemis. Les Tartares se trouvant entre deux feux, furent en peu de temps enfoncés & mis en déroute. Ils perdirent dans l'action dix à douze mille hommes, & repassèrent la rivière avec tant de désordre, qu'il s'en noya au moins autant: les Chinois acharnés à leur poursuite, en firent encore une grande boucherie; de sorte que leur armée fut presque entièrement détruite. Le prince de Koueï envoya à Kiu-ché-ssé un sceau d'or quarré, honneur qui ne s'accorde qu'aux princes.

Le premier jour de la quatrième lune fut marqué par un nouveau sujet de joie encore plus sensible pour le prince; sa légitime épouse (1) accoucha d'un fils (2) à Nan-ning-fou, où la cour s'étoit retirée.

Cette année la fortune sembloit s'être reconciliée avec le prince de Koueï; chaque lune étoit l'époque d'un événement heureux : à la troisième, ses troupes avoient remporté une victoire considérable; à la quatrième, la naissance d'un fils combla ses voeux; & à la sixième, il vit soumettre à son obéissance les plus belles provinces de l'empire, qui lui furent livrées, soit par Li-tching-tong, commandant des troupes

(1) Elle étoit Chrétienne.

(2) Il fut baptisé, & on lui donna le nom de *Constantin.*

Tartares dans la province de Kouang-tong; soit par Kin-tchin-hoan, commandant ou *Titou* dans la province de Kiang-si, pour les *Mantchéous*. Ce dernier, officier Chinois, qui d'abord avoit servi sous Tso-leang-yu, s'étoit ensuite donné aux *Mantchéous*, dont il avoit reçu en récompense la charge de *Ti-tou*, ou de commandant général des troupes du Kiang-si.

Ce *Ti-tou* avoit pour ennemi déclaré, l'inspecteur général des troupes de la province. Persuadé que cet inspecteur avoit écrit contre lui à Pé-king, & que son dessein étoit de faire donner sa place à Ouang-ti-tchong, son ami intime, excellent officier, mais que Kin-tchin-hoan haïssoit autant que l'inspecteur, il ne pensa plus qu'à s'en défaire à quelque prix que ce fût. Il se servit d'un de ses officiers de confiance, appellé Ouang-té-gin, homme adroit & fourbe, qui prit de si justes mesures pour assassiner Ouang-ti-tchong, qu'on ne put l'accuser d'être l'auteur de ce meurtre. Kin-tchin-hoan l'en récompensa par le commandement des troupes de Kien-tchang; cette place lui facilitoit d'ailleurs les moyens de faire périr l'inspecteur lui-même qui y faisoit son séjour ordinaire: cet affreux projet fut exécuté sous peu de jours.

Deux assassinats de cette nature, ne pouvoient manquer d'exciter de grandes rumeurs; personne n'ignoroit la haîne implacable qui régnoit entre ces mandarins & le *Ti-tou*: ainsi, pour se dérober aux suites & aux inquiétudes de ces attentats, il conçut le dessein de quitter le service des Tartares & de se donner au prince de Koueï: il l'exécuta avec tant de prudence & d'adresse, qu'après la mort de ces deux mandarins, il rendit sa démarche publique dans toutes les villes du Kiang-si; la ville de Kan-tchéou fut la seule qui ne suivit pas son exemple: toutes les autres se déclarèrent pour le prince de Koueï.

Li-tching-tong avoit conquis pour les Tartares la province de Kouang-tong, & remporté plusieurs victoires sur les troupes du prince de Koueï : il se flattoit que des services si importans lui procureroient la place de *Tsong-tou*, ou de gouverneur-général de cette province ; mais la cour de Pé-king lui préféra d'autres concurrens. Picqué de se voir frustré de ses espérances, il résolut, dès ce moment, d'abandonner les Tartares, & de reconnoître le Prince de Koueï. Il affecta même de donner à sa défection le plus grand éclat : toutes les troupes de Kouang-tchéou eurent ordre de se trouver, le lendemain, armées de toutes pièces sur la place d'armes, hors de la ville où il avoit coutume de les exercer ; & comme il y avoit plusieurs mois qu'on ne leur avoit donné la paie, Li-tching-tong se servit de ce prétexte. Lorsqu'elles furent assemblées, il envoya inviter le nouveau *Tsong-tou* ou gouverneur général, de venir le trouver.

Le *Tsong-tou* se rendit à l'invitation, & s'avança au milieu d'une foule d'officiers & de soldats qui environnoient leur général ; celui-ci prenant un ton fier & d'autorité : « Est-ce » donc, lui dit-il en haussant la voix, un dessein formé par » les Tartares de faire périr de misère & de faim de braves » gens qui s'exposent tous les jours pour leur service ? Voilà » plusieurs mois que les troupes n'ont pas reçu leur paie ; » à qui devons-nous nous en prendre ? est-ce à la cour de » Pé-king ? seroit-ce à vous ? La cour & vous, vous êtes » également coupables. Après le traitement que vous nous » faites éprouver, serons nous encore assez dupes pour continuer de vous servir ? L'honneur que j'ai de commander » ces braves soldats, m'impose l'obligation d'épouser leurs » intérêts, & de les venger de l'injustice qu'on leur fait : mais

» de qui la recevons-nous encore ? De Tartares, & d'usurpateurs de notre empire ? Nous secouons dès aujourd'hui » leur joug odieux. Vive notre véritable maître, le prince de » Koueï ! vive notre légitime empereur ! » En prononçant ces dernières paroles, il se coupa la tresse de cheveux qu'il portoit derrière la tête à la manière des Tartares ; toutes les troupes suivirent son exemple : le *Tsong-tou* fut mis à mort. Li-tching-tong rentra aussi-tôt dans la ville, & se saisit du trésor de la province, qu'il distribua à ses soldats. Il dépêcha à Ou-tchéou un courier, pour donner avis à Ken-hien-tchong, vice-roi de la province du Kouang-si, de ce qu'il venoit de faire, & lui dire de tenir prêt du secours en cas de besoin ; mais il se vit bientôt en état de s'en passer. La relation de ce qui s'étoit passé, qu'il adressa à tous les gouverneurs de la province pour justifier sa conduite, fut plus que suffisante pour exciter une révolution générale. Officiers & soldats, tous se déclarèrent hautement en faveur du prince de Koueï, & coupèrent leurs tresses de cheveux, pour marquer qu'ils renonçoient à la domination Tartare.

La confiance du prince se ranimant de plus en plus chaque jour, il abandonna la province de Kouang-tong, & revint à Tchao-king. Le général Li-tching-tong y arriva presque en même temps, & le reconnut solemnellement empereur de la Chine. Le prince le créa comte, sous le titre de *Hoeï-koué-kong*, & accorda à tous ses officiers des récompenses proportionnées à leur mérite & à leur grade.

On apprit dans le même temps une nouvelle qui n'étoit pas moins intéressante. Dans le Fou-kien, un *Ho-chang*, qui avant d'embrasser l'état de bonze, avoit servi long-temps avec distinction, venoit de former, en faveur du prince, un parti con-

ſidérable : déja il s'étoit rendu maître de pluſieurs villes, tandis que Tching-tching-kong, fils de Tching-tchi-long, avoit aſſujetti toutes les côtes de cette province.

Une année entière de proſpérités qui s'étoient ſuccédées rapidement, ſembloient annoncer pour l'avenir au prince de Koueï une deſtinée plus tranquille & plus heureuſe; mais la fortune ſe laſſa bientôt de le favoriſer. Dès que le général Tartare, qui commandoit dans la province de Tché-kiang, apprit la révolte du Fou-kien, il aſſembla ſes troupes pour voler au ſecours de cette province. Il auroit été facile au Bonze de faire échouer ſes deſſeins, en faiſant garder les frontières; mais uniquement occupé à ſoumettre quelques places que les Tartares défendoient avec opiniâtreté, il ne penſa pas à fermer les paſſages. Le général *Mantchéou* ne s'en vit pas plutôt le maî- qu'il fit marcher en avant, & avec une diligence extrême, un corps de cavalerie, qui inveſtit le Bonze dans Kien-ning.

Le commandant Tartare entreprit d'emporter la place d'emblée, mais il ſe vit bientôt contraint d'en former le ſiége dans toutes les règles. Le Bonze avoit fait long-temps la guerre, & y avoit acquis une grande capacité : il ſe défendit avec un courage & une intelligence extraordinaires. Le Tartare perdit tant de monde, qu'il fut forcé de changer ſes premières diſpoſitions, & crut devoir ſe contenter de tenir la place bloquée, en attendant le renfort qui étoit parti de Pé-king à la première nouvelle de cette révolte.

Ce ſiége duroit depuis plus de deux mois, & les vivres commençoient à manquer dans la place. Le Bonze craignoit beaucoup plus le défaut de proviſions, que tous les efforts des ennemis; & il jugeoit, d'après ce qui s'étoit paſſé, qu'il leur ſeroit impoſſible de le forcer : cependant lorſqu'il les vit

employer l'artillerie, il commença à désespérer de tenir long-temps. Il ne laissa pas de se défendre encore plus d'un mois, & il en coûta prodigieusement de monde aux assiégeans; mais le canon ayant fait brèche en plusieurs endroits, les Tartares livrèrent un assaut, qu'ils continuèrent si vivement durant trois jours, que la place fut forcée. Le Bonze fut tué sur la brèche, en faisant des prodiges de valeur, & la ville renversée de fond en comble : les Tartares y mirent tout à feu & à sang.

La prise de Kien-ning & la mort de ce Bonze jettèrent la terreur dans son parti, qui se dissipa bientôt de lui-même, ne s'étant trouvé, parmi ceux qui restoient, personne qui voulût s'en déclarer le chef & succéder au Bonze dans le commandement. Tching-tching-kong rappella sur ses vaisseaux ceux de ses gens qu'il avoit fait descendre à terre, & l'on vit dans peu de jours, les montagnes les plus désertes, couvertes de peuples, que l'épouvante poursuivoit & qui s'étoient sauvés des villes pour se mettre à l'abri de la cruauté des ennemis : ainsi les Tartares après la prise de Kien-ning rentrèrent, sans éprouver de résistance, en possession de cette province; leur plus grande peine fut de calmer la frayeur des peuples, & de les engager à retourner dans les villes qu'ils avoient abandonnées.

Les armes de Kin-tchin-hoan ne furent pas plus heureuses dans la province de Kiang-si : il avoit levé une armée considérable dans le dessein d'aller faire le siége de Kan-tchéou, qui refusoit de se déclarer en sa faveur, & cette expédition fut la cause principale de la perte de deux généraux, & le commencement des revers du prince de Koueï.

Au lieu d'aller à Kan-tchéou, comme il se l'étoit d'abord proposé, Kin-tchin-hoan s'avança à la rencontre de l'armée

Tartare ; résolu de l'attaquer & de lui livrer bataille ; tandis que Li-tching-tong, à la tête de trente mille hommes, marcha vers Kan-tchéou, dont il engagea le gouverneur à secouer le joug des Tartares. Comme la garnison étoit foible, & qu'il attendoit du secours du Fou-kien, le gouverneur chercha à amuser le général du prince par des pourparlers jusqu'à ce que le renfort fut arrivé : il lui fit même dire qu'il étoit prêt à lui remettre la place, & qu'il pouvoit en venir prendre possession. Li-tching-tong ne se défiant point de la bonne foi du gouverneur, s'approcha de Kan-tchéou, dont il trouva les portes ouvertes ; cependant il fit entrer ses troupes en bon ordre & armées de toutes pièces : précaution qu'il fut heureux d'avoir prise, car à peine la moitié de son monde étoit-elle introduite dans la ville, que les Tartares arrivés du Fou-kien, & qu'on avoit postés en embuscade, fondirent de toutes parts sur lui & le chargèrent vigoureusement. Li-tching-tong ne perdit point la tête ; ses soldats, qui marchoient en bon ordre, serrèrent leurs rangs & faisant volte-face, soutinrent l'impétuosité du premier choc avec une intrépidité surprenante. La fureur s'emparant des combattans, des ruisseaux de sang inondèrent les rues de Kan-tchéou. Li-tching-tong réussit à se dégager ; ses troupes, sorties d'un si mauvais pas, murmurèrent hautement contre lui, en lui reprochant de les avoir sacrifiées par sa trop grande crédulité.

Quoique Kin-tchin-hoan eut battu plusieurs fois les Tartares de Nan-king, il se trouvoit néanmoins dans une position aussi embarrassante que Li-tching-tong : comme il les croyoit hors d'état de reparoître de long-temps dans le Kiang-si, & affoiblis par les pertes que leur avoient causé les victoires qu'il avoit remportées sur eux, il revint à sa première idée d'aller réduire

Kan-tchéou, en quoi il fit une faute irréparable; car s'il se fût arrêté à la résolution de les combattre, la terreur s'étoit tellement répandue parmi eux, qu'en marchant droit à Nan-king, il auroit fait déclarer en sa faveur la province entière, & se feroit trouvé dans le cas de n'avoir plus rien à redouter des forces réunies des *Mantchéous*. Ses lenteurs & ses variations laissèrent donc aux ennemis tout le temps de revenir de leur première consternation; elles donnèrent encore, au détachement qui étoit parti de Pé-king, le loisir de venir joindre devant Nan-king les troupes qui l'attendoient pour prendre avec lui la route du Kiang-si. Kin-tchin-hoan, averti de leur marche & de leur dessein, quitta précipitamment Kan-tchéou, devant laquelle il ne faisoit que d'arriver; & laissant à Li-tching-tong le soin de continuer le siége, il alla chercher les Tartares, impatient de les rencontrer: il ne soupçonnoit pas que leur armée fût aussi forte & aussi nombreuse qu'elle l'étoit effectivement.

Les détachemens qu'il envoya à la découverte lui ayant rapporté qu'elle étoit de cent cinquante mille hommes, il comprit l'imprudence qu'il y auroit de livrer bataille, & il se contenta de harceler l'ennemi & de se tenir sur la défensive; conduite sage, qu'il se repentit bientôt d'avoir abandonnée. Les ennemis ne pouvant réussir à l'engager à une action générale, décampèrent & se portèrent vers Kan-tchang, faisant, en apparence, toutes les dispositions d'un siége. Kin-tchin-hoan vola au secours de cette place, & s'y enferma avec la plus forte partie de ses troupes. Les ennemis s'applaudissant du succès de leur ruse, investirent la place de tous côtés, & prirent toutes les précautions nécessaires pour empêcher qu'il n'échappât. Ce général reconnut bientôt la faute qu'il avoit commise; & la nécessité de

faire les derniers efforts pour se tirer du mauvais pas où il étoit engagé.

Le commandant Tartare commença par livrer plusieurs assauts, qui ne servirent qu'à lui faire connoître l'inutilité de ses tentatives pour emporter la place à force ouverte : résolu de s'attacher à la réduire par la famine, il donna en conséquence ses ordres pour creuser un fossé large & profond, & il fit construire des redoutes d'espace en espace, où il mit des détachemens en nombre suffisant, pour les défendre contre les sorties des assiégés.

Kin-tchin-hoan sentit plus que jamais qu'il étoit perdu sans ressource, si l'ouvrage entrepris par les ennemis s'achevoit : il ne dissimula point à ses soldats le danger qui les menaçoit, & qu'ils ne devoient attendre de salut que de leur bravoure. Animés par ses discours & par son exemple, ils fondirent sur les travailleurs, dont ils ruinèrent les ouvrages & en tuèrent un grand nombre. La terreur & l'épouvante se répandirent parmi les Tartares, au point que toutes les fois qu'on voyoit les assiégés approcher, tout prenoit la fuite & on suspendoit les travaux. Kin-tchin-hoan persuadé qu'il pourroit profiter de ces premiers avantages, pour se tirer d'affaire, choisit parmi ses soldats les plus braves & les plus déterminés, & les mena à l'ennemi dans un moment qu'il jugea favorable à son dessein. Ils renversèrent du premier choc un corps considérable de Tartares qui s'avançoient à leur rencontre; Kin-tchin-hoan passant alors le fossé, se crut en liberté & se félicitoit déja d'être sorti de danger, lorsqu'il apperçut de nouveaux ennemis qui venoient à grands pas pour le combattre. Il voulut les éviter, & ne trouva pas de moyen plus sûr que de mettre entre lui & ce corps d'armée, une rivière qui étoit tout près

DE L'ERE CHRÉTIENNE. MING. 1649.

de là ; mais en la paſſant il tomba & périt au milieu des eaux. Ce général avoit laiſſé Ouang-té-gin dans la place pour continuer de la défendre, avec promeſſe de revenir bientôt à ſon ſecours ; les Tartares, qui ne le craignoient pas, recommencèrent leurs attaques, & la place fut emportée le troiſième jour. Ils traitèrent Ouang-té-gin en rebelle, & paſsèrent tous les habitans au fil de l'épée : exemple de ſévérité, qui cauſa dans le Kiang-ſi un ſi grand effroi, que tout s'empreſſa de rentrer ſous l'obéiſſance des Tartares.

Le général Li-tching-tong périt du même genre de mort que Kin-tchin-hoan : après avoir échoué devant Kan-tchéou, il retourna promptement camper à Sin-fong ; ſes troupes étoient découragées & mécontentes ; les murmures éclatèrent, & la déſertion ſe mit dans ſon armée : il avoit perdu ſur ſa route la moitié de ſes ſoldats. Le déſeſpoir s'empara de lui, & cherchant dans le vin un remède au chagrin qui le dévoroit, il raſſembla un certain nombre d'officiers, & ſe livra avec eux à des excès qui lui firent perdre la raiſon. La pluie qui tomboit depuis pluſieurs jours, redoubla alors avec tant de force, que ſes ſoldats craignant d'être ſubmergés, le contraignirent de décamper ſur le champ pour ſe tirer du danger qui le menaçoit : ils n'attendirent pas que l'ivreſſe où il étoit fût diſſipée, & le plaçant ſur ſon cheval comme ils purent, ils ſe mirent en marche ; obligé de paſſer un torrent, il fut emporté avec ſon cheval par la rapidité des eaux : on ne ſut que trois jours après qu'il avoit été noyé, parce qu'on apperçut alors ſon corps flottant ſur la rivière.

Les affaires du prince de Koueï ne furent plus qu'un enchaînement de pertes & de diſgraces : la mort des deux généraux, ſur leſquels il fondoit principalement ſes eſpérances, fut ſuivie

de la perte de toute la partie méridionale du Hou-kouang, dont il avoit confié la défense à Ho-teng-kiao. Cette province, placée au centre de l'empire, étoit d'une trop grande conséquence, pour que les Tartares ne prissent pas tous les moyens d'en rendre les maîtres; aussi dès qu'ils apprirent à Pé-king que le Ho-nan se déclaroit en faveur du prince de Koueï, ils firent partir une armée considérable qui fut encore renforcée sur la route par les garnisons de la partie du Hou-kouang, soumise à leur domination : ces troupes réunies marchèrent droit à Tchang-cha. Ho-teng-kiao, qui n'étoit pas en état de se défendre contre des forces si supérieures & si formidables, se retira du côté de Siang-tan, où il rassembla toutes les troupes des environs, avec lesquelles il résolut d'arrêter les Tartares & de leur livrer bataille; mais il fut défait, & lui-même tué dans le combat. Sa perte entraîna celle de tout le pays, qui s'étoit soumis au prince de Koueï, & qui rentra sous la domination des Tartares.

Fin du Tome dixième.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.

